



LES VIES
DES HOMMES ILLUSTRES

PAR PLUTARQUE

TOME TROISIÈME

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

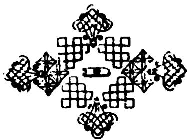
PAR PLUTARQUE

TRADUITES EN FRANÇAIS

PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE PLUTARQUE

PAR RICARD

III



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS

LEFÈVRE, LIBRAIRE, 6, RUE DE L'EPERON.

1844

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

CRASSUS.

I. Naissance de Crassus, son éducation, sa richesse et son avarice. — II. Estime qu'il faisait de sa fortune et de son opulence. — III. Sa maison ouverte à tout le monde. Son application à l'éloquence. Sa grande affabilité. — IV. Marius et Cinna font mourir le frère de Crassus, qui s'enfuit en Espagne. — V. Il y est reçu très-favorablement par Vibius. — VI. Il se lie étroitement avec Sylla, à qui il rend plusieurs services. — VII. A quel moyen il dut son crédit. —VIII. Il se rend caution de César pour une grande somme et conserve son crédit entre César et Pompée. — IX. Commencement de la guerre de Spartacus. — X. Clodius est battu. — XI. Divers avantages remportés par Spartacus sur les généraux romains. — XII. Crassus est chargé de cette guerre. Mummius, son lieutenant, est battu. — XIII. Crassus enferme Spartacus dans la presqu'île de Rhégium. — XIV. Spartacus est défait par Crassus, et bat ensuite un détachement de son armée. — XV. Dernier combat où Spartacus est tué. — XVI. Crassus, nommé consul avec Pompée, ne fait rien de mémorable dans cette charge, ni dans sa censure. — XVII. Il est soupçonné d'avoir eu part à la conjuration de Catilina. Il forme avec César et Pompée une ligue funeste à la république. — XVIII. Leur plan pour l'asservir, Pompée et Crassus briguent de nouveau le consulat. — XIX. Ils se font nommer par violence. Projets et discours de Crassus, pleins de vanité. — XX. Atéius tente inutilement de le détourner de la guerre contre les Parthes. — XXI. Crassus se met en route. Ses premiers succès. — XXII. Il montre son avarice en Syrie. Il y reçoit une députation des Parthes. — XXIII. Les nouvelles effrayantes qu'il apprend ne l'empêchent pas de poursuivre son dessein. — XXIV. Présages funestes qui ne peuvent l'arrêter. — XXV. Conseils perfides que lui donne Ariamnes. — XXVI. Éloge de Suréna. — XXVII. Message d'Artabaze à Crassus. — XXVIII. Il range son armée en bataille. — XXIX. Il la fait marcher au combat. — XXX. La bataille s'engage.

Manière de combattre des Parthes. — XXXI. Crassus envoie son fils pour chasser les ennemis. — XXXII. Mauvais succès de cette attaque. — XXXIII. Il est tué, et sa troupe taillée en pièces. — XXXIV. Exhortation de Crassus à son armée. — XXXV. La nuit sépare les combattants. Consternation de Crassus. — XXXVI. Les Romains se retirent à Carres. Un des lieutenants de Crassus est défait par les Parthes. — XXXVII. Ruse de Suréna pour découvrir si Crassus était à Carres. — XXXVIII. Crassus est trahi par Andromachus, qu'il avait pris pour guide de sa retraite. — XXXIX. Suréna fait proposer une entrevue à Crassus. — XL. Crassus y va malgré lui, forcé par son armée. — XLI. Il est mis à mort. — XLII. Son armée est presque entièrement détruite. — XLIII. La tête de Crassus portée au roi Hyrodes. — XLIV. La mort de Crassus vengée dans la suite. — *Parallèle de Nicias et de Crassus.*

M. Dacier place Crassus à l'an du monde 3869, la 4e année de la 174e olympiade, l'an de Rome 671, 79 avant J.-C. — Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an de Rome 637 environ, jusqu'à l'an 701, 53 avant J.-C.

I. Marcus Crassus, dont le père avait exercé la charge de censeur et obtenu les honneurs du triomphe, fut élevé dans une petite maison avec ses deux frères. Ils avaient été mariés tous les trois avant la mort de leurs parents, et mangeaient à la même table. C'est sans doute de cette éducation simple que vinrent la tempérance et la sobriété que Crassus conserva toujours dans sa manière de vivre. Après la mort d'un de ses frères, il épousa sa veuve et en eut des enfants. Il ne le céda en continence à aucun des Romains; ce qui n'empêcha pas que, dans un âge assez avancé, il ne fût accusé d'avoir eu commerce avec une vestale, nommée Licinia, qui, citée en justice et accusée par Plotinus, fut déclarée innocente. Ce qui donna lieu à cette accusation, c'est que la vestale ayant, dans les faubourgs de Rome, une très-belle maison que Crassus voulait avoir à bon marché [1], il la voyait souvent et lui faisait la cour avec une assiduité qui devint suspecte; mais, comme on reconnut que l'avarice était le motif de ces visites fréquentes, il fut absous par ses juges et ne cessa pas de fréquenter la vestale, qu'il n'eût acheté la maison. Les Romains

[1] Les vestales, en entrant dans le sacerdoce, ne renonçaient pas à leurs biens, parce que lorsque le temps de leur ministère, qui durait trente ans, était achevé, elles pouvaient se marier, quoique les exemples en soient très-rares.

assurent que cet amour des richesses était le seul vice qui ternît en lui plusieurs vertus ; mais je croirais plutôt que, l'avarice étant son vice dominant, elle servait à obscurcir et à cacher les autres. Les plus grandes preuves de cette passion sont dans les moyens qu'il employait pour acquérir du bien, et dans les richesses immenses qu'il possédait. Sa fortune, lorsqu'il entra dans le monde, ne montait qu'à trois cents talents [1] ; et dans la suite, pendant son administration, il consacra à Hercule la dîme de ses biens, donna un festin au peuple, distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois ; et, malgré toutes ces dépenses, lorsque, avant de partir pour son expédition contre les Parthes, il voulut se rendre compte à lui-même de sa fortune, il trouva que ses fonds montaient à sept mille cent talents [2] : la plus grande partie de ces richesses, s'il faut dire une vérité si déshonorante pour lui, avait été acquise par le fer et par le feu ; les calamités publiques avaient été les sources de ses plus grands revenus. Car lorsque Sylla, devenu maître de Rome, fit vendre publiquement les biens de ses malheureuses victimes, qu'il regardait comme des dépouilles dont il voulait faire partager l'usurpation aux citoyens les plus considérables, Crassus ne refusa rien de ce que le dictateur lui donna, ou de ce qu'il put acheter lui-même.

II. Comme il voyait que les fléaux les plus ordinaires de Rome étaient les incendies et les chutes des maisons, à cause de leur élévation et de leur masse, il acheta jusqu'à cinq cents esclaves maçons et architectes ; et lorsque le feu avait pris à quelque édifice, il se présentait pour acquérir, non-seulement la maison qui brûlait, mais encore les maisons voisines, que les maîtres, par la crainte et l'incertitude de l'événement, lui abandonnaient à vil prix. Par ce moyen, il se trouva possesseur de la plus grande partie de Rome. Quoiqu'il eût parmi ses esclaves un si grand nombre d'ouvriers, il ne fit jamais

[1] Environ quinze cent mille livres de notre monnaie.

[2] Environ trente-cinq millions cinq cent mille livres de notre monnaie.

bâtir d'autre maison que celle qu'il habitait ; il avait coutume de dire que ceux qui aiment à bâtir n'ont pas besoin d'ennemis pour se ruiner. Il avait plusieurs mines d'argent, des terres d'un grand rapport, avec beaucoup de laboureurs qui les faisaient valoir ; mais ces possessions n'étaient rien en comparaison de ce que lui rapportaient ses esclaves : tant ils étaient nombreux, et tous distingués par leurs talents : ils étaient lecteurs, écrivains, banquiers, gens d'affaires, maîtres-d'hôtel. Non content d'assister à leur instruction, il les formait et les enseignait lui-même ; persuadé que le devoir le plus important du maître est de bien dresser ses esclaves, comme les instruments vivants de l'administration domestique. En cela Crassus avait raison, s'il pensait réellement, comme il le disait quelquefois, qu'il fallait gouverner ses biens par ses esclaves, et ses esclaves par soi-même. Nous voyons en effet que la science économique, qui n'a rapport qu'aux choses inanimées, est un simple trafic ; et celle qui s'applique à conduire les hommes fait partie de la politique. Mais Crassus ne pensait pas aussi juste, lorsqu'il soutenait qu'il n'y avait d'homme riche que celui qui pouvait, de son bien [1], soudoyer une armée. Car la guerre, suivant Archidamus, ne se fait pas sur une dépense fixe et réglée ; on ne saurait déterminer les fonds qu'elle exige. En cela il n'était pas de l'avis de Marius, qui, ayant distribué à chacun de ses soldats quatorze arpents de terre, et ayant su qu'ils en demandaient davantage : « A « Dieu ne plaise, dit-il, qu'il y ait un seul Romain qui « trouve trop petite une portion de terre qui suffit à sa nour- « riture ! »

III. Crassus, malgré son avarice, était généreux pour les étrangers ; sa maison leur était toujours ouverte, et il prêtait à ses amis sans intérêt ; il est vrai qu'à l'expiration du terme, il exigeait le capital avec la dernière rigueur, et par là le prêt gratuit qu'il avait fait était plus à charge qu'une forte usure. Lorsqu'il donnait à manger, sa table était simple, et, pour

[1] Cicéron dit, de son revenu, *de Offic.*, I, chap. 9, IX.

ainsi dire, populaire ; mais cette simplicité était relevée par une propreté et un ton de politesse plus agréables que la meilleure chère. Dans l'étude des lettres, il s'appliqua principalement à l'éloquence du barreau, comme la plus utile au public ; et, devenu un des plus grands orateurs que Rome eût de son temps, il surpassa, par son travail et son application, ceux qui étaient nés avec le plus de talent. Il ne plaidait pas de cause, quelque légère et quelque petite qu'elle fût, qu'il n'y vînt bien préparé : cependant lorsque Pompée, César et Cicéron même refusaient de parler dans une affaire, il lui arriva souvent de prendre la parole et de plaider à leur place. Il se rendit par là très-agréable au peuple, et passa pour un homme obligeant, et disposé à secourir tout le monde. Il plut surtout par sa popularité, par son attention à saluer, à accueillir avec politesse tous les citoyens : s'il rencontrait un Romain qui le saluât, fût-il de la condition la plus basse, il lui rendait le salut en l'appelant par son nom. On dit aussi qu'il était très-versé dans l'histoire, et qu'il prit quelque teinture de philosophie dans les écrits d'Aristote, qui lui furent expliqués par Alexandre. Ce philosophe donna de grandes preuves de sa douceur et de sa patience dans son commerce avec Crassus ; car il ne serait pas facile de dire s'il était plus pauvre en entrant chez lui, qu'après y avoir demeuré longtemps. C'était de ses amis le seul que Crassus menât toujours avec lui à la campagne ; il lui prêtait pour le voyage un chapeau, qu'il lui redemandait au retour. Quelle patience ! elle était d'autant plus admirable, que ce malheureux faisait profession d'une philosophie qui ne croyait pas que la pauvreté fût une chose indifférente ; mais cela n'eut lieu que longtemps après.

IV. Quand Marius et Cinna eurent triomphé du parti qui leur était contraire, on vit bientôt qu'ils venaient à Rome, non pour le bien de leur patrie, mais pour la ruine et la perte des citoyens les plus distingués ; ils firent égorger tous ceux qu'ils purent saisir ; de ce nombre furent le père et le frère de

Crassus. Il était alors dans sa première jeunesse et il eût le bonheur de leur échapper : instruit à temps que les tyrans l'environnaient de leurs satellites, comme d'autant de limiers, pour le faire arrêter, il prit avec lui trois de ses amis et dix esclaves, et, ayant fait la plus grande diligence, il se réfugia en Espagne, où il avait accompagné son père, pendant qu'il y commandait, et où il s'était fait des amis ; mais, les ayant trouvés saisis de crainte, et redoutant la cruauté de Marius autant que s'ils l'eussent eu à leurs portes, il n'osa se faire connaître à personne : il se retira dans une terre que Vibius Pacianus avait sur le bord de la mer, et s'y cacha dans une vaste caverne. Il envoya un de ses esclaves à Vibius pour sonder ses dispositions, étant pressé d'ailleurs par le besoin de vivres, dont il commençait à manquer. Vibius fut bien aise d'apprendre qu'il s'était sauvé ; et, s'étant informé du nombre de personnes qu'il avait avec lui, et du lieu où il s'était retiré, il s'abstint par prudence d'aller le voir ; mais, ayant fait venir l'esclave qui régissait cette terre, il lui ordonna d'apprêter tous les jours un souper, de le porter lui-même à l'entrée de la caverne, de l'y poser et de se retirer aussitôt en silence, sans s'informer de rien, sans faire aucune recherche ; il le menaça de punir de mort la moindre curiosité et lui promit la liberté s'il était fidèle à suivre ses ordres. Cette caverne n'est pas loin de la mer. Les rochers qui l'entourent et la ferment de tous côtés n'y laissent pénétrer qu'un vent doux et léger ; quand on y est entré, on la trouve d'une élévation étonnante, et d'une si grande étendue, qu'elle contient plusieurs autres cavernes qui communiquent l'une dans l'autre, et sont comme autant de vastes salles ; elle ne manque ni de lumière ni d'eau ; une source limpide coule le long des rochers, dont les fentes naturelles, recevant la lumière du dehors, surtout aux endroits où elles se joignent, la transmettent dans l'intérieur de la caverne, qui jouit de la plus grande clarté. L'air y est pur et sans humidité, parce que l'épaisseur des roches les rend impénétrables à la va-

peur extérieure, qui va se perdre dans le ruisseau voisin.

V. Tant que Crassus fut dans cette retraite, l'esclave de Vibius lui apporta tous les jours la nourriture dont il avait besoin, sans voir ni connaître ceux qu'il servait; mais il en était vu lui-même distinctement, parce que, sachant l'heure à laquelle il venait, ils avaient soin de l'observer. Ces soupers ne se bornaient pas au simple nécessaire; ils étaient abondants et propres à flatter le goût. Vibius ne voulait rien épargner pour satisfaire Crassus : ayant même fait réflexion à sa grande jeunesse, il pensa qu'il devait lui procurer les plaisirs qu'on recherche ordinairement à cet âge : ne fournir qu'à ses besoins, c'eût été avoir l'air de le servir par nécessité plutôt que par affection. Il prit donc avec lui deux jeunes esclaves très-belles, qu'il mena sur le bord de la mer; et, quand il fut près de la caverne, il leur montra l'endroit par où l'on y montait, et leur ordonna d'y entrer sans rien craindre. Crassus, en les voyant, crut que sa retraite était découverte : il leur demanda qui elles étaient et ce qu'elles voulaient. Comme Vibius leur avait fait la leçon, elles lui répondirent qu'elles venaient chercher qui était caché dans cette caverne. Crassus reconnut alors que c'était leur maître, un badinage et une complaisance de Vibius; il reçut les deux esclaves, qui restèrent toujours avec lui, et il s'en servit pour instruire Vibius de tous ses besoins. L'historien Fénestella dit avoir vu une de ces esclaves déjà fort vieille, et lui avoir souvent entendu raconter cette histoire avec plaisir.

VI. Il y avait déjà huit mois que Crassus vivait caché dans cette retraite, lorsqu'il apprit la mort de Cinna; il en sortit aussitôt, et, s'étant fait connaître, il vit accourir auprès de lui un assez grand nombre de gens de guerre, parmi lesquels il en choisit deux mille cinq cents; et, traversant avec eux les villes qui se trouvaient sur son passage, il pilla, suivant plusieurs historiens, celle de Malaca; mais Crassus le niait et s'élevait avec force contre leur témoignage. Ayant ensuite rassemblé des vaisseaux, il passe en Afrique, et se rend auprès

de Métellus Pius, homme d'une grande réputation, et qui avait mis sur pied une armée assez nombreuse. Mais, sur un différend qu'ils eurent ensemble, il le quitta bientôt et alla joindre Sylla, qui lui fit l'accueil le plus distingué et le traita avec autant d'égard qu'aucun de ses amis. Quand Sylla fut repassé en Italie, il voulut tenir en activité tous les jeunes gens qu'il avait auprès de lui, et leur donna à chacun différentes commissions. Crassus, qu'il chargea d'aller faire des levées chez les Marses, ayant à traverser un pays ennemi, lui demanda une escorte. « Je te donne pour escorte, lui dit Sylla « d'un ton de colère et d'emportement, ton père, ton frère, « tes parents et tes amis, indignement égorgés, au mépris « des lois et de la justice, et dont je poursuis les meurtriers. » Crassus, dont ces paroles piquantes ranimèrent le ressentiment, part aussitôt, passe hardiment au travers des ennemis; et, ayant rassemblé une grande armée, il se montra depuis, dans toutes les affaires qu'eut Sylla, un des plus ardents à le servir. Ce fut, dit-on, dans ces combats que prirent naissance sa jalousie et sa rivalité de gloire contre Pompée. Celui-ci, plus jeune que Crassus, né d'un père qui fut l'homme le plus décrié et le plus haï de tous les Romains, se distingua tellement par les actions les plus brillantes, et devint si grand, que Sylla, par une distinction qu'il accordait rarement à de vieux capitaines, ses égaux en dignité, se levait de son siége à l'approche de Pompée, et, se découvrant la tête, lui donnait le titre d'*imperator*[1]. Ces honneurs, quoique déférés avec justice à Pompée, irritèrent Crassus et enflammèrent sa jalousie. Il avait bien moins d'expérience dans la guerre que Pompée, et d'ailleurs il perdait tout le mérite de ses belles actions par les deux vices qui étaient innés en lui, son extrême avarice et son désir insatiable du gain. Car, à la prise de la ville de Tuder en Ombrie, il fut soupçonné et accusé auprès de Sylla

[1] Ce titre ne se donnait ordinairement qu'aux généraux qui commandaient en chef, et qui avaient remporté une grande victoire; c'étaient les soldats qui le déféraient au vainqueur par acclamation.

d'avoir détourné à son profit la plus grande partie du butin. Mais, dans un combat donné aux portes de Rome, qui fut le dernier et le plus sanglant de cette guerre, où l'aile gauche que Sylla commandait fut enfoncée et mise en déroute, Crassus, qui était à la tête de l'aile droite, remporta la victoire ; et, après avoir poursuivi les ennemis jusqu'à la nuit, il fit donner avis à Sylla du succès qu'il avait eu, en lui demandant à souper pour ses soldats. Dans les proscriptions et dans les ventes des biens confisqués, il fut généralement décrié, pour en avoir acheté à très-vil prix et s'en être fait donner de très-considérables. Il fut accusé d'avoir proscrit un citoyen dans le pays des Bruttiens, sans que Sylla lui en eût donné l'ordre, et par le seul motif de s'emparer de ses richesses. Sylla, qui en fut instruit, ne l'employa plus dans aucune affaire publique.

VII. Crassus était à la fois l'homme le plus adroit à s'emparer des esprits en les flattant, et le plus facile à se laisser prendre lui-même à l'appât de la flatterie. Un autre trait particulier de son caractère, c'est qu'à une extrême avidité pour l'argent il joignait une haine déclarée et une censure amère de tous ceux qui lui ressemblaient. Mais rien ne l'affligeait tant que le succès qui couronnait toutes les expéditions de Pompée, que le triomphe dont il avait été honoré avant d'être sénateur, et le surnom de Grand que ses concitoyens lui avaient donné. Un jour, quelqu'un ayant dit en présence de Crassus : « Voilà le grand Pompée, » il demanda avec un rire insultant : « Quelle taille a-t-il ? » Mais, désespérant de jamais égaler sa réputation militaire, il entra dans l'administration des affaires politiques, et, par son empressement à défendre les citoyens en justice, à leur prêter de l'argent, à appuyer les sollicitations de ceux qui briguaient les charges ou qui demandaient quelque autre grâce au peuple, il acquit une puissance et une gloire qui balançaient celles que Pompée avait obtenues par un grand nombre d'actions éclatantes. Mais, par une différence assez singulière, Pompée avait à Rome plus de réputa-

tion et de crédit quand il en était absent ; ce qu'il devait à l'éclat de ses exploits. De retour à Rome, il était souvent inférieur à Crassus, parce qu'il affectait, dans toute sa conduite, un air de grandeur et de dignité ; qu'il fuyait la multitude, évitait les jeux d'assemblée, rendait rarement service, et jamais avec empressement ; parce qu'il voulait conserver son crédit tout entier pour lui-même. Crassus, au contraire, toujours prêt à obliger, et d'un accès facile, se livrant sans réserve au public, et toujours au milieu des affaires, l'emportait, par ses manières populaires et pleines d'humanité, sur l'imposante gravité de Pompée. Quant à la dignité de la personne, à l'éloquence persuasive, à cette grâce répandue sur les traits du visage, qui plaît et qui attire, ils les possédaient également l'un et l'autre.

VIII. Cependant cette jalousie de Crassus contre Pompée ne dégénéra jamais en haine ou en inimitié déclarée. A la vérité, il souffrait avec peine que César et Pompée fussent plus honorés que lui, mais ce sentiment ne produisit en lui ni aigreur, ni malignité ; quoique César, fait prisonnier en Asie par des pirates, et gardé très-étroitement, se fût écrié : « Ah ! Crassus, « quel plaisir tu auras quand tu apprendras ma captivité ! » Mais dans la suite il se forma entre eux une étroite liaison ; et César, prêt à partir pour son gouvernement d'Espagne, n'ayant pas de quoi satisfaire ses créanciers, qui le pressaient vivement et avaient saisi ses équipages, Crassus ne l'abandonna point dans cette fâcheuse extrémité ; il le délivra de leurs poursuites en se rendant caution pour lui de la somme de huit cent trente talents[1]. Rome était alors divisée en trois factions, qui avaient pour chefs Pompée, César et Crassus (Caton, dont le pouvoir n'égalait pas la gloire, était plus admiré que suivi). La partie sage et modérée des citoyens était pour Pompée ; les gens vifs, entreprenants et hardis s'attachaient aux espérances de César ; Crassus, qui tenait le milieu entre ces deux factions,

[1] Quatre millions cent cinquante mille livres de notre monnaie.

se servait de l'une et de l'autre et changeait souvent de parti dans l'administration des affaires ; il n'était ni ami constant, ni ennemi irréconciliable, et passait aisément, suivant son intérêt, de la haine à la faveur et de la faveur à la haine. Aussi, dans un assez court espace de temps, le vit-on souvent accuser et défendre les mêmes hommes, appuyer et combattre les mêmes lois. Il pouvait beaucoup par son crédit, mais plus encore par la crainte qu'il inspirait. On demandait un jour à Sicinnius, celui qui suscita tant d'affaires à tous les magistrats et à tous les orateurs de son temps, pourquoi Crassus était le seul qu'il n'osât pas attaquer, et qu'il laissât tranquille : « C'est, « répondit-il, qu'il a du foin à la corne. » Les Romains attachaient du foin à la corne des bœufs qui étaient sujets à en frapper, pour avertir les passants de s'en garantir.

IX. Ce fut vers ce temps-là qu'eut lieu le soulèvement des gladiateurs et le pillage de l'Italie, qu'on nomme aussi la guerre de Spartacus, et dont voici l'origine. Un certain Lentulus Batiatus entretenait à Capoue des gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces. Étroitement enfermés, quoiqu'ils ne fussent coupables d'aucune mauvaise action, mais par la seule injustice du maître qui les avait achetés, et qui les obligeait malgré eux de combattre, deux cents d'entre eux firent le complot de s'enfuir. Leur projet ayant été découvert, soixante-dix-huit, qui en furent avertis, eurent le temps de prévenir la vengeance de leur maître ; ils entrèrent dans la boutique d'un rôtisseur, se saisirent des couperets et des broches et sortirent de la ville. Ils rencontrèrent en chemin des chariots chargés d'armes de gladiateurs, qu'on portait dans une autre ville, ils les enlevèrent, et, s'en étant armés, ils s'emparèrent d'un lieu fortifié et élurent trois chefs, dont le premier était Spartacus, Thrace de nation, mais de race numide, qui à une grande force de corps et à un courage extraordinaire joignait une prudence et une douceur bien supérieures à sa fortune, et plus dignes d'un Grec que d'un Barbare. On raconte que, la première fois qu'il fut mené à Rome pour y être vendu, on vit, pendant qu'il dor-

mait, un serpent entortillé autour de son visage. Sa femme, de même nation que lui, qui, possédée de l'esprit prophétique de Bacchus, faisait le métier de devineresse, déclara que ce signe annonçait à Spartacus un pouvoir aussi grand que redoutable et dont la fin serait heureuse. Elle était alors avec lui et l'accompagna dans sa fuite.

X. Ils repoussèrent d'abord quelques troupes envoyées contre eux de Capoue; et leur ayant enlevé leurs armes militaires, ils s'en revêtirent avec joie et jetèrent leurs armes de gladiateurs, comme désormais indignes d'eux et ne convenant plus qu'à des Barbares. Clodius, envoyé de Rome avec trois mille hommes de troupes pour les combattre, les assiégea dans leur fort, qui, situé sur une montagne, n'avait d'accès que par un sentier étroit et difficile, dont Clodius gardait l'entrée; partout ailleurs ce n'étaient que des rochers à pic, couverts de ceps de vigne sauvage. Les gens de Spartacus coupèrent les sarments les plus propres au projet qu'ils avaient conçu, en firent des échelles solides et assez longues pour aller du haut de la montagne jusqu'à la plaine. Ils descendirent en sûreté à la faveur de ces échelles, à l'exception d'un seul qui resta pour leur jeter leurs armes, et qui, après les leur avoir glissées, se sauva comme les autres. Les Romains, qui ne s'étaient pas aperçus de leur manœuvre, se virent tout à coup enveloppés et furent chargés si brusquement, qu'ils prirent la fuite et laissèrent leur camp au pouvoir de l'ennemi. Ce succès attira dans leur parti un grand nombre de bouviers et de pâtres des environs, tous robustes et agiles; ils armèrent les uns et se servirent des autres comme de coureurs et de troupes légères.

XI. Le second général qui marcha contre eux fut Publius Varinus; ils défirent d'abord Furius son lieutenant, qui les avait attaqués avec deux mille hommes. Cossinius, le conseiller et le collègue de Varinus, qu'on avait envoyé ensuite contre eux avec un grand corps de troupes, fut sur le point d'être surpris et enlevé par Spartacus pendant qu'il était aux bains de Salines, d'où il eut beaucoup de peine à se sauver. Sparta-

cus, s'étant rendu maître de ses bagages et l'ayant suivi de près, lui tua un grand nombre de soldats et s'empara de son camp ; Cossinius périt dans cette déroute. Spartacus battit Varinus lui-même en plusieurs rencontres ; et, s'étant saisi de ses licteurs et de son cheval de bataille, il se rendit par ses exploits aussi grand que redoutable. Mais, sans être ébloui de ses succès, il prit des mesures très-sages, et, ne se flattant pas de triompher de la puissance romaine, il conduisit son armée vers les Alpes, persuadé que ce qu'il y avait de mieux à faire était de traverser ces montagnes et de se retirer chacun dans leur pays, les uns dans les Gaules, les autres dans la Thrace. Mais ses troupes, à qui leur nombre et leurs succès avaient inspiré la plus grande confiance, refusèrent de le suivre et se répandirent dans l'Italie pour la ravager.

XII. Ce ne fut donc plus l'indignité et la honte de cette révolte qui irritèrent le sénat ; la crainte et le danger d'avoir à soutenir une des guerres les plus difficiles et les plus périlleuses que Rome eût encore eues sur les bras, les déterminèrent à y envoyer les deux consuls. Gellius, l'un d'eux, étant tombé brusquement sur un corps de Germains qui, par fierté et par mépris, était séparé des troupes de Spartacus, le tailla en pièces, Lentulus, son collègue, qui commandait des corps d'armée nombreux, avait environné Spartacus, qui, revenant sur ses pas, attaque les lieutenants du consul, les défait et s'empare de tout leur bagage. De là, il continuait sa marche vers les Alpes, lorsque Cassius commandant de la gauche des environs du Pô, vint à sa rencontre avec dix mille hommes. Les deux armées se battirent avec archarnement ; Cassius fut défait et eut bien de la peine à se sauver, après avoir perdu beaucoup de monde. Le sénat, indigné contre les consuls, leur envoya l'ordre de déposer le commandement, et nomma Crassus pour continuer la guerre. Un grand nombre de jeunes gens des premières familles le suivirent, attirés par sa réputation et par l'amitié qu'ils lui portaient. Crassus alla camper dans le Picenum, pour y attendre Spartacus qui dirigeait sa marche vers cette contrée ;

il ordonna à son lieutenant Mummius de prendre deux légions et de faire un grand circuit, pour suivre seulement l'ennemi, avec défense de le combattre, ou même d'engager aucune escarmouche. Mais Mummius, à la première lueur d'espérance qu'il vit briller, présenta la bataille à Spartacus, qui le battit et lui tua beaucoup de monde : le reste des troupes ne se sauva qu'en abandonnant ses armes. Crassus, après avoir traité durement Mummius, donna d'autres armes aux soldats et leur fit prendre l'engagement de les garder plus fidèlement que les premières. Prenant ensuite les cinq cents d'entre eux qui, se trouvant à la tête des bataillons, avaient donné l'exemple de la fuite, il les partagea en cinquante dizaines, les fit tirer au sort, et punit du dernier supplice celui de chaque dizaine sur qui le sort était tombé. Il remit ainsi en vigueur une punition anciennement usitée chez les Romains et interrompue depuis longtemps. L'ignominie attachée à ce genre de mort, qui s'exécute en présence de toute l'armée, rend cette punition plus sévère et plus terrible pour les autres. Crassus, après avoir châtié ses soldats, les mena contre l'ennemi.

XIII. Spartacus, qui avait traversé la Lucanie et se retirait vers la mer, ayant rencontré au détroit de Messine des corsaires Siciliens, forma le projet de passer en Sicile et d'y jeter deux mille hommes ; ce nombre aurait suffi pour rallumer dans cette île la guerre des esclaves, qui, éteinte depuis peu de temps, n'avait besoin que de la plus légère amorce pour exciter un vaste embrasement. Il fit donc un accord avec ces corsaires, qui, après avoir reçu de lui des présents, le trompèrent, et, ayant mis à la voile, le laissèrent sur le rivage. Alors Spartacus, s'éloignant de la mer, va camper dans la presqu'île de Rhège. Crassus y arrive bientôt après lui, et, averti par la nature même du lieu de ce qu'il doit faire, il entreprend de fermer l'isthme d'une muraille et par là de garantir ses soldats de l'oisiveté, en même temps qu'il ôterait aux ennemis les moyens de se procurer des vivres. C'était un ouvrage long et difficile ; cependant, contre l'attente de tout le monde, il fut achevé en

peu de temps. Crassus fit tirer d'une mer à l'autre une tranchée de trois cents stades[1] de longueur, sur une largeur et une profondeur de quinze pieds, le long de laquelle il éleva une muraille d'une épaisseur et d'une élévation étonnantes. Spartacus ne témoigna d'abord que du mépris pour ce travail ; mais lorsque le butin commençant à lui manquer, il voulut sortir pour fourrager, il se vit enfermé par cette muraille ; et, ne pouvant rien tirer de la presqu'île, il profita d'une nuit que le vent et la neige rendaient très-froide, pour combler avec de la terre, des branches d'arbres et d'autres matériaux, une petite partie de la tranchée, sur laquelle il fit passer le tiers de son armée. Crassus, qui craignit que Spartacus ne voulût aller droit à Rome, fut rassuré par la division qui se mit entre les ennemis, dont les uns s'étant séparés du corps de l'armée, allèrent camper sur les bords du lac de la Lucanie, dont l'eau, dit-on, change souvent de nature, et après avoir été douce quelque temps devient si amère qu'elle n'est plus potable. Crassus attaqua d'abord ceux-ci et les chassa du lac ; mais il ne put en tuer un grand nombre, ni les poursuivre. Spartacus, qui parut tout à coup, arrêta la fuite des siens.

XIV. Crassus avait écrit au sénat qu'il fallait rappeler Lucullus de Thrace et Pompée d'Espagne, pour le seconder ; mais il se repentit bientôt de cette démarche, et, sentant qu'on attribuerait tout le succès à celui qui serait venu à son secours, et non pas à lui-même, il voulut, avant leur arrivée, se hâter de terminer la guerre. Il résolut donc d'attaquer d'abord les troupes qui s'étaient séparées des autres et qui campaient à part, sous les ordres de Cannicius et de Castus ; il envoya six mille hommes pour se saisir d'une hauteur qui offrait un poste avantageux, avec ordre de faire tout leur possible pour n'être pas découverts. Dans l'espoir d'y réussir, ils couvrirent leurs casques de branches d'arbres ; mais ils furent aperçus par deux femmes qui faisaient des sacrifices pour les ennemis, à l'entrée de leur camp ; et ils auraient couru le plus grand danger, si

[1] Quinze lieues.

Crassus, paraissant tout à coup avec ses troupes, n'eût livré le combat le plus sanglant qu'on eût encore donné dans cette guerre ; il resta sur le champ de bataille douze mille trois cents ennemis, parmi lesquels on n'en trouva que deux qui furent blessés au dos ; tous les autres périrent en combattant avec la plus grande valeur et tombèrent à l'endroit même où ils avaient été placés. Spartacus, après une si grande défaite, se retira vers les montagnes de Pétélie, toujours suivi et harcelé par Quintus et Scrophas, le premier, lieutenant de Crassus, et l'autre, son questeur : Spartacus se tourna brusquement contre eux et les mit en fuite. Scrophas fut dangereusement blessé, et on eut de la peine à le sauver des mains des ennemis. Ce succès, en inspirant à ces fugitifs la plus grande fierté, causa la perte de Spartacus ; ses troupes, ne voulant plus éviter le combat ni obéir à leurs chefs, les entourent en armes au milieu du chemin, les forcent de revenir sur leurs pas à travers la Lucanie et de les mener contre les Romains. C'était entrer dans les vues de Crassus, qui venait d'apprendre que Pompée approchait ; que déjà dans les comices bien des gens sollicitaient pour lui, et disaient hautement que cette victoire lui était due ; qu'à peine arrivé en présence des ennemis, il les combattrait, et terminerait aussitôt la guerre.

XV. Crassus donc, pressé de la finir avant son arrivée, campait toujours le plus près qu'il pouvait de l'ennemi. Un jour qu'il faisait tirer une tranchée, les troupes de Spartacus étant venues charger les travailleurs, le combat s'engagea ; et comme des deux côtés il survenait à tous moments de nouveaux renforts, Spartacus se vit dans la nécessité de mettre toute son armée en bataille. Lorsqu'on lui eut amené son cheval, il tira son épée et le tua : « La victoire, dit-il, me fera trouver assez « de bons chevaux parmi ceux des ennemis, et si je suis « vaincu, je n'en aurai plus besoin. » A ces mots, il se précipite au milieu des ennemis, cherchant à joindre Crassus, à travers une grêle de traits et couvert de blessures ; mais n'ayant pu l'atteindre, il tue de sa main deux centurions qui s'étaient

attachés à lui. Enfin, abandonné de tous les siens, resté seul au milieu des ennemis, il tombe mort, après avoir vendu chèrement sa vie. Crassus venait de profiter habilement de l'occasion que la fortune lui avait offerte : il avait rempli tous les devoirs d'un excellent capitaine et avait exposé sa vie sans ménagement : avec tout cela, il ne put empêcher que Pompée ne partageât la gloire de ce succès. Les fuyards étant tombés entre ses mains, il acheva de les détruire, et il écrivit au sénat que Crassus avait défait ces fugitifs en bataille rangée, mais que c'était lui qui avait coupé les racines de cette guerre. Pompée donc eut tous les honneurs du triomphe, pour avoir vaincu Sertorius et subjugué l'Espagne ; Crassus ne songea pas à demander le grand triomphe ; on crut même avoir blessé Rome en lui accordant l'ovation pour la défaite d'esclaves fugitifs. Nous avons dit dans la vie de Marcellus en quoi ce petit triomphe diffère du grand et d'où lui vient son nom d'ovation[1].

XVI. Tous ces exploits appelèrent aussitôt Pompée au consulat. Crassus, qui avait tout lieu d'espérer qu'il serait nommé son collègue, ne dédaigna pas cependant de solliciter ses bons offices. Pompée, qui n'était pas fâché que Crassus contractât envers lui des obligations, saisit cette occasion de lui rendre service ; il y mit même le plus grand zèle, jusqu'à dire dans l'assemblée du peuple qu'il ne serait pas moins reconnaissant du collègue qu'on lui donnerait que du consulat même. Mais une fois entrés en charge, ils ne conservèrent pas longtemps cette bienveillance mutuelle ; divisés presque sur tous les points, s'offensant de tout, se plaignant sans cesse l'un de l'autre, ils passèrent leur consulat sans rien faire de mémorable ni d'utile ; Crassus fit seulement un grand sacrifice à Hercule, après lequel il donna un festin au peuple sur dix mille tables et distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois. Comme ils étaient sur le point de sortir du consulat, un jour qu'ils tenaient une assemblée du peuple, un chevalier romain, d'une

[1] *Voy.* la Vie de Marcellus, chap. XXX.

famille peu connue. nommé Onatius Aurélius[1], qui, accoutumé à vivre à la campagne, ne se mêlait pas des affaires publiques, monte à la tribune et, s'avançant vers le peuple, il raconte le songe qu'il avait eu pendant son sommeil. « Jupiter, « dit-il, m'est apparu cette nuit et m'a ordonné de vous dire « en pleine assemblée que vous ne laissiez pas sortir de charge « vos consuls, sans qu'ils soient redevenus amis. » Sur le récit de cet homme, le peuple ordonna aux consuls de se réconcilier. Pompée restait debout, sans faire aucune avance; Crassus lui tendant le premier la main : « Romains, s'écria-t-il, je « ne fais rien de bas ni d'indigne de moi en offrant le premier « mon amitié et ma bienveillance à Pompée, à qui vous avez « vous-mêmes donné le nom de Grand lorsqu'il était encore « dans sa première jeunesse[2], et que vous avez honoré du « triomphe, avant même qu'il fût sénateur. » Voilà ce qu'eut de plus remarquable le consulat de Crassus. Sa censure ne fut pas plus utile et n'offre rien à citer. Il ne fit ni l'examen de la conduite des sénateurs, ni la revue des chevaliers, ni le dénombrement du peuple. Cependant il avait pour collègue l'homme le plus doux des Romains, Lutatius Catulus, qui n'y aurait mis aucun obstacle. On rapporte néanmoins que Crassus ayant voulu faire l'entreprise, aussi injuste que violente, de rendre l'Égypte tributaire du peuple romain, Catulus lui opposa la plus forte résistance, et cette différence d'opinion ayant excité entre eux une contestation très-vive, ils se démirent volontairement de la censure.

XVII. Dans cette fameuse conjuration de Catilina, qui pensa ruiner la république romaine, Crassus fut soupçonné d'y avoir eu part, et l'un des complices le nomma dans sa déposition; mais personne n'y ajouta foi. Cependant Cicéron, dans un de ses discours, charge ouvertement Crassus et César de cette complicité; mais ce discours ne fut publié qu'après la mort de l'un et de l'autre. Cicéron, dans l'oraison qu'il fit sur son con-

[1] Il est nommé Caïus dans la Vie de Pompée. — [2] Mot à mot, avant qu'il eût de la barbe.

sulat, dit encore que Crassus, étant venu la nuit le trouver, lui remit une lettre où il était fort question de Catilina, et lui prouva la vérité de la conjuration sur laquelle il faisait informer. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis Crassus eut pour Cicéron une haine mortelle ; mais son fils empêcha qu'il ne cherchât les moyens de lui nuire. Ce jeune homme, qui aimait singulièrement les lettres et qui se livrait à l'étude avec ardeur, avait un attachement si vif pour Cicéron, que lorsqu'on lui fit son procès, il prit comme lui un habit de deuil et persuada à tous les autres jeunes gens de faire de même. Il parvint dans la suite à le réconcilier avec son père. Cependant César, qui, revenu de son gouvernement, se disposait à demander le consulat, ayant trouvé Crassus et Pompée divisés l'un contre l'autre, ne voulut pas, en sollicitant le secours de l'un, encourir l'inimitié de l'autre ; mais aussi, ne se flattant pas de réussir sans l'appui de l'un ou de l'autre, il s'attacha à les remettre bien ensemble, et pour cela il les obsédait sans cesse ; il leur représentait qu'en cherchant à se détruire mutuellement, ils ne faisaient qu'augmenter la puissance des Cicéron, des Catulus et des Caton, à qui ils ôteraient tout crédit, si, réunissant leurs intérêts et se liant par une amitié et une association solides, ils gouvernaient la ville avec un accord qui assurerait la durée de leur autorité. Il réussit à les persuader, et les ayant remis en bonne intelligence, il forma ce triumvirat dont la force invincible ruina l'autorité du sénat et du peuple : loin que dans cette union César eût accru la puissance de Crassus et de Pompée, il s'était rendu, par le moyen de l'un et de l'autre, le plus puissant des trois. Appuyé de leur crédit, il fut déclaré consul par le suffrage unanime du peuple ; et, comme il se conduisit avec sagesse dans son consulat, ils lui firent obtenir le commandement d'une armée et le gouvernement des Gaules. Ils l'établissaient ainsi dans la citadelle d'où il devait commander à la ville ; persuadés qu'après lui avoir assuré cette province qui lui était échue par le sort, ils partageraient facilement entre eux tout le reste.

XVIII. Pompée suivait en cela son ambition démesurée; Crassus venait de joindre à son ancienne maladie, l'avarice, un amour violent, une soif insatiable de trophées et de triomphes, que les victoires de César avaient allumés dans son cœur. Supérieur à lui en tout le reste et ne voulant pas lui céder la gloire militaire, il mit tout en œuvre pour satisfaire une passion malheureuse, qui finit par le précipiter dans la mort la plus honteuse et la plus funeste à sa patrie. César étant venu de son gouvernement des Gaules à la ville de Lucques, y fut visité par plusieurs Romains, et entre autres par Crassus et Pompée. Ils eurent ensemble des entretiens secrets, dans lesquels ils résolurent de se rendre encore plus maîtres des affaires et de s'assujettir toute la république. Ils convinrent que César resterait toujours armé, que Crassus et Pompée prendraient pour eux d'autres gouvernements et d'autres armées; que la seule voie pour y parvenir était que ces derniers demandassent un nouveau consulat; et que César, pour appuyer leur brigue, écrivît à tous ses amis et envoyât aux élections un grand nombre de soldats de son armée. Après cet accord, Pompée et Crassus retournèrent à Rome, où leur conférence avec César parut très-suspecte; le bruit courut dans toute la ville qu'elle n'avait pas eu, à beaucoup près, le bien public pour objet. Dans le sénat, Marcellinus et Domitius ayant demandé à Pompée s'il briguerait le consulat: « Peut-être le « briguerai-je, répondit-il, peut-être aussi ne le briguerai-je « pas. » Ces deux sénateurs ayant insisté, il répondit qu'il le briguerait pour des citoyens vertueux et non pour des méchants. Ces réponses ayant paru pleines de hauteur et de fierté, Crassus répondit d'un ton plus modeste qu'il demanderait le consulat, s'il le croyait utile à la république; qu'autrement il s'en désisterait. Cette réponse enhardit plusieurs compétiteurs à se présenter. De ce nombre fut Domitius; mais Crassus et Pompée ayant paru parmi les candidats, la crainte éloigna tous leurs concurrents, à l'exception de Domitius, que Caton, son parent et son ami, excita, encouragea même vivement à ne pas

abandonner ses espérances, en lui représentant qu'il combattait pour la liberté publique ; que Crassus et Pompée aspiraient moins au consulat qu'à la tyrannie ; et qu'en paraissant ne demander qu'une magistrature, ils voulaient envahir les commandements des provinces et des armées.

XIX. Caton par ses discours, de la vérité desquels il était persuadé, poussa comme par force Domitius sur la place : il se joignit à eux un grand nombre de citoyens, car on se demandait avec étonnement quel besoin Crassus et Pompée avaient du consulat. « Pourquoi, disait-on, le demander ensemble ? Pourquoi ne pas le briguer avec d'autres ? Manquons-nous ici de citoyens qui soient dignes d'être les collègues de Crassus et de Pompée ? » Ces propos ayant fait craindre à Pompée d'échouer dans son entreprise, il n'épargna, pour réussir, ni injustice ni violence. Il ajouta à toutes les autres voies de fait, celle de dresser une embuscade à Domitius, qui se rendait sur la place avant le jour. Des gens apostés tuèrent l'esclave qui portait un flambeau devant lui, blessèrent plusieurs de ceux qui l'accompagnaient, entre autres Caton, les mirent tous en fuite ; et les ayant tenus enfermés dans une maison jusqu'après les élections, Pompée et Crassus furent tous deux nommés consuls. Peu de jours après, ils environnèrent la tribune de gens armés, chassèrent Caton de la place, tuèrent quelques-uns de ceux qui leur faisait résistance; et, continuant à César pour cinq ans le gouvernement de la Gaule, ils se firent décerner à eux-mêmes les provinces de Syrie et des deux Espagnes, qu'ils tirèrent au sort : Crassus eut la Syrie; les Espagnes échurent à Pompée. Ce partage plut à tous les partis; le peuple désirait que Pompée ne fût pas éloigné de Rome, et lui-même, aimant tendrement sa femme, était bien aise de pouvoir rester plus longtemps auprès d'elle. Crassus n'eut pas plus tôt su le partage que le sort lui avait donné, qu'on vit à ses transports de joie qu'il le regardait comme le plus grand bonheur qu'il eût eu de sa vie : et si, en public, même devant les étrangers, il avait peine à se contenir, il se

permettait avec ses amis des discours pleins d'une vanité puérile, aussi peu convenables à son âge qu'au caractère qu'il avait toujours montré ; car il n'avait jamais paru ni fanfaron ni vain. Mais alors, transporté hors de lui-même et corrompu par cette nouvelle promotion au consulat, loin de borner ses prétentions à la conquête de la Syrie et des Parthes, il ne se promettait rien moins que de faire passer pour des jeux d'enfants les exploits de Lucullus contre Tigrane et les victoires de Pompée sur Mithridate; déjà, dans ses folles espérances, il voyait la Bactriane, les Indes et la mer extérieure soumises à ses armes. Cependant le décret du peuple ne comprenait pas la guerre des Parthes; mais tout le monde savait que c'était la folie de Crassus; et César lui écrivit des Gaules pour louer son projet et l'exciter à cette guerre.

XX. Atéius, l'un des tribuns du peuple, voulait s'opposer à son départ, et il était appuyé par un grand nombre de citoyens, qui voyaient avec indignation qu'on allât porter la guerre chez des nations alliées du peuple romain et de qui l'on n'avait pas à se plaindre. Crassus, qui craignit les suites de cette opposition, eut recours à Pompée et le pria de l'accompagner hors de la ville. Ce dernier jouissait auprès du peuple d'une telle considération, que cette multitude, qui s'était attroupée pour s'opposer au départ de Crassus et l'arrêter par ses clameurs, n'eut pas plus tôt vu Pompée marcher devant lui avec un visage serein et un air riant, qu'adoucie par sa présence, elle lui laissa le passage libre. Atéius, sans se déconcerter va au-devant de Crassus, lui défend de sortir de Rome et proteste contre son entreprise. Il commande ensuite à un huissier de le saisir et de l'arrêter. Les autres tribuns s'y étant opposés, l'huissier le lâcha; alors Atéius, ayant couru à la porte de la ville, met à terre un brasier plein de feu, et lorsque Crassus arrive il jette des parfums dans le brasier, y répand des libations, et, prononçant des imprécations horribles, il invoque par leurs noms des divinités étranges et terribles [1]. Les Ro-

[1] Ce brasier, ces parfums et ces libations étaient nécessaires pour donner une

mains prétendent que ces imprécations, qui sont très-secrètes et très-anciennes, ont toujours un effet inévitable sur ceux qui en ont été l'objet; qu'elles sont même funestes à ceux qui les prononcent; d'où vient que peu de personnes osent les employer, et qu'ils ne le font que dans des occasions extraordinaires. Aussi blâma-t-on Atéius d'avoir compris dans un anathème si terrible Rome elle-même, dont l'intérêt était le seul motif de son indignation contre le consul.

XXI. Crassus, s'étant mis en route, arrive à Brundusium; l'hiver n'était pas encore passé et rendait la navigation dangereuse; mais il ne voulut pas attendre, et, ayant mis tout de suite à la voile, il perdit plusieurs vaisseaux. Il rassembla le reste de son armée et se rendit par terre en Galatie, où il trouva le roi Déjotarus occupé, malgré son extrême vieillesse, à bâtir une ville. « Eh! quoi, prince, lui dit Crassus en plaisantant, « vous commencez à bâtir une ville à la douzième heure du « jour! — Mais vous-même, général, lui répondit en riant « Déjotarus, vous ne partez pas de trop bonne heure pour aller « faire la guerre aux Parthes. » Crassus avait alors soixante ans, et il en paraissait davantage. Arrivé en Syrie, il vit ses premiers succès justifier ses espérances : il jeta sans obstacles un pont sur l'Euphrate, et y fit passer en sûreté son armée. Plusieurs villes de la Mésopotamie se rendirent à lui volontairement; il y en eut une cependant, dont Apollonius était le tyran, qui osa faire résistance et tua cent soldats romains. Crassus, ayant fait approcher toute son armée, prit la ville d'assaut, en pilla toutes les richesses et vendit les habitants. Les Grecs appelaient cette ville Zénodotie. Crassus, ayant

image sensible des imprécations qu'on faisait, et pour imprimer plus de terreur dans les esprits. On ne sait pas quelles étaient ces divinités si terribles; peut-être étaient-ce des dieux infernaux, qu'on invoquait sous des noms effrayants. Il paraît que l'opinion que Plutarque exprime ici sur l'impossibilité d'expier ces malédictions était généralement reçue à Rome; car Horace dit, dans l'ode V du cinquième livre :

Dira detestatio.
Nulla expiatur victima.

« Les imprécations ne peuvent être expiées par aucune victime. »

souffert que ses soldats, pour un si mince avantage, lui donnassent le titre d'*imperator* , se couvrit de honte et ne donna pas une grande idée de l'élévation de ses sentiments; on jugea qu'il renonçait à l'espérance de plus grands exploits, puisqu'il attachait tant de prix à un si faible succès. Après avoir mis dans les villes qu'il avait soumises des garnisons qui montaient à sept mille hommes de pied et à mille chevaux, il retourna prendre ses quartiers d'hiver en Syrie. Ce fut là que son fils vint le joindre de la Gaule où il était avec César. Ce jeune homme avait déjà reçu plusieurs prix d'honneur qu'il devait à son courage, et il amenait à son père mille cavaliers d'élite.

XXII. Après la faute qu'avait faite Crassus d'entreprendre cette guerre et qui fut la plus grande de toutes, il n'en commit pas de plus funeste que ce prompt retour en Syrie, tandis qu'il aurait dû hâter sa marche et occuper les villes de Babylone et de Séleucie, de tout temps ennemie des Parthes. Par ce retard, il donna le temps aux ennemis de se préparer à la défense. A cette première faute il en ajouta une seconde : ce fut de se conduire pendant son séjour en Syrie plutôt en commerçant qu'en général d'armée, ce qui lui attira un blâme universel. Au lieu de faire la revue de ses troupes, de les tenir en haleine par des exercices et des jeux militaires, il s'amusa pendant plusieurs jours à compter les revenus des villes, à peser lui-même à la balance tous les trésors que renfermait le temple de la déesse d'Hiérapolis. Il envoyait demander aux peuples et aux villes des contributions en hommes pour recruter son armée; et ensuite il les en exemptait pour de l'argent. Cette conduite le rendit méprisable à ceux même qui obtenaient ces exemptions. Le premier présage de ses malheurs lui vint de cette déesse d'Hiérapolis, qui, selon les uns, est Vénus, suivant d'autres, Junon; et que quelques-uns assurent être la nature même, qui a tiré de la substance humide les principes et les semences de tous les êtres et a fait connaître aux hommes les sources de tous les biens. Comme il sor-

tait du temple, le jeune Crassus fit une chute sur le seuil de la porte, et son père tomba sur lui. Pendant qu'il rassemblait ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il reçut des ambassadeurs d'Arsace, roi des Parthes ; qui lui exposèrent en peu de mots l'objet de leur députation. « Si cette armée, lui dirent-ils, est « envoyée par les Romains, notre roi leur fera une guerre « implacable; mais si, comme on nous l'a dit, c'est contre la « volonté de Rome et pour satisfaire sa propre cupidité que « Crassus est entré en armes dans le pays des Parthes et s'est « emparé de leurs villes, Arsace, lui donnant l'exemple de la « modération, aura pitié de sa vieillesse et laissera la libre « sortie de ses états aux soldats romains, qu'il regarde plutôt « comme ses prisonniers que comme des troupes établies en « garnison dans ses villes. » Crassus leur ayant répondu avec une sorte de bravade qu'il leur ferait savoir ses intentions dans la ville de Séleucie, Vasigès, le plus âgé des ambassadeurs, se mit à rire, et lui montrant la paume de sa main : « Crassus, lui dit-il, il croîtra du poil dans le creux de ma « main, plutôt que tu ne verras Séleucie. » Les ambassadeurs se retirèrent, et étant retournés vers leur roi Hyrodes, ils lui déclarèrent qu'il ne fallait plus songer qu'à la guerre.

XXIII. Cependant quelques uns des soldats romains que Crassus avait mis en garnison dans les villes de Mésopotamie s'en étant échappés avec le plus grand danger, apportèrent à Crassus des nouvelles inquiétantes. Ils avaient vu de leurs yeux le grand nombre des ennemis, les combats qu'ils avaient livrés en attaquant ces villes; et, comme il est ordinaire dans la frayeur, ils faisaient les choses beaucoup plus terribles qu'elles n'étaient. « Les Parthes, disaient-ils, sont des hommes « dont on ne peut éviter la poursuite et qu'on ne saurait at- « teindre dans leur fuite : leurs traits sont d'une espèce in- « connue aux Romains, et ils les lancent avec tant de raideur, « que l'œil ne peut en suivre la rapidité et qu'on en est frappé « avant de les avoir vus partir. Les armes offensives de « leur cavalerie brisent et pénètrent tout sans trouver de ré-

« sistance, et leurs armes défensives ne peuvent être enta-« mées. » Ces rapports rabattirent beaucoup de l'audace des soldats, qui avaient cru que les Parthes ressemblaient aux peuples d'Arménie et de Cappadoce, que Lucullus avait toujours battus et poussés devant lui jusqu'à se lasser. Ils s'étaient flattés que les plus grandes difficultés de cette guerre seraient la longueur du chemin et la poursuite des ennemis qui n'oseraient jamais les attendre pour se mesurer avec eux; et ils se voyaient, contre leur attente, réservés à des combats et à des dangers continuels. Aussi quelques-uns des principaux officiers furent-ils d'avis que Crassus s'arrêtât et qu'avant d'aller plus loin, il remît l'entreprise entière en délibération. De ce nombre était le questeur Cassius. Les devins même disaient tout bas que les victimes avaient toujours donné des signes funestes et n'avaient jamais pu rendre les dieux propices. Mais Crassus ne fit aucune attention à leurs présages, et ne voulut écouter que ceux qui l'exhortaient à presser la marche. Ce qui augmenta encore sa confiance, ce fut de voir arriver à son camp Artabaze, roi d'Arménie, qui lui amenait six mille cavaliers, qu'on disait n'être que les gardes et les satellites de ce prince, qui lui promettait encore dix mille chevaux bardés de fer et trente mille hommes de pied, tous entretenus à ses dépens. Il conseillait à Crassus d'entrer dans le pays des Parthes par l'Arménie, où il aurait en abondance toutes les provisions nécessaires à son armée, que le roi fournirait lui-même; où il marcherait en sûreté, ayant devant lui une longue chaîne de montagnes, dans un pays très-coupé et presque impraticable à la cavalerie, qui faisait toute la force des Parthes. Crassus le remercia assez froidement de sa bonne volonté et de ses offres qu'il lui faisait d'un si puissant secours; mais il lui dit qu'il passerait par la Mésopotamie, où il avait laissé un grand nombre de braves Romains. Sur cette réponse, le roi d'Arménie s'en retourna.

XXIV. Crassus faisait passer l'Euphrate à ses troupes sur le pont qu'il avait construit près de la ville de Zeugma, lors-

qu'il survint tout à coup des tonnerres affreux et des éclairs redoublés qui donnaient dans le visage des soldats. Il s'éleva en même temps un vent impétueux et un nuage épais d'où la foudre s'élançant avec violence tomba sur le pont et en abattit une grande partie. Le lieu où il devait camper fut deux fois frappé de la foudre. Un de ses chevaux de bataille, couvert du plus riche harnais, emporta son écuyer et se précipita avec lui dans le fleuve, où il fut englouti. Quand on enleva l'aigle de la première compagnie, pour donner le signal de la marche, elle se tourna d'elle-même en arrière. Lorsqu'après le passage du fleuve, on distribua les vivres aux soldats, on commença par le sel et les lentilles, que les Romains regardent comme des signes de deuil et qu'ils font servir pour les funérailles. Crassus, dans le discours qu'il fit aux troupes, laissa échapper une parole qui jeta le trouble dans toute l'armée; il dit qu'il avait fait rompre le pont, afin que personne ne pût retourner sur ses pas; et quand il eut senti combien cette parole était inconsidérée, au lieu de la corriger et de l'expliquer, pour rendre la confiance aux timides, son opiniâtreté naturelle la lui fit négliger. Enfin, dans le sacrifice d'expiation pour l'armée, il laissa tomber les entrailles de la victime, qu'il prenait des mains du devin; et s'étant aperçu de l'impression fâcheuse que cet accident avait fait sur les assistants : « Voilà, « dit-il en souriant, ce que fait la vieillesse; du moins les « armes ne me tomberont point des mains. » Après le sacrifice, il se mit en marche le long de l'Euphrate avec sept légions d'infanterie, un peu moins de quatre mille chevaux, et à peu près autant de troupes légères. Quelques-uns des coureurs qu'il avait envoyés reconnaître le pays lui rapportèrent qu'ils n'avaient pas trouvé un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avaient vu les traces d'un grand nombre de gens de cheval, qui paraissaient avoir pris la fuite, comme s'ils étaient poursuivis. Ce rapport lui donna encore plus de confiance, et les soldats eux-mêmes conçurent du mépris pour les Parthes, en se persuadant qu'ils n'oseraient jamais en venir aux mains

avec eux. Mais Cassius représenta de nouveau à Crassus qu'il devait laisser reposer son armée dans une des villes où il avait mis garnison, jusqu'à ce qu'il eût pris des informations plus sûres des ennemis : que s'il n'approuvait pas cet avis, il fallait, en suivant l'Euphrate, gagner Séleucie, où il serait à portée de tirer des vivres en abondance de ses vaisseaux de charge, qui suivraient toujours son camp; que l'Euphrate les empêchant d'être enveloppés, ils auraient toujours l'ennemi en face, et le combattraient sans désavantage.

XXV. Crassus délibérait avec son conseil sur les propositions de Cassius, lorsqu'il vint dans le camp un chef d'Arabes, nommé Ariamnes, homme artificieux et fourbe, qui, de tous les malheurs que la fortune rassembla pour la perte de Crassus, fut le plus grand et le plus décisif. Quelques officiers qui avaient servi sous Pompée dans ce pays-là savaient que l'amitié de cet Arabe ne lui avait pas été inutile, et il passait pour ami des Romains. Mais alors les généraux du roi des Parthes, avec qui il était d'intelligence, l'envoyèrent à Crassus, pour l'engager par tous les moyens possibles à s'éloigner le plus qu'il pourrait des bords du fleuve et des pays montueux, et à se jeter dans ces plaines immenses, où il serait facile de l'envelopper; car rien n'était moins dans leur projet que d'attaquer de front les Romains. Ce barbare, qui ne manquait pas d'éloquence, étant donc venu trouver Crassus, loua d'abord Pompée, comme son bienfaiteur; ensuite, félicitant Crassus sur le bon état de son armée, il le blâma de tirer ainsi la guerre en longueur, de consumer son temps en préparatifs, comme s'il avait besoin d'armes et non pas plutôt de mains et de pieds agiles, contre des ennemis qui depuis longtemps ne cherchaient que les moyens d'enlever les personnes qui leur étaient les plus chères, avec leurs meubles les plus précieux, et de s'enfuir le plus promptement qu'ils pourraient chez les Scythes ou chez les Hyrcaniens. « Quand même, ajouta-t-il, « vous devriez les combattre, il faudrait vous hâter, avant « que leur roi, reprenant courage, eût rassemblé toutes ses

« forces; maintenant il jette entre vous et lui Syllaces et Su-
« réna, afin de vous empêcher de le poursuivre; pour lui, il
« ne se montre nulle part. »

XXVI. Rien de tout cela n'était vrai; car le roi Hyrodes, ayant fait deux divisions de son armée, était allé à la tête de l'une ravager l'Arménie, pour les venger d'Artabaze, et il avait envoyé l'autre contre les Romains, sous les ordres de Suréna, non, comme on l'a dit, qu'il méprisât Crassus; Hyrodes n'avait pas assez peu de sens pour faire si peu de cas d'un adversaire tel que Crassus, l'un des premiers personnages de Rome, et pour préférer d'aller combattre Artabaze et faire le dégât dans l'Arménie. Je crois plutôt que voulant, par la crainte du danger, n'être que simple spectateur et attendre l'événement, il envoya d'abord Suréna pour tenter la fortune du combat et arrêter les Romains. Car Suréna n'était pas un homme ordinaire, ses richesses, sa naissance et sa réputation le plaçaient immédiatement au-dessous du roi : en valeur et en prudence il était le premier des Parthes, et ne le cédait à personne pour la beauté de la taille et de la figure. Quand il était en voyage, il avait à sa suite mille chameaux qui portaient son bagage, deux cents chariots pour ses concubines, mille cavaliers tout couverts de fer et un plus grand nombre armés à la légère, car ses vassaux et ses esclaves auraient pu lui composer une escorte de dix mille chevaux : sa naissance lui donnait le droit héréditaire de ceindre le bandeau royal aux rois des Parthes le jour de leur couronnement. Il avait rétabli Hyrodes sur le trône d'où il avait été chassé, lui avait soumis la ville de Séleucie en montant le premier sur la muraille et renversant de sa main tous ceux qui faisaient résistance. Il n'avait pas encore trente ans, et déjà sa prudence et la sagesse de ses conseils lui avaient acquis la plus grande réputation. Ce fut principalement par cette prudence qu'il détruisit Crassus, que d'abord son audace et son orgueil, ensuite le découragement où le jetèrent ses malheurs, firent si facilement tomber dans tous les piéges que Suréna lui tendit.

XXVII. Le Barbare Ariamnes, lui ayant alors persuadé de s'éloigner du fleuve, le mena à travers de grandes plaines, par un chemin d'abord uni et aisé, mais qui bientôt devint très-difficile. On ne trouva plus que des sables profonds, que des campagnes découvertes où l'on ne voyait ni arbres ni eau, où l'œil n'apercevait aucune borne qui fît espérer quelque repos. La soif, la fatigue, et plus encore les objets désespérants que les Romains avaient sous les yeux, les jetèrent dans le découragement; ils ne voyaient nulle part ni arbres, ni ruisseaux, ni collines, ni herbe verte; ce n'était, en quelque sorte, qu'une mer immense de sables déserts qui les environnaient de toutes parts. Ce début leur fit soupçonner de la trahison; et ils ne purent plus en douter, lorsqu'ils reçurent des courriers d'Artabaze, qui mandait à Crassus qu'obligé de soutenir une guerre difficile contre Hyrodes, qui était tombé sur lui avec de grandes forces, il ne pouvait lui envoyer les secours qu'il lui avait promis; qu'il lui conseillait donc de retourner vers l'Arménie, de joindre ses troupes aux siennes, pour combattre ensemble contre le roi des Parthes; que s'il ne voulait pas suivre ce conseil, il évitât du moins de marcher et de camper dans des lieux favorables à la cavalerie, et qu'il s'approchât toujours des montagnes. Crassus, aveuglé par sa colère et par son imprudence, ne daigna pas même écrire au roi d'Arménie, il se contenta de répondre de vive voix aux courriers, qu'il n'avait pas le temps de penser aux Arméniens, mais que bientôt il irait dans leur pays se venger de la trahison d'Artabaze. Cassius, indigné de cette réponse, ne fit plus de nouvelles représentations à Crassus, qui les recevait mal; et prenant à part Ariamnes, il l'accabla de reproches et d'injures : « Le plus scélérat des hommes, lui dit-il, quel mauvais génie « t'a conduit vers nous? Par quels charmes, par quels sorti- « léges as-tu su persuader à Crassus de jeter son armée dans « ces déserts immenses, dans ces abîmes de sables, dans ces « chemins arides qui conviendraient plutôt à un chef de vo- « leurs numides qu'à un général romain? » Le Barbare,

homme fourbe et rusé, parlant à Cassius avec beaucoup de soumission, cherche à le rassurer et l'exhorte à supporter cette marche pénible, qui finirait bientôt. Se mêlant ensuite parmi les soldats et marchant avec eux, il leur dit d'un ton railleur : « Croyez-vous donc marcher dans les belles « plaines de la Campanie? et voudriez-vous trouver ici ces « sources, ces ruisseaux, ces ombrages et jusqu'à ces bains « et ces hôtelleries dont elle est pleine? Oubliez-vous que vous « êtes sur les confins de l'Arabie et de l'Assyrie? »

XXVIII. C'est ainsi que ce Barbare tâchait de les adoucir : mais avant que sa fourberie fût découverte, il sortit du camp, et du consentement de Crassus, à qui il persuada encore qu'il allait le servir, en mettant le trouble parmi les ennemis. Ce jour-là, dit-on, Crassus, au lieu de paraître en public avec sa robe de pourpre, comme c'est l'usage des généraux romains, en prit une noire, et, s'en étant aperçu, il alla tout de suite en changer. Les officiers ayant voulu prendre les enseignes pour donner le signal de la marche, ils eurent autant de peine à les arracher que si elles eussent pris racine en terre. Crassus ne fit qu'en plaisanter, et, pour presser la marche, il força ses gens de pied de suivre la cavalerie. Mais bientôt quelques-uns des coureurs, qu'il avait envoyés à la découverte, vinrent lui rapporter que leurs camarades avaient été tués par les ennemis ; qu'ils avaient eu eux-mêmes bien de la peine à leur échapper, et que l'armée des Parthes, aussi nombreuse que pleine d'audace, était en marche pour venir les attaquer. Ce rapport jeta le trouble dans toute l'armée ; et Crassus en fut si étonné, que, hors de lui-même et n'ayant pas une entière liberté d'esprit, il rangea avec beaucoup de précipitation ses troupes en bataille. D'abord, par le conseil de Cassius, il donna le plus d'étendue possible à son infanterie, afin qu'occupant un grand espace, elle fût moins facile à envelopper, et il distribua la cavalerie sur les ailes ; mais ensuite, changeant d'avis et resserrant son infanterie, il en forma une phalange carrée, d'une grande profondeur, qui faisait face de tous côtés et qui

avait sur chaque face douze cohortes, fortifiées chacune par une compagnie de gens de cheval ; il voulait que chaque partie de cette phalange fût soutenue par la cavalerie, et que tout le corps de bataille étant également défendu chargeât avec plus de confiance. Il donna le commandement d'une des ailes à Cassius, mit son fils Crassus à la tête de l'autre, et se plaça lui même au centre. Ils s'avancèrent dans cet ordre et arrivèrent aux bords d'un petit ruisseau appelé Balissus ; il n'avait pas beaucoup d'eau, mais il fit un grand plaisir aux soldats, qui, par l'extrême sécheresse et la chaleur excessive qu'ils avaient essuyée dans une marche si pénible, étaient accablés de fatigue.

XXIX. La plupart des officiers proposèrent de camper en cet endroit et d'y passer la nuit, pour s'assurer autant qu'il serait possible, du nombre des ennemis, de leur ordonnance de bataille, et les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais Crassus, emporté par l'ardeur de son fils et de la cavalerie que commandait ce jeune homme et qui le pressait de les mener au combat, ordonna que ceux qui voudraient prendre leur repas mangeassent debout sans quitter leurs rangs ; il ne leur donna pas même le temps d'achever, et les fit remettre en marche ; mais, au lieu de les faire aller au petit pas, et en prenant de temps en temps du repos, comme on a coutume de faire quand on mène des troupes au combat, ils marchaient d'un pas précipité, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils aperçurent les Parthes, qui, contre leur attente, ne leur parurent ni si nombreux ni si imposants qu'on les leur avait représentés : car Suréna avait placé derrière les premiers rangs une grande partie de ses troupes ; et pour cacher l'éclat de leurs armes, il les leur avait fait couvrir avec des peaux ou avec leurs manteaux. Mais dès qu'ils furent près des Romains, et que Suréna leur eut donné le signal, à l'instant toute la campagne retentit de cris affreux et d'un bruit épouvantable ; car les Parthes ne se servent pas, pour s'animer au combat, de cors ou de trompettes, mais d'instruments creux, couverts de cuir, entourés

de sonnettes d'airain, sur lesquels ils frappent avec force, et d'où il sort un bruit sourd et effrayant, qui semble un mélange du rugissement des bêtes féroces et des éclats du tonnerre. Ils avaient très-bien observé que l'ouïe est de tous nos sens celui qui porte plus aisément le trouble dans l'âme, qui émeut plus promptement les passions, et transporte plus vivement l'homme hors de lui-même.

XXX. Les Romains étaient encore tout effrayés de ce bruit extraordinaire, lorsque les Parthes, jetant tout à coup les couvertures de leurs armes, parurent tout en feu par le vif éclat de leurs casques et de leurs cuirasses, qui, faits d'un acier margien, brillaient comme la flamme; leurs chevaux, bardés de fer et d'airain, ne jetaient pas moins d'éclat. A leur tête, Suréna se faisait distinguer par sa taille et sa beauté; son air efféminé semblait démentir sa haute réputation; car il peignait son visage à la façon des Mèdes, et ses cheveux étaient séparés sur le front; au lieu que les autres Parthes les laissaient croître naturellement, à la manière des Scythes, afin de se rendre plus terribles. Ils voulurent d'abord charger les Romains à coups de piques, afin de les enfoncer et d'ouvrir leurs premiers rangs: mais quand ils eurent reconnu la profondeur de leur phalange et l'assiette ferme des soldats qui se tenaient unis et serrés, ils reculèrent à quelque distance, et, feignant de se disperser et de rompre leur ordonnance, ils eurent enveloppé le bataillon carré des Romains, avant que ceux-ci se fussent aperçus de leur dessein. Crassus, aussitôt, ordonne à ses troupes légères de tomber sur l'ennemi; mais elles n'allèrent pas loin : accablées d'une grêle de flèches, elles se retirèrent bien vite pour se mettre à couvert sous leur infanterie, qui commença à être saisie de trouble et d'effroi à la vue de ces flèches, dont la force et la raideur brisaient toutes les armes et ne trouvaient aucune résistance. Les Parthes, s'étant éloignés, lancèrent des flèches de tous côtés sans viser personne; la phalange romaine était si serrée, qu'il était impossible que chaque coup ne portât, et tous ces coups étaient terribles; la

grandeur, la force, la flexibilité de leurs arcs, donnaient plus d'étendue à la corde, chassaient la flèche avec impétuosité, et faisaient des blessures profondes. Les Romains étaient dans la situation la plus fâcheuse : s'ils restaient fermes dans leurs rangs, ils étaient cruellement blessés ; s'ils marchaient contre les ennemis, ils ne pouvaient leur faire de mal, et n'en étaient pas moins maltraités. Les Parthes fuyaient à leur approche, sans cesser pour cela de tirer ; car c'est une manière de combattre qu'ils entendent mieux qu'aucun autre peuple du monde, après les Scythes : manœuvre très-adroitement imaginée, puisqu'ils se défendent même en fuyant, et que par là leur fuite n'a rien de honteux.

XXXI. Tant que les Romains espérèrent que les Parthes, après avoir épuisé leurs flèches, cesseraient de combattre ou en viendraient aux mains, ils souffrirent avec courage ; mais quand on sut qu'il y avait derrière l'armée des chameaux chargés de flèches, où les premiers rangs, en faisant le tour, allaient, à mesure qu'ils en avaient besoin, en prendre de nouvelles, alors Crassus, ne voyant pas de terme à des maux si cruels, fit dire à son fils de tout tenter pour joindre et charger les ennemis avant qu'il fût enveloppé ; car c'était surtout de son corps de cavalerie qu'une des ailes de l'armée ennemie s'était approchée davantage, pour l'entourer et la prendre par derrière. Le jeune Crassus, ayant pris à l'instant treize cents chevaux, au nombre desquels étaient les mille que César lui avait donnés, cinq cents archers, et les huit cohortes d'infanterie qui se trouvaient le plus près de lui, courut sur ceux des ennemis qui cherchaient à l'envelopper ; mais les Parthes, soit, comme on l'a dit, qu'ils craignissent cette attaque, soit qu'ils voulussent attirer le jeune homme le plus loin qu'ils pourraient de son père, tournèrent bride et prirent la fuite. Le fils de Crassus se mit à crier que les ennemis n'osaient les attendre ; et en même temps il pousse à eux à bride abattue, suivi de Censorinus et de Mégabacchus ; celui-ci, distingué par son courage et par sa force ; Censorinus, par sa dignité de

sénateur et par son éloquence; tous deux amis du jeune Crassus et à peu près de son âge. La cavalerie s'étant donc mise à la poursuite de l'ennemi, les gens de pied ne voulurent pas montrer moins d'ardeur ni moins de joie, dans l'espérance qu'ils avaient de la victoire; car ils croyaient être vainqueurs, et n'avoir plus qu'à poursuivre l'ennemi : mais, lorsqu'ils furent très-éloignés du corps de leur armée, ils reconnurent la fraude des Parthes; ceux qui avaient fait semblant de fuir tournèrent la tête, et furent bientôt joints par un grand nombre d'autres. Les Romains s'arrêtèrent, dans la pensée que les ennemis, les voyant en si petit nombre, en viendraient aux mains avec eux; mais les Parthes, leur opposant leurs chevaux bardés de fer, firent voltiger autour d'eux leur cavalerie légère, qui, en courant la plaine et en remuant jusqu'au fond les monceaux de sable dont elle était couverte, éleva un nuage si épais de poussière, que les Romains ne pouvaient ni se voir ni se parler. Rassemblés dans un petit espace, et pressés les uns contre les autres, ils tombaient sous les flèches des ennemis, et expiraient d'une mort aussi lente que cruelle, dans des douleurs et des déchirements insupportables. Ils se roulaient sur le sable avec les flèches dans le corps, et mouraient dans des tourments affreux; ou, s'ils voulaient arracher ces flèches à pointes recourbées, qui avaient pénétré à travers les veines et les nerfs, ils ouvraient davantage leurs plaies, et augmentaient leurs douleurs.

XXXII. Il en périt un grand nombre dans cette attaque meurtrière, et ceux qui restaient encore n'étaient plus en état de se défendre. Le jeune Crassus les ayant exhortés à charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui montrèrent leurs mains attachées à leurs boucliers, leur pieds percés d'outre en outre et cloués à terre, en sorte qu'ils étaient dans une égale impuissance de combattre et de fuir. Alors Crassus, poussant ses gens de cheval, se jette au milieu des ennemis et les charge avec vigueur; mais le combat était trop inégal, soit dans l'attaque, soit dans la défense. Les Romains frappaient avec des

javelines faibles et courtes, sur des cuirasses d'acier ou de cuir ; et les Barbares, armés de forts épieux, portaient des coups terribles sur les corps des Gaulois, qui étaient presque nus ou légèrement armés. C'était en ces derniers que le jeune Crassus avait la plus grande confiance, et il fit avec eux des prodiges de valeur. Ils prenaient à pleines mains les épieux des Parthes, et, les saisissant eux-mêmes par le milieu du corps, il les renversaient de dessus leurs chevaux, et une fois à terre, la pesanteur de leurs armes les empêchait de se relever. Plusieurs de ces cavaliers gaulois, quittant leurs chevaux, se glissaient sous ceux des ennemis, et leur perçaient le flanc avec leurs épées. Ces animaux se cabraient de douleur, renversaient leurs maîtres, les foulaient aux pieds pêle-mêle avec les ennemis, et tombaient morts sur la place : mais rien ne faisait autant souffrir les Gaulois que la chaleur et la soif, qu'ils n'étaient pas accoutumés à supporter. Plusieurs de leurs chevaux périrent en allant s'enferrer d'eux-mêmes dans les épieux des ennemis. Ils furent donc obligés de se retirer vers leur infanterie, emmenant le jeune Crassus, qui souffrait beaucoup de ses blessures. Ayant aperçu assez près d'eux une butte de sable, ils s'y retirèrent, attachèrent leurs chevaux au milieu de cet espace, et formèrent une sorte d'enceinte avec leurs boucliers, dans l'espérance qu'ils pourraient mieux s'y défendre contre les Barbares. Il arriva tout le contraire ; car, sur un terrain uni, les premiers rangs servent à couvrir les derniers ; mais l'inégalité du lieu les élevant les uns au-dessus des autres, et ceux de derrière étant les plus découverts, ils ne pouvaient éviter les flèches des Barbares ; ils en étaient tous également frappés et déploraient leur malheur de périr ainsi sans gloire, et sans pouvoir se venger de leurs ennemis.

XXXIII. Le jeune Crassus avait auprès de lui deux de ces Grecs qui s'étaient établis à Carres, ville de cette contrée ; ils se nommaient Hiéronymus et Nicomachus. Ils lui proposèrent de s'enfuir avec eux, et de se retirer dans la ville d'Ischnes, qui tenait pour les Romains, et qui n'était pas éloignée. Mais il

leur répondit qu'il n'y avait point de mort si affreuse dont la crainte pût lui faire abandonner des soldats qui se sacrifiaient pour lui; il leur conseilla donc de se sauver, et, après les avoir embrassés, il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui était traversée d'une flèche, il présenta le flanc à son écuyer, et lui ordonna de le percer de son épée. Censorinus mourut, dit-on, de la même manière, et Mégabacchus se donna lui-même la mort. Les principaux officiers se tuèrent de leur propre main, et ceux qui restèrent périrent par le fer de leur ennemi, en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent pas plus de cinq cents prisonniers; ils coupèrent la tête du jeune Crassus, et marchèrent aussitôt contre son père [1], qui, après avoir donné à son fils l'ordre d'attaquer les Parthes, ne fut pas longtemps sans recevoir la nouvelle de leur déroute, et de la poursuite qu'en faisaient les Romains. Voyant que les ennemis qu'il avait en tête ne le pressaient plus si vivement, car la plupart étaient allés contre son fils, il reprit un peu courage; et, ayant réuni ses troupes, il alla se placer sur une colline qu'il avait derrière lui, dans l'espérance que son fils ne tarderait pas à revenir de la poursuite des Parthes. Les premiers courriers que le jeune Crassus lui avait envoyés, pour lui apprendre dans quel danger il était, avaient été massacrés par les ennemis; les derniers, leur ayant échappé avec beaucoup de peine, vinrent lui annoncer que son fils était perdu, s'il ne lui envoyait un secours aussi puissant que prompt.

XXXIV. Cette nouvelle jeta Crassus dans un tel trouble, qu'agité de passions contraires, il ne savait quel parti prendre: longtemps partagé entre la crainte de tout perdre et le désir d'aller au secours de son fils, il se détermine enfin à faire avancer son armée; elle était à peine en marche, qu'il voit arriver les Parthes, que leurs cris perçants et leurs chants de victoire rendaient encore plus terribles. Ils firent retentir les sons effrayants de leurs tambours aux oreilles des Romains,

[1] Le texte ajoute : voici dans quelle position il était.

qui les regardèrent comme le signal d'un nouveau combat. Ceux qui portaient au bout d'une pique la tête du jeune Crassus, s'approchant des Romains, la leur présentèrent, en leur demandant, avec une raillerie insultante, quels étaient les parents et la famille de ce jeune homme : « car, ajoutè-« rent-ils, il n'est pas vraisemblable qu'un jeune guerrier « d'un si grand courage, d'une valeur si brillante, ait pour « père un homme aussi lâche, aussi méprisable que Crassus.» Cette vue abattit beaucoup plus le courage et les forces des Romains, que tous les autres maux qu'ils souffraient. Loin d'enflammer leur colère et de les animer du désir si naturel de la vengeance, elle les glaça de crainte et d'horreur. Cependant Crassus, dans un malheur si grand, fit paraître beaucoup plus de courage qu'il n'en avait encore montré. Il parcourut les rangs, en criant à ses soldats : « Romains, c'est moi seul « que cette perte regarde. Tant que vous vivrez, toute la for-« tune et toute la gloire de Rome subsistent et sont toujours « invincibles. Mais si vous êtes touchés du malheur d'un père « qui vient de perdre un fils si estimable, montrez votre com-« passion pour moi dans votre colère contre les ennemis ; « ôtez-leur cette joie barbare, punissez leur cruauté, et ne « vous laissez pas abattre par mon malheur. Il faut néces-« sairement en éprouver, quand on aspire à de grandes « choses. Ce n'est pas sans verser le sang des Romains que « Lucullus a vaincu Tigrane, et que Scipion a défait Antiochus. « Nos ancêtres ont perdu mille vaisseaux sur les mers de Si-« cile, ils ont vu périr en Italie plusieurs de leurs généraux et « de leurs capitaines, et leurs défaites n'ont pas empêché les « Romains de subjuguer leurs vainqueurs. Ce n'est pas aux fa-« veurs de la fortune, mais à leur patience, à leur courage « dans l'adversité, qu'ils ont dû cette grande puissance à la-« quelle ils sont parvenus.»

XXXV. Ces encouragements de Crassus firent peu d'impression sur le plus grand nombre ; et lorsqu'il donna l'ordre de jeter le cri du combat, il reconnut le découragement de ses

troupes au cri faible et inégal qu'elles firent entendre et qui contrastait si fort avec les cris éclatants et fermes que poussaient les Barbares. Dès que l'attaque eut commencé, la cavalerie légère des Parthes se répandit sur les flancs des Romains et fit pleuvoir sur eux une grêle de flèches. La cavalerie pesamment armée, les chargeant de front avec ses épieux, les força de se resserrer dans un espace étroit; quelques-uns seulement, pour éviter la mort cruelle que donnaient les flèches, osèrent se jeter sur eux en désespérés, non qu'ils leur fissent beaucoup de mal; mais du moins ils recevaient une mort prompte des blessures larges et profondes que faisaient ces longues piques, dont les Barbares leur portaient des coups si raides et si forts, que souvent ils perçaient deux cavaliers à la fois. Un combat si inégal dura jusqu'à la nuit, qui obligea les Parthes de rentrer dans leur camp. Ils dirent, en se retirant, qu'ils accordaient une nuit à Crassus pour pleurer son fils, à moins que, prenant un parti plus sage et plus sûr, il ne voulût aller de lui-même trouver Arsace, plutôt que de s'y voir traîné. Ils campèrent près des Romains, avec l'espérance de les défaire entièrement le lendemain. Cette nuit fut terrible pour les soldats de Crassus; ils ne songèrent ni à enterrer les morts, ni à panser les blessés, qui expiraient dans les douleurs les plus cruelles : chacun déplorait son propre malheur, qu'ils jugeaient tous inévitable, soit qu'ils attendissent le jour dans le camp, soit qu'ils entreprissent de se jeter pendant la nuit dans cette plaine immense. Leurs blessés les mettaient aussi dans une cruelle perplexité : les emporter avec eux, c'était mettre plus de lenteur dans la fuite; en les laissant, leurs cris ne pouvaient manquer de faire découvrir leur départ. Quoiqu'ils reconnussent que Crassus était l'auteur de tous leurs maux, ils désiraient néanmoins de le voir et de l'entendre; mais, retiré à l'écart dans un coin obscur, couché à terre et la tête couverte, il offrait à la multitude un grand exemple des vicissitudes de la fortune, et aux hommes de sens une preuve frappante des effets de sa folie et de son ambition, qui, le rendant insensible

à la gloire d'être le premier et le plus grand entre tant de milliers d'hommes, lui avaient fait croire que tout lui manquait, parce qu'il en voyait deux qui lui étaient préférés.

XXXVI. Octavius, un de ses lieutenants, et Cassius, voulurent le faire lever, et lui redonner du courage; mais, le voyant incapable d'en reprendre, ils appellent les centurions et les chefs de bandes, tiennent conseil à la hâte, et, ayant décidé le départ, ils font lever le camp, sans donner le signal avec la trompette. L'ordre s'exécuta d'abord dans un grand silence; mais dès que les blessés s'aperçurent qu'on les abandonnait, ils poussèrent des cris et des gémissements qui remplirent le camp de trouble et de confusion : ceux qui avaient décampé les premiers, croyant que les ennemis venaient les attaquer, en furent dans un tel effroi, qu'en revenant sur leurs pas, et se rangeant en bataille, en chargeant sur les bêtes de somme les blessés qui les suivaient, et faisant descendre les moins malades, ils perdirent un temps considérable. Il n'y eut que trois cents cavaliers qui, sous la conduite d'Ignatius, arrivèrent à Carres au milieu de la nuit. Cet officier ayant appelé en sa langue les gardes qui faisaient sentinelle sur les murailles, et qui lui répondirent, les chargea de dire à Coponius, commandant de la place, que Crassus avait livré un grand combat avec les Parthes; et sans rien dire de plus, sans se faire connaître, il gagna le pont que Crassus avait construit sur l'Euphrate, et se sauva avec ses cavaliers; mais il fut blâmé d'avoir ainsi abandonné son général. Cependant cette parole qu'il avait jetée en passant, pour être rapportée à Coponius, fut utile à Crassus. Ce commandant, ayant jugé à la précipitation de l'officier et à l'obscurité de son discours, qu'il n'avait rien de bon à annoncer, fit armer sur-le-champ la garnison; et dès qu'il fut informé que Crassus était en marche, il alla au-devant de lui et le fit entrer dans la ville avec son armée. Les Parthes s'étaient bien aperçus de la fuite des Romains, mais ils ne voulurent pas les poursuivre la nuit; et le lendemain, au point du jour, étant entrés dans le camp, ils y passèrent au

fil de l'épée les blessés qu'on y avait laissés, au nombre de quatre mille ; leur cavalerie, ayant couru la plaine, prit un grand nombre de fuyards qui s'étaient égarés. Varguntinus, un des lieutenants de Crassus, s'étant écarté dans l'obscurité de la nuit du reste de l'armée, avec quatre cohortes, se trompa de chemin; et se retira sur une colline, où le lendemain les Parthes vinrent l'attaquer ; malgré la plus vigoureuse défense, ils furent tous massacrés, à l'exception de vingt, qui se jetèrent, l'épée à la main, au travers des ennemis ; les Parthes, admirant leur valeur, s'ouvrirent pour les laisser passer, et ils se rendirent à Carres sans être inquiétés.

XXXVII. Cependant Suréna reçut la fausse nouvelle que Crassus s'était sauvé avec les plus braves de son armée, et qu'il ne s'était réfugié à Carres qu'une multitude ramassée au hasard, qui ne méritait pas la moindre attention. Il crut d'abord avoir perdu tout le fruit de sa victoire ; mais, comme il était encore dans le doute, voulant s'assurer de la vérité, afin de faire le siége de la ville ou de laisser les Carriens et de suivre Crassus, selon ce qu'il apprendrait, il fit partir un de ses truchements, qui savait les deux langues, avec ordre de s'approcher des murailles, d'appeler en langage romain Crassus ou Cassius, et de dire à l'un ou à l'autre que Suréna voulait s'aboucher avec lui. Le truchement ayant rempli sa commission, Crassus, à qui l'on alla en rendre compte, accepta volontiers la conférence ; et peu de temps après il vint, de la part des Barbares, des Arabes qui connaissaient Crassus et Cassius, qu'ils avaient vus dans le camp avant la bataille. Ces Arabes ayant aperçu Cassius sur la muraille, lui dirent que Suréna désirait de traiter avec les Romains ; qu'il leur laisserait la liberté de se retirer, à la seule condition de vivre en bonne intelligence avec le roi des Parthes, et de lui abandonner la Mésopotamie : qu'il croyait cette proposition plus avantageuse aux deux partis, que d'en venir aux dernières extrémités. Cassius y consentit ; et ayant demandé qu'on fixât le temps et le lieu où Crassus et Suréna pourraient s'abou-

cher, les Arabes lui répondirent qu'ils allaient porter à Suréna sa demande, et ils se retirèrent.

XXXVIII. Suréna fut ravi de savoir les Romains dans une ville où ils ne pouvaient échapper au siége ; et dès le lendemain il en fit approcher les Parthes, qui les accablèrent d'injures et leur déclarèrent qu'ils n'obtiendraient aucune composition, s'ils ne livraient Crassus et Cassius chargés de chaînes. Les Romains, indignés de la fourberie de Suréna, conseillèrent à Crassus de renoncer à la longue et vaine espérance du secours des Arméniens, et de ne songer qu'à prendre la fuite. Il fallait en dérober le projet à tous les Carriens, jusqu'au moment de l'exécution ; mais Andromachus, le plus perfide des hommes, en fut instruit par Crassus lui-même, qui lui en fit la confidence et qui le prit pour guide. Les Parthes furent donc avertis par ce scélérat de tout ce que les Romains avaient résolu ; mais, comme ils ne combattent jamais la nuit, et qu'il ne leur est pas même facile de le faire ; que cependant Crassus partait dans ce temps-là, Andromachus, craignant que les Romains ne prissent trop d'avance, et que les Parthes ne pussent pas les atteindre, usa de la ruse la plus perfide ; et, les conduisant tantôt par un chemin, tantôt par un autre, il les engagea enfin dans des marais profonds, dans des chemins coupés de fossés, qui, obligeant à des détours continuels, rendaient la marche très-difficile. Plusieurs Romains, jugeant à cette marche singulière qu'Andromachus ne pouvait avoir que des intentions scélérates, ne voulurent plus le suivre ; Cassius lui-même reprit le chemin de Carres ; et comme les Arabes qu'il avait pour guides lui conseillaient d'attendre que la lune eût passé le Scorpion : « Je crains bien plus le Sagittaire, » leur répondit-il ; et il gagna l'Assyrie en diligence avec cinq cents cavaliers. D'autres, ayant eu des guides fidèles, gagnèrent les monts Sinnaques, et furent en sûreté avant le jour ; ils étaient environ cinq mille, et avaient pour chef un brave officier nommé Octavius.

XXXIX. Crassus fut surpris par le jour dans ce terrain

marécageux et difficile, où l'avait engagé la perfidie d'Andromachus. Il avait avec lui quatre cohortes d'infanterie armées de boucliers, un très-petit nombre de gens de cheval, et cinq licteurs. Il était rentré dans le grand chemin avec beaucoup de peine, et n'avait plus que douze stades [1] à faire pour rejoindre Octavius, lorsque les ennemis arrivèrent sur lui. Il eut le temps de gagner un autre sommet de ces montagnes, moins difficile, mais aussi moins sûr, et inférieur à celui des monts Sinnaques, auquel il se joint par une longue chaîne de montagnes qui suit toute la plaine. Octavius, voyant le danger où est Crassus, va le premier à son secours avec un petit nombre des siens ; il est bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâcheté, fondent si impétueusement sur les Barbares, qu'ils les font descendre du coteau. Alors, prenant Crassus au milieu d'eux, et lui faisant un rempart de leurs boucliers, ils disent avec assurance qu'aucune flèche des Parthes n'atteindra le corps de leur général, qu'ils n'aient tous péri pour sa défense. Suréna, voyant que les Parthes n'avaient plus la même ardeur de combattre ; que si la nuit les surprenait et que les Romains eussent gagné les montagnes, il lui serait impossible de les prendre, eut encore recours à la ruse pour tromper Crassus. Il laissa échapper à dessein quelques prisonniers qui avaient entendu des Barbares, apostés pour cet effet, dire entre eux que le roi ne voulait pas avoir avec les Romains une guerre implacable ; qu'il se proposait au contraire de gagner leur amitié par la bienveillance et l'humanité dont il userait envers Crassus. Les Parthes suspendirent donc leur attaque ; et Suréna s'étant approché du coteau d'un pas tranquille, accompagné de ses principaux officiers, débanda son arc, et tendant la main vers Crassus, il l'invita à venir traiter avec lui, en l'assurant que c'était contre son gré que le roi leur avait fait éprouver son courage et ses forces, que maintenant il leur donnerait volontiers des preuves de sa dou-

[1] Un peu plus d'une demi-lieue.

ceur et de sa bienveillance, en leur accordant la paix, et leur laissant la liberté de se retirer.

XL. Toutes les troupes entendirent avec une extrême joie le discours de Suréna ; au contraire, Crassus, qui n'avait encore éprouvé que des fourberies de la part de ces Barbares, et qui ne voyait aucun motif d'un changement si subit, refusait d'y prêter l'oreille, et en délibérait avec ses officiers ; mais ses soldats, le pressant à grands cris d'aller trouver Suréna, et passant bientôt aux injures, l'accusent de lâcheté et lui reprochent qu'il les livre à la mort, en les forçant de combattre contre des ennemis avec lesquels il craint lui-même de s'aboucher lorsqu'ils sont sans armes. Crassus essaya d'abord les prières, et leur représenta que, s'ils voulaient attendre patiemment le reste du jour sur ces hauteurs, dont l'accès était difficile, ils pourraient aisément se sauver pendant la nuit ; il leur montra même le chemin qu'il leur ferait prendre et les exhorta à ne pas sacrifier cette espérance prochaine de salut. Mais, quand il les vit se mutiner et frapper d'un air menaçant sur leurs armes, craignant qu'ils ne lui fissent violence, il descendit de la colline, et, se tournant vers ses troupes, il dit simplement ces mots : « Octavius et Pétronius, et vous tous « officiers romains, vous voyez la nécessité qu'on m'impose « d'aller trouver l'ennemi ; vous êtes témoins de l'indignité « et de la violence avec laquelle on me traite : si vous échap- « pez à ce danger, dites à tout le monde que c'est par la four- « berie des ennemis, et non par la trahison de ses conci- « toyens que Crassus a péri. » Octavius n'eut pas le courage de le laisser, et il descendit avec lui ; Crassus renvoya ses licteurs qui voulaient le suivre.

XLI. Les premiers qui, du côté des Barbares, vinrent au-devant de lui, étaient deux Grecs métis, qui, descendant de cheval, le saluèrent d'un air respectueux, et lui dirent en langue grecque d'envoyer quelqu'un des siens, à qui Suréna ferait voir que lui et sa suite venaient sans aucune espèce d'armes. Crassus leur répondit que s'il avait fait le moindre

cas de sa vie, il ne serait pas venu se mettre entre leurs mains ; et il envoya les deux frères Roscius pour s'informer de quoi l'on devait traiter et combien on serait à cette conférence. Suréna fit arrêter aussitôt ces deux envoyés et les retint ; après quoi il s'avança à cheval avec ses principaux officiers, et, ayant aperçu Crassus : « Eh ! quoi, dit-il, le général des Romains est à pied, et nous à cheval ! » En même temps il ordonne qu'on amène un cheval. « Nous ne sommes en tort « ni vous ni moi, lui répondit Crassus ; nous venons à une « entrevue, chacun suivant l'usage de notre pays. — Dès ce « moment, repartit Suréna, il s'établit un traité de paix et « d'alliance entre le roi Hyrodes et les Romains ; mais il faut « en aller régler les conditions sur les bords de l'Euphrate ; « car, ajouta-t-il, vous autres Romains vous ne vous souve- « nez pas toujours des conventions que vous avez faites. » En finissant ces mots, il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un de ses chevaux, mais Suréna lui dit que cela n'était pas nécessaire, et que le roi lui faisait présent de celui-là. En même temps on présente à Crassus un cheval dont le frein était d'or. Les écuyers du roi l'aidèrent à y monter ; et, s'étant placés autour de lui, ils se mirent à frapper le cheval, afin de hâter sa marche. Octavius alors saisit le premier la bride, et, à son exemple, Pétronius, un tribun des soldats ; enfin tous ceux qui accompagnaient Crassus l'environnent pour arrêter le cheval et écarter ceux qui le pressaient. D'abord on se pousse de part et d'autre avec beaucoup de tumulte et de confusion ; bientôt on en vient à se frapper ; Octavius, tirant son épée, tue un palefrenier de ces Barbares, et, frappé lui-même par derrière, il tombe raide mort. Pétronius, qui n'avait point de bouclier, reçoit un coup dans sa cuirasse, et saute à bas de son cheval sans être blessé. Crassus est tué par un Parthe, nommé Pomaxaithres ; suivant quelques auteurs, ce fut un autre Parthe qui lui porta le coup mortel, et Pomaxaithres lui coupa la tête et la main droite.

XLII. Mais on en parle plutôt par conjecture que par une connaissance certaine des faits ; car de tous ceux qui étaient présents, les uns furent tués en combattant près de Crassus, les autres eurent le temps de s'enfuir sur la colline. Les Parthes y arrivèrent bientôt après eux, et leur dirent que Crassus avait été justement puni de sa perfidie ; que, pour eux, Suréna les engageait à venir le trouver sans crainte : les uns descendirent et se livrèrent entre leurs mains ; les autres, à l'entrée de la nuit, se dispersèrent ; mais de ceux-ci il ne s'en sauva qu'un très-petit nombre, la plupart furent pris et massacrés par les Arabes qui s'étaient mis à leur poursuite. On dit que cette expédition coûta aux Romains vingt mille morts et dix mille prisonniers. Suréna fit porter au roi Hyrodes, en Arménie, la tête et la main de Crassus ; en même temps il envoya des courriers à Séleucie pour y annoncer qu'il amenait Crassus vivant, et prépara une pompe bizarre qu'il appelait par dérision son triomphe. Il y avait parmi les prisonniers un certain Caïus Paccianus, qui avait avec Crassus une ressemblance parfaite : habillé à la barbare, et dressé à répondre aux noms de Crassus et de général, il marchait à cheval, précédé de trompettes et d'huissiers, qui, montés sur des chameaux, portaient des faisceaux de verges et de haches ; à ces verges étaient suspendues des bourses, et les haches portaient des têtes de Romains fraîchement coupées. Paccianus était suivi d'une troupe de courtisanes de Séleucie, toutes musiciennes, qui chantaient des chansons pleines d'insultes et de railleries sur la mollesse et la lâcheté de Crassus. Cette farce était faite pour le peuple ; mais Suréna, ayant assemblé le sénat de Séleucie, y fit apporter les livres obscènes d'Aristide, intitulés *les Milésiaques*. On les avait trouvés dans l'équipage de Rustius, et ce n'était pas une supposition de la part de Suréna, à qui cet ouvrage donna lieu d'insulter et de décrier les Romains, qui, même à la guerre, ne pouvaient s'abstenir de lire et de faire de pareilles infamies. Le sénat de Séleucie reconnut, à cette occasion, le

grand sens d'Ésope dans sa fable de la Besace ; il vit que Suréna avait mis dans la poche de devant ces obscénités milésiaques, et dans celle de derrière cet attirail de voluptés qu'il traînait à sa suite, et qui faisaient voir jusque dans le pays des Parthes, une nouvelle Sybaris ; cette multitude de chariots qui portaient ses concubines ; en sorte que son armée ressemblait aux vipères et aux serpents appelés scytales ; la tête en était horrible et effrayante par les piques, les dards, les chevaux de bataille qu'elle présentait ; et la queue de cette phalange redoutable finissait par des courtisanes, des instruments de musique, des chants et des débauches prolongées durant des nuits entières avec ces femmes méprisables. Rustius sans doute était blâmable ; mais quelle impudence aux Parthes de reprocher aux Romains ces dissolutions milésiennes, eux dont les rois Arsacides étaient nés la plupart de courtisanes de Milet et des autres villes d'Ionie !

XLIII. Pendant que Suréna se donnait ainsi en spectacle, le roi Hyrodes avait fait la paix avec Artabaze, roi d'Arménie, et conclu le mariage de la sœur de ce prince avec Pacorus, son fils. Les deux rois se donnaient réciproquement des festins, où l'on récitait ordinairement quelques poésies grecques ; car Hyrodes n'était étranger ni à la langue ni à la littérature des Grecs ; et Artabaze avait composé en cette langue des tragédies, des harangues et des histoires, dont une partie existe encore aujourd'hui. Lorsque ceux qui portaient la tête de Crassus se présentèrent à la porte de la salle du festin, les tables étaient déjà levées ; et un acteur tragique de la ville de Tralles, nommé Jason, récitait la scène d'Agavé dans la tragédie des *Bacchantes* d'Euripide. Tous les assistants étaient ravis de l'entendre, lorsque Scyllaces entra dans la salle, et, après avoir adoré le roi, il jeta à ses pieds la tête de Crassus ; à l'instant la salle retentit des applaudissements et des témoignages de joie de tous les convives ; les officiers, par ordre du roi, font asseoir Scyllaces à table ; et Jason, donnant à un des personnages du chœur les habits de Penthée dont il était revêtu,

prend la tête de Crassus, et, plein des fureurs des bacchantes, il chante avec enthousiasme ces vers d'Agavé :

Nous apportons ici, du haut de nos montagnes
Ce jeune lionceau, fléau de nos campagnes.
De cette chasse heureuse honorons le vainqueur.

Cette application fit plaisir à tout le monde, et l'on chanta la suite où le chœur demande :

Quelle main l'a frappé?

Et Agavé répond :

Mon bras en eut l'honneur.

Aussitôt Pomaxaithres se lève de table, et, prenant la tête de Crassus, dit que c'est à lui plutôt qu'à Jason à chanter ce morceau.

XLIV. Le roi, charmé de cette rivalité, fit à Pomaxaithres le présent que la loi du pays prescrit pour celui qui a tué un général ennemi, et il donna un talent [1] à Jason. Telle fut l'issue de l'expédition de Crassus, qui finit comme une tragédie, par la partie nommée exode [2]. Mais la vengeance divine punit bientôt Hyrodes de sa cruauté et Suréna de sa perfidie. Le roi fit mourir ce général, dont la gloire avait excité son envie ; et lui-même, après avoir perdu son fils Pacorus, qui avait été vaincu par les Romains, tomba dans une maladie de langueur qui se tourna en hydropisie ; il fut empoisonné par un de ses

[1] Cinq mille livres.

[2] Les anciens Romains avaient des farces qu'ils appelaient satires, et qui furent en vogue pendant deux cent vingt ans, jusqu'à Livius Andronicus, qui imagina de faire de véritables tragédies à la manière des Grecs. Ce nouveau spectacle fut si goûté, qu'il fit abandonner les satires, tant que les poëtes jouèrent eux-mêmes leurs tragédies; mais lorsqu'ils les eurent données à des comédiens, la jeunesse romaine remit sur le théâtre les satires, qu'on jouait dans les intermèdes; enfin, on les transporta à la fin des tragédies, et on changea leur nom de satires en celui d'*exodia*, exodes, ou issues, parce qu'on les jouait à la suite des pièces tragiques, comme nous jouons aujourd'hui nos farces; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les acteurs jouaient ces dernières pièces avec le même masque et les mêmes habits qu'ils avaient dans la tragédie, et en continuant les mêmes rôles; c'est ce qui nous explique ce passage de Plutarque, où l'on voit que ce sont les mêmes acteurs des *Bacchantes* qui jouent cette farce avec la tête de Crassus.

fils, nommé Phraate. Mais le poison agit sur la maladie, et en devint le remède ; son fils, voyant qu'il allait beaucoup mieux, prit une voie plus courte et l'étrangla.

PARALLÈLE DE NICIAS ET DE CRASSUS.

I. Le premier objet de ce parallèle sera de montrer que les richesses de Nicias furent acquises par des voies moins blâmables que celles de Crassus. Ce n'est pas qu'on puisse approuver le moyen de s'enrichir que donne le travail des mines, où l'on n'emploie ordinairement que des malfaiteurs ou des Barbares, la plupart enchaînés, et qui périssent par l'insalubrité de l'air de ces lieux souterrains. Mais cette manière d'augmenter sa fortune paraîtra plus honnête, si on la compare avec les moyens employés par Crassus, qui achetait les biens que Sylla avait confisqués, ou les maisons menacées d'incendies ; car il usait de ces moyens aussi ouvertement que de l'agriculture et de la banque. Quant aux autres crimes dont on l'accusait, et qu'il a toujours niés, comme de vendre son suffrage dans le sénat, de piller les alliés du peuple romain, de faire par intérêt sa cour aux femmes, de receler chez lui des scélérats pour un certain prix ; c'est ce que jamais personne n'osa imputer, même faussement, à Nicias. Au contraire, on le raillait publiquement sur la prodigalité avec laquelle il donnait, par un motif de crainte, de l'argent aux délateurs ; prodigalité qui sans doute eût été déplacée dans un Périclès ou un Aristide, mais que le naturel timide de Nicias lui rendait nécessaire. C'est même de quoi l'orateur Lycurgue se fit honneur dans la suite auprès du peuple ; accusé de s'être racheté à prix d'argent d'un calomniateur : « Je me félicite, dit-il, de ce qu'après « avoir été si lontemps à la tête de l'administration publique, « je suis convaincu d'avoir plutôt donné que pris. » Quant à leur manière de dépenser, celle de Nicias était plus d'un homme d'état qui mettait son ambition à consacrer des offrandes dans les temples, à donner des jeux, à faire les frais

des chœurs de tragédie. A la vérité, tout ce que Nicias employa pour ses libéralités, en y joignant même le bien qui lui restait, n'était qu'une petite partie de ce qu'il en coûta en une seule fois à Crassus pour donner un festin à tant de milliers d'hommes, et leur distribuer de quoi se nourrir pendant quelque temps. Mais qui ne sent pas que le vice n'est qu'une inégalité et une dissonance dans les mœurs, quand il voit employer en dépenses honnêtes ce qui a été acquis par des voies honteuses? Voilà ce qu'on peut dire sur l'usage qu'ils ont fait l'un et l'autre de leurs richesses.

II. Si nous considérons leur manière de gouverner, nous ne verrons dans celle de Nicias rien d'artificieux, rien d'injuste, nulle audace, nul emportement; au contraire, il se laisse tromper par Alcibiade, et ne se présente jamais pour parler au peuple qu'avec une extrême circonspection. Mais on reproche à Crassus beaucoup de perfidie et même de bassesse dans sa facilité à changer d'amis et d'ennemis ;il convenait lui-même qu'il avait employé la violence pour parvenir au consulat, et qu'il avait loué des assassins pour tuer Caton et Domitius. Dans l'assemblée où les provinces furent tirées au sort, il y eut plusieurs personnes d'entre le peuple de blessées ; quatre y périrent, et Crassus lui-même (ce que j'ai oublié de dire dans sa Vie) donna à un sénateur nommé Lucius Analius, qui combattait son avis, un coup de poing dans le visage qui le mit tout en sang, et il le chassa de la place. Mais si Crassus, dans ces occasions, usa de violence et de tyrannie, d'un autre côté la timidité de Nicias, qui dans les affaires se déconcertait au moindre bruit, et son extrême condescendance pour les méchants, méritent les plus grands reproches. Du moins, sous ce rapport, Crassus montra d'autant plus d'élévation et de grandeur d'âme, qu'il avait à combattre non pas contre un Cléon et un Hyperbolus, mais contre la gloire brillante de César et les trois triomphes de Pompée. Cependant, loin de leur céder, il voulut égaler leur puissance, et surpassa même celle de Pompée par la dignité de censeur,

Car, dans les grandes places, un homme d'état doit ambitionner, non ce qui lui fait envie, mais ce qui lui donne assez d'éclat pour étouffer l'envie par la grandeur de sa puissance. Si vous aimez par-dessus tout la sûreté et le repos ; si vous craignez Alcibiade à la tribune, les Lacédémoniens à Pyles, Perdiccas en Thrace ; vous trouverez dans Athènes assez d'espace pour vivre dans le loisir, éloigné des affaires, et vous pourrez vous y former, selon l'expression de quelques orateurs, une couronne de tranquillité. L'amour de Nicias pour la paix était, il est vrai, une disposition toute divine, et rien n'était plus digne de l'humanité grecque que tout ce qu'il fit pour terminer la guerre : à ne le considérer que sous ce point de vue, on ne saurait lui comparer Crassus, quand même celui-ci eût ajouté à l'empire romain la mer Caspienne et l'océan des Indes.

III. Mais aussi celui qui gouverne dans une ville où l'on conserve quelque sentiment pour la vertu, et qui jouit de la principale autorité, ne doit pas admettre aux honneurs et aux charges des hommes vicieux ou sans talent, ni donner sa confiance à des personnes suspectes, et c'est ce que fit Nicias, en élevant lui-même au commandement de l'armée un Cléon, qui n'avait dans Athènes d'autre mérite que son impudence extrême, et les clameurs indécentes dont il faisait retentir la tribune. Je ne saurais non plus approuver Crassus d'avoir mis à terminer la guerre contre Spartacus plus de précipitation que de sûreté. Il est vrai que son ambition lui faisait craindre que Pompée ne vînt assez tôt pour lui enlever la gloire de cette expédition, comme Mummius avait ravi à Métellus celle de la prise de Corinthe ; mais la conduite de Nicias est si déraisonnable, qu'elle ne peut admettre aucune excuse. Il ne cède pas l'honneur du commandement à son rival, lorsqu'il avait l'espérance facile de réussir ; c'est au contraire lorsque l'expédition faisait entrevoir un grand danger, qu'il préfère sa propre sûreté à l'intérêt de la république. Dans la guerre contre les Perses, Thémistocle, voulant empêcher qu'un

homme qui n'avait ni talent ni expérience ne causât la ruine d'Athènes en se faisant nommer général, l'éloigna, à prix d'argent, du commandement des troupes athéniennes. Ce fut dans le même esprit que Caton demanda le tribunat, lorsqu'il vit Rome dans une situation embarrassante et périlleuse. Nicias, en se réservant pour faire la guerre aux habitants de Minoa, de Cythère et aux malheureux Méliens, se dépouillait des marques du commandement quand il fallait combattre les Spartiates, et livrer à l'inexpérience, à la témérité de Cléon, les vaisseaux, les armes, les troupes de la république, et le succès d'une expédition qui demandait l'expérience la plus consommée; c'était trahir, non sa propre gloire, mais la sûreté et le salut de sa patrie. Aussi, dans la suite, il fut forcé d'aller, contre son gré et malgré toute sa résistance, faire la guerre aux Syracusains, parce qu'on attribuait son refus, non à la persuasion qu'elle n'était pas utile, mais à la mollesse et à l'amour du repos, qui le portaient à vouloir priver Athènes de la conquête de la Sicile.

IV. C'est pourtant une grande preuve de sa capacité, que, malgré son aversion pour la guerre et son opposition pour le commandement des armées, ses concitoyens l'aient constamment mis à la tête des troupes, comme le général le plus habile et le plus expérimenté. Crassus, au contraire, qui toute sa vie désira le commandement, ne put l'obtenir que dans la guerre des esclaves; et ce fut même par nécessité, à cause de l'absence de Pompée, de Métellus et des deux Lucullus. Cependant Crassus était alors au plus haut degré de considération et de puissance; mais apparemment que ceux mêmes qui le favorisaient le plus étaient persuadés, comme dit le poëte comique [1],

> Qu'il était propre à tout, si ce n'est au combat.

Au reste, cette persuasion ne servit de rien aux Romains, qui furent forcés de céder enfin à son ambition, et au désir ardent

[1] C'est Ménandre que Plutarque désigne par cette dénomination, comme le poëte comique par excellence; ainsi on disait simplement d'Homère : le poëte.

qu'il avait de commander. Les Athéniens envoyèrent Nicias à la guerre contre son gré; Crassus y entraîna les Romains malgré eux : celui-ci fut la cause des disgrâces de Rome; Athènes causa celle de Nicias. Il est vrai qu'en cela on a plus à louer Nicias qu'à blâmer Crassus. Le premier, jugeant de l'expédition de Sicile en général aussi sage qu'habile, ne se laissa point séduire par les vaines espérances de ses concitoyens, et s'opposa constamment à cette entreprise; le second ne vit dans l'expédition contre les Parthes qu'une guerre facile, et il se trompa; mais du moins aspirait-il à de grands exploits : voyant César soumettre l'Occident, dompter les Gaules, la Germanie et la Grande-Bretagne, il voulut porter les armes romaines jusqu'à l'Orient et à la mer des Indes, et faire la conquête de l'Asie. Pompée y aspira aussi, et Lucullus l'entreprit : ces derniers étaient d'un naturel doux, et ils conservèrent leur bonté envers tout le monde, quoiqu'ils eussent eu les mêmes projets et les mêmes vues que Crassus. Lorsque le peuple décerna l'Asie à Pompée, le sénat s'y opposa; et quand on apprit à Rome que César avait défait trois cent mille Germains, Caton proposa de le livrer aux vaincus, afin de détourner sur lui la vengeance céleste, qu'il avait provoquée en violant la foi des traités. Mais le peuple, sans tenir aucun compte de l'avis de Caton, fit pendant quinze jours des sacrifices pour célébrer cette victoire, et donna les plus grandes marques de joie. Comment donc aurait-il été affecté? et combien de jours aurait-il passés en sacrifices, si Crassus eût écrit de Babylone pour annoncer sa victoire, et qu'ensuite pénétrant dans la Médie, dans la Perse, dans l'Hyrcanie, le pays de Suze et la Bactriane, il eût mis sous la domination des Romains ces vastes contrées? En effet,

Si l'on peut quelquefois violer la justice,

comme dit Euripide, lorsqu'on ne sait pas vivre en repos et jouir des biens qu'on possède, il ne faut pas le faire pour raser la ville de Scandie ou de Mendes, pour donner la chasse aux

Éginètes, qui, abandonnant leur île, se sont, comme ces oiseaux de passage, retirés dans d'autres contrées. Il faut mettre l'injustice à plus haut prix, et ne pas sacrifier si facilement la justice pour une modique récompense, comme si c'était une chose vile et méprisable. Ceux qui, louant l'entreprise d'Alexandre, blâment celle de Crassus, ont tort de juger des actions par le succès.

V. En comparant leurs expéditions militaires, on verra que Nicias fit un grand nombre de belles actions, qu'il vainquit les ennemis dans plusieurs batailles, et qu'il fut sur le point de prendre Syracuse ; les revers qu'il essuya dans cette guerre ne doivent pas lui être imputés, il faut les rejeter sur sa maladie et sur la jalousie de ses concitoyens. Crassus, par toutes les fautes qu'il fit, ne laissa à la fortune aucun moyen de le favoriser ; et telle fut son incapacité, qu'on doit s'étonner non qu'elle ait été vaincue par la puissance des Parthes, mais qu'elle ait pu vaincre la fortune des Romains. L'un ne négligea rien de ce qui regardait la divination, l'autre la méprisa toujours, et tous deux ont eu une fin semblable ; il est difficile, après cela, de juger quel est sur ce point le parti le plus sûr. Je crois cependant que les fautes qu'on commet en suivant, par un motif de religion, les opinions anciennes et généralement reçues, méritent plus d'indulgence que celles qui viennent d'une témérité présomptueuse et du mépris des lois établies. Pour la manière dont ils sont morts l'un et l'autre, Crassus est moins blâmable, parce qu'il ne se livra pas lui-même, qu'il ne fut ni chargé de fers, ni exposé à des outrages ; il céda seulement aux prières de ses amis, et périt victime de la perfidie des ennemis. Nicias, au contraire, par l'espoir de sauver honteusement sa vie, se rendit à ses ennemis, et ne fit qu'ajouter à l'ignominie de sa mort.

SERTORIUS.

I. Événements semblables arrivés à des hommes de même nom. — II. Sertorius fait ses premières armes dans les guerres contre les Cimbres et les Teutons. — III. Ses exploits en Espagne. — IV. Il se distingue dans la guerre contre les Marses et y perd un œil; il se déclare pour Cinna et Marius contre Sylla. — V. Marius se joint à Cinna et à Sertorius. — VI. Sertorius fait tuer quatre mille esclaves dont Marius se servait pour exercer ses cruautés. Il part pour aller s'emparer de l'Espagne. — VII. Il s'en rend maître et s'y fait aimer par sa conduite. — VIII. Il est obligé de quitter l'Espagne, et y rentre ensuite. — IX. Description des îles Fortunées. — X. Il passe en Afrique, où il fait la guerre à Ascalis. On ouvre par son ordre le tombeau d'Antée. — XI. Caractère de Sertorius. — XII. De la biche de Sertorius. — XIII. Ses divers succès contre des généraux romains. — XIV. Ses avantages sur Métellus. — XV. Il lui fait manquer une entreprise sur la ville de Langobrige.—XVI. Sertorius gagne les cœurs par sa libéralité. Éducation qu'il fait donner aux enfants des Espagnols. — XVII. Perpenna est forcé par ses troupes d'aller se joindre à Sertorius. — XVIII. Sertorius modère l'ardeur des Barbares qui s'étaient réunis à lui. — XIX. Stratagème qu'il emploie pour réduire les Characitaniens. — XX. Sa réputation s'accroît après l'arrivée de Pompée. Il prend la ville de Lauron en sa présence. — XXI. Il gagne contre Pompée une grande bataille. — XXII. Il retrouve sa biche. — XXIII. Il se bat contre Pompée et Métellus. Il les force de se séparer. — XXIV. Métellus met sa tête à prix. Éloge de la conduite de Sertorius. — XXV. Son amour pour sa patrie et pour sa mère. — XXVI. Sa grandeur d'âme dans son traité avec Mithridate. — XXVII. Condition du traité qu'il fait avec ce prince. — XXVIII. Perpenna soulève ses amis contre Sertorius. — XXIX. Conjuration de Perpenna contre Sertorius. — XXX. Sertorius est assassiné par les conjurés. — XXXI. Pompée fait mourir Perpenna.

M. Dacier place la guerre de Sertorius en Espagne à l'an du monde 3867, la 2e année de la 174e olympiade, l'an 670 de Rome, 81 ans avant J.-C. — Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 620 environ, jusqu'à l'an 683 de Rome, avant J.-C. 73.

I. Il ne faut pas s'étonner sans doute que, parmi ces vicissitudes continuelles que la fortune présente dans une suite infinie de siècles, le hasard amène souvent des accidents semblables. Ou le nombre des événements qui doivent avoir lieu n'est pas fixé, et alors la fortune a, dans une matière prodigieusement féconde, une source intarissable d'effets qui se

ressemblent ; ou ce nombre est déterminé, et, dans cette supposition, ces effets doivent se répéter souvent, puisqu'ils sont amenés par les mêmes causes. Il est des personnes qui aiment à recueillir ce qu'elles ont vu ou entendu dire de ces aventures pareilles qui, produites par la fortune, semblent, par leur conformité, être l'ouvrage de la raison et de la prévoyance. Ainsi l'on raconte que les deux Attys, personnages d'une naissance illustre, l'un né en Syrie et l'autre en Arcadie, furent tués tous deux par un sanglier : que des deux Actéons, l'un fut déchiré par ses chiens, et l'autre par des hommes dont il était aimé[1]; des deux Scipions, le premier vainquit les Carthaginois, et le second les détruisit pour toujours : Ilium fut pris une première fois par Hercule, pour punir Laomédon du refus qu'il faisait de lui donner des chevaux qu'il lui avait promis ; la seconde fois par Agamemnon, à la faveur d'un cheval de bois ; et la troisième, par Charidème, lorqu'un cheval s'étant abattu sous la porte de la ville, les Troyens n'eurent pas le temps de la fermer : enfin, de deux villes qui portent les noms de deux plantes odoriférantes, Ios et Smyrne, l'une, dit-on, fut le berceau d'Homère, et l'autre son tombeau. Ajoutons à tous ces exemples que les généraux les plus belliqueux, ceux qui, pour exécuter de grandes entreprises, ont employé la ruse autant que l'habileté, avaient tous perdu un œil, tels que Philippe, Antigonus, Annibal et Sertorius, celui de qui nous écrivons la vie. Ce dernier, il est vrai, fut plus continent que Philippe, plus fidèle à ses amis qu'Antigonus, et plus humain qu'Annibal envers ses ennemis ; il ne le cédait à aucun d'eux en prudence ; mais il fut moins favorisé de la fortune, qui se montra toujours plus cruelle à son égard que ses ennemis les plus déclarés. Cependant il sut égaler Métellus par son expérience, Pompée par son audace, et Sylla lui-même par

[1] Tout le monde connaît le trait du premier Actéon, déchiré par ses propres chiens, pour avoir vu Diane au bain. Le second, fils de Mélissus, fut enlevé et mis en pièces par les Bacchiades, ou les descendants de Bacchis, fils d'Hercule, qui régnaient à Corinthe.

ses succès. Tout banni qu'il était et commandant à des Barbares dans une terre étrangère, il tint tête à toute la puissance des Romains. Entre les capitaines grecs, je n'en vois point qu'on puisse mieux lui comparer qu'Eumène de Cardie ; ils furent tous deux d'habiles généraux, et joignirent la ruse à la valeur. Bannis de leur patrie et chefs de troupes étrangères, ils éprouvèrent également les rigueurs de la fortune, dans la mort violente et injuste qu'ils reçurent l'un et l'autre des mains mêmes des compagnons de leurs victoires.

II. Sertorius, né d'une famille peu distinguée dans la ville de Nursie, au pays des Sabins, perdit son père en bas âge et fut très-bien élevé par sa mère, qu'il aima toujours avec une extrême tendresse ; elle s'appelait Rhéa. Il s'exerça d'abord à plaider, et jeune encore il y réussit assez pour se faire, par son éloquence, une grande réputation dans Rome ; mais bientôt l'éclat de ses succès militaires tourna du côté des armes toute son ambition. Il fit sa première campagne sous Cépion, lorsque les Cimbres et les Teutons se répandirent dans les Gaules et que les Romains furent entièrement défaits. Après la déroute, Sertorius, qui avait eu un cheval tué sous lui et qui était lui-même blessé, traversa le Rhône à la nage, armé de sa cuirasse et de son bouclier, en luttant avec les plus grands efforts contre l'impétuosité de ce fleuve ; tant son corps était robuste et endurci à la fatigue par un long exercice ! Ces mêmes peuples étant revenus une seconde fois avec une armée presque innombrable et en faisant de si terribles menaces, qu'on regardait alors comme un trait de courage extraordinaire dans un soldat romain d'oser tenir ferme à son poste contre de tels ennemis et d'obéir à son général, Marius fut chargé du commandement de l'armée, et Sertorius s'offrit d'aller comme espion dans le camp des ennemis [1]. Il apprit les termes les

[1] L'emploi d'espion n'était pas regardé chez les Romains comme il l'est parmi nous ; des personnes considérables s'offraient volontiers pour cette commission, qu'ils croyaient d'autant plus glorieuse, qu'elle était accompagnée de plus grands dangers : voilà pourquoi Sertorius, qui avait déjà acquis beaucoup de réputation,

plus communs de leur langue, afin de pouvoir parler au besoin avec ceux qu'il rencontrerait; et, ayant pris un habit gaulois, il alla se mêler avec ces Barbares: après y avoir vu et entendu ce qu'il importait le plus de savoir, il retourna vers Marius, qui lui décerna le prix du courage. Pendant toute cette guerre, il donna de si grandes preuves de valeur et de prudence, qu'il mérita la confiance de son général, qui lui fournit des occasions d'acquérir de la gloire.

III. Après la guerre des Cimbres et des Teutons, il alla servir en Espagne sous le consul Didius en qualité de tribun des soldats, et passa l'hiver à Castulon, ville des Celtibériens. Comme les soldats y trouvaient les provisions les plus abondantes, ils s'enivraient tous les jours et vivaient avec une telle licence, que les Barbares ayant conçu pour eux le plus grand mépris, envoyèrent, une nuit, demander du secours à leurs voisins les Gyriséniens; et, étant entrés avec eux dans les maisons des Romains, ils firent main-basse sur tous ceux qu'ils trouvèrent. Sertorius, s'étant sauvé de la ville avec un petit nombre des siens, rallia ceux qui purent en sortir après lui; il fit avec eux le tour de la ville, et, trouvant la porte par où les Barbares étaient entrés encore ouverte, il ne fit pas la même faute qu'eux; mais, plaçant des gardes aux portes et se saisissant de tous les quartiers de la ville, il passa au fil de l'épée tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Après cette exécution sanglante, il ordonne à ses soldats de quitter leurs armes et leurs habits, de prendre l'armure des Barbares qu'ils avaient tués, et de le suivre à la ville dont les habitants étaient venus la nuit les surprendre. Les Barbares, trompés par ce déguisement, laissent les portes ouvertes et sortent même en foule au-devant des Romains, qu'ils prennent pour leurs concitoyens et leurs amis qui revenaient après la

se présente pour la remplir. Chez les Grecs elle était encore plus honorable et plus briguée; on voit, dans le dixième livre de l'*Iliade*, Ulysse et Diomède aller comme espions dans le camp des Troyens, et les généraux, les princes mêmes, s'offrir pour suivre Ulysse, et se disputer la gloire d'être choisis.

victoire. La plus grande partie fut tuée auprès des portes; et les autres, s'étant rendus à discrétion, furent vendus à l'encan.

IV. Cet exploit rendit célèbre dans toute l'Espagne le nom de Sertorius : à peine de retour à Rome, il fut nommé questeur pour la Gaule des environs du Pô; et ce choix ne pouvait être fait plus à propos. La guerre des Marses venait de s'allumer; Sertorius eut ordre de lever des troupes et de faire forger des armes. Le zèle et l'activité qu'il mit à cette double commission, comparés à la lenteur et à la mollesse des autres jeunes officiers, firent juger dès lors qu'il serait toute sa vie un homme prompt et expéditif. Parvenu au grade de capitaine, il ne relâcha rien de l'audace qu'il avait montrée étant simple soldat; il fit des actions admirables, et en s'exposant sans ménagement dans les combats, il perdit un œil; mais, loin de rougir de cette difformité, il s'en fit toujours honneur. Il disait que les autres ne portaient pas continuellement les témoignages de leur valeur et qu'ils quittaient souvent les colliers, les piques et les couronnes qu'ils avaient reçus; au lieu qu'il avait sans cesse sur lui les marques de son courage, et qu'on ne voyait point la perte qu'il avait faite sans être en même temps le spectateur de sa vertu. Aussi le peuple lui rendit-il un honneur digne de ses services. La première fois qu'il parut au théâtre, il fut reçu avec les applaudissements et les acclamations de tous les spectateurs : distinction qu'on accordait difficilement aux plus vieux capitaines, à ceux même qui avaient acquis le plus de gloire. Cependant, lorsqu'il demanda le consulat, la faction de Sylla le fit refuser, et de là sans doute vint sa haine contre le chef de ce parti. Après que Marius, vaincu par Sylla, eut pris la fuite et que le vainqueur fut parti pour prendre la conduite de la guerre contre Mithridate, Octavius, l'un des consuls, étant resté dans le parti de Sylla, et Cinna, qui ne demandait que des changements dans la république, ayant cherché à ranimer les restes du parti de Marius, Sertorius se joignit à Cinna avec

d'autant plus d'empressement qu'il voyait Octavius agir lentement et qu'il se défiait des amis de Marius. Il se livra, sur la place publique de Rome, un grand combat dans lequel Octavius fut vainqueur ; et Cinna prit la fuite avec Sertorius, en laissant près de dix mille hommes sur le champ de bataille. Mais, ayant mis dans leurs intérêts la plupart des troupes qui étaient répandues dans l'Italie, ils furent bientôt en état de recommencer la guèrre contre Octavius.

V. Marius ayant fait voile d'Afrique en Italie pour venir se joindre à Cinna, comme un simple particulier à son consul, tous les autres officiers furent d'avis de le recevoir; Sertorius seul s'y opposa, soit qu'il pensât que Cinna n'aurait plus pour lui la même considération quand il aurait auprès de sa personne un aussi grand capitaine que Marius, soit qu'il craignît que Marius, qui, dans la victoire, n'était pas maître de sa colère et passait toujours les bornes de la justice, ne causât, par ses cruautés, la ruine entière de leur parti. Il leur représentait qu'avec la supériorité qu'ils venaient d'acquérir, il leur restait peu de choses à faire ; que si Marius était reçu dans leur armée, il aurait seul l'honneur du succès et attirerait à lui tout le pouvoir : « Vous savez, ajouta-t-il, qu'il ne « souffre pas aisément le partage et qu'il ne se pique pas de « fidélité. » Cinna convint de la justesse de ses raisons; mais il lui avoua qu'après avoir lui-même appelé Marius pour venir partager la conduite de cette guerre, il avait honte de le rejeter, et n'en voyait même pas le moyen. « Je croyais, reprit « Sertorius, que Marius était venu de lui-même en Italie ; et « dans cette idée je vous donnais le conseil qui me paraissait « le plus utile. Mais, puisqu'il n'est venu que sur votre invi- « tation, vous n'avez pas dû même en délibérer. Il ne vous « reste plus d'autre parti que de le recevoir et de tirer de lui « tout le secours que vous pourrez. La bonne foi ne permet « plus aucun raisonnement. »

VI. Cinna fit donc venir Marius, et toutes les troupes furent divisées en trois corps, qui eurent chacun son chef séparé. La

victoire leur étant restée, Cinna et Marius se portèrent à de tels excès d'insolence et de cruauté, que les maux de la guerre parurent aux Romains une véritable félicité, au prix de tant d'horreurs. Sertorius fut le seul qui, ne sacrifiant personne à son propre ressentiment, n'abusa pas de la victoire pour faire outrage à un seul citoyen. Au contraire, rempli d'indignation contre Marius, il prit en particulier Cinna, et par ses prières et ses remontrances, il parvint à lui inspirer des sentiments plus modérés. Voyant enfin que les esclaves que Marius avait pris pour ses alliés dans cette guerre et dont il faisait les satellites de sa tyrannie, rendus plus insolents par la force qu'ils tiraient de leur grand nombre, commettaient les plus grands forfaits, soit par la permission et par les ordres mêmes de Marius, soit par la férocité de leur caractère; qu'ils égorgeaient leurs maîtres, déshonoraient leurs maîtresses et leurs enfants, il ne put supporter une telle licence, et les fit tous tuer à coups de flèches, dans leur camp même, quoiqu'ils ne fussent pas moins de quatre mille. Cependant Marius mourut; bientôt après, Cinna fut tué, et le jeune Marius emporta le consulat malgré Sertorius et contre les lois. Carbon, Norbanus et Scipion, ayant marché contre Sylla qui revenait de Grèce, furent battus, autant par la mollesse et la lâcheté des chefs, que par la désertion des soldats. Sertorius sentit alors que sa présence ne pouvait remédier au désordre des affaires, qui croissait de jour en jour, parce que ceux qui avaient le plus de pouvoir étaient les moins habiles; et lorsque enfin Sylla, étant venu camper auprès de Scipion, lui fit les plus grandes démonstrations d'amitié, en le flattant de l'espoir d'une paix prochaine, pendant qu'il lui débauchait son armée, Sertorius, qui en avait plusieurs fois inutilement averti Scipion, désespérant du salut de Rome, partit pour l'Espagne, afin d'y prévenir, s'il le pouvait, l'arrivée de ses ennemis, s'emparer de cette province et s'y établir si bien qu'il pût y assurer une retraite à ceux de ses amis qui seraient forcés d'abandonner l'Italie.

VII. Assailli par de violents orages dans les montagnes qu'il eut à traverser, il ne put obtenir le passage des Barbares du pays qu'en leur payant un salaire considérable. Ceux qui l'accompagnaient ayant paru indignés qu'un proconsul romain payât tribut à des Barbares, Sertorius, moins affecté qu'eux de cette prétendue honte, leur dit qu'il achetait le temps, le bien le plus précieux pour celui qui aspire à de grandes choses; et, ayant gagné ces Barbares à prix d'argent, il fit une si grande diligence qu'il se rendit maître de l'Espagne. Il trouva cette province peuplée d'une jeunesse florissante, mais que l'avarice et la violence des gouverneurs que Rome y envoyait tous les ans avaient prévenue contre toute espèce d'autorité. Il s'attacha d'abord à gagner les grands par la douceur et la multitude par la diminution des subsides; mais rien ne lui concilia davantage l'affection de ces peuples, que l'exemption des logements de gens de guerre. Il obligea ses soldats de passer l'hiver dans leurs tentes, hors des murailles des villes; et lui-même y fit tendre le premier son pavillon. Cependant ne voulant pas mettre uniquement sa confiance dans les dispositions favorables des Barbares, il incorpora dans ses troupes ceux des Romains établis en Espagne qui étaient en âge de porter les armes; il fit construire toutes sortes de machines de guerre et équiper un grand nombre de vaisseaux. Par là il tint les villes dans sa dépendance; et autant il paraissait doux et affable pendant la paix, dans les rapports ordinaires de la vie civile, autant il se montrait terrible dans tout ce qui regardait le service militaire.

VIII. Il n'eut pas plus tôt appris que Sylla, après avoir détruit le parti de Marius et de Carbon, s'était rendu maître de Rome, que, s'attendant à avoir incessamment sur les bras une armée conduite par un habile général, il envoya Julius Salinator à la tête de six mille hommes de pied, pour occuper les passages des Pyrénées. Caïus Annius, qui, détaché par Sylla, y arriva presque aussitôt que lui, désespérant de forcer Salinator dans son poste, se tint au pied des montagnes, incertain

du parti qu'il devait prendre. Mais un certain Calpurnius, surnommé Lanarius, ayant tué Salinator en trahison, ses soldats abandonnèrent les sommets des Pyrénées ; et Annius, les ayant aussitôt franchis avec un corps nombreux de troupes, chassa devant lui tous ceux qui voulurent arrêter sa marche. Sertorius, hors d'état de lui résister, se réfugia avec trois mille hommes à Carthage la Neuve, d'où il traversa la mer et alla aborder en Afrique, sur le rivage des Maurusiens. Les soldats, étant descendus sans précaution pour faire de l'eau, furent assaillis par les Barbares qui en tuèrent un grand nombre. Sertorius se rembarqua pour repasser en Espagne et en fut repoussé : alors, avec le secours de quelques pirates ciliciens, il fit voile vers l'île de Pityuse, et y aborda malgré la garnison d'Annius, qui fut battue. Peu de temps après, Annius étant venu lui-même avec une flotte considérable montée de cinq mille combattants, Sertorius, qui n'avait que des vaisseaux légers, plus propres à la course qu'au combat, résolut cependant de l'attaquer sur mer ; mais il se leva tout à coup du couchant un vent impétueux qui souleva la mer avec tant de violence, que la plupart des vaisseaux de Sertorius, trop légers pour résister aux vagues, furent jetés de travers contre les rochers de la côte ; et que, n'ayant plus qu'un petit nombre de navires, chassé de la mer par la tempête et de la terre par les ennemis, il fut obligé de lutter dix jours entiers contre les flots et les vents contraires avec autant de peine que de danger. Enfin, le vent étant tombé, il fut porté sur des îles qui sont éparses dans cette mer et où l'on ne trouve point d'eau ; il s'y arrêta quelque temps.

IX. Étant parti de là, il passa le détroit de Cadix, et, tournant à droite, il prit terre sur les côtes d'Espagne, un peu au-dessus de l'embouchure du fleuve Bétis, qui, se déchargeant dans la mer Atlantique, donne son nom à la partie de l'Espagne qu'il arrose. Il y rencontra des patrons de navires qui arrivaient tout récemment des îles Atlantiques. Ce sont deux îles séparées l'une de l'autre par un espace de mer fort étroit

et éloignées de l'Afrique de dix mille stades [1]; on les appelle îles Fortunées. Les pluies y sont rares et douces; il n'y souffle ordinairement que des vents agréables, qui, apportant des rosées bienfaisantes, engraissent la terre et la rendent propre non-seulement à produire tout ce qu'on veut semer ou planter, mais encore à donner spontanément d'excellents fruits et avec assez d'abondance pour nourrir, sans travail et sans peine, un peuple heureux qui passe sa vie au sein du plus doux loisir. La température des saisons, dont les changements sont toujours modérés, y entretient un air pur et sain. Les vents de nord et d'est, qui soufflent de notre continent, ne tombant sur cette vaste mer qu'après avoir parcouru un espace immense, se dissipent dans cette vaste étendue et ont perdu toute leur force lorsqu'ils arrivent dans ces îles. Les vents de mer, tels que ceux du couchant et du midi, y apportent quelquefois des pluies douces qui arrosent les terres; mais le plus souvent ils n'y versent que des vapeurs rafraîchissantes qui suffisent pour les féconder. Tous ces avantages ont établi, même chez les Barbares, cette opinion généralement reçue, que ces îles renferment les champs Élysées, ce séjour des âmes heureuses célébré par Homère.

X. Sertorius, à qui l'on raconta ces merveilles, conçut le plus ardent désir d'aller habiter ces îles et d'y vivre en repos, affranchi de la tyrannie et délivré de toutes les guerres. Mais les corsaires, qui pénétrèrent son dessein, et qui, loin de désirer la paix et le repos, voulaient du butin et des richesses, firent voile vers l'Afrique, pour aller rétablir Ascalis [2], fils d'Iphta, sur le trône des Maurusiens. Sertorius, sans se décourager de leur désertion, prit sur-le-champ le parti d'aller au secours des ennemis d'Ascalis, afin que ses soldats, trouvant dans cette guerre un nouveau germe d'espérance et une occasion d'exercer leur courage, ne fussent pas contraints,

[1] Cinq cents lieues.

[2] Il y a dans le grec Ascalius; mais dans la suite il est nommé plusieurs fois Ascalis.

par la nécessité où ils seraient réduits, d'abandonner ses drapeaux. Reçu avec plaisir par les Maurusiens, il ne perdit pas un instant pour agir : après avoir vaincu Ascalis, il l'assiégea dans la ville où il s'était retiré. Sylla n'en fut pas plus tôt informé, qu'il fit partir Paccianus avec des troupes pour secourir Ascalis. Sertorius défit Paccianus, le tua, et, ayant forcé son armée de se joindre à la sienne, il prit d'assaut la ville de Tingis, où Ascalis s'était réfugié avec ses frères. C'est là, disent les Africains, qu'Antée est enterré. Sertorius, qui n'ajoutait pas foi à ce que les Barbares disaient de la grandeur énorme de ce géant, fit ouvrir son tombeau où il trouva, dit-on, un corps de soixante coudées. Étonné d'une taille si monstrueuse, il immola des victimes, fit recouvrir avec soin le tombeau, augmenta ainsi le respect qu'on portait à ce géant et accrédita les bruits qui couraient sur son compte. Les habitants de Tingis prétendent qu'après la mort d'Antée, sa femme Tingès ayant eu commerce avec Hercule, en eut un fils, nommé Sophax, qui régna dans le pays et bâtit une ville qu'il appela Tingis, du nom de sa mère. Sophax fut père de Diodore, qui, s'étant mis à la tête d'une armée d'Olbiens et de Mycéniens qu'Hercule avait établis dans cette contrée, dompta plusieurs nations d'Afrique. J'ai rapporté ces particularités par honneur pour le roi Juba, le plus grand historien qu'il y ait eu parmi les rois, et qu'on assure avoir eu pour ancêtres Diodore et Sophax.

XI. Sertorius, devenu maître de tout le pays, traita avec douceur ceux qui, recourant à lui avec confiance, se remirent à sa discrétion ; content de recevoir ce qu'ils lui offrirent d'eux-mêmes, il leur rendit leurs villes et leurs biens, et les laissa se gouverner par leurs propres lois. Comme il délibérait de quel côté il tournerait ses pas, il vint des ambassadeurs des Lusitaniens qui l'invitaient à prendre le commandement de leurs troupes. Ils avaient besoin, contre les armes des Romains dont ils étaient menacés, d'un général qui joignît à une grande réputation beaucoup d'expérience ; et, d'après ce qu'ils

avaient entendu dire du caractère de Sertorius par ceux qui avaient vécu avec lui, il était le seul en qui ils eussent confiance. Sertorius n'était accessible ni à la volupté, ni à la crainte; intrépide dans les dangers, modéré dans la bonne fortune, il ne le cédait à aucun capitaine de son temps en audace à charger brusquement l'ennemi et à lui livrer bataille. S'agissait-il de dérober un dessein aux ennemis, de prévenir leurs projets, de s'emparer d'un poste avantageux, d'employer à propos la ruse et l'adresse, personne n'y était plus habile que lui. Magnifique jusqu'à la prodigalité dans la récompense des belles actions, il était modéré dans la punition des fautes; à la vérité, la manière dont, sur la fin de sa vie, il traita les otages qu'il avait entre les mains, et qui porte un caractère de violence et de cruauté, prouverait que la douceur ne lui était pas naturelle, et qu'il en prenait les dehors par intérêt, suivant le besoin des circonstances. Pour moi, je pense qu'une vertu réelle, bien affermie par la raison, ne peut jamais être renversée par les plus grands revers de fortune; mais je ne crois pas impossible non plus que les meilleurs naturels, les âmes les plus fermes, quand elles sont accablées par de grands malheurs qu'elles n'ont pas mérités, changent de mœurs en changeant de fortune. Et c'est, je crois, ce qu'éprouva Sertorius, quand la fortune l'eut abandonné : aigri par ses revers, il fut cruel envers les traîtres.

XII. Appelé alors par les Lusitaniens, il partit d'Afrique; investi, à son arrivée, de toute l'autorité de général, il mit une armée sur pied et eut bientôt soumis la partie de l'Espagne la plus voisine de la Lusitanie. Ces peuples, charmés surtout de sa douceur et de son activité, se rendaient à lui volontairement; il est vrai aussi qu'il mit en usage l'artifice et la ruse pour les tromper et les attirer dans son parti. Une biche fut le principal ressort qu'il fit jouer pour cela. Un homme du pays, nommé Spanus, qui vivait à la campagne, rencontra un jour une biche qui venait de mettre bas, et qui était poursuivie par des chasseurs. Il la laissa fuir en liberté; mais, frappé de la

couleur extraordinaire du faon, dont la robe était toute blanche, il se mit à le poursuivre et le saisit. Sertorius était, par hasard, campé dans les environs. Comme on lui voyait recevoir avec plaisir tous les présents de gibier ou de fruit qu'on lui présentait, et récompenser généreusement ceux qui lui faisaient ainsi leur cour, cet homme lui apporta sa petite biche, que Sertorius reçut sans montrer beaucoup de satisfaction de ce présent; mais, l'ayant ensuite tellement apprivoisée qu'elle venait à sa voix, et le suivait partout sans être jamais effarouchée du tumulte du camp, ni du bruit des soldats, il en vint peu à peu à la diviniser, pour ainsi dire; il débita que cette biche était un présent de Diane [1]; et, connaissant l'empire de la superstition sur les Barbares, il leur fit accroire que cet animal lui découvrait bien des choses cachées. Il employait l'artifice pour accréditer ces bruits. Était-il informé, par quelque avis secret, que les ennemis avaient fait une incursion sur les terres de sa province, ou qu'ils avaient sollicité une ville à la défection, il feignait d'en avoir été averti par la biche pendant son sommeil, et d'avoir reçu d'elle l'ordre de tenir ses troupes prêtes à combattre. Apprenait-il qu'un de ses lieutenants avait eu quelque avantage, il défendait au courrier de se montrer, faisait paraître en public sa biche couronnée de fleurs, pour marquer qu'il avait reçu une heureuse nouvelle; et, pour animer le courage de ses soldats, il les exhortait à faire des sacrifices aux dieux, en leur promettant qu'ils apprendraient bientôt quelques heureux succès.

XIII. Par cet artifice, il les rendit souples et soumis à toutes ses volontés; car ils se croyaient commandés, non par un général étranger et d'une grande prudence, mais par un dieu même; les événements concouraient à les affermir dans cette

[1] Cette ruse a été souvent employée par des hommes célèbres de l'antiquité, pour se faire respecter et craindre de ceux qui leur étaient soumis, en se donnant pour des hommes extraordinaires et favorisés du ciel. Nous en avons vu un exemple dans la femme syrienne que Marius traînait à sa suite, et les plus grands philosophes mêmes n'ont pas été exempts de cet artifice; on sait que Pythagore prétendait avoir une cuisse d'or, ou d'ivoire, selon d'autres.

opinion, lorsqu'ils voyaient les progrès extraordinaires de sa puissance. Car avec deux mille six cents hommes qu'il appelait Romains, mais parmi lesquels il y avait sept cents Africains qui l'avaient suivi en Lusitanie; avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux qu'il avait levés chez les Lusitaniens, il fit la guerre contre quatre généraux romains, qui avaient sous leurs ordres cent vingt mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, deux mille tant archers que frondeurs, et des villes innombrables pour alliées, tandis qu'il n'en avait eu d'abord que vingt dans son parti. Cependant, avec des commencements si faibles, non-seulement il dompta plusieurs nations puissantes, et se rendit maître d'un grand nombre de villes; mais des divers généraux qu'il eut en tête, il défit Cotta dans un combat naval, près du détroit de Mellaria; il vainquit Phidius qui commandait dans la Bétique, et lui tua deux mille Romains près du fleuve Bétis; son questeur remporta une grande victoire sur Lucius Domitius, proconsul de l'Espagne citérieure; il battit en personne l'armée d'un des lieutenants de Métellus, nommé Thoranius, qui fut tué dans le combat. Enfin, Métellus lui-même, l'un des plus grands et des plus célèbres généraux que les Romains eussent alors, se trouva dans un tel embarras et réduit à une si grande extrémité, que Lucius Lollius fut obligé d'accourir de la Gaule Narbonnaise à son secours, et que le sénat lui envoya promptement de Rome le grand Pompée, avec de nouvelles troupes; car Métellus ne savait plus comment faire la guerre contre un ennemi plein d'audace, qui évitait adroitement toute bataille en pleine campagne; qui, comptant sur l'agilité et la souplesse des soldats espagnols, se pliait aisément à toutes sortes de formes, tandis que Métellus, accoutumé à des combats réglés et donnés à jour fixe, commandait une infanterie nombreuse, qui savait bien garder ses rangs, exercée à repousser, à enfoncer des ennemis qui se mesuraient de près avec elle; mais incapable de gravir les montagnes, de serrer de près des ennemis plus légers que le vent, qui fuyaient continuellement, qui sa-

vaient supporter la faim, se passer de tentes, manger des aliments sans apprêt, et tels qu'il les trouvaient.

XIV. D'ailleurs Métellus était déjà vieux ; et, fatigué de tous les combats qu'il avait livrés, il s'était laissé aller à une vie plus douce et plus molle ; Sertorius au contraire, dans toute la force et le feu de la jeunesse, avait le corps singulièrement robuste, fait à l'agilité comme à la tempérance. Il ne s'était jamais permis, même dans les temps de loisir, un usage immodéré de vin, et avait pris de bonne heure l'habitude de supporter les plus durs travaux, de faire de longues marches, de passer plusieurs nuits sans dormir, de manger peu et de se contenter de la nourriture la plus commune. Il employait les jours de repos à la chasse, ou à des courses continuelles dans la campagne ; et par là il avait acquis une telle connaissance des lieux accessibles ou impraticables, que dans ses fuites il se tirait toujours des plus mauvais pas, et qu'en poursuivant l'ennemi il l'enfermait dans des endroits difficiles, d'où il lui était impossible de sortir. Aussi Métellus, réduit à l'impossibilité de combattre, souffrait-il tous les inconvénients des vaincus, tandis que Sertorius, même en fuyant, avait tous les avantages d'un vainqueur qui poursuit des fuyards ; il coupait l'eau à son ennemi, et l'empêchait de faire des fourrages. Métellus se mettait-il en marche, Sertorius l'arrêtait ; était-il campé, il le harcelait tant qu'il le forçait de déloger. Avait-il mis le siége devant une ville, il y arrivait aussitôt, et, en le tenant lui-même assiégé, il le réduisait à la plus extrême disette. Enfin, les soldats romains, désespérés, voulurent obliger Métellus d'accepter le défi d'un combat singulier que lui avait fait Sertorius ; ils disaient qu'il devait combattre général contre général, Romain contre Romain. Et comme Métellus s'y refusa, ils se permirent, sur son compte, beaucoup de plaisanteries. Mais il s'en moqua et il eut raison ; car un général, dit Théophraste, doit mourir en capitaine, et non pas en soldat.

XV. Métellus, voyant que les Langobrites, qui rendaient de grands services à Sertorius, pouvaient être facilement pris

par la soif, parce qu'ils n'avaient qu'un puits dans la ville, et que celui qui l'assiégerait serait maître des sources que les habitants avaient dans les faubourgs et au pied des murailles, résolut d'en faire le siége, persuadé que la disette d'eau la lui livrerait en deux jours; il ne fit donc prendre à ses soldats des vivres que pour cinq jours. Sertorius, se hâtant de les secourir, fait remplir d'eau deux mille outres et promet pour chaque outre une somme d'argent. Plusieurs de ses soldats, tant Espagnols que Maurusiens, s'étant offerts pour cette commission, il choisit les plus vigoureux et les plus agiles, les envoie par la montagne, avec ordre, après avoir livré les outres aux habitants, de faire sortir les bouches inutiles, afin que l'eau pût suffire à ceux qui la défendaient. Métellus, dont les soldats avaient déjà consommé leurs provisions, fut vivement affecté du succès de ce stratagème, et envoya un de ses officiers, nommé Aquinus, avec six mille hommes, pour lui amener des vivres. Sertorius, en étant informé, dresse une embuscade sur le chemin par où cet officier devait passer; il cache dans un ravin profond et couvert de bois trois mille hommes qui à son retour le chargent en queue, tandis que Sertorius lui-même l'attaque de front, le met en fuite, lui tue une grande partie de son détachement et fait prisonniers la plupart des autres. Aquinus, après avoir perdu ses armes et son cheval, se sauva dans le camp de Métellus, qui, obligé de lever honteusement le siége, fut encore bafoué par les Espagnols.

XVI. Ces exploits concilièrent à Sertorius l'admiration et l'amitié des Barbares; ils étaient ravis surtout qu'il leur eût ôté leur manière sauvage et brutale de combattre, et qu'en leur faisant adopter l'armure et l'ordonnance romaines, en les accoutumant à prendre le mot du combat, il eût fait d'une multitude de brigands un corps de troupes bien discipliné; il leur prodiguait d'ailleurs l'or et l'argent pour orner leurs boucliers et leurs casques; il les invitait à se faire des tuniques et des manteaux brodés, leur fournissait tout ce qui leur

était nécessaire pour cela; les piquait même d'émulation par son exemple, et leur inspirait ainsi le plus vif intérêt pour sa personne. Mais rien ne gagna tant leur affection que ce qu'il fit pour leurs enfants. Dans toutes les nations soumises à son autorité, il prit ceux des premières familles, qu'il rassembla dans Osca, ville considérable du pays, et leur donna des maîtres pour les instruire dans les lettres grecques et romaines. C'était réellement autant d'otages qu'il se donnait de la fidélité de ces peuples ; mais il ne montrait que le désir de les former, de les rendre capables, dans un âge plus avancé, d'être employés aux affaires et élevés aux charges. Les pères étaient ravis de voir leurs enfants, vêtus de robes brodées de pourpre, se rendre aux écoles avec décence, et Sertorius payer toute la dépense de leur éducation, les examiner souvent lui-même, distribuer des récompenses à ceux qui se distinguaient, et leur donner de ces ornements d'or que les Romains suspendent au cou de leurs enfants, et qu'ils appellent bulles. C'était un usage en Espagne, que le général fût entouré d'un certain nombre de guerriers qui se dévouaient à mourir avec lui, s'il venait à être tué ; chez les Barbares, ce dévouement s'appelait *libation* [1]. Les autres généraux avaient peu de ces écuyers ou compagnons d'armes qui se consacrassent à mourir avec eux ; Sertorius était suivi de plusieurs milliers de soldats qui avaient fait pour lui ce généreux dévouement. Un jour que son armée fut mise en déroute près d'une ville d'Es-

[1] Cette coutume était établie aussi dans les Gaules, où un certain nombre de braves, qu'on appelait Solduriers, s'attachaient à un prince ou à un grand, pour partager sa bonne ou mauvaise fortune : lorsqu'il périssait, ils mouraient avec lui ou se tuaient après sa défaite, sans que jamais aucun d'eux ait manqué à sa parole, au témoignage de César, *de Bello gall.*, liv. III. Ces sortes de dévouements n'étaient pas particuliers à l'Espagne et aux Gaules; on les trouve pratiqués dans les Indes, dans l'île de Ceylan, dans le royaume de Tunquin ; et ces dévoués étaient appelés les fidèles du roi en ce monde et en l'autre. Le mot dont Plutarque se sert pour exprimer ce dévouement signifie en grec libation : il eût été à désirer qu'il nous eût conservé le terme espagnol qui l'exprimait, comme César nous a transmis celui du nom de ces dévoués, mais sans nous apprendre quel était le mot qui signifiait leur dévouement.

pagne, les soldats espagnols, quoique poursuivis de près par les ennemis, oubliant le soin de leur propre conservation, ne pensèrent qu'à sauver Sertorius, et, l'enlevant sur leurs épaules, ils se le passèrent de l'un à l'autre jusqu'aux murailles de la ville, et ne songèrent à se sauver eux-mêmes que lorsqu'il fut en sûreté.

XVII. Chéri à ce point des Espagnols, il ne l'était pas moins des troupes qui venaient d'Italie. Perpenna Vento, attaché au même parti que Sertorius, étant arrivé en Espagne avec une armée nombreuse et de grandes sommes d'argent, voulait faire seul de son côté la guerre à Métellus. Ses troupes en témoignèrent tout haut leur mécontentement ; il n'était question dans tout le camp que de Sertorius, et cette préférence mortifia Perpenna, qui était enflé de sa naissance et de ses richesses. Mais lorsqu'on eut appris que Pompée passait déjà les Pyrénées, les soldats de Perpenna, prenant leurs armes et arrachant les enseignes, pressent à grands cris leur général de les mener au camp de Sertorius, le menaçant, s'il le refuse, de l'abandonner, et d'aller trouver un général si capable de procurer sa propre sûreté et celle des autres. Perpenna, contraint de leur céder, se rendit au camp de Sertorius avec cinquante-trois cohortes.

XVIII. Sertorius, à qui toute l'Espagne, en-deçà de l'Èbre, s'était déjà soumise, se vit, par la jonction de Perpenna, à la tête d'une puissante armée, et chaque jour il lui arrivait de tous côtés de nouvelles troupes ; mais il ne voyait pas sans inquiétude la confusion et l'audace de ces Barbares, qui impatients de tout délai, criaient sans cesse qu'on les menât à l'ennemi. Il essaya d'abord la voie de la persuasion ; mais, les voyant prêts à se révolter et à se porter aux dernières violences pour le forcer à attaquer hors de propos, il les abandonna à leur fougue, s'attendant bien qu'après avoir été, non pas entièrement défaits, mais fort maltraités, ils seraient dans la suite plus soumis et plus dociles. Ils furent battus comme il l'avait prévu ; et, étant allé à leur secours, il les recueillit

dans leur fuite et les ramena en sûreté dans le camp. Mais peu de jours après, pour leur ôter le découragement où cet échec les avait jetés, il assemble toute l'armée, et fait amener deux chevaux, l'un très-vieux et très-faible, l'autre grand et robuste, et remarquable surtout par la beauté de sa queue et par l'épaisseur des crins dont elle était garnie. Près du cheval faible, il place un homme grand et fort, et près du cheval vigoureux un petit homme qui n'avait aucune apparence de force. Au signal donné, l'homme fort saisit à deux mains la queue du cheval faible et la tire de toutes ses forces, comme pour l'arracher, pendant que l'homme faible, prenant un à un les crins de la queue du cheval fort, les arrache tous très-facilement. Le premier, après bien des efforts inutiles qui prêtaient fort à rire aux spectateurs, abandonne son entreprise; l'homme faible au contraire montre la queue de son cheval qu'il avait, en un moment et sans aucune peine, dégarnie de tous ses crins. Sertorius alors se levant : « Mes alliés, leur « dit-il, vous voyez que la patience a beaucoup plus de pou- « voir que la force, et que des choses qu'on ne peut surmonter « tout à la fois cèdent aisément quand on les prend l'une « après l'autre ; la persévérance est invincible, c'est par elle « que le temps, attaquant les plus grandes puissances, les « détruit et les renverse : c'est un allié aussi sûr pour ceux à « qui la raison fait observer et saisir le moment favorable, « qu'elle est un ennemi dangereux pour ceux qui mettent « trop de précipitation dans les affaires. » C'est par de semblables apologues que Sertorius rassurait ses soldats et leur enseignait à attendre les occasions.

XIX. Mais aucun de ses exploits ne fut plus admiré que le stratagème dont il usa contre les Characitaniens; ce peuple, qui habite au delà du Tage, ne demeure ni dans des villes ni dans des bourgs ; il fait son séjour sur un très-grand coteau fort élevé, rempli de cavernes et d'antres profonds, dont les ouvertures sont tournées vers le nord. Toute la campagne que ce coteau domine ne produit qu'une boue argileuse, qu'une

terre si légère et si friable, qu'on peut à peine s'y soutenir, et que, pour peu qu'on y touche, elle se réduit en une poussière très-fine comme ferait la chaux ou la cendre. Quand la crainte de quelque ennemi les oblige de se renfermer dans ces cavernes avec le butin qu'ils ont fait, ils s'y tiennent tranquilles, comme dans une retraite où ils ne craignent pas d'être forcés. Sertorius, qui s'était éloigné de Métellus, campait au pied de ce coteau; les Barbares, s'imaginant qu'il avait été battu, lui témoignèrent beaucoup de mépris : Sertorius, soit par colère, soit pour montrer qu'il ne fuyait pas, monte le lendemain à cheval dès le point du jour, et va reconnaître le coteau; il n'y voit aucun accès, et va inutilement de côté et d'autre, en faisant à ces Barbares de vaines menaces. Tout à coup il s'aperçoit que le vent fait élever de cette terre une grande quantité de poussière, et la porte vers l'entrée du coteau, qui, comme je l'ai déjà dit, est tournée du côté du nord. Le vent qui souffle du pôle arctique, et qu'on nomme Cécias, est celui qui règne le plus souvent dans ce pays; il s'élève naturellement de ces plaines humides et des montagnes voisines toujours couvertes de neige. On était alors en plein été; et ce vent, entretenu par la fonte des glaces du nord, soufflant avec plus de force, procurait pendant le jour une fraîcheur agréable, utile à ces Barbares et à leurs troupeaux. Sertorius, ayant réfléchi sur cette circonstance locale, instruit d'ailleurs par les naturels du pays, ordonne à ses soldats d'apporter de cette terre fine et cendreuse, et de la mettre en monceaux devant l'entrée de ces cavernes. Les Barbares, qui crurent que c'était une levée qu'il faisait pour les attaquer, s'en moquèrent. Sertorius, après que ses soldats eurent ainsi travaillé jusqu'à la nuit, les fit rentrer dans le camp. Au point du jour il souffla d'abord un vent doux, qui commença par enlever les parties les plus fines de la terre qu'ils avaient entassée et à la répandre dans l'air comme cette paille légère qui s'élève d'une aire. Bientôt, le vent devenant plus fort à mesure que le soleil montait, et le coteau étant déjà couvert de poussière, les soldats de Sertorius se

mirent à remuer jusqu'au fond les tas qu'ils avaient faits, et à briser les mottes de cette terre argileuse. Il y en eut même qui, faisant passer et repasser leurs chevaux sur ces monceaux de poussière, en élevaient une plus grande quantité, et la livraient au vent, qui en portait les parties les plus déliées dans les cavernes des Barbares, ouvertes de ce côté; comme elles n'avaient pas d'autres ouvertures que celles qui donnaient entrée au vent, elles furent bientôt remplies de cette vapeur étouffante qui s'y portait continuellement et qui les empêchait de voir et de respirer. Ils eurent bien de la peine à supporter ce tourment pendant deux jours; le troisième, ils se rendirent à Sertorius, dont ils augmentèrent moins les forces que la réputation, pour avoir fait par adresse ce que les armes n'auraient pu faire.

XX. Tant que Sertorius eut en tête Métellus, il parut ne devoir la plupart de ses succès qu'à la vieillesse et à la lenteur naturelle d'un général incapable de résister à un adversaire plein d'audace, et dont les troupes agiles ressemblaient plutôt à des compagnies de brigands qu'à une armée régulière. Mais, après que Pompée eut franchi les Pyrénées, et que Sertorius se fut campé auprès de lui, ces deux généraux ayant déployé l'un contre l'autre tout ce qu'ils purent imaginer de ruses militaires, Sertorius parut supérieur à Pompée, soit pour parer les coups de son adversaire, soit pour lui en porter de plus sûrs; et sa réputation fut portée rapidement jusqu'à Rome, où il passa pour le général le plus habile, le plus versé dans la science militaire ; non que Pompée n'eût qu'une gloire médiocre, elle brillait au contraire du plus grand éclat depuis que les exploits qu'il avait faits sous Sylla lui avaient mérité de la part de ce général le surnom de Grand, et lui avaient fait obtenir, dès sa première jeunesse[1], les honneurs du triomphe. Aussi plusieurs des villes d'Espagne soumises à Sertorius, qui, en voyant arriver Pompée, avaient jeté les yeux sur lui et pensaient à em-

[1] Mot à mot : avant qu'il eût de la barbe.

brasser son parti, changèrent-elles de sentiment après ce qui arriva devant les murs de Lauron, contre l'attente de tout le monde. Sertorius en faisait le siége, et Pompée était venu avec toute son armée au secours de la place. Il y avait près des murailles une colline très-avantageusement située pour incommoder les assiégés. Sertorius et Pompée y coururent, l'un pour s'en saisir, l'autre pour empêcher l'ennemi de s'y poster. Sertorius y arriva le premier, et Pompée fit arrêter ses troupes, fort aise que la chose eût ainsi tourné, parce qu'il crut tenir Sertorius assiégé entre la ville et son armée. Il fit même dire aux habitants de Lauron de ne rien craindre, et de se tenir tranquilles sur leurs murailles, d'où ils verraient Sertorius assiégé. Ce général, ayant su le propos de Pompée, ne fit qu'en rire, et dit que cet écolier de Sylla (car c'est ainsi qu'il appelait Pompée par dérision) allait bientôt apprendre qu'un général doit plutôt regarder derrière soi que devant. En même temps il fait voir aux assiégés que, dans les premiers retranchements, d'où il était parti pour aller s'emparer de la colline, il avait laissé six mille hommes d'infanterie, en leur donnant l'ordre de charger Pompée en queue, lorsqu'il viendrait l'attaquer. Pompée, qui s'en aperçut trop tard, n'osait marcher contre lui de peur d'être enveloppé; d'un autre côté il avait honte d'abandonner les assiégés dans le danger extrême où ils se trouvaient. Il les vit enfin sucomber forcément sous ses yeux sans pouvoir les défendre; car les Barbares, ne voyant aucun espoir de secours, se rendirent à Sertorius, qui leur fit grâce de la vie, et leur laissa la liberté d'aller où ils voudraient, mais il brûla leur ville, non par un mouvement de colère ou de cruauté (c'était de tous les généraux celui qui se livrait le moins à son ressentiment), mais pour couvrir de honte et de confusion les admirateurs de Pompée, et faire dire parmi les Barbares que ce général, à la tête de son armée, s'était presque chauffé à l'incendie d'une ville alliée, sans lui donner aucun secours.

XXI. Cependant Sertorius reçut plusieurs échecs dans cette guerre, non pas en personne, car il fut toujours invincible,

ainsi que les troupes qu'il commandait ; mais ses lieutenants furent souvent battus. Il est vrai que la manière dont il réparait leurs défaites le rendait plus admirable que les généraux vainqueurs, comme il parut dans la bataille de Sucron contre Pompée seul, et dans celle de Tuttia contre Pompée et Métellus réunis. L'affaire de Sucron n'eut lieu, dit-on, que par l'empressement qu'avait Pompée de combattre avant que Métellus vint partager l'honneur de la victoire. Sertorius désirait aussi d'en venir aux mains avec Pompée, avant l'arrivée de Métellus. Il se mit donc en bataille vers le soir, dans la pensée que les ennemis, qui, étrangers dans ce pays, ne connaissaient pas bien les lieux, seraient arrêtés par les tenèbres, et ne pourraient ni fuir, s'ils étaient battus, ni poursuivre les fuyards, s'ils remportaient la victoire. Lorsque le combat fut engagé, Sertorius, qui commandait son aile droite, se trouva, non en face de Pompée, mais d'Afranius, qui conduisait la gauche des ennemis : informé que son aile gauche, qui était aux prises avec Pompée avait plié et était presque défaite, il laisse son aile droite à ses lieutenants, et vole au secours de sa gauche, qu'il trouve en partie rompue, et n'ayant plus qu'un petit nombre de soldats qui tinssent fermes dans leur poste. Il rallie les fuyards, leur redonne du courage, et les ramène au combat contre Pompée, qui les poursuivait, et l'oblige lui-même de prendre la fuite. Pompée manqua même d'y périr ; blessé dangereusement, il se sauva contre toute espérance, et ne dut son salut qu'à l'avidité des soldats africains de Sertorius, qui, s'étant saisis de son cheval et s'amusant à partager le harnais magnifique dont il était couvert, cessèrent de le poursuivre. Afranius, de son côté, n'avait pas plus tôt vu Sertorius aller au secours de son aile gauche, que mettant en fuite la droite qui lui était opposée, il l'avait poussée jusque dans le camp, y était entré pêle-mêle avec les fuyards, et s'était mis à le piller. Il était déjà pleine nuit, il ignorait la fuite de Pompée, et ne pouvait faire abandonner le pillage à ses soldats. Sertorius, vainqueur à son aile gauche, arrive en ce moment, et, tombant tout à

coup sur les troupes d'Afranius déjà troublées du désordre où elles étaient, il en fait un grand carnage. Le lendemain matin, il met ses troupes sous les armes et présente de nouveau la bataille à Pompée; mais, apprenant que Métellus approchait, il fait sonner la retraite et décampe en disant : « Si « cette vieille ne fût survenue, j'aurais renvoyé cet enfant à « Rome, après l'avoir châtié à coups de verges. »

XXII. Sertorius regrettait fort sa biche blanche, qu'on ne pouvait retrouver nulle part; cette perte lui ôtait une de ses plus grandes ressources pour gouverner les Barbares, et jamais ils n'avaient eu plus besoin d'être encouragés; mais quelques soldats, qui s'étaient égarés la nuit l'ayant rencontrée, la reconnurent à sa couleur, et la ramenèrent à Sertorius, qui leur promit une grande somme d'argent, s'ils voulaient n'en parler à personne. Il fit cacher la biche, et peu de jours après il parut en public avec un visage gai, dit au chef des Barbares que les dieux lui avaient fait connaître, pendant son sommeil, que bientôt il lui arriverait quelque chose de très-heureux; et, montant sur la tribune, il donna audience à tous ceux qui se présentèrent. Dans ce moment la biche, que les soldats qui la gardaient près de là venaient de lâcher, voyant Sertorius, s'élance avec un air de joie vers le tribunal, appuie sa tête sur les genoux de Sertorius et lui lèche la main droite, caresse qu'elle avait coutume de lui faire. Sertorius répond à ses caresses par des témoignages d'une véritable affection, jusqu'à verser des larmes. Après quelques moments de surprise, les spectateurs finissent par battre des mains, en s'écriant que Sertorius est un homme divin et chéri des dieux; ils le reconduisent dans sa tente, pleins de confiance, et se livrent aux plus heureuses espérances.

XXIII. Pendant qu'il était sur les terres des Saguntins, il fut forcé d'en venir aux mains avec les ennemis, qui, réduits à la plus extrême disette, étaient sortis de leur camp pour fourrager et ramasser des vivres. Les deux armées donnèrent des preuves de la plus grande valeur; Memmius, le plus ha-

bile des lieutenants de Pompée, fut tué au fort du combat. Sertorius, pour qui la victoire paraissait déclarée, fit main-basse sur tous ceux qui lui résistaient encore, et poussa jusqu'à Métellus, qui, en tenant ferme et combattant avec une force au-dessus de son âge, fut blessé d'un coup de lance : les Romains, qui furent témoins de sa blessure, et ceux qui l'apprirent, honteux d'abandonner leur général, et enflammés de colère, reviennent contre l'ennemi, couvrent Métellus de leurs boucliers, l'arrachent de force aux Espagnols et les obligent de reculer. Sertorius, qui voit la victoire lui échapper, voulant assurer du moins la retraite des siens et se donner le temps d'avoir de nouveaux renforts, se retire dans une ville de la montagne très-forte d'assiette, dont il fait aussitôt réparer les murailles et fortifier les postes. Il ne pensait à rien moins qu'à soutenir un siége ; il ne voulait que tromper les ennemis, qui, dans l'espoir de prendre facilement la ville, vinrent en effet l'assiéger ; et, laissant échapper les Barbares, ne songèrent pas à empêcher les renforts que Sertorius faisait rassembler : il avait envoyé des officiers dans les villes de son obéissance, avec ordre de le faire avertir dès qu'ils auraient réuni un assez grand nombre de troupes. Lorsqu'il en reçut l'avis, il passa sans peine au travers des ennemis, et alla joindre ses nouvelles levées. Se voyant alors en force, il revint sur ses pas, coupa les vivres aux ennemis du côté de la terre, en leur dressant des embûches, en les enveloppant et se portant lui-même partout avec une incroyable rapidité ; il arrêtait aussi leurs convois par mer, en croisant sur les côtes avec quelques vaisseaux de pirates. Les généraux ennemis furent donc obligés de se séparer ; Métellus se retira dans les Gaules, et Pompée prit ses quartiers d'hiver dans les pays des Vaccéens. Le défaut d'argent les lui rendait difficiles, et il écrivit au sénat que, s'il n'en recevait bientôt, il serait obligé de ramener son armée à Rome, le sacrifice qu'il avait fait de sa fortune à la défense de l'Italie ne lui permettant pas d'en faire de nouveaux. Déjà même le bruit courait dans Rome que

Sertorius serait en Italie avant Pompée ; tant par son habileté il avait mis dans le dernier embarras les premiers et les plus puissants des généraux que les Romains eussent alors !

XXIV. Métellus lui-même montra son extrême crainte et la haute opinion qu'il avait de Sertorius ; il fit publier à son de trompe qu'il donnerait cent talents d'argent et deux mille plèthres[1] de terre au premier Romain qui le tuerait ; et si c'était un banni, il y ajoutait la promesse de son rappel. Acheter sa mort par une trahison, c'était déclarer qu'il n'espérait rien de la force : enfin, étant venu à bout de le vaincre dans un combat, il fut si enflé, si ravi de ce succès, qu'il prit le titre d'*imperator*, et que les villes par où il passait lui dressèrent des autels et lui offrirent des sacrifices. Il souffrit même, dit-on, qu'on lui mît des couronnes sur la tête, qu'on lui donnât des festins somptueux, où, pendant qu'il était à table, vêtu d'une robe triomphale, on faisait descendre du plancher, par le moyen de machines, des figures de la Victoire, qui portaient dans leurs mains des trophées d'or et des couronnes, où enfin des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantaient à sa louange des hymnes de triomphe : vanité ridicule, d'être ainsi enflé d'orgueil et ivre de joie pour avoir battu dans une retraite celui qu'il appelait le fugitif de Sylla, le reste de la défaite de Carbon. Quelle différence de cette conduite avec la magnanimité de Sertorius ! Il avait donné le nom de sénat aux sénateurs qui s'étaient réfugiés de Rome dans son camp ; il prenait parmi eux ses questeurs et ses lieutenants, et se conformait en tout aux lois et aux coutumes des Romains. Quoiqu'il fît la guerre avec les troupes et l'argent des villes d'Espagne, il ne céda jamais aux Espagnols, même de paroles, aucune part à l'autorité souveraine, et leur donna toujours des Romains pour gouverneurs et pour capitaines ; il ne s'était proposé que de rendre la liberté aux Romains, et non d'accroître, au préjudice des Romains, la puissance des Espagnols.

[1] Les cent talents valaient cinq cent mille livres de notre monnaie. Le plèthre était une mesure de cent pieds.

XXV. Car il aimait tendrement sa patrie, et désirait vivement d'y retourner ; mais ce désir ne l'empêchait pas de montrer, dans ses malheurs, le plus grand courage : jamais il ne fit la moindre bassesse auprès de ses ennemis : au contraire, dans ses victoires, il envoyait dire à Métellus et à Pompée qu'il était prêt à poser les armes, pour aller vivre à Rome en simple particulier, si on lui permettait d'y retourner ; qu'il préférait la vie la plus obscure dans sa patrie à l'empire du monde entier, qu'il faudrait acheter par l'exil. Ce grand amour de la patrie venait surtout, à ce qu'on assure, de sa tendresse extrême pour sa mère, qui l'avait élevé avec soin depuis qu'il était resté orphelin en bas âge, et à laquelle il était uniquement attaché. Appelé par les amis qu'il avait en Espagne pour en prendre le commandement, il y apprit la mort de sa mère, et il fut accablé d'une douleur si vive qu'il voulut renoncer à la vie ; il resta sept jours entiers couché à terre, sans donner le mot aux troupes, et sans voir ses amis. Ses officiers et ceux qui partageaient avec lui le commandement, ayant environné sa tente, ne purent le déterminer qu'avec peine à se montrer aux soldats, à leur parler, à se mettre à la tête des affaires, qui étaient dans le meilleur état : aussi le regardait-on assez généralement comme un esprit doux, ami du repos, que des motifs puissants avaient, contre son inclination, porté au commandement des armées, qui, ne pouvant vivre en sûreté dans son pays et poussé par ses ennemis à prendre les armes, n'avait cherché, en faisant la guerre, que sa sûreté personnelle.

XXVI. Son traité avec Mithridate est une nouvelle preuve de sa grandeur d'âme. Ce prince, abattu par Sylla, s'étant relevé comme pour commencer une seconde lutte, entra de nouveau dans l'Asie. La réputation de Sertorius était dejà répandue dans toutes les contrées, et les commerçants qui revenaient des mers du couchant remplissaient le royaume de Pont du bruit de ses exploits[1]. Mithridate, excité par les flatteries de ses courtisans, qui comparaient Sertorius à Annibal et lui-même à Pyrrhus ;

[1] Le texte ajoute : comme de marchandises étrangères.

qui lui assuraient que les Romains, attaqués de deux côtés à la fois, ne pourraient jamais tenir contre deux si grands généraux et contre des puissances devenues si redoutables, quand le plus habile capitaine serait réuni au plus grand des rois; Mithridate, dis-je, résolut de lui envoyer des ambassadeurs. Il les fit partir pour l'Espagne avec des lettres, et les chargea d'offrir de vive voix à Sertorius des vaisseaux et de l'argent pour soutenir la guerre, à condition que Sertorius lui assurerait la possession de toute l'Asie, qu'il avait éte forcé de céder aux Romains, par le traité que Sylla avait fait avec lui. Sertorius, ayant reçu ces ambassadeurs, assembla son conseil, qu'il appelait le sénat; ils furent tous d'avis d'accepter avec joie les propositions de Mithridate, puisqu'il ne demandait qu'un vain nom, qu'un titre inutile de ce qui ne leur appartenait pas, et qu'il leur donnait en échange les choses dont ils avaient le plus grand besoin. Mais Sertorius rejeta ce conseil; il dit qu'il laisserait volontiers à Mithridate la Bythynie et la Cappadoce, pays toujours gouvernés par des rois et où les Romains n'avaient rien à prétendre; mais qu'une province qu'il avait enlevée aux Romains, qui la possédaient à plus juste titre, qu'il avait perdue ensuite dans la guerre, vaincu par Fimbria, et qu'il venait de céder à Sylla par un traité, il ne souffrirait jamais qu'elle rentrât sous sa domination : « Car, ajouta-t-il, « je veux que Rome s'agrandisse par mes victoires, et je ne « veux pas devoir mes victoires à l'affaiblissement de Rome. « Un homme de cœur ne désire qu'une victoire honorable, « et il ne voudrait pas sauver sa vie même par des moyens « honteux. »

XXVII. Cette réponse, rapportée à Mithridate, le frappa d'étonnement : « Quels ordres nous donnera donc Sertorius, dit-« il à ses amis, lorsqu'il sera dans Rome, assis au milieu du « sénat, si maintenant, relégué sur les côtes de l'océan Atlan-« tique, il fixe les bornes de mon royaume et me menace de « la guerre, à la première entreprise que je ferai sur l'Asie! » C'est pourtant sur ce pied que le traité fut conclu et juré. Mi-

thridate conservait la Bithynie et la Cappadoce, et Sertorius s'obligeait de lui envoyer un général et des troupes ; de son côté, Mithridate s'engageait à lui fournir quarante vaisseaux et trois mille talents[1]. Sertorius lui envoya pour général, en Asie, Marcus Marius, l'un des sénateurs romains qui s'étaient réfugiés auprès de lui, avec lequel Mithridate prit quelques villes d'Asie; et lorsque Marius, précédé de ses faisceaux de verges et de ses haches, entrait dans une ville, Mithridate le suivait, prenant de lui-même le second rang et faisant auprès de Marius le rôle de courtisan. Le général romain donnait la liberté à quelques-unes de ces villes, en affranchissait d'autres de tout impôt, en leur déclarant que c'était à Sertorius qu'elles devaient ce bienfait. Ainsi, l'Asie, foulée par les fermiers de la république, opprimée par l'avarice et l'insolence des troupes qu'on y avait mises en garnison, se sentit relever de nouveau sur les ailes de l'espérance, et désira vivement le nouveau gouvernement dont on lui offrait la perspective consolante.

XXVIII. Cependant, en Espagne, les sénateurs et les généraux qui étaient avec Sertorius n'eurent pas plus tôt conçu l'espoir d'être en état par eux-mêmes de résister aux ennemis, que leurs craintes dissipées firent place à une jalousie aussi folle qu'imprudente contre la puissance de Sertorius. Ils étaient surtout excités par Perpenna qui enflé, d'un vain orgueil, à cause de sa naissance, aspirait au commandement et semait secrètement parmi ses amis les propos les plus séditieux : « Quel démon ennemi nous maîtrise, leur disait-il, et nous « précipite chaque jour dans de plus grands malheurs? Nous « avons dédaigné d'obéir, au sein même de notre patrie, aux « ordres de Sylla, qui était maître de la terre et de la mer. Con- « duits par notre mauvaise destinée, nous sommes venus ici « dans l'espoir d'être libres, et nous nous soumettons volon- « tairement à la servitude; satellites de la fuite de Sertorius, « qui nous donne un vain titre de sénat, devenu l'objet de la « risée de ceux qui l'entendent prononcer ; et cependant nous

[1] Environ quinze millions de notre monnaie.

« souffrons les mêmes injures, nous recevons les mêmes ordres, nous supportons les mêmes travaux que des Espagnols « et des Lusitaniens ! » La plupart des officiers, remplis de ces propos, mais craignant la puissance de Sertorius et n'osant pas en venir à une rebellion ouverte, ruinaient en secret ses affaires ; ils maltraitaient les Barbares, ils leur infligeaient les punitions les plus rigoureuses, ils les accablaient d'impôts, et tout cela au nom de Sertorius. De là des séditions et des révoltes dans les villes : ceux qu'il y envoyait pour les apaiser et pour adoucir les esprits, multipliaient partout les soulèvements et répandaient de plus en plus le feu de la sédition. Sertorius, poussé à bout, démentit alors la douceur et la bonté qu'il avait toujours montrées, et se rendit coupable de la plus horrible injustice envers les jeunes gens qu'il faisait élever dans la ville d'Osca : il fit mourir les uns et vendre les autres[1].

XXIX. Perpenna, qui déjà s'était donné plusieurs complices de la conjuration qu'il tramait, y fit entrer aussi Manlius, l'un des principaux officiers de Sertorius. Ce Manlius aimait un jeune garçon ; et pour lui montrer jusqu'où allait sa tendresse, il lui fit part de la conspiration et lui conseilla de laisser tous ses rivaux, pour ne s'attacher qu'à lui ; qu'il le verrait dans peu de jours élevé à une très-grande puissance. Ce jeune homme, qui avait plus d'inclination pour un certain Aufidius, dont il était aussi fort aimé, lui découvrit le complot. Aufidius en fut fort étonné, car il était lui-même de la conjuration ; mais il ne savait pas que Manlius y fût entré. Bien plus troublé quand ce jeune homme lui nomma Perpenna, Grécinus et quelques autres qu'il savait être au nombre des conjurés, il traita, devant ce jeune homme, tous ces propos de chimères, et lui dit de n'ajouter aucune foi à ce que lui disait Manlius, qui n'était qu'un homme vain et léger. Cependant il va trouver Perpenna, lui apprend le danger où ils se trouvent et lui

[1] On ne peut excuser cette action aussi injuste que cruelle de Sertorius ; les infidélités de ses officiers n'étaient pas un motif de se porter à cette exécution sanglante contre des jeunes gens qui n'avaient aucune part à ces injustices.

conseille de hâter le moment de l'exécution. Les autres conjurés ayant appuyé son avis, ils mènent à Sertorius un homme qu'ils avaient suborné et qui lui remit des lettres par lesquelles on apprenait qu'un de ses lieutenants avait remporté une victoire importante et fait un grand carnage des ennemis. Sertorius, ravi de joie, fit un sacrifice pour remercier les dieux de cette heureuse nouvelle. Perpenna saisit ce moment pour l'inviter à un festin qu'il donnait à ses amis, qui tous étaient des complices de la conjuration, et il lui fait de si vives instances qu'il le détermine à s'y rendre.

XXX. Sertorius faisait observer dans tous ses repas beaucoup de modestie et de décence; il n'y souffrait ni action, ni discours déshonnêtes, et ne permettait à ses convives que des amusements sages; la bonne chère n'y amenait jamais aucune insolence. Ce jour-là, quand on fut au milieu du souper, les conjurés, qui cherchaient à exciter une querelle, se permirent hautement des paroles obscènes, et, feignant d'être ivres, ils commirent les actions les plus indécentes, afin d'irriter Sertorius. Ce général, soit qu'il ne pût supporter une telle licence, soit que leur bégaiement et leur conduite offensante, à laquelle il n'était pas accoutumé, lui eussent fait pénétrer leur dessein, changea de posture et se renversa sur son lit, afin de ne prendre aucune part à ce qui se passait entre eux. Alors Perpenna prit une coupe pleine de vin, et en buvant il la laissa tomber : au bruit de sa chute, signal dont les conjurés étaient convenus, Antonius, qui était assis au-dessus de Sertorius, lui donne un coup d'épée; Sertorius se sentant frapper, se retourne aussitôt et veut se lever; mais Antonius se jette sur son corps et lui saisit les deux mains. Sertorius, ne pouvant se défendre, expire percé de coups[1].

[1] Plutarque ne nomme point le lieu où Sertorius fut tué; mais de tout ce qui précède on peut conjecturer que ce fut dans la ville même d'Osca : c'est pourquoi Claude Pithon a eu raison de corriger le texte de Strabon, qui, liv. III, p. 161, en parlant de cette mort, dit qu'il mourut de maladie. Il n'est pas possible que Strabon ait ignoré le genre de mort dont avait péri Sertorius; ce passage est donc manifestement corrompu, et il faut y lire : il mourut à Osca.

XXXI. A la première nouvelle de sa mort, la plupart des Espagnols se retirèrent du camp et envoyèrent des ambassadeurs à Métellus et à Pompée, pour se rendre à eux. Perpenna, ayant rassemblé ceux qui étaient restés auprès de lui, voulut, avec les préparatifs que Sertorius avait faits, tenter quelque entreprise ; mais ce fut à sa honte, et il fit voir qu'il n'était pas plus capable de commander que d'obéir. Il osa livrer bataille à Pompée, qui eut bientôt détruit toutes ses forces et le fit lui-même prisonnier. Il ne soutint pas cette dernière infortune avec la dignité convenable à un général. Maître de tous les papiers de Sertorius, il offrit à Pompée de lui montrer les lettres de plusieurs consulaires et d'autres personnages des plus puissants de Rome, qui avaient écrit de leur propre main à Sertorius pour l'appeler en Italie, et qui lui faisaient entendre qu'il y trouverait bien des gens disposés à favoriser une révolution dans le gouvernement. Pompée, dans cette occasion, loin de se conduire en jeune homme, fit une action pleine d'une sagesse et d'une prudence consommées, qui prévint dans Rome de grands troubles et des nouveautés dangereuses. Il rassembla ces lettres avec tous les autres papiers de Sertorius, et les brûla sans les lire ni les laisser lire à personne. Il fit sur-le-champ mourir Perpenna, de peur qu'en nommant quelques-uns de ceux qui avaient écrit ces lettres, il ne donnât lieu à des troubles et à des séditions funestes. Les complices de Perpenna furent presque tous, ou conduits à Pompée qui les fit exécuter, ou, s'étant réfugiés en Afrique, ils y furent tués à coups de flèches par les Maurusiens ; il ne s'échappa qu'Aufidius, le rival de Manlius, soit qu'il ne fût pas connu, soit qu'on le méprisât. Il vieillit dans une bourgade des Barbares, accablé de misère et détesté de tout le monde.

EUMÈNE.

I. Naissance d'Eumène. Il s'attache à Philippe de Macédoine et passe au service de son fils Alexandre. — II. Il éprouve divers désagréments de la part de ce prince. — III. Son partage après la mort d'Alexandre. — IV. Il se joint à Perdiccas. — V. Perdiccas l'établit dans la Cappadoce. — VI. Il remporte une victoire contre Néoptolème. — VII. Il rejette les propositions que lui fait Antipater d'abandonner Perdiccas. Crater marche contre Eumène. — VIII. Songe d'Eumène. — IX. Il livre bataille et Crater est tué. — X. Combat singulier entre Eumène et Néoptolème; celui-ci y périt. — XI. Eumène est condamné à mort par les Macédoniens. — XII. Comment il paie ses troupes. Précautions qu'elles prennent pour sa sûreté. — XIII. Il fait pendre un des siens qui l'avait trahi et lui avait fait perdre une bataille. — XIV. Il empêche ses troupes de piller le bagage d'Antigonus. — XV. Il se retire dans la ville de Nora. Son entrevue avec Antigonus. — XVI. Ce dernier met le siége devant Nora. Comment Eumène exerçait ses soldats dans un espace étroit. — XVII. Accord entre Eumène et Antigonus. — XVIII. Il reçoit des lettres d'après lesquelles il passe en Macédoine. Comment il calme la jalousie d'Antigènes et de Teutame. — XIX. Il se met à l'abri de la mauvaise volonté de ses envieux. — XX. Dans une autre occasion, la vue seule de sa litière fait reculer Antigonus. — XXI. Stratagème par le moyen duquel il arrête la marche d'Antigonus. — XXII. Il est nommé seul général. La jalousie de ce choix porte Antigènes et Teutame à conspirer contre lui. — XXIII. Il enfonce l'armée d'Antigonus. Lâcheté de Peucestas. — XXIV. Eumène est livré à Antigonus. Son discours à son armée. — XXV. Comment il est traité par Antigonus. — XXVI. Ce prince le fait mourir de faim. — *Parallèle de Sertorius et d'Eumène.*

M. Dacier place la mort d'Eumène à l'an du monde 3634, la première année de la 116e olympiade, l'an de Rome 437, 314 ans avant J.-C. — Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 395, jusqu'à l'an 439 de Rome, avant J.-C. 415.

I. L'historien Duris rapporte qu'Eumène, né à Cardie dans la Thrace, était fils d'un homme que sa pauvreté avait réduit à exercer le roulage dans la Chersonèse; mais qu'il reçut une honnête éducation, fut instruit dans les lettres, et dressé à tous les exercices du gymnase[1]. Il était encore dans l'enfance lorsque Philippe, passant par la ville de Cardie, et n'ayant point d'affaire pressée, s'arrêta à voir les jeux d'escrime des

[1] Il y avait dans toutes les grandes villes des lieux publics d'instruction et d'exercices, où tous les enfants, de quelque condition qu'ils fussent, recevaient une éducation honnête.

jeunes garçons et la lutte des enfants. Entre ces derniers Eumène eut tant de succès, il montra tant d'adresse et de courage, qu'il plut à ce prince, qu'il l'emmena avec lui. Mais je trouve plus vraisemblable le récit de ceux qui assurent que Philippe le prit auprès de sa personne, et l'avança, parce que le père d'Eumène était son hôte et son ami. Après la mort de ce prince, comme il parut ne le céder, ni en prudence, ni en fidélité, à aucun des amis d'Alexandre, le nouveau roi le nomma son premier secrétaire; mais il le traita toujours avec autant de distinction que ceux qui avaient le plus de part à son amitié et à sa confiance : aussi, dans son expédition de l'Inde, il l'envoya commander un corps d'armée; et lorsque, après la mort d'Éphestion, il nomma Perdiccas pour remplir sa place, Eumène eut le gouvernement de Perdiccas. Quand Alexandre fut mort, Néoptolème, qui avait été son grand-écuyer, ayant dit un jour qu'il portait le bouclier et la lance de ce prince pendant qu'Eumène le suivait avec son écritoire et ses tablettes, il ne fit que prêter à rire aux Macédoniens, qui n'ignoraient pas qu'outre bien d'autres honneurs qu'Alexandre avait décernés à Eumène, il l'avait encore honoré de son alliance. Barsine, fille d'Artabaze, la première femme qu'Alexandre eût aimée en Asie, et dont il avait eu un fils, nommé Hercule, avait deux sœurs; et lorsque Alexandre choisit des femmes dans les plus nobles familles des Perses, pour les faire épouser à ses compagnons d'armes, il donna à Ptolémée une des sœurs de Barsine, nommée Apama; et à Eumène, Maria, la seconde, qui s'appelait aussi Barsine[1].

II. Cependant il encourut souvent la disgrace d'Alexandre, et se vit plus d'une fois en danger à cause d'Éphestion. Ce favori d'Alexandre ayant un jour donné au joueur de flûte Évius

[1] Après qu'Alexandre eut épousé Statira, fille aînée de Darius, et donné la plus jeune, nommée Drypétis, à Éphestion, afin qu'on trouvât son mariage moins étrange, il persuada aux plus grands seigneurs de sa cour d'en faire de semblables, et de choisir dans les plus nobles familles de Perse quatre-vingt-dix filles, qu'il leur fit épouser.

un logement que les domestiques d'Eumène avaient déjà retenu pour lui, Eumène alla tout en colère, accompagné de Mentor, trouver Alexandre, en criant que ce qu'on avait de mieux à faire était de jeter les armes et d'apprendre à jouer de la flûte, ou à réciter des tragédies. Alexandre, irrité d'abord contre lui, fit ensuite de vives réprimandes à Éphestion ; mais, changeant bientôt de disposition, il sut très-mauvais gré à Eumène de ses plaintes, et trouva qu'il avait parlé avec plus d'insolence contre lui que de liberté contre Éphestion. Dans la suite, lorsque Alexandre voulut envoyer Néarque avec sa flotte, pour reconnaître les côtes de l'Océan, comme il n'avait point d'argent dans son trésor, il en emprunta de ses amis. Eumène, à qui on avait demandé trois cents talents[1], n'en donna que cent ; encore le fit-il de mauvaise grâce, et en disant qu'il avait eu bien de la peine à les tirer de ses receveurs. Alexandre, sans lui faire aucun reproche, refusa son argent; mais il commanda à ses valets de mettre secrètement le feu à la tente d'Eumène, afin de le convaincre de mensonge lorsqu'il transporterait son argent. La tente fut entièrement brûlée, et Alexandre eut à se repentir de l'ordre qu'il avait donné; car tous les papiers qu'Eumène avait en sa garde furent consumés. L'or et l'argent que le feu avait fondus en lingots se montèrent à plus de mille talents[2], dont Alexandre ne prit rien; il écrivit aux satrapes et à ses généraux d'envoyer des copies de toutes les dépêches que le feu avait consumées, et il les fit remettre à Eumène. Un présent qu'Alexandre avait fait à Éphestion occasionna une seconde querelle entre celui-ci et Eumène; ils se dirent mutuellement beaucoup d'injures, et d'abord Eumène n'en fut pas moins bien traité de ce prince. Mais, peu de temps après, Éphestion étant mort, le roi, qui en était inconsolable, témoignait du ressentiment et de l'aigreur à tous ceux qu'il croyait avoir été jaloux d'Éphestion pendant sa vie, et s'être réjouis de sa mort. Il en soupçonnait surtout Eumène, et lui reprochait souvent les querelles qu'il avait eues

[1] Environ cinq cent mille livres de notre monnaie. — [2] Environ cinq millions.

avec lui, et les injures qu'il lui avait dites. Mais Eumène, en homme adroit et insinuant, chercha le remède de sa disgrâce dans ce qui l'avait causée. Il s'étudia à seconder les désirs et le zèle d'Alexandre pour honorer la mémoire d'Éphestion; il lui suggéra de nouveaux moyens de relever ses obsèques, et fournit avec autant d'empressement que de profusion aux frais de ses funérailles et à la construction de son tombeau.

III. La mort d'Alexandre fit naître une vive dispute entre la phalange macédonienne et les courtisans de ce prince. Eumène était porté d'inclination pour ces derniers; mais dans ses conversations il affectait une neutralité convenable, disait-il, à un simple particulier, qui, en sa qualité d'étranger, ne devait pas se mêler des disputes des Macédoniens. Les autres courtisans étant sortis de Babylone, il resta dans la ville, où il parvint à adoucir le plus grand nombre de gens de guerre, et les disposa à des voies d'accommodement. Lors donc qu'une entrevue des généraux eut apaisé les premiers troubles, et qu'ils partagèrent entre eux les gouvernements des provinces et les commandements des armées, Eumène eut la Cappadoce, la Paphlagonie et toute la côte qui est au-dessous de la mer du Pont jusqu'à Trapezunte; elle n'était pas encore sous la domination des Macédoniens, et Ariarathe en était roi; mais Léonatus et Antigonus étaient chargés d'y conduire Eumène avec une puissante armée et de l'établir satrape de cette contrée.

IV. Antigonus n'eut aucun égard à ce que Perdiccas lui avait écrit à ce sujet; rempli des plus hautes espérances, il méprisait tous les autres généraux. Léonatus donc entreprit cette conquête pour Eumène, et descendit en Phrygie; mais Hécatée, tyran des Cardianiens, l'étant venu prier de donner plutôt du secours à Antipater et aux Macédoniens assiégés dans la ville de Lamia [1], il consentit à cette expédition, et pressa Eumène de l'y accompagner et de se réconcilier avec Hécatée; car il y avait entre lui et ce tyran une défiance mu-

[1] Ville de Thessalie.

tuelle, suite de quelques démêlés que leurs pères avaient eus sur le gouvernement de leur patrie. Souvent même Eumène, du vivant d'Alexandre, accusait ouvertement Hécatée de tyrannie, et sollicitait le roi de rendre la liberté aux Cardianiens. Il détournait donc Léonatus de cette guerre contre les Grecs : « Je crains, lui disait-il, qu'Antipater, autant pour « faire plaisir à Hécatée que par la vieille haine qu'il a contre « moi, ne me fasse mourir. » Alors Léonatus, se fiant pleinement à Eumène, ne lui laissa rien ignorer de ses véritables desseins. Il lui avoua que le secours qu'il promettait à Antipater n'était qu'un prétexte, et qu'il était résolu de passer en Macédoine pour s'en rendre maître; il lui montra des lettres de Cléopâtre [1], qui lui proposait de venir à Pella et lui promettait de l'épouser. Eumène, soit crainte d'Antipater, soit mauvaise opinion de Léonatus, en qui il ne voyait qu'un homme inconsidéré, plein d'un emportement téméraire, partit la nuit même avec toute sa suite, composée de trois cents chevaux et de deux cents domestiques bien armés. Il avait en or cinq mille talents [2], avec lesquels il se retira auprès de Perdiccas, à qui il déclara les projets de Léonatus. Cette démarche lui donna tout de suite le plus grand crédit auprès de Perdiccas, qui le fit entrer dans tous ses conseils.

V. Peu de temps après, Perdiccas le conduisit en Cappadoce, à la tête d'une armée qu'il commandait lui-même. Ariarathe fut pris, la province subjuguée ; et Eumène, déclaré satrape, donna aussitôt à ses amis les gouvernements des villes de la Cappadoce, y établit des commandants pour les garnisons, nomma les juges et les intendants qu'il voulut, sans que Perdiccas se mêlât en rien de ces choix. Il partit ensuite avec ce prince, pour ménager son amitié, et pour ne pas trop s'éloigner des autres rois. Mais Perdiccas, qui se croyait sûr du succès de ses desseins, et qui voyait aussi que les pays qu'il laissait derrière lui ne pouvaient être contenus que par un homme fidèle et actif, renvoya Eumène de Cilicie, en appa-

[1] Sœur d'Alexandre. — [2] Environ vingt-cinq millions.

rence pour le laisser dans son gouvernement, mais en effet pour tenir dans la soumission l'Arménie, qui, contiguë à ses états, était troublée par Néoptolème, homme enflé d'orgueil et rempli d'une vaine confiance. Eumène essaya de le gagner par la persuasion ; et ayant trouvé la phalange macédonienne pleine de fierté et d'audace, il forma, pour être en état de lui tenir tête, un corps de cavalerie, composé des naturels du pays qui savaient monter à cheval, et leur accorda des immunités et des exemptions d'impôts ; il acheta même des chevaux, qu'il donna à ceux de ses officiers en qui il avait le plus de confiance ; aiguisa leur courage par les récompenses et les dons qu'il leur distribua, et endurcit leurs corps à la fatigue par des exercices et des mouvements continuels. Aussi, de tous ces Macédoniens, les uns furent fort surpris, les autres très-rassurés, lorsqu'ils virent qu'en si peu de temps il avait rassemblé autour de sa personne six mille trois cents chevaux.

VI. Cependant Cratère et Antipater, après avoir soumis les Grecs, passèrent en Asie, pour y détruire la puissance de Perdiccas ; et l'on annonçait déjà qu'ils étaient prêts à se jeter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui se préparait à faire la guerre contre Ptolémée, donna à Eumène le commandement général de toutes les troupes d'Arménie et de Cappadoce ; il écrivit à Alcétas et à Néoptolème d'obéir à Eumène, à qui il mandait en même temps de tout ordonner comme il le jugerait à propos. Alcétas refusa nettement de prendre part à cette expédition, parce que les Macédoniens qu'il commandait avaient honte de combattre contre Antipater, et que même, par affection pour Cratère, ils étaient tous disposés à lui obéir. Néoptolème ne se cachait pas de la trahison qu'il tramait contre Eumène ; au lieu de suivre l'ordre qu'il avait reçu de se joindre à lui, il rangea son armée en bataille et l'attaqua. Eumène recueillit en cette occasion les premiers fruits de sa prévoyance et de ses sages préparatifs. Son infanterie fut battue ; mais avec sa cavalerie il mit Néoptolème en fuite,

prit tous ses bagages, et, revenant sur la phalange ennemie qui s'était débandée à la poursuite de son infanterie, il lui fit mettre bas les armes, et l'incorpora dans ses troupes, après lui avoir fait prêter serment de fidélité.

VII. Néoptolème, ayant rallié quelques fuyards, se réfugia auprès de Cratère et d'Antipater, qui envoyèrent une ambassade à Eumène, pour l'inviter à passer dans leur parti ; ils lui promettaient de lui assurer la libre jouissance de son gouvernement, et d'y joindre même d'autres provinces avec de nouvelles troupes, à la seule condition de devenir l'ami d'Antipater, et de ne pas renoncer à l'amitié de Cratère. « Mon « ancienne liaison avec Antipater, répondit Eumène aux « ambassadeurs, ne me permet pas de devenir son ami, « lorsque je le vois traiter hostilement le mien ; je suis prêt « à réconcilier Cratère à Perdiccas, à cimenter même leur « amitié à des conditions justes et raisonnables ; mais si « Cratère entreprend de lui enlever ses états, je les défendrai « contre l'injustice de ses agresseurs, tant qu'il me restera « une goutte de sang ; et j'abandonnerai mon corps et ma « vie, plutôt que de trahir la foi que je lui ai jurée. » D'après cette réponse, Antipater et Cratère délibéraient à loisir sur le parti qu'ils devaient prendre dans une affaire si importante, lorsqu'ils virent arriver Néoptolème qui venait leur apprendre sa défaite, et les presser l'un et l'autre de le secourir. Il s'adressa surtout à Cratère : « Les Macédoniens, lui dit-il, désirent vivement de vous avoir pour chef ; ils n'auront pas « plus tôt vu votre chapeau à la macédonienne et entendu « votre voix, qu'ils iront se rendre à vous avec leurs armes. » Il est vrai que Cratère jouissait d'une si grande réputation parmi les Macédoniens, qu'après la mort d'Alexandre ils l'avaient la plupart désiré pour roi, se souvenant que son affection pour eux lui avait fait encourir plus d'une fois la disgrace de ce prince. Lorsque Alexandre affectait les manières des Perses, Cratère cherchait à l'en éloigner, et défendait les coutumes de son pays, que le roi commençait à dédaigner,

pour se livrer au faste et à l'orgueil des Barbares. Cratère envoya donc Antipater en Cilicie, et, prenant lui-même la plus grande partie de l'armée, il marcha avec Néoptolème contre Eumène, persuadé que, n'étant pas attendu, il écraserait aisément ses troupes, qui, dans la joie d'une victoire récente, devaient être en désordre et ne songer qu'à faire bonne chère.

VIII. Qu'Eumène eût prévu de bonne heure l'arrivée de Cratère, et qu'il se fût préparé à le bien recevoir, c'est le fait d'un général vigilant et sage, et non la preuve d'une extrême habileté; mais d'avoir su dérober à ses ennemis la connaissance de tout ce qu'il lui importait de leur laisser ignorer, d'avoir tu à ses troupes le nom du général qu'elles avaient en tête, et de leur avoir fait attaquer Cratère sans qu'elles sussent qui elles allaient combattre; c'est, à mon avis, le chef-d'œuvre d'un grand capitaine. Il fit donc courir le bruit que c'étaient Néoptolème et Pigrès qui revenaient à la tête d'une troupe de cavaliers de Cappadoce et de Paphlagonie. Il avait résolu de décamper la nuit; mais il fut surpris par le sommeil, et eut une vision fort singulière: il crut voir deux Alexandre prêts à combattre l'un contre l'autre, chacun à la tête de sa phalange; Minerve vint au secours de l'un et Cérès à la défense de l'autre; après un combat sanglant, le protégé de Minerve fut vaincu, et Cérès fit une couronne d'épis qu'elle mit sur la tête du vainqueur [1]. Eumène ne douta point que ce songe ne lui fût favorable, parce qu'il combattait pour un pays excellent, déjà couvert d'épis; car cette terre était tout ensemencée, et offrait le spectacle d'une campagne qui, après une longue paix, est couronnée de riches moissons. Sa confiance s'accrut encore lorsqu'il sut que le mot de la bataille était, pour les ennemis, Minerve et Alexandre: il donna à ses troupes celui de Cérès et Alexandre, et commanda à tous

[1] La théologie de ces temps-là accréditait l'opinion que les dieux eux-mêmes, dans ces grandes occasions, venaient au secours des hommes, et prenaient parti dans leurs querelles.

ses soldats de mettre sur leurs têtes des couronnes d'épis, et d'en entourer leurs armes. Il fut plusieurs fois sur le point de déclarer à ses capitaines et à ses officiers à quel général ils avaient affaire, n'osant prendre sur lui de garder seul un secret qu'il était peut-être nécessaire de leur révéler; mais enfin il s'en tint à sa première résolution, et ne confia ce danger qu'à sa pensée.

IX. Quand il rangea son armée en bataille, il ne mit aucun Macédonien en face de Cratère; il lui opposa deux corps de cavalerie étrangère, commandés, l'un par Pharnabaze, fils d'Artabaze, l'autre par Phénix de Ténédos, avec ordre de courir à l'ennemi aussitôt qu'il serait à leur vue et de le charger vivement, sans lui donner le temps de se retirer, ni de parler, sans recevoir aucun des hérauts qu'il pourrait envoyer; car ce qu'il craignait le plus, c'était que les Macédoniens, s'ils venaient à reconnaître Cratère, ne passassent aussitôt dans son armée. Pour lui, avec l'élite de sa cavalerie, qui formait un corps de trois cents hommes, il se plaça à l'aile droite, où il devait combattre contre Néoptolème. Quand les soldats d'Eumène eurent passé une colline qui séparait les deux armées et qu'ils aperçurent les ennemis, ils fondirent sur eux avec tant d'impétuosité, que Cratère, étonné, maudit mille fois Néoptolème, qui lui avait donné la fausse espérance de la désertion des Macédoniens; il exhorta néanmoins ses officiers à combattre avec courage et chargea vigoureusement l'ennemi. Le premier choc fut des plus rudes; les lances volèrent bientôt en éclats, et on en vint aux épées. Cratère, bien loin de déshonorer la mémoire d'Alexandre, fit mordre la poussière à plusieurs ennemis, et renversa plus d'une fois tout ce qui lui faisait résistance; enfin, blessé dans le flanc par un Thrace, il tomba de cheval. Les ennemis passèrent près de lui sans le reconnaître; le seul Gorgias, un des officiers d'Eumène, le reconnut, et, ayant mis pied à terre, il plaça une garde autour de lui, comme il était près de rendre le dernier soupir.

X. Néoptolème, de son côté, attaqua le corps que commandait Eumène. L'ancienne haine dont ils étaient animés l'un contre l'autre, et la colère qui les transportait dans l'action, les aveuglaient tellement qu'ils firent deux attaques sans se rencontrer ; ils se reconnurent à la troisième, et, mettant aussitôt l'épée à la main, ils fondirent l'un sur l'autre en jetant de grands cris. Leurs chevaux, qui couraient avec impétuosité, se heurtèrent de front comme deux galères qui vont à l'abordage; alors, abandonnant la bride, ils se saisissent des mains, s'efforcent de s'arracher les casques et de rompre les courroies de leurs cuirasses. Pendant qu'ils sont ainsi aux prises l'un contre l'autre, les chevaux s'échappent, et ils tombent tous deux à terre; mais, au lieu de se lâcher mutuellement, ils continuent à lutter avec la même force. Néoptolème s'étant relevé le premier, Eumène lui coupe le jarret et se relève aussitôt lui-même. Son ennemi, ne pouvant se soutenir sur sa jambe blessée, et forcé de mettre un genou en terre, se défendait néanmoins d'en bas avec beaucoup de courage, mais il ne pouvait porter aucun coup mortel; blessé enfin à la gorge, il tombe étendu par terre. Eumène, aveuglé par sa colère et par sa haine invétérée, lui arrache ses armes et l'accable d'injures, sans s'apercevoir que Néoptolème tenait encore son épée : il l'en frappe dans l'aine, au défaut de la cuirasse; mais le coup porté par une main défaillante, fit à Eumène plus de peur que de mal.

XI. Eumène, après l'avoir dépouillé de ses armes, sentit lui-même les douleurs de ses blessures, car il avait les cuisses et les bras percés de coups : cependant il remonte à cheval et court à l'aile droite, où il croyait que les ennemis tenaient encore ferme. Là, ayant appris que Cratère avait été tué, il court à lui à toute bride, il le trouve respirant encore et n'ayant pas perdu toute connaissance ; il met pied à terre, et, fondant en larmes, lui tend la main, déplore son infortune, maudit Néoptolème et gémit sur la nécessité où on l'a réduit de combattre contre son compagnon et son ami et de lui por-

ter ou de recevoir de lui un coup funeste. Cette seconde bataille, qu'Eumène gagna à dix jours de la première et dans laquelle il avait vaincu l'un de ses ennemis par sa prudence, et l'autre par son courage, accrut beaucoup sa réputation; mais elle alluma contre lui une haine et une envie extrêmes parmi ses alliés autant que parmi ses ennemis; ils voyaient tous avec la plus grande peine qu'un étranger eût, avec les armes et les bras des Macédoniens, défait et tué le premier et le plus célèbre de leurs capitaines. Si la nouvelle de la mort de Cratère fût parvenue plus tôt à Perdiccas, aucun autre que lui n'eût régné sur les Macédoniens; mais elle n'arriva à son armée que deux jours après que Perdiccas eut été tué en Égypte dans une sédition. Les Macédoniens n'eurent pas plus tôt appris la mort de Cratère, qu'ils prononcèrent contre Eumène une sentence de proscription et qu'ils chargèrent Antigonus et Antipater de marcher contre lui.

XII. Eumène, ayant rencontré les haras du roi qui paissaient sur le mont Ida[1], prit les chevaux dont il avait besoin, et en envoya la décharge à ceux qui en avaient l'intendance. Antipater l'ayant appris : « J'admire, dit-il en riant, la prévoyance « d'Eumène, qui s'imagine qu'il nous rendra ou qu'il nous « demandera compte des biens du roi. » Eumène, dont la cavalerie faisait la principale force, qui d'ailleurs avait l'ambition de faire voir à Cléopâtre toute sa puissance, voulait livrer bataille auprès de Sardes, dans les plaines de la Lydie; mais, à la prière de cette princesse, qui craignait qu'Antipater ne la soupçonnât d'intelligence avec Eumène, il gagna la haute Phrygie et hiverna dans la ville de Célènes, où Alcétas, Polémon et Docimus, lui ayant disputé le commandement de l'armée : « Voilà bien, dit Eumène, ce qu'on dit communément : « personne ne tient compte du danger de tout perdre[2]. » Il avait promis à ses soldats de les payer dans trois jours; mais,

[1] Montagne d'Asie, près de Troie.

[2] Ce proverbe s'applique à ceux qui, menacés du plus grand danger, exposent ce qu'ils ont de plus précieux, et leur vie même, pour de moindres intérêts,

comme il manquait d'argent, il leur vendit les fermes et les châteaux du pays avec les troupeaux et les hommes, qui s'y trouvaient en grand nombre. Les capitaines et les chefs des mercenaires qui avaient fait ces acquisitions s'en emparaient de force, avec les machines et les batteries qu'Eumène leur fournissait, et, du butin qu'ils y faisaient, ils acquittaient la paie de leurs soldats. Cette conduite rendit tellement à Eumène l'affection des troupes, que les officiers des ennemis ayant jeté dans le camp des billets par lesquels ils promettaient cent talents [1] et de grands honneurs à quiconque tuerait Eumène, les Macédoniens, indignés, arrêtèrent sur-le-champ que mille de leurs principaux officiers feraient tour à tour auprès de lui les fonctions de gardes-du-corps ; qu'ils seraient sans cesse à ses côtés et passeraient la nuit devant sa tente. Tous les officiers s'y prêtèrent volontiers et reçurent de lui avec plaisir les marques d'honneur que les rois de Macédoine donnaient à leurs amis ; car Eumène avait le droit de distribuer des chapeaux, des manteaux de pourpre à la façon du pays ; et ces sortes de présents passaient chez les Macédoniens pour les plus honorables qu'un roi pût faire.

XIII. La prospérité élève les âmes naturellement faibles et petites, qui, vues de ce degré d'élévation où la fortune les a placées, paraissent avoir un certain air de grandeur et de dignité ; mais l'homme véritablement grand et ferme montre bien mieux dans l'adversité la grandeur naturelle de son caractère, et tel parut Eumène. Trahi par un des siens, battu et poursuivi par Antigonus, dans le pays des Orciniens[2] en Cappadoce, il ne donna pas au traître le temps de fuir chez les ennemis ; il le fit arrêter et pendre sur-le-champ. Au milieu de sa fuite, il revint tout à coup sur ses pas, et, prenant un chemin opposé à celui des ennemis qui le poursuivaient, il

comme le faisaient alors Alcétas, Polémon et Docimus, qui, voyant Antigonus prêt à les attaquer avec des forces redoutables, disputaient à Eumène le commandement.

[1] Environ cinq cent mille livres. — [2] La position de ce pays est inconnue.

passa près d'eux sans être aperçu, et, arrivé sur le champ de bataille où il venait d'être vaincu, il y campa, fit ramasser les corps de ceux qui avaient péri dans le combat, construisit un bûcher avec les portes des maisons de tous les villages voisins, brûla séparément les corps des capitaines et ceux des soldats ; et, après leur avoir élevé des monceaux de terre pour tombeaux, il décampa. Antigonus, qui revint bientôt après dans le même endroit, ne pouvait assez admirer son audace et sa fermeté.

XIV. Ayant rencontré dans sa route les bagages d'Antigonus, il lui était facile de faire prisonnier un très-grand nombre d'hommes libres et d'esclaves, de s'emparer de toutes les richesses que ce prince avait amassées dans tant de guerres et de pillages, s'il n'eût pas craint que ses soldats, appesantis dans leur fuite par ce butin immense, n'eussent plus la force de soutenir des courses continuelles, ni la patience d'attendre que le temps, dont il espérait le plus pour le succès de cette guerre, obligeât Antigonus de porter ailleurs ses pas. Mais comme il était presque impossible d'empêcher les Macédoniens de se jeter sur une proie qu'ils avaient sous la main, il leur ordonna de prendre leur repas, de faire repaître leurs chevaux et de marcher ensuite à l'ennemi. Cependant il fit dire secrètement à Ménandre, qui était chargé de la conduite du bagage, qu'étant depuis longtemps son ami et lui voulant toujours du bien, il l'avertissait de pourvoir à sa sûreté, de quitter au plus tôt la plaine, où il serait facilement enlevé, et de se retirer au pied de la montagne, qui n'était pas accessible à la cavalerie, où il ne pourrait être enveloppé. Ménandre, ayant senti dans quel danger il était, gagna sur-le-champ la montagne. Alors Eumène fit partir ouvertement ses coureurs pour battre la plaine et donna l'ordre de brider les chevaux, comme devant les mener tout de suite à l'ennemi. Dans ce moment les coureurs étant venus rapporter que Ménandre avait gagné des lieux très-difficiles où il ne pouvait être forcé, Eumène, affectant le plus grand chagrin, fit continuer la

marche. Lorsque Ménandre raconta ce trait à Antigonus, tous les Macédoniens qui étaient présents louèrent fort Eumène, et témoignèrent de l'affection pour un général qui, pouvant réduire leurs enfants à l'esclavage et déshonorer leurs femmes, les avait épargnés et avait favorisé leur fuite. « Mes amis, « leur dit Antigonus, ce n'est pas par intérêt pour nous qu'il « les a traités ainsi ; c'est qu'il a craint de se donner des en« traves qui pouvaient l'arrêter dans sa retraite. »

XV. Cependant Eumène, qui, fuyant toujours devant Antigonus, errait de tous côtés, conseilla à la plupart de ses soldats de se retirer, soit qu'il voulût pourvoir à leur sûreté, soit qu'il craignît de traîner après lui une troupe trop faible pour combattre, et trop nombreuse pour cacher sa fuite. Il alla s'enfermer dans Nora, lieu fort d'assiette sur les confins de la Lycaonie et de la Cappadoce, n'ayant avec lui que cinq cents chevaux et deux cents hommes de pied. Là, plusieurs de ses amis, qui ne purent supporter les incommodités de ce séjour et la disette où ils se trouvaient, lui ayant demandé leur congé, il les embrassa tous, les combla de témoignages d'amitié et leur permit d'aller où ils voudraient. Antigonus l'avait suivi de près, et, avant de mettre le siége devant la place, il lui fit proposer une conférence ; Eumène répondit qu'Antigonus avait auprès de lui plusieurs amis et plusieurs capitaines qui pourraient le remplacer ; mais qu'aucun de ceux qu'il s'était chargé de défendre n'était capable de commander à sa place ; que s'il voulait avoir une conférence, il n'avait qu'à lui envoyer des otages. Antigonus lui ayant fait dire par un second message que c'était à lui à venir trouver celui qui était le plus fort : « Tant que je serai maître de mon « épée, répliqua Eumène, je ne croirai personne plus fort « que moi. » Antigonus envoya donc pour otage, comme Eumène l'avait demandé, Ptolémée son propre neveu, et Eumène se rendit auprès de lui. Ils se saluèrent et s'embrassèrent avec de grandes démonstrations d'amitié, comme ayant vécu longtemps ensemble dans la plus intime familiarité. Leur entrevue

fut assez longue : Eumène ne demanda ni sûreté pour sa personne, ni oubli du passé, mais son rétablissement dans ses états et la restitution de tout ce qu'on lui avait assigné pour partage. Sa grandeur d'âme et sa hardiesse étonnèrent et remplirent d'admiration tous ceux qui étaient présents à cette conférence. Les Macédoniens accouraient en foule pour voir quel homme c'était qu'Eumène ; car, depuis la mort de Cratère, personne n'avait fait tant de bruit dans l'armée. Mais Antigonus, craignant qu'on ne lui fît quelque violence, cria d'abord aux soldats de ne point approcher, et ensuite fit chasser à coups de pierres ceux qui s'étaient avancés. Enfin, prenant Eumène entre ses bras, il fit écarter la foule par ses gardes et eut encore assez de peine à le reconduire en sûreté.

XVI. Dès qu'il s'en fut retourné, Antigonus environna de murailles le fort de Nora, y laissa un corps de troupes pour continuer le siége, et partit avec le reste de son armée. La place était abondamment pourvue de blé, d'eau et de sel, mais elle manquait de toute autre espèce de nourriture qui pût rendre le pain plus agréable à manger. Cependant Eumène, avec le peu qu'il avait, et malgré le siége, traitait de son mieux ses compagnons d'armes, et, les invitant tour à tour à sa table, il assaisonnait ses repas d'une conversation pleine de grâces et d'une aimable familiarité. Son air doux et gracieux ne ressemblait pas à celui d'un guerrier qui avait toujours été sous les armes. Il avait la taille belle, la fraîcheur d'un jeune homme, et une telle proportion dans toutes les parties de son corps, que l'art le plus parfait n'aurait pu la surpasser. Il avait peu d'éloquence, mais son style était doux et persuasif, comme on peut en juger par ses lettres. Rien n'incommodait tant ses soldats que l'espace étroit où ils étaient resserrés ; enfermés dans de petites maisons, n'ayant qu'un terrain de deux stades de circuit [1], ils pouvaient à peine s'y retourner et faire quelque exercice après les repas ; leurs chevaux mêmes, faute d'action, devenaient lourds et pesants.

[1] Deux cent cinquante toises.

Eumène, pour dissiper cette langueur causée par leur oisiveté et pour les rendre aussi plus légers à la fuite, si elle devenait nécessaire, leur assigna pour lieu d'exercice la plus grande maison qui fût dans la place, et qui avait quatorze coudées de long ; il leur ordonna de s'y promener d'abord lentement et ensuite de doubler peu à peu le pas. Pour les chevaux, il les faisait suspendre les uns après les autres avec de longues sangles attachées au plancher et qu'on leur passait sous le cou ; après quoi on les élevait en l'air par le moyen de poulies, de manière qu'ils n'étaient appuyés que sur les pieds de derrière, et que, des pieds de devant, ils touchaient à peine la terre du bout de la pince. Dans cette position, les palefreniers les excitaient par leurs cris et par les coups de fouet qu'ils leur donnaient. Ces animaux, pleins de fureur, ruaient de leurs pieds de derrière et s'agitaient avec violence ; en cherchant à s'appuyer de leurs pieds de devant et à frapper la terre, ils donnaient à tout leur corps une tension si forte, qu'ils étaient tout essoufflés et couverts de sueur. Cet exercice était aussi propre à leur donner de la force qu'à les rendre souples et agiles ; on leur faisait manger ensuite leur orge pilé, afin qu'il fût plus facile et plus prompt à digérer.

XVII. Pendant que le siége traînait en longueur, Antigonus apprit qu'Antipater était mort en Macédoine et que les intrigues de Cassandre et de Polyperchon y excitaient de grands troubles : concevant alors les plus grandes espérances, et embrassant déjà tout l'empire dans ses vastes pensées, il voulut avoir Eumène pour ami et pour second dans l'exécution de ses projets. Il lui députa donc Hiéronyme, pour lui proposer un traité de paix, avec une formule de serment, à laquelle Eumène fit quelque changement, après avoir pris les Macédoniens même qui l'assiégeaient pour juges de celui des deux serments qui était le plus juste. Antigonus, au commencement du sien, ne disait qu'un mot en passant de la maison royale, et dans le reste du serment il ne liaît Eumène qu'à lui. Eumène, au contraire, dans celui qu'il proposait, nommait

Olympias la première, avec les rois ses enfants; il jurait ensuite, non qu'il s'attacherait à Antigonus seul et qu'il aurait les mêmes amis et les mêmes ennemis que lui; mais qu'il servirait Olympias et les princes, dont les amis et les ennemis seraient aussi les siens. Ce serment ayant paru le plus équitable, les Macédoniens le lui firent prêter, et aussitôt, levant le siége, ils envoyèrent vers Antigonus, afin qu'il se liât à Eumène par le même serment. Eumène rendit aux Cappadociens tous leurs otages qu'il avait à Nora; et ceux qui les reçurent lui donnèrent en échange des chevaux, des bêtes de somme et des tentes. Il rallia tous ceux de ses soldats qui, ayant fui après la perte de la bataille, erraient dans la campagne; il en forma un corps d'environ mille chevaux, avec lesquels il se retira précipitamment; car il craignait toujours Antigonus, et il avait raison; non seulement ce prince envoya ordre de l'assiéger de nouveau et de l'enfermer de murailles, mais encore il écrivit une lettre pleine d'aigreur aux Macédoniens qui avaient approuvé la correction qu'Eumène avait faite à son serment.

XVIII. Pendant qu'Eumène errait de côté et d'autre, on lui apporta des lettres de la part de ceux qui, en Macédoine, craignaient l'agrandissement d'Antigonus; Olympias l'appelait auprès d'elle pour se charger de la tutelle et de l'éducation du fils d'Alexandre, qu'on cherchait à faire périr. Polyperchon et le roi Philippe lui mandaient de se mettre à la tête de l'armée qui était en Cappadoce, et d'aller faire la guerre à Antigonus; de prendre dans le trésor de Cyndes cinq cents talents [1] pour réparer ses propres pertes, et autant qu'il en aurait besoin pour les frais de la guerre. Ils firent passer le même ordre à Antigènes et à Teutame, commandants des Argyraspides. Ces deux officiers, ayant reçu ces lettres, se présentèrent à Eumène avec tous les dehors de l'amitié; mais ils ne purent cacher la jalousie dont ils étaient remplis, ne se croyant pas faits pour servir sous Eumène. Celui-ci, afin d'apaiser leur en-

[1] Deux millions cinq cent mille livres de notre monnaie.

vie, dit qu'il n'avait pas besoin de l'argent qu'on lui avait assigné sur le trésor, et ne voulut en rien prendre; il chercha dans la superstition un remède à leur ambition et à leur jalousie, qui leur faisaient refuser d'obéir, quoiqu'ils fussent incapables de commander. Il leur dit qu'Alexandre lui avait apparu pendant son sommeil et lui avait montré une tente parée avec une magnificence royale, dans laquelle était placé un trône; que ce prince lui avait assuré que s'ils voulaient ne délibérer sur leurs affaires que dans cette tente, il y serait toujours présent lui-même, pour les seconder dans tous leurs desseins et dans toutes leurs entreprises, pourvu qu'ils les commençassent sous ses auspices. Antigènes et Teutame, qui ne voulaient pas aller tenir le conseil chez Eumène, comme il eût cru lui-même contraire à sa dignité qu'on le vît à leur porte, se laissèrent facilement persuader par cette vision. Ils dressèrent donc une tente magnifique, où ils placèrent un trône, qu'ils appelèrent le trône d'Alexandre; et c'était là qu'ils s'assemblaient pour délibérer sur leurs plus grands intérêts.

XIX. Ils s'étaient mis en marche vers les hautes provinces, lorsque Peucestas, un ami d'Eumène, étant venu les joindre avec les autres satrapes, ils réunirent toutes leurs troupes, qui, par leur nombre et par la richesse de leur équipage, relevèrent beaucoup la confiance des Macédoniens. Mais la licence dans laquelle ces troupes vivaient depuis la mort d'Alexandre les avait rendues si indociles, si recherchées dans leur manière de vivre; elle leur avait inspiré un orgueil si tyrannique, accru encore par l'arrogance des Barbares, que les soldats ne pouvaient ni s'accorder, ni se supporter les uns les autres. On les voyait flatter sans mesure les Macédoniens, faire pour eux les frais des festins et des sacrifices; en sorte qu'en peu de temps le camp ne fut plus qu'un lieu de dissolution et de débauche, et les soldats, une multitude indisciplinée dont on achetait les suffrages, comme on fait dans un gouvernement démocratique, pour parvenir aux dignités et

aux emplois. Eumène, s'étant aperçu qu'ils se méprisaient réciproquement, mais qu'ils le craignaient tous, et qu'ils cherchaient une occasion de se défaire de lui, feignit d'avoir besoin d'argent, et emprunta des sommes considérables à ceux qui le haïssaient le plus, afin de forcer leur confiance et de les intéresser à sa sûreté, par la crainte de perdre ce qu'ils lui avaient prêté. Ainsi l'argent d'autrui devint sa propre sauvegarde ; et, au lieu que les autres en donnent pour sauver leur vie, il mit la sienne en sûreté en empruntant celui des autres. Tant que les Macédoniens n'eurent rien à craindre des ennemis, ils se livrèrent à tous ceux qui voulurent les corrompre ; ils se trouvaient à leur lever pour leur faire la cour, et se faisaient les satellites de ceux qui brigaient leurs suffrages pour s'élever au commandement. Mais dès qu'ils virent Antigonus campé auprès d'eux avec une puissante armée, les affaires elles-mêmes appelant, pour ainsi dire, à haute voix un véritable général, non-seulement les soldats tournèrent les yeux vers Eumène, mais ces satrapes eux-mêmes, qui, pendant la paix et au sein d'une vie voluptueuse, affectaient tant de grandeur, lui cédèrent le droit de commander et se soumirent en silence à prendre le poste qui leur fut assigné. Antigonus ayant tenté le passage du fleuve Pasitigre, aucun de ces satrapes qui occupaient divers postes, pour l'en empêcher, ne s'en aperçut ; Eumène seul l'arrêta, lui livra bataille, remplit de morts le lit du fleuve, et fit quatre mille prisonniers.

XX. Ce fut surtout dans une maladie d'Eumène que les Macédoniens firent connaître qu'ils croyaient les autres capitaines faits pour ordonner des festins et des fêtes, et Eumène seul capable de commander et de faire la guerre. Peucestas, qui leur avait donné en Perse un banquet magnifique, et distribué à chaque soldat un mouton pour le sacrifice[1], croyait avoir acquis auprès d'eux la plus grande autorité ; mais peu de jours après, comme on était en marche pour aller au de-

[1] Diodore de Sicile a décrit ce repas, liv. XIX. chap. XXII.

vant de l'ennemi, Eumène, attaqué d'une maladie grave et travaillé d'insomnie, se faisait porter dans une litière, assez loin de l'armée pour ne pas en entendre le bruit. Quand ils furent un peu avancés, ils découvrirent tout à coup les ennemis, qui, ayant franchi quelques hauteurs, descendaient dans la plaine. Dès qu'ils virent briller, du sommet de ces collines, la lueur étincelante de leurs armes dorées, qui réfléchissaient les rayons du soleil ; qu'ils remarquèrent la belle ordonnance de leurs bataillons, leurs éléphants chargés de tours, les cottes d'armes de pourpre, qui faisaient l'ornement ordinaire de la cavalerie quand elle marchait à l'ennemi ; les premiers rangs s'arrêtèrent aussitôt, et demandèrent à grands cris qu'on appelât Eumène, protestant qu'ils n'avanceraient pas, s'il ne venait se mettre à leur tête. En même temps ils posent leurs boucliers à terre, s'invitent mutuellement à rester où ils sont, et déclarent à leurs officiers qu'ils peuvent eux-mêmes se tenir tranquilles, sans combattre, afin de ne pas exposer les troupes contre les ennemis, tant qu'Eumène ne les commandera pas. Celui-ci en étant informé ordonne aux esclaves qui le portaient de faire la plus grande diligence ; et, ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litière, il tend la main aux soldats, avec un air qui témoignait sa joie. Les soldats ne l'ont pas plus tôt vu, que, le saluant en langage macédonien, ils relèvent leurs boucliers, les frappent de leurs longues piques, et défient les ennemis en jetant des cris d'allégresse, ne doutant plus de la victoire, dès qu'ils ont avec eux leur général. Antigonus, qui avait su par des prisonniers qu'Eumène était attaqué d'une maladie si grave qu'on le portait en litière, crut que, le chef étant malade, il aurait bon marché de toutes les troupes, et se hâtait de les attaquer ; mais lorsqu'en avançant il eut reconnu l'ordonnance de leur bataille et leur belle disposition, frappé d'étonnement, il resta longtemps arrêté. Il vit ensuite la litière qu'on portait d'une aile à l'autre ; et, riant aux éclats, selon sa coutume, il dit à ses amis : « Voilà cette litière qui range les troupes en ba-

« taille pour nous combattre. » Aussitôt il fait sonner la retraite et rentre dans son camp.

XXI. A peine les troupes d'Eumène respiraient de la frayeur qu'elles avaient eue, que, retournant à leur première licence, et insultant leurs officiers, elles étendirent dans presque toute la province de Gabène leurs quartiers d'hiver, qui par-là se trouvèrent si éloignés les uns des autres, que les premiers étaient à mille stades [1] des derniers. Antigonus, qui en eut avis, revint promptement sur eux par un chemin difficile et sans eau, mais beaucoup plus court; il espérait qu'en tombant sur ces troupes pendant qu'elles étaient ainsi dispersées dans leurs cantonnements, il ôterait à leurs officiers la facilité de les rassembler. Mais à peine entré dans ce désert, il fut exposé à des vents si froids, à une gelée si forte, que ces troupes ne pouvant en soutenir la rigueur, furent forcées de s'arrêter et de chercher, dans le grand nombre de feux qu'elles allumaient, un remède devenu absolument nécessaire. Elles ne purent donc dérober leur marche aux ennemis. Quelques-uns des Barbares qui habitaient les montagnes voisines, d'où la vue s'étend sur tout ce désert, surpris de cette grande quantité de feux, firent partir des courriers sur des chameaux [2], pour avertir Peucestas. Il en fut si effrayé, que, tout hors de lui, et voyant les autres officiers dans le même trouble, il n'eut d'autre pensée que de prendre la fuite, et il entraîna tous les soldats des autres quartiers qui se trouvaient sur son passage. Eumène calma ce trouble et dissipa leur frayeur, en leur promettant qu'il arrêterait la marche précipitée des ennemis, et qu'ils arriveraient trois jours plus tard qu'on ne les attendait. Il le leur persuada facilement; et aussitôt il dépêcha des courriers à tous les capitaines, pour

[1] Cinquante lieues. Diodore dit : cinq jours de marche.

[2] Le chameau, suivant Diodore de Sicile, liv. XIX, c. XXXVII, ne fait pas moins de quinze cents stades par jour : à la mesure du stade que nous avons adoptée, cela ferait soixante-quinze lieues; cette marche paraît excessive; M. Dacier n'en compte que soixante, parce qu'il met vingt-cinq stades à la lieue. Peut-être aussi que Diodore de Sicile prenait un stade plus court.

leur porter l'ordre de lever leurs quartiers, et de venir promptement le joindre. Ensuite, montant à cheval avec les officiers qui se trouvaient auprès de lui, il choisit un lieu fort élevé, qui pouvait être vu de tous ceux qui marchaient dans ce désert; il y mesura un grand espace, dans lequel il fit allumer des feux de distance en distance, comme dans un véritable camp [1]. Dès que toutes ces mesures furent exécutées, et qu'Antigonus vit sur le haut des montagnes tous ces feux allumés, le chagrin et le découragement s'emparèrent de lui [2]; il ne douta pas que les ennemis, informés de bonne heure de sa marche, ne vinssent au-devant de lui; et, ne voulant pas être forcé de combattre avec des soldats accablés d'une marche si pénible, contre des troupes qui, s'étant reposées dans de bons quartiers d'hiver, étaient toutes prêtes à agir, il abandonna le chemin plus court qu'il avait pris, et conduisit son armée par une route semée de bourgs et de villes, où elle aurait le temps de se refaire en marchant à petites journées.

XXII. Mais, voyant que personne ne le harcelait dans sa marche, comme il arrive ordinairement lorsque deux armées sont si près l'une de l'autre; informé d'ailleurs par les gens du pays qu'ils n'avaient point vu de troupes dans les environs, mais seulement un grand nombre de feux, il reconnut que c'était un stratagème d'Eumène; et, outré de dépit d'avoir été trompé, il s'avança, bien résolu de lui livrer bataille. La plus grande partie des troupes d'Eumène, s'étant rassemblées auprès de leur chef, admirèrent sa rare prudence, et voulaient qu'il commandât seul l'armée. Ce témoignage, si honorable

[1] Diodore, dit qu'Eumène ordonna à ses troupes d'allumer la nuit, dans le camp, des feux d'abord considérables, comme c'est l'usage à la première veille, où les soldats ne dorment pas encore, et pensent à préparer leurs repas; d'en avoir de moindres à la seconde veille; et enfin à la troisième, de n'avoir que des feux très-faibles, et près de s'éteindre.

[2] Antigonus avait assez de troupes pour tomber sur des quartiers séparés, et non pour attaquer à la fois tous les corps de l'armée d'Eumène qu'il croyait rassemblés; mais, avant de s'en aller, il aurait dû les faire reconnaître, et s'assurer par lui-même de leur nombre.

pour lui, irrita singulièrement les deux capitaines des Argyraspides, Antigènes et Teutame ; et ils en conçurent une telle jalousie, qu'ils formèrent le projet de le faire périr ; ils attirèrent dans leur complot le plus grand nombre des satrapes et des officiers, et délibérèrent ensemble sur les moyens et sur le temps de l'exécuter. Ils convinrent tous qu'il fallait se servir de lui pour cette bataille, et le tuer aussitôt après. Mais Phédime et Eudamus, qui commandaient les éléphants, découvrirent secrètement à Eumène cette conjuration, non par un sentiment d'affection et de reconnaissance, mais par la seule crainte de perdre l'argent qu'ils lui avaient prêté. Eumène loua leur fidélité, et s'étant retiré dans sa tente, il dit à ses amis qu'il était au milieu d'une troupe de bêtes féroces. Aussitôt il fit son testament, déchira ou brûla toutes les lettres qu'il avait reçues, de peur qu'après sa mort ceux qui lui avaient confié leur secret ne fussent exposés à des accusations et à des calomnies.

XXIII. Lorsqu'il eut mis ordre à ses affaires, il délibéra s'il abandonnerait la victoire aux ennemis, ou s'il irait, à travers la Médie et l'Arménie, se réfugier dans la Cappadoce. Il ne s'arrêta, en présence de ses amis, à aucun de ces deux partis ; et, après avoir roulé dans son esprit des projets contraires que sa situation critique lui suggérait, il finit par ranger son armée en bataille, et exhorta les Grecs et les Barbares à se bien conduire : pour les phalanges des Argyraspides, elles étaient les premières à l'encourager lui-même, et à l'assurer que les ennemis ne les attendraient pas. C'étaient les plus vieux des soldats qui avaient servi sous Philippe et sous Alexandre ; tels que des athlètes invincibles, ils n'avaient jamais éprouvé aucun échec : ils étaient la plupart âgés de soixante-dix ans, et les moins vieux n'en avaient pas moins de soixante. Aussi en chargeant les troupes d'Antigonus, ils leur criaient : « Scélérats, c'est contre vos pères que vous « combattez. » Ils tombèrent sur eux avec furie, enfoncèrent tous ces bataillons, dont un seul ne put soutenir leur choc, et

en taillèrent en pièces la plus grande partie. Le corps d'armée où se trouvait Antigonus fut complétement battu ; mais sa cavalerie remporta la victoire sur Peucestas, qui se conduisit indignement, et combattit avec la plus grande mollesse[1] ; il laissa tout le bagage au pouvoir d'Antigonus, qui avait toujours conservé son sang-froid au milieu des plus grands périls, et qui d'ailleurs avait été favorisé par la nature du lieu. C'était une vaste plaine dont le terrain n'était ni trop ferme ni trop mou, mais couvert d'un sable fin et sec, qui, remué par les courses de tant de milliers d'hommes et de chevaux, éleva au moment du combat, une poussière blanche comme de la chaux, qui, en épaississant l'air, obscurcissait la vue, et dont Antigonus profita pour enlever sans être aperçu, le bagage des ennemis.

XXIV. Le combat fut à peine fini, que Teutame députa vers Antigonus pour réclamer les bagages. Le roi promit de les rendre aux Argyraspides, et de leur donner même en toute autre chose des marques de bonté, s'ils voulaient lui remettre Eumène entre les mains. Sur cette réponse, ils prennent l'infâme résolution de le livrer vivant à ses ennemis. D'abord ils s'approchent de sa personne de manière à ne lui donner aucun soupçon, et comme pour le garder à leur ordinaire : les uns déplorent la perte de leur bagage, les autres exhortent Eumène à reprendre confiance, puisqu'il a remporté la victoire ; ceux-ci rejettent sur les autres capitaines l'échec qu'a reçu une partie de l'armée. Mais tout à coup, au milieu de ces propos, ils se jettent sur lui, saisissent son épée, et avec sa ceinture ils lui lient les mains derrière le dos. Antigonus avait

[1] C'est le même Peucestas qui s'était signalé par plusieurs belles actions; et qui, à l'attaque de la ville des Oxydraques, où Alexandre s'était élancé seul du haut des murailles au milieu des ennemis, vola à son secours, chassa ceux qui défendaient la muraille, et, s'étant placé devant le roi presque mourant, le couvrit de son bouclier, et, malgré trois flèches dont il était percé, ne cessa point de le défendre, jusqu'à ce que l'épuisement où l'avait mis la quantité de sang qu'il avait perdu l'eut forcé de l'abandonner. Sa conduite dans cette dernière action vérifie le proverbe : *il fut brave un tel jour*.

envoyé Nicanor pour le prendre ; et, comme on le menait à travers la phalange macédonienne, il demanda la permission de parler aux soldats, non pour leur faire quelque prière ou pour les détourner de leur dessein, mais pour leur dire des choses qui les intéressaient. Il se fit un grand silence. Eumène monta sur un lieu élevé, et étendant ses mains liées : « Oh ! les plus méchants des Macédoniens, leur dit-il, quel « aussi grand trophée Antigonus eût-il jamais pu dresser à sa « gloire, que celui que vous élevez vous-mêmes à votre honte « en lui livrant votre général, chargé de chaînes? N'est-ce « pas déjà une assez grande lâcheté, qu'après avoir remporté « la victoire, vous vous soyez avoués vaincus pour retirer des « bagages, comme si la victoire consistait dans les richesses « et non pas dans les armes? Faut-il encore que pour la ran- « çon de ces bagages vous livriez votre général? Pour moi, je « suis emmené captif, mais je n'ai pas été vaincu ; j'ai même « triomphé de mes ennemis, et je ne suis trahi que par mes « alliés. Je vous en conjure, au nom de Jupiter, le dieu des « armées, au nom des dieux qui président aux serments, « tuez-moi ici de vos propres mains; pour périr de celles « d'Antigonus, ma mort n'en sera pas moins votre ouvrage. « Antigonus ne vous le reprochera pas, il ne veut voir Eu- « mène que mort et non pas vivant. Si vous n'osez porter vos « mains sur moi, déliez une des miennes, elle me suffira pour « ce ministère. Craignez-vous de me confier une épée, jetez- « moi aux bêtes ainsi lié ; si vous m'accordez ce bienfait, je « vous absous des peines que vous pouvez craindre de la « vengeance céleste[1], et je vous déclare les plus pieux et les « plus justes des hommes envers votre général. »

XXV. A ce discours d'Eumène, le reste de l'armée, pénétré de douleur, éclate en gémissements; mais les Argyraspides

[1] Ce sentiment tient à l'opinion où étaient les païens que lorsque ceux qui avaient souffert quelque injustice étaient apaisés, et avaient pardonné à ceux qui la leur avaient faite, les dieux étaient satisfaits et remettaient la punition du crime.

demandent à grands cris qu'on l'emmène, sans s'arrêter à ses vains discours : « Quel si grand malheur, disent-ils, que ce « maudit Chersonésien soit puni d'avoir tourmenté les Macé-« doniens par tant de guerres? C'en serait un bien plus fâ-« cheux pour les braves soldats de Philippe et d'Alexandre, « de se voir, après tant de fatigues et de combats, privés, « dans leur vieillesse, du prix de leurs travaux, et réduits à « mendier leur vie. Voilà déjà la troisième nuit que nos « femmes sont livrées à nos ennemis. » En disant ces mots, ils l'emmènent avec précipitation. Antigonus, craignant que la multitude qui était sortie au-devant de lui (car il n'était resté personne dans le camp) ne causât quelque tumulte, envoya dix de ses plus forts éléphants, avec un détachement assez nombreux de lanciers mèdes et parthyens, pour écarter la foule ; mais, se souvenant de son ancienne amitié pour Eumène, et de la familiarité avec laquelle ils avaient vécu ensemble, il n'eut pas le courage de le voir. Les soldats à qui il l'avait confié étant venus lui demander comment il voulait qu'on le gardât : « Comme un éléphant leur répondit-il, ou « comme un lion. » Cependant, peu de jours après, touché de compassion, il ordonna qu'on lui ôtât ses fers les plus pesants, et qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir ; il laissa à ses amis la liberté de passer avec lui toute la journée et de lui porter tout ce qui lui serait nécessaire. Il délibéra plusieurs jours sur ce qu'il en ferait, écoutant à la fois et les promesses que faisaient pour lui Néarque de Crète et Démétrius son propre fils, qui voulaient lui sauver la vie, et ce que lui disaient tous les autres capitaines, qui le pressaient de le faire mourir.

XXVI. Eumène demanda, dit-on, un jour à Onomarchus qui le gardait, pourquoi Antigonus, ayant son ennemi entre les mains, ne le faisait pas promptement mourir, ou ne lui rendait pas généreusement la liberté. « Ce n'est pas mainte-« nant, lui répondit insolemment Onomarchus, qu'il faut se « montrer brave contre la mort ; c'était sur le champ de ba-

« taille qu'il fallait l'être. — Je l'ai été aussi alors, lui répli-
« qua Eumène, j'en prends les dieux à témoin : demande-le
« à tous ceux qui en sont venus aux mains avec moi ; je n'ai
« trouvé personne qui me surpassât en force. — Eh bien, re-
« prit Onomarchus, aujourd'hui que tu as trouvé quelqu'un
« de plus fort que toi, attends son heure. » Quand enfin Antigonus eut décidé sa mort, il défendit de lui donner à manger. Eumène, ayant ainsi passé deux ou trois jours sans prendre de nourriture, ne se consumait que lentement : Antigonus donc, obligé de décamper promptement, le fit égorger dans la prison. Il rendit le corps à ses amis, leur permit de le brûler, de recueillir ses cendres, et de les enfermer dans une urne d'argent pour les porter à sa femme et à ses enfants. Les dieux, irrités de cette mort, ne choisirent pas d'autre vengeur sur les officiers et les soldats qui avaient trahi Eumène, qu'Antigonus lui-même, qui, ne voyant plus dans les Argyraspides que des scélérats dignes d'horreur, que des monstres plus cruels que les bêtes féroces, les livra à Ibyrtius, gouverneur de l'Arachosie, avec ordre de les exterminer tous de différentes manières, afin qu'il n'y en eût pas un seul qui revînt en Macédoine, et qui vît seulement la mer de Grèce.

PARALLÈLE DE SERTORIUS ET D'EUMÈNE.

I. Voilà ce que nous avons recueilli de plus mémorable des actions d'Eumène et de Sertorius. Leur parallèle nous offrira ce trait de conformité entre eux : qu'étrangers l'un et l'autre, bannis de leur patrie, et servant dans des pays éloignés, ils ont, pendant toute leur vie, commandé à des nations diverses, à des armées aussi nombreuses qu'aguerries ; mais Sertorius a cela de particulier, que tous ses alliés lui cédèrent volontiers un commandement dont ils le jugeaient le plus digne. Eumène au contraire ne dut qu'à ses exploits la première place qui lui était disputée par plusieurs rivaux ; ainsi, l'un se vit obéi par ceux qui le regardaient, avec raison, comme le plus

capable de commander; l'autre le fut par des hommes qui, incapables eux-mêmes du commandement, ne lui obéissaient que pour leur propre intérêt. Sertorius, citoyen de Rome, eut sous ses ordres des armées d'Espagnols et de Lusitaniens : Eumène, né dans la Chersonèse, fut chef de troupes macédoniennes; mais les premiers étaient depuis longtemps sous la domination romaine, les autres avaient soumis à leur empire toutes les nations. Lorsque Sertorius parvint au commandement, il jouissait déjà d'une grande réputation, qu'il devait à sa dignité de sénateur et à ses belles actions. Eumène y arriva méprisé de tout le monde, à cause de sa charge de secrétaire d'Alexandre; aussi eut-il pour commencer sa fortune bien moins de moyens que Sertorius, et éprouva-t-il beaucoup plus d'obstacles pour l'augmenter. Entre ses rivaux, les uns s'y opposèrent ouvertement, les autres tramèrent sourdement sa ruine. Sertorius ne vit personne se déclarer publiquement son rival; ce ne fut qu'à la fin de sa vie que quelques-uns de ses alliés conspirèrent sa perte : ainsi Sertorius trouvait dans ses victoires la fin de ses périls; et pour Eumène la victoire même était, par la malice de ses envieux, la source de ses dangers.

II. Il y a peu de différence entre eux pour les exploits militaires; mais ils furent très-opposés dans leurs inclinations. Eumène aimait la guerre et les combats; Sertorius eût préféré par goût une vie douce et paisible : le premier, pouvant vivre dans la retraite avec sûreté et honneur, passa toute sa vie à se battre, au milieu des plus grands dangers, contre les plus puissants des Macédoniens; l'autre, qui eût voulu n'être en guerre avec personne, fut obligé, pour sa propre sûreté, de prendre les armes contre ceux qui ne voulaient pas le laisser vivre en paix. Si Eumène eût cédé le premier rang à Antigonus, et qu'il se fût contenté du second, ce prince l'eût employé volontiers sous ses ordres; au contraire, Pompée ne laissa jamais Sertorius vivre en repos loin des affaires. L'un fit volontairement la guerre afin de commander, l'autre com-

manda malgré lui, pour repousser la guerre qu'on lui faisait. L'homme qui préfère son ambition à sa sûreté aime la guerre; mais le véritable guerrier ne la fait que pour obtenir la sûreté.

III. La mort surprit Sertorius lorsqu'il s'y attendait le moins ; Eumène la reçut en l'attendant de jour en jour. Ce fut dans l'un la preuve de sa bonté, que de ne s'être pas défié de ses amis; c'est dans l'autre un effet de sa faiblesse ; il se laissa prendre lorsqu'il songeait à s'enfuir. La vie de Sertorius ne fut point déshonorée par sa mort; il la reçut de la main de ses alliés, et ses ennemis n'avaient jamais pu la lui donner. Eumène, qui avait songé à prévenir sa captivité par la fuite, et qui, dans sa prison, montra le désir de vivre, ne sut ni prévenir honorablement sa mort, ni la supporter courageusement : en s'abaissant à demander la vie, il mit son âme dans la dépendance d'un ennemi qui n'était encore maître que de son corps.

AGÉSILAS.

I. Naissance d'Agésilas, son éducation, son caractère et sa figure. — II. Agis ne reconnaît qu'à la mort Léothychidas pour son fils. Agésilas lui enlève la royauté par le crédit de Lysandre. — III. Il acquiert dans Sparte une grande autorité. — IV. Son équité envers ses ennemis, sa faiblesse pour ses amis. — V. Il est nommé pour aller faire la guerre au roi de Perse. — VI. Il sacrifie en Aulide une biche à Diane. — VII. Sa jalousie contre Lysandre. — VIII. Il l'oblige, par sa conduite, de se séparer de lui. Ressentiment de Lysandre. — IX. Agésilas prend plusieurs villes dans la Phrygie. — X. Il fait vendre les prisonniers nus, pour montrer la faiblesse des Perses. Il bat Tisapherne et s'empare de son camp. — XI. Il est nommé généralissime de terre et de mer. — XII. Il va attaquer Pharnabaze en Phrygie. — XIII. Amour d'Agésilas pour Mégabates. — XIV. Entrevue d'Agésilas et de Pharnabaze. — XV. Amitié d'Agésilas pour le fils de Pharnabaze. Il sacrifie à ses amis les lois de l'équité. — XVI. Vertus d'Agésilas. — XVII. Son rappel à Sparte. — XVIII. Il obéit sans réplique. — XIX. Comment il traverse la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et la Pharsalie. — XX. Il entre dans la Béotie. — XXI. Bataille de Chéronée, où il est dangereusement blessé. — XXII. Il célèbre à Delphes les jeux Pythiques. — XXIII. Il conserve la simplicité de ses mœurs. Il engage sa sœur à disputer le prix de

M. Dacier place quelques époques de la vie d'Agésilas depuis l'an du monde 3553, la 4e année de la 95e olympiade, l'an de Rome 356, avant J.-C. 395, jusqu'à l'an du monde 3589, la 4e année de la 104e olympiade, l'an 392 de Rome, 359 ans avant J.-C. — Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de sa vie depuis la dernière année de la 83e olympiade jusqu'à la 3e année de la 104e, 362 ans avant J.-C.

I. Archidamus, fils de Zeuxidamus et roi de Sparte, mourut après un règne glorieux et laissa deux fils, l'un nommé Agis, qu'il avait eu de Lampédo, femme d'une vertu distinguée, et l'autre beaucoup plus jeune, nommé Agésilas, né d'Eupolia, fille de Mélasippidas. Comme la loi appelait Agis au trône, Agésilas, destiné à vivre en simple particulier, fut élevé dans la discipline de Lacédémone, dont les institutions dures et laborieuses apprennent aux enfants à obéir. Cette éducation sévère a fait dire au poëte Simonide que Sparte dompte les hommes, parce que les citoyens y contractent de bonne heure, plus que dans aucune autre ville, l'habitude de la docilité et de la soumission aux lois, comme on dompte les chevaux dès leurs premières années. La loi dispense de cette nécessité les enfants destinés au trône. Mais Agésilas eut cet avantage particulier, qu'il ne parvint au commandement qu'après avoir fait

l'apprentissage de l'obéissance. Aussi fut-il de tous les rois celui qui sut le mieux s'accommoder à ses sujets, parce qu'à cette grandeur si digne d'un roi, si propre à commander, qu'il avait reçue de la nature, il joignait la popularité et la douceur qu'il tenait de son éducation. Pendant qu'il suivait les différentes classes où les enfants étaient élevés en commun, il fut aimé de Lysandre, qui était surtout ravi de sa modestie. Né le plus courageux et le plus obstiné des enfants de son âge, jaloux d'être le premier en tout, mettant à tout ce qu'il faisait une ardeur, une impétuosité que rien ne pouvait vaincre ni contenir, il était en même temps si obéissant et si doux, qu'il faisait tout ce qui lui était ordonné par un motif, non de crainte, mais d'honnêteté, et qu'il était plus touché des reproches qu'effrayé des plus grands travaux. Il était boiteux ; mais, dans la fleur de son âge, ce défaut était couvert par la beauté de sa personne ; et dans la suite, la facilité, la gaieté même avec laquelle il supportait cette imperfection, dont il était le premier à railler, servait à la couvrir ; elle faisait même éclater davantage son émulation et son ardeur, car jamais il ne s'en fit un prétexte pour refuser les travaux et les entreprises les plus difficiles. Nous n'avons de lui aucun portrait qui fasse connaître la forme de son visage, car il ne voulut jamais se laisser peindre ; et en mourant, il défendit expressément qu'on fît de lui aucune statue ni aucun portrait. On dit, au reste, qu'il était petit et qu'il avait une figure commune. Mais sa gaieté, sa vivacité habituelle, qu'il assaisonnait toujours d'une plaisanterie qui n'avait jamais rien de fâcheux ni de dur, soit dans le ton, soit dans l'air du visage, le rendirent jusqu'à sa vieillesse plus aimable que les plus beaux jeunes gens. Cependant les Lacédémoniens, au rapport de Théophraste, avaient condamné à l'amende leur roi Archidamus, parce qu'il avait épousé une petite femme. « Elle nous « donnera, disaient-ils, des roitelets et non pas des rois. »

II. Agis régnait à Lacédémone lorsque Alcibiade, banni de sa patrie, y arriva de Sicile : il n'y fut pas longtemps sans être

soupçonné d'un commerce criminel avec Timée, femme de ce prince ; aussi Agis refusa-t-il de reconnaître l'enfant dont elle accoucha, en disant qu'il était fils d'Alcibiade. Timée, s'il faut en croire Duris, n'en fut pas fort affectée ; et lorsqu'elle était seule avec ses femmes, elle donnait tout bas à son fils le nom d'Alcibiade, au lieu de celui de Léothychidas. Alcibiade lui-même, ajoute Duris, disait que s'il avait recherché cette reine, ce n'était pas pour faire affront à Agis, mais par la seule ambition de donner aux Spartiates des rois issus de lui. Cependant il craignit la vengeance du roi et partit de Lacédémone. Cet enfant fut toujours suspect à Agis, qui ne le regardait pas comme son fils légitime. Mais ce prince étant tombé malade, Léothychidas se jeta à ses pieds, fondant en larmes, et obtint de lui qu'il le reconnût pour son fils devant tous ceux qui étaient présents. Mais dès qu'Agis fût mort, Lysandre, à qui sa victoire navale sur les Athéniens donnait un grand crédit à Sparte, porta Agésilas au trône et soutint que Léothychidas, comme bâtard, n'avait aucun droit à la royauté. La plupart des Spartiates, pleins d'estime pour la vertu d'Agésilas et qui le favorisaient, parce qu'il avait été nourri et élevé au milieu d'eux, secondèrent Lysandre de tout leur pouvoir. Un devin de Sparte, nommé Diopithès, tout rempli des anciens oracles et très-instruit dans les choses divines, prétendit qu'il était contraire aux lois qu'un boiteux régnât à Lacédémone ; et le jour que l'affaire fut jugée, il allégua cet oracle :

Tremble, Lacédémone, au faîte de la gloire,
Crains qu'un règne boiteux, nuisant à tes succès,
Par des maux imprévus n'arrête tes progrès,
Et de longs flots de sang ne souille ta victoire.

Lysandre répondit que si les Spartiates avaient à craindre cet oracle, c'était contre Léothychidas qu'ils devaient être en garde ; que Dieu se mettait peu en peine qu'un prince boiteux fût assis sur le trône de Sparte ; et que par un règne boiteux l'oracle entendait un roi illégitime, qui ne fût pas de la race d'Hercule. Agésilas appuya cette réponse de Lysandre, en

y ajoutant que Neptune lui-même avait attesté l'illégitimité de Léothychidas en forçant Agis, par un tremblement de terre, de quitter l'appartement de sa femme ; et que Léothychidas n'était venu au monde que plus de dix mois après cette séparation. Sur ces motifs, Agésilas fut déclaré roi de Sparte et recueillit toute la succession d'Agis, dont Léothychidas fut exclu comme bâtard. Mais les parents maternels de ce prince, tous citoyens honnêtes, se trouvant dans une grande indigence, Agésilas leur donna la moitié des biens dont il héritait; et cette générosité, en détournant de lui la haine et l'envie qu'une si riche succession eût pu exciter, lui acquit une grande réputation et lui concilia la bienveillance générale.

III. Xénophon dit[1] que ce fut par une entière obéissance à sa patrie qu'Agésilas parvint à une si grande autorité, qu'il faisait à Sparte tout ce qu'il voulait; et voici comment. A Lacédémone, tout le pouvoir était entre les mains des éphores et des sénateurs; les premiers ne demeuraient en charge qu'une année; la dignité de sénateur était à vie. Le sénat avait été établi pour servir de frein à l'autorité des rois, comme nous l'avons dit dans la Vie de Lycurgue. Aussi, dès l'origine de cette institution, les rois de Sparte eurent pour le sénat une haine héréditaire; et il s'éleva entre ces deux autorités des querelles toujours renaissantes. Agésilas suivit une route tout opposée : bien loin d'être en opposition avec les sénateurs et de heurter de front toutes leurs volontés, il eut pour eux les plus grands égards, et n'entreprit rien sans leur en faire part. Le faisaient-ils appeler, il se rendait promptement auprès d'eux. Lors même qu'assis sur son trône il était occupé à rendre la justice, l'un des éphores entrait-il dans la salle, il se levait devant lui. Un citoyen avait-il été nommé sénateur, Agésilas lui envoyait une robe et un bœuf, comme une distinction accordée à son mérite. Toutes ces marques de considération, qui paraissaient augmenter la dignité sénatoriale, accrurent insensiblement la puissance d'Agésilas, et ajoutèrent

[1] Dans l'éloge d'Agésilas.

à la royauté une grandeur solide, fruit de la bienveillance qu'on lui portait.

IV. Dans ses rapports avec les autres citoyens, il se montra moins répréhensible envers ses ennemis qu'envers ses amis ; toujours juste envers les uns, il viola souvent la justice en faveur des autres ; il eût rougi de n'avoir pas récompensé les belles actions d'un de ses ennemis, et il n'avait pas le courage de blâmer les fautes de ses amis ; il se faisait même honneur de les soutenir, de se rendre ainsi leur complice, et il ne croyait pas pouvoir être coupable en les obligeant. Quand il voyait ses ennemis malheureux, il était le premier à leur témoigner de la compassion ; s'ils imploraient son secours, il les appuyait de tout son crédit ; et par cette conduite il gagnait l'affection et la faveur de tous les Spartiates. Les éphores, craignant les suites du grand pouvoir qu'il avait acquis, le condamnèrent à une amende et en donnèrent pour motif qu'il s'appropriait à lui seul les cœurs des citoyens qui devaient être en commun. Les physiciens prétendent que si la discorde et la guerre étaient bannies du monde, l'harmonie parfaite qui en serait la suite arrêtant les révolutions des corps célestes, il n'y aurait plus dans la nature ni mouvement ni génération. Le législateur de Sparte avait aussi jeté dans son gouvernement l'ambition et la jalousie, comme des aiguillons de vertu, afin qu'il y eût toujours entre les bons citoyens des dissensions et des querelles. La facilité à se céder mutuellement sans aucune contrariété lui paraissait moins une concorde qu'une lâche et funeste inaction. Homère même paraît avoir connu cette vérité. En effet, Agamemnon serait-il charmé de voir Ulysse et Achille se quereller et se dire les injures les plus grossières, s'il n'eût pensé que cette dispute entre deux des plus braves capitaines de l'armée était favorable à l'intérêt général des Grecs? Cependant cette maxime ne doit pas être généralement admise ; car les querelles, poussées trop loin, sont toujours nuisibles aux villes et les exposent à de grands dangers.

V. Agésilas venait de se mettre en possession du trône, lorsqu'on apprit, par des personnes qui revenaient d'Asie, que le roi de Perse avait équipé une puissante flotte, et qu'il se préparait à enlever aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Lysandre, qui désirait de retourner en Asie, pour y secourir ceux de ses amis qu'il avait placés à la tête du gouvernement des villes, et qui, ayant usé de leur pouvoir avec autant de violence que d'injustice, avaient été ou chassés ou mis à mort par leurs concitoyens, détermina Agésilas à se charger de cette expédition et à passer en Asie, pour porter la guerre le plus loin qu'il pourrait de la Grèce, et prévenir ce roi barbare avant que ses préparatifs fussent achevés. Il écrivit en même temps à ses amis d'Asie de députer à Lacédémone quelques-uns d'entre eux, afin de demander Agésilas pour leur général. Agésilas se rendit à l'assemblée, où il accepta la conduite de cette guerre, à condition qu'on lui donnerait trente capitaines spartiates pour former son conseil, deux mille Ilotes, choisis parmi ceux qui avaient été nouvellement affranchis, et six mille hommes d'entre les alliés. Soutenu de tout le crédit de Lysandre, il obtint facilement ce qu'il demandait ; on le fit partir promptement avec les trente capitaines, à la tête desquels on mit Lysandre, tant à cause de sa réputation et de son autorité, que de l'amitié qu'avait pour lui Agésilas. Ce prince d'ailleurs lui savait encore plus de gré de lui avoir procuré la conduite de cette expédition, que de l'avoir placé sur le trône.

VI. Pendant que l'armée s'assemblait à Géreste [1], Agésilas, suivi de quelques-uns de ses amis, se rendit en Aulide et y passa la nuit. Dans son sommeil, il crut entendre une voix lui dire : « Roi des Lacédémoniens, vous n'ignorez pas sans « doute que personne, depuis Agamemnon jusqu'à vous, n'a « été nommé général de toute la Grèce. Puisque vous com- « mandez aux mêmes peuples, que vous allez combattre les « mêmes ennemis, et que vous partez pour cette guerre des

[1] Ville de l'Eubée, près du cap Sunium.

« mêmes lieux qu'Agamemnon, il convient que vous fassiez « à la déesse le même sacrifice qu'il lui fit ici avant son dé- « part. » Agésilas se ressouvint aussitôt du sacrifice d'Iphigénie, que son père avait immolée par l'ordre des devins; et, sans se troubler, dès qu'il fut levé, il raconta sa vision à ses amis, et leur dit que, pour honorer la déesse, il lui offrirait une victime qui devait être agréable à la divinité; mais qu'il n'imiterait pas la folie du roi qui l'avait précédé. Il couronna donc de fleurs une biche qu'il fit immoler par son devin, et non par celui que les Béotiens avaient établi pour faire ce sacrifice suivant l'usage du pays. Les béotarques, l'ayant appris, en furent si irrités, qu'ils envoyèrent à l'heure même leurs officiers à Agésilas, pour lui défendre de sacrifier contre les lois et les coutumes des Béotiens. Ces officiers, étant venus lui porter cet ordre et trouvant le sacrifice déjà fait, jetèrent à bas de l'autel les cuisses de la victime. Agésilas, offensé de cette violence, se rembarqua, très-irrité contre les Thébains; et cet augure, qui semblait lui annoncer que son expédition n'aurait pas le succè qu'il en attendait, le livra à de tristes espérance

VII. Arrivé à Éphèse, il fut vivement blessé du grand crédit de Lysandre et des honneurs extraordinaires qu'on lui rendait; il ne pouvait supporter qu'une foule nombreuse allât tous les jours à sa porte pour lui faire la cour et l'accompagnât quand il en sortait; qu'en laissant à Agésilas le titre et les apparences de général, par respect pour la loi qui l'avait élu, Lysandre seul en eût le pouvoir et réglât tout à son gré : il est vrai que de tous les généraux que les Spartiates avaient envoyés en Asie, aucun n'avait jamais eu autant d'autorité et ne s'était rendu aussi redoutable que Lysandre; aucun n'avait fait autant de bien à ses amis et autant de mal à ses ennemis; et, comme ces faits étaient récents, les uns et les autres en conservaient le souvenir. D'ailleurs ils voyaient dans Agésilas une conduite et des manières unies, simples et populaires, au lieu que, retrouvant dans Lysandre la même véhémence, la

même fierté, le même laconisme qu'ils avaient toujours remarqué en lui, ils étaient entièrement soumis à ses volontés et ne suivaient que ses ordres. Les autres Spartiates, qui avaient plus l'air d'être les esclaves de Lysandre que les conseillers du roi, furent les premiers à s'en offenser. Bientôt Agésilas lui-même en témoigna son mécontentement; et, quoiqu'il ne fût pas d'un caractère envieux, qu'il vît même avec plaisir les honneurs qu'on rendait à ses amis, cependant son extrême ambition, son désir ardent pour la gloire, lui faisaient craindre que Lysandre, précédé par une grande réputation, ne recueillît seul tout l'honneur des exploits qui pourraient avoir lieu dans cette guerre. Il changea donc de conduite à son égard, et commença par s'opposer à tout ce que Lysandre lui conseillait. Paraissait-il avoir une entreprise à cœur, Agésilas en recevait froidement la proposition; souvent même il la rejetait et en faisait une toute contraire. Il ne s'en tint pas là; ceux qui, dans les affaires qu'ils avaient auprès de lui, et dans les requêtes qu'ils lui présentaient, s'appuyaient du crédit de Lysandre, étaient sûrs de ne rien obtenir.

VIII. Il se conduisait de même dans les jugements: si Lysandre se déclarait contre une des parties, c'était celle-là qui gagnait sa cause; s'il soutenait une des deux avec zèle, elle perdait son procès et échappait avec peine à l'amende. Comme ces marques d'animosité n'étaient pas l'effet du hasard, mais d'un dessein bien formé de la part d'Agésilas, Lysandre, qui en connut bientôt le motif, ne le dissimula pas à ses amis; il leur déclara que c'était à cause de lui qu'on les traitait avec tant de mépris; et il leur conseilla d'aller faire leur cour au roi et à ceux qui avaient plus de crédit auprès de lui. Agésilas, persuadé que Lysandre, dans ses propos et dans sa conduite, n'avait pour but que d'exciter l'envie contre lui, et voulant le mortifier encore davantage, lui donna la commission de distribuer la viande aux soldats, et dit publiquement: « Qu'on « aille maintenant faire la cour à mon commissaire des vi- « vres. » Lysandre, offensé de cette conduite, s'en plaignit

à Agésilas : « Seigneur, lui dit-il, vous savez très-bien ra-
« baisser vos amis. — Je sais connaître, lui répondit Agésilas,
« ceux qui veulent être plus puissants que moi. — Mais
« peut-être, répliqua Lysandre, ne suis-je pas aussi coupable
« que vous le dites. Placez-moi dans un lieu et dans un rang
« où, sans vous déplaire, je puisse vous être utile. » Peu de temps après, Agésilas l'envoya dans l'Hellespont, où Lysandre mit dans les intérêts de Lacédémone Spithridate, seigneur persan, de la satrapie de Pharnabaze, homme très-riche et qui entretenait à ses frais deux cents cavaliers; il l'amena à Agésilas. Mais sa colère n'était pas calmée : toujours plein de ressentiment, il forma le dessein d'enlever aux deux maisons qui régnaient à Sparte le droit de succession au trône, et de le rendre commun à tous les Spartiates [1]. Il est probable que pour satisfaire sa vengeance il aurait excité et causé les plus grands troubles dans l'état, si la mort ne l'eût prévenu pendant son expédition en Béotie. C'est ainsi que les âmes ambitieuses, qui poussent tout à l'excès dans leur conduite politique, sont plus nuisibles qu'utiles. Car si Lysandre était en effet trop violent et se laissait emporter mal-à-propos à une ambition sans bornes, Agésilas, de son côté, n'ignorait pas qu'il est des moyens moins répréhensibles de ramener un homme qui jouit d'une grande considération et que son ambition a égaré. Mais, aveuglés tous deux par la même passion, l'un ne sut pas reconnaître l'autorité de son général, et l'autre ne put supporter les écarts de son ami.

IX. Dès le commencement de la guerre, Tisapherne, qui craignait Agésilas, fit avec lui une trêve, sous la promesse que le roi de Perse laisserait aux villes grecques d'Asie une entière liberté. Mais, peu de temps après, croyant avoir assez de troupes pour lui résister, il lui déclara la guerre. Agésilas l'accepta volontiers, persuadé que cette expédition aurait pour lui le plus grand succès; il aurait cru d'ailleurs se déshonorer, si, après que Xénophon avait ramené dix mille Grecs du fond de

[1] *Voy.* la Vie de Lysandre, chap. XXIX et suivants.

l'Asie jusqu'à la mer de Grèce et battu le roi de Perse autant de fois qu'il l'avait voulu, lui-même à la tête des Lacédémoniens, maître de la terre et de la mer, ne se fût pas signalé aux yeux des Grecs par quelque exploit éclatant. Pour venger donc par une tromperie juste la perfidie de Tisapherne, il feignit de vouloir entrer dans la Carie ; et le Barbare ayant rassemblé ses troupes de ce côté-là, Agésilas tourna court et se jeta dans la Phrygie, où il se rendit maître de plusieurs villes et amassa des richesses immenses : ces succès firent voir à ses amis que violer un accord juré c'est mépriser les dieux mêmes, et que tromper ses ennemis c'est une action non-seulement juste, mais encore glorieuse et douce autant qu'elle est utile. Comme il était plus faible que Tisapherne en cavalerie, et que, dans un sacrifice qu'il avait fait, le foie des victimes s'était trouvé sans tête, il se retira à Éphèse, où, pour former une cavalerie nombreuse, il déclara aux citoyens riches que, s'ils voulaient s'exempter du service, ils n'avaient qu'à lui fournir chacun un cheval et un homme. La plupart y consentirent, et par-là il eut bientôt armé un grand nombre de cavaliers d'élite, à la place d'une mauvaise infanterie. Les Éphésiens, qui n'aimaient pas à servir, soudoyaient des volontaires qui les remplaçaient, et ceux qui ne voulaient pas entrer dans la cavalerie payaient à leur place des hommes qui désiraient ce genre de service. Agésilas agit en cela aussi sagement qu'Agamemnon, qui, pour une bonne jument qu'il reçut en échange, dispensa un homme riche, mais lâche, de faire en personne le service militaire.

X. Comme il avait ordonné aux commissaires chargés de la vente du butin de vendre les prisonniers tout nus, il se présenta une foule d'acheteurs pour leurs vêtements ; mais, quand on voyait ces corps blancs et délicats, qui, toujours élevés à l'ombre, n'avaient point de vigueur, personne n'en voulait ; on les rejetait avec mépris, comme inutiles à tout. Agésilas, présent à la vente, dit à ses soldats : « Voilà les « hommes à qui vous faites la guerre, et voilà les dépouilles

« pour lesquelles vous combattez. » Quand le temps de rentrer en campagne fut venu, Agésilas déclara publiquement qu'il conduirait ses troupes en Lydie, et cette fois il ne trompait pas Tisapherne; ce fut le satrape qui, induit en erreur par la première ruse d'Agésilas, se trompa lui-même et crut que ce prince entrerait dans la Carie, pays difficile pour la cavalerie, parce que les Spartiates étaient beaucoup plus faibles en cette partie que les Perses. Mais, quand Agésilas fut entré dans les plaines de Sardes, comme il l'avait annoncé, Tisapherne fut obligé d'accourir en diligence au secours de cette ville, et, en arrivant avec sa cavalerie, il fit main basse sur un grand nombre de Spartiates qui s'étaient débandés dans la campagne pour piller. Agésilas, ayant fait réflexion que l'ennemi ne devait pas encore avoir son infanterie, au lieu que l'armée des Spartiates était complète, se hâta de livrer bataille; et, ayant mêlé parmi ses cavaliers des gens de pied armés à la légère, il les fit marcher promptement à l'ennemi, pour commencer l'attaque, pendant qu'il ferait avancer son corps d'infanterie. Les Barbares, bientôt mis en déroute, furent vivement poursuivis par les Grecs, qui s'emparèrent de leur camp et y firent un grand carnage.

XI. Cette victoire donna aux troupes d'Agésilas non-seulement la facilité de piller sans obstacle les pays du roi, mais encore la satisfaction de voir punir Tisapherne, l'homme le plus méchant et l'ennemi le plus déclaré des Grecs. Le roi envoya sur-le-champ Tithraustres, qui, après avoir fait trancher la tête à Tisapherne, fit proposer à Agésilas d'entrer en accommodement et de s'en retourner en Grèce, en lui offrant des sommes considérables. Agésilas lui répondit que Sparte seule avait le pouvoir de faire la paix; que, pour lui, il aimait beaucoup mieux procurer des richesses à ses soldats que d'en acquérir lui-même; que d'ailleurs les Grecs trouvaient plus honorable de prendre les dépouilles des ennemis que de recevoir leurs présents. Cependant, pour obliger Tithraustres, qui avait puni l'ennemi commun des Grecs, il ramena son armée

en Phrygie et n'accepta que trente talents [1] pour les frais de voyage. Il reçut dans sa marche un scytale [2] des magistrats de Sparte, qui lui ordonnait de prendre aussi le commandement de la flotte; il était le premier à qui l'on eût accordé un tel pouvoir. Il est vrai que, de l'aveu de tout le monde, c'était, comme le dit quelque part l'historien Théopompe, l'homme le plus grand et le plus illustre de son temps. Cependant il aimait mieux devoir sa gloire à sa vertu qu'à sa puissance. Mais, dans cette occasion, il commit, ce semble, une grande faute, en donnant à Pisandre le commandemenl de la flotte. Il avait avec lui plusieurs autres capitaines d'un âge et d'une capacité qui les rendaient bien supérieurs à Pisandre; et néanmoins, sans égard pour l'intérêt de sa patrie, il n'eut, dans ce choix, d'autre motif que d'honorer un homme qui était son allié, et de faire plaisir à sa femme, sœur de Pisandre. Il établit son armée de terre dans la province de Pharnabaze où il trouva la plus grande abondance, et amassa des richesses immenses.

XII. De là, passant dans la Paphlagonie, il fit alliance avec le roi Cotys, qui, plein d'estime pour sa vertu et pour sa bonne foi, désirait fort son amitié. Spithridate, depuis qu'il avait quitté Pharnabaze pour embrasser le parti d'Agésilas, ne s'était plus séparé de lui et l'avait accompagné dans toutes ses expéditions. Cet officier perse avait un fils d'une grande beauté, nommé Mégabates, qu'Agésilas aima tendrement, et une fille très-belle et déjà nubile, qu'il fit épouser à Cotys. Ce prince lui ayant fourni mille chevaux et deux mille hommes de troupes légères, il retourna en Phrygie et ravagea tout le pays du gouvernement de Pharnabaze, qui, loin d'oser l'attendre, ne se fiait pas même à ses forteresses, et, fuyant toujours devant lui avec ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher, changeait chaque jour de camp. Enfin, Spithridate, qui l'observait de près, ayant un jour pris avec lui le Spartiate

[1] Environ cent cinquante mille livres de notre monnaie. — [2] *Voy.* la Vie de Lycurgue.

Hérippidas, s'empara du camp de ce satrape, et se rendit maître de toutes ses richesses. Mais Hérippidas[1] ayant montré dans cette occasion une sévérité outrée pour la recherche du butin qui avait été soustrait, en visitant les Barbares de son armée avec la plus grande rigueur, et les forçant de rapporter ce qu'ils avaient pris, il irrita tellement Spithridate, qu'il se retira sur-le-champ à Sardes avec ses Paphlagoniens. Rien, à ce qu'on assure, ne fit autant de peine à Agésilas que la retraite de cet officier; outre qu'il regrettait vivement la perte d'un homme si brave, et des troupes considérables qu'il avait sous ses ordres, il avait honte qu'on pût lui reprocher une avarice et une mesquinerie sordides, lui qui s'était toujours montré si jaloux de se garantir personnellement de ces vices et d'en préserver sa patrie.

XIII. Outre ces causes apparentes de chagrin, il était secrètement tourmenté par l'attachement qu'il avait conçu pour le jeune Mégabates. Il est vrai que, tant qu'il l'avait eu auprès de lui, il s'était servi de tout son courage pour réprimer ses désirs; un jour même que Mégabates s'était approché pour le saluer et l'embrasser à son ordinaire, Agésilas détourna la tête. Le jeune homme se retira tout honteux, et depuis il ne le salua plus que de loin. Agésilas, fâché à son tour, et se repentant d'avoir repoussé cette marque d'amitié, témoigna de la surprise de ce que Mégabates ne le saluait plus comme il avait coutume de le faire auparavant. « Vous en êtes vous-« même la cause, lui dirent ses amis; car l'autre jour vous « refusâtes son baiser et parûtes le craindre. Il reprendra vo-« lontiers son ancienne manière, s'il peut croire que vous ne « le refuserez pas encore. » Agésilas, après quelques moments de réflexion, dit à ses amis : « Il est inutile de l'y en-« gager; le combat que je livre ici contre ce témoignage de

[1] Cet Hérippidas était le chef du conseil des trente que les Spartiates avaient envoyés à Agésilas, la seconde année de son commandement, et qui avait pris la place des trente premiers, à la tête desquels était Lysandre; car ce conseil changeait tous les ans.

« sa tendresse me fait plus de plaisir que si tout ce que j'ai « devant moi se changeait en or. » C'est ainsi qu'il se conduisait en présence de Mégabates; mais, dès que ce jeune homme fut parti, la passion d'Agésilas se ralluma avec tant de violence, qu'il n'est pas sûr que si ce jeune homme se fût de nouveau présenté devant lui, il eût eu la force de le refuser encore.

XIV. Quelque temps après, Pharnabaze ayant désiré de s'aboucher avec Agésilas, Apollophane de Cysique, leur hôte commun, leur ménagea une entrevue. Agésilas, arrivé le premier au rendez-vous avec ses amis, se coucha à l'ombre sur l'herbe qui était fort haute, et y attendit Pharnabaze. Quand ce satrape arriva, on étendit à terre des peaux douces et à long poil, avec des tapis de diverses couleurs; mais, honteux de voir Agésilas assis à terre, il se mit aussi sur l'herbe, quoiqu'il eût une robe de la plus grande finesse et d'une très-belle couleur. Après qu'ils se furent salués, Pharnabaze, qui ne manquait pas de justes sujets de plainte, reprocha aux Lacédémoniens qu'après avoir reçu de lui, dans la guerre contre les Athéniens, les services les plus signalés, ils portaient le fer et la flamme dans les pays de son gouvernement. Agésilas, voyant que les Spartiates qu'il avait amenés avec lui, convaincus de l'injustice qu'avait éprouvée Pharnabaze, tenaient, de honte, les yeux fixés à terre et ne voyaient pas ce qu'on pouvait répondre à ses reproches, prit la parole. « Pharnabaze, lui dit-il, tant que nous avons été les alliés du « roi, nous l'avons traité en ami; devenus aujourd'hui ses « ennemis, nous lui faisons la guerre; et comme vous êtes, « en quelque sorte, une de ses propriétés, il est naturel que « nous cherchions à lui nuire dans votre personne; mais, « du jour que vous vous jugerez digne d'être appelé l'ami des « Grecs, plutôt que l'esclave du roi de Perse, croyez que « ces troupes, ces armes, ces vaisseaux, nous tous enfin, « nous défendrons vos possessions et votre liberté, sans la- « quelle il n'est rien de beau, rien de désirable. » Alors

Pharnabaze lui déclarant ses véritables dispositions : « Si le roi, « lui dit-il, envoie un autre général à ma place, je me joindrai sur-le-champ à vous ; mais s'il me conserve le gouvernement de ses provinces, je ne négligerai rien pour « repousser vos attaques, et je vous ferai, pour ses intérêts, tout le mal que je pourrai. » Agésilas, charmé de cette franchise, le prit par la main, et, se levant avec lui « : Pharnabaze, lui dit-il, plaise aux dieux qu'avec de « tels sentiments vous soyez notre ami plutôt que notre ennemi [1] ! »

XV. Pharnabaze s'étant retiré avec ses amis, son fils, qui était resté derrière, courut vers Agésilas et lui dit en riant : « Agésilas, je m'unis aujourd'hui à vous par les liens de « l'hospitalité. » En même temps il lui donna un dard qu'il tenait à la main ; Agésilas le reçut avec plaisir, et, charmé de la figure et de l'amabilité de ce jeune homme, il regarda si quelqu'un de ceux qui l'accompagnaient n'aurait pas quelque chose d'assez beau pour payer le présent de cet aimable et généreux officier. Il aperçut sur le cheval d'Adéus, son secrétaire, un magnifique harnais ; il l'en ôta et le donna au fils de Pharnabaze : depuis il ne cessait de parler de lui ; et longtemps après, ce jeune homme, chassé par ses frères de la maison paternelle, s'étant retiré dans le Péloponnèse, Agésilas lui témoigna le plus grand intérêt, et le servit même dans l'objet de son affection. Il aimait un jeune athlète d'Athènes, qui, devenu trop grand, et n'étant plus assez souple dans ses mouvements, allait être refusé pour les jeux olympiques. Le jeune Perse eut recours à Agésilas, et le pria de s'intéresser pour son ami. Agésilas, qui voulait l'obliger, agit vivement, et parvint non sans peine à le faire admettre : car Agésilas, exact

[1] Xénophon, dans la réponse d'Agésilas, ajoute une chose que Plutarque ne devait pas oublier : « Cependant, dit-il à Pharnabaze, je sortirai au plus tôt des « terres de votre obéissance ; et si dans la suite nous avons la guerre ensemble, « tant que nous aurons quelque autre ennemi à poursuivre, nous vous laisserons en repos, et nous ne toucherons à rien de ce qui vous appartiendra. »

observateur des lois dans tout le reste, prétendait qu'à l'égard des amis cette justice rigoureuse était un prétexte pour ne pas leur rendre service. On cite de lui une lettre à Hydriée, prince de Carie, conçue en ces termes : « Si Nicias n'a point commis « d'injustice, mettez-le en liberté ; s'il est coupable, délivrez-« le pour l'amour de moi ; mais, quoi qu'il en soit, rendez-le « libre. » Telle était sa conduite dans presque toutes les affaires qui regardaient ses amis. Quelquefois cependant il cédait aux circonstances, quand l'intérêt public le demandait. Par exemple, obligé un jour de décamper avec précipitation et de laisser malade dans le camp un jeune homme qu'il aimait, et qui, l'ayant appelé, le suppliait de ne pas l'abandonner : « Qu'il est difficile, dit Agésilas en se retournant, « d'être à la fois compatissant et sage ! » Voilà ce que rapporte le philosophe Hiéronyme.

XVI. Depuis deux ans entiers qu'il avait la conduite de cette guerre, sa réputation s'était répandue dans les hautes provinces de l'Asie, où sa tempérance, sa simplicité et sa modération lui avaient acquis la plus grande célébrité. Dans ses voyages, il choisissait pour sa demeure les temples les plus saints ; et, au lieu que nous craignons d'avoir beaucoup de témoins de nos actions, il voulait que les siennes eussent les dieux pour inspecteurs et pour juges. Dans ces milliers de soldats qu'il commandait, il n'eût pas été facile d'en trouver un seul qui eût une plus méchante paillasse que lui. Il était si peu sensible au froid et au chaud, qu'il semblait être le seul homme que les dieux eussent fait pour supporter également toutes les variétés des saisons. Mais il n'était pas pour les Grecs d'Asie de spectacle plus doux que de voir les gouverneurs de provinces et les généraux du roi de Perse, autrefois si fiers, si intraitables, qui regorgeaient de richesses et nageaient dans le luxe, saisis alors de crainte, faire humblement la cour à un homme toujours vêtu d'une méchante cape, et se soumettre, se plier à une seule parole courte et laconique qu'ils lui entendaient prononcer. Aussi plusieurs

des témoins de ce changement lui appliquaient ce vers de Timothée :

Mars est un vrai tyran ; le Grec ne craint point l'or [1].

XVII. Agésilas, qui voyait toute l'Asie en mouvement, et plusieurs de ses provinces disposées à la révolte, parvint à calmer les villes sans verser une goutte de sang, sans bannir un seul homme ; et, après avoir rétabli dans les administrations l'ordre et la liberté, il résolut de pénétrer plus avant, de porter la guerre loin de la mer de Grèce, de forcer le roi à craindre pour sa personne et pour la félicité dont il jouissait dans Ecbatane et dans Suse ; de l'occuper si bien, qu'il n'eût pas le loisir, tranquillement assis dans son palais, de proposer des récompenses à tous ceux qui voudraient faire la guerre aux Grecs, et de corrompre pour cela leurs orateurs. Pendant qu'il formait ce vaste projet, il vit arriver le Spartiate Épicydidas, qui venait lui annoncer que les Grecs menaçant Sparte d'une guerre dangereuse, les éphores lui envoyaient l'ordre de venir au secours de sa patrie.

O Grecs ! vous vous nuisez autant que les Barbares.

Quoi de plus barbare en effet que cette envie mutuelle, cette conjuration, cette ligue des Grecs les uns contre les autres ! arrêtant eux-mêmes le cours de leur fortune qui les élevait au comble de la gloire, ils tournaient contre leur propre patrie ces armes qui menaçaient les Barbares, et ils reportaient dans son sein une guerre qu'ils en avaient si fort éloignée. Je ne puis donc croire, comme Démarate le Corinthien, que ceux des Grecs qui n'avaient pas vu Alexandre assis sur le trône de Darius eussent été privés d'une grande satisfaction ; je pense au contraire qu'ils auraient versé bien des larmes, en se disant à eux-mêmes qu'ils n'avaient procuré cette gloire à Alexandre

[1] C'est-à-dire que comme tout plie sous les tyrans, ainsi les Perses, malgré leurs richesses et leur luxe, étaient obligés de se soumettre aux lois que leur dictait Agésilas. Timothée était un poëte dithyrambique de Milet. Il vivait du temps de Philippe, père d'Alexandre.

et à ses Macédoniens qu'en sacrifiant tant de braves généraux à Leuctres, à Coronée, à Corinthe et en Arcadie.

XVIII. Cependant rien ne fut jamais plus grand et plus sage de la part d'Agésilas que son prompt retour dans le Péloponnèse, à l'ordre des éphores ; c'est le plus bel exemple d'une obéissance et d'une justice parfaites. Annibal, déjà malheureux et presque chassé de l'Italie, n'obéit qu'avec peine à ses concitoyens, qui le rappelaient dans sa patrie pour les y défendre. Alexandre ne fit que plaisanter, lorsqu'il apprit la bataille qu'Antipater avait livrée au roi Agis : « Il me semble, dit-il, « que, pendant que nous triomphions ici de Darius, il y a eu « un combat de rats en Arcadie. » N'est-il donc pas juste de féliciter Sparte de l'honneur qu'Agésilas lui rendit en cette occasion, du respect qu'il eut pour ses lois, lorsqu'à la première vue de la scytale des éphores, il abandonna sans balancer une si grande fortune, une puissance si considérable et de si glorieuses espérances qu'il trahissait, pour ainsi dire, lui-même par sa retraite ? Il s'embarqua sur-le-champ, sans terminer son entreprise, et laissant à ses alliés les plus vifs regrets : une telle conduite prouve la fausseté de ce qu'a dit Démostrate le Phéacien, que les Spartiates valent mieux en public, et les Athéniens en particulier. Car Agésilas, qui avait paru un bon roi et un excellent général, se montra encore un meilleur, un plus agréable ami, à ceux qui partageaient sa familiarité. Comme la monnaie des Perses avait pour empreinte un archer, Agésilas dit, en partant, que dix mille archers du roi le chassaient d'Asie ; car les orateurs d'Athènes et de Thèbes, à qui l'on avait distribué dix mille pièces de cette monnaie, venaient d'exciter ces deux villes à déclarer la guerre aux Spartiates.

XIX. Agésilas, après avoir traversé l'Hellespont, entra dans la Thrace ; et, sans s'abaisser à solliciter des Barbares un passage libre à travers leur pays, il faisait demander seulement à chacun de ces peuples s'il voulait qu'il passât sur ses terres en ami ou en ennemi. Ils le reçurent avec amitié et l'accom-

pagnèrent même par honneur, chacun selon son pouvoir, à l'exception des Tralles, à qui Xerxès lui-même avait, dit-on, fait des présents pour obtenir le passage sur leurs terres, et qui voulurent exiger d'Agésilas cent talents [1] et autant de femmes : « Que ne sont-ils venus pour les recevoir ? » répondit ironiquement Agésilas à leurs envoyés. En même temps il marche contre ces Barbares, qu'il trouve rangés en bataille, les met en déroute et en fait un grand carnage. Il envoie faire la même demande au roi de Macédoine, qui répondit qu'il y penserait. « Eh bien ! dit Agésilas, qu'il y pense tout à son « aise ; en attendant, nous passerons. » Le roi, admirant son audace et redoutant son courage, lui fit dire de passer comme ami. Il ravagea les terres des Thessaliens qui s'étaient alliés aux ennemis de Sparte, et envoya à Larisse Xénoclès et Scythès, pour engager cette ville à embrasser le parti des Lacédémoniens. Les habitants ayant retenu ces ambassadeurs prisonniers, les Spartiates, indignés, voulaient qu'Agésilas allât sur le champ mettre le siége devant Larisse. Il leur dit qu'il ne donnerait pas, pour la conquête de toute la Thessalie, la vie d'un de ces ambassadeurs ; et il les retira par composition. Mais ce trait n'est peut-être pas si admirable dans Agésilas, après ce qu'il dit en apprenant une grande bataille qui s'était donnée près de Corinthe, et où il avait péri en quelques instants un grand nombre de braves soldats, quoique les Spartiates en particulier en eussent très-peu perdu. Loin de s'applaudir et de paraître enflé de cette victoire, il s'écria avec un profond soupir : « Malheureuse Grèce, qui viens de faire périr « de tes propres mains plus de guerriers qu'il n'en faudrait « pour vaincre tout ce qu'il y a de Barbares ! » Les Pharsaliens étant venus harceler son armée et l'arrêter dans sa marche, il prit cinq cents chevaux, tomba sur eux, et, les ayant mis en fuite, il dressa un trophée au pied du mont Narthécium. Il préféra cette victoire à toutes celles qu'il avait remportées jusqu'alors, parce qu'avec un si petit nombre de

[1] Environ cinq cent mille livres de notre monnaie.

gens de cheval qu'il avait formés lui-même, il venait de vaincre le peuple qui avait le plus de confiance en sa cavalerie.

XX. Ce fut là que Diphridas, l'un des éphores, vint de Sparte au-devant d'Agésilas, lui porter l'ordre d'entrer sur-le-champ dans la Béotie. Il se proposait de le faire dans la suite avec une armée plus nombreuse ; mais il ne se permit pas la moindre résistance à la volonté des magistrats, et dit à ceux qui l'entouraient que le jour pour lequel ils avaient quitté l'Asie était proche : aussitôt il envoya prendre deux compagnies de l'armée qui campait auprès de Corinthe. Les Lacédémoniens qui étaient restés à Sparte, voulant récompenser son obéissance par un témoignage honorable, firent publier une permission aux jeunes gens de s'enrôler, pour aller au secours de leur roi. Ils se présentèrent tous avec la plus grande ardeur, et les magistrats en choisirent cinquante des plus forts et des plus actifs, qu'il firent partir sur-le-champ. Agésilas, ayant franchi les Thermopyles et traversé la Phocide qui était alliée de Sparte, entra dans la Béotie et plaça son camp près de Chéronée. Il s'y était à peine établi, qu'il vit le soleil s'éclipser[1] et prendre la forme de la lune dans son croissant ; il apprit en même temps que Pisandre avait été vaincu et tué dans un combat naval donné près de Cnide contre Pharnabaze et Conon. Vivement affligé et de la perte de son beau-frère et du malheur de Sparte, mais craignant que cette nouvelle ne jetât ses troupes dans le découragement et la frayeur, au moment d'aller combattre il ordonna à ceux qui venaient du côté de la mer de publier le contraire et de dire que les Spartiates avaient remporté une victoire navale. Il parut lui-même en public une couronne de fleurs sur la tête, fit un sacrifice d'actions de grâces pour cette heureuse nouvelle, et envoya à ses amis des portions de la victime.

XXI. Lorsqu'il se fut avancé jusqu'à Coronée et que les

[1] Les astronomes placent cette éclipse au vingt-neuf d'août, la troisième année de la quatre-vingt-seizième olympiade, l'an trois cent quatre-vingt-quinze avant Jésus-Christ.

deux armées se trouvèrent en présence, Agésilas mit la sienne en bataille ; il donna aux Orchoméniens l'aile gauche, et se plaça lui-même à la droite. Dans l'armée ennemie, les Thébains occupaient l'aile droite et les Argiens la gauche. Xénophon y combattit auprès d'Agésilas, avec qui il était revenu d'Asie ; et, suivant cet historien, cette bataille est la plus mémorable de toutes celles qui furent données de son temps. Dans le premier choc, il n'y ni eut de part ni d'autre une longue résistance ; les Orchoméniens furent bientôt enfoncés par les Thébains, et les Argiens par Agésilas. Mais les deux partis, ayant appris que leurs ailes gauches étaient fort maltraitées et commençaient à fuir, revinrent sur leurs pas. Agésilas avait dans les mains une victoire sûre, s'il eût voulu laisser passer les Thébains et les charger ensuite en queue, mais, n'écoutant que son ardeur et l'ambition de signaler son courage en les repoussant de vive force, il va les attaquer de front. Les Thébains soutinrent ce choc avec la même valeur ; partout le combat fut sanglant, mais principalement au poste qu'occupait Agésilas avec les cinquante jeunes gens que Sparte lui avait envoyés fort à propos, car il leur fut redevable de la vie. Si l'ardeur avec laquelle ils combattaient autour de lui, en affrontant tous les dangers, ne put le garantir de plusieurs blessures qu'il reçut à travers ses armes, du moins ils parvinrent, quoique avec peine, à l'arracher encore vivant des ennemis ; ils le couvrirent de leurs corps et firent un grand carnage des Thébains ; mais ils perdirent plusieurs de leurs compagnons. La difficulté qu'ils trouvèrent à renverser de front l'infanterie thébaine les força d'en venir à ce qu'ils n'avaient pas voulu faire après la première charge : ils ouvrirent leur phalange pour leur donner passage ; et comme alors les ennemis marchaient avec moins d'ordre, ils les suivirent et les chargèrent en flanc. Cependant ils ne purent jamais les mettre en déroute. Les Thébains se retirèrent vers l'Hélicon, tout glorieux de l'issue d'un combat où l'aile qu'ils occupaient était restée invincible.

XXII. Agésilas, quoique très-souffrant de ses blessures ne voulut pas rentrer dans sa tente qu'on ne l'eût porté sur le champ de bataille et qu'il n'eût vu emporter ses morts sur leurs armes. Il laissa aller en liberté tous ceux des ennemis qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne, voisin du champ de bataille, et devant lequel on voyait un trophée que les Béotiens avaient élevé autrefois, après avoir vaincu les Athéniens, sous la conduite de Sparton, et tué leur chef Tolmidas. Le lendemain à la pointe du jour, Agésilas, voulant s'assurer si les Thébains seraient disposés à un second combat, ordonne à ses soldats de mettre des couronnes sur leur tête et à ses musiciens de jouer de la flûte, pendant qu'il ferait dresser et orner un trophée pour monument de sa victoire. Les ennemis ayant fait demander la permission d'enlever leurs morts, il la leur accorda par une trêve ; et cette demande étant une confirmation de sa victoire, il se fit porter à Delphes, où l'on célébrait les jeux pythiques. Il y fit, en l'honneur du dieu, la procession d'usage et lui consacra la dîme des dépouilles qu'il avait apportées d'Asie : elle monta à cent talents[1].

XXIII. De retour dans sa patrie, il y fut plus chéri que jamais de ses concitoyens, qui ne pouvaient voir sans admiration sa vie simple et ses mœurs pures. Bien différent de la plupart des généraux, il revenait des pays étrangers tel qu'il était avant de sortir de Sparte : il n'avait point adopté les coutumes des Barbares ; et, loin de s'être dégoûté de celles de son pays, loin de ehercher à en secouer le joug, il les respecta et les chérit toujours autant que ceux des Spartiates qui n'avaient jamais passé l'Eurotas. Il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses biens, ni à la parure de sa femme, ni aux ornements de ses armes, ni aux meubles de sa maison ; il y laissa les anciennes portes : elles étaient si vieilles, qu'on eût cru que c'étaient les mêmes qu'Aristodème y avait mises. Le canathre[2]

[1] Environ cinq cent mille livres.

[2] Le canathre était une espèce de char fait de nattes de paille ou de jonc, dont les filles de Sparte se servaient pour aller en pompe au temple d'Hélène.

de sa fille n'avait, au rapport de Xénophon [1], rien de plus magnifique que ceux des autres filles de Sparte. Les Lacédémoniens appellent canathres des chaises de bois en forme de griffons, de cerfs ou de boucs, dans lesquelles les jeunes filles de Sparte vont aux cérémonies publiques. Xénophon ne nous a pas transmis le nom de la fille d'Agésilas ; et Dicéarque se plaint amèrement de ce que nous ne savons ni le nom de cette fille, ni celui de la mère d'Épaminondas. Mais nous avons trouvé, dans des registres de la ville de Lacédémone, que la femme d'Agésilas s'appelait Cléora, et ses deux filles Apolia et Proluta. On voit encore à Lacédémone la pique de ce prince, et elle ne diffère en rien de toutes les autres. Comme il vit quelques Spartiates tirer vanité des chevaux qu'ils nourrissaient et se croire par-là supérieurs aux autres, il engagea Cynisca, sa sœur, à monter sur un char et à disputer le prix aux jeux olympiques, il voulait montrer aux Grecs que cette victoire n'était pas le fruit de la valeur, mais des richesses [2]. Il avait auprès de lui le sage Xénophon qu'il honorait singulièrement et qu'il détermina à faire élever ses enfants à Sparte, pour y apprendre la plus belle de toutes les sciences, celle de commander et d'obéir.

XXIV. Après la mort de Lysandre, il découvrit que celui-ci, à son retour d'Asie, avait formé une ligue contre Agésilas. Voulant donc faire connaître le caractère de Lysandre, il résolut de lire en public une harangue écrite par Cléon d'Halicarnasse et trouvée dans les papiers de Lysandre, qui devait la prononcer devant le peuple, et dont le but était de faire des changements considérables dans le gouvernement de Sparte. Mais un des sénateurs à qui il la communiqua et qui craignit que la force des raisons qu'on y exposait ne fît impression sur le peuple, lui ayant conseillé de ne pas déterrer Lysandre, mais plutôt d'ensevelir son discours avec lui, Agésilas suivit son conseil et ne donna aucune suite à cette découverte. Il ne

[1] *Voy.* l'Éloge d'Agésilas.

[2] Le texte ajoute : et de la dépense.

fit même ouvertement aucune peine à ses ennemis ; au contraire, il s'employa pour les faire nommer aux magistratures et au commandement des armées ; et comme ces emplois publics mettaient en évidence leur méchanceté et leur avarice, quand ils étaient cités devant les tribunaux, il les soutenait de tout son crédit et se les attachait tellement qu'il s'en faisait des amis, et qu'il ne trouva plus personne qui lui résistât. Agésipolis, son collègue dans la royauté, fils d'un banni, et qui à une très grande jeunesse joignait un caractère doux et modeste, se mêlait peu du gouvernement. Agésilas sut aussi le gagner ; les rois de Sparte, quand ils sont dans la ville, mangent à la même table ; Agésilas, qui savait que ce jeune prince n'était pas moins porté que lui à l'amour, mettait toujours la conversation sur les jeunes gens d'une beauté distinguée ; il l'excitait à s'attacher à quelqu'un de ceux qu'il aimait lui-même et le secondait dans ses inclinations ; car à Sparte ces sortes d'attachements n'ont rien de vicieux ; au contraire, ils sont pleins de pudeur et d'honnêteté, ils naissent d'une émulation louable peur la vertu, comme on l'a vu dans la Vie de Lycurgue.

XXV. Agésilas, devenu par-là très puissant dans la ville, fit nommer Télétias, son frère utérin, général de la flotte ; s'étant mis lui-même à la tête de l'armée de terre, il alla faire le siége de Corinthe, soutenu par Télétias, qui l'assiégeait du côté de la mer ; il se rendit maître des longues murailles. Les Argiens, qui occupaient alors Corinthe, y célébraient les jeux isthmiques. Ils venaient de faire à Neptune le sacrifice d'usage, lorsque Agésilas, survenant tout à coup, les força d'abandonner les apprêts de la fête et les chassa de la ville. Les bannis de Corinthe qui étaient dans son armée l'ayant prié de présider aux jeux, il le refusa ; mais, pendant qu'ils les faisaient célébrer eux-mêmes, il resta dans la ville, afin de leur procurer une entière sûreté. Dès qu'il fut parti de Corinthe, les Argiens recommencèrent les jeux, où quelques-uns des athlètes qui avaient remporté le prix à la célébration des pre-

miers, l'obtinrent encore aux seconds ; et d'autres, après avoir été couronnés la première fois, furent à la seconde inscrits sur les registres comme vaincus. Agésilas dit à cette occasion que les Argiens avaient à se reprocher une grande lâcheté, puisque, ayant une si haute idée de la présidence de ces jeux, ils n'avaient pas osé combattre pour s'y maintenir. Au reste, il pensait que, dans les choses de cette nature, il fallait conserver une grande modération. Quand il était à Sparte, il contribuait volontiers à l'ornement des chœurs de musique et des jeux ; il y assistait toujours et faisait paraître le plus grand zèle pour le succès des combats de jeunes garçons et de jeunes filles ; mais les autres spectacles dont il voyait la plupart des hommes épris, il faisait semblant de ne pas s'y connaître. Un jour, l'acteur tragique Callipidas, qui jouissait d'une grande réputation, et que son talent faisait rechercher dans toute la Grèce, ayant rencontré Agésilas, le salua ; et s'étant mêlé fièrement avec ceux qui accompagnaient ce prince, il affectait de se faire voir et s'attendait que le roi le préviendrait par quelque marque de bonté. Comme Agésilas ne paraissait faire aucune attention à lui : « Eh ! quoi, prince, lui dit-il, vous « ne me connaissez pas ? » Agésilas, jetant les yeux sur lui : « N'es-tu pas, lui répondit-il, le farceur Callipidas ? » C'est le nom que les Lacédémoniens donnent aux comédiens. Une autre fois, on lui proposait d'aller entendre un homme qui imitait parfaitement le rossignol ; il le refusa, en disant qu'il avait souvent entendu le rossignol même. Le médecin Ménécrate, à qui la cure de maladies désespérées avait fait donner le nom de Jupiter, et qui avait l'arrogance de se donner lui-même ce titre, eut l'audace de le prendre dans une lettre qu'il écrivait à ce prince : « Ménécrate Jupiter, au roi Agésilas, « salut. » Le roi mit dans la réponse : « Agésilas, à Ménécrate, « santé. »

XXVI. Pendant qu'il était dans les environs de Corinthe, et qu'il regardait ses soldats emporter le butin du temple de Junon, dont il s'était rendu maître, il vint des députés de

Thèbes lui proposer une alliance avec leur ville. Agésilas, qui n'avait jamais aimé les Thébains, et qui, dans cette circonstance, croyait utile de leur témoigner du mépris, fit semblant de ne pas voir les ambassadeurs et de ne pas entendre ce qu'ils lui disaient. Mais la vengeance divine l'en punit à l'heure même : les Thébains ne s'étaient pas encore retirés, qu'on vint lui annoncer qu'un détachement de Lacédémoniens avait été taillé en pièces par Iphicrate ; c'était la plus grande perte qu'ils eussent faite depuis longtemps : ils avaient eu de plus la honte de voir leurs plus braves fantassins battus par des soldats armés à la légère, et des Lacédémoniens par des mercenaires. Agésilas se mit aussitôt en marche pour aller à leur secours ; mais, ayant appris que l'affaire était terminée, il revint au temple de Junon, et, faisant appeler les ambassadeurs béotiens, il leur donna audience ; prenant alors à leur tour un air insultant, ils ne dirent pas un mot de la paix, et lui demandèrent seulement de les laisser entrer à Corinthe. Agésilas, irrité de cette demande : « Si vous voulez, leur dit-il, voir vos « amis enflés de leurs succès, vous le pourrez demain tout à « votre aise. » Le lendemain, il les prit avec lui ; et, mettant en leur présence tout à feu et à sang dans le territoire de Corinthe, il s'avança jusqu'aux murs de la ville ; et, après avoir fait remarquer aux ambassadeurs que les Corinthiens n'avaient pas osé sortir pour défendre leur territoire, il les renvoya. Ayant recueilli ensuite ceux qui étaient restés du détachement battu par Iphicrate, il ramena son armée à Lacédémone. Dans sa marche, il partait le matin avant le jour et ne s'arrêtait le soir qu'à la nuit fermée, afin que les Arcadiens, ennemis et envieux des Spartiates, ne pussent pas insulter à leur défaite. Depuis, pour rendre service aux Achéens, il entra avec eux en armes dans l'Acarnanie, dont il défit les habitants et d'où il emmena un butin considérable. Les Achéens le priaient de passer l'hiver dans leur pays, pour empêcher les ennemis d'ensemencer leurs terres ; il leur répondit qu'il ferait tout le contraire, parceque les Acarnaniens craindraient bien plus la

guerre l'été suivant, lorsqu'ils verraient leurs terres couvertes de moissons. En effet, quand ils le virent, l'année suivante, rentrer sur leur territoire, ils firent la paix avec les Achéens.

XXVII. Lorque Conon et Pharnabaze, qui, avec la flotte du roi de Perse, étaient maîtres de la mer, furent venus ravager les côtes de la Laconie, et que les Athéniens eurent rebâti leurs murailles avec l'argent que leur fournissait Pharnabaze, les Lacédémoniens prirent le parti de faire leur paix avec Artaxerxe; ils envoyèrent Antalcidas à Tiribaze et n'eurent pas honte de livrer au roi, avec autant de lâcheté que d'injustice, ces Grecs établis en Asie, pour lesquels Agésilas avait combattu. Mais il n'eut aucune part à l'infamie de ce traité; il fut négocié par Antalcidas son ennemi, qui, jaloux de la puissance et de la gloire qu'Agésilas acquérait dans cette guerre, trouva tous les moyens bons pour conclure la paix. Quelqu'un ayant dit à cette occasion, devant Agésilas, que les Lacédémoniens *persisaient* : « Dites plutôt, répondit-il, que les « Perses *laconisent.* » En menaçant de déclarer la guerre à ceux qui ne voulaient pas accepter la paix, il les força tous de consentir à ce que le roi demandait; ce qu'il fit surtout pour affaiblir les Thébains, qui étaient obligés, par le traité, de laisser en liberté toute la Béotie. Dans la suite, il montra plus clairement cette intention, lorsque Phébidas, par une violation odieuse du droit des gens, se fut, en pleine paix, emparé de la Cadmée; tous les Grecs en furent indignés; les Spartiates, et principalement les ennemis d'Agésilas, en firent éclater leur mécontentement; et, dans le transport de colère dont ils étaient agités, ils demandèrent à Phébidas par quel ordre il avait agi; ils cherchaient à faire tomber le soupçon sur Agésilas, qui ne craignit pas de prendre hautement le parti de Phébidas et de déclarer qu'il fallait considérer l'action en elle-même, et voir si elle était utile; il ajouta qu'il était beau de faire de son propre mouvement et sans les ordres de personne ce qui était de l'intérêt de Sparte.

XXVIII. Il ne cessait pourtant de répéter que la justice était

la première des vertus ; que, sans la justice, la force n'est d'aucune utilité ; que si tous les hommes étaient justes, ils n'auraient pas besoin de la force. Et comme un jour on disait en sa présence que le grand roi le voulait ainsi : « Comment, « répondit-il, serait-il plus grand que moi, s'il n'est pas plus « juste ? » Il pensait alors, avec autant de vérité que de noblesse, que la justice est la mesure royale sur laquelle on doit, pour ainsi dire, mesurer la grandeur. Quand la paix fut conclue, le roi lui écrivit en particulier pour l'inviter à se lier d'amitié et d'hospitalité avec lui ; mais il ne voulut pas recevoir ses lettres et dit à ceux qui les lui présentaient qu'il lui suffisait de l'amitié publique ; que tant qu'elle subsistait, il était inutile d'en former une particulière. Mais ses beaux sentiments étaient quelquefois démentis par sa conduite, et il se laissait emporter à son ambition et à son opiniâtreté ; il le fit surtout dans cette occasion à l'égard des Thébains : non content d'avoir sauvé Phébidas, il détermina la ville à prendre sur elle cette injustice, à retenir en son propre nom la Cadmée et à mettre le gouvernement de Thèbes entre les mains d'Archias et de Léontide, qui avaient facilité à Phébidas l'entrée dans la ville et la prise de la citadelle. Cette conduite fit soupçonner que Phébidas n'avait été que l'instrument de cette perfidie, et qu'Agésilas l'avait conseillée. La suite ne justifia que trop ce soupçon ; car lorsque les Athéniens eurent chassé la garnison de la citadelle, et rendu Thèbes à la liberté, Agésilas se plaignit du meurtre que les Thébains avaient fait d'Archias et de Léontide, qui, sous le nom de polémarques, étaient en effet de vrais tyrans ; et il leur déclara la guerre. Cléombrote, successeur d'Agésipolis au trône de Sparte, fut envoyé en Béotie à la tête d'une armée ; Agésilas, qui, hors de l'âge de puberté depuis quarante ans, était exempt par les lois d'aller à la guerre, ne voulut pas se charger de cette expédition : après avoir, peu de temps auparavant, fait la guerre aux Phliasiens pour des bannis, il aurait eu honte qu'on le vît combattre contre les Thébains pour des tyrans.

XXIX. Dans le parti contraire à celui d'Agésilas était un Lacédémonien nommé Sphodrias, qu'on avait établi gouverneur à Thespies : cet homme, qui ne manquait ni d'audace, ni d'ambition, au lieu de former des projets raisonnables, ne se repaissait que de vaines espérances. Jaloux de se faire un grand nom, et croyant que Phébidas s'était acquis beaucoup de gloire et de célébrité par son entreprise audacieuse sur la citadelle de Thèbes, il s'imagina qu'il ferait une action plus belle encore et plus glorieuse, si de son propre mouvement il tentait de surprendre le Pirée, en l'attaquant inopinément par terre, et d'enlever ainsi aux Athéniens l'empire de la mer. Ce fut, dit-on, une trame ourdie par Pélopidas et Gélon, qui, alors béotarques à Thèbes, envoyèrent secrètement à Sphodrias des hommes affidés, qui se dirent amis des Lacédémoniens, et qui, en lui donnant des louanges outrées, en l'exaltant comme seul capable d'exécuter une si grande entreprise, enflammèrent tellement cet esprit ambitieux, qu'ils le déterminèrent à une action qui n'était ni moins injuste, ni moins contraire au droit des gens, que l'attentat contre la Cadmée, mais qui ne fut conduite ni avec la même audace, ni avec le même bonheur. Sphodrias avait espéré arriver au Pirée bien avant l'aurore, et le jour le surprit dans la plaine de Thriasie : on dit même que ses soldats, ayant vu des feux briller sur quelques temples d'Éleusis, furent saisis de frayeur ; que lui-même, ne pouvant plus cacher sa marche, perdit toute son audace, et, après avoir fait un modique butin, s'en retourna couvert de honte à Thespies. Les Athéniens, qui envoyèrent à l'instant même des députés à Sparte pour se plaindre de Sphodrias, trouvèrent que les magistrats n'avaient pas attendu qu'on vînt l'accuser, et qu'il avait été déjà traduit en justice comme coupable d'un crime capital ; mais il n'osa pas se présenter devant les juges ; il craignit la vengeance de ses concitoyens, qui, humiliés à la vue des Athéniens, et ne voulant pas être soupçonnés de complicité, parurent ressentir cette injustice comme si elle eût été faite à eux-mêmes.

XXX. Sphodrias avait un fils nommé Cléonyme, fort jeune encore et d'une grande beauté; Archidamus, fils d'Agésilas, qui l'aimait tendrement, partageait l'inquiétude que causait à ce jeune homme le danger de son père : mais il n'osait solliciter ouvertement en faveur d'un ennemi d'Agésilas. Cependant Cléonyme étant venu, fondant en larmes, le supplier de fléchir le roi, comme l'adversaire le plus redoutable qu'ils eussent, Archidamus, qui lui-même craignait beaucoup son père, fut trois ou quatre jours sans oser lui en parler, et le suivait toujours dans un grand silence. Quand enfin il vit approcher le jour du jugement, il prit sur lui de dire à Agésilas que Cléonyme l'avait prié d'intercéder pour son père. Agésilas, qui connaissait l'inclination de son fils pour Cléonyme, ne chercha point à l'en détourner; car ce jeune homme avait, dès son enfance, fait concevoir l'espérance qu'il serait un jour un des plus vertueux citoyens de Lacédémone : cependant il ne se montra pas sensible aux prières de son fils; il ne lui dit pas un mot de douceur qui pût lui donner quelque confiance; il lui répondit seulement qu'il verrait ce qu'il y aurait d'honnête et de convenable à faire, et il s'en alla. Archidamus n'osa plus aller chez Cléonyme, qu'il voyait auparavant plusieurs fois le jour. Ce changement ôtait tout espoir aux amis de Sphodrias, lorsqu'un ami d'Agésilas, nommé Étymoclès, leur fit connaître, en conversant avec eux, les véritables dispositions d'Agésilas. Il blâmait fort l'entreprise de Sphodrias ; mais il l'estimait personnellement comme un homme plein de bravoure, et voyait que Sparte avait besoin de soldats tels que lui. C'était en ces termes qu'Agésilas parlait tous les jours de cette affaire, pour faire plaisir à son fils. Cléonyme reconnut alors le zèle qu'Archidamus avait mis à le servir ; et les amis de Sphodrias, reprenant courage, sollicitèrent de nouveau en sa faveur. Agésilas avait une tendresse extrême pour ses enfants. Dans leur premier âge il partageait leurs jeux, et allait, comme eux, à cheval sur un bâton. Surpris un jour dans cette attitude par un de ses amis, il le pria de n'en parler à personne avant

d'être lui-même devenu père. Sphodrias fut donc absous, et les Athéniens n'eurent pas plus tôt appris ce jugement qu'ils se disposèrent à la guerre. On blâma généralement Agésilas d'avoir, par complaisance pour un désir puéril et insensé de son fils, empêché un jugement juste, et rendu Sparte coupable des plus grands crimes envers la Grèce.

XXXI. Agésilas, voyant que son collègue Cléombrote se portait avec peu d'ardeur à faire la guerre aux Thébains, renonça à l'exemption de service que la loi lui donnait et dont il avait fait usage pour cette expédition même ; il entra en armes dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains ; mais ce ne fut pas sans en souffrir lui-même. Antalcidas le voyant blessé : « Les Thébains, lui dit-il, vous paient aujourd'hui un beau « salaire de l'apprentissage que vous leur avez fait faire de « l'art de la guerre, qu'ils ignoraient et qu'ils ne voulaient « même pas savoir. » Aussi les Thébains devinrent-ils supérieurs à eux-mêmes dans le métier des armes, par l'habitude que leur en firent contracter les invasions fréquentes des Lacédémoniens. C'est ce qu'avait prévu l'ancien Lycurgue, lorsque, par une des trois ordonnances qu'il appelait *rhétres*[1] il défendit d'être souvent en guerre avec les mêmes ennemis, de peur qu'on ne leur apprît à la faire. Agésilas se rendit donc odieux même aux alliés de Lacédémone, qui ne lui pardonnaient pas de vouloir perdre les Thébains, non pour venger une offense publique, mais pour satisfaire son ressentiment et son obstination. Ils n'avaient que faire, disaient-ils, de se consumer à courir tous les ans de côté et d'autre, à suivre, en si grand nombre, une poignée de Lacédémoniens. Agésilas, pour leur faire voir combien ses soldats étaient nombreux, usa, dit-on, de cet artifice : il fit asseoir les alliés tous ensemble d'un même côté, et les Lacédémoniens seuls de l'autre ; il ordonna ensuite au héraut de faire lever successivement les potiers, les forgerons, les charpentiers, les maçons et tous les autres artisans. Les alliés se levèrent presque tous, et il ne se

[1] *Voy.* la Vie de Lycurgue, chap. XX.

leva pas un seul Lacédémonien ; car il était défendu aux citoyens de Sparte d'apprendre et d'exercer aucun art mécanique : « Vous voyez, leur dit Agésilas en riant, que nous « fournissons bien plus de soldats que vous. »

XXXII. En ramenant son armée de Thèbes, il passa par Mégare ; et, comme il montait un jour au lieu du conseil dans la citadelle, il fut saisi d'une douleur et d'une convulsion violentes à celle de ses jambes qui était saine, et qui enfla considérablement. Cet accident parut occasionné par le sang, qui s'étant porté à cette jambe avec trop d'abondance, y avait causé une inflammation très-vive. Un médecin de Syracuse lui fit une saignée à la cheville du pied, qui apaisa la douleur ; mais il sortit une si grande quantité de sang, qu'on ne pouvait l'arrêter et qu'Agésilas étant tombé en défaillance, fut longtemps en danger. On vint à bout d'étancher le sang ; et on le transporta à Lacédémone, où il fut longtemps malade et hors d'état de faire la guerre. Dans cet intervalle, les Spartiates essuyèrent plusieurs défaites tant sur terre que sur mer ; la plus considérable fut celle de Leuctres, où les Thébains remportèrent sur eux, pour la première fois, une victoire complète. Cet événement fit désirer aux Grecs une paix générale ; et les députés de toute la Grèce se rendirent à Lacédémone, pour en régler les conditions. Au nombre de ces députés était Épaminondas, déjà célèbre par son savoir et par ses connaissances philosophiques, mais qui n'avait donné encore aucune preuve de ses talents militaires. Comme il vit que tous les députés pliaient sous les volontés d'Agésilas, il osa seul lui parler avec autant de courage que de franchise ; il plaida non-seulement la cause des Thébains, mais encore celle de toute la Grèce ; il prouva que la guerre augmentait la puissance de Sparte et affaiblissait tous les autres Grecs ; qu'il fallait donc faire une paix fondée sur la justice et sur l'égalité, parce qu'elle ne pouvait être solide qu'autant que toutes les parties intéressées y trouveraient un égal avantage. Agésilas, voyant que les Grecs l'écoutaient avec admiration et qu'ils

étaient disposés à suivre son avis, lui demanda s'il croyait juste et conforme à l'égalité que la Béotie fût libre et indépendante. Épaminondas, à son tour, lui demande, avec beaucoup de vivacité et de hardiesse, s'il trouve juste lui-même que la Laconie soit libre et indépendante. Alors Agésilas, se levant en colère, lui ordonne de déclarer nettement s'il laissera la Béotie libre. « Et vous-même, reprit Épaminondas, laisserez-vous libre la « Laconie? » Agésilas, qui ne se possédait plus, saisit avec empressement le prétexte qui s'offrait de rompre avec les Thébains, efface sur-le-champ leur nom du traité de paix, et leur déclare la guerre. En même temps il ordonne aux autres députés de s'en retourner après qu'ils auraient signé les articles dont on serait convenu à l'amiable, et de décider par la voie des armes ceux dont on ne pourrait tomber d'accord ; car il était difficile de déterminer, par des moyens de conciliation, tous les différends qu'ils avaient entre eux.

XXXIII. Cléombrote se trouvait alors dans la Phocide avec une armée ; les éphores lui envoyèrent aussitôt l'ordre de marcher contre les Thébains, et firent partir en même temps des députés chargés de rassembler leurs alliés, qui montraient peu d'empressement pour une expédition qu'ils faisaient contre leur gré, mais qui n'osaient encore refuser d'obéir aux Lacédémoniens. Les présages sinistres qui précédèrent cette guerre[1] et que nous avons rapportés dans la Vie d'Épaminondas[2] ; l'opposition constante que le Spartiate Prothoüs témoigna à cette expédition, ne purent en détourner Agésilas ; il la fit entreprendre, dans l'espoir que, toute la Grèce étant libre, et les Thébains seuls exclus du traité de paix, c'était l'occasion la plus favorable pour se venger d'eux. La célérité avec laquelle on l'entreprit prouve sensiblement qu'elle fut décidée bien plus par un mouvement de colère, que par une sage réflexion. Le

[1] On rapportait que tous les temples de la Béotie s'étaient ouverts d'eux-mêmes ; que les prêtresses avaient déclaré qu'une grande victoire se préparait pour les Béotiens ; que toutes les armes avaient disparu du temple d'Hercule, comme si ce dieu lui-même fût parti pour le combat.

[2] Elle est perdue.

traité avait été conclu à Lacédémone le 14 du mois scirrophérion[1], et le cinq du mois hécatombéon[2], c'est-à-dire vingt jours après, les Lacédémoniens perdirent la bataille de Leuctres, où il périt mille Spartiates avec Cléombrote leur roi, qui fut tué au milieu de ses plus braves guerriers. De ce nombre était le beau Cléonyme, fils de Sphodrias, qui, trois fois abattu aux pieds de Cléombrote et s'étant relevé trois fois, mourut enfin, en combattant avec la plus grande valeur.

XXXIV. La défaite des Spartiates et la victoire des Thébains, la plus glorieuse que jamais les Grecs aient remportée sur un autre peuple de la Grèce, arrivèrent contre l'attente de tout le monde ; mais la ville vaincue ne se montra ni moins grande, ni moins admirable par sa vertu, que celle qui avait eu la gloire de la vaincre. Les paroles des gens vertueux, dit Xénophon[3], celles même qui leur échappent dans le vin et au milieu de leurs amusements, sont toujours dignes d'être conservées ; et il a raison. Mais n'y a-t-il pas un plus grand avantage à considérer avec soin ce qu'ils disent et ce qu'ils font dans les revers, à admirer la fermeté qu'ils y conservent ? On célébrait alors à Sparte une fête publique, et la ville était pleine d'étrangers. Des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles s'exerçaient sur le théâtre, lorsque les courriers qui venaient de Leuctres annoncèrent cette funeste nouvelle. Les éphores sentirent aussitôt que cette défaite ruinait entièrement leur puissance et leur faisait perdre l'empire de la Grèce ; cependant ils ne permirent ni aux chœurs de sortir du théâtre, ni à la ville d'ôter les décorations de la fête. Ils envoyèrent dans les maisons, à tous les parents, les noms de ceux qui avaient péri à la bataille et restèrent au théâtre à faire continuer le spectacle et les danses. Le lendemain, quand on eut la liste certaine des morts et de ceux qui s'étaient sauvés, les pères et tous les parents des premiers se rendirent à la place publique, où ils s'embrassèrent les uns les autres d'un air satisfait, pleins de courage et de joie. Au contraire, les parents de ceux

[1] Juin. — [2] Juillet. — [3] Au commencement de son *Banquet*.

qui avaient échappé au fer ennemi restèrent chez eux avec leurs femmes, comme dans un temps de deuil ; ou, s'ils étaient forcés de sortir, ils paraissaient avec un air, une voix et un regard qui exprimaient l'abattement et la tristesse. Cette différence était encore plus sensible dans les femmes. Celles qui attendaient leurs fils au retour du combat marchaient en silence et la tête baissée, et celles dont les fils étaient restés sur le champ de bataille couraient aux temples pour remercier les dieux et se visitaient mutuellement avec cette gaieté que leur gloire leur inspirait.

XXXV. Cependant le peuple, qui se vit abandonné de ses alliés, et qui s'attendait qu'Épaminondas, enflé de sa victoire, allait se jeter dans le Péloponèse, se rappela les oracles sur le règne boiteux ; il tomba dans le découragement et la superstition ; il regarda ce désastre comme une vengeance des dieux, qui le punissaient d'avoir éloigné du trône un prince qui n'avait aucune infirmité corporelle, pour y placer un roi qui boitait, quoique l'oracle leur en eût fait la plus expresse défense. Il est vrai que sa puissance, ses vertus, sa réputation, le faisaient employer et comme roi et comme général : ils avaient toujours recours à lui dans leurs difficultés politiques, comme à leur médecin et à leur arbitre ; ils le firent encore dans cette occasion, où ils s'en rapportèrent à lui seul sur le parti qu'on prendrait à l'égard de ceux qui s'étaient enfuis de la bataille, et qu'on appelle à Sparte les trembleurs. Comme ils étaient en grand nombre, et qu'ils avaient beaucoup de pouvoir dans la ville, on craignait qu'en voulant leur infliger la note d'infamie ordonnée par la loi, ils ne suscitassent quelque mouvement dangereux. Car à Sparte les fuyards sont non-seulement exclus de tous les emplois, mais on ne peut, sans se déshonorer soi-même, leur donner ou recevoir d'eux une fille en mariage. Tout homme qui les rencontre a droit de les frapper, et ils sont obligés de le souffrir. Ils vont dans les rues la tête baissée, vêtus de méchantes robes raccommodées avec des lambeaux de couleur différente. Ils ne rasent

que la moitié de leur barbe, et laissent croître l'autre moitié. On voyait un grand danger à tenir dans Sparte tant de citoyens ainsi notés, surtout dans un temps où elle avait besoin de soldats. Agésilas, nommé législateur, trouva le moyen, sans rien ajouter ni retrancher aux lois, sans y faire le moindre changement, de prévenir tous les maux qu'on craignait : il se rendit à l'assemblée des Lacédémoniens, et, en déclarant qu'il fallait ce jour-là laisser dormir les lois et leur rendre le lendemain toute leur autorité, il sut maintenir les lois de Sparte et lui conserver ce grand nombre de citoyens dont il sauva l'honneur. En même temps, pour relever ces jeunes gens de leur abattement et de leur consternation, il fit une invasion dans l'Arcadie : mais il eut soin d'éviter le combat; il prit seulement aux Mantinéens une petite ville, et fit le dégât dans le pays. Cette légère expédition consola Sparte de ses malheurs et releva ses espérances, en lui faisant voir qu'elle n'était pas perdue sans ressource.

XXXVI. Peu de temps après, Épaminondas entra dans la Laconie avec toutes les troupes des alliés de Thèbes, qui formaient une armée de quarante mille hommes de pied, sans compter un grand nombre de troupes légères, et de gens qui, n'ayant point d'armes, n'étaient à la suite de l'armée que pour piller, et qui, joints aux troupes réglées, faisaient en tout une armée de soixante-dix mille hommes entrés sur le territoire de Lacédémone. C'était la première fois qu'il était envahi : depuis six cents ans que les Doriens s'étaient établis dans cette ville, aucun ennemi n'avait encore osé y mettre le pied. Mais alors les troupes alliées, trouvant un pays entier auquel on n'avait jamais touché, y mirent tout à feu et à sang, et le ravagèrent jusqu'à l'Eurotas; elles s'approchèrent même de Lacédémone sans que personne sortît pour les repousser. Car Agésilas, au rapport de Théopompe, ne voulut pas permettre aux Lacédémoniens de lutter contre ce torrent[1] débordé. Après avoir distribué ses meilleures troupes au milieu de la ville et

[1] Le texte ajoute : de guerre.

dans les postes les plus importants, il souffrit tranquillement les menaces et les bravades des Thébains, qui le provoquaient nommément et le pressaient de combattre pour défendre son pays, sur lequel il avait attiré seul tant de maux par la guerre qu'il avait allumée. Mais rien n'affligeait plus Agésilas que les troubles intérieurs de la ville ; que les clameurs des vieillards, qui couraient de côté et d'autre, indignés de ce qu'ils voyaient; que les mouvements continuels des femmes, qui, ne pouvant rester tranquilles, étaient comme forcenées en entendant le tumulte des troupes ennemies, en voyant les flammes qui ravageaient les campagnes. Il n'était pas moins affecté de l'atteinte que cette invasion portait à sa gloire : une ville si grande et si florissante, quand il avait pris le gouvernement, il en voyait la dignité se flétrir entre ses mains ; il était humilié de voir démentir cette parole orgueilleuse qu'il répétait souvent : « Qu'une femme lacédémonienne n'avait jamais vu la fumée d'un camp ennemi. » Aussi un Athénien, qui disputait avec Antalcidas sur le courage des deux peuples, lui ayant dit que les Athéniens avaient souvent repoussé les Spartiates des bords du Céphise : « Pour nous, lui répondit Antalcidas, « nous ne vous avons jamais repoussés des bords de l'Euro- « tas. » Un Spartiate, d'une condition obscure, répliqua de même à un Argien qui lui disait que plusieurs Lacédémoniens étaient enterrés dans l'Argolide : « Cela est vrai, mais aucun « de vos Argiens n'est enterré dans la Laconie. »

XXXVII. On dit qu'Antalcidas, qui était alors éphore, et qui craignait que Sparte ne fût prise, envoya secrètement ses enfants à Cythère. Mais Agésilas, voyant que les ennemis se disposaient à traverser l'Eurotas, pour pénétrer ensuite dans la ville, abandonna tous les autres postes et rangea ses troupes en bataille sur des hauteurs placées au milieu de la ville. L'Eurotas était alors très-enflé par la fonte des neiges, et le froid extrême de ses eaux le rendait encore plus difficile à traverser que la rapidité de son cours. Quelques Spartiates montrèrent au roi Épaminondas, qui le passait le premier à la

tête de sa phalange; ce prince, après l'avoir longtemps fixé et suivi des yeux, ne dit que ce seul mot : « Quel homme éton« nant ! » Épaminondas avait l'ambition de livrer un combat dans Sparte même, et d'y dresser un trophée; mais il ne put y engager Agésilas, ni lui faire quitter ses hauteurs. Obligé lui-même de se retirer, il alla faire de nouveau le dégât dans la campagne. Cependant, à Lacédémone, deux cents mauvais citoyens, qui depuis longtemps tramaient sourdement des complots criminels, se liguèrent ensemble et se saisirent d'un quartier de la ville appelé Issorium, où était le temple de Diane, lieu fort d'assiette et difficile à forcer. Les Lacédémoniens voulaient sur-le-champ les y aller attaquer; mais Agésilas, qui craignit quelque mouvement séditieux dans la ville, les arrêta; et lui-même, sans armes, vêtu d'un simple manteau et suivi d'un seul domestique, alla à eux et leur cria qu'ils avaient mal entendu son ordre; que ce n'était point là qu'il les avait envoyés, et qu'il ne leur avait point dit d'aller tous ensemble, mais de se distribuer les uns ici, les autres là. En même temps il leur montrait de la main différents quartiers de la ville où ils devaient se rendre. Les séditieux furent ravis de l'entendre parler ainsi : persuadés que leur intention perfide n'était pas connue, ils se séparèrent et se rendirent aux postes qu'Agésilas leur avait indiqués. Il envoya des troupes occuper celui d'Issorium, et fit arrêter environ quinze de ces mutins, qui furent mis à mort la nuit suivante. Mais il découvrit bientôt une autre conjuration plus sérieuse, tramée par des Spartiates qui s'assemblaient secrètement dans une maison et s'y occupaient des moyens d'opérer quelque révolution dans le gouvernement. Il était également dangereux et de les citer en justice dans une conjoncture si critique, et de fermer les yeux sur leur conspiration. Agésilas, après en avoir délibéré avec les éphores, les fit mourir sans instruire leur procès; ce qui jusqu'alors était sans exemple à Sparte, où jamais personne n'avait été condamné à mort qu'avec les formalités de la justice. Plusieurs d'entre les voisins de Lacé-

démone, et une foule d'Ilotes à qui l'on avait fait prendre les armes, passaient tous les jours dans le camp des ennemis, et leur désertion jetait le découragement parmi les Spartiates. Agésilas, pour en empêcher l'effet, chargea ses domestiques d'aller tous les matins, avant le jour, prendre dans les paillasses les armes de ces déserteurs et de les cacher, afin qu'on ne pût pas en savoir le nombre.

XXXVIII. Quant au départ des Thébains du territoire de la Laconie, les uns en fixent l'époque au commencement de l'hiver, où les Arcadiens se mirent à défiler en désordre ; d'autres disent que les ennemis y restèrent trois mois entiers, pendant lesquels ils ruinèrent le pays. Suivant Théopompe, les béotarques avaient déjà résolu de partir, lorsqu'un Spartiate, nommé Phrixus, vint de la part d'Agésilas leur apporter dix talents[1], pour acheter leur retraite ; qu'ainsi, en ne faisant qu'exécuter une résolution déjà prise, ils reçurent encore de leurs ennemis de quoi fournir aux frais de leur voyage. Mais je ne vois pas comment ce fait, ignoré de tous les autres historiens, n'a été connu que du seul Théopompe ; ce qui est avoué de tout le monde, c'est que Sparte dut son salut à Agésilas, qui, en sacrifiant ses deux passions naturelles, l'ambition et l'opiniâtreté, ne songea qu'à la sûreté publique. Cependant il ne put relever d'un échec si funeste la puissance et la gloire de sa patrie ; elle éprouva ce qui arrive à un corps sain qui a observé toute sa vie un régime exact et sévère, la moindre faute le perd : de même un premier désordre ruina la prospérité de cette ville. Et cela devait arriver : dès qu'à un gouvernement sagement constitué pour maintenir la concorde, la paix et la vertu, ils eurent ajouté ces nouvelles conquêtes, acquises par la force, que Lycurgue jugeait inutiles à une cité pour vivre heureuse, leur empire alla toujours en décadence.

XXXIX. Agésilas n'allait plus à la guerre, à cause de sa vieillesse ; mais Archidamus, son fils, ayant reçu des secours

[1] Environ cinquante mille livres.

du tyran de Sicile, gagna sur les Arcadiens une bataille qu'on appela la *bataille sans larmes ;* car il fit un grand carnage des ennemis et ne perdit pas un seul homme. Mais cet avantage même rendit plus sensible la faiblesse de la ville. Auparavant c'était pour les Spartiates une chose si ordinaire et si naturelle de vaincre leurs ennemis, que dans leurs succès ils ne sacrifiaient aux dieux qu'un coq en actions de grâces ; les troupes qui avaient combattu ne se glorifiaient pas de leur victoire, et la nouvelle apportée à Sparte n'y excitait pas des transports de joie. Le courrier qui leur annonça le gain de cette bataille de Mantinée, dont Thucydide a fait le récit, ne reçut d'autre présent des magistrats, pour les remercier de cette grande nouvelle, qu'une portion de viande de leur repas public. Mais quand on apprit la victoire d'Archidamus et qu'on sut qu'il revenait à Sparte, personne ne resta dans la ville. Son père alla le premier au-devant de lui, en versant des larmes de joie, et suivi de tous les magistrats ; la foule des vieillards et des femmes descendit jusqu'à l'Eurotas en levant les mains au ciel, et témoignant aux dieux leur reconnaissance ; il semblait que Sparte eût effacé la tache indigne dont elle était souillée, et qu'elle vît renaître les beaux jours de sa gloire. Jusque-là les maris mêmes, à ce qu'on assure, honteux de leurs défaites, n'avaient pas osé regarder même leurs femmes.

XL. Mais quand Épaminondas eut rétabli la ville de Messène et que ses anciens habitants s'y rendirent en foule de tous côtés, les Lacédémoniens n'osèrent pas combattre pour l'empêcher : ils savaient pourtant très-mauvais gré à Agésilas d'avoir laissé enlever à Sparte, sous son règne, une contrée qui n'avait guère moins d'étendue que la Laconie, qui le disputait en bonté aux meilleurs pays de la Grèce, et dont ils avaient si longtemps joui. Agésilas, qui ne voulait pas céder aux Thébains, par un traité, un pays qu'ils occupaient déjà, rejeta la paix qu'ils lui offraient ; mais, en s'obstinant à disputer la Messénie, il ne la recouvra pas ; et, trompé par un stratagème qu'on employa contre lui, il fut sur le point de perdre la ville

même de Sparte. Les habitants de Mantinée, ayant quitté le parti des Thébains, appelèrent les Spartiates à leur secours. Épaminondas, informé qu'Agésilas, sorti de Sparte avec ses troupes, marchait vers Mantinée, partit la nuit de Tégée à l'insu des Mantinéens; et, prenant un autre chemin que celui que tenait Agésilas, il marcha avec tant de diligence vers Lacédémone, qu'il fut au moment de s'emparer de la ville qui se trouvait sans défenseurs. Mais un certain Euthynus de Thespies, au rapport de Calisthène, ou un Crétois, suivant Xénophon[1], ayant couru en avertir Agésilas, ce prince fit partir sur-le-champ un courrier pour en prévenir les Spartiates, et il arriva lui-même bientôt après. Il était à peine entré dans Sparte, que les Thébains passèrent l'Eurotas et donnèrent l'assaut à la ville. Agésilas la défendit avec une valeur au-dessus de son âge. Il sentit que ce n'était pas, comme dans la première occasion, le moment de songer à la sûreté et d'agir avec précaution ; que l'audace et le désespoir, moyens dans lesquels il n'avait jamais mis sa confiance, étaient les seuls qui pussent éloigner un péril si pressant et arracher la ville des mains d'Épaminondas. Il dressa un trophée de sa victoire et fit voir aux enfants et aux femmes les Lacédémoniens qui payaient à leur patrie le plus beau salaire de l'éducation qu'ils avaient reçue, et à leur tête Archidamus son fils, qui faisait des prodiges de valeur ; qui, prenant de petites rues détournées avec une poignée de soldats, se portait partout où le danger était le plus grand, et, avec autant de courage que d'agilité, arrêtait de tous côtés les ennemis.

XLI. On dit qu'Isadas, fils de Phébidas, se fit singulièrement admirer, non-seulement de ses concitoyens, mais des ennemis eux-mêmes. Distingué par la beauté de sa figure et de sa taille à cet âge où les hommes, passant de la puberté à l'âge viril, brillent de tout l'éclat de la jeunesse, il était sans armes, sans habits, le corps tout frotté d'huile, tenant une pique d'une main, et de l'autre une épée. Il était sorti dans cet

[1] Livre VII.

état de sa maison ; et, s'étant fait jour à travers les combattants, il avait chargé les ennemis, frappant et renversant tout ce qui se présentait devant lui, sans recevoir aucune blessure ; soit qu'un dieu, par amour pour sa vertu, détournât de lui tous les traits, soit que les ennemis crussent voir en lui un être supérieur à l'humanité. Les éphores, après le combat, lui décernèrent une couronne pour sa valeur et le condamnèrent ensuite à une amende de mille drachmes[1], pour avoir osé s'exposer ainsi sans armes défensives. Il y eut peu de jours après, un second combat devant Mantinée, où Épaminondas, après avoir rompu les premiers rangs, pressait vivement les autres. Comme il s'obstinait à les poursuivre, un Lacédémonien, nommé Anticrates, l'attendant de pied ferme, le perça de sa pique, suivant Dioscorides. Mais les Lacédémoniens appellent encore aujourd'hui Machérionides les descendants de cet Anticrates ; ce qui prouve qu'il avait tué Épaminondas d'un coup d'épée. La frayeur que ce général causait aux Spartiates excita de tels transports d'admiration et de joie pour l'action d'Anticrates, qu'ils lui décernèrent des honneurs et des récompenses et qu'ils affranchirent sa postérité de tout impôt ; exemption dont jouit encore de nos jours Callicratès, un de ses descendants[2].

XLII. Après cette bataille et la mort d'Épaminondas, les Grecs ayant conclu une paix générale, Agésilas voulut exclure du traité les Messéniens, sous prétexte qu'ils n'avaient point de ville ; mais les autres peuples les y comprirent et reçurent leur serment. Les Lacédémoniens alors, se séparant du reste des Grecs, continuèrent seuls la guerre, dans l'espérance de recouvrer la Messénie. Cette obstination fit passer Agésilas pour un homme violent et insatiable de guerre, qui, rejetant et minant, pour ainsi dire, par toutes sortes d'intrigues, cette paix générale, se mettait, faute d'argent, dans la nécessité de vexer encore ses amis et ses concitoyens par des emprunts et des taxes onéreuses. N'aurait-il pas dû profiter de cette circon-

[1] Environ neuf cents livres. — [2] Cinq cents ans après.

stance pour délivrer sa patrie de tant de maux, plutôt que d'aller, après avoir perdu une si grande puissance, après avoir vu enlever à Sparte la domination de tant de villes, l'empire de la terre et de la mer, se débattre encore pour rentrer en possession des terres et des revenus de la Messénie? Mais il porta bien plus d'atteinte à sa gloire lorsqu'il se vendit en quelque sorte à Tachos, général des Égyptiens. Quoi de plus indigne en effet d'Agésilas, qu'on regardait comme le plus grand homme de la Grèce, qui avait rempli l'univers de l'éclat de ses exploits, que de se livrer à un Barbare révolté contre son roi, que de lui sacrifier pour de l'argent son nom et sa réputation, en faisant sous lui les fonctions d'un mercenaire et d'un chef d'étrangers? Si à l'âge de quatre-vingts ans, le corps criblé de blessures, il eût entrepris quelque expédition honorable pour la liberté de la Grèce, cette ambition, à un tel âge, aurait encore été blâmée; car les meilleures choses ont leur saison et leur temps; ou plutôt un juste milieu fait seul la différence de ce qui est honnête et de ce qui est honteux. Mais Agésilas n'était pas arrêté par ces considérations; aucune fonction publique ne lui paraissait au-dessous de sa dignité : il eût plutôt regardé comme indigne de lui de mener à Sparte une vie inutile et d'y attendre la mort dans l'oisiveté. Il rassembla donc, avec l'argent que Tachos lui avait envoyé, un corps de troupes mercenaires, équipa des vaisseaux et s'embarqua avec trente Spartiates, qui lui servaient, comme auparavant, de conseil.

XLIII. Dès qu'il eut abordé en Égypte, les premiers d'entre les officiers et les capitaines du roi se rendirent à son vaisseau, pour lui rendre les honneurs dus à sa dignité. Les autres Égyptiens, que la célébrité d'Agésilas tenaient dans l'attente, n'eurent pas moins d'empressement et coururent en foule au-devant de lui. Mais lorsqu'au lieu de l'éclat et de la magnificence qu'ils s'attendaient à voir dans son équipage, ils ne virent qu'un vieillard d'une petite taille [illegible] une assez mauvaise mine, vêtu d'une méchante robe à moitié usée et couché sur l'herbe au bord de la mer, ils ne purent s'empêcher de rire,

de se moquer de lui et de lui faire l'application de la fable : « La montagne en travail accoucha d'une souris. » Ils furent bien plus surpris de sa grossièreté, quand on lui apporta les présents qu'il est d'usage de faire aux étrangers, et que, n'ayant accepté que les farines, les veaux et les oies, il rejeta les pâtisseries et les parfums ; comme on le pressait, qu'on voulait même le forcer de les prendre, il dit de les donner à ses Ilotes. Rien ne lui fit plus de plaisir, au rapport de Théophraste, que le papyrus, dont les feuilles sont d'une telle finesse que les Égyptiens en font des couronnes et des bandelettes[1]. A son départ d'Égypte, il en demanda au roi, qui lui en donna quelques feuilles, qu'il emporta à Lacédémone.

XLIV. Lorsqu'il se fut rendu auprès du roi Tachos, qu'il trouva occupé de ses préparatifs de guerre, au lieu d'être nommé généralissime de l'armée, comme il s'y était attendu, il n'eut que le commandement des troupes mercenaires ; l'Athénien Chabrias avait celui des troupes de mer, et Tachos était général en chef de toutes les troupes. Ce fut pour Agésilas un premier sujet de mécontentement ; il en eut un second dans la vanité et l'arrogance de cet Égyptien, qu'il fut obligé de supporter, toute mortifiante qu'elle était pour lui. Il le suivit dans son expédition contre les Phéniciens, et plia, contre sa dignité et contre son naturel, sous ce joug humiliant, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion de reprendre son rang. Nectanébis, neveu de Tachos, qui commandait une partie de l'armée, s'étant révolté contre lui, fut déclaré roi par les Égyptiens, et députa sur-le-champ vers Agésilas pour lui demander d'embrasser son parti. Il fit faire les mêmes sollicitations à Chabrias et leur promit à tous deux de grandes récompenses. Tachos, en étant informé, eut recours aux prières ; Chabrias fit tous ses efforts pour retenir Agésilas dans les intérêts de Tachos. Il joignit à ses remontrances tout ce qu'il crut propre à l'adoucir sur les sujets de plainte qu'il avait. « Chabrias, lui répondit ce

[1] Le papyrus servait à d'autres usages beaucoup plus utiles, surtout à faire du papier pour l'écriture.

« prince, comme vous êtes venu ici de votre propre mouve-
« ment, vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaît : pour moi,
« donné par ma patrie aux Égyptiens pour être leur général,
« je ne pourrais, sans blesser l'honnêteté, faire la guerre à
« ceux qu'on m'a envoyé secourir, à moins que ma patrie ne
« me donne des ordres contraires. » Après cette réponse, il envoya des députés à Sparte pour accuser Tachos et justifier Nectanébis. Les deux rois y députèrent aussi, pour solliciter les Lacédémoniens en leur faveur : l'un comme leur ancien allié, l'autre comme plein d'affection pour leur ville, à laquelle il promettait pour l'avenir un plus grand attachement. Les Lacédémoniens, après avoir entendu les deux partis, répondirent publiquement qu'ils s'en reposaient de tout sur Agésilas ; mais en secret ils lui écrivirent de faire ce qu'il jugerait le plus utile pour l'interêt de Sparte. Agésilas, d'après cet ordre, prenant avec lui ses mercenaires, passa du camp de Tachos à celui de Nectanébis. Il couvrit du voile de l'intérêt public cette démarche aussi injuste qu'étrange, et qui, dépouillée de ce prétexte de l'utilité commune, ne doit être appelée qu'une trahison. Il est vrai que les Lacédémoniens, faisant de l'intérêt de leur patrie la première règle de l'honnêteté, n'apprennent et ne connaissent d'autre justice que celle qui peut contribuer à l'agrandissement de Sparte.

XLV. Tachos, abandonné par les mercenaires, prit la fuite ; mais aussitôt il s'éleva dans Mendès, contre Nectanébis, un nouveau concurrent qui fut déclaré roi et qui s'avança pour le combattre à la tête de cent mille hommes. Nectanébis, pour rassurer Agésilas, lui disait qu'à la vérité les ennemis étaient en grand nombre, mais que c'étaient, pour la plupart, des gens de métier, ramassés de côté et d'autre, et qui, n'ayant aucune expérience, n'étaient dignes que de mépris : « Ce n'est
« pas non plus leur nombre que je crains, lui répondit Agé-
« silas, mais leur ignorance même et leur inexpérience, qu'il
« n'est pas facile de tromper. Les ruses de guerre ne réussis-
« sent que contre ceux qui, soupçonnant un artifice, et en

« imaginant un autre pour se défendre, tombent dans le piége « qu'ils n'attendaient pas. Mais l'homme qui ne soupçonne « rien, qui ne prévoit rien, ne donne aucune prise à l'ennemi « qui cherche à le surprendre; comme à la lutte celui qui ne « fait aucun mouvement ne donne point lieu aux surprises de « son adversaire. » Le nouveau roi de Mendès ayant aussi fait sonder Agésilas, Nectanébis en fut effrayé; et le conseil que ce prince lui donna de livrer tout de suite la bataille, de ne pas user de lenteur contre des hommes qui n'avaient jamais combattu, mais qui par leur grand nombre pouvaient l'environner de tranchées et le prévenir sur bien des choses; ce conseil augmenta tellement les soupçons et les craintes de Nectanébis, qu'il se retira dans une ville d'une très-vaste enceinte et très-fortifiée. Agésilas fut vivement offensé de cette méfiance ; et il aurait cédé à son ressentiment, si la honte de passer encore au service d'un autre prince, ou de s'en retourner sans avoir rien fait, ne l'eût retenu; il le suivit donc et entra dans la ville avec lui. Les ennemis y arrivèrent bientôt après, et ouvrirent sur-le-champ des tranchées pour enfermer les Égyptiens. Alors Nectanébis, craignant de se voir assiégé, voulut combattre : et les Grecs, qui manquaient de vivres, y étaient très-disposés. Mais Agésilas s'y opposa de tout son pouvoir, et devint par là plus suspect encore aux Égyptiens, qui l'accusaient ouvertement de trahir le roi. Il souffrit avec douceur ces reproches calomnieux, parce qu'il attendait l'occasion d'exécuter le stratagème qu'il avait conçu. Les ennemis creusaient autour des murailles une tranchée profonde pour enfermer Nectanébis; quand les deux bouts du fossé furent près de se joindre, et qu'ils n'étaient plus séparés que par un petit espace, Agésilas, à l'entrée de la nuit, fit prendre les armes à ses Grecs, et alla trouver Nectanébis : « Jeune homme, lui dit-il, « voici le moment de vous sauver; je n'ai point voulu vous « en parler avant qu'il fût arrivé, de peur qu'il ne m'échappât. « Les ennemis ont travaillé de leurs propres mains à notre sû« reté, en ouvrant cette large tranchée, dont la partie déjà faite

« nous servira de rempart contre leur multitude ; et ce qui « reste à faire nous donnera la facilité de les combattre à nom- « bre égal et avec un avantage pareil. Maintenant donc songez « à vous montrer homme de cœur ; suivez-nous promptement, « et sauvez-vous avec votre armée ; les ennemis, que nous « attaquerons de front, n'oseront pas attendre, et la tranchée « empêchera que les autres ne nous prennent en flanc. » Nectanébis admira l'habileté d'Agésilas ; et s'abandonnant à lui, il se mit au milieu des Grecs, fondit avec impétuosité sur les ennemis, et renversa tout ce qui s'opposait à son passage.

XLVI. Agésilas, voyant Nectanébis disposé à se laisser conduire, employa de nouveau la même ruse, comme un lutteur a recours à un même tour contre son adversaire. Tantôt faisant semblant de fuir pour attirer les ennemis sur ses pas, tantôt tournant autour d'eux, il parvint, par ses différentes manœuvres, à les pousser dans une espèce de chaussée fort étroite, qui, des deux côtés, avait des fossés pleins d'eau. Alors, occupant avec sa phalange la largeur de la chaussée, il rendit son front égal à celui des ennemis qu'il avait à combattre dans cet espace étroit, et qui ne pouvaient plus s'étendre pour l'envelopper. Il firent peu de résistance, et furent bientôt mis en déroute ; il y en eut un grand nombre de tués ; les autres prirent la fuite et se dispersèrent. Cette victoire affermit Nectanébis sur le trône ; plein de reconnaissance pour Agésilas, il lui donna les plus grands témoignages d'amitié, et le conjura de passer l'hiver avec lui ; mais Agésilas, qui savait que Sparte, dans la guerre qu'elle soutenait, avait besoin d'argent pour soudoyer les troupes étrangères, se hâta de retourner dans sa patrie.

XLVII. Nectanébis le renvoya donc de la manière la plus honorable, et le traita avec la plus grande munificence ; outre les honneurs et les présents dont il le combla, il lui donna deux cent trente talents[1] pour aider Sparte à faire la guerre. Mais dans le voyage une tempête violente, excitée par les appro-

[1] Un million cinq cent mille livres de notre monnaie.

ches de l'hiver, contraignit Agésilas de gagner la terre avec ses vaisseaux, et de relâcher au-dessus de la Lybie, dans un lieu désert, qu'on appelle le port de Ménélas. Il y mourut, âgé de quatre-vingt-quatre ans, après un règne de quarante et un : il en avait passé plus de trente avec la réputation du plus grand et du plus puissant des Grecs, regardé, jusqu'à la bataille de Leuctres, comme le chef et le roi de toute la Grèce. C'est la coutume de Sparte que les simples citoyens qui meurent dans une terre étrangère soient enterrés dans le lieu même où ils sont morts ; mais les corps de leurs rois sont reportés à Lacédémone. Les Spartiates qui accompagnaient Agésilas, n'ayant point de miel[1], firent fondre de la cire, dont ils couvrirent tout son corps, et le reportèrent à Lacédémone. Son fils Archidamus lui succéda, et la royauté resta dans sa maison jusqu'à Agis, le cinquième descendant d'Agésilas, lequel, ayant entrepris de rétablir les anciennes institutions de Lacédémone, fut mis à mort par Léonidas.

POMPÉE.

I. Haine des Romains contre Strabon, père de Pompée. Leur amour pour son fils. — II. Attachement extraordinaire de Flora pour Pompée. Il est accusé de trop aimer les femmes. Sa frugalité. — III. Il sauve la vie à son père et apaise la sédition de son armée — IV. Il est cité en justice. — V. Meurtre de Cinna. Pompée rassemble des troupes et va joindre Sylla. — VI. Il remporte plusieurs avantages sur les chefs du parti opposé. — VII. Honneurs que lui rend Sylla. Pompée va en Gaule pour secourir Métellus. — VIII. Il répudie sa femme Antistia, pour épouser Émilie. — IX. Il marche en Sicile contre les généraux du parti contraire. — X. Il passe en Afrique. — XI. Il bat Domitius, et soumet l'Afrique en quarante jours. — XII. Sylla le rappelle et lui donne le surnom de Grand. — XIII. Il obtient, malgré Sylla, les honneurs du triomphe. — XIV. Jalousie que Sylla conçoit de sa gloire. — XV. Il chasse Lépidus de l'Italie. — XVI. Il va en Espagne faire la guerre à Sertorius. — XVII. Bataille de

[1] Les Lacédémoniens, pour garantir de la corruption les corps qu'ils voulaient conserver, les couvraient tout entiers de miel. Agis, le cinquième descendant d'Agésilas, et qui fut le dernier roi de la famille d'Agésilas, est celui dont Plutarque a écrit la *Vie*.

Sucron. — XVIII. Pompée écrit au sénat pour lui demander de l'argent. — XIX. La mort de Sertorius finit la guerre. Pompée taille en pièces les restes des esclaves révoltés. — XX. Il est nommé consul avec Crassus. — XXI. Il rétablit le tribunat. — XXII. Pompée et Crassus se réconcilient. Leur conduite après le consulat. — XXIII. Origine de la guerre des pirates. Leur succès. — XXIV. Leur insolence. — XXV. Pompée est nommé pour aller leur faire la guerre. — XXVI. Opposition de tous les bons citoyens au pouvoir excessif qu'on avait accordé à Pompée. Il finit par l'emporter. — XXVII. Rapidité de ses succès. — XXVIII. Il revient à Rome et va ensuite à Athènes. — XXIX. Il termine toute cette guerre. — XXX. Sa conduite par rapport aux corsaires retirés en Crète. — XXXI. Il est choisi pour aller faire la guerre à Mithridate. Comment il en reçoit la nouvelle. — XXXII. Sa conduite indécente envers Lucullus. — XXXIII. Mithridate, enfermé dans son camp par Pompée, s'échappe à son insu. — XXXIV. Bataille où ce prince est vaincu. — XXXV. Tigrane met à prix la tête de Mithridate. — XXXVI. Pompée fait la paix avec Tigrane. — XXXVII. Il défait les Albaniens et les Ibériens. — XXXVIII. Il remporte une seconde victoire sur les Albaniens. — XXXIX. Stratonice livre à Pompée le château où étaient les richesses de Mithridate. — XL. Il prend un autre château, où il trouve des lettres de ce prince. — XLI. Il fait la conquête de la Syrie et de la Judée. — XLII. Insolence d'un de ses affranchis, nommé Démétrius. — XLIII. Il apprend la mort de Mithridate. — XLIV. Présents que Pharnace lui envoie. Il va à Mitylène et à Rhodes. — XLV. Comment il détruit les bruits qu'on avait répandus à Rome contre lui. — XLVI. Caton lui refuse ses deux nièces en mariage; l'une pour lui-même et l'autre pour son fils. — XLVII. Triomphe de Pompée. — XLVIII. Réflexions sur la conduite par laquelle Pompée prépare ses malheurs. — XLIX. Discours séditieux et violences de Pompée. — L. Insolences de Clodius. — LI. Pompée fait rappeler Cicéron de son exil. — LII. Il est chargé de faire venir du blé à Rome, et il y rétablit l'abondance. — LIII. César vient en Italie. Ligue entre lui, Crassus et Pompée. — LIV. Pompée et Crassus se font nommer consuls par force, et font continuer à César le gouvernement de la Gaule. — LV. Mort de Julia. — LVI. Pompée et César se divisent. — LVII. Pompée est nommé seul consul. — LVIII. Il épouse Cornélie. — LIX. Il se fait continuer son gouvernement pour quatre ans. — LX. Il demande le consulat pour César, alors absent. — LXI. Folle présomption de Pompée. — LXII. César s'avance vers l'Italie. — LXIII. Préparatifs de Pompée contre César. Celui-ci passe le Rubicon. — LXIV. Pompée est mis à la tête de la république avec un pouvoir absolu. — LXV. Épouvante générale à Rome. — LXVI. César y arrive. — LXVII. Il se rend maître de toute l'Italie. — LXVIII. Pompée assemble des forces de terre et de mer. Personnages distingués qui se réunissent à lui. — LXIX. Accommodement proposé par César et refusé par Pompée qui ne sait pas profiter d'un premier avantage. — LXX. Présomption que ce succès inspire à Pompée. — LXXI. Il se met à la poursuite de César. — LXXII. Propos désavantageux répandus contre Pompée. — LXXIII. Pompée met en délibération s'il livrera bataille. — LXXIV. Ordre de bataille de César et de Pompée. — LXXV. Réflexions sur l'ambition et l'entêtement de César et de Pompée. — LXXVI. La bataille s'engage et César remporte la vic-

M. Dacier place l'expédition d'Afrique par Pompée à l'an du monde 3669, la 4e année de la 174e olympiade, l'an de Rome 672, 79 ans avant J.-C. — Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 648 jusqu'à l'an 706 de Rome, 48 ans avant J.-C.

I. Le peuple romain semble avoir été de très-bonne heure, envers Pompée, dans la même disposition que Prométhée montre dans Eschyle à l'égard d'Hercule, lorsqu'il dit à ce héros, qui venait de le délier :

Autant j'aime le fils, autant je hais le père.

Jamais, en effet, les Romains ne firent paraître pour aucun autre général une haine aussi forte et aussi violente que celle qu'ils eurent pour Strabon, père de Pompée. Sa puissance dans les armes (car c'était un grand homme de guerre) le leur avait rendu redoutable pendant sa vie; mais quand il fut mort d'un coup de foudre et qu'on porta son corps sur le bûcher, ils l'arrachèrent du lit funèbre et lui firent mille outrages. Au contraire, jamais aucun Romain n'a éprouvé comme Pompée, de la part de ce même peuple, une bienveillance si forte, qui ait commencé si tôt, qui ait persévéré plus longtemps dans sa prospérité et qui se soit soutenue avec plus de constance dans ses revers. L'extrême aversion qu'on eut pour son père ne venait que d'une seule cause, de son insatiable avarice; mais l'amour qu'on eut pour le fils avait plusieurs motifs : sa tempérance dans la manière de vivre, son adresse aux exercices des armes, son éloquence persuasive, la bonne foi qui paraissait dans ses mœurs et la facilité de son abord. Personne ne demandait des services avec plus de réserve et n'obligeait

de meilleure grâce; il donnait sans arrogance et recevait avec dignité. Dès ses premières années, la douceur de ses traits, en prévenant l'effet de ses paroles, contribua beaucoup à lui gagner les cœurs. Il joignait à l'air aimable de son visage une gravité tempérée par la bonté; dans la fleur même de sa jeunesse, on voyait éclater en lui la majesté de l'âge mûr; et ses manières nobles lui conciliaient le respect. Ses cheveux étaient un peu relevés; ses regards doux et à la fois pleins de feu lui donnaient avec Alexandre une ressemblance plus frappante qu'elle ne le paraissait dans les statues de ce prince, aussi reçut-il de bonne heure le nom d'Alexandre, qu'il ne refusait pas. D'autres, il est vrai, le nommaient ainsi par raillerie; et on rapporte à ce sujet qu'un jour Philippe, homme consulaire, dit, en plaidant pour lui, qu'on ne devait pas s'étonner qu'étant Philippe, il aimât Alexandre.

II. La courtisane Flora conservait encore, dans sa vieillesse, un souvenir agréable de ses liaisons avec Pompée: elle disait qu'après avoir passé la nuit auprès de lui, elle ne s'en séparait jamais sans lui faire quelque morsure. Elle racontait qu'un des amis de Pompée, nommé Géminius, étant devenu amoureux d'elle, l'importunait par ses sollicitations; elle lui dit enfin, pour s'en défaire, que son amour pour Pompée l'empêchait de consentir à ses désirs. Géminius ayant prié Pompée de le servir dans sa passion, il voulut bien s'y prêter; mais depuis il n'eut plus aucun commerce avec elle et cessa même de la voir, quoiqu'il parût toujours l'aimer. Flora ne supporta pas cette perte en courtisane; elle fut longtemps malade de douleur et de regret. Cette femme était d'une si grande beauté, que Cécilius Métellus, qui voulait orner des plus belles statues et des plus beaux tableaux le temple de Castor et de Pollux, y fit mettre le portrait de Flora [1]. Pompée se conduisit avec beaucoup de sagesse à l'égard de la femme de Démétrius son affranchi, lequel avait eu auprès de lui le plus grand crédit, et qui, en mourant, laissa quatre mille

[1] Le texte répète : à cause de sa beauté.

talents de bien[1]. Cette femme s'était rendue célèbre par sa beauté, et rien ne résistait à ses attraits : Pompée, contre la douceur de son naturel, la traita avec beaucoup de dureté, parce qu'il craignit qu'on ne l'accusât de s'être laissé vaincre par ses charmes. Mais sa retenue et les précautions qu'il prenait ainsi de loin ne purent le garantir des calomnies de ses ennemis, qui l'accusaient de vivre avec des femmes mariées, et de dilapider les revenus publics, qu'il livrait à leur dissipation. On cite de lui un mot qui mérite d'être conservé et qui prouve la simplicité et la facilité de son régime. Il eut une maladie assez grave, accompagnée d'un grand dégoût, pour lequel son médecin lui ordonna de manger une grive ; mais la saison de ces oiseaux était passée, et l'on n'en trouva pas une seule à acheter dans Rome. Quelqu'un lui ayant dit qu'on en trouverait chez Lucullus, qui en faisait nourrir toute l'année : « Eh ! quoi, répondit-il, si Lucullus n'était pas si friand, « Pompée ne pourrait pas vivre ? » Il laissa l'ordonnance du médecin, et se contenta d'un mets plus facile à trouver. Mais cela n'eut lieu que longtemps après l'époque où nous sommes.

III. Dans sa première jeunesse, comme il servait sous son père qui faisait la guerre à Cinna, il avait pour ami un certain Lucius Térentius, avec lequel il partageait sa tente, et qui, gagné par l'argent que Cinna lui offrit, promit de tuer Pompée, pendant que d'autres conjurés mettraient le feu à la tente du général. Pompée, informé à table de ce complot, ne laissa paraître aucun trouble ; il but même plus qu'à son ordinaire, fit beaucoup de caresses à Térentius, et, après qu'on fut allé se coucher, il sortit secrètement de sa tente, plaça des gardes autour de celle de son père, et se tint tranquille. Lorsque Térentius crut que l'heure était venue, il se lève, va, l'épée nue à la main, au lit de Pompée ; et, s'approchant du matelas sur lequel il le croyait couché, il donne plusieurs coups dans les couvertures. En même temps il s'élève dans le camp un

[1] Environ vingt millions de notre monnaie.

grand tumulte causé par la haine qu'on portait au général : déjà les soldats se mettent en mouvement pour aller se rendre à l'ennemi ; ils plient leurs tentes et prennent les armes. Le général, effrayé de ce mouvement séditieux, n'ose sortir de sa tente ; Pompée, se présentant au milieu de ces mutins, les conjure avec larmes de ne pas abandonner son père : ne pouvant les apaiser, il se jette enfin en travers sur la porte du camp, le visage contre terre, et, tout baigné de pleurs, il leur ordonne, s'ils veulent absolument s'en aller, de lui passer sur le corps. Les soldats, honteux de le voir en cet état, changèrent de disposition ; et, à l'exception de huit cents, ils se réconcilièrent tous avec leur général.

IV. Après la mort de son père, il eut, en sa qualité d'héritier, un procès à soutenir sur le crime de péculat dont Strabon était accusé. Pompée ayant découvert qu'un des affranchis de son père, nommé Alexandre, avait détourné à son profit la plus grande partie des deniers publics, le traduisit devant ses juges. Mais il fut accusé en son propre nom d'avoir retenu des filets de chasse et des livres pris à Asculum ; son père, en effet, les lui avait donnés du butin de cette ville, et il les avait perdus depuis, lorsque les satellites de Cinna, après le retour de ce général à Rome, forcèrent la maison de Pompée et la pillèrent. Dans le cours de ce procès, il eut de grands combats à livrer contre son accusateur ; et il fit paraître dans sa défense une pénétration et une fermeté au-dessus de son âge, qui lui acquirent autant de réputation que de faveur. Le préteur Antistius, qui présidait à ce jugement, conçut pour lui une telle affection, qu'il résolut de lui donner sa fille en mariage, et lui en fit faire la proposition par ses amis. Pompée la reçut avec joie, et le mariage fut arrêté ; mais il resta secret. Cependant l'intérêt qu'Antistius montrait pour Pompée le fit découvrir au peuple ; et à la fin du procès, lorsque le préteur prononça la sentence qui déclarait Pompée absous, la multitude, comme si elle en eût reçu l'ordre, se mit à crier plusieurs fois : *A Talasius !* mot qui, de toute antiquité, s'emploie à

Rome dans les noces. Voici, dit-on, l'origine de cet usage. Lorsque les plus nobles d'entre les Romains enlevèrent les filles sabines qui étaient venues à Rome pour y voir célébrer des jeux, des pâtres et des bouviers ravirent une jeune fille d'une beauté et d'une taille distinguées ; et, de peur qu'elle ne leur fût enlevée par quelqu'un des nobles, ils crièrent en courant : A Talasius ! C'était le nom d'un des Romains les plus connus et les plus estimés. Quand les passants l'entendirent nommer, ils battirent des mains et répétèrent ce cri, comme un signe de leur approbation et de leur joie. Ce mariage ayant été très-heureux pour Talasius, on a depuis répété, par manière de jeu, cette acclamation pour ceux qui se marient. Ce récit est ce qui m'a paru de plus vraisemblable sur l'origine du cri de Talasius [1].

V. Peu de jours après le jugement de cette affaire, Pompée épousa la fille d'Antistius, et se rendit ensuite au camp de Cinna, où il se vit bientôt en butte à des calomnies qui, lui donnant des sujets de crainte, l'obligèrent de se dérober secrètement. Comme il ne reparut pas, le bruit se répandit dans l'armée que Cinna l'avait fait tuer ; à l'instant ceux qui avaient pour ce général une haine déclarée coururent pour se jeter sur lui. Il prit la fuite ; mais, atteint par un capitaine qui le poursuivait l'épée à la main, il se jette à ses genoux et lui présente son cachet, qui était d'un fort grand prix. « Je ne « viens pas sceller un contrat, lui répondit avec insulte le « capitaine, mais punir un tyran aussi injuste qu'impie ; » et en disant ces mots il le tua. Cinna ayant péri de cette manière eut pour successeur dans la conduite des affaires Carbon, tyran plus cruel encore. Bientôt Sylla revint, désiré de la plupart des Romains, à qui les maux dont ils étaient accablés faisaient envisager comme un grand bien un changement de maître. Tel était le sort déplorable où les malheurs passés avaient réduit la ville, que désespérant de recouvrer sa liberté, elle ne cherchait qu'une servitude plus douce. Pompée

[1] *Voy.* la Vie de Romulus, chap. XVII.

était alors dans le Picénum, contrée de l'Italie, où il avait des terres; il s'y était retiré parce qu'il se plaisait dans ce pays, dont les villes avaient pour sa famille une affection héréditaire. Il vit que les plus considérables et les plus honnêtes d'entre les Romains abandonnaient leurs maisons pour se rendre de tous côtés au camp de Sylla, comme dans un port assuré. Il prit aussi la résolution d'y aller; mais il ne crut pas qu'il fût de sa dignité d'y paraître comme un fugitif qui ne contribuait en rien à la défense commune et qui venait mendier du secours. Il voulut, en rendant à Sylla un service important, arriver d'une manière honorable dans son camp, à la tête d'une armée. Il commença donc à sonder les Picéniens et à les solliciter de prendre les armes; ils y consentirent, et ne voulurent pas même écouter les émissaires de Carbon. Un d'entre eux, nommé Vindicius, leur ayant dit que Pompée, à peine sorti de l'école, était donc devenu pour eux un grand orateur, ils en furent tellement irrités, qu'ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Pompée, alors âgé de vingt-trois ans, n'attendit pas qu'on lui déférât le commandement; mais, s'en donnant à lui-même l'autorité, il fit dresser un tribunal sur la place d'Auximum, ville considérable du Picénum; là il rendit une sentence pour ordonner à deux frères, nommés Ventidius, qui étaient les premiers du pays, et qui, par intérêt pour Carbon, s'opposaient aux desseins de Pompée, de sortir sur l'heure de la ville. Ayant ensuite levé des gens de guerre, nommé des capitaines, des chefs de bandes et établi les divers grades de la milice romaine, il parcourut les autres villes, et fit partout de même. Tous les partisans de Carbon se retiraient à son approche, et lui cédaient la place; les autres s'étaient joints à lui avec empressement. Il eut bientôt complété trois légions et rassemblé les vivres, les bagages, les chariots et tout l'appareil nécessaire. Alors il se mit en chemin pour aller trouver Sylla, sans hâter sa marche, sans vouloir se cacher; au contraire, il s'arrêtait souvent sur sa route, pour faire le plus de mal qu'il pouvait à ses en-

nemis et pour exciter toutes les villes d'Italie à se déclarer contre Carbon.

VI. Trois chefs du parti contraire vinrent l'assaillir en même temps ; c'étaient Carrinuas, Célius et Brutus ; ils ne l'attaquèrent pas de front ni tous ensemble, mais par trois différents côtés et avec trois corps d'armée séparés, dans l'espoir de l'envelopper et de l'enlever facilement. Pompée, sans s'effrayer de leur nombre, rassemble toutes ses forces, tombe sur les troupes de Brutus avec sa cavalerie qu'il commandait en personne et qu'il avait placée au front de la bataille. La cavalerie des ennemis, composée de Gaulois, donna aussi la première ; Pompée, prévenant celui qui en était le chef et qui paraissait le plus fort de la troupe, le perce de sa lance et le renverse par terre ; à l'instant tous les autres tournent le dos, jettent le désordre parmi l'infanterie et l'entraînent dans leur fuite. Cette déroute mit la division entre les trois généraux, qui se retirèrent chacun de son côté ; les villes, attribuant à la crainte cette dispersion des ennemis, se rendirent à Pompée. Le consul Scipion marcha aussi contre lui ; mais, avant que les deux armées fussent à la portée du trait, les soldats de Scipion, saluant ceux de Pompée, passèrent de leur côté, et Scipion fut obligé de prendre la fuite. Enfin, Carbon ayant détaché contre lui, près de la rivière d'Arsis, plusieurs compagnies de sa cavalerie, Pompée les chargea si vigoureusement, qu'il les mit en fuite, et que, les ayant poursuivies avec vivacité, il les força de se jeter dans des lieux difficiles, où la cavalerie ne pouvait agir ; elle perdit tout espoir de se sauver, et se rendit à Pompée avec ses chevaux et ses armes.

VII. Sylla ignorait encore tous ces combats ; mais aux premières nouvelles qu'il en reçut, il craignit pour Pompée, en le voyant environné de tant et de si grands capitaines ; et il se hâta d'aller à son secours. Pompée, informé de son approche, ordonne à tous ses officiers de faire prendre les armes à leurs soldats et de les ranger en bataille, afin que l'armée parût devant son général dans le meilleur état et dans l'appareil le

plus brillant. Il s'attendait à de grands honneurs, et il en reçut de plus grands encore. Dès que Sylla le vit venir à lui, et qu'il aperçut ses troupes dans le plus bel ordre, toutes composées de beaux hommes, à qui leurs succès inspiraient autant de fierté que de joie, il descendit de cheval, et salué par Pompée du nom d'*imperator*, il le salua du même titre, au grand étonnement de tous ceux qui l'environnaient, et qui ne s'attendaient pas que Sylla communiquât à un jeune homme, qui n'était pas encore sénateur un titre si honorable, pour lequel il faisait la guerre aux Scipions et aux Marius. Le reste de sa conduite répondit à ces premiers témoignages de satisfaction : il se levait toujours devant Pompée, et ôtait de dessus sa tête le pan de sa robe, ce qu'il ne faisait pas facilement pour tout autre, quoiqu'il fût environné d'un grand nombre d'officiers distingués. Pompée ne s'enfla point de ces honneurs ; au contraire, Sylla ayant voulu l'envoyer dans la Gaule, où Métellus commandait et ne faisait rien qui répondît aux grandes forces dont il disposait, il lui représenta qu'il ne serait pas honnête d'enlever le commandement de l'armée à un général plus âgé que lui, et qui jouissait d'une plus grande réputation ; mais que si Métellus y consentait, et qu'il l'engageât de lui-même à venir l'aider dans cette guerre, il était tout prêt à l'aller joindre. Métellus accepta volontiers cette offre, et lui écrivit de se rendre auprès de lui. Pompée entra donc dans la Gaule, où les exploits étonnants qu'il fit réchauffèrent l'audace et l'ardeur guerrière de Métellus, que la vieillesse avait presque éteintes : ainsi, le fer embrasé et mis en fusion, si on le verse sur un fer dur et froid, l'amollit et le fond plus vite que le feu même. Lorsqu'un athlète est devenu le premier entre tous ses rivaux, et qu'il s'est couvert de gloire dans tous les combats, on ne parle plus des victoires de son enfance, on ne les inscrit pas dans les fastes publics ; de même j'ai évité de toucher aux exploits que fit alors Pompée , quelque admirables qu'ils soient en eux-mêmes, parce qu'ils sont comme ensevelis sous le nombre et la grandeur de ses dernières actions ; je n'ai pas

voulu, en m'arrêtant trop sur les premiers, m'exposer à passer légèrement sur ses plus beaux faits d'armes, et sur les événements de sa vie qui font le mieux connaître le caractère et les mœurs de cet homme célèbre.

VIII. Sylla, devenu maître de l'Italie et déclaré dictateur, récompensa ses lieutenants et ses capitaines par des richesses, des dignités et des grâces de toutes sortes, qu'il leur accordait avec autant de libéralité que de satisfaction; mais plein d'estime et d'admiration pour la vertu de Pompée, et le jugeant propre à donner un grand appui à son autorité, il voulut absolument se l'attacher par une alliance. Sa femme Métella étant entrée dans ce projet, ils persuadèrent à Pompée de répudier Antistia et d'épouser Émilie, petite-fille de Sylla par Métella sa fille, femme de Scaurus, laquelle était déjà mariée et actuellement enceinte. Ce mariage, dicté par la tyrannie, était plus convenable aux temps de Sylla qu'à la vie et aux mœurs de Pompée : quoi de moins digne en effet de lui que d'introduire dans sa maison une femme enceinte, du vivant même de son mari, et d'en chasser, avec autant d'ignominie que de dureté, Antistia, dont le père venait de périr pour ce mari même qui la répudiait? Car Antistius avait été tué dans le sénat, parce que son alliance avec Pompée fit croire qu'il était du parti de Sylla. La mère d'Antistia, ne pouvant supporter l'affront de sa fille, se tua de sa propre main; et cette mort funeste fut comme un épisode de la tragédie de ses noces, que suivit bientôt celle d'Émilie, qui mourut en couche dans la maison de Pompée.

IX. On apprit dans le même temps à Rome que Perpenna s'était emparé de la Sicile, dont il voulait faire une retraite pour tous ceux qui restaient encore de la faction contraire à celle de Sylla; que Carbon croisait avec une flotte dans les mers de cette île; que Domitius était passé en Afrique, et que les plus illustres d'entre les bannis qui avaient pu échapper à la proscription s'y étaient retirés. Pompée, envoyé contre eux avec une puissante armée, n'eut pas plutôt paru qu'il fit

abandonner la Sicile à Perpenna ; il adoucit le sort des villes opprimées, et les traita avec beaucoup d'humanité, à l'exception des Mamertins, habitants de Messine, qui, se fondant sur une ancienne loi des Romains, refusaient de comparaître à son tribunal, et déclinaient sa juridiction. « Ne cesserez-vous « pas, leur dit Pompée, de nous alléguer vos lois, à nous qui « portons l'épée ? » On trouva qu'il insultait, avec une sorte d'inhumanité, au malheur de Carbon ; si sa mort était nécessaire, comme elle pouvait l'être, il fallait le faire mourir aussitôt qu'il eut été arrêté, et l'odieux en serait retombé sur celui qui l'avait ordonnée ; au contraire, Pompée fit traîner devant lui, chargé de chaînes, un Romain illustre, trois fois honoré du consulat ; du haut de son tribunal, il le jugea lui-même en présence d'une foule nombreuse, qui faisait éclater sa douleur et son indignation, et donna ordre qu'on l'emmenât pour être exécuté : lorsqu'on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit l'épée nue, il demanda à se retirer un moment à l'écart pour un besoin qui le pressait. Caïus Oppius, l'ami de César, rapporte que Pompée traita avec la même inhumanité Quintus Valérius : comme il le connaissait pour un homme de lettres et d'un savoir peu commun, quand on l'eut amené, il le tira à part, se promena quelque temps avec lui et, après l'avoir interrogé et en avoir appris ce qu'il voulait savoir, il ordonna à ses satellites de le conduire au supplice ; mais il ne faut croire qu'avec beaucoup de réserve ce qu'Oppius écrit des ennemis et des amis de César. Pompée ne pouvait se dispenser de faire punir les ennemis de Sylla les plus connus, et ceux qui avaient été pris au su de tout le monde ; pour ceux qui purent s'échapper, il fit semblant, autant que cela fut possible, de ne pas s'en apercevoir ; il y en eut même dont il favorisa la fuite. Il avait résolu de châtier les Himéréens qui avaient embrassé le parti de ses ennemis ; mais un de leurs orateurs, nommé Sthénis, ayant demandé la permission de parler, lui représenta qu'il serait injuste de pardonner au coupable, et de faire périr ceux qui n'avaient aucun tort.

Pompée lui demanda de quel coupable il voulait parler : « De « moi-même, lui répondit Sthénis ; c'est moi qui ai séduit « mes amis et forcé mes ennemis de se jeter dans le parti « qu'ils ont suivi. » Pompée, charmé de sa franchise et de sa magnanimité, lui pardonna d'abord, et ensuite à tous les autres Himéréens. Informé que ses soldats commettaient des désordres dans leur marche, il scella leurs épées de son cachet, et punit tous ceux qui rompirent le sceau.

X. Pendant qu'il réglait ainsi la Sicile, il reçut un décret du sénat et des lettres de Sylla, qui lui ordonnaient de passer en Afrique, et d'y faire vigoureusement la guerre à Domitius, qui avait mis sur pied une armée beaucoup plus nombreuse que celle qu'avait Marius lorsqu'il était repassé depuis peu d'Afrique en Italie, et que, de fugitif devenu tyran, il avait porté dans Rome le trouble et le désordre. Pompée fit promptement tous les préparatifs nécessaires ; et, laissant pour commander à sa place, en Sicile, Memnius, le mari de sa sœur, il se mit en mer avec cent vingt vaisseaux de guerre et quatre-vingts vaisseaux de charge qui portaient des vivres, des armes, de l'argent et des machines de guerre. Sa flotte eut à peine abordé, partie à Utique, partie à Carthage, que sept mille des ennemis vinrent se rendre à lui, et se joindre aux six légions complètes qu'il avait amenées. Il eut là, dit-on, une aventure assez plaisante : quelques-uns de ses soldats trouvèrent un trésor considérable qu'ils partagèrent entre eux ; le bruit s'en étant répandu, tous les autres furent persuadés que ce lieu était plein de richesses que les Carthaginois y avaient cachées dans le temps de leurs revers. Il ne lui fut pas possible, pendant plusieurs jours, de tirer aucun service de ses troupes, qui ne travaillaient qu'à chercher des trésors ; il se promenait lui-même au milieu d'eux, riant de voir tant de milliers d'hommes fouiller et remuer tout le sol de cette plaine : lassés enfin de ces richesses inutiles, ils lui dirent qu'il pouvait les mener où il voudrait, et qu'ils étaient assez punis de leur sottise.

XI. Domitius avait mis son armée en bataille ; mais, comme

il avait devant lui une fondrière profonde et difficile à passer, que d'ailleurs il tombait depuis le matin une pluie abondante, accompagnée d'un grand vent, il crut qu'on ne pourrait pas combattre ce jour-là, et il fit donner l'ordre de se retirer. Pompée, au contraire, tirant de ce temps-là même une occasion favorable, se met promptement en marche, et passe la fondrière. Les ennemis, quoique en désordre et troublés d'une attaque imprévue, où ils ne pouvaient agir tous ensemble, ni prendre leurs rangs, soutinrent le choc, incommodés d'ailleurs par la pluie que le vent leur poussait dans le visage. L'orage nuisait aussi aux Romains, qui ne pouvaient ni se voir, ni se distinguer les uns les autres : Pompée lui-même fut en danger d'être tué, parce qu'il ne répondit pas assez tôt à un soldat qui, ne le reconnaissant pas, lui demanda le mot. Mais enfin ils enfoncèrent les ennemis, et en firent un horrible carnage : sur vingt mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva que trois mille. Les soldats de Pompée le saluèrent du nom d'*imperator;* mais il leur déclara qu'il n'accepterait pas ce titre, tant que le camp des ennemis subsisterait ; et que, s'ils le jugeaient digne de cet honneur, il fallait commencer par abattre ces retranchements. Ils vont à l'instant les assaillir ; et Pompée, pour ne plus courir le danger auquel il venait d'être exposé, combattit sans casque ; le camp fut emporté de force, et Domitius y périt. Cette victoire attira la plupart des villes dans le parti de Sylla, et l'on emporta d'assaut celles qui firent quelque résistance. Pompée fit prisonnier le roi Iarbas, qui avait combattu avec Domitius, et il donna son royaume à Hiempsal. Mais, pour profiter de sa fortune et de l'ardeur de ses troupes, il se jeta dans la Numidie, s'y avança de plusieurs journées de chemin, soumit tout ce qui était sur son passage, et rendit la puissance des Romains plus redoutable à ces Barbares, qui commençaient à ne plus tant la craindre. Il ne fallait pas même, disait-il, laisser les bêtes féroces répandues dans l'Afrique, sans leur faire éprouver la force et la fortune des Romains. Il passa donc plusieurs jours à la chasse des

lions et des éléphants, et ne mit, à ce qu'on assure, que quarante jours à détruire les ennemis, à soumettre l'Afrique, à terminer les affaires des rois du pays; et il n'avait encore que vingt-quatre ans.

XII. De retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla, qui lui ordonnait de licencier ses troupes, et d'attendre là, avec une seule légion, le capitaine qui devait le remplacer. Cet ordre lui causa un secret déplaisir, qu'il eut de la peine à contenir; mais les soldats témoignèrent ouvertement leur indignation; et, lorsque Pompée les pria de partir pour l'Italie, ils éclatèrent en injures contre Sylla; ils protestèrent qu'ils n'abandonneraient point Pompée, et qu'ils ne souffriraient pas qu'il se fiât à un tyran. Il essaya d'abord de les adoucir par ses représentations; mais, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, il descendit de son tribunal, fondant en larmes, et rentra dans sa tente. Les soldats allèrent l'y chercher, et, l'ayant reporté sur son tribunal, ils passèrent la plus grande partie du jour, eux à le presser de rester et de garder le commandement, lui à les prier d'obéir et de ne pas se révolter. Comme ils continuaient leurs instances et leurs cris, il leur jura que s'ils voulaient le forcer, il se tuerait lui-même; et il eut, avec cela, bien de la peine à les calmer. La première nouvelle qui vint à Sylla fut que Pompée était en rébellion ouverte. « Il est donc de ma destinée, dit-il à ses amis, « d'avoir dans ma vieillesse à combattre contre des enfants! » ce qu'il disait à cause du jeune Marius, qui lui avait donné beaucoup d'inquiétude, et l'avait mis dans le plus grand danger. Mais, quand il eut su la vérité, et qu'il apprit d'ailleurs que tout le peuple allait au-devant de Pompée, et l'accompagnait en lui prodiguant des témoignages de bienveillance, il voulut les surpasser tous; il sortit à sa rencontre, l'embrassa de la manière la plus affectueuse, et le proclama du nom de Grand, en ordonnant à tous ceux qui le suivaient de lui donner le même titre. Suivant d'autres historiens, ce surnom lui avait été déjà donné en Afrique par toute l'armée; et Sylla,

en le lui confirmant, le rendit irrévocable. Mais Pompée fut le dernier à le prendre, et ne se le donna que longtemps après, lorsqu'il fut envoyé en Espagne contre Sertorius, avec le titre de proconsul ; alors seulement il commença à mettre, dans ses lettres et dans ses ordonnances, Pompée le Grand ; ce titre, auquel on était accoutumé, ne pouvait plus exciter l'envie. Cet exemple doit nous faire admirer ces anciens Romains, qui récompensaient, par des titres et des surnoms honorables, non-seulement les exploits militaires, mais encore les vertus politiques. Il y avait déjà eu deux hommes à qui le peuple avait conféré le nom de Maximus, très-grand : l'un fut Valérius, pour avoir réconcilié le peuple avec le sénat ; et l'autre Fabius Rullus, pour avoir chassé du sénat quelques fils d'affranchis, qui, à la faveur de leurs richesses, s'étaient fait élire sénateurs.

XIII. Pompée, de retour à Rome, demanda le triomphe, qui lui fut refusé par Sylla, sous prétexte que la loi ne l'accordait qu'à des consuls ou des préteurs ; que le premier Scipion lui-même, après avoir remporté en Espagne les victoires les plus glorieuses et les plus importantes sur les Carthaginois, ne l'avait pas demandé, parce qu'il n'était ni consul ni préteur : si donc Pompée, qui était encore sans barbe, et à qui sa jeunesse ne permettait pas d'être sénateur, entrait triomphant dans Rome, cette distinction rendrait odieuse la puissance dictatoriale, et deviendrait pour Pompée lui-même une source d'envie. A ces motifs de refus, le dictateur ajouta qu'il s'opposerait à son triomphe, et que si Pompée s'y obstinait, il emploierait tout son pouvoir à réprimer son ambition. Pompée, sans s'étonner de sa résistance, lui dit de considérer que plus de gens adoraient le soleil levant que le soleil couchant ; voulant lui insinuer par là que sa propre puissance croissait tous les jours, et que celle de Sylla ne faisait que diminuer et s'affaiblir. Sylla, qui ne l'avait pas bien entendu, et qui s'aperçut au visage et aux gestes des autres qu'ils étaient saisis d'étonnement, demanda ce qu'il avait dit. Lorsqu'on le lui eut répété, surpris de son audace, il s'écria par

deux fois : « Qu'il triomphe, qu'il triomphe ! » Et comme Pompée vit que la plupart de ceux qui étaient présents témoignaient du dépit et de l'indignation, il résolut, pour les irriter encore davantage, de triompher sur un char traîné par quatre éléphants ; car il en avait amené d'Afrique un grand nombre qu'il avait pris aux rois vaincus. Mais, la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il y renonça, et son char fut traîné par des chevaux. Ses soldats, qui n'avaient pas eu de lui tout ce qu'ils en avaient espéré, voulaient exciter du tumulte et troubler son triomphe ; mais il déclara qu'il s'en souciait fort peu et qu'il aimerait mieux ne pas triompher que de se soumettre à les flatter. Ce fut alors que Servilius, un des plus illustres personnages de Rome, et qui s'était le plus opposé à son triomphe, avoua qu'il voyait maintenant dans Pompée un homme véritablement grand et digne du triomphe. Il paraît certain, d'après cela, qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être reçu dès lors dans le sénat ; mais il ne montra aucun empressement pour y entrer, parce qu'il ne cherchait, dit-on, la gloire que dans les choses extraordinaires. Il n'eût pas été surprenant que Pompée fût sénateur avant l'âge ; mais quelle gloire pour lui d'avoir obtenu les honneurs du triomphe avant d'être sénateur ! Cette distinction lui gagna même de plus en plus l'affection du peuple, qui vit avec plaisir qu'après avoir été décoré du triomphe, il restât dans l'ordre des chevaliers, soumis comme eux à la revue des censeurs.

XIV. Sylla ne le voyait pas sans peine s'élever à un si haut degré de gloire et de puissance ; mais il eut honte d'y mettre obstacle, et se tint en repos jusqu'à ce que Pompée eût, par force et malgré le dictateur, fait nommer Lépidus au consulat, en l'appuyant de son crédit, et lui rendant le peuple favorable. Sylla, qui le vit après l'élection, traverser la place publique, suivi d'une foule nombreuse, lui adressa la parole : « Jeune « homme, lui dit-il, je vous vois tout glorieux de votre vic« toire. N'est-ce pas en effet un exploit bien honorable et bien « flatteur que d'être parvenu, par vos intrigues auprès du

« peuple, à faire que Catulus, le citoyen le plus vertueux, ne « fût nommé au consulat qu'après Lépidus, le plus méchant « des hommes? Je vous préviens, au reste, de ne pas vous « endormir, mais de veiller avec soin à vos propres affaires; « car vous vous êtes donné un adversaire beaucoup plus fort « que vous. » Ce fut surtout dans son testament que Sylla fit paraître son peu d'affection pour Pompée. Il laissa des legs à tous ses amis, et nomma des tuteurs à son fils, sans faire seulement mention de lui. Pompée supporta cette mortification avec une douceur digne d'un homme d'état, au point que, Lépidus et quelques autres voulant empêcher que Sylla fût enterré dans le champ de Mars et qu'on fît publiquement ses funérailles, Pompée les arrêta et procura à ses obsèques la décence et la sûreté.

XV. Sylla fut à peine mort, qu'on vit se vérifier ses prédictions sur Lépidus, qui, voulant succéder à l'autorité du dictateur, au lieu d'user de détours et de déguisements, prit sur-le-champ les armes; et, rallumant les restes des anciennes factions qui avaient échappé aux recherches de Sylla, il se fortifia de leur puissance. Catulus, son collègue au consulat, à qui la meilleure et la plus saine partie du sénat et du peuple s'était attachée, avait la plus grande réputation de sagesse et de justice, et passait pour le plus grand des Romains. Mais on le jugeait plus propre à l'administration civile qu'au commandement des armées. Pompée, qui se voyait appelé au gouvernement par la nature même des circonstances, ne balança pas sur le parti qu'il devait suivre; il se rangea du parti le plus honnête, et fut nommé général de l'armée qu'on faisait marcher contre Lépidus, qui, avec les troupes de Brutus, avait déjà soumis la plus grande partie de l'Italie, et occupait les contrées de la Gaule cisalpine. La présence seule de Pompée eût facilement réduit toutes les villes; Mutine seule, défendue par Brutus, l'arrêta longtemps. Cependant Lépidus, profitant de ce délai, et s'étant porté vers Rome, campa sous ses murailles avec une troupe de gens sans aveu, dont il ef-

frayait les Romains, et il demandait un second consulat. Mais une lettre de Pompée, qui mandait que la guerre avait été terminée sans combat, dissipa cette frayeur. Brutus, ou traître à son armée, ou trahi par elle, se rendit à Pompée, qui lui donna quelques cavaliers pour l'escorter jusqu'à une petite ville située sur le Pô, où il se retira; le lendemain, Pompée envoya Géminius avec ordre de le tuer. Ce meurtre fut généralement blâmé ; car, aussitôt après le changement de Brutus, Pompée avait écrit au sénat que ce général s'était rendu volontairement, et ensuite il écrivit une autre lettre pour accuser Brutus, qu'il venait de faire mourir. Ce Brutus était père de celui qui, avec Cassius, donna la mort à César; mais ce fils ne ressembla à son père ni dans la manière de faire la guerre, ni dans le genre de sa mort, comme nous l'avons rapporté dans sa vie. Lépidus, chassé de l'Italie, se réfugia dans la Sardaigne, où il mourut d'une maladie que lui causa, non la douleur de voir ses affaires ruinées, mais le chagrin d'avoir appris, par une lettre qui lui tomba entre les mains, l'adultère de sa femme.

XVI. Cependant Sertorius, général si différent en tout de Lépidus, s'était rendu maître d'une partie de l'Espagne et se faisait redouter des Romains, qui se voyaient menacés des plus grands revers. Tous les restes des guerres civiles, tels qu'une dernière maladie du corps politique, s'étaient rassemblés autour de lui. Il avait déjà défait plusieurs généraux sans expérience ; et alors il faisait la guerre contre Métellus Pius, capitaine distingué et d'une grande réputation, mais qui, appesanti par l'âge, laissait échapper les occasions favorables que la guerre lui présentait et que Sertorius lui ravissait toujours par sa promptitude et son activité. Celui-ci paraissait tout à coup devant Métellus avec une extrême audace, et, faisant la guerre à la manière des brigands, il troublait sans cesse par ses embûches, par ses courses imprévues, un général accoutumé, comme un athlète, à des combats réguliers, et qui ne savait conduire que des troupes pesamment armées,

faites pour combattre de pied ferme. Pompée, qui avait encore toutes ses troupes, intriguait à Rome pour être envoyé au secours de Métellus, et, sans égard à l'ordre que lui avait donné Catulus de licencier ses troupes, il se tenait, sous divers prétextes, toujours en armes autour de la ville, jusqu'à ce qu'enfin, sur la proposition de Philippe, on lui donna le commandement qu'il désirait. Quelqu'un des sénateurs ayant demandé à Philippe avec étonnement, s'il croyait qu'il fallût envoyer Pompée en Espagne pour le consul : « Non-seulement « pour le consul, repartit Philippe, mais pour les consuls : » voulant faire entendre par là que les deux consuls n'étaient propres à rien. Pompée ne fut pas plus tôt arrivé en Espagne, que les nouvelles espérances qu'il fit concevoir, comme il est ordinaire à un nouveau général qui jouit d'une grande réputation, changèrent les dispositions des esprits ; les peuples qui n'étaient pas solidement attachés à Sertorius, se révoltèrent contre lui ; et Sertorius, vivement piqué de cette désertion, se permit contre Pompée des propos pleins d'arrogance et des railleries insultantes : « Si je ne craignais cette vieille, disait-« il en parlant de Métellus, je ne ferais usage contre cet en-« fant que de la férule ou du fouet. » Mais au fond il redoutait Pompée ; et cette crainte l'obligea de se tenir sur ses gardes et de faire la guerre avec plus de précautions. Car Métellus (ce qu'on aurait eu peine à croire) menait une vie déréglée et s'abandonnait à toutes sortes de voluptés ; il s'était fait subitement en lui un changement si extraordinaire, qu'il donnait dans le plus grand luxe et faisait une dépense excessive. Cette conduite attirait à Pompée une bienveillance singulière, et augmentait de plus en plus la bonne opinion qu'on avait de lui : on le voyait avec plaisir ajouter de jour en jour à une frugalité qui ne paraissait pas susceptible de retranchement ; car il était naturellement porté à la tempérance et à la modération dans tous ses désirs.

XVII. Des divers événements qui eurent lieu dans cette guerre, aucun n'affligea autant Pompée que la prise de Lau-

ron par Sertorius; il croyait le tenir renfermé devant cette ville, et il s'en était même vanté avec assez de complaisance, quand tout à coup il se trouva lui-même tellement enveloppé, que, n'osant faire aucun mouvement, il vit Lauron livrée aux flammes en sa présence. Il est vrai que bientôt après il vainquit, près de Valence, Hérennius et Perpenna, deux officiers distingués qui s'étaient réfugiés auprès de Sertorius, dont ils étaient les lieutenants, et leur tua plus de dix mille hommes. Enflé de cette victoire, il conçut de plus hautes espérances, et se hâta de marcher contre Sertorius, afin que Métellus ne partageât point avec lui l'honneur de la victoire. Les armées en vinrent aux mains vers la fin du jour, près de la rivière de Sucron; les deux généraux craignaient également l'arrivée de Métellus : Pompée, pour combattre seul; Sertorius, pour n'avoir à combattre qu'un général. Le succès fut douteux, il y eut des deux côtés une aile victorieuse; mais, des deux généraux, Sertorius y acquit plus de gloire, car il renversa et mit en déroute l'aile qui lui était opposée. Durant l'action, Pompée fut attaqué par un cavalier d'une taille avantageuse qui était démonté; ils se chargèrent vigoureusement, et, leurs épées ayant glissé sur leurs mains avec des effets bien différents, Pompée fut légèrement blessé, et il coupa la main de son ennemi. Une foule de Barbares, voyant les troupes de Pompée en fuite, coururent tous ensemble sur lui; mais il se sauva contre toute espérance, en abandonnant son cheval, dont le harnais d'or et les riches ornements arrêtèrent les ennemis, qui, en se battant pour le partage du butin, donnèrent à Pompée le temps de s'échapper. Le lendemain, à la pointe du jour, les deux généraux remirent leurs troupes en bataille, pour assurer la victoire que chacun d'eux disait avoir remportée; mais l'arrivée de Métellus obligea Sertorius de se retirer et de laisser son armée se débander; car ses soldats étaient accoutumés ainsi à se disperser et à se rassembler en un instant; en sorte que souvent Sertorius errait seul dans la campagne, et que tout à coup il reparaissait à la tête de cent

cinquante mille combattants, comme un torrent qui, souvent à sec, se trouve plein en un instant.

XVIII. Après la bataille, Pompée alla au-devant de Métellus ; et, quand il fut près de lui, il donna ordre à ses lieutenants de baisser leurs faisceaux, pour faire honneur à ce général qui le surpassait en dignité. Métellus s'y opposa, et en toute occasion il montra la plus grande modestie, ne s'attribuant, soit comme consulaire, soit comme son ancien, d'autres prérogatives que de donner, quand ils campaient ensemble, le mot d'ordre à toute l'armée : mais le plus souvent leurs camps étaient séparés, car ils avaient affaire à un ennemi qui, toujours en activité, et sachant en un clin d'œil les attirer d'un combat à un autre, les obligeait de diviser souvent leurs forces ; enfin, en leur coupant les vivres, en ravageant tout le pays, en se rendant maître de la mer, il les chassa tous deux de l'Espagne, et les força, faute de subsistances, de se retirer dans d'autres provinces. Cependant Pompée, qui avait sacrifié à cette guerre la plus grande partie de sa fortune, écrivit au sénat de lui envoyer de l'argent, s'il ne voulait pas qu'il ramenât son armée en Italie. Lucullus, alors consul, et ennemi de Pompée, aspirant à être chargé de la guerre contre Mithridate, réussit à lui en faire envoyer ; il craignait que le refus de cet argent ne fournît à Pompée le prétexte qu'il cherchait de laisser là Sertorius et de tourner ses armes contre Mithridate, qui lui offrait une expédition plus glorieuse, et un adversaire plus facile à vaincre.

XIX. Cependant Sertorius mourut victime de la trahison de ses propres officiers : à la tête de cette conjuration était Perpenna, qui crut pouvoir le remplacer, parce qu'il avait la même armée et les mêmes appareils de guerre ; mais il n'avait pas le même talent pour en faire usage. Pompée, qui s'était aussitôt mis en campagne, informé que Perpenna ne savait par où s'y prendre, lui détacha dix cohortes, comme une amorce pour le combat, avec ordre de s'étendre dans la plaine. Perpenna, ayant donné dans le piége, se mit à la pour-

suite de ces troupes ; mais Pompée, paraissant tout à coup avec le reste de son armée, le charge, le défait et le met en déroute. La plupart des officiers périrent dans le combat ; Perpenna fut pris et amené à Pompée, qui le fit tuer sur-le-champ : en cela il ne manqua pas à la reconnaissance, et n'oublia pas les services qu'il en avait reçus en Sicile, comme quelques-uns l'en ont accusé ; au contraire, il fit un trait de grandeur d'âme qui sauva la république : car Perpenna, s'étant saisi des papiers de Sertorius, montrait des lettres des plus puissants d'entre les Romains qui, dans l'intention de troubler l'état et de changer la forme du gouvernement, appelaient ce général en Italie. Pompée, qui craignit que la publicité de ces lettres n'allumât des guerres plus vives que celles qu'on venait d'éteindre, les brûla sans les lire et fit mourir Perpenna. Après avoir séjourné en Espagne autant de temps qu'il en fallut pour assoupir les plus grands troubles, pour apaiser et dissiper les émotions qui auraient pu ranimer la guerre, il ramena son armée en Italie, où il arriva fort à propos, lorsque la guerre des esclaves était dans sa plus grande vigueur. Crassus, qui commandait les Romains contre ces rebelles, sachant que Pompée approchait, se hâta de livrer témérairement la bataille ; il eut le bonheur de la gagner et tua douze mille trois cents de ces esclaves ; mais la fortune, qui voulait absolument faire partager à Pompée la gloire de ce succès, fit que cinq mille de ces fugitifs qui s'étaient sauvés du combat, tombèrent entre ses mains ; il les tailla tous en pièces, et, se hâtant de prévenir Crassus, il écrivit promptement au sénat qu'à la vérité Crassus avait défait les gladiateurs en bataille rangée, mais que lui il avait extirpé les racines de cette guerre ; ce que les romains, remplis d'affection pour Pompée, aimaient à entendre et à répéter. Pour la défaite de Sertorius en Espagne, personne n'eût osé dire, même en plaisantant, qu'un autre que Pompée y eût eu part.

XX. Malgré l'estime singulière qu'on avait pour lui, et les hautes espérances qu'il avait fait concevoir, les Romains ne

laissaient pas de craindre qu'il ne voulût pas licencier son armée, et que, s'élevant par la force à la suprême puissance, il ne succédât à la tyrannie de Sylla. Aussi, dans cette foule si nombreuse qui allait au-devant de lui sur les chemins pour le recevoir, la crainte en conduisait autant que l'affection; mais l'assurance qu'il donna qu'après son triomphe il congédierait ses troupes ayant dissipé ce soupçon, ses envieux n'eurent plus à lui reprocher que la préférence qu'il donnait au peuple sur le sénat, et le projet qu'il avait formé, pour plaire à la multitude, de relever la dignité du tribunat, abattue par Sylla : ce reproche était fondé, car il n'y avait rien que le peuple romain ne désirât plus ardemment et avec plus de fureur que le rétablissement de cette magistrature. Pompée regardait donc comme un grand bonheur pour lui l'occasion qui se présentait de la lui rendre; il sentait que s'il était prévenu par un autre, il ne s'offrirait jamais une grâce à faire au peuple, par laquelle il pût reconnaître l'affection qu'on lui portait. Il obtint à la fois un second triomphe, et le consulat et la réunion de ces deux honneurs n'ajouta point à l'estime et à l'admiration qu'il inspirait; mais ce qui parut le témoignage le plus illustre de sa grandeur, c'est que Crassus, le plus riche, le plus éloquent, le plus grand de tous ceux qui avaient part au gouvernement, qui méprisait même Pompée et tous les autres magistrats, n'osa cependant briguer le consulat qu'après en avoir demandé la permission à Pompée, à qui cette démarche fit plaisir; car depuis longtemps il cherchait l'occasion d'obliger Crassus et de se lier avec lui; aussi appuya-t-il sa demande avec le plus grand zèle, et, en sollicitant le peuple en faveur de Crassus, il protesta qu'il ne saurait pas plus de gré du consulat même, que du choix qu'on ferait de Crassus pour son collègue. Cependant, lorsqu'ils eurent été nommés consuls, ils ne cessèrent d'être toujours en opposition l'un contre l'autre.

XXI. Crassus avait plus d'autorité dans le sénat, et Pompée plus de crédit auprès du peuple; il lui avait rendu le tribunat

et avait permis que, par une loi expresse, les jugements fussent de nouveau transférés aux chevaliers. Le peuple le vit, avec un plaisir singulier, paraître devant les censeurs pour demander l'exemption du service militaire. C'était la coutume à Rome que les chevaliers, après avoir servi le temps prescrit par la loi, amenassent leur cheval sur la place publique, devant les deux magistrats qu'on appelle censeurs; et là, après avoir nommé les généraux et les capitaines sous lesquels ils avaient servi, après avoir rendu compte des campagnes qu'ils avaient faites, ils obtenaient leur congé et recevaient publiquement l'honneur ou la honte que chacun méritait par sa conduite. Les censeurs Gellius et Lentulus étaient assis alors sur leur tribunal, avec les ornements de leur dignité, et ils faisaient la revue des chevaliers, lorsqu'on vit de loin Pompée descendre vers la place, précédé de tout l'appareil de la dignité consulaire, et menant lui-même son cheval par la bride. Quand il fut assez près pour être reconnu des censeurs, il ordonna à ses licteurs de s'ouvrir, et approcha son cheval du tribunal de ces magistrats. Le peuple, saisi d'admiration, gardait un profond silence; et les censeurs, à cette vue, montraient une joie mêlée de respect. Le plus ancien de ces magistrats lui adressant la parole : « Pompée le Grand, lui « dit-il, je vous demande si vous avez fait toutes les campa« gnes ordonnées par la loi. — Oui, je les ai toutes faites, « répondit Pompée à haute voix, et je n'ai jamais eu que « moi pour général[1]. » A ces mots, le peuple poussa de grands cris, et, dans les transports de sa joie, il ne pouvait mettre fin à ses acclamations; les censeurs se levèrent et le reconduisirent chez lui, pour faire plaisir à la foule de citoyens qui le suivaient avec de grands applaudissements.

[1] L'expression dont se sert ici Pompée est singulière; elle signifie un général revêtu d'un pouvoir absolu, un *autocrate ;* mais le terme n'est pas plus singulier que la chose; c'était le premier exemple d'un homme qui, ayant commencé à servir très-jeune, eût fait plusieurs campagnes sans avoir jamais d'autre chef que lui-même.

sensions avec Crassus n'avaient fait qu'augmenter; un certain Caïus Aurélius, de l'ordre des chevaliers, qui ne prenait aucune part aux affaires publiques, montant à la tribune un jour d'assemblée, dit publiquement que Jupiter lui avait apparu dans son sommeil et lui avait ordonné de dire aux consuls de ne point sortir de charge avant de s'être réconciliés. Pompée, après cette déclaration, resta toujours debout, sans proférer une seule parole; mais Crassus, lui prenant la main et le saluant le premier, dit à haute voix : « Romains, je « ne crois pas descendre au-dessous de ma dignité en faisant « les avances à Pompée, à cet homme que vous avez vous-« mêmes honoré du titre de Grand dans sa première jeu-« nesse[1], et à qui vous avez décerné le triomphe avant qu'il « eût entrée au sénat. » Après cette réconciliation publique, ils se démirent du consulat. Crassus continua le genre de vie qu'il avait menée jusqu'alors, et Pompée évita de plaider, autant qu'il lui fut possible; il se retira peu à peu de la place, parut rarement en public et toujours accompagné d'une suite nombreuse; il n'était plus facile de le voir et de lui parler qu'au milieu de la foule; il aimait à se montrer entouré d'un grand nombre de personnes qui lui faisaient la cour, persuadé que ce cortége lui donnait un air de grandeur et de majesté qui attirait le respect, et qu'il fallait, pour conserver sa dignité, ne jamais se familiariser avec des gens d'une condition obscure. Ceux, en effet, qui doivent leur grandeur à leurs succès dans les armes et qui ne savent pas se plier à l'égalité populaire, courent risque d'être méprisés quand, reprenant la toge, ils veulent être les premiers dans la ville, comme ils l'ont été dans les camps : d'un autre côté, ceux qui n'ont joué à l'armée qu'un rôle inférieur ne peuvent supporter de ne pas avoir au moins dans la ville le premier rang; aussi, quand ils tiennent dans les assemblées un homme qui s'est

[1] Mot à mot : avant qu'il eût de la barbe.

illustre par ses victoires, ils le rabaissent autant qu'ils peuvent, et le mettent presque sous leurs pieds ; mais s'il leur cède dans la ville l'honneur et l'autorité, alors ils ne lui envient pas sa gloire militaire; c'est ce que donnèrent clairement à connaître les événements qui eurent lieu peu de temps après.

XXIII. La puissance des pirates, qui prit naissance en Cilicie, eut une origine d'autant plus dangereuse, qu'elle fut d'abord à peine connue. Les services qu'ils rendirent à Mithridate pendant sa guerre contre les Romains augmentèrent leurs forces et leur audace. Dans la suite, les Romains, qui, occupés par leurs guerres civiles, se livraient mutuellement des combats jusqu'aux portes de Rome, laissèrent la mer sans armée et sans défense. Attirés insensiblement par cet abandon, les pirates firent de tels progrès, que, non contents d'attaquer les vaisseaux, ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déjà même les hommes les plus riches, les plus distingués par leur naissance et par leur capacité, montaient sur des vaisseaux corsaires et se joignaient à eux ; il semblait que la piraterie fût devenue un métier honorable et qui dût flatter l'ambition. Ils avaient, en plusieurs endroits, des arsenaux, des ports et des tours d'observation très-bien fortifiées ; leurs flottes, remplies de bons rameurs et de pilotes habiles, fournies de vaisseaux légers que leur vitesse rendait propres à toutes les manœuvres, affligeaient encore plus par leur magnificence qu'elles n'effrayaient par leur appareil : leurs poupes étaient dorées ; ils avaient des tapis de pourpre et des rames argentées ; on eût dit qu'ils faisaient trophée de leur brigandage : on entendait partout sur les côtes les sons des instruments de musique ; partout on voyait des hommes plongés dans l'ivresse : partout, à la honte de la puissance romaine, des officiers du premier ordre étaient jetés dans les fers, et des villes captives se rachetaient à prix d'argent : on comptait plus de mille de ces vaisseaux corsaires qui infestaient les mers et qui déjà s'étaient emparés de plus de quatre cents villes. Les temples, jusqu'alors inviolables, étaient profanés

et pilles; tels que ceux de Claros, de Didyme, de Samothrace de Cérès à Hermione, et d'Esculape à Épidaure; ceux de Neptune dans l'isthme, à Ténare et à Calaurie, d'Apollon à Actium et à Leucade; enfin, ceux de Junon à Samos, à Argos et à Lacinie. Ils faisaient aussi des sacrifices barbares qui étaient en usage à Olympe, et ils célébraient des mystères secrets, entre autres ceux de Mithrès, qui se sont conservés jusqu'à nos jours, et qu'ils avaient, les premiers, fait connaître.

XXIV. Non contents d'insulter ainsi les Romains, ils osèrent encore descendre à terre, infester les chemins par leurs brigandages et ruiner même les maisons de plaisance qui avoisinaient la mer. Ils enlevèrent deux préteurs, Sextilius et Bellinus, vêtus de leurs robes de pourpre, et les emmenèrent avec leurs domestiques et les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux. La fille d'Antonius, magistrat honoré du triomphe, fut aussi enlevée en allant à sa maison de campagne, et obligée, pour obtenir sa liberté, de payer une grosse rançon. Leur insolence, enfin, était venue à un tel point, que lorsqu'un prisonnier s'écriait qu'il était Romain et qu'il disait son nom, ils feignaient d'être étonnés et saisis de crainte; ils se frappaient la cuisse, se jetaient à ses genoux et le priaient de leur pardonner. Leur humiliation, leur état de suppliants faisaient d'abord croire au prisonnier qu'ils agissaient de bonne foi; car les uns lui mettaient des souliers, les autres une toge, afin, disaient-ils, qu'il ne fût plus méconnu. Après s'être ainsi longtemps joués de lui et avoir joui de son erreur, ils finissaient par descendre une échelle au milieu de la mer, lui ordonnaient de descendre et de s'en retourner paisiblement chez lui; s'il refusait de le faire, ils le précipitaient eux-mêmes dans les flots et le noyaient.

XXV. Toute notre mer[1], infestée par ces pirates, était fermée à la navigation et au commerce. Ce motif, plus qu'aucun autre, détermina les Romains, qui, commençant à manquer de vivres, craignaient déjà la famine, à envoyer Pompée contre

[1] La mer de Toscane, ou la mer Adriatique.

ces Brigands, pour leur ôter l'empire de la mer. Gabinius, un de ses amis, en proposa le décret, qui non-seulement conférait à Pompée le commandement de toutes les forces maritimes, mais qui lui donnait encore une autorité monarchique et une puissance absolue sur toutes les personnes, sans avoir à en rendre compte; il lui attribuait aussi l'empire sur toute la mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et sur toutes les côtes à la distance de quatre cents stades[1]. Cet espace renfermait la plus grande partie des terres de la domination romaine, les nations les plus considérables et les rois les plus puissants. Il était autorisé enfin à choisir dans le sénat quinze lieutenants, qui rempliraient sous lui les fonctions qu'il voudrait leur assigner; à prendre chez les questeurs et les receveurs des deniers publics tout l'argent qu'il voudrait; à équiper une flotte de deux cents voiles, à lever tous les gens de guerre, tous les rameurs et tous les matelots dont il aurait besoin.

XXVI. Ce décret, lu publiquement, fut ratifié par le peuple avec l'empressement le plus vif. Mais les premiers et les plus puissants d'entre les sénateurs jugèrent que cette puissance absolue et illimitée, si elle pouvait être au-dessus de l'envie, était faite au moins pour inspirer de la crainte; ils s'opposèrent donc au décret, à l'exception de César, qui l'approuva, moins pour favoriser Pompée que pour s'insinuer de bonne heure dans les bonnes grâces du peuple et se ménager à lui-même sa faveur. Tous les autres s'élevèrent avec force contre Pompée; et l'un des consuls lui ayant dit qu'en voulant suivre les traces de Romulus, il aurait la même fin que lui, il fut sur le point d'être mis en pièces par le peuple. Catulus s'étant levé pour parler contre cette loi, le peuple, qui le respectait, l'écouta dans le plus grand silence. Il fit d'abord un grand éloge de Pompée, sans laisser voir aucun sentiment d'envie; il conseilla au peuple de le ménager, de ne pas exposer sans cesse, aux périls de tant de guerres, un si grand personnage. « Car enfin, leur dit-il, si vous venez à le perdre, quel autre

[1] Vingt de nos lieues communes.

s'écria-t-on tout d'une voix. Catulus, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur le peuple, se retira. Roscius se présenta ensuite; et, personne n'ayant voulu l'écouter, il fit signe des doigts qu'il ne fallait pas nommer Pompée seul, mais lui donner un second. Le peuple, impatienté par ces difficultés, jeta de si grands cris, qu'un corbeau qui volait dans ce moment au-dessus de l'assemblée en fut étourdi et tomba au milieu de la foule : ce qui prouve que ce n'est pas la rupture et la séparation de l'air agité qui fait quelquefois tomber des oiseaux à terre ; cela vient de ce qu'ils sont frappés par ces clameurs qui, poussées avec force, excitent dans l'air une secousse violente et un tourbillon rapide. L'assemblée se sépara sans rien conclure; mais, le jour qu'on devait donner les suffrages, Pompée s'en alla secrètement à la campagne; et, dès qu'il sut que le décret avait été confirmé, il rentra de nuit dans Rome, pour éviter l'envie qu'aurait excitée l'empressement du peuple à aller à sa rencontre.

XXVII. Le lendemain, à la pointe du jour, il sortit pour sacrifier aux dieux ; et, le peuple s'étant assemblé, il obtint presque le double de ce que le décret lui accordait pour ses préparatifs de guerre. Il était autorisé à équiper cinq cents galères, à mettre sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. On choisit pour ses lieutenants vingt-quatre sénateurs, qui tous avaient commandé des armées, et on y ajouta deux questeurs. Le prix des denrées ayant baissé tout à coup, le peuple satisfait en prit occasion de dire que le nom seul de Pompée avait déjà terminé cette guerre. Pompée divisa d'abord toute la mer Méditerranée en treize régions ; il assigna à chaque division une escadre avec un commandant; et, étendant ainsi de tous côtés ses forces navales, il enveloppa, comme dans des filets, tous les vaisseaux des corsaires, leur donna la chasse, et les fit conduire dans ses ports. Ceux qui, l'ayant prévenu, s'étaient hâtés de lui échapper en se séparant, avaient cherché une retraite en divers endroits de la Cilicie,

à les poursuivre avec soixante de ses meilleurs vaisseaux; mais il ne voulut partir qu'après avoir purgé la mer de Toscane et celles d'Afrique, de Sardaigne, de Corse et de Sicile, des brigands qui les infestaient; il le fit en quarante jours : il est vrai qu'il lui en coûta des peines infinies, et que ses lieutenants le secondèrent avec la plus grande ardeur.

XXVIII. Cependant à Rome le consul Pison, transporté de colère et d'envie, cherchait à ruiner les préparatifs de Pompée, et déjà il avait congédié les rameurs. Pompée, qui en fut instruit, envoya toutes ses flottes à Brunduse, et se rendit lui-même à Rome par la Toscane. Dès qu'on y fut informé de son arrivée, le peuple sortit en foule au-devant de lui, comme s'il y eût eu longtemps qu'il l'avait conduit hors de la ville à son départ. Ce qui causait la joie de la multitude, c'est que, par un changement aussi prompt qu'inespéré, les vivres arrivaient avec la plus grande abondance. Aussi Pison risqua-t-il d'être déposé du consulat : Gabinius en avait déjà dressé le décret; mais Pompée empêcha qu'il ne fût proposé. Après avoir terminé les affaires avec beaucoup de douceur et avoir pourvu à tous ses besoins, il se rendit à Brunduse, où il s'embarqua. Comme il était pressé par le temps, il n'entra dans aucune des villes qui se trouvaient sur son passage; il s'arrêta seulement à Athènes, et, après y avoir fait des sacrifices aux dieux et salué le peuple, il s'en retourna. En sortant, il vit des inscriptions qu'on avait faites à sa louange, et qui n'avaient chacune qu'un seul vers, l'une était au dedans de la porte, et disait :

Plus tu te montres homme, et plus tu parais dieu;

l'autre, placée en dehors, était conçue en ces termes :

Athènes t'attendait; elle te voit, t'honore [1].

XXIX. Quelques-uns de ces pirates qui, réunis ensemble, écumaient encore les mers, ayant eu recours aux prières, il les

[1] Pompée ne vit ces inscriptions qu'en sortant, parce qu'elles n'avaient été faites que depuis son entrée dans la ville, et pendant le séjour qu'il y fit. Horace a rendu

avait traités avec beaucoup de douceur : maître de leurs vaisseaux et de leurs personnes, il ne leur avait fait aucun mal. Cet exemple ayant donné à un grand nombre d'autres d'heureuses espérances, ils évitèrent les lieutenants de Pompée et allèrent se rendre à lui avec leurs enfants et leurs femmes. Il leur fit grâce à tous et se servit d'eux pour suivre à la piste ceux qui, se sentant coupables de trop grands crimes pour en espérer le pardon, se cachaient avec soin ; il en prit plusieurs. Le plus grand nombre (c'étaient aussi les plus puissants) ayant mis en sûreté leurs familles, leurs richesses, et la multitude inutile, dans des châteaux et des forteresses du mont Taurus, montèrent sur leurs vaisseaux devant la ville de Coracésium en Cilicie, et attendirent Pompée, qui venait les attaquer. Après un grand combat, dans lequel ils furent battus, ils se renfermèrent dans la ville, où Pompée les assiégea ; mais bientôt, ayant demandé à être reçus à composition, ils se rendirent, livrèrent les villes et les îles qu'ils occupaient et qu'ils avaient si bien fortifiées, qu'elles étaient non-seulement difficiles à forcer, mais presque inaccessibles. Leur soumission termina la guerre. Pompée n'avait pas mis plus de trois mois à purger les mers de tous ces pirates. Il prit un très-grand nombre de vaisseaux, entre autres quatre-vingt-dix galères armées d'éperons d'airain, et fit vingt mille prisonniers. Il ne voulut pas les faire mourir ; mais il ne crut pas sûr de renvoyer tant de gens pauvres et aguerris, ni de leur laisser la liberté de s'écarter ou de se rassembler de nouveau. Réfléchissant que l'homme n'est pas, de sa nature, un animal farouche et indomptable ; qu'il ne le devient qu'en se livrant au vice contre son naturel ; qu'il s'apprivoise en changeant d'habitation et de genre de vie, que les bêtes sauvages elles-mêmes, quand on les accoutume à une vie plus douce, dépouillent leur féro-

le sens de la première dans ce beau vers, où il dit au peuple romain, et par lui à Auguste :

Diis te minorem quod geris, imperas.

Car., lib. III, od. VI. V. 5.

« C'est à votre soumission aux dieux que vous devez l'empire du monde. »

cité, il résolut d'éloigner ces pirates de la mer, de les transporter dans les terres et de leur inspirer le goût d'une vie paisible, en les occupant à travailler dans les villes ou à cultiver les champs. Il plaça les uns dans les petites villes de la Cilicie les moins peuplées, qui les reçurent avec plaisir, parce qu'il leur donna des terres pour leur entretien. Il en mit un grand nombre dans la ville de Soli, que Tigrane avait depuis peu détruite et dépeuplée, et qu'il fit rebâtir. Enfin, il envoya les autres à Dyme, ville d'Achaïe, qui manquait d'habitants, et dont le territoire était aussi étendu que fertile.

XXX. Cette conduite fut blâmée par ses envieux ; mais ses procédés en Crète, à l'égard de Métellus, affligèrent ses meilleurs amis mêmes. Ce Métellus, parent de celui que Pompée avait eu pour collègue en Espagne, était allé commander en Crète avant que Pompée fût nommé pour faire la guerre aux corsaires. Après la Cilicie, l'île de Crète était une seconde pépinière de pirates ; Métellus, en ayant pris un grand nombre, les avait fait punir de mort. Ceux qui restaient, étant assiégés par ce général, envoyèrent des députés à Pompée pour le supplier de venir dans leur île, qui faisait partie de son gouvernement et se trouvait renfermée de tous côtés dans l'étendue de mer soumise à son autorité. Pompée accueillit leur demande et écrivit à Métellus pour lui défendre de continuer la guerre. Il manda aussi aux villes de ne plus recevoir les ordres de Métellus et envoya son lieutenant Lucius Octavius pour commander à sa place. Octavius étant entré dans les villes assiégées, y combattit pour la défense des pirates et rendit Pompée non moins ridicule qu'odieux, de prêter ainsi son nom à des scélérats, à des impies ; et, par une suite de sa rivalité, de sa jalousie contre Métellus, de les couvrir de sa réputation comme d'une sauve-garde : car, disait-on, Achille même, dans Homère, se conduit, non en homme sensé, mais comme un jeune étourdi qu'emporte un vain amour de gloire, lorsqu'il fait signe aux autres Grecs de ne pas tirer sur Hector,

Pour qu'on laisse à lui seul l'honneur de la victoire.

Que penser donc de Pompée qui combattait pour sauver les ennemis communs du genre humain, afin de priver des honneurs du triomphe un général qui avait pris tant de peine à les détruire? Métellus ne céda point à l'autorité de Pompée; il prit d'assaut ces corsaires, les fit punir de mort; et, après avoir accablé de reproches Octavius au milieu même du camp, il le renvoya couvert de mépris.

XXXI. Quand on apprit à Rome que la guerre des Pirates était terminée, et que Pompée profitait de son loisir pour visiter les villes de son gouvernement, un tribun du peuple, nommé Manilius, proposa un décret qui, donnant à Pompée le commandement de toutes les provinces et de toutes les troupes que Lucullus avait sous ses ordres, y joignait la Bythinie, occupée par Glabrion, le chargeait d'aller faire la guerre aux rois Mithridate et Tigrane, l'autorisait à conserver toutes les forces maritimes et à commander avec la même puissance qu'on lui avait conférée pour la guerre précédente. C'était soumettre à un seul homme tout l'empire romain; car les provinces que le premier décret ne lui donnait pas à gouverner, telles que la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la Haute-Colchide et l'Arménie, lui étaient attribuées par le second, avec toutes les forces, toutes les armées que Lucullus avait employées à vaincre Mithridate et Tigrane. Le tort que ce décret faisait à Lucullus, en le privant de la gloire de ses exploits, en lui donnant un successeur aux honneurs du triomphe plutôt qu'aux travaux de la guerre, affligea les nobles, qui ne pouvaient se cacher l'injustice et l'ingratitude dont on payait ses services; mais ce n'était pas ce qui les touchait le plus : rien ne leur paraissait plus intolérable que de voir élever Pompée à un degré de puissance qu'ils regardaient comme une tyrannie véritable et déjà tout établie. Ils s'encourageaient donc les uns les autres à faire rejeter cette loi et à ne pas trahir la cause de la liberté. Mais quand le jour fut venu, la crainte qu'ils eurent du peuple leur ôta le courage, et ils gardèrent tous le silence, à l'exception de Catulus, qui,

après avoir longtemps combattu la loi, voyant qu'il ne gagnait personne du peuple, adressa la parole aux sénateurs et leur cria plusieurs fois, du haut de la tribune, de chercher, comme leurs ancêtres, une montagne ou une roche, où ils pussent se retirer et se conserver libres. Mais tout fut inutile ; la loi passa au suffrage unanime des tribus ; et Pompée, absent, fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avait usurpé par les armes, en faisant la guerre à sa patrie. Quand il reçut les lettres qui lui apprenaient ce que le peuple venait de décréter pour lui, et que ceux de ses amis qui étaient présents l'en félicitèrent, il fronça les sourcils, se frappa la cuisse et s'écria, comme affligé et surchargé même de ce nouveau commandement ; « Ah ! mes travaux ne finiront donc pas ! Quel « bonheur pour moi si je n'avais été qu'un particulier in- « connu ! Passerai-je sans cesse d'un commandement à un « autre ! Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie et mener « à la campagne, avec ma femme, une vie douce et paisible ! » Cette dissimulation déplut à ses meilleurs amis, qui savaient très-bien que son ambition naturelle et sa passion pour le commandement, enflammées encore par ses différends avec Lucullus, lui rendaient très-agréable ce nouvel emploi.

XXXII. Ses actions l'eurent bientôt démasqué, car il fit afficher partout ses ordonnances pour rappeler les gens de guerre et mander auprès de lui les rois et les princes compris dans l'étendue de son gouvernement. Quand il fut arrivé en Asie, il ne laissa rien subsister de ce que Lucullus avait ordonné, remit aux uns les peines prononcées contre eux, priva les autres des récompenses qui leur avaient été décernées ; enfin, il prit à tâche de montrer aux admirateurs de Lucullus que ce général n'avait plus aucune autorité. Lucullus lui en fit porter ses plaintes par des amis communs, qui furent d'avis qu'ils eussent ensemble une conférence ; elle eut lieu dans la Galatie : comme c'étaient deux grands généraux, qui s'étaient illustrés par les plus glorieux exploits, les faisceaux des licteurs qui marchaient devant eux étaient entourés de branches

de laurier. Ces officiers furent les premiers qui se rencontrèrent. Lucullus venait d'un pays couvert de bois et de verdure; Pompée, au contraire, avait fait une longue marche à travers des lieux arides, où l'on ne trouvait pas un seul arbre. Les licteurs de Lucullus, voyant que ceux de Pompée avaient leurs lauriers flétris et desséchés, leur firent part des leurs qui étaient fraîchement cueillis et en couronnèrent leurs faisceaux : on en tira le présage que Pompée venait pour frustrer Lucullus du prix de ses victoires et lui en dérober toute la gloire. Lucullus avait sur Pompée l'avantage d'avoir été plus tôt consul que lui et d'être plus âgé; Pompée, honoré de deux triomphes, avait plus de dignités. Leur entrevue fut d'abord très-honnête; ils se donnèrent réciproquement les plus grandes marques d'amitié, exaltèrent les exploits l'un de l'autre et se félicitèrent de leurs succès; mais dans la suite de leur conversation ils ne gardèrent plus ni retenue ni mesure, et en vinrent jusqu'aux injures; Pompée blâma l'avarice de Lucullus, Lucullus censura l'ambition de Pompée, et leurs amis eurent bien de la peine à les séparer. Lucullus distribua, comme il voulut, les terres de la Galatie qu'il avait conquises, et fit beaucoup d'autres présents, Pompée, s'étant campé auprès de lui, défendit de lui obéir et lui enleva tous ses soldats, à la réserve de seize cents, dont il voyait bien qu'il ne pourrait tirer lui-même aucun service, à cause de leur mutinerie, et qu'il savait d'ailleurs mal disposés pour Lucullus. Non content de ces mauvais procédés, il décriait hautement ses exploits : Lucullus, disait-il, n'avait fait la guerre que contre la pompe et le vain faste des deux rois, et lui avait laissé à combattre leur véritable puissance, puisque Mithridate, instruit enfin par ses revers, avait eu recours aux boucliers, aux épées, et à la cavalerie qui faisait sa force. Lucullus, usant de représailles, disait qu'il ne restait plus à Pompée qu'un fantôme, une ombre de guerre; que, comme un oiseau de proie lâche et timide, il avait coutume de se jeter sur les corps qu'il n'avait pas tués et de déchirer, pour ainsi dire, des restes de guerre; il s'était de même attribué la dé-

re de Sertorius, celles de Lépidus et de Spartacus, quoiqu'elles fussent l'ouvrage de Crassus, de Métellus et de Catulus ; il n'était donc pas étonnant qu'il voulût usurper la gloire d'avoir terminé les guerres d'Arménie et de Pont, lui qui était parvenu, par toutes sortes de voies, à s'ingérer dans le triomphe de Crassus pour les esclaves fugitifs.

XXXIII. Lucullus ne tarda pas à partir pour l'Italie ; et Pompée, après avoir occupé avec sa flotte toute la mer qui s'étend depuis la Phénicie jusqu'au Bosphore, afin d'en rendre la navigation sûre, alla par terre chercher Mithridate : ce prince avait une armée de trente mille hommes de pied et de deux mille chevaux ; mais il n'osait risquer la bataille. Campé d'abord sur une montagne très-forte d'assiette et où il n'était pas facile de l'attaquer, il fut obligé de l'abandonner, parce qu'il y manquait d'eau. Pompée s'en saisit aussitôt ; et, conjecturant, par la nature des plantes qu'elle produisait et par les ravins qui la coupaient en plusieurs endroits, qu'il devait y avoir des sources, il fit creuser partout des puits, et dans peu de temps le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne concevait pas que Mithridate eût ignoré si longtemps un tel avantage. Il alla se camper autour de ce prince, dont il environna le camp d'une muraille ; mais Mithridate, qu'il y tenait assiégé depuis quarante-cinq jours, se sauva sans être aperçu, avec l'élite de son armée, après avoir fait tuer tous les malades et toutes les personnes inutiles.

XXXIV. Pompée, l'ayant atteint près de l'Euphrate, campa dans son voisinage ; et, craignant qu'il ne se pressât de passer le fleuve, il fit marcher au milieu de la nuit son armée en ordre de bataille, et, à ce qu'on assure, à l'heure même où Mithridate avait eu, pendant son sommeil, une vision qui lui présageait sa destinée future. Il lui sembla que, faisant voile sur la mer de Pont par un vent favorable, il était déjà en vue du Bosphore, et que, ne doutant plus de son salut, il s'en réjouissait avec ceux qui étaient dans le vaisseau, lorsqu'il se vit subitement privé de tout secours et emporté au gré des

ment agité par ce songe, ses amis entrèrent dans sa tente pour le réveiller et lui apprendre que Pompée allait arriver. Il se vit dans la nécessité de combattre pour la défense de son camp ; et ses généraux, ayant fait prendre les armes à ses troupes les rangèrent en bataille. Pompée, averti qu'ils se préparaient à le recevoir, n'osait risquer un combat nocturne ; il voulait se borner à les envelopper pour empêcher qu'ils ne prissent la fuite, et les attaquer le lendemain à la pointe du jour avec des troupes meilleures que celles des ennemis ; mais les plus vieux officiers le déterminèrent, par leurs vives instances, à combattre sans différer, parce que la nuit n'était pas tout à fait obscure, et que la lune, qui était déjà basse, faisait suffisamment reconnaître les objets. Ce fut là surtout ce qui trompa les troupes du roi. Les Romains avaient la lune derrière le dos, et, comme elle penchait vers le couchant, les ombres des corps, en se prolongeant fort loin, tombaient sur les ennemis et les empêchaient de juger avec sûreté quel était l'intervalle qui les séparait des troupes de Pompée. Ils s'en croyaient donc très-près, et, comme si l'on en fût déjà venu aux mains, ils lançaient leurs javelots, qui n'atteignaient personne. Les Romains s'en étant aperçus courent sur eux en jetant de grands cris, et les Barbares n'osant pas les attendre, saisis de frayeur, prennent ouvertement la fuite : il en périt plus de dix mille, et leur camp tomba au pouvoir de Pompée.

XXXV. Dès le commencement de l'action, Mithridate s'était fait jour à travers les Romains avec huit cents chevaux, et avait abandonné le champ de bataille ; mais bientôt ses cavaliers se dispersèrent, et il resta seul avec trois personnes, parmi lesquelles était Hypsicratia, une de ses concubines, qui avait toujours montré un courage si mâle et une audace si extraordinaire, que le roi l'appelait Hypsicratès[1] : habillée ce jour-là à la persienne et montant un cheval perse, elle supporta sans

[1] Pour faire entendre qu'elle avait le courage d'un homme.

fatigue les plus longues courses, servant toujours le roi et pansant elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à une forteresse appelée Inora, où étaient les trésors et les meubles de Mithridate : là ce prince prit les robes les plus magnifiques, qu'il distribua à ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui, et donna à chacun de ses amis un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vivant, malgré lui, entre les mains des ennemis. De là il prit le chemin de l'Arménie pour aller joindre Tigrane, qui lui refusa l'entrée de ses états, et fit même publier qu'il donnerait cent talents[1] à quiconque lui apporterait sa tête; ce qui obligea Mithridate d'aller passer l'Euphrate à sa source, pour s'enfuir par la Colchide.

XXXVI. Cependant Pompée entra dans l'Arménie, où il était appelé par le jeune Tigrane, qui s'était déjà révolté contre son père et qui vint au-devant du général romain jusqu'aux bords de l'Araxe: ce fleuve prend sa source dans les mêmes lieux que l'Euphrate, et, continuant son cours vers le levant, il va se jeter dans la mer Caspienne. Lorsque Pompée et le jeune Tigrane se furent joints, ils avancèrent ensemble dans le pays et reçurent les villes qui se soumettaient. Le roi Tigrane, qui venait d'être entièrement défait par Lucullus, informé que Pompée était d'un caractère doux et facile, reçut dans sa capitale une garnison romaine; et, prenant avec lui ses parents et ses amis, il partit pour aller se rendre à Pompée. Il arrivait à cheval près des retranchements, lorsque deux licteurs de Pompée, allant à sa rencontre, lui ordonnèrent de descendre de cheval et d'entrer à pied, en lui disant que jamais on n'avait vu personne à cheval dans un camp romain. Tigrane obéit et ôta même son épée, qu'il remit aux licteurs. Quand il fut auprès de Pompée, il détacha son diadème pour le mettre aux pieds de ce général, et, en se prosternant bassement à terre, lui embrasser les genoux. Pompée le prévint, et, le prenant par la main, il le conduisit dans sa tente, le fit asseoir à un de ses côtés, et Tigrane, son fils, à l'autre : « Ti-

[1] Environ cinq cent mille livres.

« grane, lui dit-il, c'est à Lucullus que vous devez vous en « prendre des pertes que vous avez faites jusqu'ici ; c'est lui « qui vous a enlevé la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Galatie « et la Sophène : je vous laisse tout ce que vous aviez lorsque « je suis venu dans ces contrées, à condition que vous paie- « rez aux Romains six mille talents[1], pour réparer les torts « que vous leur avez faits : je donne à votre fils le royaume de « Sophène. » Tigrane, satisfait de ces conditions et salué roi par les Romains, fut si transporté de joie, qu'il promit de donner à chaque soldat une demi-mine, dix mines à chaque centurion et un talent à chaque tribun[2] : mais son fils parut très-mécontent ; et Pompée l'ayant fait inviter à souper, il répondit qu'il n'avait pas besoin de Pompée, ni des honneurs qu'il donnait ; qu'il trouverait d'autres Romains qui sauraient lui en procurer de plus considérables. Pompée, piqué de cette réponse, le fit charger de chaînes et le réserva pour son triomphe. Peu de temps après, Phraate, roi des Parthes, envoya redemander ce jeune prince, qui était son gendre, et représenter à Pompée qu'il devait borner ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée répondit que le jeune Tigrane tenait de plus près à son père, qu'à son beau-père, et que la justice réglerait seule les bornes qu'il mettrait à ses conquêtes.

XXXVII. Après avoir préposé Afranius à la garde de l'Arménie, il fut obligé, pour suivre Mithridate, de prendre sa route à travers les nations qui habitent les environs du Caucase. Les plus puissantes sont les Albaniens et les Ibériens ; ces derniers s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques et au royaume de Pont ; les Albaniens tournent plus à l'orient et vers la mer Caspienne. Ces derniers accordèrent d'abord le passage que Pompée leur avait demandé sur leurs terres ; mais l'hiver ayant surpris son armée dans leur pays, et la fête des Saturnales étant arrivée dans ce temps-là, ces Barbares, au nombre au moins de quarante mille, voulurent les attaquer ;

[1] Trente millions de livres. — [2] La demi-mine valait quarante-cinq livres ; les dix mines, neuf cents livres ; le talent, cinq mille livres.

et, dans cette intention, ils passèrent le fleuve Cyrnus, qui prend sa source dans les montagnes d'Ibérie, et, après avoir reçu l'Araxe qui descend de l'Arménie, se jette par douze embouchures dans la mer Caspienne. Suivant d'autres auteurs, le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe ; il a son cours séparé près de ce dernier fleuve et se décharge dans la même mer. Pompée eût pu facilement s'opposer au passage des ennemis ; mais il les laissa traverser sans obstacle ; et, dès qu'ils furent passés, il les chargea si brusquement qu'il les mit en fuite et en fit un grand carnage. Leur roi eut recours aux prières et envoya des ambassadeurs à Pompée, qui lui pardonna son injustice, fit la paix avec lui et marcha contre les Ibériens, qui, aussi nombreux et plus aguerris que les Albaniens, avaient le plus grand désir de servir Mithridate et de repousser Pompée. Ces Ibériens n'avaient jamais été soumis ni aux Mèdes, ni aux Perses ; ils avaient même évité l'empire des Macédoniens, parce qu'Alexandre avait été obligé de quitter promptement l'Hyrcanie. Pompée les vainquit dans un grand combat, leur tua neuf mille hommes, et fit plus de dix mille prisonniers : il entra tout de suite dans la Colchide, où Servilius vint le retrouver à l'embouchure du Phase, avec les vaisseaux qui lui avaient servi à garder le Pont-Euxin.

XXXVIII. La poursuite de Mithridate, qui s'était caché parmi les nations du Bosphore et des Palus-Méotides, entraînait de grandes difficultés : d'ailleurs Pompée reçut la nouvelle que les Albaniens s'étaient révoltés de nouveau. La colère et le désir de se venger l'ayant ramené contre eux, il repassa le Cyrnus avec beaucoup de peine et de danger : les Barbares en avaient fortifié la rive par une palissade de troncs d'arbres : après l'avoir traversé, il lui restait une longue route à faire dans un pays sec et aride ; il fit donc remplir d'eau dix mille outres et continua sa marche pour aller joindre les ennemis, qu'il trouva rangés en bataille sur le bord du fleuve Abas : ils avaient soixante mille hommes de pied, et douze mille chevaux ; mais ils étaient mal armés et n'avaient la plupart, pour

toute défense, que des peaux de bêtes. Cosis, frère du roi, les commandait : dès que le combat fut engagé, ce prince, courant sur Pompée, lui lança son javelot et l'atteignit au défaut de la cuirasse. Pompée, l'ayant joint, le perça de sa javeline, et l'étendit raide mort. On dit que les Amazones, descendues des montagnes voisines du fleuve Thermodon, combattirent à cette bataille avec les Barbares ; car les Romains, en dépouillant les morts après le combat, trouvèrent des boucliers et des brodequins tels que les Amazones en portent ; mais on ne découvrit pas un seul corps de femme. Les Amazones habitent la partie du Caucase qui regarde la mer d'Hyrcanie ; elles ne sont pas limitrophes des Albaniens, dont les Gèles et les Lèges les séparent ; elles vont tous les ans passer deux mois avec ces derniers peuples sur les bords du Thermodon ; et, ce terme expiré, elles rentrent dans leur pays, où elles vivent absolument seules, sans aucun commerce avec les hommes.

XXXIX. Après ce combat, Pompée se mit en chemin pour aller dans l'Hyrcanie, et de là jusqu'à la mer Caspienne ; il n'en était qu'à trois journées de chemin ; mais, arrêté par le grand nombre de serpents venimeux qu'on trouve dans ces contrées, il revint sur ses pas et se retira dans la petite Arménie, où il reçut des ambassadeurs des rois des Élymiens et des Mèdes, à qui il écrivit des lettres remplies de témoignages d'amitié. Le roi des Parthes s'était jeté dans la Gordyenne, où il opprimait les sujets de Tigrane ; Pompée détacha contre lui Afranius, qui le chassa et le poursuivit jusqu'à l'Arbélitide. Pompée ne voulut voir aucune des concubines de Mithridate qui lui furent amenées, il les renvoya toutes à leurs parents ou à leurs proches ; car elles étaient la plupart femmes ou filles des capitaines et des courtisans de Mithridate. Stratonice, celle qui avait le plus de crédit auprès du roi, et à qui il avait confié la garde de la forteresse où était déposée la plus grande partie de ses richesses, était, dit-on, fille d'un musicien vieux et pauvre. Un jour qu'elle chanta, pendant le souper, devant Mithridate, ce prince en fut si ravi qu'il voulut l'avoir la nuit

même, et qu'il renvoya le père très-mécontent de ce qu'il ne lui avait pas dit un seul mot d'honnêteté; mais le lendemain, à son réveil, il vit, dans la maison où il était, des tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, un grand nombre de domestiques, des eunuques et des pages qui lui apportaient des habits magnifiques, et à sa porte un cheval couvert d'un riche harnais, tel qu'on en donnait aux amis du roi[1]. Il crut que c'était une plaisanterie, et voulut s'enfuir de sa maison; mais ses domestiques l'arrêtèrent et lui dirent que le roi lui avait donné la maison d'un homme fort riche qui venait de mourir; que ce n'était là qu'un échantillon et comme une montre des autres biens qui lui reviendraient de cette succession. Il avait de la peine à croire ce qu'on lui disait; mais enfin il se laissa revêtir d'une robe de pourpre, et, montant à cheval, il traversa la ville, en criant : « Tous ces biens sont à moi ! » et lorsqu'il voyait quelqu'un se moquer de lui : « Ce ne sont « pas mes folies, disait-il, qui doivent vous surprendre ; vous « devez plutôt vous étonner que, dans cet excès de joie qui « me rend fou, je ne jette pas des pierres à tous les passants. » Voilà de quelle famille et de quel sang était Stratonice. Elle livra à Pompée la forteresse qu'elle avait en garde, et lui fit de riches présents; mais Pompée ne prit que ce qui pouvait servir à la décoration des temples et à l'ornement de son triomphe; il voulut que Stratonice gardât tout le reste pour elle.

XL. Le roi des Ibériens lui envoya un lit, une table et un trône, le tout d'or massif, et le fit prier de les recevoir comme un gage de son amitié. Pompée les remit aux questeurs pour le trésor public. Dans un château appelé Cénon, il trouva des papiers secrets de Mithridate, qu'il lut avec plaisir, parce qu'ils contenaient des preuves frappantes du caractère de ce prince. C'étaient des Mémoires qui attestaient qu'il avait empoisonné

[1] C'était l'usage des rois d'Orient, de donner, à ceux de leurs amis qu'ils voulaient honorer, un des plus beaux chevaux de leur écurie, aussi richement enharnaché que ceux qu'ils montaient eux-mêmes. L'histoire de Mardochée, dans le livre d'Esther, en est une preuve.

Sardis, qui avait remporté sur lui le prix de la course des chevaux [1]. Il y avait des explications des songes qu'il avait eus, lui et ses femmes; enfin, des lettres amoureuses de Monime à Mithridate, et de ce prince à Monime. Théophane prétend qu'il y trouva aussi un discours de Rutilius, dont le but était d'engager Mithridate à faire massacrer tous les Romains qui étaient dans l'Asie; mais la plupart des auteurs soupconnent, avec bien de la vraisemblance, que c'est une méchanceté de Théophane, qui haïssait Rutilius, sans doute parce qu'il ne lui ressemblait en rien. Peut-être a-t-il inventé ce fait pour faire plaisir à Pompée, dont le père était représenté, dans l'histoire de Rutilius, comme le plus méchant des hommes. Pompée, s'étant remis en marche, gagna la ville d'Amisus, où son ambition lui fit tenir la conduite la plus blâmable: il avait repris Lucullus avec aigreur d'avoir, avant la fin de la guerre, disposé des gouvernements, décerné des dons et des honneurs, ce que les vainqueurs ne font ordinairement que lorsque la guerre est terminée; et lui-même, lorsque Mithridate dominait encore dans le Bosphore, qu'il y avait rassemblé une puissante armée, il fit ce qu'il avait condamné dans Lucullus; et, comme si la guerre eût été finie, il donna des commandements de provinces et distribua des présents. Plusieurs capitaines et plusieurs princes, entre autres douze rois barbares, se rendirent auprès de lui; et, pour lui faire plaisir, en écrivant au roi des Parthes, il ne lui donna pas dans ses lettres, comme les autres princes le faisaient, le titre de roi des rois.

XLI. Pendant son séjour dans cette ville, il conçut le plus violent désir de reconquérir la Syrie et de pénétrer par l'Arabie jusqu'à la mer Rouge, afin d'avoir de tous côtés, pour bornes de ses conquêtes, l'Océan, qui environne la terre. En Afrique, il était le premier qui se fût ouvert, par ses victoires, un che-

[1] Les rois d'Orient avaient soin de faire tenir des registres exacts de tout ce qui se passait à la cour, et quelquefois ils se faisaient lire les annales des règnes précédents, ou même celles de leur règne, comme l'histoire d'Esther le prouve encore.

min jusqu'à la mer extérieure[1]; en Espagne, il avait donné la mer Atlantique pour borne à l'empire romain; et tout récemment encore, en poursuivant les Albaniens, il s'était approché de bien près de la mer d'Hyrcanie. Il partit donc dans la résolution de faire le tour de la mer Rouge; car il voyait que Mithridate était difficile à suivre à main armée, et plus dangereux dans sa fuite que dans sa résistance. Ainsi, disait-il, pour lui laisser un ennemi plus fort que lui-même, c'est-à-dire la famine, il mit des vaisseaux en croisière sur le Pont-Euxin, afin d'enlever les marchands qui porteraient des provisions dans le Bosphore : la peine de mort était décernée contre tous ceux qui seraient pris. En poursuivant sa route avec la plus grande partie de son armée, il arriva sur le champ de bataille où étaient les cadavres des soldats romains qui, sous Triarius, avaient combattu malheureusement contre Mithridate, et dont les corps étaient restés sans sépulture. Il les fit tous enterrer avec autant de soin que de magnificence; ce devoir, négligé par Lucullus, fut, à ce qu'il paraît, une des principales causes de la haine que ses soldats conçurent contre lui. Pompée, après avoir soumis, par son lieutenant Afranius, les Arabes qui habitent autour du mont Amanus, descendit dans la Syrie; et, comme elle n'avait pas de rois légitimes, il en fit une province romaine. Il subjugua la Judée et fit prisonnier le roi Aristobule; il y fonda quelques villes, rendit la liberté à d'autres et punit les tyrans qui en avaient usurpé l'autorité. Mais il s'y occupa surtout de rendre la justice, de concilier les différends des villes et des rois; et, quand il ne pouvait s'y transporter en personne, il y envoyait ses amis : c'est ce qu'il fit en particulier pour les Arméniens et les Parthes qui se disputaient quelque province; ils s'en rapportèrent à sa décision, et il leur envoya trois arbitres pour juger leurs prétentions respectives; car l'opinion qu'on avait de sa justice et de sa douceur égalait celle de sa puissance; c'était même par-là qu'il couvrait la plupart des fautes de ses amis et de ceux qui avaient sa confiance :

[1] L'Océan.

trop faible pour les empêcher de les commettre ou pour les en punir, il montrait une si grande douceur à ceux qui venaient se plaindre, qu'il leur faisait supporter patiemment l'avarice et la dureté de ses agents.

XLII. Démétrius, son affranchi, était de tous ses domestiques celui qui avait le plus de crédit auprès de son maître; il était jeune et ne manquait pas d'esprit, mais il abusait de sa fortune. On raconte à ce sujet que Caton le philosophe, qui dans sa jeunesse même avait déjà une grande réputation de sagesse et de grandeur d'âme, alla voir la ville d'Antioche, pendant que Pompée en était absent. Il marchait à pied selon sa coutume, et ses amis le suivaient à cheval. En arrivant aux portes de la ville, il vit une foule de gens vêtus de robes blanches, et des deux côtés du chemin de jeunes garçons et des enfants rangés en haie. Caton, qui crut que tous ces préparatifs étaient faits pour lui et qu'on venait par honneur au-devant de lui, en fut très-mécontent, car il ne voulait aucune cérémonie. Il ordonna donc à ses amis de descendre de cheval et de l'accompagner à pied. Lorsqu'ils eurent joint cette troupe, celui qui réglait la fête et qui avait placé tout le monde, étant venu au-devant d'eux, avec une verge à la main et une couronne sur la tête, leur demanda où ils avaient laissé Démétrius et à quelle heure il arriverait. Les amis de Caton éclatèrent de rire : « O malheureuse ville ! » s'écria Caton; et il continua sa route sans rien ajouter. Il est vrai que Pompée lui-même adoucissait la haine qu'on portait à son affranchi, par la patience avec laquelle il souffrait son audace sans jamais se fâcher. On assure que souvent Pompée attendait les convives qu'il avait priés à souper, afin de les recevoir, pendant que Démétrius était déjà assis à table et qu'il avait sur sa tête son bonnet insolemment enfoncé jusqu'au-dessous des oreilles. Avant son retour en Italie, il avait acquis dans les environs de Rome les plus belles maisons de campagne, les plus beaux parcs pour les exercices; il avait des jardins magnifiques qu'on appelait les jardins de Démétrius, tandis que Pompée, jusqu'à son

troisième triomphe, était logé de la manière la plus simple et la plus modeste. Ce ne fut qu'après avoir construit ce théâtre si magnifique et si célèbre qui porte son nom, qu'il se fit bâtir, comme une espèce d'accessoire, une maison plus belle que la première, mais qui n'était pas faite pour exciter l'envie. Aussi celui qui en fut le maître après Pompée, étonné, en y entrant, de sa simplicité, demanda où était la salle à manger du grand Pompée; c'est du moins ce qu'on rapporte.

XLIII. Le roi de l'Arabie-Pétrée, qui ne s'était pas fort inquiété jusqu'alors de la puissance romaine, effrayé à l'approche de Pompée, lui écrivit qu'il était disposé à faire tout ce qu'il lui ordonnerait. Pompée, pour l'affermir dans cette résolution, mena son armée devant Pétra : mais cette expédition fut généralement blâmée; on crut que c'était un prétexte pour cesser de poursuivre Mithridate, contre lequel il devait, disait-on, tourner toutes ses forces, parce que c'était l'ancien ennemi des Romains, qu'il commençait à rallumer la guerre, et que, d'après les nouvelles qu'on en avait reçues du Bosphore, il se préparait à traverser la Scythie et la Péonie, pour entrer avec son armée en Italie. Pompée, persuadé qu'il était plus facile de ruiner sa puissance, en lui laissant continuer la guerre, que de le prendre dans la fuite, ne voulut pas inutilement le poursuivre; et pour gagner du temps, il chercha dans l'intervalle à faire d'autres expéditions. Mais la fortune trancha la difficulté : il n'était pas loin de Pétra, et, après avoir assis son camp pour ce jour-là, il s'exerçait hors des retranchements à faire manœuvrer un cheval, lorsqu'il vit arriver du royaume de Pont des courriers qui lui apportaient d'heureuses nouvelles; on le reconnut aux lauriers, qui en pareil cas entourent, selon la coutume des Romains, la pointe de leurs javelines. Les soldats, les ayant aperçus, accoururent auprès de Pompée; il voulait, avant de donner audience aux courriers, achever son exercice; mais, les soldats l'ayant supplié à grands cris de lire ces lettres, il descendit de cheval, prit les dépêches et rentra dans son camp. Il n'y avait point de tribunal dressé,

et les soldats, aussi curieux qu'impatients de savoir les nouvelles, ne se donnent pas le temps d'en élever un, tel qu'il est d'usage de le faire dans les camps ; ils coupent d'épaisses mottes de terre qu'ils entassent les unes sur les autres, mettent en un monceau les bâts des bêtes de sommes et en font un tribunal. Pompée y monte et leur annonce que Mithridate est mort ; que la révolte de son fils Pharnace l'a porté à se tuer lui-même ; que Pharnace s'est emparé de tous les états de son père et qu'il lui mande, dans ses lettres, qu'il en a pris possession pour lui et pour les Romains.

XLIV. Aussitôt l'armée, se livrant aux transports de joie que devait lui causer cette nouvelle, fit des sacrifices et des festins, comme si la mort de Mithridate l'eût délivrée d'un nombre infini d'ennemis. Pompée, ayant ainsi mis à ses exploits une fin beaucoup plus facile qu'il n'avait pu l'espérer, partit de l'Arabie, et, traversant d'une marche rapide les provinces qui la séparent de la Galatie, il se rendit à Amisus, où il trouva des présents magnifiques que Pharnace lui envoyait, et plusieurs corps morts des princes du sang royal, au nombre desquels était celui de Mithridate : ce dernier n'était pas facile à reconnaître aux traits du visage, parce que les esclaves qui l'avaient embaumé avaient oublié d'en dessécher la cervelle ; mais ceux qui furent curieux de l'examiner le reconnurent à des cicatrices qu'il avait au visage. Pompée refusa de le voir, et, pour détourner de lui la vengeance céleste, il le renvoya à Sinope. Mais il admira la magnificence de son habillement, la grandeur et l'éclat de ses armes. Car un certain Publius avait volé le fourreau de son épée qui avait coûté quatre cents talents [1], et qu'il vendit à Ariarathe ; Caïus, qui avait été nourri avec Mithridate, prit le diadème de ce prince, dont le travail était admirable, et qu'il donna secrètement à Faustus, fils de Sylla, qui le lui avait demandé. Pompée ignora alors ces deux vols ; mais dans la suite Pharnace les ayant découverts en fit punir les auteurs. Pompée, après avoir tout réglé, tout affermi dans ces

[1] Environ deux millions de notre monnaie.

provinces, voyagea avec beaucoup de pompe, en célébrant sur sa route des fêtes et des réjouissances publiques. A Mitylène, il déclara la ville libre, par estime pour Théophane, et il assista aux combats des poëtes usités dans ce pays; ils avaient pris pour sujet de leurs ouvrages de poésie les exploits de Pompée. Il fut si charmé de leur théâtre, qu'il en fit lever et dessiner le plan pour en faire exécuter à Rome un pareil, mais plus grand et plus magnifique. De là passant à Rhodes, il y entendit discourir tous les sophistes, et leur donna à chacun un talent [1]. Posidonius a laissé par écrit le discours qu'il prononça devant lui, pour réfuter l'opinion d'Hermagoras sur la question générale. Dans Athènes, il traita les philosophes avec la même générosité qu'à Rhodes, et fit présent à la ville de cinquante talents [2] pour la réparer.

XLV. Il comptait arriver en Italie comblé de gloire, et aussi désiré dans sa maison qu'il désirait lui-même de s'y retrouver. Mais ce démon ennemi qui a toujours soin de mêler aux plus grands biens et aux plus éclatantes faveurs de la fortune cette portion de mal qui suffit pour les corrompre, lui préparait depuis longtemps un retour triste et affligeant. Sa femme Mucia avait tenu depuis son départ la conduite la plus scandaleuse; tant qu'il fut éloigné, il ne tint aucun compte des bruits qui lui en revenaient. Mais, quand il se vit près de l'Italie et qu'il eut réfléchi à loisir sur les rapports qu'on lui avait faits, il lui envoya l'acte de divorce, sans avoir fait connaître ni alors, ni depuis, les motifs de cette répudiation; mais on les trouve dans les lettres de Cicéron. Il avait été précédé à Rome par divers bruits qui couraient sur son compte; ils y causèrent même un grand trouble, parce qu'on avait répandu qu'il entrerait dans la ville avec son armée et qu'il usurperait le pouvoir souverain. Crassus, soit qu'il le craignît réellement, ou, comme il est plus vraisemblable, pour accréditer ce bruit calomnieux et aigrir encore l'envie qu'on portait à Pompée, sortit secrètement de Rome avec ses enfants et ce qu'il avait de plus précieux.

[1] Cinq mille livres. — [2] Deux cent cinquante mille livres.

Mais Pompée, à peine entré en Italie, assembla ses soldats ; et, après leur avoir parlé selon que l'exigeaient les circonstances, et les avoir remerciés de leurs services, il leur ordonna de se disperser chacun dans sa ville et de ne pas oublier de revenir à Rome pour son triomphe. Son armée se sépara ; et la nouvelle s'en étant bientôt répandue partout, elle produisit un effet admirable. Les villes qu'il traversait dans sa route voyant le grand Pompée sans aucune escorte de gens de guerre, accompagné seulement d'un petit nombre d'amis, comme au retour d'un simple voyage, entraînées par un vif sentiment d'affection, se répandirent en foule au-devant de lui, et le suivirent jusqu'à Rome, où il arriva avec de plus grandes forces que celles qu'il avait ramenées ; et s'il avait eu envie de remuer et d'introduire des nouveautés dans le gouvernement, il n'aurait pas eu besoin de son armée.

XLVI. La loi ne lui permettant pas d'entrer dans Rome avant son triomphe, il envoya prier le sénat de différer l'élection des consuls et de lui accorder la grâce de pouvoir solliciter en personne pour Pison. Mais, sur l'opposition de Caton, sa demande fut rejetée. La liberté de Caton, et sa fermeté à soutenir ouvertement le parti de la justice, inspiraient tant d'admiration à Pompée, qu'il désira vivement de l'acquérir à quelque prix que ce fût. Il résolut donc d'épouser une de ses deux nièces et de donner l'autre à son fils. Caton, ayant soupçonné que cette demande était un moyen imaginé par Pompée pour le corrompre et le séduire à la faveur de cette alliance, le refusa, au grand regret de sa femme et de sa sœur, qui ne lui pardonnaient pas de rejeter l'alliance du grand Pompée. Cependant Pompée, qui voulait porter Afranius au consulat, répandit de l'argent parmi les tribus ; et ce fut dans ses jardins mêmes qu'on le distribua. On le sut bientôt dans toute la ville, et Pompée fut généralement blâmé de rendre vénale, pour des hommes qui ne pouvaient l'obtenir par leur vertu, une charge qu'il avait lui-même obtenue comme le prix de ses exploits. « Voilà, dit alors Caton à sa femme et à sa sœur, voilà les re-

« proches que notre alliance avec Pompée nous aurait fait « partager. » Elles convinrent qu'il avait mieux jugé qu'elles ce qu'il convenait de faire.

XLVII. Quoique le triomphe de Pompée eût occupé deux journées entières, ce temps ne suffit pas pour en étaler toute la magnificence. Une grande partie de ce qu'on avait préparé ne put être exposée aux regards du public ; et ce qui resta était si considérable, qu'on aurait pu en orner un second triomphe : la pompe était précédée de plusieurs écriteaux qui portaient les noms des nations conquises ; c'étaient le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, les Ibériens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie, les pirates vaincus sur terre et sur mer. On y lisait que, dans ces divers pays, Pompée avait pris mille forteresses et près de trois cents villes, enlevé aux pirates huit cents vaisseaux, et repeuplé trente-neuf villes que leurs habitants avaient abandonnées. On y voyait que les revenus publics, qui ne montaient avant Pompée qu'à cinq mille myriades ou cinquante millions de drachmes, avaient été portés, par ses conquêtes, à huit mille cinq cents myriades, ou quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes ; qu'il avait versé dans le trésor public, tant en argent monnayé qu'en meubles d'or et d'argent, vingt mille talents[1], outre ce qu'il avait donné à ses soldats, dont le moins récompensé avait reçu quinze cents drachmes[2]. Les prisonniers menés en triomphe furent, outre les chefs des pirates, le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec sa femme et sa fille ; Zozime, femme du vieux Tigrane ; Aristobule, roi des Juifs ; la sœur de Mithridate, avec cinq de ses enfants, des femmes scythes ; les otages des Albaniens et des Ibériens, et ceux du roi de Comagène ; on y portait autant de trophées qu'il avait gagné de batailles, soit en

[1] Les cinquante millions de drachmes faisaient environ quarante-huit millions de notre monnaie actuelle ; les quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes, environ soixante-dix-huit millions. Les vingt mille talents valent plus de cent millions.

[2] Environ treize cent cinquante livres.

personne, soit par ses lieutenants. Mais ce qui relevait encore plus sa gloire, et qui n'était arrivé à aucun autre Romain avant lui, c'est qu'après avoir déjà triomphé de deux parties du monde, il triomphait alors de la troisième. On avait bien vu déjà d'autres Romains honorés de trois triomphes; mais Pompée avait triomphé la première fois de l'Afrique; la seconde, de l'Europe, et la troisième, de l'Asie : ainsi dans ses trois triomphes il avait triomphé de la terre entière. Il était pourtant encore assez jeune; et ceux qui, le comparant à Alexandre, veulent, à quelque prix que ce soit, qu'il ressemblât en tout à ce prince, disent qu'il n'avait pas tout à fait trente-quatre ans; mais, dans la vérité, il approchait de quarante [1].

XLVIII. Heureux s'il eût terminé sa vie à cette époque, et qu'il n'eût vécu qu'autant de temps qu'il conserva la fortune d'Alexandre! mais dans le reste de sa vie il n'eut plus, ou que des prospérités qui lui attirèrent l'envie, ou que des adversités qui furent sans remède : en faisant servir à l'injustice d'autrui l'autorité qu'il avait acquise par des voies légitimes, il perdait de sa réputation autant qu'il augmentait la puissance de ceux qu'il favorisait. Ainsi, sans s'en apercevoir, il trouva sa perte dans sa force même et dans sa grandeur. Les endroits les mieux fortifiés des villes assiégées communiquent aux ennemis qui s'en emparent ce qu'elles ont de force; de même César, agrandi par la puissance de Pompée, le ruina ensuite et le renversa par la force même qu'il avait reçue de lui contre ses concitoyens : je dois dire comment arriva cette fatale catastrophe. Quand Lucullus revint d'Asie, où Pompée l'avait accablé d'outrages, le sénat le reçut de la manière la plus honorable; et le pressa vivement, après le retour de Pompée, de

[1] Il doit y avoir ici une faute de copiste; Pompée était né l'an de Rome six cent quarante-huit, la même année que Cicéron, cent six ans avant l'ère chrétienne; il obtint ce troisième triomphe l'an de Rome six cent quatre-vingt-treize, soixante-un ans avant J.-C., le jour même de l'anniversaire de sa naissance; il avait donc quarante-cinq ans, et non pas quarante. *Voy.* les *Tables chronologiques de l'Histoire universelle* de Lenglet-Dufresnoy.

l'activité de Lucullus étaient bien refroidis, il s'était abandonné à l'oisiveté, et à toutes les jouissances que donnent les richesses. Cependant, lorsque Pompée fut arrivé, il reprit de l'ardeur et l'attaqua si vigoureusement sur l'injure qu'il lui avait faite en Asie en cassant toutes ses ordonnances, que, soutenu de l'appui de Caton, il prenait déjà le dessus et l'emportait sur lui dans le sénat. Pompée, qui se sentait le plus faible et se voyait rebuté partout, fut forcé de recourir aux tribuns du peuple et de s'attacher une foule de jeunes gens. Le plus scélérat et le plus audacieux d'entre eux, nommé Clodius, s'étant emparé de lui, le jetait à la tête du peuple et avilissait sa dignité en le traînant sans cesse après lui dans les assemblées publiques, où il le faisait servir à confirmer toutes les nouveautés qu'il proposait, dans la vue de flatter la la populace et de s'insinuer dans sa faveur. Il alla plus loin encore; et, comme s'il eût rendu à Pompée des services importants tandis qu'il ne faisait que le déshonorer, il exigea et obtint de lui, pour salaire, le sacrifice de Cicéron, le meilleur ami de Pompée, et qui, dans le cours de son administration, avait tout fait pour lui. Cicéron, dans le danger dont il était menacé, eut recours à Pompée, qui ne voulut pas le voir; il fit même refuser l'entrée de sa maison à ceux qui venaient de sa part, et sortit par une porte de derrière. Cicéron, qui craignit l'issue du jugement, se déroba de la ville et s'en alla en exil. Quelque temps auparavant, César, revenu de sa préture d'Espagne, avait formé une intrigue politique qui lui acquit dans ce moment une grande faveur et dans la suite une puissance considérable, mais qui devint funeste à Pompée et à Rome. Il demandait son premier consulat; et, sentant bien que tant que Crassus et Pompée seraient mal ensemble il ne pourrait s'attacher à l'un sans avoir l'autre pour ennemi, il travailla à les réconcilier : action d'une sage politique sans doute, mais faite par un mauvais motif, et aussi adroite qu'insidieuse. Cette puissance, divisée entre deux rivaux, conservait l'équilibre

maintient dans un vaisseau : mais dès qu'elle fut réunie, et qu'elle pesa tout entière sur un seul point, elle devint si forte, que n'ayant plus de contre-poids, elle finit par renverser la république.

XLIX. On disait un jour, devant Caton, que les différends qui survinrent dans la suite entre César et Pompée avaient causé la ruine de la république : « Vous vous trompez, leur « dit il, d'imputer ce malheur à ces derniers événements ; ce « n'est ni leur discorde, ni leur inimitié, mais plutôt leur « amitié et leur union, qui ont été la première et la plus fu- « neste cause de nos calamités. » Ce fut, en effet, cette liaison qui porta César au consulat ; et il l'eut à peine obtenu, que, flattant la populace, les pauvres et les indigents, il proposa des lois pour établir de nouvelles colonies et faire des partages de terres ; n'ayant pas honte d'avilir ainsi la dignité de sa magistrature, et de faire dégénérer en un vrai tribunal la puissance consulaire. Bibulus, son collègue, s'opposait fortement à ces entreprises ; et Caton se préparait à le soutenir de tout son pouvoir, lorsque César, amenant Pompée à la tribune, lui demande à haute voix s'il approuve ses lois. Sur sa réponse affirmative, il lui demande encore : « Si quelqu'un veut s'op- « poser par la force à leur autorisation, ne viendrez-vous pas « auprès du peuple pour le soutenir ? — J'y viendrai, répon- « dit Pompée ; et contre ceux qui nous menacent de l'épée, « j'apporterai l'épée et le bouclier. » Pompée n'avait encore rien fait ni rien dit de si violent ; et ses amis disaient, pour l'excuser, que cette parole lui était échappée sans réflexion. Mais tout ce qu'il fit depuis ne prouva que trop qu'il s'était entièrement livré aux volontés de César. Car, peu de temps après, contre l'attente de tout le monde, il épousa Julie, fille de César, déjà promise à Cépion, qui devait l'épouser bientôt ; et, pour calmer le ressentiment de celui-ci, il lui donna sa fille, dont le mariage avec Faustus, fils de Sylla, était arrêté. César épousa Calpurnie, fille de Pison. Dès ce moment Pom-

pée, complaisa
force ouverte. L
blique avec Luc
mier magistrat
d'entre eux osa
et deux tribuns
sés. Par ces viol
ceux qui voulur
ordonnait un pa
pât, se laissa co
faire la moindre
dire. Pompée fit
que Lucullus att
ment des Gaule
avec quatre légio
suivante Pison,
des flatteurs de

L. Bibulus, n
fermé dans sa m
de son consulat
bornait à envoy
d'accusations co
par un esprit pr
heurs qui menaç
renonçant aux a
pre, vivait tranq
pée lui dit qu'il é
bandonner aux
Mais lui-même se
pour sa jeune
passait les journ
campagne ou dan
publiques. Auss
n'ayant plus pou
prises les plus a

dition militaire ; qu'il eut vu César partir pour la Gaule, et qu'il fut assuré du dévouement du peuple, à qui il s'étudiait à complaire dans toute son administration, il entreprit de casser quelques ordonnances de Pompée ; il lui enleva de force le jeune Tigrane, son prisonnier, qu'il retint chez lui, et suscita des procès aux amis de Pompée, pour essayer, dans leurs personnes, jusqu'où allait la puissance de leur protecteur. Enfin, un jour que Pompée assistait à l'instruction d'un procès, Clodius, entouré d'une troupe de scélérats audacieux, monta sur un lieu élevé, d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, et fit à haute voix les questions suivantes : « Quel est le souverain intempérant ? Quel est l'homme qui cherche un homme ? Qui est celui qui se gratte la tête avec un doigt ? » Après chacune de ces questions, Clodius secouait sa robe, et ses satellites, comme un chœur qui répond alternativement à un des personnages, répétaient avec de grands cris : « C'est Pompée ! »

LI. Ces outrages causaient un véritable chagrin à Pompée, qui n'était pas accoutumé à se voir outrager publiquement, et qui n'était pas fait à ces sortes de combats ; il était encore plus affligé de la joie qu'en témoignait le sénat, qui regardait ces insultes comme la juste punition de la lâcheté qu'il avait eue de sacrifier Cicéron à Clodius. Mais lorsqu'on en fut venu aux mains sur la place publique même, et qu'il y eut eu plusieurs personnes de blessées ; qu'un esclave de Clodius, qui s'était glissé dans la foule jusqu'auprès de Pompée, eut été surpris avec un poignard, Pompée prit prétexte de la crainte que lui donnaient l'insolence et les calomnies de Clodius, pour ne plus paraître aux assemblées tant que Clodius fut en charge, et, se tenant retiré dans sa maison, il s'occupait des moyens de calmer le ressentiment du sénat et des meilleurs citoyens. Il rejeta le conseil que lui donnait Calléon de répudier Julie et de renoncer à l'amitié de César, pour s'attacher au sénat ; mais il écouta ceux qui lui proposèrent de rappeler

sénat. Il mena
breuse, le frère
au peuple la de
occasion un gr
part et d'autre ;

LII. Cicéron,
plus tôt de reto
nat ; il fit passe
en Italie, et le re
tre de tout l'em
mettait dans sa
toutes les vente
ritime et tout l
loi ; il prétenda
la disette des bl
avoir un préte
commission, Po
çait à languir, e
tres disent que
sirant d'être en
avait voulu com
important. Cep
autre décret, d'e
deux licteurs se
peuple d'Alexan
Pompée ; mais l
craignait pour
vait souvent, su
semblait, des bi
mandait pour g
Timagène, Ptol
tigation de Thé
moyens de s'enr
mais la méchan

incroyable ; car jamais il ne fut méchant et ne souilla son ambition par aucune bassesse. Chargé donc de la commission de procurer des blés à Rome, il envoya de tous côtés ses lieutenants et ses amis ; et, s'étant embarqué lui-même pour la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique, il en fit des provisions considérables. Comme il allait se remettre en mer, il s'éleva un vent si impétueux, que les pilotes balançaient à partir. Mais Pompée, montant le premier sur son vaisseau, ordonne qu'on lève les ancres et crie à haute voix : « Il est nécessaire que je parte ; « Il ne l'est pas que je vive. » Son audace et son activité trouvèrent la fortune favorable : arrivé en Italie, il remplit de blé tous les marchés, et couvrit la mer de vaisseaux ; le superflu de ces provisions immenses suffit aux peuples voisins, et fut comme une source féconde qui coula partout sans interruption.

LIII. Dans ce même temps les guerres des Gaules augmentaient chaque jour la puissance de César : placé à un grand éloignement de Rome, il ne paraissait attaché qu'à combattre les Belges, les Suèves et les Bretons; et cependant, sans qu'on s'en doutât, il était au milieu du peuple, et, conduisant avec la plus grande habileté les principales affaires, il minait peu à peu le crédit de Pompée, s'incorporait en quelque sorte son armée, et l'employait moins pour faire la guerre aux Barbares, qu'il ne se servait de ces combats comme de chasses militaires pour endurcir ses soldats, pour les rendre redoutables et invincibles : il envoyait à Rome tout l'or et l'argent, toutes les dépouilles et les autres richesses qu'il prenait sur un si grand nombre d'ennemis, et il les faisait servir à corrompre ceux qui pouvaient lui être utiles ; les riches présents qu'il faisait aux édiles, aux préteurs, aux consuls et à leurs femmes, lui gagnaient un grand nombre de partisans ; aussi, lorsqu'il eut repassé les Alpes et qu'il vint hiverner à Lucques, il se rendit de Rome dans cette ville une foule innombrable d'hommes et de femmes, qui accouraient à l'envi : dans ce



pée, redoutant la fermeté de Caton, et craignant qu'ayant déjà le sénat pour lui, il ne fît changer la plus saine partie du peuple et ne l'entraînât dans son parti, résolurent d'empêcher que Domitius ne descendît à la place publique pour solliciter les suffrages. Des gens armés qu'ils envoyèrent contre lui, tuèrent l'esclave qui marchait devant son maître avec un flambeau et obligèrent les autres de prendre la fuite: Caton, blessé au bras droit en défendant Domitius, se retira le dernier. Parvenus au consulat par ces violences, Crassus et Pompée ne montrèrent pas plus de modération dans le reste de leur conduite; et d'abord, voyant que le peuple, qui voulait élever Caton à la préture, commençait à lui donner les suffrages, Pompée rompit l'assemblée, sous prétexte qu'il avait eu quelque augure défavorable[1]; et, ayant ensuite corrompu les tribus à prix d'argent, ils portèrent à la préture Antias et Vatinius, firent proposer, par le tribun du peuple Trébonius, les décrets dont ils étaient convenus à Lucques : l'un continuait à César pour cinq ans les gouvernements dont il était déjà pourvu, un second donnait à Crassus la Syrie et la conduite de la guerre contre les Parthes; le troisième attribuait à Pompée le gouvernement de toute l'Afrique et des deux Espagnes, avec quatre légions ; il en prêta deux à César, qui les lui demanda pour la guerre des Gaules. Crassus, à la fin de son consulat, partit pour son gouvernement. Pompée resta dans Rome pour la dédicace de son théâtre, et fit célébrer des jeux gymniques, des chœurs de musique, et des combats d'animaux, où il y eut jusqu'à cinq cents lions de tués; ils furent terminés par un combat d'éléphants, le plus terrible des spectacles.

LV. Cette magnificence lui mérita de nouveau l'admiration et la bienveillance du peuple ; mais bientôt il ne fut pas moins

[1] On sait qu'à Rome, toutes les fois que le peuple était assemblé pour donner ses suffrages, il suffisait que le consul ou un autre magistrat dît qu'il avait vu un augure défavorable, pour faire rompre aussitôt l'assemblée; ainsi on avait toujours un prétexte pour empêcher tout ce qui déplaisait.

ses lieutenants
ses armées, et
dans ses plus
jours amoureu
n'eût pas la fo
nière raison.
était connu de
si passionnéme
sa source dans
d'autres femm
n'avait rien d'a
remplie de grâc
femmes ; car on
lui rendait sur
semblée pour l'
sieurs personne
tout couvert de
claves coururen
sang ; leur préc
dans la maison
de cette robe e
prendre ses sen
la firent avorte
que ceux qui
pour César ne
Elle devint gro
mais elle mour
que peu de jou
sa terre d'Albe
le corps au ch
et à Pompée,
spirait cette je
dait, il parais
que pour Pom

lente, qui excita la plus grande fermentation : l'alliance entre César et Pompée, qui couvrait leur ambition plutôt qu'elle ne la réprimait, étant rompue, on ne parlait dans la ville que de division et de rupture. Peu de temps après, on apprit que Crassus avait été défait et tué par les Parthes, et sa mort faisait tomber la plus forte barrière qui restât encore contre la guerre civile. La crainte que César et Pompée avaient de Crassus leur faisaient observer l'un envers l'autre, jusqu'à un certain point, les lois de la justice ; mais quand la fortune leur eut ôté cet athlète, qui pouvait lutter contre celui des deux à qui la victoire serait restée, alors on put leur appliquer ces vers d'un poëte comique :

> **Je vois ces deux rivaux préparer leurs combats :**
> **L'huile couvre leurs corps, la poussière leurs bras ;**

tant la fortune a peu de pouvoir sur la nature, dont elle ne saurait satisfaire les désirs ! car une si grande autorité, une si vaste étendue de pays, ne purent assouvir l'ambition de ces deux hommes, qui cependant avaient souvent lu et entendu dire :

> **Qu'en trois parts l'univers divisé par les dieux**
> **Du sort qui leur échut les rendit tous heureux.**

Ils n'étaient que deux à partager l'empire romain, et ils ne croyaient pas qu'il pût leur suffire. Cependant Pompée, en parlant au peuple, dit qu'il avait obtenu toutes les charges beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait espéré, et qu'il les avait toujours quittées plus tôt qu'on ne s'y était attendu. Il avait en effet pour témoins de cette vérité les armées qu'il avait toujours licenciées de bonne heure ; mais alors, persuadé que César ne congédierait pas la sienne, il voulut, sans rien innover, sans paraître se défier de lui, mais plutôt le mépriser et n'en tenir aucun compte, il voulut, dis-je, se faire des principales dignités de la république un rempart contre lui ; mais, quand il vit que les citoyens, corrompus à prix d'argent, ne

régler l'anarchie dans la ville.

LVII. D'abord on sema le bruit qu'il fallait nommer un dictateur; le tribun Lucilius osa le premier en faire la proposition et conseiller au peuple d'élire Pompée. Caton s'éleva contre le tribun avec tant de force, que ce magistrat fut en danger de perdre sa charge; plusieurs amis de Pompée se présentèrent pour le justifier, et assurèrent qu'il n'avait jamais ni demandé ni désiré la dictature. Caton donna de grands éloges à Pompée et le pria qu'on observât en tout l'ordre et la décence. Pompée, alors eut honte de ne pas s'y prêter, et il veilla si bien, que Domitius et Messala furent nommés consuls [1]; mais bientôt une nouvelle anarchie ayant fait proposer par plusieurs personnes, avec encore plus d'audace, l'élection d'un dictateur, Caton, qui craignit d'être forcé, résolut d'abandonner à Pompée une grande autorité, mais limitée par les lois, afin de s'éloigner d'une magistrature dont la puissance tyrannique ne connaissait point de bornes. Bibulus lui-même, tout ennemi qu'il était de Pompée, proposa le premier dans le sénat de l'élire seul consul. « Par là, disait-il, la ville sortira de la con« fusion où elle est, ou du moins elle sera dans la servitude de « l'homme qui vaut le mieux.» Cet avis ayant paru fort extraordinaire de la part de Bibulus, Caton se leva; et, comme on ne douta point que ce ne fût pour le combattre, il se fit un grand silence: « Jamais, dit-il, je n'aurais ouvert l'avis que vous venez « d'entendre, mais, puisqu'un autre l'a fait, je crois que « vous devez le suivre; je préfère à l'anarchie un magistrat, « quel qu'il puisse être, et je ne connais personne de plus « propre que Pompée à commander dans de si grands « troubles. » Le sénat suivit son opinion et décréta que Pompée serait nommé seul au consulat; que, s'il croyait avoir besoin d'un collègue, il le choisirait lui-même; mais que ce ne pourrait être avant deux mois. Pompée, déclaré seul consul par Sulpicius, qui ce jour-là faisait, pendant l'interrègne, les

[1] L'an de Rome 701.

grands témoignages d'amitié ; il avoua qu'il ne devait qu'à lui l'honneur qu'il recevait et le conjura de l'aider de ses conseils dans l'exercice de sa charge : « Vous ne me devez « aucune reconnaissance, lui répondit Caton ; en opinant, je « n'ai rien dit par considération pour vous, et je n'ai consulté « que l'intérêt de la république. Je vous aiderai en particulier « de mes conseils toutes les fois que vous me les deman- « derez ; si vous ne me les demandez pas, je dirai toujours « publiquement ce que je penserai. » Tel était Caton dans toute sa conduite.

LVIII. Pompée, étant rentré dans Rome épousa Cornélie, fille de Métellus Scipion, et depuis peu veuve de Publius, fils de Crassus, à qui elle avait été mariée fort jeune, et qui venait de périr chez les Parthes. Cette femme avait, outre sa beauté, bien des moyens de plaire ; elle était versée dans la littérature, jouait très-bien de la lyre, savait la géométrie et lisait avec fruit les ouvrages de philosophie : avec tant d'avantages, elle avait su se garantir de ces airs de fierté, de ces manières dédaigneuses que donnent ordinairement aux jeunes femmes ces sortes de connaissances ; elle avait d'ailleurs un père irréprochable dans sa naissance et dans sa réputation. Cependant ce mariage ne fut presque approuvé de personne : les uns y blâmaient la disproportion de l'âge : Cornélie était assez jeune pour avoir été mariée plus convenablement au fils de Pompée. Les plus honnêtes citoyens trouvaient que dans cette occasion il avait sacrifié les intérêts de la république, qui, dans l'extrémité où elle était réduite, l'avait choisi pour son médecin et s'en était rapportée à lui seul de sa guérison : au lieu de répondre à cette confiance, on le voyait, couronné de fleurs, faire des sacrifices et célébrer des noces, tandis qu'il aurait dû regarder comme une calamité publique ce consulat qu'il n'aurait pas eu, contre les lois, seul et sans collègue, si Rome eût été plus heureuse.

LIX. Il s'occupa d'abord de faire procéder contre ceux qui

son gouvernement, afin qu'un successeur ne vînt pas lui enlever la gloire de tant de travaux, et que, commandant seul dans les lieux qu'il avait soumis, il jouît en paix des honneurs que ses exploits lui avaient mérités. Cette demande ayant donné lieu à une grande discussion, Pompée, comme s'il eût voulu, par amitié, détourner l'envie qu'elle pouvait exciter contre César, dit qu'il avait des lettres de lui par lesquelles il demandait qu'on lui donnât un successeur, et qu'il fût déchargé de cette guerre; que, pour le consulat, il lui paraissait juste qu'on lui permît de le demander, quoique absent[1]. Caton s'opposa avec force à cette proposition; il exigea que César, réduit à l'état de simple particulier, après avoir posé les armes, vînt en personne solliciter auprès de ses concitoyens la récompense de ses services. Pompée n'insista plus; et, comme vaincu par les raisons de Caton, il garda le silence, et fit soupçonner que ces dispositions pour César n'étaient pas sincères. Il lui fit même redemander les deux légions qu'il lui avait prêtées, et allégua la guerre des Parthes, dont il était chargé. César, qui ne se méprit point sur le motif de cette demande, les lui renvoya, comblées de présents.

LXI. Bientôt après, Pompée tomba dangereusement malade à Naples; il guérit cependant; et les Napolitains, par le conseil de Praxagoras, firent des sacrifices d'actions de grâces pour sa guérison. Les peuples voisins suivirent leur exemple et ce zèle se communiqua tellement à toute l'Italie, qu'il n'y eut point de ville, petite ou grande, qui ne célébrât des fêtes pendant plusieurs jours. Il n'y avait pas d'endroits assez spacieux pour contenir tous ceux qui venaient au-devant de lui: les grands chemins, les bourgs et les ports étaient pleins de gens qui faisaient des sacrifices et des banquets pour témoi-

[1] Une loi défendait aux absents de demander le consulat. Pompée y avait fait ajouter une exception pour ceux à qui on le permettrait nommément, ce qui était rendre la loi inutile; les hommes puissants, et surtout ceux qui avaient des troupes à leurs ordres, étaient bien sûrs d'obtenir cette permission.

donnant quinze cents talents ; Curion, tribun du peuple, dont il paya les dettes immenses, et Marc-Antoine, qui, ami intime de Curion, s'était rendu caution pour ses dettes. Un des capitaines que César avait envoyés à Rome, et qui se tenait à la porte du sénat, ayant su que les sénateurs lui refusaient la prolongation de son gouvernement, frappa de sa main sur la garde de son épée, en disant : « Celle-ci la lui donnera. » C'était en effet le but vers lequel César dirigeait toutes ses démarches et tous ses préparatifs. Il est vrai que les propositions que Curion faisait pour lui paraissaient plus raisonnables et plus populaires : il demandait de deux choses l'une : ou que Pompée licenciât ses troupes, ou que César retînt les siennes. Réduits à l'état de simples particuliers, disait-il, ils en viendront à des conditions équitables ; ou s'ils restent armés, ils se contenteront de ce qu'ils possèdent, et se tiendront tranquilles : affaiblir l'un par l'autre, ce serait doubler la puissance qu'on craint. Le consul Marcellus, en répondant à Curion, traita César de brigand, et proposa, s'il ne voulait pas mettre bas les armes, de le déclarer ennemi de la patrie : mais Curion, soutenu par Antoine et par Pison, parvint à faire mettre à l'épreuve l'opinion du sénat ; il ordonna que ceux qui voulaient que César seul posât les armes, et que Pompée retînt le commandement, se missent tous du même côté ; ce fut le plus grand nombre. Il dit ensuite à ceux qui étaient d'avis qu'ils posassent tous deux les armes, et qu'aucun ne conservât son armée, de passer du même côté ; il n'y en eut que vingt-deux qui restassent fidèles à Pompée, tous les autres se rangèrent auprès de Curion, qui, fier de sa victoire et transporté de joie, courut à l'assemblée du peuple, qui le reçut avec de vifs applaudissements, et le couvrit de bouquets de fleurs et de couronnes. Pompée n'était pas alors au sénat ; il n'est pas permis aux généraux qui reviennent à la tête de leurs armées d'entrer dans Rome ; mais Marcellus, s'étant levé, dit qu'il ne resterait pas tranquillement assis à écouter

du sommet de
elles un homn
LXIII. Dès
comme pour u
suivi de tout
vant lui : « P
« patrie, de
« déjà, et d'en
consuls désign
ration. Pompe
uns refusèrent
bre, y vinrent
qu'on prît des
sénat, avait la
tenait des prop
son parti : il d
leurs gouverne
devant le peup
tulus, qui étai
point le sénat
proposait, pou
et licenciât so
gions, avec le
second consula
ciliation, les a
cencier une d
opposé à cette
Pompée faisait
la négociation
s'était emparé
qu'il marchait
dernière circon
cents chevaux
sans attendre l

gens troublés et qui ne l'attendaient pas, au lieu de leur donner le temps de revenir de leur frayeur, et d'avoir à les combattre bien préparés. Arrivé sur les bords du Rubicon, qui faisait les limites de son gouvernement, il s'y arrêta, plongé dans un profond silence; et, réfléchissant en lui-même sur la grandeur et sur la témérité de son entreprise, il différa quelque temps de passer ce fleuve. Mais enfin, comme ceux qui se précipitent du haut d'un rocher dans un abîme profond, il fit taire le raisonnement, et, s'étourdissant sur le danger, il dit à haute voix, en langue grecque, à ceux qui l'environnaient : « Le sort en est jeté ! » et il fit passer le Rubicon à son armée.

LXIV. Cette nouvelle, portée à Rome, jeta toute la ville dans un étonnement, un trouble et une frayeur dont il n'y avait pas encore eu d'exemple. A l'instant le sénat en corps et tous les magistrats se rendirent précipitamment auprès de Pompée. Tullus lui ayant demandé quelles forces et quelle armée il avait à sa disposition, Pompée, après quelques moments de réflexion, lui répondit d'un ton mal assuré qu'il avait de prêtes les deux légions que César lui avait renvoyées, et que les nouvelles levées pourraient fournir promptement trente mille hommes. « Pompée, s'écria Tullus, vous nous « avez trompés : » et il conseilla d'envoyer des ambassadeurs à César. Un certain Favonius, qui, sans être méchant, croyait, par une audace obstinée et souvent insultante, imiter la franchise de Caton, dit à Pompée de frapper du pied la terre pour en faire sortir les légions qu'il avait promises. Pompée souffrit avec douceur une raillerie si déplacée; et Caton lui ayant rappelé ce qu'il lui avait prédit dès le commencement au sujet de César : « Dans tout ce que vous m'en avez dit, lui répondit « Pompée, vous avez mieux deviné que moi; dans tout ce que « j'ai fait, je me suis plus conduit en ami. » Caton ouvrit l'avis de nommer Pompée général, avec un pouvoir absolu, en disant que ceux qui font les grands maux sont aussi ceux qui savent mieux y apporter des remèdes. Pompée partit aussitôt pour la

il le menaça de la mort, et à cette terrible menace il ajouta cette parole plus terrible encore, qu'il lui était moins difficile de le faire que de le dire. Ayant ainsi écarté Métellus, et pris tout l'argent dont il avait besoin, il se mit à la poursuite de Pompée, qu'il voulait éloigner promptement de l'Italie, avant que les troupes qu'il attendait d'Espagne fussent arrivées. Pompée s'était emparé de Brunduse ; et, après avoir ramassé un grand nombre de vaisseaux, il embarqua les consuls avec trente cohortes, qu'il envoya devant lui à Dyrrachium. Il fit partir en même temps pour la Syrie Scipion son beau-père, et Cnéius Pompéius son fils, qu'il chargea de lui équiper une flotte. Lui-même, après avoir barricadé les portes de la ville, et placé sur les murailles les soldats les plus agiles; après avoir ordonné aux Brundusiens de se tenir tranquillement renfermés dans leurs maisons, il fit couper toutes les rues par des tranchées qu'il remplit de pieux pointus, et qu'il couvrit de claies; il ne réserva que deux rues, par lesquelles il se rendait au port. Au bout de trois jours, il eut paisiblement embarqué le reste de ses troupes; alors, élevant tout à coup un signal aux soldats qui gardaient les murailles, ils accoururent promptement; il les prit dans ses vaisseaux, et traversa la mer.

LXVII. Dès que César vit les murailles désertes, il se douta de la fuite de Pompée; et, en se pressant de le suivre, il manqua d'aller s'enferrer dans les pieux qui bordaient les tranchées que Pompée avait fait creuser dans les rues; mais, averti par les Brundusiens, il évita de passer dans la ville, et, ayant pris un détour pour aller au port, il trouva toute la flotte partie, à l'exception de deux vaisseaux montés de quelques soldats. On regarde cet embarquement comme un des meilleurs expédients dont Pompée pût se servir; mais César s'étonnait qu'ayant en son pouvoir une ville aussi forte que Rome, attendant des secours d'Espagne et étant maître de la mer, il eût abandonné et livré l'Italie. Cicéron même le blâme d'avoir, dans une situation d'affaires plus semblable à celle où se trouvait Périclès qu'à celle où était Thémistocle, imité ce

rage, qui jusqu'alors n'avait jamais voulu ni parler à Pompée, ni même le saluer, parce qu'il le regardait comme le meurtrier de son père, ne voyant plus en lui que le défenseur de la liberté de Rome, alla se ranger sous ses étendards. Cicéron même, qui avait donné de vive voix et par écrit des conseils tout opposés à ceux qu'on suivait, eut honte de n'être pas du nombre de ceux qui s'exposaient au danger pour la patrie. Tidius Sextilius, déjà dans l'extrême vieillesse et boiteux d'une jambe, alla joindre l'armée en Macédoine; les autres officiers en le voyant se mirent à rire et à le plaisanter; Pompée ne l'eut pas plus tôt aperçu, que, se levant de son siége, il courut au-devant de lui, regardant comme un témoignage bien honorable à sa cause le concours de ces vieillards, qui, s'élevant au-dessus de leur âge et de leurs forces, préféraient à la sûreté qu'ils auraient trouvée ailleurs le danger qu'ils venaient courir auprès de lui; mais quand le sénat, sur la proposition de Caton, eut décrété qu'on ne ferait mourir aucun citoyen romain ailleurs que dans le combat et qu'on ne pillerait aucune des villes soumises à la république, le parti de Pompée prit encore plus de faveur; ceux que leur éloignement ou leur faiblesse faisait négliger et qui par-là ne prenaient point de part à la guerre, le favorisaient par leurs désirs, et soutenaient, du moins par leurs discours, les intérêts de la justice; ils regardaient comme ennemi des dieux et des hommes quiconque ne souhaitait pas la victoice à Pompée.

LXIX. César, de son côté, se montra doux et modéré dans ses succès. En Espagne, où il vainquit et fit prisonnière l'armée de Pompée, il renvoya les capitaines et retint les soldats. Repassant aussitôt les Alpes et traversant l'Italie, il arrive à Brunduse vers le solstice d'hiver; il passe la mer et va débarquer à Oricum, d'où il envoie à Pompée Vibius qu'il avait fait prisonnier et qui était ami de ce général, pour lui demander une conférence, lui proposer de licencier, au bout de trois jours, toutes leurs troupes, de renouer leur ancienne liaison,

de contenir la fierté de ses soldats ; ils se mirent à crier que César s'enfuyait et demandèrent, les uns qu'on se mît à sa poursuite, les autres qu'on retournât en Italie ; quelques-uns même envoyèrent leurs amis ou leurs domestiques à Rome, pour y retenir les maisons les plus voisines de la place, dans l'espoir de briguer bientôt les charges. Plusieurs enfin firent voile vers Lesbos, où Pompée avait fait passer Cornélie, afin de lui apprendre que la guerre était terminée.

LXXI. Le sénat s'étant assemblé pour délibérer sur ces différentes propositions, Afranius ouvrit l'avis de regagner l'Italie, dont la possession était le plus grand prix de cette guerre, et entraînerait celle de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, de l'Espagne et de toutes les Gaules : ce qui devait, ajouta-t-il, toucher encore plus Pompée, c'était que, la patrie lui tendant de si près les mains, il serait honteux de la laisser en proie aux esclaves et aux flatteurs des tyrans, qui l'accablaient d'outrages et la réduisaient à la plus indigne servitude ; mais Pompée eût cru flétrir sa réputation en fuyant une seconde fois, et s'exposant à être poursuivi par César, quand la fortune lui donnait le moyen de le poursuivre ; d'un autre côté, il trouvait injuste d'abandonner Scipion et les autres personnages consulaires, qui, répandus dans la Grèce et dans la Thessalie, tomberaient aussitôt au pouvoir de César, avec des trésors et des troupes considérables ; que le plus grand soin qu'on pût prendre de Rome, c'était de combattre pour elle le plus loin de ses murs qu'il serait possible et de la préserver des maux de la guerre, afin qu'éloignée même du bruit des armes, elle attendît paisiblement le vainqueur. Son avis ayant prévalu, il se mit à la poursuite de César, résolu d'éviter le combat, mais de le tenir assiégé, de le ruiner par la disette, en s'attachant à le suivre de près : outre qu'il regardait ce parti comme le plus utile, on lui avait rapporté que les chevaliers avaient dit entre eux qu'il fallait se défaire promptement de César, pour se débarrasser tout de suite après de

revêtu : on eût dit qu'ils n'avaient à combattre que contre un Tigrane, roi d'Arménie, ou un roi des Nabathéens, et non pas contre ce César et contre cette armée qui avaient pris d'assaut un millier de villes, dompté plus de trois cents nations, gagné contre les Germains et les Gaulois, sans jamais avoir été vaincus, des batailles innombrables, fait un million de prisonniers, et tué un pareil nombre d'ennemis en bataille rangée.

LXXIII. Peu touchés de ces considérations, ils ne cessaient de presser et d'importuner Pompée : à peine descendus dans la plaine de Pharsale, ils le forcèrent d'assembler un conseil, dans lequel Labiénus, commandant de la cavalerie, se levant le premier, jura qu'il ne cesserait de combattre qu'après avoir mis les ennemis en fuite ; et ce serment fut répété par tous les autres. La nuit suivante, Pompée crut voir en songe qu'il était reçu au théâtre par le peuple avec de vifs applaudissements, et qu'il ornait de riches dépouilles la chapelle de Vénus Nicéphore[1]. Si cette vision le rassurait d'un côté, elle le troublait de l'autre, en lui faisant craindre que César, qui rapportait son origine à Vénus, ne tirât, des dépouilles de son rival, de l'éclat et de la gloire. Dans ce moment, des terreurs paniques, qui s'élevèrent dans son camp, l'éveillèrent en sursaut ; et le matin, comme on posait les gardes, on vit tout à coup sur le camp de César, où régnait la plus grande tranquillité, s'élever une vive lumière à laquelle s'alluma un flambeau ardent qui vint fondre sur le camp de Pompée. César lui-même dit l'avoir vue en allant visiter ses gardes. A la pointe du jour, César se disposait à décamper ; et déjà les soldats, levant leurs tentes, faisaient partir devant eux les valets et les bêtes de somme, lorsque ses coureurs vinrent lui rapporter qu'ils avaient aperçu un grand mouvement d'armes dans le camp des ennemis ; que le bruit et le tumulte qu'on y entendait annonçaient les préparatifs d'un combat ; bientôt après il en arriva d'autres qui assurèrent que les premiers rangs s'étaient déjà mis en bataille.

[1] C'est-à-dire victorieuse.

le commencement de l'action, ils ne rompissent leur ordonnance : il envoya donc à ses premiers rangs l'ordre de rester fermes dans leurs postes, de se tenir serrés les uns contre les autres, et de soutenir ainsi le choc de l'ennemi. César blâme cette disposition ; il prétend qu'elle affaiblit la vigueur que donne, aux coups que les soldats portent, l'impétuosité de leur course ; qu'elle émousse cette ardeur d'où naissent l'enthousiasme et la fureur guerrière qui sont l'âme des combattants ; que les chocs mutuels enflamment de plus en plus les courages, échauffés encore par la course et les cris, en leur ôtant ces avantages. Pompée amortit et glaça, pour ainsi dire, le cœur de ses soldats. César avait environ vingt-deux mille hommes, et Pompée un peu plus du double.

LXXV. Dès que les trompettes eurent donné de part et d'autre le signal du combat, chacun, dans cette grande multitude, ne songea qu'à ce qu'il avait à faire personnellement ; mais un petit nombre des plus vertueux d'entre les Romains, et quelques Grecs qui se trouvaient sur les lieux, hors du champ de bataille, en voyant arriver l'instant décisif, se mirent à réfléchir sur la situation affreuse où l'empire romain se trouvait réduit par l'avarice et l'ambition de ces deux rivaux. C'étaient des deux côtés les mêmes armes, la même ordonnance de bataille, des enseignes semblables, la fleur des guerriers d'une même ville ; enfin, une seule puissance qui, prête à se heurter elle-même, allait donner le plus terrible exemple de l'aveuglement et de la fureur dont la nature humaine est capable, quand la passion la maîtrise. Si, contents de jouir de leur gloire, ils avaient voulu commander au sein de la paix, n'auraient-ils pas eu, et sur terre et sur mer, la plus grande et la meilleure partie de l'univers soumise à leur autorité ? ou s'ils voulaient satisfaire cet amour des trophées et des triomphes, et en étancher la soif, n'avaient-ils pas à dompter les Parthes et les Germains ? La Scythie et les Indes n'ouvraient-elles pas un vaste champ à leurs exploits ? N'avaient-il pas un prétexte

aile droite, jetait les yeux de côté et d'autre pour voir ce que ferait sa cavalerie, et par là perdit un temps précieux. Déjà cette cavalerie étendait ses escadrons afin d'envelopper César, et de repousser sur son infanterie le peu de gens de cheval qu'il avait. Mais César ayant élevé le signal dont il était convenu, ses cavaliers s'ouvrent, et les cohortes qu'il avait cachées derrière sa dixième légion, au nombre de trois mille hommes, courent au-devant de la cavalerie de Pompée pour l'empêcher de les tourner, la joignent de près, et, dressant la pointe de leurs javelots, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, ils portent leurs coups au visage. Ces jeunes gens, qui ne s'étaient jamais trouvés à aucun combat et qui s'attendaient encore moins à ce genre d'escrime, dont ils n'avaient pas même l'idée, n'ont pas le courage de soutenir les coups qu'on leur porte aux yeux : ils détournent la tête, se couvrent le visage avec les mains, et prennent honteusement la fuite. Les soldats de César ne daignent pas même les poursuivre, et courent charger l'infanterie de cette aile, qui, dénuée de sa cavalerie, était facile à envelopper ; ils la prennent en flanc, pendant que la dixième légion la chargeait de front. Elle ne soutint pas longtemps ce double choc ; et se voyant elle-même enveloppée, au lieu de tourner les ennemis, comme elle l'avait espéré, elle abandonna le champ de bataille. Pompée, voyant la poussière que cette fuite faisait élever, se douta de ce qui était arrivé à sa cavalerie. Il n'est pas facile de conjecturer quelle fut sa pensée dans ce moment ; mais il eut l'air d'un homme frappé tout à coup de vertige, et qui a perdu le sens : oubliant qu'il était le grand Pompée, il se retire à petits pas dans son camp, sans rien dire à personne ; parfaitement semblable à Ajax, de qui Homère dit :

Mais dans ce même instant le souverain des dieux
Au cœur du fier Ajax lance du haut des cieux
La crainte et la terreur : tout à coup il s'arrête,
S'éloigne, mais sans fuir, tourne souvent la tête,

la rivière. Après s'être relevé, il traversa la vallée et se rendit au bord de la mer. Il passa la nuit dans une cabane de pêcheur; et, dès le point du jour, montant dans un bateau de rivière avec les personnes de condition libre qui l'avaient accompagné, il ordonna aux esclaves de se rendre auprès de César et de ne rien craindre.

LXXVIII. Il côtoyait le rivage, lorsqu'il aperçut un grand vaisseau de charge prêt à lever l'ancre : il avait pour patron un Romain qui n'avait jamais eu de rapport avec Pompée et qui ne le connaissait que de vue; il s'appelait Péticius. La nuit précédente, Pompée lui avait apparu en songe, non tel qu'il l'avait souvent vu, mais s'entretenant avec lui dans un état d'humiliation et d'abattement. Péticius, comme il est d'ordinaire à des gens désœuvrés quand ils ont eu des songes sur quelques objets importants, racontait le sien aux passagers; et tout à coup un des matelots lui dit qu'il apercevait un bateau de rivière qui venait à eux en forçant de rames, et des hommes qui faisaient signe avec leurs robes en leur tendant les mains. Péticius s'étant levé reconnut d'abord Pompée tel qu'il l'avait vu en songe, et, se frappant la tête de douleur, il ordonna aux matelots de descendre l'esquif. En même temps il tendit la main à Pompée, en l'appelant par son nom, et conjectura, par l'état dans lequel il le voyait, le changement de sa fortune. Aussi, sans attendre de sa part ni prière ni discours, le reçut-il dans son vaisseau, et avec lui tous ceux que voulut Pompée, entre autres les deux Lentulus et Favonius. Il mit aussitôt à la voile. Peu de temps après ils virent sur le rivage le roi Déjotarus, qui faisait des signes pour être aperçu d'eux; et ils le reçurent dans leur vaisseau. Quand l'heure du repas fut venue, le patron lui-même l'apprêta avec les provisions qu'il avait; et Favonius, voyant que Pompée, faute de domestiques, ôtait lui-même ses habits pour se baigner, courut à lui, le déshabilla, le mit dans le bain et le frotta d'huile. Depuis ce moment il ne cessa d'en avoir soin et de lui rendre

Cornélie à son mari : « Cornélie, lui répondit Pompée,
« n'avais connu encore que les faveurs de la fortune : et c'
« sans doute leur durée au delà du terme ordinaire qui
« aujourd'hui ton erreur. Mais, puisque nous sommes
« mortels, il faut savoir supporter les disgrâces et tenter
« core la fortune : ne désespérons pas de revenir de mon
« présent à ma grandeur passée, comme de ma grandeu
« suis tombé dans l'état où tu me vois. »

LXXX. Cornélie fit venir de Mitylène ses domestiques
ses effets le plus précieux ; les Mityléniens vinrent sal
Pompée et le prièrent d'entrer dans leur ville ; mais il le ref
et leur dit de se soumettre au vainqueur avec confianc
« Car, ajouta-t-il, César est bon et clément. » Se tournant
suite vers le philosophe Cratippe, qui était descendu de M
lène pour le voir, il se plaignit de la Providence divine et
moigna quelques doutes sur son existence. Cratippe,
paraissant entrer dans ses raisons, tâchait de le ramener
meilleures espérances ; il craignait sans doute de se ren
importun en le contredisant mal à propos. Car, aux doutes
Pompée élevait sur la Providence, Cratippe pouvait répon
en lui montrant que, dans le désordre où la république
tombée, elle avait besoin d'un gouvernement monarchiqu
aurait pu lui dire encore : « Comment et à quelle ma
« pourrions-nous croire, Pompée, que si la victoire s'était
« clarée en votre faveur, vous auriez usé mieux que Césa
« votre fortune ? » Mais laissons là ces questions, co
toutes celles qui regardent les dieux.

LXXXI. Pompée, ayant pris sur son vaisseau sa femm
ses amis, continua sa route sans s'arrêter ailleurs que
les ports, quand le besoin de faire de l'eau et de prendr
vivres le forçait de relâcher. La première ville où il desc
fut Attalie dans la Pamphylie. Il y arriva quelques galères
venaient de Cilicie, et il parvint à rassembler quel
troupes ; il eut même bientôt auprès de lui jusqu'à soix

« cond après un Romain dont il a été le gendre, pour être le
« premier de tous les autres, qui ne veut pas faire l'épreuve
« de la modération de César, allât livrer sa personne à un Ar-
« sace, qui n'a jamais pu avoir en sa puissance Crassus vi-
« vant? mènerait-il une jeune femme du sang des Scipions
« au milieu de ces Barbares, qui ne mesurent leur pouvoir
« que sur la licence qu'ils prennent d'assouvir leur passions
« brutales? et, quand elle ne devrait recevoir aucun outrage,
« ne serait-il pas indigne d'elle d'être seulement exposée au
« soupçon d'en avoir souffert, par cela seul qu'elle aurait été
« avec des hommes capables de le faire? » Cette dernière raison fût, dit-on, la seule qui détourna Pompée de prendre le chemin de l'Euphrate, si toutefois ce fut la réflexion de Pompée, et non pas son mauvais génie, qui lui fit prendre l'autre route. L'avis de se retirer en Égypte ayant donc prévalu, il partit de Cypre avec sa femme, sur une galère de Séleucie : les autres personnes de sa suite montaient, ou des vaisseaux longs, ou des navires marchands; la traversée fut heureuse. En arrivant en Égypte, il apprit que Ptolémée était à Péluse avec son armée, et qu'il faisait la guerre à sa sœur : il se mit en chemin pour s'y rendre et se fit précéder par un de ses amis, chargé d'informer le roi de son arrivée, et de lui demander un asile dans ses états.

LXXXIII. Ptolémée était extrêmement jeune; mais Pothin, qui exerçait sous son nom toute l'autorité, assembla sur-le-champ un conseil des principaux courtisans, qui tous n'avaient d'autre pouvoir que celui qu'il voulait bien leur communiquer, et leur ordonna de dire chacun son avis. Il était déjà bien humiliant pour le grand Pompée que son sort dépendît de la délibération d'un Pothin, valet de chambre du roi; d'un Théodote de Chio, gagé par le prince pour lui enseigner la rhétorique, et de l'Égyptien Achillas; car ces trois hommes, pris entre les valets de chambre du roi et parmi ceux qui l'avaient élevé, étaient ses principaux ministres : voilà le conseil dont Pompée, arrêté à l'ancre loin du rivage, attendait la dé-

centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un de ses esclaves, nommé Scyné, de monter les premiers dans la barque; et, voyant Achillas lui tendre la main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme et son fils, et leur dit ces vers de Sophocle :

Dans la cour d'un tyran quiconque s'est jeté,
Quelque libre qu'il soit, y perd sa liberté.

Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens, et il passa dans la barque.

LXXXV. Il y avait loin de sa galère au rivage; et comme, dans le trajet, aucun de ceux qui étaient avec lui dans la barque ne lui disait un mot d'honnêteté, il jeta les yeux sur Septimius : « Mon ami, lui dit-il, me trompé-je, ou n'as-tu « pas fait autrefois la guerre avec moi ? » Septimius lui répondit affirmativement par un signe de tête, sans lui dire une parole, sans lui montrer aucun intérêt. Il se fit de nouveau un profond silence; et Pompée, prenant des tablettes où il avait écrit un discours grec qu'il devait adresser à Ptolémée, se mit à le lire. Lorsqu'ils furent près du rivage, Cornélie, en proie aux plus vives inquiétudes, regardait avec ses amis de dessus la galère ce qui allait arriver; elle commençait à se rassurer, en voyant plusieurs officiers du roi venir au débarquement de Pompée, comme pour lui faire honneur. Mais dans le moment où il prenait la main de Philippe son affranchi, pour se lever plus facilement, Septimius lui passa le premier, par derrière, son épée au travers du corps; et aussitôt Salvius et Achillas tirèrent leurs épées. Pompée, prenant sa robe avec ses deux mains, s'en couvrit le visage, et sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, jetant un simple soupir, il reçut avec courage tous les coups dont on le frappa. Il était âgé de cinquante-neuf ans et fut tué le lendemain du jour de sa naissance. A la vue de cet assassinat, ceux qui étaient dans la galère de Cornélie et dans les deux autres navires poussèrent des cris affreux qui

quand il vit la tête de Pompée, il ne put soutenir la vue du scélérat qui la lui présentait et se détourna avec horreur. On lui remit son cachet, qu'il reçut en pleurant : il avait pour empreinte un lion qui tient une épée. Il fit mettre à mort Achillas et Pothin : le roi Ptolémée, défait dans un combat près du Nil, disparut et ne fut pas retrouvé depuis. Théodote le Sophiste se déroba à la vengeance de César : ayant trouvé moyen de s'enfuir d'Égypte, il fut longtemps errant, réduit à la dernière misère et détesté de tout le monde. Mais, dans la suite, Marcus Brutus, après avoir tué César et s'être rendu le maître en Asie, y découvrit Théodote et le fit expirer au milieu des tourments les plus cruels. Les cendres de Pompée furent portées à Cornélie, qui les déposa dans un tombeau à sa maison d'Albe.

PARALLÈLE D'AGÉSILAS ET DE POMPÉE.

I. Après avoir écrit les vies d'Agésilas et de Pompée, faisons le parallèle de ces deux grands hommes et parcourons rapidement les différences qu'ils ont entre eux[1]. La première c'est que Pompée parvint à la puissance et à la gloire par les voies les plus légitimes ; il s'éleva de lui-même et par ses exploits ; il fut d'un grand secours à Sylla pour délivrer l'Italie des tyrans qui l'opprimaient : Agésilas au contraire employa, pour parvenir au trône, des moyens également réprouvés des dieux et des hommes ; il fit déclarer bâtard Léothychidas, qu'Agis, frère d'Agésilas, avait reconnu pour son fils légitime ; et il tourna en plaisanterie l'oracle de la Pythie sur le règne boiteux de Sparte. La seconde différence, c'est que Pompée ne cessa point d'honorer Sylla pendant sa vie ; après sa mort, il lui fit rendre, malgré l'opposition de Lépidus, les honneurs de la sépulture et maria sa propre fille à Faustus, fils de Sylla ; au contraire, Agésilas, sur le plus frivole prétexte, rompit avec Lysandre et le traita indignement. Cependant Pompée n'avait

[1] Le texte ajoute : les voici.

tus politiques d'Agésilas cette preuve incomparable de soumission qu'il donne aux éphores, lorsque, sur une scytale de ces magistrats, il abandonne à l'instant même ses conquêtes en Asie, loin d'imiter Pompée, qui fait des services qu'il a rendus à son pays les instruments de sa propre grandeur. Agésilas, pour l'intérêt de sa patrie, sacrifie une puissance et une gloire que personne, avant et après lui, n'égala jamais, si l'on excepte Alexandre le Grand.

III. Mais pour considérer ce parallèle sous un autre rapport celui de leurs expéditions et de leurs exploits, je ne crois pas que Xénophon lui-même voulût mettre en comparaison les faits militaires d'Agésilas avec la grandeur des armées que Pompée a conduites, avec le grand nombre de batailles qu'il a gagnées et des trophées qu'il a dressés, quoique d'ailleurs on ait permis à cet historien comme une récompense singulière de toutes ses belles qualités, de dire et d'écrire tout ce qu'il a voulu sur le compte de ce prince. Je crois encore que, sous le rapport de la générosité envers les ennemis, ces deux personnages ont entre eux une grande différence : l'un, pour asservir Thèbes, la métropole de la Béotie, et détruire Messène, une des principales villes de son pays, manqua de ruiner Sparte; du moins il lui fit perdre sa prééminence sur la Grèce. Pompée, après avoir défait les pirates, donna des villes à habiter à ceux qui voulurent changer de profession; et lorsqu'il eut en sa puissance le roi Tigrane, qu'il pouvait attacher à son char de triomphe, il aima mieux en faire un allié du peuple romain, et dit à cette occasion qu'il préférait à la gloire d'un jour la gloire de tous les siècles.

IV. S'il faut adjuger le prix de la vertu guerrière au général qui a fait les plus grands et les plus importants exploits, et qui a donné les conseils les plus utiles, le Spartiate, à cet égard, l'emporte de beaucoup sur le Romain. Il n'abandonna pas Lacédémone, il ne la livra point à l'ennemi, quoiqu'elle fût attaquée par soixante-dix mille hommes, et qu'il n'eût avec lui qu'un petit nombre de troupes, qui même venaient d'être

ses campagnes d'autre chef que lui-même et qui les avait toutes faites avec succès, peut-on lui pardonner d'avoir cédé aux railleries d'un Favonius et d'un Domitius? d'avoir été vaincu par la honte d'être appelé un nouvel Agamemnon? de s'être laissé presque forcer, par des motifs si frivoles, à hasarder une bataille qui devait décider de l'empire et de la liberté de Rome?

VI. S'il ne considérait que la honte du moment, il devait dès le commencement de la guerre faire tête à César, et combattre pour la défense de Rome; ou, après avoir prétendu imiter dans sa fuite le stratagème de Thémistocle, il ne fallait pas ensuite se croire déshonoré en différant de livrer bataille dans la Thessalie. La plaine de Pharsale n'était pas un théâtre ou une arène que les dieux eussent fixée à ces deux rivaux; il n'y avait pas été appelé par un héraut pour descendre dans la lice, sous peine, s'il refusait, d'abandonner la couronne à un autre. Il avait assez d'autres plaines; il avait des milliers de villes, ou plutôt la terre entière; et l'empire de la mer, que lui assurait sa flotte, lui laissait la liberté du choix, s'il avait voulu imiter Fabius Maximus, Marius ou Lucullus, ou Agésilas lui-même, qui n'eut pas de moindres assauts à soutenir à Sparte, lorsqu'on voulait le forcer d'aller combattre contre les Thébains pour la défense de son pays; ni moins de reproches et de calomnies à essuyer en Égypte par la folie du roi, lorsqu'il conseillait à ce prince de ne rien entreprendre. En suivant ainsi les résolutions sages qu'il avait prises dès son arrivée en Égypte, non-seulement il sauva les Égyptiens malgré eux-mêmes, et conserva seul la ville de Sparte, dans une secousse si violente; mais encore il éleva dans sa patrie un trophée de sa victoire sur les Thébains; et, en ne se laissant pas contraindre de courir à une perte certaine, il fit gagner aux Spartiates une seconde bataille. Aussi Agésilas fut-il enfin loué par ceux-mêmes qu'il n'avait sauvés qu'en leur résistant avec force; et Pompée qui fit une si grande faute en cédant à

d'y saisir les traits les plus marqués du caractère, et de peindre, d'après ces signes, la vie de ces deux grands hommes, en laissant à d'autres le détail des combats et des actions les plus éclatantes.

II. Il passe pour constant que du côté paternel Alexandre descendait d'Hercule par Caranus, et que du côté de sa mère il remontait, par Néoptolème, jusqu'à Achille. On dit que Philippe étant à Samothrace, dans sa première jeunesse, y fut initié aux mystères avec Olympias, alors enfant et orpheline de père et de mère. Il en devint amoureux ; et, après avoir obtenu le consentement d'Arymbas, frère de cette princesse, il l'épousa. La nuit qui précéda celle de leur entrée dans la chambre nuptiale, Olympias songea qu'à la suite d'un grand coup de tonnerre la foudre était tombée sur elle, et avait allumé un grand feu, qui, après s'être divisé en plusieurs traits de flamme, se dissipa promptement. Philippe, de son côté, quelque temps après son mariage, songea qu'il scellait le sein de sa femme et que le cachet portait l'empreinte d'un lion. Les devins, regardant ce songe comme suspect, conseillèrent à Philippe de veiller avec soin sur sa femme ; mais Aristandre de Telmisse[2] dit que ce songe marquait la grossesse de la reine ; « Car, ajouta-t-il, on ne scelle point des vaisseaux « vides ; et Olympias porte dans son sein un fils qui aura le « courage d'un lion. » On vit aussi, pendant qu'Olympias dormait, un dragon étendu auprès d'elle ; et l'on prétend que ce fut surtout cette vision qui refroidit l'amour et les témoignages de tendresse de Philippe, qui depuis n'alla plus si souvent passer la nuit avec elle ; soit qu'il craignît de sa part

[1] Le grec emploie ici une métaphore hardie qu'il est impossible de rendre littéralement en notre langue. Il dit, de pénétrer dans les signes de l'âme. J'ai rappelé plus bas cette expression, mais elle n'y a pas la même énergie.

[2] Ce devin suivit Alexandre dans ses expéditions, et lui servit aussi de sacrificateur. L'interprétation qu'il donne au songe est adroite et propre à éloigner de l'esprit du prince les impressions fâcheuses que les explications des autres devins auraient pu lui donner.

de Diane fut brûlé à Éphèse. Hégésias de Magnésie fait sur cet événement une réflexion si froide, qu'elle aurait pu éteindre cet incendie : « Il ne faut pas s'étonner, dit-il, que ce temple « ait été brûlé, Diane étant occupée ce jour-là auprès d'O- « lympias, pour la naissance d'Alexandre. » Tous les mages qui se trouvaient alors à Éphèse, persuadés que l'embrasement du temple était le présage d'un plus grand malheur, couraient dans les rues en se frappant le visage, en criant que ce jour avait enfanté pour l'Asie le fléau le plus redoutable. Philippe, qui venait de se rendre maître de Potidée, reçut vers ce même temps trois heureuses nouvelles : la première, que Parménion avait défait les Illyriens dans une grande bataille ; la seconde, qu'il avait remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques ; la troisième, qu'Alexandre était né. La joie que ces trois nouvelles devaient naturellement lui causer fut encore augmentée par les devins qui l'assurèrent qu'un enfant dont la naissance concourait avec trois victoires [1] serait lui-même invincible.

V. La forme de son corps n'est nulle part mieux représentée que dans les statues de Lysippe, le seul statuaire auquel Alexandre eût permis de le jeter en fonte. Plusieurs de ses successeurs et de ses amis affectèrent bien dans la suite d'imiter les manières de ce héros ; mais Lysippe fut le seul qui rendit parfaitement l'attitude de son cou qu'il penchait un peu sur l'épaule gauche, et la douceur qui paraissait dans ses yeux. Apelle, qui le peignit sous la forme de Jupiter armé de la foudre, ne sut pas saisir la couleur de son teint ; il la fit plus brune et plus sombre qu'elle n'était naturellement ; car Alexandre avait la peau très-blanche, et cette blancheur était relevée par une teinte d'incarnat plus marquée sur son visage et sur sa poitrine que dans le reste du corps. J'ai lu, dans les Mémoires d'Aristoxène, que sa peau sentait bon ; qu'il s'exhalait de sa bouche et de tout son corps une odeur agréable,

[1] Il faut y comprendre la prise de Potidée.

pendant que Philippe était absent; il ne les quitta pas un instant et les charma par sa politesse; au lieu de leur faire des questions frivoles ou puériles, il s'informa de la distance où la Macédoine était de la Perse et des chemins qui conduisaient aux provinces de la Haute-Asie; il leur demanda comment leur roi se comportait envers ses ennemis; enfin, quelles étaient la force et la puissance des Perses. Les ambassadeurs, pleins d'admiration, ne purent s'empêcher de dire que cette habileté de Philippe, qu'on vantait si fort, n'était rien en comparaison de la vivacité d'esprit et des grandes vues de son fils. Aussi toutes les fois qu'on venait lui apprendre que Philippe avait pris quelque ville considérable, ou qu'il avait remporté une grande victoire, loin d'en montrer de la joie, il disait à ses compagnons : « Mes amis, mon père prendra tout; il ne « me laissera rien de grand et de glorieux à faire un jour « avec vous. » Passionné comme il l'était, non pour les voluptés et les richesses, mais pour la gloire et la vertu, il pensait que plus l'empire que son père lui laisserait aurait d'étendue, moins il aurait d'occasions de s'illustrer par lui-même; et, dans l'idée que Philippe, en augmentant chaque jour ses conquêtes, lui consumerait, pour ainsi dire, les belles actions qu'il aurait pu faire, il désirait, non d'avoir de la richesse, du luxe et des plaisirs, mais de recevoir des mains de son père un royaume où il eût à faire des guerres, à livrer des batailles, à recueillir une vaste moisson de gloire.

VII. Il avait auprès de lui, comme il convenait à son rang, un grand nombre de maîtres et de gouverneurs qui veillaient à son éducation; mais elle était dirigée par Léonidas[2], homme de mœurs austères et parent de la reine Olympias. Comme il

[1] Ochus.

[2] Saint Jérôme, dans l'épître à Léta, en parlant de ce Léonidas, dit qu'Alexandre ne put jamais se corriger de quelques défauts qu'il avait, soit dans sa démarche, soit dans ses mœurs, et qu'il avait contractés dès sa jeunesse, à l'exemple de son gouverneur.

observé qu'il était effarouché par son ombre, qui tombait devant lui et suivait tous ses mouvements. Tant qu'il le vit souffler de colère, il le flatta doucement de la voix et de la main; ensuite laissant couler son manteau à terre, d'un saut léger il s'élance sur le cheval avec la plus grande facilité. D'abord il lui tint la bride serrée, sans le frapper ni le harceler; mais quand il vit que sa férocité était diminuée et qu'il ne demandait plus qu'à courir, il baisse la main, lui parle d'une voix plus rude, et, lui appuyant les talons, il le pousse à toute bride. Philippe et toute sa cour, saisis d'une frayeur mortelle, gardaient un profond silence; mais, quand on le vit tourner bride et ramener le cheval avec autant de joie que d'assurance, tous les spectateurs le couvrirent de leurs applaudissements. Philippe en versa des larmes de joie, et, lorsque Alexandre fut descendu de cheval, il le serra étroitement dans ses bras. « Mon fils, lui dit-il, cherche ailleurs un royaume qui soit di-« gne de toi; la Macédoine ne peut te suffire. »

IX. Philippe avait observé que le caractère de son fils était difficile à manier et qu'il résistait toujours à la force, mais que la raison le ramenait aisément à son devoir; il s'appliqua donc lui-même à le gagner par la persuasion, plutôt que d'employer l'autorité. Et, comme il ne trouvait pas, dans les maîtres qu'il avait chargés de lui enseigner la musique et les belles-lettres, les talents nécessaires pour diriger et perfectionner son éducation, travail si important, et qui, selon Sophocle,

Exige plus d'un frein et plus d'un gouvernail;

il appela auprès de lui Aristote, le plus savant et le plus célèbre des philosophes de son temps[1], et lui donna, pour prix de

[1] Voici la lettre que Philippe écrivit à ce sujet au philosophe de Stagire : « Philippe à Aristote, salut. Je vous apprends qu'il m'est né un fils ; et je remer-« cie les dieux, moins de ce qu'ils me l'ont donné, que de ce qu'ils l'ont fait « naître de votre vivant. J'espère qu'élevé et instruit par vous, il sera digne de « moi et de l'empire qui lui est destiné. » Alexandre était dans sa treizième année, lorsque Philippe appela Aristote auprès de lui. L'éducation finie, le philosophe resta en Macédoine, et y fit en tout un séjour de dix-huit ans, après lequel il se retira à Athènes; il ne revit plus son disciple, et lui survécut peu de temps.

science, il secourait ses amis dans leurs maladies et leur prescrivait un régime et des remèdes, comme il paraît par ses lettres.

X. Il avait aussi un goût naturel pour les belles-lettres et portait jusqu'à la passion l'amour de la lecture et de l'étude. Il faisait le plus grand cas de l'*Iliade*, qu'il appelait la meilleure provision pour l'art militaire. Aristote lui donna l'édition de ce poëme qu'il avait corrigée et qu'on nommait l'édition de la cassette. Alexandre, au rapport d'Onésicritus, la mettait la nuit sous son chevet avec son épée. Comme dans les provinces de la Haute-Asie il ne lui était pas facile de se procurer des livres, il écrivit à Harpalus de lui en envoyer, et se procura par son moyen les Œuvres de Philistus, un grand nombre de tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle, avec les Dithyrambes de Téleste et de Philoxène. Il eut pendant longtemps la plus grande admiration pour Aristote; il ne l'aimait pas moins, disait-il, que son père, parce qu'il n'avait reçu de celui-ci que la vie, au lieu qu'Aristote lui avait appris à mener une bonne vie. Mais dans la suite ce philosophe lui devint suspect; et son élève, sans lui faire d'ailleurs aucun mal, cessa de lui donner ces témoignages d'une vive affection qu'il lui avait prodigués jusqu'alors : signe certain de l'éloignement qu'il avait conçu pour lui. Mais ce changement de disposition ne bannit point de son âme ce goût inné, cet amour ardent de la philosophie, dans lequel il avait été élevé. Les honneurs qu'il rendit à Anaxarque, le don de cinquante talents[1] qu'il envoya au philosophe Xénocrate, son estime constante pour Dandamis et pour Calanus, en sont autant de preuves.

XI. Pendant que Philippe faisait la guerre aux Byzantins, Alexandre, qu'il avait laissé en Macédoine, chargé seul du

[1] Environ deux cent cinquante mille livres. Diogène Laërce, liv. IV, seg. 8, dit que Xénocrate n'en accepta que trente mines, deux cent soixante-dix livres; Plutarque, dans ses *Apophthegmes*, et dans son premier *Discours sur la vertu d'Alexandre*, dit que ce philosophe ne voulut rien recevoir.

Olympias, qu'il conduisit en Épire, et se retira lui-même chez les Illyriens.

XIII. Dans ce temps Démarate le Corinthien, qui, lié d'hospitalité avec Philippe, lui parlait ordinairement avec beaucoup de liberté, étant venu en Macédoine, Philippe, après les premiers témoignages d'amitié, lui demanda si les Grecs vivaient entre eux en bonne intelligence : « Vraiment, Philippe, lui « répondit Démarate, c'est bien à vous à vous inquiéter de la « Grèce, quand vous avez rempli votre maison de dissensions « et de troubles ! » Philippe, que ce reproche fit rentrer en lui-même, envoya Démarate auprès d'Alexandre, qui, à sa persuasion, retourna chez son père. Cependant Pexodore, satrape de Carie, qui voulait, à la faveur d'un mariage, faire secrètement une ligue offensive et défensive avec Philippe, envoya Aristocrite en Macédoine proposer au roi l'aînée de ses filles pour son fils Aridée. Aussitôt les amis d'Alexandre et sa mère Olympias, recommençant leurs propos et leurs accusations contre Philippe, insinuent au jeune prince que son père, en procurant à Aridée, par ce mariage brillant, l'appui d'une alliance si puissante, le destine visiblement à lui succéder au royaume de Macédoine. Alexandre, troublé par ces soupçons, envoie en Carie le comédien Thessalus, pour représenter au satrape de laisser là ce fils bâtard, qui, outre le défaut de sa naissance, avait l'esprit aliéné, et de rechercher plutôt l'alliance d'Alexandre. Cette nouvelle proposition fut bien plus du goût de Pexodore que la première; mais Philippe, instruit de cette intrigue, va, accompagné de Philotas, fils de Parménion, l'un des amis et des confidents de son fils, trouver Alexandre dans son appartement, et lui reproche, dans les termes les plus vifs et les plus amers, de montrer tant de lâcheté, de se rendre indigne des grands biens qui lui sont destinés, en recherchant l'alliance d'un Carien, de l'esclave d'un roi barbare. Il écrivit aux Corinthiens de lui renvoyer Thessalus chargé de chaînes, et bannit de la Macédoine quatre des amis de son

bords de l'Ister [1]; apaisa promptement les mouvements des Barbares, étouffa les germes de guerre qui commençaient à se développer, et défit dans un grand combat Syrmus, roi des Triballes. Sur la nouvelle qu'il eut que les Thébains s'étaient révoltés, et que les Athéniens étaient d'intelligence avec eux, il voulut leur prouver ce qu'il était en état de faire [2]; après avoir passé le détroit des Thermopyles, il dit à ses officiers : « Démosthènes m'a traité d'enfant, lors de mon expédition « contre les Illyriens et les Triballes; il m'a appelé jeune « homme, quand j'étais en Thessalie : je lui ferai voir, au « pied des murailles d'Athènes, que je suis homme fait. » Quand il fut devant Thèbes, il voulut laisser à cette ville le temps du repentir; il demanda seulement qu'on lui livrât Phénia et Prothutes, les auteurs de la révolte, et fit publier une entière sûreté pour ceux qui retourneraient à lui. Les Thébains, de leur côté, ayant demandé qu'il leur livrât Philotas et Antipater, et fait proclamer que ceux qui voulaient concourir à mettre la Grèce en liberté vinssent s'unir à eux, il ne pensa plus qu'à la guerre et tourna contre eux toutes ses forces. Les Thébains se défendirent contre des ennemis si supérieurs en nombre avec un courage et une ardeur au-dessus de leurs forces; mais, quand la garnison macédonienne qui occupait la Cadmée [3] fut venue les charger par derrière, alors, enveloppés de toutes parts, ils périrent presque tous en combattant; la ville fut prise, livrée au pillage, et détruite de fond en comble. Alexandre crut que cet exemple de rigueur jetterait l'étonnement et l'effroi parmi les autres peuples de la Grèce et les obligerait à vivre en paix; mais aussi, pour donner un prétexte spécieux à cette cruelle exécution, il dit qu'il n'avait pu la refuser aux plaintes de ses alliés : il est vrai que les peuples de la Phocide et de Platée faisaient de grands reproches aux Thébains. Alexandre n'excepta de la proscription gé-

[1] Aujourd'hui le Danube. — [2] Mot à mot: qu'il était homme de courage. — [3] La citadelle de Thèbes.

de plainte qu'il pouvait avoir contre les Athéniens, il les invita à s'occuper sérieusement des affaires communes, parce que leur ville, s'il venait lui-même à manquer, était faite pour donner la loi au reste de la Grèce. Dans la suite, il témoigna souvent, à ce qu'on assure, un vif repentir de la rigueur avec laquelle il avait traité les Thébains ; et ce souvenir le rendit plus doux en plusieurs occasions. Il attribua même à la colère et à la vengeance de Bacchus [1] le meurtre de Clitus qu'il tua dans l'ivresse, et la lâcheté des Macédoniens, qui, en refusant de le suivre dans les Indes, laissèrent son expédition et sa gloire imparfaites. Dans la suite, aucun des Thébains qui survécurent au désastre de leur patrie ne s'adressa inutilement à lui, quelque grâce qu'il lui demandât. Mais c'en est assez sur ce qui regarde la ville de Thèbes.

XVIII. Les Grecs assemblés dans l'Isthme [2] ayant arrêté par un décret qu'ils se joindraient à Alexandre pour faire la guerre aux Perses, il fut nommé chef de cette expédition et reçut la visite d'un grand nombre d'hommes d'état et de philosophes, qui vinrent le féliciter de cette élection. Il se flatta que Diogène, qui était alors à Corinthe, lui rendrait aussi sa visite ; mais, voyant que ce philosophe faisait peu de cas de lui et qu'il se tenait tranquillement dans son faubourg, il alla lui-même le voir. Diogène était couché au soleil; et lorsqu'il vit venir à lui une foule si nombreuse, il se souleva un peu, et fixa ses regards sur Alexandre. Ce prince, après l'avoir salué, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose : « Oui, lui répondit « Diogène ; ôte-toi un peu de mon soleil. » Alexandre, frappé de cette réponse et du mépris que Diogène lui témoignait, admira sa grandeur d'âme ; et, comme ses officiers, en se retournant, se moquaient de Diogène : « Pour moi, leur dit ce « prince, si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Dio« gène. »

XIX. De là il se rendit à Delphes pour consulter le dieu sur

[1] *Bacchus était né à Thèbes.* — [2] De Corinthe.

Quelques autres de ses amis suivirent l'exemple de Perdiccas. Alexandre se montra également généreux vers ceux qui voulurent accepter ses présents, et pour ceux qui lui en demandèrent ; il employa à ces libéralités la plus grande partie des domaines qu'il avait en Macédoine.

XX. Ce fut dans ces dispositions et avec ces préparatifs qu'il traversa l'Hellespont. Arrivé à Ilum, il monta au temple de Minerve, où il fit un sacrifice à la déesse, et des libations aux héros : il arrosa d'huile la colonne qui surmontait le tombeau d'Achille, fit tout nu, suivant l'usage, des courses avec ses compagnons, mit une couronne sur le tombeau de ce héros et le félicita d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle, et après sa mort un grand chantre de ses exploits. Il parcourut ensuite la ville, pour voir ce qu'elle avait de curieux ; et quelqu'un lui ayant demandé s'il voulait voir la lyre de Pâris : « Je me soucie peu de celle-là, répondit-il ; mais j'aimerais à « voir la lyre sur laquelle Achille chantait les exploits et la « gloire des grands guerriers. »

XXI. Cependant les généraux de Darius avaient assemblé une armée nombreuse, et, campés sur les bords du Granique[1], ils se préparaient à lui en disputer le passage. Étant là aux portes de l'Asie, il fallait nécessairement combattre pour s'en ouvrir l'entrée. La plupart de ses officiers craignaient la profondeur du fleuve, la hauteur et l'inégalité de la rive opposée, qu'on ne pouvait franchir que les armes à la main. D'autres voulaient qu'on observât religieusement, par rapport aux mois, les usages anciens, qui ne permettaient pas aux rois de Macédoine de faire marcher leurs armées dans le mois Daésius. Alexandre, pour réformer cet usage superstitieux, dit qu'à l'avenir ce mois serait appelé le second Artémisius. Parménion lui conseillait de ne pas risquer le passage ce jour-là, parce qu'il était déjà tard. Alexandre lui répondit que ce serait déshonorer l'Hellespont, que de craindre, après l'avoir traversé, de passer

[1] *Il coule à travers la Phrygie et la Mysie mineure, et se jette dans la Propontide.*

celle des Perses montra peu de vigueur et ne fit pas une longue résistance; elle tourna bientôt le dos et prit ouvertement la fuite, excepté les mercenaires grecs, qui, s'étant retirés sur une colline, demandaient qu'Alexandre les reçût à composition; mais, écoutant plus sa colère que sa raison, il se jeta le premier au milieu d'eux et eut son cheval tué sous lui d'un coup d'épée, que cet animal reçut dans les flancs; c'était un autre que Bucéphale. Ce fut dans ce seul endroit qu'il y eut des morts et des blessés, parce qu'on y avait affaire à des hommes pleins de bravoure, et qui se battaient en désespérés. On dit que, dans cette première bataille, les Barbares perdirent vingt mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. Suivant Aristobule, il n'y eut, du côté d'Alexandre, que trente-quatre morts, dont neuf fantassins : ce prince leur fit ériger à tous des statues de bronze, qui furent jetées en fonte par Lysippe. Comme il voulut associer les Grecs à cette victoire, il envoya en particulier aux Athéniens trois cents boucliers de ceux qu'il avait pris sur les ennemis et fit graver sur le reste des dépouilles cette inscription ambitieuse : « Alexandre, fils « de Philippe, et les Grecs, à l'exception des seuls Lacédémo- « niens, ont remporté ces dépouilles sur les Barbares qui ha- « bitent l'Asie. » Il envoya à sa mère la vaisselle d'or et d'argent, les tapis de pourpre, et les autres meubles de ce genre pris sur les Perses, dont il ne se réserva qu'une très-petite partie.

XXIII. Cette victoire opéra un changement si heureux et si subit dans les affaires d'Alexandre, que la ville de Sardes, capitale des provinces maritimes de l'empire des Perses, se rendit à lui, et que les autres villes suivirent bientôt son exemple : celles d'Halicarnasse et de Milet, qui seules firent résistance, furent prises de force. Alexandre, après avoir soumis tout le pays des environs, balança sur le parti qu'il devait prendre. Tantôt il voulait, sans aucun délai, marcher contre Darius, et tout mettre au hasard d'une bataille; tantôt il croyait plus

char si fameux, dont le joug était lié avec une écorce de cormier ; on lui fit connaître une ancienne tradition que les Barbares regardaient comme certaine, et qui portait que les destins promettaient l'empire de l'univers à celui qui délierait ce nœud. Il était fait avec tant d'adresse et replié tant de fois sur lui-même, qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts, Alexandre, désespérant de le délier, le coupa avec son épée, et l'on découvrit alors les différents bouts qu'il avait. Aristobule prétend qu'Alexandre le délia avec la plus grande facilité, après qu'il eut ôté la cheville qui tenait le joug attaché au timon et qu'il eut retiré le joug à lui. Il partit de Gordyum pour aller soumettre la Paphlagonie et la Cappadoce ; et, ayant appris la mort de Memnon, le seul des généraux de Darius, qui du côté de la mer, pût lui susciter le plus d'affaires et le plus d'obstacles, il se confirma dans le dessein qu'il avait formé de conduire son armée vers les hautes provinces de l'Asie. Darius était déjà parti de Suze, plein de confiance dans la multitude de ses troupes, qui montaient à plus de six cent mille combattants ; il était surtout encouragé par un songe dont les mages lui avaient donné une interprétation dictée plutôt par le désir de lui plaire, que par la vraisemblance. Il avait songé que la phalange macédonienne était tout environnée de flammes ; qu'Alexandre, vêtu de la même robe qu'il avait autrefois portée lui-même lorsqu'il était astande du roi de Perse, le servait comme un de ses officiers ; et qu'après être entré dans le temple de Bélus, il avait subitement disparu. Le dieu, par cette vision, paraissait annoncer assez clairement que la puissance des Macédoniens parviendrait au plus grand éclat, que leur roi serait un jour maître de l'Asie, comme Darius l'était alors, après être devenu roi de Perse, d'astande qu'il était auparavant ; mais qu'Alexandre mourrait bientôt comblé de gloire.

XXV. La confiance de Darius s'accrut bien plus encore, lorsqu'il se fut persuadé que c'était la crainte qu'Alexandre avait de lui qui le retenait si longtemps dans la Cilicie ; mais

ment les forces du prince, qu'il perdit la parole et tomba dans une si grande faiblesse, qu'il n'avait plus de sentiment ; mais, promptement secouru par Philippe, il eut bientôt repris ses forces, et se montra aux Macédoniens, dont l'inquiétude et la frayeur ne cessèrent qu'après qu'ils l'eurent vu.

XXVI. Darius avait dans son armée un homme nommé Amyntas, qui s'était enfui de Macédoine et qui connaissait le caractère d'Alexandre. Quand il vit Darius se disposer à passer les défilés des montagnes pour marcher contre ce prince, il le conjura de l'attendre dans le lieu où il se trouvait, afin de combattre dans des plaines spacieuses et découvertes un ennemi qui lui était si inférieur en nombre. Darius lui ayant répondu qu'il craignait que les ennemis ne prissent subitement la fuite et qu'Alexandre ne lui échappât : « Ah ! seigneur, répondit Amyntas, rassurez-vous sur ce point ; « Alexandre ne manquera pas de venir à vous, et sûrement « il est déjà en marche. » Darius, loin d'être persuadé par ce que lui disait Amyntas, leva son camp et marcha vers la Cilicie, pendant qu'Alexandre allait en Syrie au-devant de lui ; mais ils se manquèrent dans la nuit et revinrent chacun sur leurs pas. Alexandre, charmé de cet heureux hasard, se hâtait de joindre son ennemi dans les défilés, tandis que Darius cherchait à reprendre son ancien camp et à retirer ses troupes des détroits où elles étaient engagées : il commençait à reconnaître le tort qu'il avait eu de se jeter dans des lieux resserrés par la mer, par les montagnes et par le fleuve Pinarus, peu propres par conséquent à la cavalerie ; d'ailleurs très-coupés et d'une assiette favorable à un ennemi inférieur en nombre. La fortune donnait à Alexandre le poste le plus avantageux ; mais il surpassa ce bienfait de la fortune en s'assurant la victoire par son habileté à ranger ses troupes en bataille. Quoique l'armée des ennemis fût très-supérieure en nombre, il ne lui laissa pas la facilité d'envelopper la sienne : il fit déborder son aile droite sur la gauche des ennemis ; et, s'étant réservé le commandement de cette aile, il mit en fuite

les Barbares qu'il avait en tête, combattit toujours aux premiers rangs, et fut blessé à la cuisse d'un coup d'épée ; suivant Charès[1], ce fut de la main même de Darius, avec qui Alexandre s'était mesuré ; mais ce prince, en écrivant à Antipater les détails de cette bataille, ne nomme point celui qui le blessa ; il dit seulement qu'il reçut à la cuisse un coup d'épée, et que sa blessure n'eut point de suite fâcheuse.

XXVII. Malgré cette victoire brillante qui coûta plus de cent dix mille hommes aux ennemis, Alexandre ne put se rendre maître de la personne de Darius, qui, ayant pris la fuite, avait sur lui quatre ou cinq stades[2] d'avance ; il ne prit que son char et son arc, et revint joindre son armée. Il trouva les Macédoniens occupés à piller le camp des Barbares, d'où ils emportaient des richesses immenses, quoique Darius, pour rendre ses troupes plus propres au combat, leur eût donné peu de bagages et en eût laissé à Damas[3] la plus grande partie. Ils avaient réservé à leur roi la tente de Darius qu'il trouva remplie d'officiers de sa maison richement vêtus, de meubles précieux et d'une grande quantité d'or et d'argent. En arrivant il quitta ses armes et se mit au bain : « Allons « laver, dit-il, dans le bain de Darius, la sueur de la ba« taille. — Dites plutôt dans le bain d'Alexandre, repartit un « de ses courtisans ; car les biens des vaincus appartiennent « aux vainqueurs et doivent en prendre le nom. » Quand Alexandre vit les bassins[4], les baignoires, les urnes, les boîtes à parfums, le tout d'or massif et d'un travail parfait ; quand il respira l'odeur délicieuse des aromates et des essences dont la chambre était embaumée ; quand de là il fut passé dans la tente même, et qu'il eut admiré son élévation et sa

[1] De Mitylène, historien qui paraît avoir été contemporain d'Alexandre.

[2] Environ un quart de lieue.

[3] Une des villes les plus célèbres de l'Asie, dans la Célésyrie, près du mont Liban.

[4] Le mot du texte ne fait aucun sens ; les critiques y en substituent un, qui, suivant Pollux, liv. X, c. XLV, signifie un vase propre à contenir tant les choses liquides que les sèches, et qui le plus souvent était d'airain.

grandeur, la magnificence des lits et des tables, la somptuosité et la délicatesse du souper, il se tourna vers ses amis et leur dit : « Voilà ce qu'on appelait être roi. »

XXVIII. Il allait se mettre à table, lorsqu'on vint lui dire qu'on avait amené parmi les captifs la mère et la femme de Darius, avec ses deux filles; qu'à la vue de l'arc et du char de Darius elles avaient poussé des cris lamentables et s'étaient déchiré le sein, ne doutant pas que ce prince ne fût mort. Alexandre, plus sensible à leur infortune qu'à son propre bonheur, après être resté quelque temps en silence, envoya Léonatus leur apprendre que Darius n'était point mort, et qu'elles n'avaient rien à craindre d'Alexandre ; qu'il ne faisait la guerre à Darius que pour l'empire ; et qu'elles trouveraient auprès de lui tout ce qu'elles recevaient de ce prince dans sa plus grande fortune. Ces paroles si douces, si consolantes pour des princesses captives, furent suivies d'effets pleins de bonté : il leur permit d'enterrer autant de Perses qu'elles voudraient [1], et de prendre dans les dépouilles, pour ces funérailles, tous les habits et tous les ornements dont elles auraient besoin. Il leur conserva tous les officiers qu'elles avaient à leur service, et tous les honneurs qu'on leur rendait : il leur assigna même des pensions plus fortes que celles dont elles jouissaient à la cour de Perse. Mais la faveur la plus belle et la plus honorable pour des princesses qui, ayant toujours vécu dans la plus grande sagesse, étaient tombées dans la captivité, c'est que jamais elles n'entendirent proférer un seul mot déshonnête et n'eurent pas lieu de craindre, ni même de soupçonner rien qui fût contraire à la pudeur. Renfermées, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans des asiles consacrés à des vierges, elles y vécurent dans une retraite profonde, et sans être vues de personne. Cependant la femme de Darius était, à ce qu'on assure, la plus belle prin-

[1] Plutarque pèche ici contre l'usage des Perses, chez qui les rois seuls avaient les honneurs de la sépulture. *Voy.* Th. Hyde, sur la *Religion des anciens Perses*, c. XXXIV, et M. de Sainte-Croix, sur les *historiens d'Alexandre*, p. 147.

cesse du monde, comme Darius était le plus beau et le mieux fait de tous les princes, et leurs filles leur ressemblaient.

XXIX. Mais Alexandre, jugeant avec raison qu'il est plus digne d'un roi de se vaincre soi-même que de triompher de ses ennemis, ne s'approcha jamais d'elles et ne connut même, avant son mariage, d'autre femme que Barsine[1], qui, devenue veuve par la mort de Memnon, fut prise près de Damas. Comme elle était instruite dans les lettres grecques, qu'elle avait des mœurs douces et une naissance illustre, étant fille d'Artabaze, né d'une fille de roi, Alexandre s'attacha à elle par le conseil de Parménion, qui, suivant Aristobule, lui persuada de ne pas négliger une princesse si belle et si aimable. Mais en voyant les autres captives, qui toutes étaient d'une taille et d'une beauté singulières, il disait en badinant, que les femmes de Perse étaient le tourment des yeux. Opposant donc à la beauté de leurs traits celle de sa continence et de sa sagesse, il passait auprès d'elles comme devant de belles statues inanimées. Philoxène, qui commandait pour lui dans les provinces maritimes, lui écrivit qu'un Tarentin nommé Théodore, qui était auprès de lui, avait deux jeunes gens à vendre d'une grande beauté ; il demandait au roi s'il voulait qu'il les achetât pour lui. Alexandre, indigné de cette proposition, s'écria plusieurs fois devant ses amis : « Quelle action infâme « m'a donc vu faire Philoxène, pour m'en proposer une pa- « reille ? » Il lui fit, dans sa réponse, les plus vifs reproches, et lui ordonna de renvoyer au plus tôt ce Théodore avec son indigne marchandise. Il ne réprimanda pas moins fortement un jeune homme nommé Agnon, qui lui écrivit qu'il y avait à Corinthe un jeune garçon d'une beauté merveilleuse et qu'il l'achèterait pour le lui amener. Informé que Damon et Théodore, deux Macédoniens qui servaient dans l'armée de Parmé-

[1] Il y a dans le texte Barsène; mais Diodore de Sicile, liv. XX, c. xx et xxviii; Pausanias, l. IX, c. vii; Quinte-Curce, liv. X, c. vi, l'appellent Barsine. Alexandre en eut un fils nommé Hercule, qui parvint à l'âge de dix-sept ans, et que Cassandre fit mourir avec sa mère, suivant les deux premiers auteurs cités.

nion, avaient violé les femmes de quelques soldats mercenaires, il écrivit à ce général que si ces deux hommes étaient convaincus de ce crime, il les fît punir de mort comme des bêtes féroces nées pour être le fléau de l'humanité. Et dans cette lettre il disait de lui en propres termes : « Pour moi, on « ne me reprochera pas d'avoir vu ou voulu voir la femme « de Darius; je n'ai pas même souffert qu'on parlât de sa « beauté devant moi. » C'était surtout à deux choses qu'il se reconnaissait mortel, au sommeil et à l'amour, parce qu'il regardait la lassitude et la volupté comme deux effets de la faiblesse de la nature.

XXX. Sobre par tempérament, il donna plusieurs fois des preuves de sa frugalité, et en particulier dans sa réponse à la reine Ada, qu'il avait en quelque sorte adoptée pour sa mère, et rétablie dans le royaume de Carie. Cette princesse crut lui faire plaisir en lui envoyant tous les jours les viandes les mieux préparées, les pâtisseries les plus délicates, avec les meilleurs cuisiniers et les pâtissiers les plus habiles; mais il lui fit dire qu'il n'avait aucun besoin de tous ces gens-là, que son gouverneur Léonidas lui en avait donné de bien meilleurs : l'un pour le dîner, c'était une promenade avant le jour; et l'autre pour le souper, un dîner frugal. « Ce gouver- « neur, ajouta-t-il, allait souvent visiter les coffres où l'on « serrait mes lits et mes vêtements, pour voir si ma mère n'y « avait rien mis de mou ou de superflu. » Il fut aussi moins sujet au vin qu'on ne l'a cru; il en eut la réputation, parce qu'il restait longtemps à table, mais c'était moins pour boire que pour discourir. Chaque fois qu'il buvait il proposait quelque question à traiter d'une assez longue étendue, et ne prolongeait ainsi ses repas que lorsqu'il avait beaucoup de loisir. Mais quand il fallait s'occuper des affaires, jamais ni le vin, ni le sommeil, ni le jeu, ni l'amour même le plus légitime, ni le plus beau spectacle, rien enfin ne pouvait le retenir et lui enlever un temps précieux, comme il est arrivé à tant d'autres capitaines. La première preuve qu'on peut en donner,

c'est sa vie même, qui, malgré sa courte durée, fut remplie des actions les plus glorieuses. Dans ses jours de loisir, il sacrifiait aux dieux dès qu'il était levé ; il dînait ensuite, toujours assis [1], et passait le reste du jour à chasser, à juger les différends qui survenaient entre les soldats, ou bien à lire. Dans ses marches, lorsqu'il n'était pas pressé, il s'exerçait, chemin faisant, à tirer de l'arc, à monter sur un char, à en descendre en courant avec la plus grande rapidité. Souvent il s'amusait à chasser au renard ou aux oiseaux, comme on le voit dans le journal de sa vie. Rentré chez lui, il se baignait ou se faisait frotter d'huile, et s'informait de ses cuisiniers s'ils lui avaient préparé un bon souper. Il ne commençait son repas qu'à la nuit fermée ; il avait un soin merveilleux de sa table, et veillait lui-même à ce que tous les convives fussent servis également, que rien n'y fût négligé ; et, comme je viens de le dire, il tenait table longtemps, parce qu'il aimait la conversation.

XXXI. Pour tout le reste c'était le plus aimable des rois dans le commerce de la vie ; il ne manquait d'aucun moyen de plaire, mais il se rendait importun à force de se vanter, et ressemblait en cela à un soldat fanfaron ; outre qu'il se portait de lui-même à exalter ses propres exploits, il se livrait aux flatteurs, qui, par ce moyen, le maîtrisaient à leur gré et mettaient à la gêne les convives plus honnêtes qui ne voulaient ni lutter avec ses adulateurs, ni rester en défaut sur ses louanges : ils auraient rougi de l'un, et l'autre les exposait aux plus grands dangers. Après le souper, il prenait un second bain, et se couchait ; il dormait souvent jusqu'à midi ; quelquefois tout le jour. Il était d'ailleurs si tempérant dans l'usage des viandes recherchées, que lorsqu'on lui apportait les poissons de mer les plus rares et les fruits les plus déli-

[1] L'usage des Grecs et des Romains était de dîner assis, c'est-à-dire de ne pas se coucher sur des lits, parce que ce repas était fort court ; mais ils se couchaient ordinairement pour souper, parce qu'alors ils étaient débarrassés de leurs affaires. Les femmes étaient toujours assises à table.

cieux, il en envoyait à ses amis et souvent il ne s'en réservait rien. Cependant sa table était toujours somptueuse; il augmenta sa dépense avec sa fortune; elle fut enfin fixée à dix mille drachmes [1] et n'alla jamais au delà. C'était la règle pour tous ceux qui lui donnnaient à souper.

XXXII. Après la bataille d'Issus, il envoya des troupes à Damas, et fit enlever l'argent que Darius y avait déposé avec les équipages, les enfants et les femmes des Perses. Les cavaliers thessaliens y firent un gain considérable : comme ils s'étaient distingués dans le combat, Alexandre les y envoya exprès, pour leur donner une occasion de s'enrichir. Le reste de son armée y amassa aussi de grandes richesses, et les Macédoniens qui goûtaient pour la première fois de l'or, de l'argent, des femmes et du luxe des Barbares, firent ensuite comme les chiens qui ont tâté de la curée; ils allaient avec ardeur sur toutes les voies, pour découvrir à la piste les richesses des Perses. Cependant Alexandre ayant cru devoir s'assurer d'abord des places maritimes, les rois de Cypre et de Phénicie vinrent aussitôt les lui remettre entre les mains : la seule ville de Tyr ayant refusé de se soumettre, il en fit le siége, qui le retint sept mois; et pendant tout ce temps il ne cessa de la battre avec des machines de toute espèce. Pendant qu'elle était investie du côté de la mer par deux cents galères, il éleva du côté de la terre une forte digue. Durant ce siége, il vit en songe Hercule qui lui tendait la main et l'appelait du des murailles. Plusieurs Tyriens crurent aussi, pendant leur sommeil, entendre Apollon leur dire qu'il s'en allait vers Alexandre, parce qu'il était mécontent de ce qu'on avait fait

[1] Les dix mille drachmes valaient neuf mille livres de notre monnaie; cette dépense de sa table n'était pas pour toute la journée, mais seulement pour le souper; car Plutarque ne parle ici que de ce repas. Athénée, liv. IV, c. x, rapporte aussi, d'après Éphore d'Olynthe, qu'Alexandre dépensait à son souper cent mines, qui font dix mille drachmes, et qu'il avait ordinairement à sa table soixante ou soixante-dix de ses amis; ce qui faisait par tête environ cent quarante drachmes (cent vingt-six livres) ou cent soixante-six, près de cent cinquante-cinq livres de notre monnaie.

dans la ville. Les Tyriens, traitant ce dieu comme un transfuge pris sur le fait, chargèrent de chaînes son colosse, et le clouèrent sur sa base, en l'appelant Alexandriste[1]. Alexandre eut en dormant une seconde vision : il lui sembla voir un satyre qui jouait de loin avec lui, et qui s'était échappé lorsqu'il s'approcha pour le prendre. Enfin, après l'avoir vivement pressé, après avoir longtemps couru après lui, il était venu se livrer entre ses mains. Les devins donnèrent de ce songe une interprétation assez vraisemblable : ils partagèrent le mot satyre en deux, *sà Tyros*, qui signifiaient alors : Tyr sera à toi. On montre encore la fontaine près de laquelle il vit en songe ce satyre.

XXXIII. Vers le milieu du siége il alla faire la guerre aux Arabes qui habitent l'Anti-Liban. Il y courut risque de la vie, pour avoir attendu son précepteur Lysimachus, qui avait voulu le suivre à cette expédition, en disant qu'il n'était ni plus vieux ni moins courageux que Phénix, qui avait accompagné Achille au siége de Troie. Quand on fut au pied de la montagne, Alexandre quitta les chevaux pour la monter à pied. Ses troupes le devancèrent de beaucoup ; et, comme il était déjà tard, que les ennemis n'étaient pas loin, il ne voulut pas abandonner Lysimachus, à qui la pesanteur de son corps rendait la marche difficile ; mais, en l'encourageant et le portant à moitié, il ne s'aperçut pas qu'il s'était séparé de son armée, qu'il n'avait avec lui que très-peu de monde, et que, par une nuit obscure et un froid très-piquant, il était engagé dans des lieux difficiles. Il vit de loin un grand nombre de feux que les ennemis avaient allumés de côté et d'autre. Se confiant à sa légèreté naturelle ; accoutumé, en travaillant lui-même, à soutenir les Macédoniens dans leurs peines, il courut à ceux des Barbares dont les feux étaient le plus proche, en perça de son épée deux qui étaient assis auprès du feu ; et,

[1] Ce colosse, suivant Diodore de Sicile, liv. XIII, c. VIII, avait été fait et consacré dans la ville de Géla, en Sicile ; mais les Carthaginois ayant pris cette ville le transportèrent à Tyr.

prenant un tison allumé, il revint trouver les siens qui allumèrent de grands feux, dont les Barbares furent si effrayés, que les uns s'enfuirent précipitamment; les autres, ayant osé les attaquer, furent mis en déroute, et les Macédoniens passèrent la nuit sans danger. Tel est le récit de l'historien Charès.

XXXIV. Au siége de Tyr[1], les troupes d'Alexandre étaient si fatiguées des combats fréquents qu'elles avaient livrés, qu'il en laissait reposer la plus grande partie et n'en envoyait qu'un petit nombre à l'assaut, pour ne pas donner aux ennemis le temps de respirer. Un jour que le devin Aristandre faisait des sacrifices, après avoir considéré les signes que donnaient les victimes, il déclara d'un ton affirmatif à ceux qui étaient présents, que la ville serait certainement prise dans ce mois là. Tout le monde fit de grands éclats de rire, et se moqua d'Aristandre; car c'était le dernier jour du mois. Le roi, qui favorisait toujours les prédictions des devins, voyant son embarras, ordonna qu'on ne comptât plus ce jour-là pour le trente du mois, mais pour le vingt-huit; et, ayant fait sonner les trompettes, il donna un assaut beaucoup plus vigoureux qu'il n'avait d'abord résolu. L'attaque fut très-vive, et les troupes restées dans le camp, ne pouvant se contenir, coururent au secours de leurs camarades; les Tyriens perdirent courage, et la ville fut emportée ce jour-là même.

XXXV. Il partit de Tyr pour aller assiéger Gaza[2], capitale de la Syrie. Pendant ce siége, un oiseau qui volait au-dessus de la tête d'Alexandre, laissa tomber sur son épaule une motte de terre; et, s'étant allé poser sur une des batteries, il se prit dans les réseaux des nerfs qui servaient à faire tourner les cordages. L'interprétation qu'Aristandre donna de ce signe fut vérifiée par l'événement. Alexandre reçut une blessure à l'épaule et prit la ville, il envoya la plus grande partie du butin à Olympias, à Cléopâtre et à ses amis, en y joignant en

[1] Le texte dit mot à mot : voici quelle fut l'issue du siége. — [2] Sur la mer Méditerranée dans la Palestine.

particulier, pour Léonidas, cinq cents talents [1] d'encens et cent talents de myrrhe; c'était par ressouvenir d'un espoir que ce gouverneur lui avait donné dans son enfance. Il vit un jour, dans un sacrifice, Alexandre prendre de l'encens à pleines mains et le jeter dans le feu : « Alexandre, lui dit-il, quand « vous aurez fait la conquête du pays qui porte ces aromates, « vous pourrez prodiguer ainsi l'encens : maintenant il faut « en user avec plus de réserve. » « Je vous envoie, lui écrivit « alors Alexandre, une abondante provision d'encens et de « myrrhe, afin que vous ne soyez plus si économe envers les « dieux. » Quelqu'un lui ayant apporté une cassette qui fut regardée comme ce qu'il y avait de plus précieux dans tous les trésors et tous les meubles de Darius, il demanda à ses courtisans ce qu'ils croyaient le plus digne d'y être renfermé. Chacun ayant proposé ce qu'il estimait le plus beau : « Et « moi, dit-il, j'y renfermerai l'*Iliade*. » C'est du moins ce qu'ont écrit les historiens qui méritent le plus de confiance. Si le récit que font les Alexandrins, sur la foi d'Héraclide, est vrai, il paraît qu'Homère ne lui fut pas inutile dans cette expédition, et qu'il prit même conseil de ce poëte. Alexandre, disent-ils, après avoir conquis l'Égypte, forma le dessein d'y bâtir une grande ville, de la peupler de Grecs, et de lui donner son nom. Déjà, sur l'avis des architectes, il en avait mesuré et tracé l'enceinte, lorsque la nuit, pendant qu'il dormait, il eut une vision singulière. Il crut voir un vieillard à cheveux blancs, et d'une mine vénérable, qui, s'approchant de lui, prononça ces vers :

Au sein des vastes mers dont l'Egypte est baignée,
Est l'île de Pharos, dès longtemps renommée [2].

XXXVI. Aussitôt il se lève et va voir cette île de Pharos, qui alors était un peu au-dessus de l'embouchure canopique du Nil, et qui aujourd'hui tient au continent par une chaussée

[1] C'était ordinairement un poids de soixante livres : il y en avait de plus considérables. — [2] *Odyss.*, IV, 354.

qu'on y a construite. Il admira la beauté de cette île, qui, semblable à un isthme, est de la forme d'une langue de terre plus longue que large et qui, séparant de la mer un étang considérable, se termine en un grand port. Il dit qu'Homère, admirable en tout, était aussi un habile architecte ; et il ordonna qu'on traçât un plan de la nouvelle ville, conforme à la position du lieu. Comme les architectes n'avaient pas de craie, ils prirent de la farine et tracèrent sur le terrain, dont la couleur est noirâtre, une enceinte en forme de croissant, dont les bases droites et de grandeur égale renfermaient tout l'espace compris dans cette enceinte, semblable à un manteau macédonien, qui va en se rétrécissant. Le roi considérait ce plan avec plaisir, lorsque tout à coup un nombre infini de grands oiseaux de toute espèce vinrent fondre comme des nuées sur cette enceinte et mangèrent toute la farine. Alexandre était troublé de ce prodige ; mais les devins le rassurèrent, en lui disant que la ville qu'il bâtirait serait abondante en toute sorte de fruits et nourrirait un grand nombre d'habitants divers ; il ordonna donc aux architectes de commencer sur-le-champ l'ouvrage.

XXXVII. Cependant il partit pour aller au temple de Jupiter Ammon. Le chemin était long et fatigant ; il offrait partout les plus grandes difficultés. Il y avait deux dangers à courir : la disette d'eau, qui rend le pays désert pendant plusieurs journées de marche ; l'autre, d'être surpris, en traversant ces plaines immenses d'un sable profond, par un vent violent du midi, comme il arriva à l'armée de Cambyse ; ce vent ayant élevé de vastes monceaux de sable et fait de cette plaine comme une mer orageuse, engloutit, dit-on, en un instant, cinquante mille hommes, dont il ne s'en sauva pas un seul [1]. Tout le monde prévoyait ce double danger, mais il n'était pas

[1] Cette tradition, dit l'auteur de l'*Examen critique des Historiens d'Alexandre*, p. 276, n'avait sans doute été répandue que pour détourner les conquérants de porter leurs armes dans cette contrée. Cet auteur prouve la fausseté de cette tradition, par la route que pratiquaient les Grecs qui allaient visiter le temple de Jupiter Ammon.

facile de détourner Alexandre d'une résolution qu'il avait prise. La fortune, qui cédait à toutes ses volontés, le rendait ferme dans ses desseins; et son courage lui donnait, dans toutes ses entreprises, une obstination invincible, qui forçait non-seulement ses ennemis, mais les lieux et les temps mêmes. Les secours que le dieu lui envoya dans ce voyage, pour surmonter les difficultés du chemin, ont paru plus croyables que les oracles qu'il lui donna depuis, ou plutôt ces secours firent ajouter foi aux oracles. Jupiter fit d'abord tomber des pluies abondantes, qui dissipèrent la crainte de la soif, et qui, tempérant la sécheresse brûlante du sable, que l'eau affaissa en le pénétrant, rendirent l'air plus pur et plus facile à respirer. En second lieu, comme les bornes qui servaient d'indice aux guides étaient confondues et que les soldats d'Alexandre, errant de tous côtés, se séparaient les uns des autres, il parut tout à coup une troupe de corbeaux qui vinrent se mettre à leur tête pour être leurs conducteurs. Ces oiseaux les précédaient dans leur marche, ils les attendaient lorsqu'ils étaient arrêtés, ou qu'ils ralentissaient leurs pas. Et ce qui est bien plus admirable encore, la nuit, au rapport de Callisthène, ils les rappelaient par leurs cris lorsqu'ils s'étaient égarés, et les remettaient sur leur route.

XXXVIII. Quand il eut traversé le désert et qu'il fut arrivé à la ville où était le temple, le prophète d'Ammon le salua au nom du dieu, comme son fils. Alexandre lui demanda si quelqu'un des meurtriers de son père ne s'était pas dérobé à sa vengeance. « Que dites-vous là? repartit le prophète, votre « père n'est pas mortel. » Il se reprit alors et demanda s'il avait puni tous les meurtriers de Philippe. Il l'interrogea ensuite sur l'empire qui lui était destiné, et demanda si le dieu lui accorderait de régner sur tous les hommes. Le dieu lui répondit, par la bouche du prophète, qu'il le lui accordait, et que la mort de Philippe avait été pleinement vengée. Alors il fit à Jupiter les offrandes les plus magnifiques et aux prêtres de riches présents. Voilà ce que disent, sur les oracles qu'il

reçut, la plupart des historiens. Mais Alexandre lui-même, dans une lettre à sa mère, lui dit qu'il avait eu de l'oracle des réponses secrètes, qu'il ne communiquerait qu'à elle seule à son retour. Quelques écrivains prétendent que le prophète, ayant voulu saluer Alexandre en grec, se servit d'un terme d'amitié qui veut dire mon fils; mais, comme ce n'était pas sa langue, il se trompa sur la dernière lettre et mit un S au lieu d'un N[1]; ce qui signifia fils de Jupiter. Ce défaut de prononciation fit grand plaisir à Alexandre, et donna lieu à ce bruit si généralement répandu, que le dieu l'avait appelé son fils. Dans un entretien qu'il eut en Égypte avec le philosophe Psammon, il applaudit surtout à cette maxime : que Dieu est le roi de tous les hommes; que partout l'être qui commande et qui domine est divin. Mais il avait lui-même, sur ce point, une maxime plus philosophique encore : Dieu, disait-il, est le père commun de tous les hommes; mais il avoue particulièrement pour ses enfants les hommes les plus vertueux.

XXXIX. En général il était très-fier avec les Barbares, et voulait, devant eux, paraître persuadé qu'il avait une origine divine : à l'égard des Grecs il se montrait plus réservé et ne se déifiait qu'avec beaucoup de retenue. Il s'oublia pourtant un jour, en écrivant aux Athéniens au sujet de Samos. « Ce n'est « pas moi, leur disait-il, qui vous ai donné cette ville libre et « célèbre; vous la tenez de celui qu'on appelait alors mon « seigneur et mon père; » c'était Philippe qu'il désignait. Dans la suite, blessé d'un trait qui lui causait une vive douleur, il dit à ses officiers : « Mes amis, c'est un sang véritable « qui coule de ma plaie, et non cette liqueur subtile

« Que l'on dit circuler dans les veines des dieux. »

Un jour qu'il faisait un tonnerre affreux, et que tout le monde en était effrayé : « Fils de Jupiter, lui dit le sophiste Anax- « arque, n'est-ce pas toi qui causes tout ce bruit? — Non, lui « répondit Alexandre, je ne cherche pas à me faire craindre

[1] O paidion, mon fils! O pai dios, fils de Jupiter!

« de mes amis, comme tu le voudrais, toi qui méprises ma « table, parce qu'on n'y sert que des poissons et non pas des « têtes de satrapes. » On dit en effet qu'Alexandre ayant envoyé quelques petits poissons à Éphestion, Anaxarque avait tenu le propos qu'Alexandre lui reprochait; mais que ce philosophe n'avait voulu que témoigner son mépris pour ceux qui poursuivent les grandes fortunes à travers mille peines et mille dangers, et tourner en ridicule ces hommes qui, malgré tous leurs plaisirs et toutes leurs jouissances, n'ont rien ou presque rien au-dessus des autres mortels. Il paraît, par les différents traits que nous venons de rapporter, qu'Alexandre, loin de s'abuser lui-même et de s'enfler de cette prétendue divinité, se servait seulement de l'opinion que les autres en avaient pour les assujettir.

XL. A son retour d'Égypte en Phénicie, il fit des sacrifices et des pompes solennelles en l'honneur des dieux ; il célébra des chœurs de musique et des jeux où l'on disputa le prix de la tragédie, et qui furent remarquables non-seulement par la magnificence de leur appareil, mais encore par l'émulation de ceux qui en firent les préparatifs. Les rois de Chypre avaient fourni à cette dépense, comme le font à Athènes ceux qui, dans chaque tribu, sont désignés par le sort ; et il y eut entre eux une ardeur merveilleuse à se surpasser les uns les autres. Mais personne ne se piqua plus de magnificence que Nicocréon, roi de Salamine, et Pasicratès, roi de Soli[1]. Le premier paya l'habillement de Thessalus, et le second celui d'Athénodore, les deux acteurs qui avaient le plus de célébrité. Alexandre favorisait Thessalus, mais il ne montra son intérêt pour lui qu'après qu'Athénodore eut été proclamé vainqueur ; le roi dit, en sortant du théâtre, qu'il approuvait le jugement, mais qu'il aurait donné avec plaisir la moitié de son royaume pour ne pas voir Thessalus vaincu. Athénodore ayant été condamné à l'amende par les Athéniens, pour ne s'être pas trouvé aux fêtes de Bacchus, pria le roi d'écrire en sa

[1] Deux villes de Chypre.

faveur : Alexandre n'écrivit pas, mais il paya l'amende pour lui. Un autre acteur nommé Licon, de la ville de Scarphium[1], ayant eu le plus grand succès sur le théâtre, inséra dans son rôle un vers par lequel il demandait à Alexandre dix talents[2]; ce prince sourit et les lui fit donner.

XLI. Il était encore en Phénicie, lorsque Darius lui écrivit par plusieurs de ses amis et lui fit proposer dix mille talents[3] pour la rançon des prisonniers, avec tous les pays situés en deçà de l'Euphrate ; il lui faisait offrir aussi une de ses filles en mariage ; à ces conditions il lui promettait son alliance et son amitié. Alexandre communiqua ces propositions à ses courtisans ; et Parménion, prenant la parole, dit qu'il les accepterait s'il était Alexandre : « Et moi aussi, repartit le « roi, si j'étais Parménion. » Il répondit à Darius que, s'il venait se rendre à lui, il serait traité avec tous les égards dus à son rang ; qu'autrement il marcherait au premier jour contre lui. Mais il eut bientôt du regret de lui avoir écrit en ces termes, parce que la femme de Darius mourut en couche ; il donna les marques d'une véritable douleur et regretta d'avoir perdu une si grande occasion de faire connaître toute sa douceur. Il n'épargna rien pour faire à cette reine les funérailles les plus magnifiques. Un des eunuques de la chambre, nommé Tirée, qui avait été fait prisonnier avec les princesses, s'étant enfui du camp, courut à toute bride apprendre à Darius la mort de la reine.

XLII. A cette nouvelle, Darius se frappant la tête de douleur et versant un torrent de larmes : « Hélas ! s'écria-t-il, à quelle « destinée les Perses sont réduits ! la femme et la sœur de « leur roi, prisonnière pendant sa vie, est, après sa mort, « privée des obsèques dues à son rang. — Pour ses obsèques, « reprit l'eunuque, pour tous les honneurs que méritait une « reine, vous n'avez pas, seigneur, à accuser le destin des

[1] Ville de la Locride Épicnémidienne, sur le golfe Maliaque, au haut de la Phocide. — [2] Environ cinquante mille livres. — [3] Environ cinquante millions de notre monnaie.

« Perses : ni ma maîtresse Statira, tant qu'elle a vécu, ni la « reine votre mère, ni les princesses vos filles, n'ont eu à « regretter aucun des biens et des honneurs dont elles jouis- « saient avant leur captivité, excepté celui de voir la lumière « de vos yeux, que notre souverain seigneur Orosmade [1] ré- « tablira dans tout son éclat. Après sa mort, Statira n'a été « privée d'aucune des distinctions qui pouvaient accompagner « ses funérailles ; elle a même été honorée des larmes de ses « ennemis ; car Alexandre n'est pas moins généreux après la « victoire que vaillant dans les combats. » Ces paroles portèrent le trouble dans l'esprit de Darius, et la douleur dont il était pénétré ouvrit son âme aux soupçons les moins fondés ; il emmena l'eunuque dans le lieu le plus retiré de sa tente. « Si tu n'es pas, lui dit-il, devenu Macédonien, comme la « fortune des Perses ; si Darius est encore ton maître, dis- « moi, par le respect que tu dois à la grande lumière de Mi- « thrès, et à cette main que ton roi te tend, dis-moi si la « mort de Statira n'est pas le moindre de ses maux que j'aie « à pleurer ; si, pendant sa vie, nous n'en avons pas souffert « de plus déplorables, et si nous n'aurions pas été moins mal- « heureux en tombant dans les fers d'un ennemi cruel et « barbare. Quelle liaison honnête eût pu porter un jeune « prince à rendre de si grands honneurs à la femme de son « ennemi ? » Il parlait encore, lorsque Tirée, se précipitant à ses pieds, le conjure de tenir un autre langage, de ne pas faire à Alexandre une telle injustice, de ne pas déshonorer, après sa mort, sa femme et sa sœur, de ne pas s'enlever à lui-même la plus grande consolation qu'il pût avoir dans son malheur, l'assurance d'avoir été vaincu par un homme supérieur à la nature humaine, et qui méritait toute son admiration, pour avoir donné aux femmes des Perses plus de preuves de sa continence qu'il n'en avait donné aux Perses de sa valeur. L'eunuque ajouta à ce discours des serments horribles, et lui rap-

[1] Orosmade ou Oromaze était, chez les Perses, le génie du bien, comme Arimane était celui du mal.

porta plusieurs autres traits de la tempérance et de la grandeur d'âme d'Alexandre. Alors Darius, allant retrouver ses courtisans, leva les mains au ciel et fit aux dieux cette prière : « Dieux qui présidez à la naissance des hommes et à la des- « tinée des empires, accordez-moi la grâce de voir rétablir la « fortune des Perses et de la transmettre à mes successeurs « aussi brillante que je l'ai reçue, afin qu'après avoir triom- « phé de mes ennemis, je puisse reconnaître les bienfaits dont « Alexandre m'a comblé dans mon malheur, par sa conduite « envers les personnes qui me sont les plus chères. Mais, si « le temps marqué par les destins est enfin arrivé ; s'il faut « que la vengeance céleste ou la vicissitude des choses hu- « maines mette fin à l'empire des Perses, ne permettez pas « qu'un autre qu'Alexandre soit assis sur le trône de Cyrus. » Tel est le récit de la plupart des historiens[1].

XLIII. Alexandre, s'étant rendu maître de tous les pays situés en deçà de l'Euphrate, alla au-devant de Darius, qui venait à lui avec une armée d'un million de combattants. Pendant sa marche, un de ses courtisans lui raconta, comme une plaisanterie qui pouvait l'amuser, que les valets de l'armée, voulant se divertir, s'étaient partagés en deux bandes ; qu'à la tête de chaque bande ils avaient mis un chef, et nommé l'un Alexandre, l'autre Darius ; que leurs escarmouches avaient commencé par des mottes de terre qu'ils se jetaient les uns aux autres ; qu'ensuite ils en étaient venus aux coups de poing ; qu'enfin, le combat s'étant échauffé de plus en plus, ils s'étaient battus à coups de pierres et de bâtons, et qu'on ne pouvait plus les séparer. Alexandre ordonna que les deux chefs combattissent l'un contre l'autre ; celui qui portait le nom d'Alexandre fut armé par le roi lui-même, et son adversaire par Philotas. Toute l'armée, spectatrice de ce combat, en regardait l'issue comme un présage de ce qui arriverait aux deux armées. Après un combat très-rude, le champion qui représentait Alexandre resta vainqueur, et reçut de ce prince,

[1] Mot à mot : voilà ce qui fut dit et fait dans cette occasion.

pour prix de sa victoire, douze villages, et le privilége de porter l'habit des Perses. Voilà ce que raconte Ératosthène. Le grand combat qu'Alexandre livra contre Darius n'eut pas lieu à Arbelles, comme la plupart des historiens l'ont dit, mais à Gaugamèles, nom qui, en langue persane, signifie maison du chameau, et qui fut donné à ce bourg en mémoire du bonheur qu'eut un ancien roi des Perses d'échapper à ses ennemis sur un chameau fort vite à la course, qu'il fit depuis nourrir à Gaugamèles, et à l'entretien duquel il assigna quelques villages et des revenus particuliers. Il y eut au mois de boëdromion [1], vers le commencement de la fête des mystères à Athènes, une éclipse de lune; et l'onzième nuit après l'éclipse, les deux armées étant en présence, Darius tint la sienne sous les armes, et parcourut les rangs à la clarté des flambeaux. Pendant que les Macédoniens reposaient, Alexandre fit, avec Aristandre, son devin, des sacrifices secrets dans sa tente, et immola des victimes à la Peur.

XLIV. Ses plus anciens officiers, et en particulier Parménion, en voyant la plaine située entre le mont Niphate et les monts Gordyens tout éclairée par les flambeaux des Barbares, étonnés de la multitude innombrable des ennemis, et frappés de ce mélange confus de voix inarticulées, de ce tumulte, de ce bruit effroyable qui se faisait entendre de leur camp comme du sein d'une mer agitée, s'entretenaient entre eux de la difficulté qu'il y aurait à repousser en plein jour une armée si formidable. Ils allèrent donc trouver Alexandre après qu'il eut fini ses sacrifices et lui conseillèrent d'attaquer les ennemis pendant la nuit, pour dérober aux Macédoniens, à la faveur des ténèbres, ce que le combat aurait de plus effrayant. Alexandre leur répondit ce mot devenu depuis si célèbre : « Je ne dérobe pas la victoire. » Quelques personnes ont trouvé cette réponse vaine et puérile, et n'approuvent pas qu'Alexandre se soit joué d'un danger si grand. D'autres y ont vu une noble confiance sur le présent, et une sage prévoyance

[1] Septembre.

de l'avenir, qui ôtait à Darius, après sa défaite, le prétexte de reprendre courage et de tenter encore la fortune, en accusant de cette seconde déroute la nuit et les ténèbres, comme il avait attribué la première aux montagnes, aux défilés et au voisinage de la mer. Il sentait bien que ce ne serait jamais le défaut d'armes et de soldats qui obligerait Darius, maître d'une si grande puissance et d'un empire si vaste, à ne plus faire la guerre ; et qu'il n'y renoncerait que lorsqu'une victoire remportée sur lui par la force seule et en plein jour, en le convainquant de sa faiblesse, aurait abattu sa fierté et détruit ses espérances. Quand ses officiers se furent retirés, il se coucha dans sa tente ; et, contre sa coutume, il dormit, dit-on, toute la nuit du sommeil le plus profond. Lorsque ses capitaines se rendirent le lendemain de très-bonne heure à sa tente, ils furent fort surpris de le trouver endormi et donnèrent d'eux-mêmes aux troupes l'ordre de prendre leur repas. Enfin, comme le temps pressait, Parménion entra, et, s'étant approché de son lit, il l'appela deux ou trois fois par son nom; et, après l'avoir réveillé, il lui demanda comment il pouvait dormir si tard, comme s'il avait déjà vaincu, et qu'il ne fût pas sur le point de donner la plus grande bataille qu'il eût jamais livrée. « Eh ! quoi, lui répondit Alexandre en souriant, « ne regardez-vous pas déjà comme une victoire de n'avoir « plus à courir de côté et d'autre à la poursuite de Darius, « comme lorsqu'il fuyait à travers de vastes campagnes qu'il « ravageait sous nos yeux ? »

XLV. Cette grandeur d'âme qu'il fit paraître avant le combat n'éclata pas moins au fort du danger, où sa présence d'esprit et sa confiance ne se démentirent point. La victoire fut quelque temps douteuse à l'aile gauche, que Parménion commandait : chargée par la cavalerie des Bactriens avec autant d'impétuosité que de violence, elle fut ébranlée et lâcha le pied. D'un autre côté, Mazéus, ayant détaché du corps de l'armée un certain nombre de gens de cheval pour aller prendre par derrière ceux qui gardaient les bagages, Parménion, troublé

de cette double attaque, dépêche promptement à Alexandre pour l'avertir que son camp et ses bagages sont perdus, s'il n'y envoie sur-le-champ un puissant secours du front de la bataille. Alexandre venait de donner au corps qu'il commandait le signal de la charge. « Dites à Parménion, répondit-il au « courrier, que son trouble l'empêche de juger sainement des « choses, et lui fait sans doute oublier que, si nous remportons la victoire, nous aurons, outre notre bagage, celui de « l'ennemi ; et que, vaincus, nous n'aurons plus à songer « aux bagages et aux prisonniers, mais à mourir honorablement en faisant les plus grands efforts de courage. »

XLVI. Après cette réponse à Parménion, il se couvrit de son casque ; il avait déjà mis dans sa tente le reste de son armure : elle consistait en un sayon de Sicile, qui s'attachait avec une ceinture et sur lequel il mettait une double cuirasse de lin, trouvée dans le butin qu'on avait fait à Issus. Son casque, ouvrage de l'armurier Théophile, était de fer ; mais il brillait autant que l'argent le plus pur. Le hausse-col, de même métal, était garni de pierres précieuses ; il avait une épée très-légère et d'une trempe admirable, dont le roi des Citiens lui avait fait présent ; c'était l'arme dont il faisait le plus d'usage dans les combats. Il portait une cotte d'armes d'un travail et d'une magnificence bien au-dessus du reste de son armure : c'était l'ouvrage de l'ancien Hélicon. La ville de Rhodes en avait fait présent à Alexandre pour honorer sa valeur ; et il la portait toujours en combattant. Quand il rangeait ses troupes en bataille, qu'il donnait des ordres ou des avis et qu'il parcourait les rangs, il se servait d'un autre cheval que Bucéphale, qu'il ménageait, parce qu'il était déjà vieux, ne le prenant qu'au moment de combattre. Dès qu'il l'avait monté, il faisait donner le signal de la charge. Ce jour-là, il parla assez longtemps aux Thessaliens et aux autres Grecs, qui tous augmentèrent sa confiance, en lui criant qu'il les menât à l'ennemi. Alors, passant sa javeline à la main gauche, il éleva sa main droite vers le ciel et pria les dieux que, s'il était véritablement fils de Ju-

piter, ils daignassent défendre et fortifier les Grecs. Le devin Aristandre, qui, vêtu de blanc et une couronne d'or sur la tête, marchait à cheval à côté de lui, fit remarquer aux soldats un aigle qui volait au-dessus de la tête du roi, et dont le vol le menait droit à l'ennemi.

XLVII. Cet augure remplit de courage tous ceux qui le virent ; ils s'exhortent, ils s'animent les uns les autres ; la cavalerie court à l'ennemi, et la phalange se déploie dans la plaine comme les vagues d'une mer agitée. Les premiers rangs n'avaient pu encore en venir aux mains, que déjà les Barbares étaient en fuite. Ils furent poursuivis très-vivement ; Alexandre poussait les fuyards jusqu'au centre de leur bataille, où il avait aperçu de loin Darius, par-dessus les premiers bataillons. Placé au milieu de son escadron royal, ce prince s'y faisait distinguer par sa bonne mine et sa taille avantageuse. Il était assis sur un char très-élevé, défendu par l'élite de la cavalerie, qui, répandue autour du char, paraissait disposée à bien recevoir l'ennemi. Mais, quand ils virent de près Alexandre, qui, d'un air terrible, renversait les fuyards sur ceux qui tenaient encore ferme, ils furent si effrayés que la plupart se débandèrent. Les plus braves et les plus attachés au roi se firent tuer devant lui ; et, en tombant les uns sur les autres, ils arrêtèrent la poursuite de l'ennemi ; car dans leur chute ils saisissaient les Macédoniens et s'attachaient même aux pieds des chevaux. Darius se vit dans ce moment menacé des plus affreux dangers ; ses cavaliers, rangés devant son char, se renversaient sur lui ; il ne pouvait faire tourner le char pour se retirer ; les roues étaient retenues par le grand nombre des morts ; et les chevaux embarrassés, cachés presque par ces monceaux de cadavres, se cabraient et n'obéissaient plus au frein. Il abandonne donc son char et ses armes, monte sur une jument qui venait de mettre bas et prend précipitamment la fuite. Il est vraisemblable qu'il n'aurait pas échappé à la poursuite d'Alexandre, si dans le même instant il ne fût arrivé de nouveaux courriers de Parménion deman-

der du secours au roi, parce qu'une grande partie des ennemis tenait encore ferme et ne paraissait pas devoir si tôt céder. En général, on reproche à Parménion d'avoir montré dans cette bataille de la lenteur et de la lâcheté ; soit que la vieillesse eût affaibli son audace, soit, comme le prétend Callisthène, qu'il ne pût plus supporter la puissance et l'orgueil d'Alexandre et qu'il fût jaloux de sa gloire. Alexandre, affligé de ce second message, qui l'appelait d'un autre côté, fit sonner la retraite; mais il n'en dit pas à ses soldats la véritable cause : il feignit qu'il était las de carnage, et que la nuit l'obligeait de cesser le combat. Pendant qu'il courait à son aile gauche qu'il croyait en danger, il apprit en chemin que les ennemis avaient été entièrement défaits et qu'ils étaient en fuite.

XLVIII. On ne douta plus, après cette grande victoire, que l'empire des Perses ne fût détruit sans ressource. Alexandre, reconnu roi de toute l'Asie, offrit aux dieux des sacrifices magnifiques ; il fit à tous ses amis de riches présents, et leur donna des maisons et des gouvernements. Maïs, jaloux surtout de se montrer généreux envers les Grecs, il leur écrivit que toutes les tyrannnies étaient dès ce moment abolies dans la Grèce et que les peuples se gouverneraient désormais par leurs lois. Il manda en particulier aux Platéens qu'il ferait rebâtir leur ville, parce que leurs ancêtres avaient cédé leur territoire aux Grecs, afin d'y combattre pour la liberté commune. Il envoya aux habitants de Crotone, en Italie, une partie des dépouilles, pour honorer le souvenir du zèle et de la valeur de l'athlète Phayllus, qui, dans la guerre des Mèdes, quand les autres Grecs d'Italie abandonnaient les véritables Grecs, qu'ils croyaient perdus sans retour, équipa une galère à ses frais et se rendit à Salamine pour partager le péril de la Grèce : tant Alexandre favorisait toute espèce de vertu et gardait fidèlement le souvenir des belles actions !

XLIX. Il eut bientôt soumis toute la Babylonie ; et, en la parcourant, il admira surtout dans la province d'Ecbatane un gouffre d'où sortaient continuellement, comme d'une source

inépuisable, des ruisseaux de feu. Il vit avec le même étonnement une source de naphte [1] si abondante, qu'en se débordant elle formait, non loin de ce gouffre, un lac considérable. Le naphte ressemble au bitume; il a aussi une telle analogie avec le feu, qu'avant même de toucher à la flamme, il s'allume à l'éclat seul qu'elle jette et embrase l'air qui se trouve entre deux. Les Barbares, pour faire connaître au roi la nature et la force de cette matière, en arrosèrent la rue qui menait au palais; et, se plaçant à un des bouts à l'entrée de la nuit, ils approchèrent leurs flambeaux des gouttes de ce fluide qu'ils y avaient répandues. À peine les premières gouttes eurent pris feu, que la flamme se communiqua à l'autre bout avec une rapidité que la pensée pouvait à peine suivre, et la rue parut embrasée dans toute sa longueur. Alexandre avait alors auprès de lui un Athénien nommé Athénophane, qui, accoutumé à le servir au bain et à lui frotter le corps d'huile, s'entendait mieux qu'aucun de ceux qui lui rendaient le même service à l'amuser et à le divertir de ses affaires. Un jour qu'un jeune garçon, nommé Stéphanus, mal fait et d'une figure ridicule, mais qui chantait agréablement, se trouvait dans la chambre du bain : « Seigneur, dit au roi Athénophane,

[1] Le naphte est un bitume ou une huile très-fluide. Il y en a de plus ou moins coloré; il s'en trouve qui a la légèreté, la blancheur et la limpidité de l'esprit-de-vin. On ne trouve le naphte que dans le voisinage des terrains, ou dans des terrains mêmes qui brûlent ou qui ont brûlé autrefois; et partout où l'on trouve du naphte pur, volatil et très-inflammable, on peut être assuré que le feu est actuellement sous la terre d'où il découle : car il perd de sa légèreté et de sa volatilité avec le temps, par le froid et en vieillissant. Il est produit par les embrasements souterrains, et par la combustion des bitumes et du charbon de terre, auxquels le naphte doit son origine. Le bitume, dont, comme on l'a dit, le naphte est une espèce, le bitume le plus anciennement connu est l'asphalte ou bitume de Judée; on le tirait du lac Asphaltite ou de Judée. On en trouvait des sources abondantes aux environs de Babylone. Il était devenu l'objet d'un commerce considérable. L'Egypte surtout en faisait la principale matière de ses embaumements. Le pétrole, qui n'est qu'un bitume fluide et moins grossier, se trouve partout. Le naphte est plus rare; cependant on en recueille à Modène, et plus abondamment encore sur la surface de la mer, aux environs du Vésuve, dans le temps des éruptions de ce volcan.

« voulez-vous que nous fassions sur Stéphanus l'essai du « naphte? Si le feu s'allume sur lui et qu'il ne s'éteigne pas, « j'avouerai que sa force est admirable et que rien ne peut la « surmonter. » Le jeune homme s'offrit volontiers pour faire cette épreuve ; et à peine il eut été frotté de naphte, à peine cette matière eut touché son corps, qu'il fût environné de flammes et qu'il parut tout en feu. Alexandre en eut une frayeur extrême ; et si, par bonheur, il ne s'était pas trouvé là plusieurs garçons de service, qui avaient sous la main des vases pleins d'eau pour le bain du roi, le secours n'aurait pu prévenir la rapidité de la flamme, ni empêcher que Stéphanus ne fût entièrement brûlé. Encore eut-on beaucoup de peine à éteindre le feu qui avait gagné tout son corps ; et ce jeune homme en fut malade le reste de sa vie.

L. Ce n'est donc pas sans vraissemblance que quelques auteurs, voulant ramener la fable à la vérité, prétendent que le naphte est la drogue dont Médée se servit pour frotter la couronne et le voile dont il est si fort question dans les tragédies ; car le feu n'en sortit pas naturellement et de lui-même ; mais dès qu'on en eut approché la flamme, par une sorte d'attraction elle s'y communiqua avec tant de rapidité, que l'œil pouvait à peine l'apercevoir. Quand les rayons du feu et ses émanations partent de loin, les corps qu'ils touchent ne reçoivent que la lumière et la chaleur ; mais, quand ils rencontrent des corps qui, avec une extrême sécheresse, contiennent un air subtil, une substance onctueuse et abondante, alors ils s'attachent à la faculté ignée qui réside dans ces corps, l'attirent facilement et enflamment subitement la matière qu'ils trouvent disposée à recevoir leur action. On n'est pas certain encore comment le naphte est produit ; on ignore si c'est une sorte de bitume liquide, ou plutôt si ce n'est pas un fluide d'une nature différente, qui, coulant de ce sol naturellement gras et pénétré de feu, sert d'aliment à la flamme ; car le terrain de la Babylonie est imprégné de feu, et souvent on voit les grains d'orge sauter et bondir plusieurs fois dans l'air;

on dirait que le sol, agité par les substances ignées qu'il recèle dans son sein, a une sorte de pouls qui le fait tressaillir : aussi, dans les grandes chaleurs, les habitants sont-ils obligés de coucher sur des outres remplies d'eau. Harpalus, qu'Alexandre laissa pour gouverner ce pays, curieux d'orner le palais du roi et les promenades publiques des plantes de la Grèce, parvint à les y naturaliser toutes, excepté le lierre, que le sol repoussa constamment et qu'il fut impossible d'y acclimater ; car le terrain est brûlant et le lierre aime le froid. Ces sortes de digressions, renfermées dans de justes bornes, ne déplairont pas sans doute aux lecteurs même les plus difficiles.

LI. Alexandre, s'étant rendu maître de Suse, trouva dans le château de cette ville quarante mille talents d'argent monnayé [1], et une quantité innombrable de meubles et d'effets précieux de toute espèce; entre autres cinq mille talents [2] de pourpre d'Hermione, qu'on y avait amassée pendant l'espace de cent quatre-vingt-dix ans et qui conservait encore toute sa fleur et tout son éclat : cela vient, dit-on, de ce que la teinture en écarlate s'y faisait avec du miel, et la teinture en blanc avec l'huile la plus blanche; on en voit aujourd'hui d'aussi anciennes qui ont encore toute leur fraîcheur et toute leur vivacité. Dinon [3] rapporte que les rois de Perse faisaient venir de l'eau du Nil et de l'Ister [4], qu'ils mettaient en dépôt à Gaza avec leurs autres trésors, pour montrer que l'étendue de leur empire embrassait presque toute la terre. La Perse est un pays très-rude et d'un abord difficile ; d'ailleurs, depuis que Darius s'y était retiré après sa fuite, elle était gardée par les plus vaillants des Perses. Un homme qui, né d'un père lycien et d'une mère persane, parlait fort bien les deux langues, servit de guide à Alexandre et l'y fit entrer par un détour peu considérable : on dit que ce guide lui avait été prédit dans son enfance

[1] Environ deux cents millions; d'autres portent la somme jusqu'au triple. — [2] C'était un poids de soixante livres. — [3] Père de Clitarque, qui accompagna Alexandre dans ses expéditions. — [4] Le Danube.

par la Pythie, qui annonça qu'un Lycien le conduirait en Perse. Il se fit là un carnage horrible des prisonniers. Alexandre, qui, d'après ce qu'il a écrit lui-même, crut que son intérêt exigeait cette mesure rigoureuse, donna l'ordre de passer tous les hommes au fil de l'épée. Il trouva dans la Perse autant d'or et d'argent monnayé qu'à Suse; il le fit emporter, avec toutes les autres richesses, sur vingt mille mulets et cinq mille chameaux. Alexandre, en entrant dans le palais de Persépolis, vit un grande statue de Xerxès que la foule, qui se pressait pour l'accompagner, avait renversée : il s'arrêta, et lui adressant la parole comme si elle eût été animée : « Dois-je « passer outre et te laisser étendu par terre, pour te punir de « la guerre que tu as faite aux Grecs? ou te relèverai-je par « estime pour ta grandeur d'âme et pour tes autres qualités ? » Après être resté longtemps pensif, sans rien dire, il passa outre. Comme ses troupes avaient besoin de se refaire et qu'on était dans l'hiver, il y séjourna quatre mois. La première fois qu'il s'assit sur le trône des rois de Perse, sous un dais d'or, Démarate de Corinthe, qui avait été l'intime ami de Philippe, et qui aimait tendrement Alexandre, se mit à pleurer comme un bon vieillard et donna des regrets à ceux des Grecs qui, ayant péri dans les combats, avaient été privés du plus grand plaisir dont ils eussent pu jouir, celui de voir Alexandre assis sur le trône de Darius [1].

LII. Ce prince, avant de marcher contre Darius, qu'il se disposait à poursuivre, donna à ses courtisans un grand festin, dans lequel il s'abandonna tellement à la débauche, que les femmes mêmes y vinrent boire et se réjouir avec leurs amants. La plus célèbre de ces femmes était la courtisane Thaïs, née dans l'Attique et alors maîtresse de Ptolémée, celui qui fut depuis roi d'Égypte. Après avoir loué infiniment Alexandre et s'être permis même quelques plaisanteries, elle s'avança, dans la chaleur du vin, jusqu'à lui tenir un discours assez conforme à l'esprit de sa patrie, mais bien au-dessus de son état. « Je suis,

[1] *Voy.* la Vie d'Agésilas, chap. XVII.

« lui dit-elle, bien payée des peines que j'ai souffertes en er-
« rant par toute l'Asie, lorsque j'ai la satisfaction d'insulter
« aujourd'hui à l'orgueil des rois de Perse ; mais ma joie
« serait bien plus grande, si je pouvais, en masque, brûler le
« palais de ce Xerxès qui brûla la ville d'Athènes, et y mettre
« moi-même le feu en présence du roi, pour faire dire partout
« que les femmes qui étaient dans le camp d'Alexandre avaient
« mieux vengé la Grèce de tant de maux qu'elle avait essuyés
« de la part des Perses, que tous les généraux qui ont com-
« battu pour elle et sur terre et sur mer. » Ce discours fut accueilli avec des cris et des applaudissements redoublés : tous les courtisans s'excitèrent les uns les autres ; et le roi lui-même, entraîné par leur invitation et par leur exemple, se lève de table avec précipitation, et, la couronne de fleurs sur la tête, une torche à la main, il marche à la tête de tous les convives, qui, en dansant et poussant de grands cris, vont environner le palais. Tous les autres Macédoniens, informés de ce qu'on allait faire, accourent avec des flambeaux, pleins de joie, dans la pensée qu'ils eurent qu'Alexandre avait le projet de retourner en Macédoine et ne voulait plus rester parmi les Barbares, puisqu'il brûlait et détruisait lui-même le palais de leurs rois. Voilà comment les uns racontent que cet incendie eut lieu ; d'autres disent qu'Alexandre mit le feu à ce palais, de dessein formé ; mais tous conviennent qu'il s'en repentit promptement et qu'il ordonna de l'éteindre[1].

LIII. Alexandre, né généreux, donna toujours avec plus de libéralité, à mesure que sa puissance et ses richesses augmentèrent ; il accompagnait ses présents de ces témoignages de bienveillance qui seuls font le véritable prix du bienfait : j'en rapporterai quelques exemples. Ariston, qui commandait les Péoniens, ayant tué un ennemi, en apporta la tête aux pieds

[1] Les ruines de ce fameux palais subsistent encore. M. de Sainte-Croix le prouve dans ses notes, p. 286, contre le sentiment de M. le comte de Caylus, qui croit que celles qui sont actuellement à Persépolis ne peuvent être celles de l'ancien palais des rois de Perse.

du roi, en lui disant : « Seigneur, cette sorte de présent est ré- « compensée parmi nous d'une coupe d'or. — Oui, d'une « coupe vide, repartit Alexandre ; mais moi, je vous la donne « pleine de vin, et je vous porte la santé. » Un Macédonien qui conduisait un mulet chargé de l'or du roi, voyant cet animal si fatigué, qu'il ne pouvait plus se soutenir, mit la charge sur son dos ; Alexandre, qui le vit plier sous le poids, et prêt à jeter le fardeau, apprenant ce qu'il avait fait : « Mon ami, « lui dit-il, ne te fatigue pas plus qu'il ne faut ; fais seulement « en sorte de porter cet argent jusque chez toi, car je te le « donne. » En général, il savait plus mauvais gré à ceux qui refusaient ses présents, qu'à ceux qui lui en demandaient. Il écrivit à Phocion qu'il ne le regarderait plus comme son ami, s'il continuait à refuser ses bienfaits. Un jeune homme, nommé Sérapion, lui ramassait les balles au jeu de paume ; et comme il ne demandait jamais rien, Alexandre ne pensait pas à lui donner. Un jour que le roi jouait, Sérapion jetait toujours la balle aux autres joueurs : « Tu ne me la donnes donc pas, « lui dit Alexandre. — Seigneur, lui répondit Sérapion, vous « ne me la demandez pas. » Le roi se mit à rire et lui fit depuis beaucoup de présents. Un certain Protéas, homme plaisant, et qui, à table, divertissait le roi par ses railleries, avait encouru son indignation. Les courtisans ayant sollicité son pardon, et lui-même le demandant avec larmes, Alexandre dit qu'il lui rendait ses bonnes grâces. « Seigneur, lui répondit « Protéas, daignez d'abord m'en donner un gage. » Alexandre lui fit donner cinq talents [1].

LIV. On peut juger à quel excès il portait sa libéralité envers ses amis et ses gardes, par une lettre qu'Olympias lui écrivit à ce sujet. « J'approuve fort, lui disait-elle, que vous « fassiez du bien à vos amis ; ces libéralités vous honorent ; « mais vous les égalez à des rois, et vous leur donnez ainsi « le moyen de se faire beaucoup de partisans, en vous les « ôtant à vous-même. » Comme Olympias lui donnait sou-

[1] Environ vingt-cinq mille livres.

vent cet avis dans ses lettres, il ne les communiqua plus à personne : une fois seulement qu'il venait d'en ouvrir une, Éphestion s'approcha et la lut avec lui, comme il avait coutume de faire; Alexandre ne l'en empêcha point, mais il tira son anneau du doigt et en mit le cachet sur la bouche d'Éphestion. Mazée, qui avait joui de la plus grande faveur auprès de Darius, avait un fils pourvu d'un grand gouvernement; Alexandre lui en donna un second plus considérable, que ce jeune homme refusa. « Seigneur, lui dit-il, nous n'avions autrefois qu'un Darius, et vous faites aujourd'hui plusieurs « Alexandres. » Il fit présent à Parménion de la maison de Bagoas, dans laquelle ce général trouva, dit-on, pour mille talents[1] des meubles de Suse. Il écrivit à Antipater de prendre des gardes, parce qu'on voulait attenter à sa vie. Il combla sa mère des plus riches présents; mais il ne souffrit jamais qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle gouvernât. Lorsqu'elle s'en plaignit, il supporta doucement sa mauvaise humeur. Antipater lui ayant écrit une longue lettre contre Olympias, il dit, après l'avoir lue : « Antipater ne sait pas que dix mille « lettres pareilles sont effacées par une larme d'une mère. »

LV. Il voyait ses courtisans, livrés à un luxe excessif, mener la vie la plus voluptueuse et la plus recherchée. Agnon de Téos avait des clous d'argent à ses pantoufles; Léonatus faisait venir, sur plusieurs chameaux, de la poussière d'Égypte, pour s'en servir à ses exercices; Philotas avait pour la chasse des toiles qui embrassaient un espace de cent stades[2]; le plus grand nombre d'entre eux employait, pour les bains et les étuves, les essences les plus précieuses, et très-peu se servaient d'huile; ils traînaient à leur suite des troupes de baigneurs et de valets de chambre pour faire leurs lits. Il les en reprit avec autant de douceur que de sagesse. « Je m'étonne, « leur dit-il, qu'après avoir livré tant et de si grands com- « bats, vous ayez oublié que ceux qui se sont fatigués dorment « d'un sommeil plus doux que ceux qui vivent dans l'inaction.

[1] Cinq millions. — [2] Cinq de nos lieues.

« Ne voyez-vous pas, en comparant votre genre de vie avec « celui des Perses, que rien n'est plus servile que de vivre « dans le luxe ; rien de plus digne d'un roi que le travail ? Et « comment un officier pourra-t-il s'assujettir à panser lui- « même son cheval, à fourbir sa lance ou son casque, lors- « qu'il aura perdu l'habitude d'employer ses mains au soin « de son propre corps, qui est ce qui le touche de plus près ? « Ignorez-vous que le moyen de rendre nos victoires durables, « c'est de ne pas imiter les vaincus ? » Dès ce moment, il se livra plus qu'il n'avait fait encore aux fatigues de la guerre et de la chasse, et s'exposa sans ménagement aux plus grands dangers ; aussi un ambassadeur de Sparte l'ayant vu terrasser un lion énorme : « Alexandre, lui dit-il, vous avez com- « battu avec beaucoup de gloire contre ce lion pour la « royauté. » Cratère consacra dans la suite cette chasse au temple de Delphes ; il y fit placer les statues du lion et des chiens, celle d'Alexandre, qui terrassait le lion, et la sienne où il était représenté allant à son secours. Elles étaient toutes de bronze et avaient été jetées en fonte, les unes par Lysippe, et les autres par Léocharès.

LVI. C'est ainsi qu'Alexandre, pour s'animer lui-même à la vertu et y exciter les autres, bravait les plus grands périls ; mais ses courtisans, à qui leur faste et leurs richesses faisaient désirer une vie oisive et voluptueuse, ne pouvaient plus supporter la fatigue des voyages et des expéditions militaires; ils en vinrent même jusqu'à murmurer contre Alexandre et à mal parler de lui. Il souffrit d'abord ces plaintes avec beaucoup de douceur : « Il est d'un roi, disait-il, d'entendre dire « du mal de soi, par ceux mêmes qu'il a comblés de biens. » Il continuait cependant à faire éclater, jusque dans ses moindres bienfaits, sa bienveillance et son estime pour ses amis : en voici quelques traits. Il écrivit à Peucestas pour se plaindre de ce qu'ayant été mordu par un ours, il avait fait part à ses amis de son accident, et ne lui en avait rien mandé. « Maintenant, « du moins, ajoutait-il, faites-moi savoir comment vous êtes ; et

« si quelqu'un de ceux qui chassaient avec vous ne vous a pas « abandonné dans ce péril, afin que je l'en punisse. » Éphestion était absent pour quelques affaires : Alexandre lui écrivit que, pendant qu'il s'amusait avec ses amis à la chasse de l'ichneumon, Cratère, qui s'était trouvé devant la javeline de Perdiccas, avait eu les deux cuisses percées. Peucestas ayant été guéri d'une grande maladie, Alexandre écrivit à son médecin Alexippe pour l'en remercier. Dans une maladie de Cratère, le roi, pendant son sommeil, eut une vision, d'après laquelle il fit des sacrifices pour sa guérison, et lui ordonna d'en faire de son côté. Il écrivit en même temps à Pausanias, médecin de Cratère, qui voulait purger le malade avec de l'ellébore, pour lui témoigner son inquiétude et lui recommander de prendre bien garde à la médecine qu'il lui donnerait. Il fit mettre en prison Éphialte et Cissus, qui, les premiers, lui apprirent la fuite d'Harpalus, parce qu'il les regarda comme des calomniateurs. On avait dressé par son ordre une liste des vieillards et des infirmes pour les renvoyer en Grèce ; un certain Eurylochus d'Égée s'était fait inscrire sur le rôle des invalides ; mais ensuite, convaincu de n'avoir aucune infirmité, il avoua qu'ayant du goût pour une femme nommée Télésilla qui s'en retournait, il avait voulu l'accompagner jusqu'à la mer. Alexandre lui demanda de quelle condition était cette femme ; et Eurylochus lui ayant répondu que c'était une courtisane de condition libre : « Mon ami, lui dit Alexandre, je « désire favoriser ton amour ; mais, puisque Télésilla est de « condition libre, vois comment nous pourrons, ou par des « présents ou par des prières, lui persuader de rester. »

LVII. On ne saurait refuser son admiration à un prince qui porte jusqu'à de si petits détails son affection pour ses amis. Par exemple, il ordonna de faire la recherche la plus exacte d'un esclave de Séleucus, qui s'était enfui en Cilicie ; il loua Peucestas d'avoir fait arrêter Nicon, un des esclaves de Cratère ; il écrivit à Mégabyse de faire son possible pour prendre un esclave qui s'était réfugié dans un temple, en l'obligeant,

s'il le pouvait, de sortir de son asile, mais lui défendant de mettre la main sur lui tant qu'il y serait. Dans les commencements de son règne, quand il jugeait des affaires criminelles, il bouchait une de ses oreilles pendant que l'accusateur parlait, afin de la conserver libre de toute prévention pour entendre l'accusé. Dans la suite, il fut aigri par le grand nombre d'accusations qu'on portait devant lui; il en trouva tant de vraies, qu'elles lui firent croire celles même qui étaient fausses; mais rien ne le mettait plus hors de lui-même, et ne le rendait plus inexorable, que d'apprendre qu'on avait mal parlé de lui; il faisait voir alors qu'il préférait sa réputation à sa vie, et à l'empire même.

LVIII. Cependant il se mit à la poursuite de Darius, dans l'intention de le combattre encore; mais, informé que Bessus était maître de sa personne, il renvoya les Thessaliens dans leur pays, et leur donna, outre leur solde, une gratification de deux mille talents[1]. En poursuivant Bessus, il fit à cheval, en onze jours, trois mille trois cents stades[2]. Cette marche forcée et surtout la disette d'eau accablèrent de fatigue la plupart de ceux qui le suivaient. Un jour il rencontra des Macédoniens qui portaient de l'eau dans des outres sur des mulets, et qui, le voyant, à l'heure de midi, cruellement tourmenté par la soif, remplirent d'eau un casque et la lui apportèrent. Alexandre leur demanda à qui ils portaient cette eau : « A nos enfants, « répondirent-ils; mais si nous perdons ceux-ci, nous en au« rons assez d'autres tant que vous serez en vie. » Il prit le casque de leurs mains, et, regardant autour de lui tous ses cavaliers, qui, la tête penchée, avaient les yeux fixés sur cette boisson, il la rendit à ceux qui l'avaient apportée, sans en boire une goutte, et les remercia de leur zèle : « Si j'en buvais « seul, ajouta-t-il, ces gens-ci perdraient courage. » Les cavaliers, admirant sa tempérance et sa grandeur d'âme, lui crièrent de les mener partout où il voudrait et piquèrent leurs

[1] Dix millions de notre monnaie.

[2] Ce nombre de stades, à vingt stades par lieue, fait cent soixante-cinq lieues.

chevaux, en disant qu'ils n'avaient plus ni lassitude, ni soif, et qu'ils ne se croiraient pas mortels tant qu'ils auraient un tel roi à leur tête.

LIX. Ils avaient tous le même désir de le suivre; mais il n'y en eut que soixante qui purent arriver avec lui au camp des ennemis. Là, ayant passé sur des tas d'or et d'argent répandus à terre et à travers une grande quantité de chariots remplis de femmes et d'enfants, qui n'avaient pas de conducteurs, ils couraient à toute bride vers les escadrons les plus avancés, où ils pensaient que devait être Darius. Ils le trouvèrent enfin, couché dans son char, le corps percé de javelots et sur le point d'expirer. Dans cet état, il demanda à boire; et, ayant bu de l'eau fraîche que Polystrate lui donna : « Mon « ami, lui dit-il, c'est pour moi le comble du malheur, que « d'avoir reçu de toi un tel bienfait, sans pouvoir le recon- « naître; mais Alexandre t'en donnera la récompense; et les « dieux récompenseront Alexandre de la douceur qu'il a té- « moignée à ma mère, à ma femme et à mes enfants; mets « pour moi ta main dans la sienne, comme un gage de ma « reconnaissance. » En finissant ces mots, il mit sa main dans celle de Polystrate et il expira. Alexandre arriva dans ce moment et donna toutes les marques de la douleur la plus vive; il détacha son manteau, le jeta sur le corps de Darius et l'enveloppa. Dans la suite, s'étant saisi de Bessus, il le punit du dernier supplice; il fit courber, avec effort, des arbres très-droits l'un vers l'autre; on attacha à chacun des arbres un membre de son corps, et on laissa reprendre leur situation naturelle à ces arbres, qui en se redressant avec violence, emportèrent chacun le membre qui y était attaché : il ordonna ensuite qu'on embaumât le corps de Darius avec toute la magnificence due à son rang, après quoi il le renvoya à sa mère, et reçut son frère Oxathrès au nombre de ses amis.

LX. De là il descendit dans l'Hyrcanie avec l'élite de son armée et vit la mer Caspienne, qu'il jugea aussi grande que le Pont-Euxin, mais dont l'eau est plus douce que celle des

autres mers. Il ne put acquérir aucune connaissance certaine sur la nature de cette mer ; il conjectura seulement que c'était un lac formé par l'écoulement des Palus-Méotides : cependant les physiciens savaient à cet égard la vérité ; car, bien avant l'expédition d'Alexandre dans ces contrées, ils avaient dit que des quatre golfes qui, de la mer extérieure, entrent dans les terres, le plus septentrional est la mer d'Hyrcanie, qu'on appelle aussi mer Caspienne. Ce fut là que quelques Barbares ayant rencontré ceux qui conduisaient son cheval Bucéphale, le leur enlevèrent. Cette perte l'affecta vivement ; il envoya sur-le-champ un héraut à ces Barbares et les fit menacer, s'ils ne lui renvoyaient pas son cheval, de les passer tous au fil de l'épée, avec leurs femmes et leurs enfants. Les Barbares, en le lui ramenant, lui livrèrent toutes leurs villes ; Alexandre les traita avec beaucoup de douceur et paya la rançon de son cheval à ceux qui l'avaient pris.

LXI. De l'Hyrcanie il alla dans la Parthienne : et, comme il y jouissait d'un grand loisir, il prit pour la première fois l'habillement des Barbares, soit qu'il crût que cette conformité aux lois et aux coutumes du pays serait le plus puissant moyen d'en apprivoiser les habitants, soit qu'il cherchât à sonder les Macédoniens sur l'usage de l'adoration qu'il voulait introduire parmi eux, en les accoutumant peu à peu à ce changement d'habit et aux manières des Barbares. Cependant il n'adopta pas tout le costume des Mèdes, qui lui parut trop étrange et trop barbare ; il ne prit ni le caleçon, ni la robe traînante, ni la tiare [1], mais un habillement qui tenait le milieu entre celui des Perses et celui des Mèdes, et qui, moins fastueux que ce dernier, était plus majestueux que l'habit des

[1] Les auteurs parlent diversement de la première espèce d'habillement que Plutarque désigne ici. Hésychius et Suidas disent que c'étaient des hauts-de-chausses, ou bien des brodequins et même des souliers. Le second mot du texte exprime une robe à la façon des Perses ; la tiare était l'habillement de l'été, mais les rois la portaient droite, et les autres courbée. On croit qu'elle ressemblait un peu au turban que les Turcs et les Perses portent encore aujourd'hui.

Perses. Il ne s'en servit d'abord que lorsqu'il parlait aux Barbares, ou quand il était en particulier avec ses plus intimes amis. Il le porta ensuite en public et dans son palais lorsqu'il donnait ses audiences. Ce changement déplaisait fort aux Macédoniens ; mais l'admiration dont ils étaient remplis pour ses autres vertus les rendait indulgents sur ce qu'il donnait au plaisir et à la vanité : lui qui, déjà couvert de cicatrices, venait encore d'être blessé d'une flèche qui lui avait cassé et fait tomber le petit os de la jambe ; qui, dans une autre occasion, avait été frappé au cou d'une pierre, dont le coup lui avait causé un long éblouissement ; et, malgré tous ces accidents, il ne cessait de s'exposer sans ménagement aux plus grands dangers. Tout récemment encore, il venait de passer le fleuve Orexartes, qu'il prenait pour le Tanaïs ; et, après avoir mis en fuite les Scythes, il les avait poursuivis pendant plus de cent stades [1], quoiqu'il fût très-affaibli par la dyssenterie. Ce fut là que la reine des Amazones vint le trouver, suivant le rapport de la plupart des historiens, entre autres de Clitarque, de Polycrite, d'Antigone, d'Onésicritus et d'Ister ; mais Aristobule, Charès de la ville de Théangèle, Ptolémée, Anticlides, Philon le Thébain, Philippe de Théangèle ; et, outre ceux-là, Hécatée d'Érétrie, Philippe de Chalcis et Duris de Samos, assurent tous que cette visite est une pure fable : Alexandre lui-même semble autoriser leur sentiment dans une de ses lettres à Antipater, qui contenait un récit exact de tout ce qui s'était passé dans cette expédition ; il lui dit que le roi des Scythes lui avait offert sa fille en mariage, mais il ne dit pas un mot de l'Amazone. On ajoute que, plusieurs années après, Onésicritus lisant à Lysimaque, qui était déjà roi, le quatrième livre de son *Histoire d'Alexandre*, dans lequel il racontait la visite de l'Amazone, Lysimaque lui dit en souriant : « Et moi, où « étais-je donc alors? » Au reste, qu'on croie ce fait ou qu'on le rejette, on n'en aura ni plus ni moins d'admiration pour Alexandre.

[1] Environ cinq lieues.

LXII. Comme il craignait que les Macédoniens n'eussent pas le courage de le suivre dans ce qui lui restait à faire de son expédition, il laissa dans le pays la plus grande partie de son armée; et, avec l'élite de ses troupes, qui montaient à vingt mille hommes de pied et à trois mille chevaux, il se jeta dans l'Hyrcanie. Mais avant le départ, il leur représenta que jusqu'alors les Barbares ne les avaient, pour ainsi dire, vus qu'en songe; que si, contents d'avoir jeté l'alarme dans l'Asie, ils s'en retournaient en Macédoine, les mêmes Barbares tomberaient sur eux dans leur retraite comme sur des femmes. Ce« pendant, ajouta-t-il, je permets de se retirer à tous ceux qui « le voudront; mais je prendrai contre eux les dieux à témoin « que, lorsque je pouvais soumettre la terre entière aux Ma« cédoniens, ils m'ont abandonné, moi, mes amis et quelques « soldats qui avaient voulu partager ma fortune. » Il rapportait ce discours, presque dans les mêmes termes, en écrivant à Antipater; et il y ajoutait qu'aussitôt qu'il eut fini de parler, ils s'écrièrent tous qu'il pouvait les mener en quelque lieu que ce fût de la terre habitable.

LXIII. Dès que cet essai eut réussi sur ces premiers, il ne fut pas difficile d'entraîner la multitude, qui suivit sans peine leur exemple. Alors Alexandre se rapprocha davantage des mœurs et des manières des Barbares : il s'appliqua aussi à les lier eux-mêmes aux usages des Macédoniens, dans la pensée que ce mélange et cette communication réciproque des mœurs des deux peuples, en cimentant leur bienveillance mutuelle, contribueraient plus que la force à affermir sa puissance, quand il se serait éloigné des Barbares. Il choisit donc parmi eux trente mille jeunes gens, qu'il fit instruire dans les lettres grecques et former aux exercices militaires des Macédoniens; il leur donna plusieurs maîtres chargés de diriger leur éducation. Pour son mariage avec Roxane, l'amour seul en forma le lien. Il la vit dans un festin, chez le satrape Cohortanus, et il la trouva si belle, si aimable, qu'il se détermina à l'épouser. Cependant cette alliance parut assez convenable à l'état pré-

sent de ses affaires ; elle inspira aux Barbares beaucoup plus de confiance en lui, et ils conçurent la plus vive affection pour un prince qui portait si loin la continence, que la seule femme dont il fût devenu amoureux, il n'avait voulu se l'unir que par un mariage légitime.

LXIV. Des deux meilleurs amis qu'il avait, Éphestion et Cratère, le premier l'approuvait en tout et se conformait aux nouvelles manières qu'il avait adoptées ; l'autre restait toujours attaché aux usages de son pays. Alexandre donc se servait d'Éphestion pour faire connaître ses volontés aux Barbares, et de Cratère pour traiter avec les Grecs et les Macédoniens. En général, il avait plus d'amitié pour le premier, et plus d'estime pour le second ; persuadé, comme il le disait souvent, qu'Éphestion aimait Alexandre et que Cratère aimait le roi. Aussi ces deux courtisans avaient-ils l'un contre l'autre une jalousie secrète, qui dégénérait souvent en des querelles très-vives. Un jour, dans l'Inde, ils en vinrent aux mains et tirèrent l'épée ; leurs amis respectifs venaient pour les soutenir ; mais Alexandre, y étant accouru, réprimanda publiquement Éphestion, le traita d'imprudent et d'étourdi, qui ne sentait pas que si on lui ôtait Alexandre, il ne serait plus rien. Il fit aussi, en particulier, des reproches amers à Cratère, et, après les avoir réconciliés ensemble, il leur jura, par Jupiter Ammon et par les autres dieux, que, quoiqu'ils fussent les deux hommes qu'il chérissait le plus, s'il apprenait qu'ils eussent encore eu quelque querelle, il les tuerait tous deux, ou du moins celui qui aurait commencé la dispute. On assure que depuis cette menace ils ne firent et ne dirent plus rien l'un contre l'autre, même en plaisantant.

LXV. Philotas, fils de Parménion, était, de tous ses officiers, celui qui avait la plus grande considération parmi les Macédoniens ; il la devait à son courage et à sa patience dans les travaux ; après Alexandre seul, personne n'était ni si libéral, ni si tendrement attaché à ses amis. Un d'entre eux lui ayant un jour demandé de l'argent, il commanda qu'on le lui don-

nât. Son intendant répondit qu'il n'en avait pas : « Eh ! quoi, « repartit brusquement Philotas, n'as-tu donc à moi ni vais-« selle d'argent, ni aucun autre meuble? » Mais, plein de faste et de hauteur, il faisait dans ses habits et dans son équipage beaucoup plus de dépenses qu'il ne convenait à un particulier. Alors même, affectant dans toutes ses manières une grandeur et une magnificence bien au-dessus de son état, sans y mettre ni mesure ni grâce, d'un air gauche et déplacé, il se rendit suspect et excita contre lui l'envie. Aussi son père Parménion lui disait-il quelquefois : « Mon fils, fais-toi « plus petit. » Depuis longtemps on le décriait auprès d'Alexandre. Lorsque, après la défaite de Darius en Cilicie, on s'empara de toutes les richesses qui étaient à Damas, il se trouva parmi les prisonniers qu'on amena dans le camp une jeune femme de Pydne, nommée Antigone, remarquable par sa beauté; Philotas l'avait eue en partage ; jeune et amoureux, il se permettait devant elle, lorsqu'il était pris de vin, des propos ambitieux et des fanfaronades de soldat : il s'attribuait à lui-même et à son père les plus belles actions de toute cette guerre, et disait qu'Alexandre n'était qu'un jeune homme, qui devait à leurs services le titre de roi. Cette femme rapporta ces propos à un de ses amis, celui-ci à un autre, comme il arrive toujours, et ils parvinrent jusqu'à Cratère, qui, prenant aussitôt Antigone, la mena secrètement à Alexandre. Ce prince, ayant tout su d'elle-même, lui ordonna de continuer ses liaisons avec Philotas et de venir lui rendre compte de tout ce qu'elle aurait entendu. Philotas, qui ne se doutait pas du piége qu'on lui avait tendu, vivait avec Antigone dans la même intimité, et, par ressentiment ou par vaine gloire, il tenait tous les jours, sur le compte du roi, les propos les plus indiscrets. Alexandre, quoique il eût de fortes délations contre Philotas, attendit cependant encore avec patience sans rien dire, soit par la confiance qu'il avait dans l'attachement de Parménion pour son roi, soit qu'il craignît la réputation et la puissance de l'un et de l'autre.

LXVI. Vers ce même temps, un Macédonien nommé Lymnus, de la ville de Chalestra, forma contre Alexandre une conspiration dans laquelle il voulut faire entrer un jeune homme appelé Nicomachus, qu'il aimait avec passion. Ce jeune homme, s'y étant refusé, fit part de ce complot à son frère Balinus, qui sur-le-champ alla trouver Philotas et le pressa de les introduire auprès d'Alexandre, à qui ils avaient à communiquer des choses importantes, dont il fallait qu'il fût promptement instruit. Philotas, je ne sais pourquoi, car on n'a sur cela rien de certain, refusa de les y conduire, sous prétexte que le roi avait des affaires de la plus grande importance. Un second refus leur rendit Philotas suspect, et ils s'adressèrent à un autre officier d'Alexandre, qui les introduisit chez le prince. Ils lui découvrirent d'abord la conjuration de Lymnus et lui parlèrent ensuite, comme en passant, du peu d'attention que Philotas avait donné aux instances qu'ils lui avaient faites par deux fois de les présenter au roi. Alexandre fut très-irrité de ce double refus; mais, quand on vint lui dire que l'officier chargé d'arrêter Lymnus l'avait tué, parce qu'il s'était mis en défense, il fut encore plus troublé par la pensée que cette mort lui enlevait les preuves de la conspiration. Son ressentiment contre Philotas enhardit ceux qui haïssaient depuis longtemps cet officier; ils commencèrent à dire ouvertement que c'était, de la part du roi, une négligence étonnante de croire qu'un Lymnus, un misérable Chalestrien, eût formé seul une entreprise si hardie; qu'il n'était que le ministre ou plutôt l'instrument passif d'une main plus puissante; qu'il fallait, pour trouver la source de la conjuration, remonter à ceux qui avaient eu tant d'intérêt à la tenir secrète.

LXVII. Quand ils virent qu'Alexandre ouvrait l'oreille aux soupçons qu'on voulait lui donner, ils accumulèrent tant d'accusations contre Philotas, qu'il fut arrêté et appliqué à la torture en présence des courtisans; Alexandre lui-même était caché derrière une tapisserie, d'où il pouvait tout entendre.

Comme Philotas faisait à Éphestion les prières les plus basses pour le conjurer d'avoir pitié de lui : « Comment, dit Alexandre, avec tant de mollesse et de lâcheté, as-tu pu, Philotas, concevoir un projet si audacieux ? » Philotas n'eut pas plus tôt été mis à mort qu'Alexandre envoya des gens en Médie pour faire mourir Parménion, ce général qui avait eu tant de part aux exploits de Philippe ; qui, seul, ou du moins plus qu'aucun des anciens amis de ce prince, avait excité Alexandre à passer en Asie ; qui, de trois fils qu'il avait à l'armée, après en avoir vu mourir deux avant lui dans les combats, périt avec le troisième. Ces cruelles exécutions rendirent Alexandre redoutable à la plupart de ses amis et surtout à Antipater, qui dépêcha secrètement vers les Étoliens, pour faire alliance avec eux. Ce peuple craignait Alexandre, parce que ce prince, en apprenant qu'ils avaient ruiné la ville des Éniades, avait dit que ce ne serait pas les enfants des Éniades, mais lui-même qui punirait les Étoliens.

LXVIII. Peu de temps après arriva le meurtre de Clitus, qui, au simple récit, paraît plus barbare que la mort de Philotas, et qui, considéré dans sa cause et dans ses circonstances, n'arriva pas de dessein prémédité, mais fut amené par la colère et l'ivresse du roi, qui donnèrent lieu à la malheureuse destinée de Clitus [1]. Quelques habitants des provinces maritimes avaient apporté au roi des fruits de la Grèce. Alexandre, admirant leur fraîcheur et leur beauté, fit appeler Clitus, pour les lui montrer et lui en donner sa part. Clitus, occupé alors d'un sacrifice, le quitta sur-le-champ pour se rendre aux ordres du roi, et fut suivi par trois des moutons sur lesquels on avait déjà fait les libations d'usage. Quand Alexandre sut cette particularité, il consulta les devins Aristandre et Cléomantis de Lacédémone, qui déclarèrent que c'était un très-mauvais signe. Le roi ordonna aussitôt qu'on fît des sacrifices pour la vie de Clitus, d'autant qu'il avait eu lui-même dans

[1] Il y a dans le texte : voici quelle en fut l'occasion.

son sommeil, trois jours auparavant, une vision étrange à son sujet. Il avait cru le voir, vêtu d'une robe noire, assis au milieu des enfants de Parménion, qui tous étaient morts. Clitus n'attendit pas la fin de son sacrifice et alla souper chez le roi, qui, ce jour-là, en avait fait un à Castor et à Pollux.

LXIX. On avait déjà bu avec excès, lorsqu'un des convives chanta des vers que Pranichus ou Piérion [1] avaient faits contre les capitaines macédoniens qui venaient d'être battus par les Barbares, et dans lesquels on les couvrait de honte et de ridicule. Les plus âgés des convives, indignés d'une pareille insulte, blâmaient également le poëte et le musicien; mais Alexandre et ses favoris, qui prenaient plaisir à les entendre, ordonnèrent au musicien de continuer. Clitus, naturellement âpre et fier, et déjà plein de vin, s'emportant plus que les autres, s'écria que c'était une indignité d'outrager ainsi, en présence de Barbares, et de Barbares ennemis, des capitaines macédoniens qui, à la vérité avaient été malheureux, mais qui valaient beaucoup mieux que ceux qui les insultaient. Alexandre lui ayant dit qu'il plaidait sa propre cause, en appelant malheur ce qui n'était que lâcheté, Clitus se leva brusquement : « C'est pourtant, répliqua-t-il, cette lâcheté qui « vous a sauvé la vie, lorsque, tout fils des dieux que vous « êtes, vous tourniez déjà le dos à l'épée de Spithridate. C'est « le sang des Macédoniens, ce sont leurs blessures qui vous « ont fait si grand, que, répudiant Philippe pour père, vous « prétendez être fils de Jupiter Ammon. » Alexandre vivement piqué de ce reproche : « Scélérat, s'écria-t-il, espères-tu « avoir longtemps sujet de te réjouir des propos que tu tiens « tous les jours contre moi, pour exciter les Macédoniens à « la révolte ? — En effet, Alexandre, repartit Clitus, n'avons-« nous pas bien à nous réjouir dès à présent, quand nous re-« cevons pour tous nos travaux de pareils salaires, et que « nous portons envie à ceux qui ont eu le bonheur de mou-

[1] Poëtes inconnus.

« rir avant d'avoir vu les Macédoniens déchirés par les « verges des Mèdes, et obligés, pour avoir accès auprès de « leur roi, d'implorer la protection des Perses! »

LXX. Pendant que Clitus parlait ainsi sans aucun ménagement, et qu'Alexandre, l'accablant d'injures, se levait pour courir sur lui, les plus vieux s'efforçaient d'apaiser le tumulte. Alexandre se tournant vers Xénodochus de Cardie et Artémius le Colophonien : « Ne vous semble-t-il pas, leur dit-il, que les « Grecs sont au milieu des Macédoniens comme les demi-dieux « parmi des bêtes sauvages? » Clitus, loin de céder, s'écrie qu'Alexandre n'a qu'à parler tout haut, ou qu'il ne doit pas appeler à sa table des hommes libres et pleins de franchise, mais vivre avec des Barbares et des esclaves qui ne feraient pas difficulté d'adorer sa ceinture persienne et sa robe blanche. Alexandre, n'étant plus maître de sa colère, lui jette à la tête une des pommes qui étaient sur la table, et cherche son épée; mais Aristophane, un de ses gardes, avait eu la précaution de l'ôter. Tous les autres convives l'entourent et le conjurent de se calmer. Mais, s'arrachant de leurs mains, il appelle ses gardes d'une voix forte, en langage macédonien, ce qui était le signe d'un grand mouvement, et il ordonne au trompette de sonner l'alarme. Comme celui-ci différait et refusait même d'obéir, le roi lui donna un coup de poing sur le visage. Ce trompette fut depuis généralement estimé pour avoir seul empêché que tout le camp ne prît l'alarme. Comme Clitus ne diminuait rien de sa fierté, ses amis l'obligèrent, quoique avec peine, à sortir de la salle; mais il y rentra sur-le-champ par une autre porte, en chantant avec autant de mépris que d'audace ce vers de l'*Andromaque* d'Euripide :

Quel usage pervers les Grecs ont introduit!

Alexandre désarme un de ses gardes, et, voyant Clitus passer à côté de lui en ouvrant la portière[1], il lui passe la javeline

[1] On voit par ce passage que l'usage des portières est d'une grande antiquité. Par les figures qui sont dans un manuscrit de Térence fort ancien, on voit qu'il y en avait presque à toutes les portes.

au travers du corps. Clitus pousse un profond soupir, semblable à un mugissement, et tombe mort aux pieds du roi.

LXXI. Aussitôt la colère d'Alexandre se dissipe : revenu à lui-même, et voyant tous ses officiers dans un morne silence, il arrache la javeline du corps de Clitus, et veut s'en frapper à la gorge, mais ses gardes lui arrêtent la main et l'emportent de force dans sa chambre. Il passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes ; et, quand il n'eut plus la force de crier, ni de se lamenter, il resta étendu par terre, sans proférer une parole, ne poussant que de profonds soupirs. Ses amis, craignant les suites de ce silence obstiné, forcèrent la porte et entrèrent dans sa chambre. Il ne fit aucune attention à ce qu'ils lui dirent. Le devin Aristandre, lui ayant rappelé le signe et la vision qu'il avait eus au sujet de Clitus, lui dit que tous les événements étaient réglés par les destins ; ce qui parut un peu le soulager. Les courtisans firent entrer Callisthène, parent d'Aristote, et Anaxarque de la ville d'Abdère. Callisthène essaya doucement de le calmer en le ramenant aux principes de la morale, et prit des détours pour s'insinuer dans son esprit, sans aigrir sa douleur. Anaxarque, qui, dès son entrée dans la philosophie, s'était ouvert une route nouvelle et qui passait pour traiter avec beaucoup de dédain et de fierté tous les autres philosophes, fut à peine entré dans la chambre du roi, que prenant un ton très-haut : « Le voilà donc, dit-il, cet Alexandre, « sur qui toute la terre a les yeux ouverts ! Le voilà étendu « à terre comme un esclave, fondant en larmes, craignant les « lois et la censure des hommes, lui qui doit être la loi même, « et la règle de toute justice ! Pourquoi a-t-il donc vaincu ? « Est-ce pour commander, pour régner en maître, ou pour « se laisser maîtriser par une vaine opinion ? Ignorez-vous, « ajouta-il, en s'adressant à lui-même, qu'on représente la « Justice et Thémis assises sur le trône de Jupiter pour nous « faire entendre que toutes les actions du prince sont justes, « légitimes ? » Anaxarque, par ces discours et par d'autres semblables, adoucit la douleur du roi ; mais il le rendit dur et

injuste. Il s'insinua d'ailleurs très-avant dans ses bonnes grâces, et le dégoûta de plus en plus de la conversation de Callisthène, dont l'austérité n'était déjà que trop odieuse à Alexandre.

LXXII. Un jour, à table, la conversation tomba sur les saisons et sur la température de l'air ; Callisthène trouvait, comme bien d'autres, que ce climat était plus froid que celui de la Grèce, et que les hivers y étaient plus rudes. Anaxarque soutenait avec obstination le contraire. « Vous ne sauriez disconvenir, lui dit Callisthène, que nous ne soyons dans un climat plus froid ; car en Grèce vous passiez l'hiver avec un simple manteau ; et ici, vous êtes couvert, même à table, de trois gros tapis. » Anaxarque fut vivement piqué de cette réponse ; mais, d'un autre côté, les sophistes et les flatteurs de la cour d'Alexandre étaient mortifiés de voir Callisthène recherché des jeunes gens pour son éloquence, et non moins agréable aux vieillards par sa conduite réglée, grave et modeste, qui confirmait le motif qu'on donnait à son voyage en Asie ; il n'était venu, disait-on, trouver Alexandre que pour obtenir de ramener ses concitoyens dans sa patrie et de la repeupler. Quoique sa réputation fût la principale cause de l'envie qu'on lui portait, il donna pourtant lieu quelquefois aux calomnies de ses ennemis, parce qu'il refusait souvent les invitations que le roi lui faisait de venir souper chez lui ; et, lorsqu'il y allait, son silence et sa gravité faisaient assez connaître qu'il n'approuvait rien de ce qu'on y faisait et qu'il n'y prenait aucun plaisir. Aussi Alexandre disait-il de lui :

Un sage est odieux, s'il ne l'est pour lui-même.

LXXIII. Un jour que Callisthène soupait chez Alexandre avec un grand nombre de convives, on le pria de faire, la coupe à la main, l'éloge des Macédoniens ; il traita ce sujet avec tant d'éloquence, que tous les assistants, s'étant levés de table, battirent des mains à l'envi, et lui jetèrent des couronnes. Alexandre, pour diminuer son mérite, cita ce vers d'Euripide :

Qui traite un beau sujet est sans peine éloquent.

« Mais montre-nous, ajouta-t-il, le pouvoir de ton éloquence « en blâmant les Macédoniens, afin qu'instruits de leurs fau- « tes, ils en deviennent meilleurs. » Alors Callisthène, chantant la palinodie, dit avec une grande liberté des choses très-désavantageuses sur le compte des Macédoniens, et fit voir que les divisions des Grecs avaient été la seule cause de l'agrandissement et de la puissance de Philippe ; il finit par rappeler ce vers d'Homère :

Dans les séditions, les méchants seuls gouvernent.

Callisthène s'attira par ce discours, de la part des Macédoniens, une haine implacable ; et Alexandre dit lui-même que Callisthène avait moins donné des preuves de son talent que de son animosité contre les Macédoniens. Voilà, suivant Hermippus, le récit que Stroïbus, le lecteur de Callisthène, avait fait à Aristote. Cet historien ajoute que Callisthène, voyant qu'Alexandre était refroidi à son égard, lui avait dit deux ou trois fois, en le quittant, ce vers d'Homère :

Patrocle a bien péri, qui valait mieux que toi.

Aristote n'eut donc pas tort de dire que Callisthène avait un grand talent pour la parole, mais qu'il manquait de jugement : cependant son refus persévérant et digne d'un vrai philosophe, de rendre au roi l'adoration qu'il exigeait, son courage à dire publiquement ce que les plus vieux et les plus sensés des Macédoniens pensaient en secret avec indignation, épargnèrent aux Grecs une grande honte, et à Alexandre lui-même une plus grande encore, en l'éloignant de se faire rendre un pareil hommage ; mais Callisthène se perdit, parce qu'il eut l'air de forcer le roi plutôt que de le persuader.

LXXIV. Charès de Mitylène raconte que, dans un festin, Alexandre, après avoir bu, présenta la coupe à un de ses amis; que celui-ci, l'ayant prise, se leva, se tourna vers les dieux domestiques, but la coupe, et, après avoir donné un baiser au prince, se remit à table. Tous les autres convives firent successivement la même cérémonie. Callisthène, ayant pris la coupe à

son tour, pendant qu'Alexandre s'entretenait avec Éphestion et ne prenait pas garde à lui, la vida, et alla, comme les autres, pour donner un baiser au roi. Mais Démétrius, surnommé Phidon, ayant dit à Alexandre : « Seigneur, ne le bai- « sez point, car il est le seul qui ne vous ait pas adoré; » le roi détourna la tête pour ne pas recevoir son baiser : « Eh bien ! « dit tout haut Callisthène, je me retirerai avec un baiser de « moins que les autres. » Alexandre, à qui cette conduite donnait de l'éloignement pour ce philosophe, en fut plus disposé à croire Éphestion, lorsqu'il lui dit que Callisthène, après lui avoir promis d'adorer le roi, avait manqué à sa parole. Un Lysimachus et un Agnon aggravèrent encore cette accusation, et dirent que ce sophiste se glorifiait partout du refus qu'il avait fait d'adorer Alexandre, croyant par là avoir détruit la tyrannie ; que tous les jeunes gens le recherchaient avec ardeur, et s'attachaient à lui comme au seul homme qui fût libre au milieu de tant d'esclaves. Aussi, quand la conspiration d'Hermolaüs contre Alexandre eut été découverte, on n'eut pas de peine à croire ceux qui déposèrent qu'Hermolaüs ayant demandé à Callisthène comment il pourrait devenir le plus célèbre des hommes, ce philosophe lui avait répondu : « En tuant « le plus célèbre d'entre eux ; » que pour exciter Hermolaüs à exécuter ce complot, il lui disait de ne pas avoir peur du lit d'or et de se souvenir qu'il avait affaire à un homme sujet aux maladies et aux blessures.

LXXV. Cependant aucun des complices d'Hermolaüs, au milieu même des plus cruels tourments, ne nomma Callisthène ; et Alexandre lui-même, en écrivant tout de suite à Cratère, à Attalus et à Alcétas, les détails de cette conjuration, leur dit que ces jeunes gens, appliqués à la torture, avaient déclaré qu'ils étaient seuls les auteurs du complot, et que nul autre qu'eux n'en avait eu le secret. Mais depuis, dans une lettre à Antipater, il accuse Callisthène de complicité. « Les « jeunes gens, dit-il, ont été lapidés par les Macédoniens ; « mais je punirai moi-même le sophiste, et ceux qui me l'ont

« envoyé, et ceux qui ont reçu les assassins dans leurs villes. » Cette lettre faisait voir sa mauvaise volonté contre Aristote, auprès duquel Callisthène avait été élevé, comme étant son proche parent par Héro sa mère, nièce d'Aristote. On parle diversement du genre de sa mort : les uns disent qu'Alexandre le fit mettre en croix ; d'autres, qu'il mourut de maladie dans sa prison. Suivant Charès, après qu'il eut été arrêté, on le garda sept mois dans les fers, pour être jugé en plein conseil en présence d'Aristote. Mais, lorsque Alexandre fut blessé dans un combat contre les Malliens Oxydraques, peuples de l'Inde, ce philosophe mourut en prison d'un excès de graisse et de la maladie pédiculaire ; ce qui n'arriva que longtemps après. Démarate de Corinthe, quoique déjà très-vieux, ne put résister au désir qu'il avait d'aller voir Alexandre. Il se transporta donc en Asie ; et, après avoir vu ce prince : « Je plains, lui dit-il, « les Grecs qui, étant morts avant de vous avoir vu sur « le trône de Darius, ont été privés d'une si grande satisfac- « tion. » Démarate ne jouit pas longtemps de la bienveillance du roi ; il mourut bientôt de maladie. Alexandre lui fit des obsèques magnifiques, et l'armée éleva en son honneur un monument dont l'enceinte était fort vaste, et la hauteur de quatre-vingts coudées. Ses cendres furent portées jusqu'au bord de la mer sur un char attelé de quatre chevaux et superbement orné.

LXXVI. Alexandre, prêt à partir pour l'Inde, vit ses troupes tellement accablées de butin, qu'on pouvait à peine les mettre en mouvement. Un jour, dès le matin, les chariots étant déjà chargés, il commença par brûler les siens avec ceux de ses amis, et commanda ensuite qu'on mît le feu à ceux des Macédoniens[1]. La résolution paraissait plus dangereuse à prendre qu'elle ne fut difficile à exécuter ; elle n'en affligea qu'un

[1] Quinte-Curce, liv. VI, c. VI, place cet événement à l'époque où Alexandre s'était mis à la poursuite de Bessus : mais on peut en suspecter la vérité, puisque Ptolémée et Aristobule, dont Arrien a suivi les Mémoires, ne font pas mention d'un trait si remarquable.

très-petit nombre ; tous les autres, comme saisis d'enthousiasme, poussant des cris tels qu'au commencement d'une mêlée, donnèrent leur bagage à ceux qui en avaient besoin, et détruisirent ou brûlèrent avec joie tout ce qu'ils avaient de superflu. Cette disposition remplit Alexandre de confiance et d'ardeur. Mais il s'était déjà rendu terrible par la rigueur inexorable de ses punitions. Méandre, un de ses courtisans, qu'il avait nommé commandant d'une forteresse, n'ayant pas voulu y rester, il le tua de sa propre main ; il fit aussi périr à coups de flèches un des Barbares qui s'étaient révoltés, et qui se nommait Orsodates.

LXXVII. Dans ce même temps, une brebis mit bas un agneau dont la tête était surmontée d'une tiare de la forme et de la couleur de celle des Perses ; sur les deux côtés de la tiare étaient deux signes de la reproduction. Alexandre eut horreur de ce prodige et se fit purifier par des Babyloniens [1], qu'il avait coutume de mener avec lui pour ces sortes d'expiations ; il dit à ses amis que c'était plutôt pour eux que pour lui-même qu'il était troublé de ce signe. « Je crains, ajouta-t-il, qu'a- « près ma mort la fortune ne fasse tomber l'empire dans les « mains d'un homme lâche et obscur. » Mais un signe plus favorable lui donna bientôt de meilleures espérances : un Macédonien, nommé Proxénus, intendant des équipages du roi, en creusant sur les bords du fleuve Oxus, pour dresser la tente d'Alexandre, découvrit une source d'une liqueur grasse et huileuse, qui ne fut pas plutôt épuisée qu'il jaillit de la même source une espèce d'huile pure et claire, dont l'odeur et le goût ne différaient en rien de ceux de la véritable huile, et qui, par son éclat et son onctuosité, lui était entièrement semblable ; cependant il n'y a point d'oliviers dans tout ce

[1] Les anciens, lorsqu'ils voyaient des prodiges qui leur paraissaient funestes, se faisaient purifier, dans la pensée que cette expiation les mettrait à couvert du danger qui les menaçait. Les Babyloniens passaient pour les plus habiles dans ces différentes sortes d'expiations, qui, pour la plupart, avaient pris naissance dans leur pays.

pays. Il est vrai que l'eau de l'Oxus est, dit-on, onctueuse, et que la peau de ceux qui s'y baignent devient grasse et huileuse. On voit, par une lettre d'Alexandre à Antipater, combien il fut charmé de cette découverte, puisqu'il la met au nombre des faveurs les plus signalées qu'il eût reçues des dieux. Les devins lui dirent que ce signe présageait une expédition glorieuse, mais pénible ; car les dieux ont donné l'huile aux hommes pour réparer leurs fatigues.

LXXVIII. Il courut en effet de grands dangers dans les combats qu'il livra, et il y reçut plusieurs blessures en s'exposant avec la témérité d'un jeune homme. La plus grande partie de l'armée périt par la disette des choses les plus nécessaires et par l'intempérie de l'air ; mais, se piquant toujours de surmonter la fortune par l'audace, et la force par la vertu, Alexandre ne croyait rien d'imprenable à des hommes courageux, ni rien d'accessible aux cœurs lâches[1]. Il assiégeait Sisiméthrès, dans une roche très-escarpée, et presque inaccessible. Comme il vit ses soldats découragés, il s'informa d'Oxyarthes quel homme c'était que Sisiméthrès. « C'est le « plus lâche des hommes, lui répondit Oxyarthes. — C'est « me dire, reprit Alexandre, que cette roche est aisée à « prendre, puisque l'homme qui y commande est un lâche. » En effet il fit peur à Sisiméthrès et se rendit maître de la roche. Il assiégea une autre forteresse qui n'était pas moins escarpée que celle-là, et commanda pour l'assaut les jeunes Macédoniens : l'un d'eux s'appelait Alexandre. « Pour toi, lui dit ce « prince, il faut aujourd'hui que tu montres du courage, « quand ce ne serait que pour faire honneur à ton nom. » Ce jeune homme fut tué après avoir donné de grandes preuves de valeur et laissa de vifs regrets à Alexandre. Voyant que les Macédoniens faisaient difficulté de s'approcher de la ville de Nyse, dont l'abord était défendu par un fleuve très-profond, il s'avança sur la rive : « Misérable que je suis, s'écria-t-il, de n'avoir pas appris à nager ! » Il avait déjà son bouclier à la

[1] Dautres mettent : ni *inaccessible aux cœurs hardis*.

main et se disposait à passer. Il avait cependant fait cesser le combat, lorsqu'il vit arriver des ambassadeurs des villes assiégées qui venaient pour capituler. Ces députés furent d'abord très-surpris de le voir en armes, sans aucune pompe extérieure ; leur étonnement fut plus grand encore lorsqu'on eut apporté un carreau, et que le roi dit au plus âgé d'entre eux de le prendre et de s'asseoir. Ce chef de l'ambassade, pénétré d'admiration pour un trait si éclatant d'humanité, lui demanda ce qu'il exigeait d'eux pour qu'ils devinssent ses amis. « Je « veux, lui répondit Alexandre, qu'ils te choisissent pour leur « roi et qu'ils m'envoient cent de leurs meilleurs citoyens « pour me servir d'otages. — Seigneur, reprit Acuphis en « souriant, je les gouvernerai bien mieux s'ils gardent les « meilleurs, pour n'envoyer que les plus méchants. »

LXXIX. Taxile possédait, dit-on, dans l'Inde, un royaume aussi grand que l'Égypte, très-abondant en pâturages et en fruits excellents. C'était un prince sage, qui, étant allé trouver Alexandre, lui dit, après l'avoir salué : « Qu'avons-nous be-« soin, Alexandre, de nous faire la guerre, si tu n'es pas venu « pour nous ôter l'eau et ce qui est nécessaire à notre nour-« riture? Ce sont les seules choses qui puissent forcer les « hommes à combattre les uns contre les autres. Pour les ri-« chesses et les autres biens, si j'en ai plus que toi, je suis « prêt à t'en faire part; si j'en ai moins, je n'aurai pas honte « de recevoir de tes bienfaits et je les accepterai avec recon-« naissance. » Alexandre fut ravi de sa franchise, et lui dit en l'embrassant : « Crois-tu donc, Taxile, que, pour ces « belles paroles et ces témoignages de confiance, notre entre-« vue se passera sans combat? Non, tu n'y auras rien gagné : « je veux combattre avec toi jusqu'à l'extrémité, mais par « des bienfaits ; et je ne prétends pas être vaincu en généro-« sité. » Il reçut de Taxile de riches présents, lui en fit de « plus considérables; et enfin, dans un souper, il lui porta pour santé mille talents d'argent monnayé [1]. Un pareil don

[1] Cinq millions de notre monnaie.

déplut aux courtisans d'Alexandre ; mais il lui gagna l'affection de la plupart des Barbares. Les plus aguerris des Indiens avaient coutume de vivre de la solde des villes voisines, qu'ils défendaient avec le plus grand courage. Ils faisaient souvent beaucoup de mal à Alexandre, qui finit par leur accorder une capitulation honnête, à condition qu'ils sortiraient d'une ville où ils s'étaient renfermés. Comme ils se retiraient, il les surprit dans leur marche, et les fit tous passer au fil de l'épée. Cette perfidie est une grande tache sur la vie militaire d'Alexandre, qui jusqu'alors avait fait la guerre en grand roi et suivant les lois qu'elle prescrit. Les philosophes du pays ne lui suscitèrent pas moins d'affaires que ces Indiens, soit en décriant les princes qui s'étaient unis à lui, soit en soulevant les peuples libres ; aussi en fit-il pendre plusieurs.

LXXX. Il a raconté lui-même, dans une de ses lettres, ce qui se passa à la bataille contre Porus. Il y dit que l'Hydaspe séparait les deux camps ; que Porus tenait toujours ses éléphants rangés de front sur l'autre rive, pour défendre le passage ; que, de son côté, il faisait faire tous les jours beaucoup de bruit et de tumulte dans son camp, afin que ses soldats, accoutumés aux cris des Barbares, n'en fussent plus surpris. Dans une nuit orageuse, où la lune n'éclairait pas, il prit une partie de ses gens de pied, avec l'élite de sa cavalerie, et alla, loin des ennemis, passer le fleuve à une petite île : là, il fut accueilli d'une pluie violente, accompagnée d'un vent impétueux et de grands éclats de tonnerre. La mort de plusieurs de ses soldats, qu'il voyait frappés de la foudre, ne l'empêcha pas de partir de l'île et de gagner l'autre bord. L'Hydaspe, enflé par les pluies, coulait avec tant de rapidité, qu'il emporta une partie du rivage : comme ses eaux s'engouffraient dans cette brèche avec violence, Alexandre fut entraîné jusqu'au milieu et ne pouvait se soutenir, parce que la terre était glissante et que le courant du fleuve en emportait toujours quelque partie. Ce fut alors, dit-on, qu'il s'écria : « O Athéniens, pourriez-« vous imaginer à quels périls je m'expose pour mériter vos

« louanges ! » Voilà ce que rapporte Onésicritus ; mais Alexandre dit seulement que les Macédoniens, après avoir quitté les bateaux, passèrent la brèche avec leurs armes, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Dès qu'il eut passé l'Hydaspe, il prit les devants avec sa cavalerie, à la distance de vingt stades[1] de ses gens de pied, dans la pensée que si les ennemis venaient le charger avec leur cavalerie, la sienne serait de beaucoup plus forte ; et ; s'ils faisaient avancer leurs gens de pied, son infanterie aurait le temps de venir à son secours. L'attaque commença par un corps de mille chevaux et de soixante chariots, qu'Alexandre eut culbuté dans un instant : il prit tous les chariots et tua quatre cents cavaliers.

LXXXI. Porus reconnut, à une défense si vigoureuse, qu'Alexandre en personne avait passé le fleuve : alors il s'avança avec toute son armée, et ne laissa que quelques troupes sur la rive, pour défendre le passage contre le reste des Macédoniens. Alexandre, qui craignait les éléphants et la grande multitude des ennemis, ne voulut pas les attaquer de front ; il alla charger l'aile gauche et fit attaquer en même temps la droite de Cénus. Les deux ailes de Porus, bientôt enfoncées, se retirèrent près des éléphants, pour s'y rallier. La mêlée y fut très-vive, et les ennemis ne commencèrent à prendre la fuite qu'à la huitième heure du jour. Voilà les détails qu'a donnés dans une de ses lettres le général même qui livra la bataille. Porus, suivant le plus grand nombre des historiens, avait quatre coudées et une spithame de haut ; sa taille et sa grosseur répondaient à celles de l'éléphant qu'il montait et qui était le plus grand de l'armée. Cet animal fit paraître dans cette occasion une prudence étonnante et un soin admirable pour la personne du roi : tant que Porus conserva ses forces, il le défendit avec courage et repoussa tous ceux qui venaient l'attaquer ; mais lorsqu'il sentit que, couvert de dards et de blessures, ce prince s'affaiblissait peu à peu, alors, dans la crainte qu'il ne tombât, il plia les genoux, se laissa aller dou-

[1] Une lieue.

cement à terre, et, avec sa trompe, il lui arracha les dards l'un après l'autre.

LXXXII. Porus fut pris et amené devant Alexandre, qui lui demanda comment il voulait être traité. « En roi, lui répondit « Porus. — Ne veux-tu rien de plus? lui dit Alexandre. — « Tout est compris dans ce mot, » répliqua Porus. Alexandre ne se borna pas à lui laisser son ancien royaume, pour le gouverner sous le nom de satrape; il y ajouta plusieurs autres pays; et, après avoir subjugué les peuples libres de ces contrées, qui formaient quinze nations différentes et possédaient cinq mille villes considérables avec un nombre infini de villages, il les mit sous la domination de Porus. Il fit présent d'un royaume trois fois plus grand à Philippe, un de ses courtisans, et l'en établit satrape. Son cheval Bucéphale, percé de coups à cette bataille, mourut peu de temps après, comme on le traitait des blessures qu'il avait reçues. C'est ce que disent la plupart des historiens; mais, au rapport d'Onésicritus, il mourut de fatigue et de vieillesse; car il avait trente ans. Alexandre le regretta vivement et crut avoir perdu un ami, un compagnon fidèle. Il bâtit sur les bords de l'Hydaspe, et dans le lieu même où il le fit enterrer, une ville qu'il appela de son nom Bucéphalie; il perdit aussi un chien nommé Péritès, qu'il avait élevé lui-même et qu'il aimait beaucoup; il lui fit bâtir une ville de son nom. Sotion dit l'avoir appris de Potamon de Lesbos.

LXXXIII. La bataille contre Porus refroidit tellement l'ardeur des Macédoniens, qu'ils perdirent toute envie de pénétrer plus avant dans l'Inde. La peine qu'ils avaient eue à repousser un ennemi qui n'avait combattu qu'avec une armée de vingt mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, fit qu'ils résistèrent de toutes leurs forces à Alexandre, lorsqu'il voulut les obliger à passer le Gange. On leur avait dit que la largeur de ce fleuve était de trente-deux stades, et sa profondeur d'un stade; que l'autre bord était couvert d'un nombre infini de troupes de pied, de chevaux et d'éléphants;

que les rois des Gandarites et des Prasiens les y attendaient avec quatre-vingt mille chevaux, deux cent mille fantassins et six mille éléphants dressés au combat. Et ce rapport n'était pas exagéré, car Androcottus, qui régna peu de temps après, fit présent à Séleucus de cinq cents éléphants, et, à la tête d'une armée de six cent mille hommes, parcourut toutes les Indes. Alexandre, irrité autant qu'humilié du refus de ses troupes, se tint renfermé dans sa chambre, couché par terre, protestant qu'il ne saurait aucun gré aux Macédoniens de tout ce qu'ils avaient fait jusque-là, s'ils ne passaient le Gange, et qu'il regarderait leur retraite prématurée comme un aveu public de leur défaite. Mais enfin ses amis lui ayant dit, pour le consoler, tout ce que la circonstance exigeait, et ses soldats étant venus à sa porte pour le toucher par leurs cris et leurs gémissements, il se laissa fléchir et se disposa à retourner sur ses pas, après avoir imaginé, avec une vanité de sophiste, tout ce qui pouvait donner une opinion exagérée de sa gloire. Il fit faire des armes, des mangeoires pour les chevaux, et des mors d'une grandeur et d'un poids extraordinaires, et les dispersa de côté et d'autre dans la campagne. Il dressa aussi, en l'honneur des dieux, des autels que les rois des Prasiens honorent encore aujourd'hui ; ils passent tous les ans le Gange pour aller y faire des sacrifices à la manière des Grecs. Androcottus, qui, alors dans sa première jeunesse, avait souvent vu Alexandre, répéta depuis plusieurs fois qu'il n'avait tenu à rien qu'Alexandre ne se rendît maître de l'Inde, parce que le roi de ce pays était généralement haï et méprisé pour sa méchanceté et pour la bassesse de sa naissance. Alexandre, curieux de voir la mer Océane, fit construire pour ce voyage un grand nombre de bateaux à rames et de radeaux, sur lesquels il descendit facilement le long des rivières. Cependant sa navigation ne se passa point sans combats ; il débarquait souvent pour aller attaquer les villes qui se trouvaient sur sa route et soumettait les pays des environs.

LXXXIV. Mais au siége de la ville des Malles, les plus bel-

liqueux des Indiens, il se vit au moment d'être mis en pièces. Après avoir chassé à coups de traits les ennemis de dessus les murailles, il y monta le premier par une échelle qui rompit sous lui quand il fut au haut du mur. Les Barbares, du pied de la muraille, lançaient sur lui leurs flèches; il n'avait été suivi que d'un très-petit nombre d'officiers; tout à coup, ramassant ses forces, il s'élance au milieu des ennemis, et par bonheur il tombe sur ses pieds. Au bruit que ses armes firent dans la chute, à l'éclat qu'elles jetaient, les Barbares crurent voir un éclair rapide ou un fantôme menaçant qui le précédait, et, par l'effroi qu'ils en eurent, ils prirent la fuite et se dispersèrent. Mais quand ils ne virent avec lui que deux écuyers, il revinrent sur leurs pas, le chargèrent à coups d'épées et de piques, et, malgré la défense la plus vigoureuse, il reçut plusieurs blessures à travers ses armes. Un de ces Barbares, qui se tenait plus loin, lui décocha une flèche avec tant de raideur et de violence, qu'elle perça la cuirasse et pénétra dans les côtes au-dessus de la mamelle. La force du coup lui fit plier les genoux; il tomba, et le Barbare qui l'avait blessé courut à lui le cimeterre à la main. Peucestas et Limnée lui firent un rempart de leur corps, et furent blessés tous les deux : Limnée mourut du coup qu'il reçut; Peucestas, par la résistance qu'il fit, donna le temps à Alexandre de se relever et de tuer le Barbare. Mais, après plusieurs autres blessures, il reçut enfin un coup de pilon sur le cou et en fut tellement étourdi, que, ne pouvant plus se soutenir, il s'appuya contre la muraille, le visage tourné vers les ennemis. Dans ce moment, les Macédoniens, qui venaient d'entrer en foule, l'environnent, l'enlèvent et l'emportent évanoui dans sa tente. Le bruit courut dans tout le camp qu'il était mort. On scia d'abord avec une extrême difficulté, le bois de la flèche, et l'on put alors, quoique avec peine, lui ôter sa cuirasse; on fit ensuite une incision profonde pour arracher le fer du dard qui était entré dans une côte, et qui avait trois doigts de large et quatre de long. Il s'évanouit plusieurs fois dans l'opération;

mais à peine on eut retiré le fer de la blessure, qu'il revint à lui. Échappé à un si grand danger, faible encore, et soumis à un traitement long et à un régime sévère, il entendit un jour les Macédoniens qui faisaient du bruit à la porte de sa tente et demandaient à le voir. Il s'habilla, parut devant eux, et, après avoir fait des sacrifices aux dieux, il reprit son voyage, toujours sur la rivière, et interrompit souvent sa navigation pour soumettre plusieurs villes considérables et une grande étendue de pays.

LXXXV. Il fit prisonniers, dans le cours de cette expédition, dix gymnosophistes, de ceux qui, en contribuant le plus à la révolte de Sabbas, avaient causé de grands maux aux Macédoniens. Comme ils étaient renommés par la précision et la subtilité de leurs réponses, le roi leur proposa des questions qui paraissaient insolubles; il leur déclara qu'il ferait mourir le premier celui qui aurait le plus mal répondu, et tous les autres ensuite; et il nomma le plus vieux pour être juge. Il demanda au premier quels étaient les plus nombreux des vivants ou des morts. Il répondit que c'étaient les vivants, parce que les morts n'étaient plus. Au second, qui de la terre ou de la mer produisait de plus grands animaux. — « La terre, parce « que la mer en fait partie. » Au troisième, quel était le plus fin des animaux. — « Celui que l'homme ne connaît pas en- « core. » Au quatrième, pourquoi il avait porté Sabbas à la révolte. — « Afin qu'il vécût avec gloire ou qu'il périt misé- « rablement. » Au cinquième, lequel avait existé le premier, du jour ou de la nuit. — « Le jour; mais il n'a précédé la « nuit que d'un jour. » Et comme le roi parut surpris de cette réponse, le philosophe ajouta que des questions extraordinaires demandaient des réponses de même nature. Au sixième, quel était, pour un homme, le plus sûr moyen de se faire aimer. — « Que, devenu le plus puissant de tous, il ne se fît « pas craindre. » Au septième, comment un homme pouvait devenir dieu. — « En faisant ce qu'il est impossible à l'homme « de faire. » Au huitième, laquelle était la plus forte de la vie

ou de la mort. — « La vie, qui supporte tant de maux. » Au dernier, jusqu'à quel temps il était bon à l'homme de vivre? — « Jusqu'à ce qu'il ne croie plus la mort préférable à la « vie. » Alors Alexandre se tournant vers le juge, lui dit de prononcer; il déclara qu'ils avaient tous plus mal répondu l'un que l'autre : « Tu dois donc mourir le premier, pour ce « beau jugement, reprit Alexandre. — Non, seigneur, ré- « pliqua le vieillard, à moins que vous ne vouliez manquer à « votre parole; car vous avez dit que vous feriez mourir le « premier celui qui aurait le plus mal répondu. » Alexandre leur fit des présents et les congédia.

LXXXVI. Il débuta ensuite Onésicritus vers les Indiens qui avaient la plus grande réputation de sagesse et qui vivaient paisiblement chez eux, pour les engager à venir le trouver. Onésicritus, qui lui-même était un philosophe instruit à l'école de Diogène le cynique, rapporte que Calanus, un de ces Indiens, lui ordonna d'un ton dur et méprisant de quitter sa robe, pour entendre nu ses discours; que, sans cela, il ne lui parlerait point, vînt-il même de la part de Jupiter. Dandamis le traita avec plus de douceur; et, lui ayant entendu nommer Socrate, Pythagore et Diogène, il lui dit que ces philosophes lui paraissaient être nés avec des dispositions heureuses pour la vertu; mais qu'ils avaient eu, pendant leur vie, trop de respect pour les lois. Selon d'autres, Dandamis n'entra point en conversation avec Onésicritus, et lui demanda seulement par quel motif Alexandre avait entrepris un si long voyage. Cependant Taxile détermina Calanus à se rendre à l'armée de ce prince : le véritable nom de cet Indien était Sphines; mais, comme il avait coutume de saluer ceux qu'il rencontrait par le mot indien *calé,* qui signifie salut, les Grecs lui donnèrent le nom de Calanus. On dit qu'il mit sous les yeux d'Alexandre un emblème de son empire. Il étendit à terre un cuir de bœuf qui s'était tout retiré à force d'être sec; et, mettant le pied sur un des bouts, il fit relever toutes les autres parties; ayant fait ainsi le tour du cuir en pressant chaque extrémité, il fit re-

marquer au roi que, lorsqu'il pressait un des bouts, tous les autres s'élevaient; enfin, s'étant mis au milieu, il tint le cuir également abaissé partout. Il voulait, par cet emblème, lui faire entendre qu'il devait résider au milieu de ses états et ne pas tant s'en éloigner.

LXXXVII. Cette navigation le long des rivières, jusqu'à l'Océan, dura sept mois. Dès qu'il fut à l'entrée de la mer, il monta sur de plus grands vaisseaux et alla relâcher à une île qu'il nomma Scillustis, et que d'autres appellent Psiltucis. Après y avoir fait des sacrifices aux dieux, il considéra d'aussi près qu'il put en approcher, la nature de cette mer et des côtes adjacentes; ensuite, ayant prié les dieux qu'aucun mortel, après lui, n'allât au delà des bornes de son voyage, il revint sur ses pas. Mais il fit prendre à ses vaisseaux un grand détour, en laissant l'Inde à leur droite; il nomma Néarque commandant de la flotte et Onésicritus pilote du vaisseau amiral. Pour lui, ayant voulu traverser par terre le pays des Orites, il se trouva réduit à une si extrême disette, qu'il perdit beaucoup de monde et ne ramena pas de l'Inde la quatrième partie de son armée, qui, à son départ, était de cent vingt mille hommes de pied et de quinze mille chevaux. Des maladies aiguës, la mauvaise nourriture, les chaleurs excessives, en firent périr beaucoup; mais le plus grand nombre fut emporté par la famine, dans un pays stérile et inculte, habité par des hommes qui menaient une vie dure et ne mangeaient que des brebis maigres, qui, nourries de poissons de mer, avaient la chair mauvaise et puante. Il eut beaucoup de peine à faire cette route en soixante jours, et arriva enfin dans la Gédrosie, où les rois et les satrapes de cette contrée lui envoyèrent en abondance toutes sortes de provisions.

LXXXVIII. Après avoir fait rafraîchir quelque temps son armée, il se remit en marche et traversa en sept jours la Caramanie, dans une espèce de bacchanale continuelle. Porté sur une estrade de forme carrée, qu'on avait placée sur un chariot fort élevé et traîné par huit chevaux, il passait les nuits

et les jours dans les festins avec ses courtisans et ses amis. Ce chariot était suivi d'un grand nombre d'autres, dont les uns étaient couverts de tapis de pourpre ou d'étoffes de diverses couleurs ; les autres étaient ombragés de rameaux verts qu'on renouvelait à tous moments. Ces chariots servaient à porter ses autres amis et ses capitaines, qui, couronnés de fleurs, passaient leur temps à boire. On n'aurait vu, dans tout ce cortége, ni bouclier, ni casque, ni lance ; le chemin était couvert de soldats qui, armés de flacons, de tasses et de coupes, puisaient sans cesse du vin dans des cratères et dans des urnes, et se portaient les santés les uns aux autres, soit en continuant leur route, soit assis à des tables qu'on avait dressées le long du chemin. Tout retentissait au loin du son des flûtes et des chalumeaux, du bruit des clairons et des danses de femmes qui ressemblaient à des bacchantes. Une marche si déréglée et si dissolue était accompagnée de jeux où éclatait toute la licence des bacchanales ; on eût dit que Bacchus présidait en personne à cette orgie. Quand il fut arrivé au palais des rois de Gédrosie, il fit encore reposer son armée, en continuant toujours les mêmes jeux et les mêmes festins. Un jour qu'il était, dit-on, plein de vin, il assista à des chœurs de danse, où Bagoas, qu'il aimait et qui avait fait les frais des jeux, remporta le prix. Le vainqueur, après avoir reçu la couronne, traversa le théâtre, paré comme pour la fête, et alla s'asseoir auprès d'Alexandre. Les Macédoniens battirent des mains et invitèrent le roi, par leurs cris, à lui donner un baiser ; Alexandre le prit dans ses bras et le baisa. Là, Néarque vint le rejoindre ; et ce qu'il lui raconta de sa navigation lui fit tant de plaisir, qu'il résolut de s'embarquer sur l'Euphrate avec une flotte nombreuse, de côtoyer l'Arabie et l'Afrique, et d'entrer ensuite par les colonnes d'Hercule, dans la mer Méditerranée. Il fit construire sans différer, dans la ville de Thapsaque, des vaisseaux de toute espèce, et rassembla de toutes parts un grand nombre de pilotes et de matelots.

LXXXIX. Mais l'expédition si difficile qu'il avait faite dans

les hautes Indes, le siége de la ville des Malles et la perte considérable que ses troupes avaient essuyée chez les Orites, en faisant désespérer qu'il échappât à tant de dangers, inspirèrent aux peuples nouvellement soumis la hardiesse de se révolter, et rendirent les gouverneurs des provinces et les satrapes infidèles, avares et insolents. En un mot, les mouvements séditieux et l'amour des nouveautés gagnèrent tous les esprits. Olympias et Cléopâtre, s'étant liguées contre Antipater, partagèrent entre elles les états d'Europe; Olympias prit l'Épire, et Cléopâtre la Macédoine. Alexandre, ayant appris ce partage, dit que sa mère avait fait le choix le plus prudent, parce que les Macédoniens ne se laisseraient jamais gouverner par une femme. Tous ces soulèvements l'obligèrent d'envoyer de nouveau Néarque sur mer, et le déterminèrent à porter la guerre dans toutes les provinces maritimes de son empire. Il parcourut en personne les hautes provinces, et punit les gouverneurs qui s'étaient mal conduits. Il tua de sa propre main, d'un coup de javeline, Oxyartes, un des fils d'Abulites. Le père n'avait amassé aucune des provisions qui lui avaient été commandées; mais il lui présenta trois mille talents d'argent monnayé [1], qu'Alexandre fit mettre devant ses chevaux; et, comme ils n'y touchaient pas : « A quoi donc me sert cette « provision? » dit-il à Abulites; et il ordonna qu'on le chargeât de chaînes.

XC. Son premier soin, en rentrant dans la Perse, fut de se conformer à l'ancienne coutume des rois du pays, chaque fois qu'ils revenaient d'un voyage; c'était de distribuer aux femmes une pièce d'or par tête. Cet usage empêcha plusieurs rois de rentrer souvent en Perse; Ochus n'y alla jamais, et, par une sordide avarice, il se bannit ainsi lui-même de son pays. Alexandre, ayant trouvé le tombeau de Cyrus ouvert et violé, punit de mort l'auteur de ce sacrilége, quoique ce fût un homme assez considérable de la ville de Pella, nommé Polymachus. Après en avoir lu l'épitaphe, il ordonna qu'on gra-

[1] Environ quinze millions.

vât au-dessus cette traduction grecque : « O homme, qui que « tu sois, et de quelque endroit que tu viennes, car je sais « que tu viendras, je suis Cyrus, qui ai conquis aux Perses « cet empire ; ne m'envie donc pas ce peu de terre qui couvre « mon corps. » Ces paroles firent une vive impression sur Alexandre, en lui rappelant l'incertitude et l'instabilité des grandeurs humaines.

XCI. Cependant Calanus, tourmenté depuis quelque temps d'une colique assez vive, demanda qu'on lui dressât un bûcher ; lorsqu'il fut prêt, il s'y rendit à cheval ; et, après avoir fait sa prière aux dieux, après avoir répandu sur lui-même les libations sacrées et s'être coupé une touffe de cheveux, comme les prémices de son sacrifice, il fit ses adieux aux Macédoniens qui étaient présents, les invita à passer ce jour-là dans la joie, à boire, à faire bonne chère avec leur roi, assurant qu'il ne tarderait pas à le revoir à Babylone. Son discours fini, il monta sur le bûcher, et, après s'être couché, il se couvrit le visage. Quand il sentit la flamme approcher, il ne fit aucun mouvement, il conserva toujours la même posture, et consomma son sacrifice, suivant la coutume des sages de son pays. Bien des années après, un autre Indien, qui accompagnait César, se brûla de même à Athènes, où l'on voit encore son tombeau, qu'on appelle le sépulcre de l'Indien. Alexandre, au retour de ce sacrifice barbare, réunit à souper un grand nombre de ses courtisans et de ses capitaines, et proposa un prix à celui qui boirait le plus. Promachus fut le vainqueur ; il avait bu quatre mesures de vin ; il reçut un talent pour prix de sa victoire, et mourut au bout de trois jours. Des autres convives, il y en eut quarante et un qui furent aussi victimes de cette débauche, parce qu'il survint un froid très-violent pendant qu'ils étaient encore dans l'ivresse.

XCII. Alexandre, arrivé à Suse, maria tous ses amis ; il épousa lui-même Statira, fille de Darius, et distribua aux premiers de sa cour les femmes de Perse les plus distinguées par leur naissance. Il célébra, avec la plus grande magnificence,

les noces des Macédoniens, qui s'étaient déjà mariés[1]. On dit qu'il y avait à ce festin neuf mille convives et qu'il donna à chacun d'eux une coupe d'or pour les libations : il fut dans tout le reste de la même somptuosité, et acquitta toutes les dettes des Macédoniens, qui montèrent à neuf mille huit cent soixante-dix talents[2]. Dans cette occasion, un certain Antigènes, qui avait perdu un œil, se fit inscrire faussement sur la liste des débiteurs, et présenta un homme qui disait lui avoir prêté de sa banque une certaine somme. Alexandre la paya ; mais la fourberie ayant été découverte, le roi, irrité de cette bassesse, chassa Antigènes de sa cour, et lui ôta son emploi de capitaine. Antigènes était un des hommes de guerre les plus distingués : dans sa jeunesse, au siége de Périnthe par Philippe, il fut frappé à l'œil d'un trait de batterie, qu'il ne voulut jamais se laisser arracher ; et il ne cessa de combattre qu'après avoir chassé et repoussé les ennemis jusque dans leurs murailles. Il fut vivement affecté de cette ignominie, et en conçut tant de chagrin et de désespoir, qu'il paraissait résolu de se tuer ; Alexandre, qui le craignit, lui pardonna et lui laissa même l'argent qu'il avait reçu.

XCIII. Les trente mille enfants qu'il avait pris d'entre les Perses et qu'il avait laissés sous des maîtres chargés de les exercer et de les instruire, se trouvèrent à son retour forts et robustes, tous de bonne mine, singulièrement adroits et agiles dans tous les exercices. Alexandre en fut ravi ; mais les Macédoniens, qui craignirent que son affection pour ces jeunes gens ne le rendît indifférent pour eux, tombèrent dans le découragement ; et, lorsqu'il voulut renvoyer dans les pays maritimes ceux que leur faiblesse ou la perte de quelque membre mettait hors d'état de servir, ils se plaignirent que c'était de la

[1] La magnificence de ces noces est décrite en détail par Élien, liv. VIII, c. VII ; il assure qu'il y eut quatre-vingt-dix seigneurs macédoniens qui se marièrent, et que chacun avait sa chambre nuptiale ; que dans la salle du festin il y avait cent lits, tous avec des pieds d'argent, excepté celui d'Alexandre, dont les pieds étaient d'or ; les festins durèrent cinq jours.

[2] Quarante-neuf millions trois cent cinquante mille livres.

part du roi une injure et une marque de son mépris. « Après « nous avoir employés, disaient-ils, à tout ce qu'il a voulu, il « nous renvoie maintenant d'une manière ignominieuse, et « nous rejette à notre patrie et à nos parents dans un état « bien différent de celui où il nous a pris. Qu'il donne « donc aussi à tous les autres leur congé, et qu'il re- « garde tous les Macédoniens comme inutiles à sa gloire, « puisqu'il a auprès de lui ces jeunes et beaux danseurs, avec « lesquels il ira conquérir la terre entière. » Alexandre, irrité de ces plaintes leur fit les plus vifs reproches, les chassa de devant lui, donna aux Perses la garde de sa personne, et prit parmi eux ses satellites et ses hérauts. Quand les Macédoniens le virent entouré de ces étrangers, tandis qu'ils étaient eux-mêmes rejetés et traités avec le dernier mépris, ils en furent si humiliés, qu'après en avoir conféré ensemble, ils avouèrent entre eux que le dépit et la jalousie les rendaient presque fous. Enfin, rentrés en eux-mêmes, ils vont tous à la porte de sa tente, sans armes et en simple tunique, en poussant des cris et des gémissements, se livrent à la justice du roi et le prient de les traiter comme des méchants et des ingrats. Alexandre, quoique adouci par ces témoignages de repentir, refusa de les admettre en sa présence; mais, loin de se rebuter, ils passèrent deux jours et deux nuits devant sa tente, déplorant leur malheur et l'appelant leur seigneur et leur roi. Il sortit enfin le troisième jour, et, attendri par l'état d'humiliation où il les voyait, il pleura longtemps avec eux, leur fit avec douceur quelques reproches; et, après un discours rempli d'humanité, il donna congé à ceux qui étaient hors de service, et les renvoya comblés de présents. Il écrivit à Antipater pour lui recommander que, dans tous les jeux et dans tous les théâtres, ils fussent assis aux premières places, avec des couronnes sur la tête; et il ordonna que les enfants de ceux qui étaient morts dans le cours de la guerre reçussent tout de suite la solde de leurs pères.

XCIV. Quand il fut arrivé à Ecbatane en Médie, et qu'il eut

expédié les affaires les plus pressées, il recommença à célébrer des jeux et à donner des spectacles avec trois mille artistes qui lui étaient arrivés de Grèce; mais dans ces jours-là même Éphestion tomba malade de la fièvre : jeune encore et homme de guerre, il ne put s'accoutumer à une diète exacte; et, pendant que Glaucus, son médecin, était allé au théâtre, il mangea pour son dîner un chapon rôti, et but une bouteille de vin qu'il avait fait rafraîchir; cet excès le conduisit en peu de jours au tombeau. Alexandre ne supporta point cette perte avec modération; il fit d'abord, en signe de deuil, couper les crins à tous les chevaux, à tous les mulets de l'armée, et abattre les créneaux des villes des environs. Le malheureux médecin fut mis en croix; l'usage des flûtes et toute espèce de musique cessèrent dans son camp, jusqu'à ce qu'il eût reçu un oracle de Jupiter Ammon, qui ordonnait d'honorer Éphestion et de lui sacrifier comme à un demi-dieu. Enfin, cherchant dans la guerre une distraction à sa douleur, il partit comme pour une chasse d'hommes, et, ayant subjugué la nation des Cosséens, il les fit tous passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe; il appela cette horrible boucherie le sacrifice pour les funérailles d'Éphestion : il porta à dix mille talents[1] la somme qu'il voulait employer à la dépense de ses obsèques, de sa pompe funèbre et de son tombeau, et se proposa de surpasser encore ces frais immenses par la recherche et la magnificence des ornements. Entre tous les architectes de ce temps-là, il désira d'avoir, pour exécuter son dessein, un certain Stasicrates[2], qui, dans tous ses plans, montrait beaucoup de grandeur, de singularité et de hardiesse. Quelques années auparavant, cet architecte, s'entretenant avec Alexandre, lui avait dit que de toutes les montagnes qu'il

[1] Cinquante millions de notre monnaie.

[2] Plusieurs historiens font mention de cet architecte, et disent presque tous que c'est le même qui proposa de tailler le mont Athos, et de lui donner une forme humaine; qui bâtit la ville d'Alexandrie, et reconstruisit le temple de Diane à Éphèse : mais ils ne s'accordent pas sur son nom.

avait vues, le mont Athos, dans la Thrace, était la plus susceptible d'être taillée en forme humaine; que, s'il le lui ordonnait, il ferait de cette montagne la statue la plus durable et la plus apparente ; que dans sa main gauche elle tiendrait une ville de dix mille habitants, et verserait de la droite un grand fleuve qui aurait son embouchure dans la mer. Alexandre avait rejeté cette proposition; alors il était tout occupé avec ses artistes à chercher, à imaginer des plans plus extraordinaires et plus coûteux.

XCV. Il marchait vers Babylone, lorsque Néarque, arrivé depuis peu de la grande mer par l'Euphrate, lui dit que les Chaldéens étaient venus l'avertir d'empêcher que le roi n'entrât dans Babylone. Alexandre ne tint aucun compte de cet avis et continua sa marche; lorsqu'il fut près des murs de la ville, il vit plusieurs corbeaux qui se battaient avec acharnement; il en tomba même quelques-uns à ses pieds : ensuite, sur le rapport qu'on lui fit qu'Apollodore, gouverneur de Babylone, avait fait un sacrifice pour consulter les dieux à son sujet, il manda le devin Pythagore, dont Apollodore s'était servi. Pythagore convint du fait, et Alexandre lui demanda comment il avait trouvé les victimes; il répondit que le foie n'avait point de tête. « Dieux, s'écria le roi, quel présage effrayant ! » Cependant il ne fit point de mal à ce devin, et se repentit de n'avoir pas suivi le conseil de Néarque. Il campa donc souvent hors de Babylone, et fit, pour se distraire, plusieurs voyages sur l'Euphrate. Mais il était troublé par un grand nombre de présages sinistres : entre autres, un âne domestique attaqua le plus grand et le plus beau des lions qui étaient nourris à Babylone, et le tua d'un coup de pied. Un jour, après s'être déshabillé pour se faire frotter d'huile, il se mit à jouer à la paume; et, lorsqu'il voulut reprendre ses habits, les jeunes gens qui avaient joué avec lui virent un homme assis sur son trône, qui, vêtu de la robe royale et la tête ceinte du diadème, gardait un profond silence; lorsqu'on lui demanda qui il était, il resta longtemps sans répondre; enfin,

revenu avec peine à lui-même : « Je m'appelle, dit-il, Dionysius ; je suis Messénien : obligé de quitter ma patrie pour « des accusations qu'on m'avait intentées, je suis venu par « mer à Babylone, où je suis resté longtemps dans les fers : « aujourd'hui Sérapis m'est apparu, et, après avoir brisé mes « chaînes, il m'a conduit ici, m'a ordonné de prendre la robe « et le diadème du roi, et de m'asseoir sur son trône sans « rien dire [1]. »

XCVI. Sur cette réponse, Alexandre, par le conseil des devins, fit mourir cet homme ; mais il tomba dans une profonde tristesse, se défia de la protection des dieux, et se livra contre ses amis à des soupçons fâcheux. Il craignait surtout Antipater et ses fils, dont l'un, nommé Iolaüs, était son grand-échanson ; l'autre, appelé Cassandre, venait d'arriver à sa cour ; et ayant vu quelques Barbares adorer Alexandre, s'était mis à rire aux éclats : élevé dans les usages des Grecs, il n'avait jamais rien vu de semblable. Alexandre en fut si irrité, que, le prenant à deux mains par les cheveux, il lui frappa la tête contre la muraille : Cassandre ensuite ayant voulu justifier Antipater contre ses accusateurs, Alexandre le reprit avec aigreur. « Que prétends-tu donc ? lui dit-il ; des hommes « à qui l'on n'aurait fait aucun tort seraient-ils venus de si « loin pour accuser faussement ton père ? — C'est précisé- « ment, répondit Cassandre, ce qui prouve leur calomnie ; « ils se sont éloignés de ceux qui pourraient les convaincre « de fausseté. — Voilà, reprit Alexandre en éclatant de rire, « voilà de ces sophismes d'Aristote, qui prouvent le pour et « le contre ; mais vous n'en serez pas moins punis, si vous « êtes convaincus d'avoir commis la moindre injustice. » Ces menaces causèrent tant de frayeur à Cassandre, et la lui imprimèrent si fortement dans l'esprit, que longtemps après,

[1] Sérapis était, en Égypte surtout, le Pluton des Grecs ; et son apparition à cet homme, ainsi que l'ordre qu'il lui donne de prendre la robe du roi, avec son diadème, marquaient, dans les idées superstitieuses de ce temps-là, qu'Alexandre ne tarderait pas à descendre aux enfers, et à céder son trône à un successeur.

lorsqu'il était déjà roi de Macédoine et maître de la Grèce, un jour qu'il se promenait à Delphes et qu'il examinait les statues, ayant aperçu tout à coup celle d'Alexandre, il en fut tellement saisi, qu'il frissonna de tout le corps, et qu'il ne se remit qu'avec peine de l'étourdissement que cette vue lui avait causé.

XCVII. Depuis qu'Alexandre s'était abandonné à la superstition, il avait l'esprit si troublé, si plein de frayeur, que les choses en soi les plus indifférentes, pour peu qu'elles lui parussent extraordinaires et étranges, il les regardait comme des signes et des prodiges. Son palais était rempli de gens qui faisaient des sacrifices, des expiations ou des prophéties : tant il est vrai que si la défiance et le mépris de la divinité sont des sentiments bien criminels, une passion plus terrible encore, c'est la superstition : semblable à l'eau, qui gagne toujours les parties basses, cette passion s'insinue dans les âmes abattues par la crainte, les glace de terreur, et les remplit des opinions les plus absurdes; c'est l'effet qu'elle produisit alors sur Alexandre. Cependant, calmé par des oracles qu'il reçut du dieu au sujet d'Éphestion, il quitta son deuil et se remit à faire des sacrifices et des festins. Un jour, après avoir donné à Néarque un superbe repas, il se mit au bain, selon sa coutume, pour aller ensuite se coucher; mais pressé par Médius d'aller faire collation chez lui, il s'y rendit : là, après avoir bu le reste de la nuit et le jour suivant, il fut pris de la fièvre ; ce n'est pas qu'il eût bu la coupe d'Hercule, et qu'il eût senti une douleur subite et aiguë dans le dos, comme s'il eût été frappé d'un coup de lance ; particularités imaginées par quelques historiens pour rendre la fin de sa vie plus digne de pitié, en lui donnant l'air du dénouement d'une grande tragédie. Aristobule rapporte simplement qu'ayant été saisi de la fièvre et éprouvant une altération violente, il but du vin ; qu'aussitôt il tomba dans le délire, et mourut le trente du mois Daésius [1].

XCVIII. Le journal de sa vie contient sur sa maladie les

[1] Mai. Arrien, liv. VII, c. xxv, dit que ce prince mourut le 28 du mois Daésius

détails suivants : « Le dix-huit du mois Daésius, il fut pris « de la fièvre et s'endormit dans la chambre des bains. Le « lendemain, il se baigna, et passa toute la journée dans sa « chambre à jouer aux dés avec Médius. Le soir, il prit un « second bain, et ayant sacrifié aux dieux, il soupa et eut la « fièvre la nuit. Le vingt, il se baigna, fit le sacrifice d'usage, « et s'étant couché dans la chambre du bain, il employa toute « la journée à entendre les récits que lui faisait Néarque de « sa navigation et de tout ce qu'il avait vu dans la grande « mer. La journée du vingt et un se passa de même que la pré« cédente : la fièvre fut plus ardente et la nuit plus mauvaise. « Le vingt-deux, la fièvre ayant augmenté, il fit porter son « lit près du grand réservoir, et s'entretint avec ses officiers « sur les emplois vacants dans son armée ; il leur recommanda « de n'y nommer que des hommes dont ils fussent bien sûrs. « Le vingt-quatre la fièvre fut très-violente ; cependant il se « fit porter au sacrifice, et l'offrit lui-même ; il ordonna à ses « principaux officiers de faire la garde dans la cour, et chargea « les tribuns et les capitaines de cinquante hommes de veiller « la nuit au dehors. Le vingt-cinq, il se fit transporter dans « le palais qui était au delà du réservoir, où il prit un peu « de sommeil ; mais la fièvre ne diminua point, et lorsque « ses capitaines entrèrent dans sa chambre, il ne parlait plus. « Le vingt-six se passa de même : les Macédoniens qui le « crurent mort, vinrent aux portes en poussant de grands « cris ; et par les menaces qu'ils firent à leurs compagnons, « ils les forcèrent d'ouvrir. Ils défilèrent tous devant son lit, « en simple tunique. Ce jour-là Python et Séleucus furent « envoyés au temple de Sérapis, pour demander au dieu s'ils « porteraient Alexandre dans son temple. Le dieu répondit « de le laisser où il était. Le vingt-huit, il mourut sur le soir. » La plupart de ces particularités sont consignées mot pour mot dans ses *Éphémérides*.

et c'est l'opinion de plusieurs autres écrivains. Nous le verrons même plus bas dans Plutarque, ce qui fait soupçonner qu'il y a ici erreur dans le texte.

XCIX. Personne alors ne soupçonna du poison. Ce fut, dit-on, six ans après, que, sur quelques indices, Olympias fit mourir un grand nombre de personnes, et jeter au vent les cendres d'Iolaüs, qui était mort, et qu'elle accusait d'avoir versé le poison dans la coupe. Ceux qui imputaient à Aristote d'avoir conseillé ce crime à Antipater et d'avoir porté lui-même le poison, disaient le tenir d'un certain Agnothémis, qui assurait l'avoir souvent entendu dire au roi Antigonus. Ils ajoutent que ce poison était une eau froide et glacée, qui distille d'une roche, dans le territoire de Nonacris, et qu'on recueille comme une rosée légère dans une corne de pied d'âne; on ne peut la conserver dans aucun autre vaisseau; elle les brise tous par son froid extrême et sa violente acrimonie. Mais la plupart des historiens regardent comme une fable tout ce qu'on dit de cet empoisonnement; et la plus forte preuve qu'ils en donnent, c'est qu'après sa mort la division s'étant mise parmi ses capitaines, et ayant duré plusieurs jours, son corps, qui pendant tout ce temps-là fut laissé sans aucun soin, dans un pays très-chaud et où l'air est étouffant, ne donna aucune marque de l'altération que produit toujours le poison, et se conserva parfaitement sain.

C. Au moment de sa mort, Roxane se trouva grosse, et reçut par cette raison les hommages des Macédoniens. Mais comme elle était jalouse de Statira, elle la trompa par une lettre supposée qu'elle lui écrivit au nom d'Alexandre, pour la faire venir; dès qu'elle fut arrivée, elle la fit mourir avec sa sœur qui l'avait accompagnée, et ordonna qu'on jetât leurs corps dans un puits, qu'elle fit combler ensuite; elle eut Perdiccas pour confident et pour complice de ce crime. Ce fut de tous les capitaines d'Alexandre celui qui, aussitôt après sa mort, eut la plus grande autorité, parce qu'il traînait après lui le jeune Aridée, comme la sauvegarde de la puissance royale qu'il exerçait sous le nom de ce prince. Aridée était fils de Philippe et d'une courtisane de basse extraction, qui se nommait Philina. Mais il avait eu l'esprit affaibli par une

grande maladie, qui n'était l'effet ni du hasard, ni d'un vice de constitution : comme dans son enfance il annonçait un caractère aimable et un esprit élevé, Olympias lui donna des breuvages qui altérèrent son tempérament et troublèrent sa raison.

CÉSAR.

I. Inimitié de César et de Sylla. — II. César, pris par des corsaires, les traite avec beaucoup de fierté, et les fait pendre ensuite. — III. Son grand talent pour l'éloquence. — IV. Sa faveur auprès du peuple. — V. Il fait l'oraison funèbre de sa femme, et épouse ensuite Pompéia. — VI. Il place dans le Capitole les tableaux de Marius et de ses victoires. — VII. Il est nommé grand-pontife. — VIII. On reproche à cette occasion à Cicéron de l'avoir épargné lors de la conjuration de Catilina. — IX. Le sénat, pour contre-balancer le crédit de César, fait distribuer du blé au peuple. — X. Clodius s'introduit chez Pompéia, femme de César, pendant les mystères de la Bonne-Déesse. — XI. César répudie sa femme, et Clodius est absous par la faveur du peuple. — XII. Conduite de César en Espagne, dont il avait été nommé gouverneur. — XIII. Il réconcilie Pompée et Crassus. — XIV. Il obtient le consulat par leur crédit. Conduite odieuse de César et de Pompée. — XV. César fait arrêter Caton, et le relâche aussitôt. — XVI. Sommaire des succès de César dans les Gaules. — XVII. Exemples de l'attachement qu'il inspirait aux officiers et aux soldats. — XVIII. Comment il gagne leur affection. — XIX. Sa sobriété. — XX. Première guerre de César dans les Gaules. — XXI. Seconde guerre contre Ariovistus. Il remporte sur lui une victoire complète. — XXII. Défaite des Belges. — XXIII. Il taille en pièces les Nerviens. — XXIV. Le gouvernement des Gaules lui est confié pour cinq ans. — XXV. Il fait la guerre aux Uspiens et aux Tenchtères. Il ravage les terres au delà du Rhin. — XXVI. Son expédition en Angleterre. — XXVII. Soulèvement de la Gaule. César y retourne, et défait Ambiorix. — XXVIII. Vercingentorix se soulève. — XXIX. César l'oblige de se renfermer dans la ville d'Alésia, dont il fait le siége. — XXX. Il bat une grande armée venue au secours des assiégés. Vercingentorix se rend à lui. — XXXI. Commencement des divisions de César et de Pompée. Pompée nommé seul consul. — XXXII. César fait demander le consulat et la prolongation de son gouvernement. — XXXIII. Erreur de Pompée sur les dispositions des troupes envers César. — XXXIV. César offre de quitter les armes, si Pompée veut les quitter aussi. — XXXV. Il se réduit à demander le gouvernement de la Gaule cisalpine. — XXXVI. Il part pour se rendre à Ariminium. — XXXVII. Il s'en empare. — XXXVIII. — Effroi que cette nouvelle répand dans Rome. — XXXIX. Pompée s'enfuit de Rome. — XL. Divers sentiments de crainte et de confiance dans la ville. — XLI. César vient à Rome. — XLII. Il passe en Espagne. — XLIII. Il se

met à la poursuite de Pompée. — XLIV. Il entreprend de passer à Brunduse dans une nacelle. — XLV. Disette dans l'armée de César. — XLVI. Victoire de Pompée, qui ne sait pas en profiter. — XLVII. César décampe et Pompée se laisse déterminer, malgré lui, à le poursuivre. — XLVIII. L'abondance rétablie dans le camp de César. — XLIX. Les deux armées en présence dans la Pharsalie. — L. Présages divers. Dispositions des deux généraux. — LI. César remporte la victoire. — LII. Paroles et conduite de César après la victoire. — LIII. Présages de Cornélius. Larmes de César en voyant la tête de Pompée. — LIV. Cléopâtre se fait porter chez César dans un paquet de hardes. — LV. Il la met sur le trône d'Egypte. — LVI. Rapidité de ses victoires en Asie. Insolence d'Antoine et d'autres amis de César. — LVII. César passe en Afrique. Disette qu'il y éprouve. — LVIII. Il défait en un jour trois généraux et prend leurs trois camps. — LIX. Pourquoi César composa l'Anti-Caton. — LX. Dénombrement qui fait connaître l'énorme dépopulation causée par les guerres civiles. — LXI. César défait en Espagne les fils de Pompée. — LXII. Il est nommé dictateur perpétuel. — LXIII. Sa belle conduite depuis la fin de la guerre. — LXIV. Il projette de nouvelles conquêtes. Il entreprend de grands travaux. — LXV. Il réforme le calendrier. — LXVI. Il se rend odieux en voulant se faire nommer roi. — LXVII. Antoine lui présente le diadème, qu'il refuse. — LXVIII. Commencement de la conjuration de Brutus et de Cassius. — LXIX. Présages qui annoncent à César sa mort. — LXX. Il va au sénat, malgré les avis qu'il reçoit. — LXXI. Il est d'abord blessé par Casca. — LXXII. Ensuite tué par Brutus et les autres conjurés. — LXXIII. Brutus et Cassius se présentent devant le peuple. — LXXIV. Fureur du peuple contre les meurtriers de César. — LXXV. Mort de Cassius. — LXXVI. Mort de Brutus. — *Parallèle d'Alexandre et de César.*

M. Dacier place le premier consulat de César jusqu'à sa mort, depuis l'an du monde 3891, la 2e année de la 180e olympiade, l'an de Rome 694, avant J.-C. 57, jusqu'à l'an du monde 3906, la première année de la 184e olympiade, l'an de Rome 709, avant J.-C. 42. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 654 jusqu'à l'an 710 de Rome, avant J.-C. 44.

I. Sylla, devenu maître de Rome et n'ayant pu, ni par ses promesses, ni par ses menaces, déterminer César à répudier Cornélie [1], fille de Cinna, celui qui avait exercé la souveraine puissance, confisqua la dot de sa femme. La parenté de César avec le vieux Marius fut la cause de son inimitié pour Sylla. Marius avait épousé Julie, sœur du père de César, et en avait eu le jeune Marius, qui par là était cousin-germain de César.

[1] César, pour épouser Cornélie, avait renoncé au mariage de Cossutia, issue d'une famille équestre et très-riche. Tout le pouvoir de Sylla ne put le forcer à imiter l'exemple de Pison, qui, pour plaire au dictateur, avait répudié Annia, femme de Cinna, qu'il avait épousée.

Dans les commencements des proscriptions, Sylla, distrait par beaucoup d'autres soins et par le grand nombre de victimes qu'il immolait chaque jour, ne songea pas à César, qui, au lieu de se laisser oublier, se mit sur les rangs pour le sacerdoce, et se présenta devant le peuple pour le briguer, quoiqu'il fût dans la première jeunesse. Sylla, par son opposition, fit rejeter sa demande ; il voulut même le faire mourir. Et comme ses amis lui représentaient qu'il n'y aurait pas de raison de sacrifier un si jeune enfant : « Vous êtes vous-mêmes, leur « répondit-il, bien peu avisés de ne pas voir dans cet enfant « plusieurs Marius. » César, à qui cette parole fut rapportée, crut devoir se cacher, et il erra longtemps dans le pays des Sabins. Un jour qu'il était malade et qu'il fut obligé de se faire porter pour changer de maison, il tomba la nuit entre les mains des soldats de Sylla, qui faisaient des recherches dans ce canton et emmenaient tous ceux qu'ils y trouvaient cachés. Il donna deux talents[1] à Cornélius, leur capitaine, qui à ce prix favorisa son évasion. Il gagna aussitôt les bords de la mer ; et s'étant embarqué, il se retira en Bithynie, auprès du roi Nicomède.

II. Après y avoir séjourné peu de temps, il se remit en mer et fut pris auprès de l'île de Pharmacuse par des pirates, qui, ayant déjà des flottes considérables et un nombre infini de petits vaisseaux, s'étaient rendus maîtres de toute cette mer. Ces pirates lui demandèrent vingt talents[2] pour sa rançon ; il se moqua d'eux de ne pas savoir quel était leur prisonnier, et il leur en promit cinquante[3]. Il envoya ceux qui l'accompagnaient dans différentes villes pour y ramasser cette somme, et ne retint qu'un seul de ses amis et deux domestiques, avec lesquels il resta au milieu de ces corsaires ciliciens, les plus sanguinaires des hommes ; il les traitait avec tant de mépris, que, lorsqu'il voulait dormir, il leur faisait dire de garder un profond silence. Il passa trente-huit jours avec eux, moins

[1] Environ dix mille livres. — [2] Cent mille livres. — [3] Deux cent cinquante mille livres.

comme leur prisonnier, que comme un prince entouré de ses gardes. Plein de sécurité, il jouait et faisait avec eux ses exercices, composait des poëmes et des harangues qu'il leur lisait ; et lorsqu'ils n'avaient pas l'air de les admirer, il les traitait sans ménagement d'ignorants et de Barbares : quelquefois même il les menaçait, en riant, de les faire pendre. Ils aimaient cette franchise, qu'ils prenaient pour une simplicité et une gaîté naturelles. Quand il eut reçu de Milet sa rançon et qu'il la leur eut payée, il ne fut pas plus tôt en liberté, qu'il équipa quelques vaisseaux dans le port de cette ville, et cingla vers ces pirates, qu'il surprit à l'ancre dans la rade même de l'île ; il en prit un grand nombre et s'empara de tout leur butin. De là, il les conduisit à Pergame, où il les fit charger de fers, et alla trouver Junius, à qui il appartenait, comme préteur d'Asie, de les punir. Junius, ayant jeté un œil de cupidité sur leur argent, qui était considérable, lui dit qu'il examinerait à loisir ce qu'il devait faire de ces prisonniers. César, laissant là le préteur et retournant à Pergame, fit pendre tous ces pirates, comme il le leur avait souvent annoncé dans l'île, où ils prenaient ses menaces pour des plaisanteries.

III. Lorsque la puissance de Sylla eut commencé à s'affaiblir et que les amis de César lui eurent écrit de revenir à Rome, il alla d'abord à Rhodes pour y prendre des leçons d'Apollonius Molon, celui dont Cicéron avait été l'auditeur, qui enseignait la rhétorique avec beaucoup de succès, et qui d'ailleurs avait la réputation d'un homme vertueux. On dit que César, né avec les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence politique, avait cultivé avec tant de soin ce talent naturel, que, de l'aveu de tout le monde, il tenait le second rang parmi les orateurs de Rome ; et il aurait eu le premier, s'il n'eût pas renoncé aux exercices du barreau, pour acquérir, par les talents militaires, la supériorité du pouvoir. Détourné par d'autres soins, il ne put parvenir, dans l'éloquence, à la perfection pour laquelle la nature l'avait fait ; il se livra uniquement au métier des armes et aux affaires politiques,

qui le conduisirent enfin à la suprême puissance. Aussi, dans la réponse qu'il fit longtemps après à l'éloge que Cicéron avait fait de Caton[1], il prie les lecteurs de ne pas comparer le style d'un homme de guerre avec celui d'un excellent orateur, qui s'occupait à loisir de ces sortes d'études. De retour à Rome, il accusa Dolabella de concussions dans le gouvernement de sa province, et trouva dans les villes de la Grèce un grand nombre de témoins qui déposèrent contre l'accusé. Cependant Dolabella fut absous ; et César, pour reconnaître la bonne volonté des Grecs, plaida contre Antoine, qu'ils accusaient de malversations, devant Marcus Lucullus, préteur de la Macédoine. Il parla avec tant d'éloquence, qu'Antoine, qui craignit d'être condamné, en appela aux tribuns du peuple, sous prétexte qu'il ne pourrait obtenir justice contre les Grecs dans la Grèce même.

IV. A Rome, les grâces de son éloquence brillèrent au barreau, et lui acquirent une grande faveur. En même temps que son affabilité, sa politesse, l'accueil gracieux qu'il faisait à tout le monde, qualités qu'il possédait à un degré au-dessus de son âge, lui méritaient l'affection du peuple ; d'un autre côté, la somptuosité de sa table et sa magnificence dans toute sa manière de vivre, accrurent peu à peu son influence et son pouvoir dans le gouvernement. D'abord ses envieux, persuadés que faute de pouvoir suffire à cette dépense excessive, il verrait bientôt sa puissance s'éclipser, firent peu d'attention aux progrès qu'elle faisait parmi le peuple. Mais, quand elle se fut tellement fortifiée qu'il n'était plus possible de la renverser et qu'elle tendait visiblement à ruiner la république, ils sentirent, mais trop tard, qu'il n'est pas de commencement si faible qui ne s'accroisse promptement par la persévérance, lorsqu'en méprisant ses premiers efforts on n'a pas mis obstacle à ses progrès. Cicéron paraît avoir été le premier à soupçonner et à craindre la douceur de sa conduite politique, qu'il comparait à la bonace de la mer, et à reconnaître la méchan-

[1] Il en sera parlé plus au long dans la suite de cette Vie.

cité de son caractère sous ce dehors de politesse et de grâce dont il la couvrait. « J'aperçois, disait cet orateur, dans tous « ses projets et dans toutes ses actions des vues tyranniques ; « mais quand je regarde ses cheveux si artistement arrangés, « quand je le vois se gratter la tête du bout du doigt, je « ne puis croire qu'un tel homme puisse concevoir le dessein « si noir de renverser la république. » Mais cela ne fut dit que longtemps après.

V. César reçut une première marque de l'affection du peuple lorsqu'il se trouva en concurrence avec Caïus Pompilius, pour l'emploi de tribun des soldats ; il fut nommé le premier. Il en eut une seconde encore plus grande quand, à la mort de la femme de Marius, dont il était le neveu, il prononça avec beaucoup d'éclat son oraison funèbre dans la place publique, et qu'il osa faire porter à son convoi les images de Marius, qui n'avaient pas encore paru depuis que Sylla, maître dans Rome, avait fait déclarer Marius et ses partisans ennemis de la patrie. Quelques personnes s'étant récriées sur cette audace, le peuple s'éleva hautement contre elles, et par les applaudissements les plus prononcés témoigna son admiration pour le courage que César avait eu de rappeler, pour ainsi dire, des enfers les honneurs de Marius, ensevelis depuis si longtemps. C'était de toute ancienneté la coutume des Romains de faire l'oraison funèbre des femmes qui mouraient âgées ; mais cet usage n'avait pas lieu pour les jeunes femmes. César fut le premier qui prononça celle de sa femme, morte fort jeune. Cette nouveauté lui fit honneur, lui concilia la faveur publique et le rendit cher au peuple, qui vit dans cette sensibilité une marque de ses mœurs douces et honnêtes. Après avoir fait les obsèques de sa femme, il alla questeur en Espagne sous le préteur Véter[1], qu'il honora depuis tant qu'il vécut, et dont il nomma le fils son questeur, quand il fut parvenu lui-même à la préture. Au retour de sa questure, il épousa en troisièmes

[1] Il est nommé dans Paterculé, II, XLIII, Antistius Véter.

noces Pompéia; il avait de Cornélie, sa première femme, une fille, qui par la suite fut mariée au grand Pompée. Sa dépense, toujours excessive, faisait croire qu'il achetait chèrement une gloire fragile et presque éphémère ; mais, dans la vérité, il acquérait à vil prix les choses les plus précieuses. On assure qu'avant d'avoir obtenu aucune charge, il était endetté de treize cents talents[1]. Mais le sacrifice d'une grande partie de sa fortune, soit dans l'intendance des réparations de la voie Appienne, soit dans son édilité, où il fit combattre devant le peuple trois cent vingt paires de gladiateurs ; la somptuosité des jeux, des fêtes et des festins qu'il donna et qui effaçaient tout ce qu'on avait fait avant lui de plus brillant, inspirèrent au peuple une telle affection, qu'il n'y eut personne qui ne cherchât à lui procurer de nouvelles charges et de nouveaux honneurs, pour le récompenser de sa magnificence.

VI. Rome était alors divisée en deux factions, celle de Sylla, toujours très-puissante ; et celle de Marius, qui, réduite à une grande faiblesse et presque dissipée, osait à peine se montrer. César voulut relever et ranimer cette dernière : lorsque les dépenses de son édilité lui donnaient le plus d'éclat dans Rome, il fit faire secrètement des images de Marius, avec des victoires qui portaient des trophées ; et une nuit il les plaça dans le Capitole. Le lendemain, quand on vit ces images tout éclatantes d'or et travaillées avec le plus grand art, dont les inscriptions faisaient connaître que c'étaient les victoires de Marius sur les Cimbres, on fut effrayé de l'audace de celui qui les avait placées : car on ne pouvait s'y méprendre. Le bruit qui s'en répandit aussitôt attira tout le monde à ce spectacle : les uns disaient hautement que César aspirait à la tyrannie, en ressuscitant des honneurs qui avaient été comme ensevelis par des lois et des décrets publics : que c'était un essai qu'il faisait pour sonder les dispositions du peuple, déjà amorcé par sa magnificence ; et pour voir si, assez apprivoisé par les fêtes

[1] Environ six millions cinq cent mille livres.

publiques qu'il lui avait données avec tant d'ostentation, il lui laisserait jouer de pareils jeux et entreprendre des nouveautés si téméraires. Les partisans de Marius, de leur côté, enhardis par son audace, se rassemblèrent en très-grand nombre et remplirent le Capitole du bruit de leurs applaudissements ; plusieurs même d'entre eux, en voyant la figure de Marius, versaient des larmes de joie ; ils élevaient César jusqu'aux nues et disaient qu'il était seul digne de la parenté de Marius. Le sénat s'étant assemblé, Catulus Lutatius, le plus estimé de tous les Romains de son temps, se leva, et, parlant avec force contre César, il dit cette parole si souvent répétée depuis : Que César n'attaquait plus la république par des mines secrètes, et qu'il dressait ouvertement contre elle toutes ses batteries. Mais, César s'étant justifié auprès du sénat, ses admirateurs en conçurent de plus hautes espérances ; ils l'encouragèrent à conserver toute sa grandeur d'âme et à ne plier devant personne, en l'assurant que, soutenu de la faveur du peuple, il l'emporterait sur tous ses rivaux et aurait un jour le premier rang dans Rome.

VII. La mort de Métellus ayant laissé vacante la place de grand-pontife, ce sacerdoce fut brigué avec chaleur par Isauricus et Catulus, deux des plus illustres personnages de Rome, et qui avaient le plus d'autorité dans le sénat. César, loin de céder à leur dignité, se présenta devant le peuple et opposa sa brigue à celle de ces deux rivaux. Les trois compétiteurs avaient également de quoi soutenir leurs prétentions. Catulus, qui, avec plus de dignité personnelle, craignait davantage l'issue de cette rivalité, fit offrir secrètement à César des sommes considérables, s'il voulait se désister de sa poursuite ; César répondit qu'il en emprunterait de plus grandes encore pour soutenir sa brigue. Le jour de l'élection, sa mère l'accompagna tout en larmes jusqu'à la porte de sa maison. « Ma mère, lui « dit César en l'embrassant, vous verrez aujourd'hui votre fils « ou grand-pontife ou banni. » Quand on recueillit les suffrages, les contestations furent très-vives ; mais enfin César l'em-

porta, et un tel succès fit craindre au sénat et aux meilleurs citoyens qu'il ne prît assez d'ascendant sur le peuple, pour le porter aux plus grands excès.

VIII. Ce fut alors que Pison et Catulus blâmèrent fort Cicéron d'avoir épargné César, qui avait donné prise sur lui dans la conjuration de Catilina. Celui-ci avait formé le complot, non-seulement de changer la forme du gouvernement, mais encore d'anéantir la république et de détruire l'empire romain. Dénoncé sur des indices assez légers, il sortit de Rome avant que tous ses projets eussent été découverts; mais il laissa Lentulus et Céthégus pour le remplacer dans la conduite de la conjuration. Il est douteux si César encouragea secrètement ces hommes audacieux et leur donna même quelques secours; ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux conjurés ayant été convaincus par les preuves les plus évidentes, et Cicéron, alors consul, ayant demandé l'avis de chaque sénateur sur la punition des coupables, tous opinèrent à la mort, jusqu'à César, qui, s'étant levé, fit un discours préparé avec le plus grand soin; il soutint qu'il n'était conforme ni à la justice, ni aux coutumes des Romains, à moins d'une extrême nécessité, de faire mourir des hommes distingués par leur naissance et par leur dignité, sans leur avoir fait leur procès dans les formes; qu'il lui paraissait plus juste de les renfermer étroitement dans telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait choisir, jusqu'après la défaite de Catilina; qu'alors le sénat pourrait, pendant la paix, délibérer à loisir sur ce qu'il conviendrait de faire de ces accusés. Cet avis, qui parut plus humain et qu'il avait appuyé de toute la force de son éloquence, fit une telle impression, qu'il fut adopté par tous les sénateurs qui parlèrent après lui; plusieurs même de ceux qui avaient déjà opiné revinrent à son sentiment; mais, lorsque Caton et Catulus furent en tour de dire leur avis, ils s'élevèrent avec force contre l'opinion de César; Caton surtout ayant insisté sans ménagement sur les soupçons qu'on avait contre lui, les ayant même fortifiés par de nouvelles preuves, les conjurés furent envoyés au supplice,

et lorsque César sortit du sénat, plusieurs des jeunes Romains qui servaient alors de gardes à Cicéron coururent sur lui l'épée nue à la main; mais Curion le couvrit de sa toge et lui donna le moyen de s'échapper. Cicéron lui-même, sur qui ces jeunes gens jetèrent les yeux, comme pour recevoir de lui l'ordre de le tuer, les arrêta, soit qu'il craignît le peuple, soit qu'il crût ce meurtre tout à fait injuste et contraire aux lois. Si ces particularités sont vraies, je ne sais pourquoi Cicéron n'en a rien dit dans l'histoire de son consulat; mais dans la suite il fut blâmé de n'avoir pas saisi une occasion si favorable de se défaire de César, et d'avoir trop redouté l'affection singulière du peuple pour ce jeune Romain.

IX. On eut, peu de jours après, une nouvelle preuve de cette faveur populaire. César étant entré au sénat pour se justifier des soupçons qu'on avait conçus contre lui, y essuya les plus violents reproches. Comme l'assemblée se prolongeait au delà du terme ordinaire, le peuple accourut en foule, environna le sénat en jetant de grands cris, et demanda, d'un ton impérieux, qu'on laissât sortir César. Caton, qui craignait quelque entreprise de la part des indigents de Rome, de ces boute-feux de la multitude, qui avaient mis en César toutes leurs espérances, conseilla au sénat de faire, tous les mois, à cette classe du peuple, une distribution de blé, qui n'ajouterait aux dépenses ordinaires de l'année que cinq millions cinq cent mille sesterces. Cette sage politique fit évanouir pour le moment la crainte du sénat; elle affaiblit et dissipa même en grande partie l'influence de César, dans un temps où l'autorité de la préture allait le rendre bien plus redoutable. Cependant il ne s'éleva point de trouble; au contraire, il éprouva lui même une aventure domestique qui lui fut très-désagréable.

X. Il y avait à Rome un jeune patricien nommé Publius Clodius, distingué par ses richesses et par son éloquence; mais qui, en insolence et en audace, ne le cédait à aucun des hommes les plus fameux par leur scélératesse. Il aimait Pompéia, femme de César, qui, elle-même, avait du goût pour lui;

mais son appartement était gardé avec le plus grand soin : Aurélia, mère de César, femme d'une grande vertu, veillait de si près sur sa belle-fille, que les occasions de la voir et de lui parler étaient pour Clodius aussi difficiles que dangereuses. Les Romains adorent une divinité qu'ils nomment la Bonne-Déesse, comme les Grecs ont leur Gynécée, ou la déesse des femmes. Les Phrygiens, qui veulent se l'approprier, disent qu'elle était mère du roi Midas; les Romains prétendent que leur Bonne-Déesse est une nymphe dryade, qui eut commerce avec le dieu Faune; et les Grecs veulent que ce soit celle des mères de Bacchus qu'il n'est pas permis de nommer : aussi, quand les femmes célèbrent sa fête, elles couvrent leurs tentes de branches de vignes; et, suivant la fable, un dragon sacré se tient au pied de la statue de la déesse. Tant que ses mystères durent, il n'est permis à aucun homme d'entrer dans la maison où on les célèbre. Les femmes, retirées dans un lieu séparé, pratiquent plusieurs cérémonies conformes à celles qu'on observe dans les mystères d'Orphée. Lorsque le temps de la fête est venu, le consul ou le préteur (car c'est toujours chez l'un ou l'autre qu'elle est célébrée) sort de chez lui, avec tous les hommes qui habitent dans sa maison. La femme, qui en est restée la maîtresse, l'orne avec la décence convenable; les principales cérémonies se font la nuit, et ces veillées sont mêlées de divertissements et de concerts. L'année de la préture de César, Pompéia fut chargée de célébrer cette fête. Clodius, qui n'avait pas encore de barbe, se flattant de n'être pas reconnu, prit l'habillement d'une ménétrière, sous lequel il avait tout l'air d'une jeune femme. Il trouva les portes ouvertes et fut introduit sans obstacle par une des esclaves de Pompéia, qui était dans la confidence et qui le quitta pour aller avertir sa maîtresse : comme elle tardait à revenir, Clodius n'osa pas l'attendre dans l'endroit où elle l'avait laissé. Il errait de tout côtés dans cette vaste maison et évitait avec soin les lumières, lorsqu'il fut rencontré par une des femmes d'Aurélia, qui, croyant parler à une per-

sonne de son sexe, voulut l'arrêter et jouer avec lui : étonnée du refus qu'il en fit, elle le traîna au milieu de la salle et lui demanda qui elle était et d'où elle venait. Clodius lui répondit qu'il attendait Abra, l'esclave de Pompéia ; mais sa voix le trahit ; et cette femme, s'étant rapprochée des lumières et de la compagnie, cria qu'elle venait de surprendre un homme dans les appartements. L'effroi saisit toutes les femmes : Aurélia fit cesser aussitôt les cérémonies et voiler les choses sacrées. Elle ordonna de fermer les portes, visita elle-même toute la maison avec des flambeaux et fit les recherches les plus exactes. On trouva Clodius caché dans la chambre de l'esclave qui l'avait introduit chez Pompéia ; il fut reconnu par toutes les femmes et chassé ignominieusement. Elles sortirent de la maison dans la nuit même, et allèrent raconter à leurs maris ce qui venait de se passer.

XI. Le lendemain, toute la ville fut informée que Clodius avait commis un sacrilége horrible ; et l'on disait partout qu'il fallait le punir rigoureusement, pour faire une réparation éclatante, non-seulement à ceux qu'il avait personnellement offensés, mais encore à la ville et aux dieux qu'il avait outragés. Il fut cité par un des tribuns devant les juges, comme coupable d'impiété ; les principaux d'entre les sénateurs parlèrent avec force contre lui, et l'accusèrent de plusieurs autres grands crimes, en particulier d'un commerce incestueux avec sa propre sœur, femme de Lucullus. Mais le peuple s'étant opposé à des poursuites si vives, et ayant pris la défense de Clodius, lui fut d'un grand secours auprès des juges que cette opposition étonna, et qui craignirent les fureurs de la multitude. César répudia sur-le-champ Pompéia ; et appelé en témoignage contre Clodius, il déclara qu'il n'avait aucune connaissance des faits qu'on imputait à l'accusé. Cette déclaration ayant paru fort étrange, l'accusateur lui demanda pourquoi donc il avait répudié sa femme : « C'est répondit-il, que ma « femme ne doit pas même être soupçonnée. » Les uns prétendent que César parla comme il pensait ; d'autres croient qu'il

cherchait à plaire au peuple, qui voulait sauver Clodius. L'accusé fut donc absous, parce que la plupart des juges donnèrent leur avis sur plusieurs affaires à la fois[1], afin, d'un côté, de ne pas s'attirer, par sa condamnation, le ressentiment du peuple; et, de l'autre, pour ne pas se déshonorer aux yeux des bons citoyens par une absolution formelle.

XII. César, en sortant de la préture, fut désigné par le sort pour aller commander en Espagne. Ses créanciers, qu'il était hors d'état de satisfaire, le voyant sur son départ, vinrent crier après lui et solliciter le paiement de leurs créances. Il eut donc recours à Crassus, le plus riche des Romains, qui avait besoin de la chaleur et de l'activité de César pour se soutenir contre Pompée, son rival en administration. Crassus s'engagea envers les créanciers les plus difficiles et les moins traitables, pour la somme de huit cent trente talents[2]. César, dont il se rendit caution, fut libre de partir pour son gouvernement. On dit qu'en traversant les Alpes, il passa dans une petite ville occupée par des Barbares, et qui n'avait qu'un petit nombre de misérables habitants. Ses amis lui ayant demandé, en plaisantant, s'il croyait qu'il y eût dans cette ville des brigues pour les charges, des rivalités pour le premier rang, des jalousies entre les citoyens les plus puissants, César leur répondit très-sérieusement qu'il aimerait mieux être le premier parmi ces Barbares que le second dans Rome. Pendant son séjour en Espagne, il lisait, un jour de loisir, des particularités de la vie d'Alexandre; et, après quelques moments de réflexion, il se mit à pleurer. Ses amis, étonnés, lui en demandèrent la cause. « N'est-ce pas pour moi, leur dit-il, un « juste sujet de douleur, qu'Alexandre, à l'âge où je suis, eût « déjà conquis tant de royaumes, et que je n'aie encore rien

[1] L'usage d'opiner ainsi sur plusieurs objets à la fois s'appelait *ferre sententias per saturam* : expression prise des bassins ou des plats, dans lesquels on mettait plusieurs mets ensemble, et d'où est venu le mot de satire, genre de poëme où l'on traitait en même temps de plusieurs sujets.

[2] Quinze millions cent cinquante mille livres.

« fait de mémorable ? » A peine arrivé en Espagne, il ne perdit pas un moment, et en peu de jours il eut mis sur pied dix cohortes, qu'il joignit aux vingt qu'il y avait trouvées : marchant à leur tête contre les Calléciens et les Lusitaniens, il vainquit ces deux peuples, et s'avança jusqu'à la mer extérieure, en subjuguant des nations qui n'avaient jamais été soumises aux Romains. A la gloire des succès militaires il ajouta celle d'une sage administration pendant la paix ; il rétablit la concorde dans les villes, et s'appliqua surtout à terminer les différends qui s'élevaient chaque jour entre les créanciers et les débiteurs. Il ordonna que les premiers prendraient, tous les ans, les deux tiers des revenus des débiteurs, et que ceux-ci auraient l'autre tiers jusqu'à l'entier acquittement de la dette. La sagesse de ce règlement lui fit beaucoup d'honneur ; il quitta son gouvernement après s'y être enrichi, et avoir procuré des gains considérables à ses soldats, qui, avant son départ, le saluèrent du titre d'*imperator*.

XIII. Les Romains qui demandaient l'honneur du triomphe étaient obligés de demeurer hors de la ville ; et, pour briguer le consulat, il fallait être dans Rome [1]. César, arrêté par ces lois contraires, car on était à la veille des comices consulaires, envoya demander au sénat la permission de solliciter le consulat par ses amis, en restant hors de la ville. Caton, armé de la loi, combattit vivement la prétention de César ; mais, voyant qu'il avait mis plusieurs sénateurs dans ses intérêts, il chercha

[1] Le motif de cette loi avait été sans doute la crainte qu'on avait eue qu'un général vainqueur, qui revenait avec des troupes à qui leurs succès pouvaient inspirer de l'audace, ne causât de grands désordres dans Rome, s'il y était entré avec ses soldats, et qu'il se fût fait décerner le triomphe malgré le sénat et le peuple. Au contraire, ceux qui demandaient le consulat étant seuls, et n'ayant ordinairement que leur recommandation personnelle, ne laissaient aucun sujet de crainte ; et les citoyens qui nommaient aux charges étaient bien aises de les voir, en habits de candidats, solliciter eux-mêmes leurs suffrages. César, forcé par ces lois contraires de choisir entre le consulat et le triomphe, renonce à celui-ci, qui n'était qu'un honneur d'un jour, et préfère le consulat, dont la durée lui donnait le temps de poursuivre ses desseins, et de jeter les fondements de la puissance à laquelle il aspirait.

à gagner du temps, et employa le jour entier à dire son opinion. César alors prit le parti d'abandonner le triomphe et de briguer le consulat. Il entra dans Rome, et fit une action d'éclat, dont tout le monde, excepté Caton, fut la dupe : il réconcilia Crassus et Pompée, les deux hommes qui avaient le plus de pouvoir dans la ville. César apaisa leurs dissensions, les remit bien ensemble ; et par là il réunit en lui seul la puissance de l'un et de l'autre. On ne s'aperçut pas que ce fut cette action en apparence si honnête, qui causa le renversement de la république. En effet, ce fut moins l'inimitié de César et de Pompée, comme on le croit communément, qui donna naissance aux guerres civiles, que leur amitié même, qui les réunit d'abord pour renverser le gouvernement aristocratique, et qui aboutit ensuite à une rupture ouverte entre ces deux rivaux. Caton, qui prédit souvent le résultat de leur liaison, n'y gagna alors que de passer pour un homme difficile et chagrin : dans la suite, l'événement le justifia ; et l'on reconnut qu'il avait, dans ses conseils, plus de prudence que de bonheur.

XIV. César, en se présentant aux comices, entouré de la faveur de Crassus et de Pompée, fut porté avec le plus grand éclat à la dignité de consul : on lui donna pour collègue Calpurnius Bibulus. Il était à peine entré en exercice de sa charge, qu'il publia des lois dignes, non d'un consul, mais du tribun le plus audacieux. Il proposa, par le seul motif de plaire au peuple, des partages de terres et des distributions de blé. Les premiers et les plus honnêtes d'entre les sénateurs s'élevèrent contre ces lois ; et César, qui depuis longtemps ne cherchait qu'un prétexte pour se déclarer, protesta hautement qu'on le poussait malgré lui vers le peuple ; que l'injustice et la dureté du sénat le mettaient dans la nécessité de faire la cour à la multitude ; et sur-le-champ il se rendit à l'assemblée du peuple. Là, ayant à ses côtés Crassus et Pompée, il leur demanda à haute voix s'ils approuvaient les lois qu'il venait de proposer. Sur leur réponse affirmative, il les exhorta à le soutenir contre ceux qui, pour les lui faire retirer, le menaçaient

de leurs poignards. Ils le lui promirent tous deux ; et Pompée ajouta qu'il opposerait à ces poignards l'épée et le bouclier. Cette parole déplut aux sénateurs et aux nobles, qui la trouvèrent peu convenable à sa dignité personnelle, aux égards qu'il devait au sénat, et digne tout au plus d'un jeune homme emporté ; mais elle le rendit très-agréable au peuple. César, qui voulait s'assurer de plus en plus la puissance de Pompée, lui donna en mariage sa fille Julia, déjà fiancée à Servilius Cépion, auquel il promit la fille de Pompée, qui elle-même n'était pas libre, ayant été déjà promise à Faustus, fils de Sylla. Peu de temps après, il épousa Calpurnie, fille de Pison, et fit désigner celui-ci consul pour l'année suivante. Caton ne cessait de se récrier, et de protester en plein sénat contre l'impudence avec laquelle on prostituait ainsi l'empire par des mariages ; et, en trafiquant des femmes, on se donnait mutuellement les gouvernements des provinces, les commandements des armées et les premières charges de la république. Bibulus, le collègue de César, voyant l'inutilité des oppositions qu'il faisait à ces lois, ayant même souvent couru le risque, ainsi que Caton, d'être tué sur la place publique, passa le reste de son consulat renfermé dans sa maison. Pompée, aussitôt après son mariage, ayant rempli la place d'hommes armés, fit confirmer ces lois par le peuple, et décerner à César, pour cinq ans, le gouvernement des deux Gaules cisalpine et transalpine, auquel on ajouta l'Illyrie, avec quatre légions.

XV. Caton ayant voulu s'opposer à ces décrets, César le fit arrêter et conduire en prison, dans la pensée que Caton appellerait de cet ordre aux tribuns ; mais il s'y laissa mener sans rien dire ; et César voyant non-seulement les principaux citoyens révoltés de cette indignité, mais le peuple lui-même, par respect pour la vertu de Caton, le suivre dans un morne silence, fit prier sous main un des tribuns d'enlever Caton à ses licteurs. Après un tel acte de violence, très-peu de sénateurs l'accompagnèrent au sénat ; la plupart, offensés de sa conduite, se retirèrent. Considius, un des plus âgés de ceux

qui l'y avaient suivi, lui dit que les sénateurs n'étaient pas venus, parce qu'ils avaient craint ses armes et ses soldats. « Pourquoi donc, reprit César, cette même crainte ne vous « fait-elle pas rester chez vous? — Ma vieillesse, repartit Con- « sidius, m'empêche d'avoir peur; le peu de vie qui me reste « n'exige pas tant de précaution. » Mais de tous les actes de son consulat, aucun ne lui fit plus de tort que d'avoir fait nommer tribun du peuple ce même Clodius qui l'avait déshonoré en violant les veilles secrètes et mystérieuses que les dames romaines célébraient dans sa maison; cette élection avait pour motif la ruine de Cicéron; et César ne partit pour son gouvernement qu'après l'avoir brouillé avec Clodius, et l'avoir fait bannir de l'Italie.

XVI. Voilà les actions de sa vie qui précédèrent son commandement dans les Gaules. Les guerres qu'il fit depuis, ces expéditions fameuses dans lesquelles il soumit les Gaules, lui ouvrirent une route toute différente, et commencèrent en quelque sorte pour lui une seconde vie; c'est dans cette nouvelle carrière qu'il se montre à nous aussi grand homme de guerre, aussi habile capitaine qu'aucun des généraux qui se sont fait le plus admirer et ont acquis le plus de gloire par leurs exploits. Soit qu'on lui compare les Fabius, les Métellus, les Scipions, ou les autres généraux ses contemporains, ou ceux qui ont vécu peu de temps avant lui, tels que les Sylla, les Marius, les Lucullus, et Pompée lui-même,

Dont la gloire et le nom s'élèvent jusqu'aux cieux;

en quelque genre de succès militaire que ce soit, on reconnaîtra que les exploits de César le mettent au-dessus de tous ces grands capitaines. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre; l'autre, par l'étendue des pays qu'il a subjugués; celui-ci, par le nombre et la force des ennemis qu'il a vaincus; celui-là, par la férocité et la perfidie des nations qu'il a soumises; l'un, par sa douceur et sa clémence envers les prisonniers; un autre, par les présents et les bien-

faits dont il a comblé ses troupes; enfin, il a été supérieur à tous ces grands hommes par le nombre de batailles qu'il a livrées, et par la multitude incroyable d'ennemis qu'il a fait périr. En moins de dix ans qu'a duré sa guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cents villes, il a soumis trois cents nations différentes, et combattu, en plusieurs batailles rangées, contre trois millions d'ennemis, dont il en a tué un million et fait autant de prisonniers.

XVII. D'ailleurs, il savait inspirer à ses soldats une affection et une ardeur si vives, que ceux qui, sous d'autres chefs et dans d'autres guerres, ne différaient pas des soldats ordinaires, devenaient invincibles sous César et ne trouvaient rien qui pût résister à l'impétuosité avec laquelle ils se précipitaient dans les plus grands dangers. Tel fut Acilius, qui, dans un combat naval donné près de Marseille, s'étant jeté dans un vaisseau ennemi et ayant eu la main droite abattue d'un coup d'épée, n'abandonna pas son bouclier qu'il tenait de la main gauche et dont il frappa sans relâche les ennemis au visage, avec tant de raideur qu'il les renversa tous et se rendit maître du vaisseau. Au combat de Dyrrachium, Cassius Scéva eut l'œil percé d'une flèche, l'épaule et la cuisse traversées de deux javelots, et reçut cent trente coups sur son bouclier. Il appela les ennemis, comme s'il eût eu l'entention de se rendre; et de deux qui s'approchèrent, l'un eut l'épaule abattue d'un coup d'épée; l'autre, blessé au visage, prit la fuite. Cassius, secouru par ses compagnons, eut le bonheur de s'échapper. Dans la Grande-Bretagne, les chefs de bande s'étaient engagés dans un fonds marécageux et plein d'eau, où ils étaient attaqués vivement par les ennemis. Un soldat de César, sous les yeux mêmes du général, se jetant au milieu des Barbares, fait des prodiges incroyables de valeur, les oblige de prendre la fuite et sauve les officiers. Ensuite il passe le marais le dernier, traverse avec la plus grande peine cette eau bourbeuse, partie à la nage, partie en marchant, et gagne l'autre rive, mais avec le chagrin d'avoir laissé son bouclier. César, qui ne pouvait trop admirer son

courage, court à lui avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive ; mais le soldat, la tête baissée et les yeux baignés de larmes, tombe aux pieds de César et lui demande pardon d'être revenu sans son bouclier. En Afrique, Scipion s'était emparé d'un vaisseau de César, monté par Granius Pétron, qui venait d'être nommé questeur. Scipion fit massacrer tout l'équipage et dit au questeur qu'il lui donnait la vie. Granius répondit que les soldats de César étaient accoutumés à donner la vie aux autres, non pas à la recevoir. En disant ces mots, il tire son épée et se tue.

XVIII. Cette ardeur et cette émulation pour la gloire étaient produites et nourries en eux par les récompenses et les honneurs que César leur prodiguait ; par l'espérance qu'il leur donnait qu'au lieu de faire servir à son luxe et à ses plaisirs les richesses qu'il amassait dans ces guerres, il les mettait en dépôt chez lui pour être le prix de la valeur, également destiné à tous ceux qui le mériteraient ; et qu'il ne se croyait riche qu'autant qu'il pouvait récompenser la bonne conduite de ses soldats. D'ailleurs, il s'exposait volontiers à tous les périls, et ne se refusait à aucun des travaux de la guerre. Ce mépris du danger n'étonnait point ses soldats, qui connaissaient son amour pour la gloire ; mais ils étaient surpris de sa patience dans les travaux, qu'ils trouvaient supérieurs à ses forces ; car il avait la peau blanche et délicate, était frêle de corps et sujet à de fréquents maux de tête et à des attaques d'épilepsie, dont il avait senti les premiers accès à Cordoue [1]. Mais, loin de se faire de la faiblesse de son tempérament un prétexte pour vivre dans la mollesse, il cherchait dans les exercices de la guerre un remède à ses maladies ; il les combattait par des marches forcées, par un régime frugal, par l'habitude de coucher en plein air et d'endurcir ainsi son corps à toutes sortes de fatigues. Il prenait presque toujours son sommeil

[1] Ville de l'Espagne méridionale dans l'Andalousie, sur le Guadalquivir. On l'appelait Corduba-Nova, Cordoue la Neuve. Il y avait aussi Cordoue la Vieille, village d'Espagne, dans l'Andalousie, à une lieue de l'autre.

dans un chariot ou dans une litière pour faire servir son repos même à quelque fin utile. Le jour, il visitait les forteresses, les villes et les camps; et il avait toujours à côté de lui un secrétaire pour écrire sous sa dictée en voyageant, et, derrière, un soldat qui portait son épée. Avec cela, il faisait une si grande diligence, que, la première fois qu'il sortit de Rome, il se rendit en huit jours sur les bords du Rhône. Il eut, dès sa première jeunesse, une grande habitude du cheval, et il acquit la facilité de courir à toute bride, les mains croisées derrière le dos. Dans la guerre des Gaules, il s'accoutuma à dicter des lettres étant à cheval et à occuper deux secrétaires à la fois, ou même un plus grand nombre, suivant Oppius. Il fut, dit-on, le premier qui introduisit dans Rome l'usage de communiquer par lettres avec ses amis, lorsque des affaires pressées ne lui permettaient pas de s'aboucher avec eux, ou que le grand nombre de ses occupations et l'étendue de la ville ne lui en laissaient pas le temps.

XIX. On cite un trait remarquable de sa simplicité dans la manière de vivre : Valérius Léo, son hôte à Milan, lui donnant un jour à souper, fit servir un plat d'asperges que l'on avait assaisonnées avec de l'huile de senteur, au lieu d'huile d'olive. Il en mangea sans avoir l'air de s'en apercevoir; et ses amis s'en étant plaints, il leur en fit des reproches. « Ne devait-il « pas vous suffire, leur dit-il, de n'en pas manger, si vous ne « les trouviez pas bonnes? Relever ce défaut de savoir-vivre, « c'est ne pas savoir vivre soi-même. » Surpris, dans un de ses voyages, par un orage violent, il fut obligé de chercher une retraite dans la chaumière d'un pauvre homme, où il ne se trouva qu'une petite chambre, à peine suffisante pour une seule personne. « Il faut, dit-il à ses amis, céder aux grands « les lieux les plus honorables; mais les plus nécessaires, il « faut les laisser aux plus malades. » Il fit coucher Oppius dans la chambre parce qu'il était incommodé, et il passa la nuit, avec ses autres amis, sous une couverture du toit en saillie.

XX. Les Helvétiens et les Tiguriniens furent les premiers peuples de la Gaule qu'il combattit. Après avoir eux-mêmes brûlé leurs douze villes et quatre cents villages de leur dépendance, ils s'avançaient pour traverser la partie des Gaules qui était soumise aux Romains, comme autrefois les Cimbres et les Teutons, à qui ils n'étaient inférieurs ni par leur audace, ni par leur multitude ; on en portait le nombre à trois cent mille hommes, dont quatre-vingt-dix mille étaient en âge de servir. Il ne marcha pas en personne contre les Tiguriniens ; ce fut Labiénus, un de ses lieutenants, qui les défit et les tailla en pièces sur les bords de l'Arar[1]. Il conduisait lui-même son corps d'armée dans une ville alliée[2], lorsque les Helvétiens tombèrent sur lui sans qu'il s'y attendît. Il fut obligé de gagner un lieu fort d'assiette, où il rassembla ses troupes et les mit en bataille. Lorsqu'on lui amena le cheval qu'il devait monter : « Je m'en servirai, dit-il, après la victoire, afin de « poursuivre les ennemis ; maintenant marchons à eux[3] ; » et il alla les charger à pied. Il lui en coûta beaucoup de temps et de peine pour enfoncer leurs bataillons ; et, après les avoir mis en déroute, il eut encore un plus grand combat à soutenir pour forcer leur camp : outre qu'ils y avaient fait, avec leurs chariots, un fort retranchement et que ceux qu'il avait rompus s'y étaient ralliés, leurs enfants et leurs femmes s'y défendirent avec le dernier acharnement ; ils se firent tous tailler en pièces, et le combat finit à peine au milieu de la nuit. Il ajouta à l'éclat de cette victoire un succès plus glorieux encore : ce fut de réunir tous les Barbares qui avaient échappé au carnage, de les faire retourner dans le pays qu'ils avaient abandonné, pour rétablir les villes qu'ils avaient brûlées : ils étaient plus de cent mille. Son motif était d'empêcher que les Germains, voyant ce pays désert, ne passassent le Rhin pour s'y établir.

XXI. La seconde guerre qu'il entreprit eut pour objet de

[1] La Saône. — [2] Bibracte, aujourd'hui Autun. — [3] César, dans ses *Commentaires*, dit que tous les cavaliers mirent pied à terre.

défendre les Celtes contre les Germains. Il avait fait, quelque temps avant, reconnaître à Rome Ariovistus, leur roi, pour ami et pour allié des Romains; mais c'étaient des voisins insupportables pour les peuples que César avait soumis, et l'on ne pouvait douter qu'à la première occasion, peu contents de ce qu'ils possédaient, ils ne voulussent s'emparer du reste de la Gaule. César, s'étant aperçu que ses capitaines, les plus jeunes surtout et les plus nobles, qui ne l'avaient suivi que dans l'espoir de s'enrichir et de vivre dans le luxe, redoutaient cette nouvelle guerre, les assembla et leur dit qu'ils pouvaient quitter le service; que, lâches et mous comme ils étaient, ils ne devaient pas, contre leur gré, s'exposer au péril. « Je « n'ai besoin, ajouta-t-il, que de la dixième légion pour atta« quer les Barbares, qui ne sont pas des ennemis plus redou« tables que les Cimbres; et je ne me crois pas inférieur à « Marius. » La dixième légion, flattée de cette marque d'estime, lui députa quelques officiers pour lui témoigner sa reconnaissance; les autres légions désavouèrent leurs capitaines; et tous, également remplis d'ardeur et de zèle, le suivirent pendant plusieurs journées de chemin et campèrent à deux cents stades[1] de l'ennemi. Leur arrivée rabattit beaucoup de l'audace d'Ariovistus. Loin de s'attendre à être attaqué par les Romains, il avait cru qu'ils n'oseraient pas soutenir la présence de ses troupes; il fut étonné de la hardiesse de César et s'aperçut qu'elle avait jeté le trouble dans son armée. Leur ardeur fut encore plus émoussée par les prédictions de leurs prêtresses, qui, prétendant connaître l'avenir par le bruit des eaux, par les tourbillons que les courants font dans les rivières, leur défendaient de livrer la bataille avant la nouvelle lune. César, averti de cette défense et voyant les Barbares se tenir en repos, crut qu'il aurait bien plus d'avantage à les attaquer dans cet état de découragement, que de rester lui-même oisif et d'attendre le moment qui leur serait favorable. Il alla donc escarmoucher contre eux jusque dans leurs re-

[1] Dix lieues.

tranchements et sur les collines où ils étaient campés. Cette provocation les irrita tellement, que, n'écoutant plus que leur colère, ils descendirent dans la plaine pour combattre. Ils furent complétement défaits; et César, les ayant poursuivis jusqu'aux bords du Rhin, l'espace de trois cents stades, couvrit toute la plaine de morts et de dépouilles. Ariovistus, qui avait fui des premiers, passa le Rhin avec une suite peu nombreuse; il resta, dit-on, quatre-vingt mille morts sur la place.

XXII. Après tous ces exploits, il mit ses troupes en quartier d'hiver dans le pays des Séquanois; et lui-même, pour veiller de plus près sur ce qui se passait à Rome, il alla dans la Gaule qui est baignée par le Pô et qui faisait partie de son gouvernement; car le Rubicon sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. Pendant le séjour assez long qu'il y fit, il grossit beaucoup le nombre de ses partisans; on s'y rendait en foule de Rome, et il donnait libéralement ce que chacun lui demandait: il les renvoya tous, ou comblés de présents ou pleins d'espérance. Dans tout le cours de cette guerre, Pompée ne se douta même pas que tour à tour César domptait les ennemis avec les armes des Romains, et qu'il gagnait les Romains avec l'argent des ennemis. Cependant César ayant appris que les Belges, les plus puissants des Gaulois, et qui occupent la troisième partie de la Gaule, s'étaient soulevés et avaient mis sur pied une armée nombreuse, y courut en diligence, tomba sur eux pendant qu'ils ravageaient les terres des alliés de Rome, défit tous ceux qui s'étaient réunis et qui se défendirent lâchement; il en tua un si grand nombre, que les Romains passaient les rivières et les étangs sur les corps morts dont ils étaient remplis. Cette défaite effraya tellement les peuples qui habitaient les bords de l'Océan, qu'ils se rendirent sans combat.

XXIII. Après cette victoire, il marcha contre les Nerviens, les plus sauvages et les plus belliqueux des Belges; ils habitaient un pays couvert d'épaisses forêts, au fond desquelles ils

avaient retiré, le plus loin qu'ils avaient pu de l'ennemi, leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses. Ils vinrent au nombre de soixante mille fondre sur César, occupé alors à se retrancher et qui ne s'attendait pas à combattre. Sa cavalerie fut rompue du premier choc; et les Barbares, sans perdre un instant, ayant enveloppé la douzième et la septième légion, en massacrèrent tous les officiers : si César, arrachant le bouclier d'un soldat et se faisant jour à travers ceux qui combattaient devant lui, ne se fût jeté sur les Barbares; si la dixième légion [1], qui, du haut de la colline qu'elle occupait, vit le danger auquel César était exposé, n'eût fondu précipitamment sur les Barbares, et n'eût, en arrivant, renversé leurs premiers bataillons, il ne serait pas resté un seul Romain; mais, ranimés par l'audace de leur général, ils combattirent avec un courage supérieur à leurs forces : cependant, malgré tous leurs efforts, ils ne purent faire tourner le dos aux Nerviens, qui furent taillés en pièces, en se défendant avec la plus grande valeur. De soixante mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva, dit-on, que cinq cents; et, de quatre cents de leurs sénateurs, il ne s'en échappa que trois. Dès que le sénat, à Rome, eut appris ces succès extraordinaires, il ordonna qu'on ferait, pendant quinze jours, des sacrifices aux dieux et qu'on célébrerait des fêtes publiques : jamais encore on n'en avait fait autant pour aucune victoire; mais le soulèvement simultané de tant de nations avait montré toute la grandeur du péril; et l'affection du peuple pour César attachait plus d'éclat à la victoire qu'il avait remportée. Jaloux d'entretenir cette disposition de la multitude, il venait chaque année, après avoir réglé les affaires de la Gaule, passer l'hiver aux environs du Pô, pour disposer des affaires de Rome.

XXIV. Non-seulement il fournissait à ceux qui briguaient les charges l'argent nécessaire pour corrompre le peuple, et

[1] Il y a dans le texte, la douzième; mais c'est une faute. César, l. II, dit, la dixième; et nous venons de voir que la douzième avait été enveloppée par l'ennemi.

se donnait par là des magistrats qui employaient toute leur autorité à accroître sa puissance ; mais encore il donnait rendez-vous, à Lucques, à tout ce qu'il y avait dans Rome de plus grands et de plus illustres personnages, tels que Pompée, Crassus, Appius, gouverneur de la Sardaigne, et Népos, proconsul d'Espagne ; en sorte qu'il s'y trouvait jusqu'à cent vingt licteurs qui portaient les faisceaux et plus de deux cents sénateurs. Ce fut là qu'avant de se séparer, ils tinrent un conseil, dans lequel on convint que Crassus et Pompée seraient désignés consuls pour l'année suivante ; qu'on continuerait à César, pour cinq autres années, le gouvernement de la Gaule, et qu'on lui fournirait de l'argent pour la solde des troupes. Ces dispositions révoltèrent tout ce qu'il y avait de gens sensés à Rome ; car ceux à qui César donnait de l'argent engageaient le sénat à lui en fournir, comme s'il en eût manqué ; ou plutôt ils arrachaient au sénat des décrets dont ce corps lui-même ne pouvait s'empêcher de gémir. Il est vrai que Caton était absent ; on l'avait à dessein envoyé en Chypre. Favonius, imitateur zélé de Caton, tenta de s'opposer à ces décrets ; et, voyant que ses oppositions étaient inutiles, il s'élança hors du sénat et alla dans l'assemblée du peuple pour parler hautement contre ces lois ; mais il ne fut écouté de personne ; les uns étaient retenus par leur respect pour Pompée et pour Crassus ; le plus grand nombre voulaient faire plaisir à César et se tenaient tranquilles, parce qu'ils ne vivaient que des espérances qu'ils avaient en lui.

XXV. Lorsque César fut de retour à son armée des Gaules, il trouva la guerre allumée. Deux grandes nations de la Germanie, les Usipes et les Tenchtères, avaient passé le Rhin pour s'emparer des terres situées au delà de ce fleuve. César dit lui-même dans ses *Commentaires,* en parlant de la bataille qu'il leur livra, que ces Barbares, après lui avoir envoyé des députés et fait une trêve avec lui, ne laissèrent pas de l'attaquer en chemin, et, avec huit cents cavaliers seulement, ils mirent en fuite cinq mille hommes de sa cavalerie, qui ne s'attendaient

à rien moins qu'à cette attaque : ils lui envoyèrent une seconde ambassade, à dessein de le tromper encore ; mais il fit arrêter leurs députés et marcha contre les Barbares, regardant comme une folie de se piquer de bonne foi envers des perfides qui venaient de violer l'accord qu'ils avaient fait avec lui. Canusius écrit que, le sénat ayant décrété une seconde fois des sacrifices et des fêtes pour cette victoire, Caton opina qu'il fallait livrer César aux Barbares pour détourner de dessus Rome la punition que méritait l'infraction de la trêve, et en faire retomber la malédiction sur son auteur. De cette multitude de Barbares qui avaient passé le Rhin, quatre cent mille furent taillés en pièces ; il ne s'en sauva qu'un petit nombre que recueillirent les Sicambres, nation germanique. César saisit ce prétexte de satisfaire sa passion pour la gloire ; jaloux d'être le premier des Romains qui eût fait passer le Rhin à une armée, il construisit un pont sur ce fleuve, qui, ordinairement fort large, a encore plus d'étendue en cet endroit ; son courant rapide entraînait avec violence les troncs d'arbres et les pièces de bois que les Barbares y jetaient, et qui venaient frapper avec une telle impétuosité les pieux qui soutenaient le pont, qu'ils en étaient ébranlés ou rompus. Pour amortir la raideur des coups, il fit enfoncer au milieu du fleuve, au-dessus du pont, de grosses poutres qui détournaient les arbres et les autres bois qu'on abandonnait au fil de l'eau, et brisaient en quelque sorte la rapidité du courant. On vit aussi la chose qui paraissait la plus incroyable, un pont entièrement achevé en dix jours. Il y fit passer son armée sans que personne osât s'y opposer ; les Suèves mêmes, les plus belliqueux des peuples de la Germanie, s'étaient retirés dans des vallées profondes et couvertes de bois. César, après avoir brûlé leur pays et ranimé la confiance des peuples qui tenaient le parti des Romains[1], repassa dans la Gaule ; il n'avait employé que dix-huit jours à cette expédition dans la Germanie.

[1] C'étaient les Ubiens qui occupaient les environs de Cologne. *Voy.* César, *l.* IV.

XXVI. Celle qu'il entreprit contre les habitants de la Grande-Bretagne est d'une audace extraordinaire. Il fut le premier qui pénétra avec une flotte dans l'Océan occidental, et qui fit traverser à son armée la mer Atlantique pour aller porter la guerre dans cette île. Ce qu'on rapportait de sa grandeur faisait douter de son existence, et a donné lieu à une dispute entre plusieurs historiens, qui ont cru qu'elle n'avait jamais existé [1] et que tout ce qu'on en débitait, jusqu'à son nom même, était une pure fable. César osa tenter d'en faire la conquête et de porter au delà des terres habitables les bornes de l'empire romain. Il y passa deux fois, de la côte opposée de la Gaule; et, dans plusieurs combats qu'il livra, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne procura d'avantages à ses troupes; elles ne purent rien tirer de ces peuples, qui menaient une vie pauvre et misérable. Cette expédition ne fut donc pas aussi heureuse qu'il l'aurait désiré; seulement il prit des otages de leur roi, lui imposa un tribut et repassa dans la Gaule. Il y trouva des lettres qu'on allait lui porter dans l'île, et par lesquelles ses amis de Rome lui apprenaient que sa fille était morte en couche dans la maison de Pompée. Cette mort ne causa pas moins de douleur au père qu'au mari; leurs amis en furent vivement affligés, ils prévirent que cette mort allait rompre une alliance qui entretenait la paix et la concorde dans la république, déjà travaillée par des maladies dangereuses. L'enfant même dont elle était accouchée mourut peu de jours après sa mère. Le peuple, malgré les tribuns, enleva le corps de Julie, et le porta dans le champ de Mars, où elle fut enterrée.

XXVII. César avait été obligé de partager en plusieurs corps l'armée nombreuse qu'il commandait, et de la distribuer en divers quartiers pour y passer l'hiver [2]; après quoi,

[1] Comment les Romains auraient-ils douté de l'existence de la Grande-Bretagne, qui avait envoyé sans cesse des secours aux Gaulois? Ce doute ne pouvait tomber que sur les choses étonnantes qu'on en débitait.

[2] César avait alors huit légions; et il dit, liv. V, p. 103, que la disette causée

suivant sa coutume, il était allé en Italie. Pendant son absence, toute la Gaule se souleva de nouveau, et fit marcher des armées considérables, qui allèrent attaquer les quartiers des Romains, et entreprirent de forcer leurs retranchements. Les plus nombreux et les plus puissants de ces peuples, commandés par Ambiorix, tombèrent sur les légions de Cotta et de Titurius et les taillèrent en pièces; de là ils allèrent avec soixante mille hommes assiéger la légion qui était sous les ordres de Q. Cicéron, et peu s'en fallut que ses retranchements ne fussent forcés; tous ceux qui y étaient renfermés avaient été blessés et se défendaient avec plus de courage que leur état ne semblait le permettre. César, qui était déjà fort loin de ses quartiers, ayant appris ces fâcheuses nouvelles, revint précipitamment sur ses pas; et, n'ayant pu rassembler en tout que sept mille hommes, il fit la plus grande diligence pour aller dégager Cicéron. Les assiégeants, à qui il ne put dérober sa marche, levèrent le siége et allèrent à sa rencontre, méprisant son petit nombre et se croyant sûrs de l'enlever. César, afin de les tromper, fit semblant de fuir, et, ayant trouvé un poste commode pour tenir tête avec peu de monde à une armée nombreuse, il fortifia son camp, défendit à ses soldats de tenter aucun combat, fit élever de grands retranchements et boucher les portes, afin que cette apparence de frayeur inspirât aux généraux ennemis encore plus de mépris pour lui. Son stratagème lui réussit; les Gaulois, pleins de confiance, viennent l'attaquer, séparés et sans ordre : alors il fait sortir sa troupe, tombe sur les Barbares qu'il met en fuite et en fait un grand carnage. Cette victoire éteignit tous les soulèvements

par les sécheresses l'obligea de répandre ses troupes pour les faire subsister, et qu'il ne les quitta qu'après qu'il les eut vues bien retranchées et établies dans leurs quartiers. Le seul reproche qu'on pourrait peut-être lui faire, c'est d'avoir pris des quartiers trop éloignés, et qui ne pouvaient s'entre-secourir assez promptement; il semble avoir voulu prévenir ce reproche, en disant lui-même que toutes ces légions, à la réserve d'une seule qui était plus écartée et dans un pays tranquille, étaient renfermées dans l'espace de trente lieues; mais les géographes, suivant M. Dacier, y en trouvent davantage.

des Gaulois dans ces quartiers-là ; César, pour en prévenir de nouveaux, se portait avec promptitude partout où il voyait quelque mouvement à craindre. Pour remplacer les légions qu'il avait perdues, il lui en était venu trois d'Italie, dont deux lui avaient été prêtées par Pompée, et la troisième venait d'être levée dans la Gaule aux environs du Pô.

XXVIII. Cependant on vit tout à coup se développer au fond de la Gaule, des semences de révolte, que les chefs les plus puissants avaient depuis longtemps répandues en secret parmi les peuples les plus belliqueux, et qui donnèrent naissance à la plus grande et à la plus dangereuse guerre qui eût encore eu lieu dans ces contrées. Tout se réunissait pour la rendre terrible : une jeunesse aussi nombreuse que brillante, une immense quantité d'armes rassemblées de toutes parts, les fonds énormes qu'ils avaient faits, les places fortes dont ils s'étaient assurés, les lieux presque inaccessibles dont ils avaient fait leurs retraites : on était d'ailleurs dans le fort de l'hiver ; les rivières étaient glacées, les forêts couvertes de neige ; les campagnes, inondées, étaient comme des torrents ; les chemins, ou ensevelis sous des monceaux de neige, ou couverts de marais et d'eaux débordées, étaient impossibles à reconnaître. Tant de difficultés faisaient croire aux Gaulois que César ne pourrait les attaquer. Entre les nations révoltées, les plus considérables étaient les Arverniens et les Carnutes, qui avaient investi de tout le pouvoir militaire Vercingétorix, dont les Gaulois avaient massacré le père, parce qu'ils le soupçonnaient d'aspirer à la tyrannie. Ce général, après avoir divisé son armée en plusieurs corps, et établi plusieurs capitaines, fit entrer dans cette ligue tous les peuples des environs, jusqu'à la Saône ; il pensait à faire prendre subitement les armes à toute la Gaule, pendant qu'à Rome on préparait un soulèvement général contre César. Si le chef des Gaulois eût différé son entreprise jusqu'à ce que César eût eu sur les bras la guerre civile, il n'eût pas causé à l'Italie entière moins de terreur qu'autrefois les Cimbres et les Teutons.

XXIX. César qui tirait parti de tous les avantages que la guerre peut offrir, et qui surtout savait profiter du temps, n'eut pas plus tôt appris cette révolte générale, qu'il partit sans perdre un instant ; et, reprenant les mêmes chemins qu'il avait déjà tenus, il fit voir aux Barbares, par la célérité de sa marche dans un hiver si rigoureux, qu'ils avaient en tête une armée invincible, à laquelle rien ne pouvait résister. Il eût paru incroyable qu'un simple courrier fût venu en un temps beaucoup plus long du lieu d'où il était parti, et ils le voyaient arrivé en peu de jours avec toute son armée, piller et ravager leur pays, détruire leurs places fortes et recevoir ceux qui venaient se rendre à lui ; mais, quand les Éduens, qui jusqu'alors s'étaient appelés les frères des Romains et en avaient été traités avec la plus grande distinction, se révoltèrent aussi et entrèrent dans la ligue commune, le découragement se jeta dans ses troupes. César fut donc obligé de décamper promptement et de traverser le pays des Lingons, pour entrer dans celui des Séquanois, amis des Romains et plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule. Là, environné par les ennemis qui étaient venus fondre sur lui avec plusieurs milliers de combattants, il les charge avec tant de vigueur, qu'après un combat long et sanglant, il a pourtout l'avantage et met en fuite ces Barbares. Il semble néanmoins qu'il y reçut d'abord quelque échec ; car les Arverniens montrent encore une épée suspendue dans un de leurs temples, qu'ils prétendent être une dépouille prise sur César. Il l'y vit lui-même dans la suite et ne fit qu'en rire ; ses amis l'engageaient à la faire ôter ; mais il ne le voulut pas, parce qu'il la regardait comme une chose sacrée.

XXX. Le plus grand nombre de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite se renfermèrent avec leur roi dans la ville d'Alésia. César alla sur-le-champ l'assiéger, quoique la hauteur de ses murailles et la multitude des troupes qui la défendaient la fissent regarder comme imprenable. Pendant ce siége, il se vit dans un danger dont on ne saurait donner une juste idée.

Ce qu'il y avait de plus brave parmi toutes les nations de la Gaule, s'étant rassemblé au nombre de trois cent mille hommes, vint en armes au secours de la ville; ceux qui étaient renfermés dans Alésia ne montaient pas à moins de soixante-dix mille. César, ainsi enfermé et assiégé entre deux armées si puissantes, fut obligé de se remparer de deux murailles, l'une contre ceux de la place, l'autre contre les troupes qui étaient venues au secours des assiégés ; si ces deux armées avaient réuni leurs forces, c'en était fait de César. Aussi le péril extrême auquel il fut exposé devant Alésia lui acquit, à plus d'un titre, la gloire la mieux méritée ; c'est de tous ses exploits celui où il montra le plus d'audace et le plus d'habileté. Mais ce qui doit singulièrement surprendre, c'est que les assiégés n'aient été instruits du combat qu'il livra à tant de milliers d'hommes qu'après qu'il les eut défaits; et ce qui est plus étonnant encore, les Romains qui gardaient la muraille que César avait tirée contre la ville, n'apprirent sa victoire que par les cris des habitants d'Alésia et par les lamentations de leurs femmes, qui virent, des différents quartiers de la ville, les soldats romains emporter dans leur camp une immense quantité de boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang, de la vaisselle et des pavillons gaulois. Toute cette puissance formidable se dissipa et s'évanouit avec la rapidité d'un fantôme ou d'un songe, car ils périrent presque tous dans le combat. Les assiégés après avoir donné bien du mal à César et en avoir beaucoup souffert eux-mêmes, finirent par se rendre. Vercingétorix, qui avait été l'âme de toute cette guerre, s'étant couvert de ses plus belles armes, sortit de la ville sur un cheval magnifiquement paré; et, après l'avoir fait caracoler autour de César qui était assis sur son tribunal, il mit pied à terre, se dépouilla de toutes ses armes et alla s'asseoir aux pieds du général romain, où il se tint dans le plus grand silence. César le remit en garde à des soldats et le réserva à l'ornement de son triomphe.

XXXI. César avait résolu depuis longtemps de détruire

Pompée, comme Pompée voulait, de son côté, ruiner César. Crassus, qui seul pouvait prendre la place de celui des deux qui aurait succombé, ayant péri chez les Parthes, il ne restait à César, pour devenir le plus grand, que de perdre celui qui l'était déjà ; et à Pompée, pour prévenir sa propre perte, que de se défaire de celui dont il craignait l'élévation. Mais c'était depuis peu que Pompée avait cette crainte ; jusque-là il n'avait pas cru César redoutable, persuadé qu'il ne lui serait pas difficile de renverser celui dont l'agrandissement était son ouvrage. César, qui de bonne heure avait eu le projet de détruire tous ses rivaux, avait fait comme un athlète qui va se préparer loin de l'arène où il doit combattre. Il s'était éloigné de Rome, et, en s'exerçant lui-même dans les guerres des Gaules, il avait aguerri ses troupes, augmenté sa gloire par ses exploits, et égalé les hauts faits de Pompée. Il ne lui fallait que des prétextes pour colorer ses desseins ; et ils lui furent bientôt fournis, soit par Pompée lui-même, soit par les conjonctures, soit enfin par les vices du gouvernement. A Rome, ceux qui briguaient alors les charges dressaient des tables de banque au milieu de la place publique, achetaient sans honte les suffrages des citoyens, qui, après les avoir vendus, descendaient au champ de Mars, non pour donner simplement leurs voix à celui qui les avait achetées, mais pour soutenir sa brigue à coups d'épées, de traits et de frondes. Souvent on ne sortait de l'assemblée qu'après avoir souillé la tribune de sang et de meurtre ; et la ville, plongée dans l'anarchie, ressemblait à un vaisseau sans gouvernail, battu par la tempête. Tout ce qu'il y avait de gens raisonnables aurait regardé comme un grand bonheur que cet état si violent de démence et d'agitation n'amenât pas un plus grand mal que la monarchie. Plusieurs même osaient dire ouvertement que la puissance d'un seul était l'unique remède aux maux de la république, et que ce remède il fallait le recevoir du médecin le plus doux, ce qui désignait clairement Pompée. Il affectait dans ses discours de refuser le pouvoir absolu ; mais toutes

ses actions tendaient à se faire nommer dictateur. Caton, qui pénétrait son dessein, conseilla au sénat de le nommer seul au consulat, afin que, satisfait de cette espèce de monarchie plus conforme aux lois, il n'enlevât pas de force la dictature. Le sénat prit ce parti ; et en même temps il lui continua les deux gouvernements dont il était pourvu, l'Espagne et l'Afrique : il les administrait par ses lieutenants, et y entretenait des armées dont la dépense montait chaque année à mille talents[1], qui lui étaient payés du trésor public.

XXXII. Ces décrets du sénat déterminèrent César à demander le consulat et une pareille prolongation des années de ses gouvernements. Pompée d'abord garda le silence : mais Marcellus et Lentulus, ennemis déclarés de César, proposèrent de rejeter ses demandes ; et, pour faire outrage à César, à une démarche nécessaire ils en ajoutèrent qui ne l'étaient pas. Ils privèrent du droit de bourgeoisie les habitants de Néocome, que César avait établis depuis peu dans la Gaule. Marcellus, pendant son consulat, fit battre de verges un de leurs sénateurs qui était venu à Rome, et lui dit que, n'étant pas citoyen romain, il lui imprimait cette marque d'ignominie, qu'il pouvait aller montrer à César. Après le consulat de Marcellus, César laissa puiser abondamment dans les trésors qu'il avait amassés en Gaule, tous ceux qui avaient quelque part au gouvernement. Il acquitta les dettes du tribun Curion, qui étaient considérables, et donna quinze cents talents[2] au consul Paulus, qui les employa à bâtir cette fameuse basilique qui a remplacé celle de Fulvius. Pompée, craignant cette espèce de ligue, agit ouvertement, soit par lui-même, soit par ses amis, pour faire nommer un successeur à César ; il lui fit redemander les deux légions qu'il lui avait prêtées pour la guerre des Gaules, et que César lui renvoya sur-le-champ, après avoir donné à chaque soldat deux cent cinquante drachmes[3].

[1] Environ cinq millions. — [2] Sept millions et demi. — [3] Deux cent ving-cinq livres.

XXXIII. Les officiers qui les ramenèrent à Pompée répandirent parmi le peuple des bruits très-défavorables à César, et contribuèrent à corrompre de plus en plus Pompée, en le flattant de la vaine espérance que l'armée de César désirait l'avoir pour chef; que si à Rome l'opposition de ses envieux et les vices d'un gouvernement vicieux mettaient des obstacles à ses desseins, l'armée des Gaules était toute disposée à lui obéir; qu'à peine elle aurait repassé les monts, qu'elle serait tout à lui : tant, disaient-ils, César leur était devenu odieux par le grand nombre d'expéditions dont il les accablait! tant la crainte qu'on avait qu'il aspirât à la monarchie l'avait rendu suspect! Ces propos enflèrent tellement le cœur de Pompée, qu'il négligea de faire des levées, croyant n'avoir rien à craindre, et se bornant à combattre les demandes de César par des discours et des opinions dont César s'embarrassait fort peu. On assure qu'un de ses officiers, qu'il avait envoyé à Rome et qui se tenait à la porte du conseil, ayant entendu dire que le sénat refusait à César la continuation de ses gouvernements : « Celle-ci la lui donnera, » dit-il, en mettant la main sur la garde de son épée.

XXXIV. Cependant César avait, dans ses demandes, toutes les apparences de la justice : il offrait de poser les armes, pourvu que Pompée les quittât aussi. Devenus ainsi l'un et l'autre simples particuliers, ils attendraient les honneurs que leurs concitoyens voudraient leur décerner; mais lui ôter son armée et laisser à Pompée la sienne, c'était, en accusant l'un d'aspirer à la tyrannie, donner à l'autre la facilité d'y parvenir. Curion, qui faisait ces offres au peuple au nom de César, fut singulièrement applaudi; et, quand il sortit de l'assemblée, on lui jeta des couronnes de fleurs, comme à un athlète victorieux. Antoine, l'un des tribuns du peuple, apporta dans l'assemblée une lettre de César et la fit lire publiquement dans le sénat, malgré les consuls. Scipion, beau-père de Pompée, proposa que si, dans un jour fixé, César ne posait pas les armes, il fût traité en ennemi public. Les consuls demandèrent

d'abord si l'on était d'avis que Pompée renvoyât ses troupes, et ensuite si on voulait que César licenciât les siennes : il y eut très-peu de voix pour le premier avis, et le second les eut presque toutes. Antoine ayant proposé de nouveau qu'ils déposassent tous deux le commandement, cet avis fut unanimement adopté; mais le bruit que fit Scipion et les clameurs du consul Lentulus, qui criait que contre un brigand il fallait des armes et non pas des décrets, obligèrent le sénat de rompre l'assemblée. Les citoyens, effrayés de cette discussion, prirent des habits de deuil.

XXXV. On reçut bientôt une autre lettre de César, qui parut encore plus modérée : il offrait de tout abandonner, à condition qu'on lui laisserait le gouvernement de la Gaule cisalpine et celui de l'Illyrie, avec deux légions, jusqu'à ce qu'il eût obtenu un second consulat. L'orateur Cicéron, qui venait d'arriver de son gouvernement de Cilicie, et qui cherchait à rapprocher les deux partis, faisait tous ses efforts pour adoucir Pompée. Celui-ci, en consentant aux autres demandes de César, refusait de lui laisser les légions. Cicéron avait persuadé aux amis de César de l'engager à se contenter de ses deux gouvernements avec six mille hommes de troupes, et de faire sur ce pied l'accommodement. Pompée se rendait à cette proposition; mais le consul Lentulus ne voulut jamais y consentir; il traita indignement Antoine et Curion et les chassa honteusement du sénat. C'était donner à César le plus spécieux de tous les prétextes; et il s'en servit avec succès pour irriter ses soldats, en leur montrant des hommes d'un rang distingué, des magistrats romains obligés de s'enfuir en habits d'esclaves, dans des voitures de louage; car la crainte d'être reconnus les avait fait sortir de Rome sous ce déguisement.

XXXVI. César n'avait auprès de lui que cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux. Il avait laissé au delà des Alpes le reste de son armée, que ses lieutenants devaient bientôt lui amener. Il vit que le commencement de son entreprise et la première attaque qu'il projetait n'avaient pas besoin d'un

grand nombre de troupes; qu'il devait plutôt étonner ses amis par sa hardiesse et sa célérité, et qu'il les effraierait plus facilement en tombant sur eux lorsqu'ils s'y attendraient le moins, qu'il ne les forcerait en venant avec de grands préparatifs. Il ordonne donc à ses capitaines et à ses chefs de bande de ne prendre que leurs épées, sans aucune autre arme, de s'emparer d'Ariminium, ville considérable de la Gaule[1], mais d'y causer le moins de tumulte et d'y verser le moins de sang qu'ils pourraient. Après avoir remis à Hortensius la conduite de son armée, il passa le jour en public à voir combattre des gladiateurs; et un peu avant la nuit il prit un bain, entra ensuite dans la salle à manger et resta quelque temps avec ceux qu'il avait invités à souper. Dès que la nuit fut venue, il se leva de table, engagea ses convives à faire bonne chère et les pria de l'attendre, en les assurant qu'il reviendrait bientôt. Il avait prévenu quelques-uns de ses amis de le suivre, non pas tous ensemble, mais chacun par un chemin différent; et, montant lui-même dans un chariot de louage, il prit d'abord une autre route que celle qu'il voulait tenir, et tourna bientôt vers Ariminium.

XXXVII. Lorsqu'il fut sur les bords du Rubicon, fleuve qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, frappé tout à coup des réflexions que lui inspirait la crainte du danger et qui lui montrèrent de plus près la grandeur et l'audace de son entreprise, il s'arrêta; et, fixé longtemps à la même place, il pesa, dans un profond silence, les différentes résolutions qui s'offraient à son esprit, balança tour à tour les partis contraires et changea plusieurs fois d'avis. Il en conféra longtemps avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient, parmi lesquels était Asinius Pollion. Il se représenta tous les maux dont le passage de ce fleuve allait être suivi et tous les jugements qu'on porterait de lui dans la postérité. Enfin, n'écoutant plus que sa passion et rejetant tous les conseils de la raison pour se précipiter aveuglément dans l'avenir, il prononça

[1] Cispadane, c'est-à-dire en deçà du Pô, partie de la Cisalpine.

ce mot si ordinaire à ceux qui se livrent à des aventures difficiles et hasardeuses : « Le sort[1] en est jeté ! » et, passant le Rubicon, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva le lendemain à Ariminium avant le jour, et s'empara de la ville. La nuit qui précéda le passage de ce fleuve, il eut, dit-on, un songe affreux : il lui sembla qu'il avait avec sa mère un commerce incestueux.

XXXVIII. La prise d'Ariminium ouvrit, pour ainsi dire, toutes les portes de la guerre et sur terre et sur mer ; et César, en franchissant les limites de son gouvernement, parut avoir transgressé toutes les lois de Rome. Ce n'était pas seulement, comme dans les autres guerres, des hommes et des femmes qu'on voyait courir éperdus dans toute l'Italie ; les villes elles-mêmes semblaient s'être arrachées de leurs fondements pour prendre la fuite et se transporter d'un lieu dans un autre ; Rome elle-même se trouva comme inondée d'un déluge de peuples qui s'y réfugiaient de tous les environs ; et, dans une agitation, dans une tempête si violente, il n'était plus possible à aucun magistrat de la contenir par la raison ni par l'autorité ; elle fut sur le point de se détruire par ses propres mains. Ce n'était partout que des passions contraires et des mouvements convulsifs ; ceux-mêmes qui applaudissaient à l'entreprise de César ne pouvaient se tenir tranquilles : comme ils rencontraient à chaque pas des gens qui en étaient affligés et inquiets (ce qui arrive toujours dans une grande ville), ils les insultaient avec fierté et les menaçaient de l'avenir. Pompée, déjà assez étonné par lui-même, était encore plus troublé par les propos qu'on lui tenait de toutes parts : il était puni avec justice, lui disaient les uns, d'avoir agrandi César contre lui-même et contre la république ; les autres l'accusaient d'avoir rejeté les conditions raisonnables auxquelles César avait consenti de se réduire, et de l'avoir livré aux outrages de Lentulus. Favonius même osa lui dire de frapper enfin du pied la terre, parce qu'un jour Pompée, en parlant de

[1] Il y a dans le grec, *le dé*.

lui-même en plein sénat dans les termes les plus avantageux, avait déclaré aux sénateurs qu'ils ne devaient s'embarrasser de rien, ni s'inquiéter des préparatifs de la guerre ; que, dès que César se serait mis en marche, il n'aurait qu'à frapper la terre du pied et qu'il remplirait de légions toute l'Italie.

XXXIX. Pompée était encore supérieur à César par le nombre de ses troupes ; mais il n'était pas le maître de suivre ses propres sentiments ; les fausses nouvelles qu'on lui apportait, les terreurs qu'on ne cessait de lui inspirer, comme si l'ennemi eût été déjà aux portes de Rome et maître de tout, l'obligèrent enfin de céder au torrent et de se laisser entraîner à la fuite générale. Il déclara que le tumulte était dans la ville, et il l'abandonna, en ordonnant au sénat de le suivre, et intimant à tous ceux qui préféreraient à la tyrannie leur patrie et leur liberté, la défense d'y rester. Les consuls quittèrent Rome sans avoir fait les sacrifices qu'ils étaient dans l'usage d'offrir aux dieux lorsqu'ils sortaient de la ville ; la plupart des sénateurs prirent aussi la fuite, saisissant, en quelque sorte, ce qu'ils trouvaient chez eux sous leurs mains, comme s'ils l'eussent enlevé aux ennemis : il y en eut même qui, d'abord très-attachés à César, furent tellement troublés par la crainte, que, sans aucune nécessité, ils se laissèrent emporter par le torrent des fuyards.

XL. C'était un spectacle digne de pitié que de voir, dans une si terrible tempête, cette ville abandonnée, et, semblable à un vaisseau sans pilote, flotter au hasard dans l'incertitude de son sort. Mais quelque déplorable que fût cette fuite, les Romains regardaient le camp de Pompée comme la patrie, et ils fuyaient Rome comme le camp de César. Labiénus lui-même, un des plus intimes amis de César, son lieutenant dans toute la guerre des Gaules et qui l'avait toujours servi avec le plus grand zèle, quitta son parti et alla joindre Pompée. Cette désertion n'empêcha pas César de lui renvoyer son argent et ses équipages : il alla camper ensuite devant Corfinium, où Domitius commandait pour Pompée. Cet officier, qui désespé-

rait de pouvoir défendre la ville, demanda du poison à un de ses esclaves, qui était médecin, et l'avala dans l'espérance de mourir promptement ; mais, ayant bientôt appris avec quelle extrême bonté César traitait ses prisonniers, il déplora son malheur et la précipitation avec laquelle il avait pris une détermination si violente. Son médecin le rassura, en lui disant que le breuvage qu'il lui avait donné n'était pas un poison mortel, mais un simple narcotique. Content de cette assurance, il se leva sur-le-champ et alla trouver César, qui le reçut avec beaucoup d'amitié : cependant, peu de temps après, Domitius se rendit au camp de Pompée. Ces nouvelles portées à Rome causèrent beaucoup de joie à ceux qui y étaient restés, et plusieurs de ceux qui en avaient fui y retournèrent.

XLI. César prit à sa solde les troupes de Domitius ; et, ayant prévenu ceux qui faisaient dans les villes des levées de soldats pour Pompée, il incorpora ces nouvelles recrues dans son armée. Devenu redoutable par ces renforts, il marcha contre Pompée ; mais celui-ci, ne jugeant pas à propos de l'attendre, se retira à Brunduse, d'où il fit d'abord partir les consuls pour Dyrrachium avec des troupes, et y passa lui-même bientôt après l'arrivée de César devant Brunduse. J'ai raconté ces faits en détail dans la *Vie de Pompée*. César eût bien voulu le poursuivre, mais il manquait de vaisseaux ; il s'en retourna donc à Rome, après s'être rendu maître, en soixante jours, de toute l'Italie, sans verser une goutte de sang. Il trouva la ville beaucoup plus calme qu'il ne l'avait espéré ; il parla avec beaucoup de douceur et de popularité à un grand nombre de sénateurs que la confiance y avait ramenés, et les exhorta à députer vers Pompée pour lui porter de sa part des conditions raisonnables. Aucun d'eux ne voulut accepter cette commission, soit qu'ils craignissent Pompée après l'avoir abandonné, soit qu'ils crussent que César ne parlait pas sincèrement et que ce n'était de sa part que des paroles spécieuses. Le tribun Métellus voulut l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public et lui allégua des

lois qui le défendaient. « Le temps des armes, lui dit César, « n'est pas celui des lois : si tu n'approuves pas ce que je veux « faire, retire-toi ; la guerre ne souffre pas cette liberté de « parler. Quand, après l'accommodement fait, j'aurai posé les « armes, tu pourras alors haranguer tant que tu voudras. Au « reste, ajouta-t-il, quand je parle ainsi, je n'use pas de tous « mes droits ; car vous m'appartenez par le droit de la guerre, « toi et tous ceux qui, après vous être déclarés contre moi, « êtes tombés entre mes mains. » En parlant ainsi à Métellus, il s'avança vers les portes du trésor, et, comme on ne trouvait pas les clefs, il envoya chercher des serruriers et leur ordonna d'enfoncer les portes. Métellus voulut encore s'y opposer, et plusieurs personnes louaient sa fermeté. César, prenant un ton plus haut, menaça de le tuer s'il l'importunait encore. « Et tu sais, jeune homme, ajouta-t-il, qu'il m'était moins fa- « cile de le dire que de le faire. » Métellus, effrayé de ces dernières paroles, se retira, et tout de suite on fournit à César, sans aucune difficulté, tout l'argent dont il eut besoin pour faire la guerre.

XLII. Il se rendit aussitôt en Espagne avec une armée, pour en chasser les deux lieutenants de Pompée, Afranius et Varron, et pouvoir, après s'être rendu maître de leurs troupes et de leurs gouvernements, marcher contre Pompée, sans laisser derrière aucun ennemi. Dans cette guerre sa vie fut souvent en danger par les embûches qu'on lui dressa, et son armée manqua de périr par la disette ; mais il n'en fut pas moins ardent à poursuivre les ennemis, à les provoquer au combat à les environner de tranchées, à ne pas s'arrêter, qu'il n'eût en sa puissance leurs troupes et leurs camps. Les chefs prirent la fuite et allèrent trouver Pompée. Quand César fut de retour à Rome, Pison, son beau-père, lui conseilla d'envoyer des députés à Pompée pour traiter d'un accommodement ; mais Isauricus, qui voulait plaire à César, combattit cette proposition. Élu dictateur par le sénat, il rappela les bannis, rétablit dans tous leurs droits les enfants de ceux qui avaient été

proscrits par Sylla, et déchargea les débiteurs d'une partie des intérêts de leurs dettes. Il fit quelques autres ordonnances semblables, et ne garda la dictature que onze jours : après ce terme, il déposa cette magistrature qui tenait de la monarchie, se nomma lui-même consul avec Servilius Isauricus, et ne s'occupa plus que de la guerre.

XLIII. Il fit tant de diligence, qu'il laissa derrière lui une grande partie de son armée, et, quoiqu'il n'eût que six cents chevaux d'élite et cinq légions ; quoiqu'on fût vers le solstice d'hiver, au commencement de janvier, qui répond au mois Posidèon des Athéniens, il s'embarqua, traversa la mer Ionienne, et se rendit maître des villes d'Oricum et d'Apollonie. Il renvoya des vaisseaux de transport à Brunduse pour amener les troupes qui n'avaient pu s'y rendre avant qu'il partît. Ces troupes, épuisées de fatigue, rebutées de combattre sans relâche contre tant d'ennemis, se plaignaient de César dans leur route : « Où donc, disaient-elles, cet homme veut il nous me-« ner? quel terme mettra-t-il à nos travaux ? ne cessera-t-il « jamais de nous traîner partout à sa suite et de se servir de « nous comme si nous avions des corps de fer [1] ? mais le fer « même s'use par les coups dont on le frappe, les boucliers et « les cuirasses ont de temps en temps besoin de repos. César, « en voyant nos blessures, ne doit-il pas songer qu'il com-« mande à des hommes mortels et que nous souffrons tous les « maux attachés à notre condition ? Dieu lui-même peut-il « sur les mers forcer la saison de l'hiver, des vents et des « tempêtes ? Et cependant c'est dans cette saison qu'il nous « expose à tous les périls de la mer ; on dirait, non qu'il « poursuit ses ennemis, mais qu'il fuit devant eux. » Tout occupés de leurs plaintes, ils s'acheminaient lentement vers Brunduse ; et, lorsqu'en y arrivant, ils trouvèrent César déjà parti, alors, changeant de langage, ils se firent à eux-mêmes les plus vifs reproches, et s'accusèrent d'avoir trahi leur général ; ils s'en prirent à leurs officiers qui n'avaient

[1] Mot à mot : comme des corps impassibles et inanimés.

pas pressé leur marche ; et, assis au haut de la côte, ils portaient leurs regards sur la mer et vers l'Épire, pour voir s'ils apercevraient les vaisseaux qui devaient revenir les chercher.

XLIV. Cependant César se trouvait à Apollonie avec une armée trop faible pour rien entreprendre, parce que les troupes de Brunduse tardaient à arriver. Livré à une incertitude affligeante, il prit enfin la résolution hasardeuse de s'embarquer seul, à l'insu de tout le monde, sur un simple bateau à douze rames, pour se rendre plus promptement à Brunduse, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis. A l'entrée de la nuit, il se déguise en esclave, monte dans le bateau, se jette dans un coin, comme le dernier des passagers, et s'y tient sans rien dire. La barque descendait le fleuve Anius, qui la portait vers la mer. L'embouchure de ce fleuve était ordinairement tranquille ; un vent de terre, qui se levait tous les matins, repoussait les vagues de la mer et les empêchait d'entrer dans la rivière : mais cette nuit-là il s'éleva tout à coup un vent de mer si violent, qu'il fit tomber le vent de terre. Le fleuve, soulevé par la marée et par la résistance des vagues, qui, poussées avec furie, luttaient contre son courant, devint d'une navigation dangereuse ; ses eaux, repoussées violemment vers leur source par les tourbillons rapides que cette lutte causait, et qui étaient accompagnés d'un affreux mugissement, ne permettaient pas au pilote de gouverner sa barque et de maîtriser les flots. Il ordonna donc à ses matelots de tourner la barque et de remonter le fleuve. César, ayant entendu donner cet ordre, se fait connaître, et prenant la main du pilote, fort étonné de voir là César : « Mon ami, lui dit-il, « continue ta route, et risque tout sans rien craindre ; tu « conduis César et sa fortune. » Les matelots, oubliant la tempête, forcent de rames et emploient tout ce qu'ils ont d'ardeur pour surmonter la violence des vagues ; mais tous leurs efforts sont inutiles. César, qui voit la barque faire eau de toutes parts et prête à couler à fond dans l'embouchure même

du fleuve, permet au pilote, avec bien du regret, de retourner sur ses pas. Il regagnait son camp, lorsque ses soldats, qui étaient sortis en foule au-devant de lui, se plaignirent avec douleur de ce que, désespérant de vaincre avec eux seuls et se méfiant de ceux qui étaient auprès de lui, il allait, par une inquiétude injurieuse pour eux, s'exposer au plus terrible danger pour chercher les absents.

XLV. Antoine étant arrivé bientôt après avec les troupes de Brunduse, César, plein de confiance, présenta le combat à Pompée, qui, placé dans un poste avantageux, tirait abondamment de la terre et de la mer toutes ses provisions, tandis que César, qui n'en avait pas d'abord en abondance, se trouva bientôt réduit à manquer des choses les plus nécessaires. Ses soldats, pour se nourrir, pilaient une certaine racine qu'ils détrempaient avec du lait : quelquefois même ils en faisaient du pain[1] ; et, s'avançant jusqu'aux premiers postes des ennemis, ils jetaient de ces pains dans leurs retranchements, en leur disant que, tant que la terre produirait de ces racines, ils ne cesseraient pas de tenir Pompée assiégé. Pompée défendit qu'on rapportât ces discours dans son camp, et qu'on y montrât ces pains : il craignait l'entier découragement de ses soldats, qu'il voyait redouter déjà la dureté et l'insensibilité farouche de leurs ennemis, qui, comme des bêtes sauvages, supportaient patiemment les plus grandes privations. Il se faisait chaque jour, près du camp de Pompée, des escarmouches, où César avait toujours l'avantage ; une fois seulement ses troupes furent mises en déroute, et il se vit en danger de perdre san camp.

XLVI. Pompée les ayant attaqués avec vigueur, aucun des corps de César ne tint ferme, ils prirent tous la fuite ; on en

[1] César, *ibid.*, p. 334, raconte que, dans cette extrémité, ceux de ses soldats qui avaient été en Sardaigne avec Valérius trouvèrent le moyen de faire du pain avec une racine qu'il nomme *chara*, et d'autres *clara*, en la détrempant avec du lait, et qu'ils jetaient de ces pains aux ennemis quand ils leurs reprochaient leur disette, afin de leur ôter l'espérance de les réduire par la faim. Pline, l. XIX, c. VIII, dit qu'on fait aussi du pain avec du chou sauvage.

fit un si grand carnage, que les tranchées furent couvertes de morts, et ils furent poursuivis jusque dans leurs lignes et leurs retranchements. César courut au-devant des fuyards, pour les ramener au combat; et, voyant ses efforts inutiles, il saisit les drapeaux des enseignes, afin de les arrêter; mais ils les jetaient à terre, et trente-deux tombèrent au pouvoir de l'ennemi. César, lui-même, manqua d'y périr; il avait voulu retenir un soldat, grand et robuste, qui fuyait comme les autres, et l'obliger à faire face à l'ennemi : cet homme, troublé par le danger et hors de lui-même, leva l'épée pour le frapper; mais l'écuyer de César le prévint, et d'un coup d'épée lui abattit l'épaule. César croyait déjà tout perdu : et lorsque Pompée, ou par un excès de précaution, ou par un caprice de la fortune, eut manqué de conduire à son terme un si heureux commencement; que, satisfait d'avoir obligé les fuyards de se renfermer dans leur camp, il se fut retiré; César, en s'en retournant, dit à ses amis : « La victoire était « aujourd'hui assurée aux ennemis, si leur chef avait su vaincre. » Après être rentré dans sa tente, il se coucha et passa la nuit dans la plus cruelle inquiétude, livré à de tristes réflexions; il se reprochait la faute qu'il avait faite, lorsque, ayant devant lui un pays abondant et les villes opulentes de la Macédoine et de la Thessalie, au lieu d'attirer la guerre dans ces belles contrées, il s'était campé sur les bords de la mer, dont les ennemis étaient les maîtres, et où il était lui-même bien plus assiégé par la disette qu'il n'assiégeait Pompée par les armes.

XLVII. Déchiré par ces réflexions, tourmenté du défaut de vivres, et de la situation fâcheuse dans laquelle il se trouvait, il leva son camp, résolu d'aller dans la Macédoine, combattre Scipion; il espérait ou attirer Pompée sur ses pas, et l'obliger de combattre dans un pays qui ne lui donnerait pas la facilité de tirer ses provisions par mer, ou opprimer aisément Scipion, si Pompée l'abandonnait. La retraite de César enfla le courage des soldats de Pompée, et surtout des officiers, qui voulaient

qu'on le poursuivît sur-le-champ, comme un ennemi déjà vaincu et mis en fuite. Mais Pompée n'était pas assez imprudent pour mettre de si grands intérêts au hasard d'une bataille : abondamment pourvu de tout ce qui lui était nécessaire pour attendre le bénéfice du temps, il croyait plus sage de tirer la guerre en longueur, et de laisser se flétrir le peu de vigueur qui restait encore aux soldats de César. Les plus aguerris d'entre eux avaient beaucoup d'expérience et d'audace dans les combats ; mais quand il fallait faire des marches et des campements, assiéger les places fortes et passer les nuits sous les armes, leur vieillesse les faisait bientôt succomber à ces fatigues ; ils étaient trop pesants pour des travaux si pénibles, et leur courage cédait à la faiblesse de leur corps. On disait d'ailleurs qu'il régnait dans son camp une maladie contagieuse, dont la mauvaise nourriture avait été la première cause ; et ce qui était encore plus fâcheux pour César, il n'avait ni vivres ni argent, et il ne pouvait éviter de se consumer lui-même en peu de temps. Tous ces motifs déterminaient Pompée à refuser le combat. Caton était le seul qui, par le désir d'épargner le sang des citoyens, approuvât sa résolution ; il n'avait pu voir les corps des ennemis tués à la dernière action, au nombre de mille, sans verser des larmes ; et en se retirant il se couvrit la tête de sa robe, en signe de deuil. Mais tous les autres accusaient Pompée de refuser le combat par lâcheté ; ils cherchaient à le piquer, en l'appelant Agamemnon et roi des rois, en lui imputant de ne vouloir pas renoncer à cette autorité monarchique dont il était investi, à ce concours de tant de capitaines qui venaient dans sa tente prendre ses ordres, et dont sa vanité était flattée. Favonius, qui cherchait à imiter la liberté de Caton dans ses paroles, déplorait, d'un ton tragique, le malheur qu'on aurait encore cette année de ne pas manger des figues de Tusculum, pour ne pas dépouiller Pompée du pouvoir absolu. Afranius, nouvellement arrivé d'Espagne, où il s'était fort mal conduit, et qu'on accusait d'avoir vendu et livré son armée, lui demanda pourquoi il n'allait pas combattre

contre ce marchand qui avait acheté de lui ses gouvernements. Tous ces propos ayant forcé Pompée de se déterminer à combattre, il se mit à la poursuite de César.

XLVIII. Celui-ci avait éprouvé les plus grandes difficultés dans les premiers jours de sa marche. Personne ne voulait lui fournir des vivres, et sa dernière défaite lui attirait un mépris général ; mais lorsqu'il eut pris la ville de Gomphes en Thessalie, il eut des vivres en abondance pour son armée, qui fut guérie même de sa maladie d'une manière fort étrange. Ses soldats ayant trouvé une quantité prodigieuse de vin, en burent avec excès, et, se livrant à la débauche, ils célébrèrent, dans tout le chemin, une espèce de bacchanale. Cette ivresse continuelle chassa la maladie, qui venait d'une cause contraire, et changea entièrement la disposition de leur corps. Quand les deux généraux furent entrés dans la Thessalie, et qu'ils eurent assis leur camp l'un vis-à-vis de l'autre, Pompée revint d'autant plus volontiers à sa première résolution, qu'il était alarmé par des présages sinistres, et par une vision qu'il avait eue pendant son sommeil. Il avait cru être à Rome dans le théâtre, où le peuple le recevait avec de grands applaudissements, pendant que lui-même s'était mis à orner la chapelle de Vénus Nicéphore[1]. Cette vision lui donnait d'un côté de la confiance, à cause des applaudissements du peuple ; mais d'un autre côté il craignait que ce songe ne signifiât qu'il relèverait par ses propres dépouilles la gloire du descendant de Vénus, à qui César rapportait son origine.

XLIX. Mais ceux qu'il avait auprès de lui étaient bien loin de partager ses inquiétudes ; au contraire, pleins de présomption, et prévenant la victoire par leurs espérances, déjà Domitius, Spinther et Scipion se disputaient la souveraine sacrificature que César possédait ; plusieurs avaient envoyé retenir et louer d'avance, à Rome, les maisons les plus convenables à des consuls et à des préteurs, ne doutant pas qu'à la fin de la guerre ils ne fussent élevés à ces magistratures. Mais aucun

[1] Porte-victoire.

corps de l'armée ne témoignait plus d'impatience de combattre que celui des chevaliers : fiers de la beauté de leurs armes, du bon état de leurs chevaux, de leur bonne mine et de leur nombre (car ils étaient sept mille, contre mille que César en avait), ils se tenaient assurés de la victoire. Leur infanterie, supérieure aussi en nombre, était de quarante-cinq mille hommes, et celle des ennemis ne montait qu'à vingt-deux mille. Mais César ayant assemblé ses soldats, leur dit que Cornificius, qui n'était pas éloigné, lui amenait deux légions ; que Calénus avait autour de Mégare et d'Athènes quinze autres cohortes ; et il leur demanda s'ils voulaient attendre ces renforts, ou hasarder seuls la bataille. Ils le conjurèrent tous de ne pas attendre ; mais plutôt d'imaginer quelque stratagème, pour attirer tout de suite l'ennemi au combat.

L. Il fit un sacrifice pour purifier son armée ; et après l'immolation de la première victime, le devin lui annonça que dans trois jours il en viendrait aux mains avec les ennemis. César lui demanda s'il voyait dans les entrailles quelques signes d'un succès favorable : « Vous répondrez à cette question mieux que moi, lui dit le devin ; les dieux me font voir « un grand changement, une révolution générale de l'état actuel des choses à une situation toute contraire : si donc vous « croyez être bien maintenant, attendez-vous à un état fâcheux ; si vous êtes mal, espérez un meilleur sort. » La veille de la bataille, il visitait lui-même les gardes, lorsque, sur le minuit, on aperçut en l'air une traînée de feu qui, passant par-dessus le camp de César, se changea tout à coup en une flamme vive et éclatante, et alla tomber dans le camp de Pompée. Quand on posa les gardes du matin, on reconnut qu'une sorte de terreur panique s'était répandue parmi les ennemis ; mais César, qui ne s'attendait pas à combattre ce jour-là, avait donné le signal de décamper, pour se retirer vers la ville de Scotuse. Déjà les tentes étaient levées, lorsque ses coureurs vinrent lui dire que les ennemis se disposaient au combat. Cette nouvelle le comble de joie ; et après avoir fait

sa prière aux dieux, il range ses troupes en bataille, et les divise en trois corps. Il donne à Domitius Calvinus le commandement du centre, met Antoine à la tête de l'aile gauche, et se place lui-même à la droite, afin de combattre avec la dixième légion. La cavalerie des ennemis était opposée à cette aile droite; et César, qui craignit leur nombre et l'éclat de leurs armes, tira secrètement de sa dernière ligne six cohortes qu'il plaça derrière son aile droite, après leur avoir prescrit ce qu'elles devaient faire quand la cavalerie ennemie viendrait à la charge. Pompée était à son aile droite; Domitius commandait la gauche, et Scipion, son beau-père, occupait le centre. Toute sa cavalerie s'était portée à l'aile gauche, dans le dessein d'envelopper la droite des ennemis, et de commencer leur entière déroute à l'endroit même où se trouvait le général; elle ne doutait pas que le bataillon le plus profond de cette aile ne cédât à ses efforts; que le premier choc d'une cavalerie si nombreuse ne la mît en désordre, et ne la rompît entièrement. Les deux généraux allaient faire sonner la charge, lorsque Pompée ordonna à son infanterie de rester immobile et bien serrée, pour attendre le choc de l'ennemi, et ne s'ébranler que lorsqu'il serait à la portée du trait. César dit qu'en cela il fit une grande faute; qu'il ignorait sans doute qu'au commencement de l'action l'impétuosité de la course rend le choc bien plus terrible, qu'elle donne plus de raideur aux coups, et qu'elle enflamme le courage, qui est comme allumé par le mouvement d'une si grande multitude.

LI. César ébranlait déjà ses bataillons pour aller à la charge, lorsqu'il vit un de ses premiers capitaines, homme d'une grande expérience dans la guerre et d'une fidélité à toute épreuve, qui animait ses soldats à combattre en gens de cœur. César lui adressant la parole : « Eh bien! Crassinius, lui dit-« il, que devons-nous espérer aujourd'hui? avons-nous bon « courage? » Crassinius lui tendant la main : « Nous vain-« crons avec gloire, César, lui dit-il d'une voix forte; et au-« jourd'hui vous me louerez mort ou vif. » En disant ces mots,

il s'élance avec impétuosité sur l'ennemi et entraîne après lui sa compagnie, au nombre de cent vingt hommes. Il taille en pièces les premiers qu'il trouve sur son passage, pénètre au milieu des plus épais bataillons et s'entoure de morts, jusqu'à ce qu'enfin il reçoit dans la bouche un coup d'épée si violent, que la pointe sortit par le chignon du cou. Quand l'infanterie des deux armées fut ainsi engagée dans une mêlée très-vive, la cavalerie de l'aile gauche de Pompée s'avança avec fierté et étendit ses escadrons pour envelopper l'aile droite de César; mais elle n'avait pas encore eu le temps de la charger, lorsque les six cohortes que César avait placées derrière son aile courent sur ces cavaliers; et au lieu de lancer de loin leurs javelots, suivant leur coutume, et de frapper à coups d'épée les jambes et les cuisses des ennemis, elles portent leurs coups dans les yeux, et cherchent à les blesser au visage; c'était l'ordre qu'elles avaient reçu de César, qui s'était bien douté que ces cavaliers, si novices dans les combats et peu accoutumés aux blessures, qui d'ailleurs, à la fleur de l'âge, étalaient avec complaisance leur jeunesse et leur beauté, éviteraient avec soin ces sortes de blessures, et ne soutiendraient pas longtemps un genre de combat où ils auraient à craindre, et le danger actuel, et la difformité pour l'avenir. Il ne fut pas trompé dans son espérance : ces jeunes gens délicats ne purent supporter les coups de javeline qu'on leur portait au visage, et, n'osant fixer ce fer qui brillait de si près à leurs yeux, ils détournaient la vue et se couvraient la tête pour préserver leur figure. Ils rompirent enfin eux-mêmes leurs rangs, et prenant honteusement la fuite, ils causèrent la perte du reste de l'armée; car les soldats de César, après les avoir vaincus, enveloppèrent l'infanterie; et, la prenant par derrière, ils la taillèrent en pièces.

LII. Pompée n'eut pas plus tôt vu de son aile droite la déroute de sa cavalerie, qu'il ne fut plus le même : oubliant qu'il était le grand Pompée, et semblable à un homme dont un dieu aurait troublé la raison, ou peut-être accablé d'une défaite

qu'il regardait comme l'ouvrage de quelque divinité, il se retira dans sa tente sans dire un seul mot, et s'y assit pour attendre l'issue du combat. Son armée ayant été entièrement rompue et mise en fuite, les ennemis vinrent attaquer les retranchements et combattre contre ceux qui les défendaient ; alors, revenu à lui-même, il s'écria : « Eh! quoi, jusque dans « mon camp! » Il quitta sa cotte d'armes avec toutes les autres marques de sa dignité ; et, prenant un habillement plus propre à la fuite, il se déroba du camp. La suite de ses aventures et son assassinat par les Égyptiens auxquels il s'était livré, ont été rapportés en détail dans sa *Vie*. César, entrant dans le camp de Pompée, vit ce grand nombre d'ennemis dont la terre était couverte, et ceux qu'on massacrait encore ; ce spectacle lui arracha un profond soupir : « Hélas! dit-il, ils « l'ont voulu ; ils m'ont réduit à cette cruelle nécessité : oui, « si César eût licencié son armée, malgré tant de guerres ter- « minées avec gloire, il aurait été condamné. » Asinius Pollion dit que César prononça ces paroles en latin, et que lui, il les traduisit en grec dans son histoire. Il ajoute que le plus grand nombre de ceux qui furent tués à la prise du camp étaient des valets de l'armée, et que dans la bataille il ne périt pas plus de six mille hommes. César incorpora dans ses légions la plupart des prisonniers, et fit grâce à plusieurs des plus distingués : de ce nombre fut Brutus, celui qui le tua depuis. César ne le voyant pas paraître après la bataille, en témoigna beaucoup d'inquiétude ; et, quand il le vit venir à lui sans avoir éprouvé aucun accident, il montra la plus grande joie.

LIII. Entre les divers présages qui précédèrent cette victoire, le plus remarquable est celui qu'on en eut à Tralles : il y avait dans le temple de la Victoire une statue de César ; du sol d'alentour, qui, ferme par lui-même, était encore pavé d'une pierre très-dure, il sortit une palme près du piédestal de la statue. A Padoue, Caïus Cornélius, devin célèbre, compatriote et ami de l'historien Tite-Live, était assis ce jour-là à

contempler le vol des oiseaux. Il connut l'instant de la bataille, et dit à ceux qui étaient présents que l'affaire allait se terminer et que les deux généraux engageaient le combat. Il se remit à ses observations ; et, après avoir examiné les signes, il se leva avec enthousiasme et s'écria : « Tu triomphes, « César ! » Comme il vit tous les assistants étonnés de cette prophétie, il déposa la couronne qu'il avait sur la tête et jura qu'il ne la remettrait que lorsque l'événement aurait justifié sa prédiction : voilà, au rapport de Tite-Live, comment la chose se passa. César, après avoir rendu la liberté à toute la Thessalie, en considération de la victoire qu'il avait remportée, se mit à la poursuite de Pompée. Arrivé en Asie, il accorda la même grâce aux Cnidiens en faveur de Théopompe, auteur d'un recueil de mythologie, et déchargea tous les habitants de l'Asie du tiers des impôts. Il n'aborda à Alexandrie qu'après l'assassinat de Pompée ; et, quand Théodote lui présenta la tête de ce grand homme, il détourna les yeux avec horreur ; et, en recevant son cachet, il ne put retenir ses larmes. Il combla de présents tous les amis de Pompée, qui, s'étant dispersés, après sa mort, dans la campagne, avaient été pris par le roi d'Égypte, et il se les attacha ; il écrivit à ses amis de Rome que le fruit le plus réel et le plus doux qu'il pût retirer de sa victoire était de sauver tous les jours quelques-uns de ceux de ses concitoyens qui avaient porté les armes contre lui.

LIV. Les historiens varient sur les motifs de la guerre d'Alexandrie ; les uns disent que son amour pour Cléopâtre la lui fit entreprendre avec autant de honte pour sa réputation que de danger pour sa personne ; les autres en accusent les ministres du roi et surtout l'eunuque Pothin, qui, jouissant auprès de Ptolémée du plus grand crédit, après avoir tué Pompée, avait chassé Cléopâtre et tendait secrètement des embûches à César. Ce fut-là, dit-on, ce qui détermina César à passer depuis ce temps-là les nuits dans les festins, pour veiller à sa sûreté. D'ailleurs, en public même, Pothin n'était

plus supportable : il ne cessait de dire et de faire tout ce qui pouvait rendre César odieux et méprisable. Il donnait pour les soldats romains le pain le plus vieux et le plus gâté, et leur disait que, vivant aux dépens d'autrui, ils devaient s'en contenter et prendre patience. Il ne faisait servir à la table même du roi que de la vaisselle de bois et de terre, sous prétexte que César avait reçu, pour gage d'une dette, toute la vaisselle d'or et d'argent. Le père du roi régnant avait en effet contracté envers César une dette de dix-sept millions cinq cent mille sesterces [1], dont César avait déjà remis aux enfants de ce prince sept millions cinq cent mille sesterces [2], et demandait les dix millions restants pour l'entretien de ses troupes. Pothin le pressait de partir pour aller terminer les affaires importantes qu'il avait, en l'assurant qu'à son retour il recevrait, avec les bonnes grâces du roi, tout l'argent qui lui était dû. César lui répondit qu'il ne prenait pas conseil des Égyptiens, et il manda secrètement à Cléopâtre de revenir. Elle partit sur-le-champ et ne prit de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile ; elle se mit dans un petit bateau, et arriva de nuit devant le palais d'Alexandrie. Comme elle ne pouvait y entrer sans être reconnue, elle s'enveloppa dans un paquet de hardes, qu'Apollodore lia avec une courroie, et qu'il fit entrer chez César par la porte même du palais.

LV. Cette ruse de Cléopâtre fut, dit-on, le premier appât auquel César fut pris ; il en conçut une idée favorable de son esprit, et, vaincu ensuite par sa douceur, par les graces de sa conversation, il la réconcilia avec son frère, à condition qu'elle partagerait le trône. Dans le festin qui suivit cette réconciliation, un des esclaves de César, qui était son barbier et l'homme le plus timide et le plus soupçonneux, en parcourant tout le palais, en prêtant l'oreille à tout, en examinant tout ce qui se passait, découvrit que Pothin et Achillas, général des troupes du roi, dressaient une embûche à César pour se défaire de lui. César, en ayant eu la preuve, plaça des gardes

[1] Environ trois millions cinq cent mille liv. — [2] Un million cinq cent mille liv.

autour de la salle, et fit tuer Pothin. Achillas, s'étant sauvé à l'armée, suscita contre César une guerre difficile et dangereuse, dans laquelle, avec très-peu de troupes, il eut à résister à une ville puissante et à une nombreuse armée. Le premier danger auquel il se vit exposé fut la disette d'eau ; les ennemis avaient bouché tous les aqueducs qui pouvaient lui en fournir. Il courut un second péril lorsque les Alexandrins voulurent lui enlever sa flotte, et que, pour se sauver, il fut obligé de la brûler lui-même : le feu prit de l'arsenal au palais et consuma la grande bibliothèque que les rois d'Égypte avaient formée. Enfin, dans le combat qui se donna près de l'île du Phare [1], il sauta de la digue dans un bateau, pour aller au secours de ses troupes qui étaient pressées par l'ennemi : voyant les Égyptiens accourir de toutes parts pour l'envelopper, il se jette à la mer et se sauve à la nage avec la plus grande difficulté. Ce fut, dit-on, dans cette occasion qu'il nagea en tenant dans sa main des papiers, qu'il n'abandonna jamais, malgré la multitude de traits que les ennemis faisaient pleuvoir sur lui et qui l'obligeaient souvent de plonger ; il soutint toujours ces papiers d'une main au-dessus de l'eau, pendant qu'il nageait de l'autre. Il était à peine à terre, que le bateau coula à fond. Le roi ayant joint son armée, César le suivit, lui livra bataille, et après lui avoir tué beaucoup de monde, il remporta une victoire complète. Ptolémée disparut à ce combat, et depuis on n'en entendit plus parler [2]. César

[1] On donnait le nom de phare à des tours bâties sur des côtes et des ports de mer, où l'on allumait des feux pour éclairer les vaisseaux pendant la nuit. Vis-à-vis d'Alexandrie, il y avait une île appelée Phare ou Pharos, et sur le promontoire de cette île, un phare bâti par Ptolémée Philadelphe, d'une grandeur et d'une magnificence telles, qu'on l'a compté parmi les merveilles du monde. Plutarque a confondu ici deux événements. Il y eut d'abord un combat naval, après lequel César attaqua l'île, ensuite la digue ; et ce fut dans cette dernière attaque que se passa ce que Plutarque raconte ici. *Voy*. César, *de Bell. Alexand.*, p. 379-385.

[2] César dit qu'il est certain que le vaisseau sur lequel le roi monta fit naufrage, et que Ptolémée périt. Il ajoute qu'il partagea le royaume d'Égypte entre Cléopâtre et son jeune frère, à qui, par le testament du feu roi, il était substitué, en cas que son aîné vînt à mourir sans enfants. *Voy*. César, *de Bell. Alex.*

donna tout le royaume d'Égypte à Cléopâtre, qui, peu de temps après, accoucha d'un fils que les Alexandrins appelèrent Césarion ; et aussitôt César partit pour la Syrie.

LVI. En arrivant en Asie, il apprit que Domitius, après avoir été battu par Pharnace, fils de Mithridate, s'était enfui du Pont avec peu de troupes ; que Pharnace, poursuivant avec chaleur sa victoire, s'était emparé de la Bithynie et de la Cappadoce, et se préparait à envahir la petite Arménie, dont il avait fait soulever les rois et les tétrarques. César marche promptement contre lui avec trois légions et lui livre une grande bataille près de la ville de Zéla ; il taille en pièces toute son armée, et le chasse du royaume de Pont. Ce fut alors que, pour marquer la rapidité de cette victoire, il écrivit à Amintius, un de ses amis de Rome, ces trois mots seulement : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Dans le latin, ces trois mots terminés de même ont une grâce et une brièveté qui disparaissent dans une autre langue. Après cette grande victoire, il repassa en Italie et arriva à Rome vers la fin de l'année où devait se terminer sa seconde dictature : cette charge, avant lui, n'avait jamais été annuelle. Il fut nommé consul pour l'année suivante. On le blâma fort de son extrême indulgence pour ses soldats, qui, dans une émeute, avaient tué deux personnages prétoriens, Cosconius et Galba ; la seule punition qu'il leur infligea fut de leur donner le nom de citoyens, au lieu de celui de soldats ; il leur distribua même mille drachmes [1] par tête, et leur assigna des terres considérables dans l'Italie. On lui reprochait aussi les fureurs de Dolabella, l'avarice d'Amintius, les ivrogneries d'Antoine et l'insolence de Cornificius, qui s'étant adjugé la maison de Pompée et ne la trouvant pas assez grande pour lui, en construisait sur le même terrain une plus grande. Les Romains étaient indignés de tous ces désordres ; et César, qui ne l'ignorait pas, aurait bien voulu les empêcher ; mais, pour

[1] Neuf cents livres.

arriver à ses fins politiques, il était obligé d'employer de pareils agents.

LVII. Après la bataille de Pharsale, Caton et Scipion s'étaient enfuis en Afrique, où, par le secours du roi Juba, ils avaient mis sur pied une armée assez considérable. César, résolu de marcher contre eux sans différer, passe en Sicile vers le solstice d'hiver; et, pour ôter à ses officiers tout espoir de retard et de délai, il dresse sa tente sur le bord de la mer, et au premier vent favorable il fait voile avec trois mille hommes de pied et quelques chevaux; il les débarque sans être aperçu, et se remet aussitôt en mer, pour aller chercher le reste de son armée, dont il était inquiet; il la rencontre sur sa route et l'amène dans son camp. Il apprit en arrivant que les ennemis avaient la plus grande confiance en un ancien oracle qui portait que la race des Scipions serait toujours victorieuse en Afrique. Il serait difficile de dire s'il se fit un jeu de tourner en ridicule Scipion qui commandait les troupes ennemies, ou s'il voulut sérieusement s'approprier cet oracle; mais il prit dans son camp un homme obscur et méprisé, qui était de la famille des Scipions et qui se nommait Scipion Sallutio. Dans tous les combats, il le mettait à la tête de l'armée, comme s'il eût été le véritable général, et l'obligeait souvent de combattre contre les ennemis. César, ayant peu de vivres pour les hommes et peu de fourrages pour les chevaux, qu'il fallait nourrir avec de la mousse et de l'algue marine qu'on faisait macérer dans de l'eau douce et à laquelle on mêlait du sainfoin, pour lui donner un peu de goût, était forcé d'en venir souvent aux mains avec l'ennemi, pour se procurer des provisions. Les Numides, peuples très-légers à la course, se montraient tous les jours en grand nombre et étaient maîtres de la campagne. Un jour que les cavaliers de César, n'ayant rien à faire, s'amusaient à regarder un Africain qui dansait et jouait de la flûte à ravir; que, charmés de son talent, ils étaient assis à l'admirer et avaient laissé les chevaux à leurs valets, tout à coup les ennemis fondent sur eux, les enveloppent,

tuent les uns, mettent les autres en fuite et les poursuivent jusqu'à leur camp, où ils entrent pêle-mêle avec eux. Si César et Pollion n'étaient sortis des retranchements, pour courir à leur secours et les arrêter dans leur fuite, la guerre était ce jour-là terminée. Dans une seconde rencontre, où les ennemis eurent encore l'avantage, César, voyant l'enseigne qui portait l'aigle prendre la fuite, court à lui, le saisit au cou et le force de tourner la tête en lui disant : « C'est là qu'est l'ennemi. »

LVIII. Ces succès enflèrent tellement Scipion, qu'il résolut de risquer une bataille ; et que, laissant d'un côté Afranius, de l'autre Juba, qui campaient séparément à peu de distance de lui, il plaça son camp au-dessus d'un lac près de la ville de Thapse, et le fortifia pour servir d'arsenal et de retraite à ses troupes. Il était occupé de ce travail, lorsque César, traversant avec une incroyable rapidité un pays marécageux et coupé de défilés, tombe sur ses soldats, prend les uns en queue, attaque les autres de front et les met tous en fuite. De là, saisissant l'occasion et profitant de sa fortune, il prend tout d'un trait le camp d'Afranius, enlève et pille celui des Numides, d'où Juba s'était retiré. Ainsi, dans la moindre partie d'un seul jour, il s'empare de trois camps et tue cinquante mille ennemis, sans avoir perdu cinquante des siens. Voilà le récit que quelques historiens font de cette bataille ; d'autres prétendent que César ne fut pas présent à l'action ; qu'au moment où il rangeait son armée en bataille et donnait ses ordres, il fut pris d'un accès d'épilepsie, maladie à laquelle il était sujet ; que, lorsqu'il en sentit les premières atteintes et qu'il était déjà saisi du tremblement, avant que la maladie ne lui eût entièrement ôté l'usage de ses sens et de ses forces, il se fit porter dans une des tours voisines, où il attendit en repos la fin de l'accès. D'un grand nombre d'hommes consulaires et prétoriens qui échappèrent au carnage et qui furent faits prisonniers, les uns se tuèrent eux-mêmes et César en fit mourir plusieurs.

LIX. Comme il avait le plus grand désir de prendre Caton vivant, il marcha promptement vers Utique : Caton, chargé de la défense de cette ville, ne s'était pas trouvé à la bataille. César apprit en chemin qu'il s'était donné lui-même la mort, et laissa voir toute la peine qu'il en ressentait ; on ignore par quel motif ; il dit seulement, quand on lui en donna la nouvelle : « O Caton, j'envie ta mort, puisque tu m'as envié la « gloire de te donner la vie ! » Le traité qu'il écrivit contre Caton, après sa mort, n'est pas d'un homme adouci à son égard et qui fût disposé à lui pardonner. L'eût-il épargné vivant, s'il l'eût eu en sa puissance, lui qui versait sur Caton, mort depuis longtemps, tant de fiel et d'amertume ? Il est vrai que la clémence dont il usa envers Cicéron, Brutus et mille autres qui avaient porté les armes contre lui, fait conjecturer qu'il aurait aussi pardonné à Caton, et que s'il composa ce traité contre lui, ce fut moins par un sentiment de haine que par une rivalité politique ; il le fit à l'occasion suivante. Cicéron avait composé l'éloge de Caton et donné même le nom de ce célèbre Romain à cet ouvrage, qui, sorti de la plume du plus grand orateur de Rome et sur un si beau sujet, était, comme on peut le croire, fort recherché. César en eut du chagrin ; il regarda comme une censure indirecte de sa personne l'éloge d'un homme dont il avait occasionné la mort. Il composa donc un écrit, dans lequel il entasa beaucoup de charges contre lui et qu'il intitula *Anti-Caton*. Les noms de Cicéron et de César font encore aujourd'hui à ces deux ouvrages de zélés partisans.

LX. Dès que César fut de retour de son expédition d'Afrique, il fit une harangue au peuple, où il parla de sa victoire dans les termes les plus magnifiques ; il dit que les pays dont il venait de faire la conquête étaient si étendus, que le peuple romain en tirerait tous les ans deux cent mille médimnes attiques de blé et trois millions de livres d'huile. Il triompha trois fois : la première pour l'Égypte, la seconde pour le Pont, et la troisième pour l'Afrique. Dans ce dernier triomphe, Scipion n'était pas

nommé; il n'y était question que du roi Juba : le fils de ce prince, qui était encore dans l'enfance, suivit le char du triomphateur ; et ce fut pour lui la captivité la plus heureuse. Né Barbare et Numide, il dut à son malheur de devenir un des plus savants historiens grecs. Après ses triomphes, César fit de grandes largesses à ses soldats, et donna des festins et des spectacles à tout le peuple, qu'il traita sur vingt-deux mille tables de trois lits chacune. Il fit représenter à l'honneur de sa fille Julie, morte depuis longtemps, des combats de gladiateurs et des naumachies[1]. Quand tous ces spectacles furent terminés, on fit le dénombrement du peuple ; et, au lieu de trois cent vingt mille citoyens qu'avait donnés le dernier dénombrement, il ne s'en trouva que cent trente mille : tant la guerre civile avait été meurtrière pour Rome ! tant elle avait moissonné de citoyens, sans compter tous les fléaux dont elle avait affligé le reste de l'Italie et toutes les provinces !

LVI. Après ce dénombrement, César, nommé consul pour la quatrième fois[2], partit sur-le-champ pour aller en Espagne faire la guerre aux fils de Pompée. Malgré leur jeunesse, ils avaient mis sur pied une armée formidable par le nombre des soldats, et ils montraient une audace qui les rendait dignes du commandement ; aussi mirent-ils César dans le plus grand danger. Ils livrèrent sous les murs de la ville de Munda une grande bataille, dans laquelle César, voyant ses troupes, vivement pressées, n'opposer aux ennemis qu'une faible résistance, se jeta au fort de la mêlée, en criant à ses soldats s'ils n'avaient pas honte de le livrer ainsi à des enfants. Ce ne fut que par des efforts extraordinaires qu'il parvint à repousser les ennemis ; il leur tua plus de trente mille hommes, et perdit mille des siens, qui étaient les plus braves de l'armée. En rentrant dans son camp, après la bataille, il dit à ses amis qu'il avait souvent combattu pour la victoire, mais qu'il venait de combattre pour la vie. Il remporta cette victoire le jour de la fête

[1] Des combats de vaisseaux dans de vastes arènes où l'on introduisait de l'eau.
[2] L'an de Rome 709, 43 ans avant J.-C.

des Dionysiaques, le même jour que Pompée, quatre ans auparavant, était sorti de Rome pour cette guerre civile. Le plus jeune des fils de Pompée se sauva de la bataille, et, peu de jours après, Didius vint mettre aux pieds de César la tête de l'aîné.

LXII. Ce fut la dernière guerre de César, et le triomphe qui la suivit affligea plus les Romains que tout ce qu'il avait pu faire précédemment ; c'était, non pour ses victoires sur des généraux étrangers ou sur des rois barbares qu'il triomphait ; mais pour avoir détruit et éteint la race du plus grand personnage que Rome eût produit, et qui avait été la victime des caprices de la fortune. On ne lui pardonnait pas de triompher ainsi des malheurs de sa patrie et de se glorifier d'un succès que la nécessité seule pouvait excuser, et devant les dieux et devant les hommes, d'autant que jusqu'alors il n'avait jamais ni envoyé de courriers, ni écrit de lettres au sénat pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles; il avait toujours paru rejeter une gloire dont il était honteux. Cependant les Romains pliaient sous l'ascendant de sa fortune, et se soumettaient au frein sans résistance : persuadés même qu'ils ne pourraient se relever de tous les maux qu'avaient causés les guerres civiles que sous l'autorité d'un seul, ils le nommèrent dictateur perpétuel. C'était reconnaître ouvertement la tyrannie, puisqu'à l'autorité absolue et indépendante de la monarchie on ajoutait l'assurance de la posséder toujours. Les premiers honneurs que Cicéron avait proposé au sénat de lui décerner étaient dans les bornes d'une grandeur humaine ; mais d'autres y en ajoutèrent de si immodérés, en disputant à l'envi à qui lui en prodiguerait le plus, que par ces distinctions excessives et déplacées, ils le rendirent odieux et insupportable aux personnes même du naturel le plus doux. Aussi croit-on que ses ennemis ne contribuèrent pas moins que ses flatteurs à les lui faire décerner, pour se préparer plus de prétextes de l'attaquer un jour, en paraissant en avoir les motifs les plus graves et les plus légitimes ; car il faut avouer

que, les guerres civiles une fois terminées, il se montra depuis irréprochable dans sa conduite.

LXIII. Ce fut donc une justice que les Romains lui rendirent, lorsqu'ils ordonnèrent que, pour consacrer sa douceur dans la victoire, on bâtirait, en son honneur, un temple à la Clémence. En effet, il avait pardonné à la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui ; il donna même à quelques-uns d'entre eux des dignités et des emplois, en particulier à Brutus et à Cassius, qu'il nomma tous deux préteurs. Il ne vit pas même avec indifférence qu'on eût abattu les statues de Pompée, et il les fit relever. César, dit à ce sujet Cicéron, « en relevant les statues de Pompée, a affermi les siennes. » Ses amis lui conseillaient de prendre des gardes pour sa sûreté, et plusieurs même d'entre eux s'offraient à lui en servir. Il le refusa constamment et leur dit qu'il valait mieux mourir une fois, que de craindre continuellement la mort ; mais, persuadé que l'affection du peuple était la garde la plus honorable et la plus sûre dont il pût s'entourer, il s'appliqua de nouveau à gagner les citoyens par des repas publics, par des distributions de blé ; et les soldats par l'établissement de nouvelles colonies. Les plus considérables furent Corinthe et Carthage : ainsi ces deux villes, qui avaient été prises et détruites en même temps, furent aussi rétablies et repeuplées ensemble. Il s'attira la bienveillance des grands en promettant aux uns des consulats et des prétures, en consolant les autres de leurs pertes par des charges et des honneurs, en donnant enfin à tous les plus belles espérances et cherchant par-là à rendre la soumission volontaire. Le consul Fabius Maximus mourut la veille de l'expiration de son consulat. César nomma Caninius Rebilius consul pour le seul jour qui restait ; et comme on allait en foule, suivant l'usage, chez le nouveau consul pour le féliciter et l'accompagner au sénat, Cicéron dit plaisamment : « Hâ-« tons-nous d'y aller, de peur qu'il ne sorte de charge avant « qu'il ait pu recevoir notre compliment [1]. »

[1] Cicéron fit plusieurs autres railleries sur le compte de ce consul d'un jour ;

LXIV. César se sentait né pour les grandes entreprises; et, loin que ses nombreux exploits lui fissent désirer la jouissance paisible du fruit de ses travaux, ils lui inspirèrent au contraire de plus vastes projets; et flétrissant, pour ainsi dire, à ses yeux la gloire qu'il avait acquise, ils allumèrent en lui l'amour d'une gloire plus grande encore. Cette passion n'était qu'une sorte de jalousie contre lui-même, telle qu'il aurait pu l'avoir à l'égard d'un étranger; qu'une rivalité de surpasser ses exploits précédents par ceux qu'il projetait pour l'avenir. Il avait formé le dessein de porter la guerre chez les Parthes, et il en faisait déjà les préparatifs. Il se proposait, après les avoir domptés, de traverser l'Hircanie, le long de la mer Caspienne et du mont Caucase; de se jeter ensuite dans la Scythie, de soumettre tous les pays voisins de la Germanie, et la Germanie même; et de revenir enfin en Italie par les Gaules; après avoir arrondi l'empire romain, qui aurait été ainsi de tous côtés borné par l'Océan. Pendant qu'il préparait cette expédition, il songeait à couper l'isthme de Corinthe; il avait même chargé Aniénus de cette entreprise et de celle de creuser un canal profond qui commencerait à Rome même et irait jusqu'à Circéum, pour conduire le Tibre dans la mer de Terracine et ouvrir au commerce une route plus commode et plus sûre jusqu'à Rome. Il voulait aussi dessécher les marais Pontins, dans le voisinage de Sétium, et changer les terres qu'ils inondaient en des campagnes fertiles qui fourniraient du blé à des milliers de cultivateurs. Il avait enfin le projet d'opposer des barrières à la mer la plus voisine de Rome, en élevant sur ses bords de fortes digues; et, après avoir nettoyé la rade d'Ostie, que des rochers couverts par les eaux rendaient périlleuse pour les navigateurs, d'y construire des ports et des arsenaux qui pussent contenir le grand nombre de vaisseaux qui s'y rendaient de toutes parts : mais ces grands ouvrages restèrent en projets.

« Nous avons, dit-il, un consul si vigilant, qu'il n'a pas fermé l'œil de tout son « consulat... Nous avons eu un consul d'une extrême sévérité, et d'une censure « si rigide, que personne, sous son consulat, n'a ni dîné, ni soupé, ni dormi. »

LXV. Il fut plus heureux dans la réforme du calendrier : il imagina une correction ingénieuse de l'inégalité qui jetait dans le calcul des temps beaucoup de confusion ; et cette réforme, heureusement terminée, fut depuis d'un usage aussi commode qu'agréable. Les Romains, dans les premiers temps de leur monarchie, n'avaient pas même des périodes fixes et réglées pour accorder leurs mois avec l'année ; et il en résultait que leurs sacrifices et leurs fêtes, en reculant peu à peu, se trouvaient successivement dans des saisons entièrement opposées à celles de leur établissement. Bien plus, au temps de César, où l'année solaire était seule en usage, le commun des citoyens n'en connaissait pas la révolution ; les prêtres qui seuls avaient la connaissance des temps, ajoutaient tout à coup, sans qu'on s'y attendît, un mois intercalaire, qu'ils appelaient Mercédonius, que le roi Numa avait imaginé ; mais qui n'était qu'un faible remède, dont l'effet avait peu d'influence sur les erreurs qui, comme on l'a dit dans la vie de ce prince, avaient lieu dans le calcul de l'année. César, ayant proposé cette question aux plus savants philosophes et aux plus habiles mathématiciens de son temps, publia, d'après les méthodes déjà trouvées, une réforme particulière et exacte, dont les Romains font encore usage et qui prévient une partie des erreurs auxquelles les autres peuples sont sujets, sur l'inégalité qui a lieu entre les mois et les années. Cependant ses envieux et ceux qui ne pouvaient souffrir sa domination en prirent sujet de le railler. Cicéron, si je ne me trompe, ayant entendu dire à quelqu'un que la constellation de la Lyre se lèverait le lendemain : « Oui, dit-il, elle se lèvera par édit ; » comme si ce changement même n'avait été reçu que par contrainte.

LXVI. Mais la haine la plus envenimée des Romains contre lui et la véritable cause de sa mort vinrent du désir qu'il eut de se faire déclarer roi. De là naquit l'aversion que le peuple lui porta toujours depuis, et le prétexte le plus spécieux pour ses ennemis secrets d'exécuter leur mauvais dessein. Ceux qui voulaient l'élever à la royauté semaient dans le public

que, d'après un oracle des livres sibyllins, les Parthes ne seraient soumis par les armées romaines que lorsqu'elles seraient commandées par un roi ; que sans cela elles n'entreraient jamais dans leur pays. Un jour qu'il revenait d'Albe à Rome, ces mêmes personnes osèrent le saluer du nom de roi. César, qui s'aperçut du trouble que ce titre excitait parmi le peuple, fit semblant d'en être offensé, et dit qu'il ne s'appelait pas roi, mais César. Ce mot fut suivi d'un silence profond de la part de tous les assistants, et César suivit son chemin d'un air triste et mécontent. Un autre jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les consuls et les préteurs, suivis de tous les sénateurs, se rendirent sur la place, où il était assis dans la tribune, pour lui faire part du décret. Il ne daigna pas se lever à leur arrivée ; et, leur donnant audience comme aux plus simples particuliers, il leur dit qu'il fallait diminuer ses honneurs plutôt que de les augmenter. Le sénat ne plus pas plus mortifié de cette hauteur que le peuple lui-même, qui crut voir Rome méprisée dans ce dédain affecté pour les sénateurs ; tous ceux qui n'étaient pas obligés par état de rester s'en retournèrent la tête baissée et dans un morne silence. César s'en aperçut et rentra sur-le-champ dans sa maison ; là, se découvrant la poitrine, il criait à ses amis qu'il était prêt à la présenter au premier qui voudrait l'égorger. Enfin, il s'excusa sur sa maladie ordinaire, qui, disait-il, ôte à ceux qui en sont attaqués l'usage de leurs sens, quand ils parlent debout devant une assemblée nombreuse; saisis d'abord d'un tremblement général, ils éprouvent des éblouissements et des vertiges qui les privent de toute connaissance. Mais cette excuse était fausse, car il avait voulu se lever devant le sénat ; mais il en fut empêché par un de ses amis, ou plutôt par un de ses flatteurs, Cornélius Balbus, qui lui dit : « Oubliez-vous que vous êtes César? et voulez-vous rejeter les « honneurs qui sont dus à votre dignité? »

LXVII. Après avoir ainsi mécontenté tous les ordres de la ville, il fit encore aux tribuns du peuple un outrage sanglant.

On célébrait la fête des Lupercales, qui, selon plusieurs écrivains, fut anciennement une fête de bergers, et a beaucoup de rapport avec la fête des Lyciens en Arcadie. Ce jour-là les jeunes gens de première maison de Rome et la plupart des magistrats courent nus par la ville, armés de bandes de cuir qui ont tout leur poil, et dont ils frappent, en s'amusant, toutes les personnes qu'ils rencontrent. Les femmes même les plus distinguées par leur naissance vont au devant d'eux et tendent la main à leurs coups, comme les enfants dans les écoles ; elles sont persuadées que c'est un moyen sûr pour les femmes grosses d'accoucher heureusement, et pour celles qui sont stériles d'avoir des enfants. César assistait à cette fête, assis dans la tribune sur un siége d'or et vêtu d'une robe de triomphateur. Antoine, en sa qualité de consul, était un de ceux qui figuraient dans cette course sacrée. Quand il arriva sur la place publique, et que la foule se fut ouverte pour lui donner passage, il s'approcha de César et lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier. Cette tentative n'excita qu'un battement de mains faible et sourd, qui avait l'air de venir de gens apostés ; César repoussa la main d'Antoine, et à l'instant tout le peuple applaudit. Antoine lui présenta une seconde fois le diadème, et très-peu de personnes battirent des mains ; César le repoussa encore, et la place retentit d'applaudissements universels. Convaincu par cette double épreuve des dispositions du peuple, il se lève et donne ordre qu'on porte ce diadème au Capitole. Quelques jours après, on vit ses statues couronnées d'un bandeau royal : deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, allèrent sur les lieux et arrachèrent ces diadèmes. Les premiers qu'ils rencontrèrent de ceux qui avaient salué César roi, ils les firent arrêter et conduire en prison. Le peuple suivait ces magistrats en battant des mains et les appelait des Brutus, parce qu'anciennement Brutus avait mis fin à l'autorité monarchique et transféré le pouvoir souverain des rois au sénat et au peuple. César, transporté de colère, priva les tribuns de leur charge, et, en se

plaignant d'eux publiquement, il ne craignit pas d'insulter le peuple lui-même, en les appelant, à plusieurs reprises, des brutes et des cuméens.

LXVIII. Cet événement attira sur Brutus les regards de la multitude; il passait pour être, du côté paternel, un descendant de l'ancien Brutus, et par sa mère il était de la famille Servilia, autre maison non moins illustre : il était d'ailleurs neveu et gendre de Caton, et devait naturellement désirer la ruine de la monarchie; mais les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus de César émoussaient ce désir et l'empêchaient de se porter à la détruire. Non content de lui avoir donné la vie après la bataille de Pharsale et la fuite de Pompée, et d'avoir, à sa prière, sauvé plusieurs de ses amis, César lui avait encore témoigné la plus grande confiance, en lui conférant cette année même la préture la plus honorable et le désignant consul pour quatre ans après; il lui donnait la préférence sur Cassius, son compétiteur, quoiqu'il avouât que Cassius apportait de meilleurs titres, mais qu'il ne pouvait le faire passer avant Brutus : aussi, lorsqu'on le lui dénonça comme engagé dans la conjuration qui se tramait déjà, il n'ajouta pas foi à cette accusation; et, se prenant la peau du corps avec la main : « Ce corps, dit-il, attend Brutus. » Il faisait entendre par-là que la vertu de Brutus le rendait digne de régner; mais que pour régner il ne deviendrait pas ingrat et criminel. Cependant ceux qui désiraient un changement et qui avaient les yeux fixés sur Brutus seul, ou du moins sur lui plus que sur tout autre, n'osaient pas, à la vérité, lui en parler ouvertement; mais la nuit ils couvraient le tribunal et le siége où il rendait la justice comme préteur, de billets conçus, la plupart, en ces termes : « Tu dors, Brutus! Tu n'es pas Brutus. » Cassius, qui s'aperçut que ces reproches réveillaient insensiblement en Brutus un vif désir de gloire, le pressa lui-même beaucoup plus qu'il ne l'avait fait encore; car il avait contre César des motifs particuliers de haine, que nous ferons connaître dans la vie de Brutus. Aussi César, qui avait des soupçons sur son

compte, dit-il un jour à ses amis : « Que croyez-vous que pro-
« jette Cassius? Pour moi, il ne me plaît guère, car je le « trouve bien pâle. » Une autre fois on accusait auprès de lui Antoine et Dolabella de tramer quelques nouveautés. « Ce n'est « pas, dit-il, ces gens si gras et si bien peignés que je re-
« doute ; je crains plutôt ces hommes si pâles et si maigres. » Il désignait Brutus et Cassius.

LXIX. Mais il est bien plus facile de prévoir sa destinée que de l'éviter ; celle de César fut, dit-on, annoncée par les présages et les prodiges les plus étonnants. A la vérité, dans un événement de cette importance, les feux célestes, les bruits nocturnes qu'on entendit en plusieurs endroits, les oiseaux solitaires qui vinrent, en plein jour, se poser sur la place de Rome, ne sont pas des signes assez frappants pour être remarqués. Mais, au rapport de Strabon le philosophe, on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres ; le valet d'un soldat fit jaillir de sa main une flamme très-vive ; on crut que sa main en serait brûlée ; mais quand il eut cessé, on n'y aperçut aucune trace du feu. Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime ; et c'était le prodige le plus effrayant, car il est contre la nature que ce viscère manque à un animal. Plusieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin [1] avertit César qu'il était menacé d'un très-grand danger, le jour des ides de mars [2] ; et que ce jour-là César, en allant au sénat, ayant rencontré le devin, le salua et lui dit, en se moquant de sa prédiction : « Eh bien ! voilà les ides de mars venues. — Oui, lui répon-
« dit tout bas le devin, elles sont venues, mais elles ne sont

[1] Il s'appelait Spurina, suivant Suétonne, *In Cæs.*, c. LXXXI.

[2] Les ides des mois romains variaient, ainsi que les nones ; dans les mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre, les nones étaient le sept du mois, et les ides le quinze. Dans tous les autres mois les nones étaient le cinq, et les ides le treize : jusqu'aux nones, on comptait les quatre jours des calendes ; et depuis les ides, on datait les calendes du mois suivant, en comptant du dix-huitième avant les calendes, lorsque les ides étaient le treize ; ou du seize avant les calendes, lorsque les ides étaient le quinze, comme dans le mois de mars.

« pas passées. » La veille de ces ides, il soupait chez Lépidus, où, suivant sa coutume, il signa quelques lettres à table. Pendant qu'il faisait ces signatures, les convives proposèrent cette question : Quelle mort était la meilleure. César, prévenant leurs réponses, dit tout haut : « C'est la moins attendue. » Après souper, il rentra chez lui ; et, pendant qu'il était couché avec sa femme, comme à son ordinaire, les portes et les fenêtres s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes : réveillé en sursaut et troublé par le bruit et par la clarté de la lune qui donnait dans sa chambre, il entendit sa femme Calpurnia, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés qu'il ne put distinguer ; mais il lui sembla qu'elle le pleurait, en le tenant égorgé dans ses bras. Selon quelques auteurs, Calpurnia eut pendant son sommeil une autre vision que celle-là ; ils disent, d'après Tite-Live, que le sénat, par un décret, avait fait placer au faîte de la maison de César une espèce de pinacle qui en était comme un ornement et une distinction[1] ; que Calpurnia avait songé que ce pinacle était rompu, et que c'était là le sujet de ses gémissements et de ses larmes. Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir, s'il lui était possible, ce jour-là, et de remettre à un autre jour l'assemblée du sénat. « Si vous faites peu d'attention à mes songes, ajouta-t-« elle, ayez du moins recours à d'autres divinations et faites « des sacrifices pour consulter l'avenir. » Ces alarmes de Calpurnia donnèrent des soupçons et des craintes à César ; il n'avait jamais vu dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe, ni aucun sentiment superstitieux ; et il la voyait alors vivement affectée. Après plusieurs sacrifices, les devins lui

[1] Ce pinacle était une sorte d'ornement que l'on mettait au faîte des temples, et que les Grecs nommaient aigle, comme on le voit dans *les Oiseaux* d'Aristophane. Le sénat avait accordé à César plusieurs honneurs, qui ordinairement étaient réservés aux dieux ; des temples, des autels, etc. Ce pinacle était une distinction du même genre. *Voyez*, sur tous ces honneurs prodigués à César, Suétone, dans sa *Vie*, c. LXXVI.

déclarèrent que les signes n'étaient pas favorables ; et il se décida enfin à envoyer Antoine au sénat, pour remettre l'assemblée à un autre jour.

LXX. Mais dans ce moment il voit entrer Décimus Brutus, surnommé Albinus. César avait en lui une telle confiance, qu'il l'avait institué son second héritier : il était cependant de la conjuration de l'autre Brutus et de Cassius ; et, craignant que si César ne tenait pas l'assemblée ce jour-là, leur complot ne fût découvert, il se moqua des devins et représenta vivement à César que ce délai donnerait lieu aux plaintes et aux reproches du sénat, qui se croirait insulté. « Les sénateurs, lui dit-il, ne se sont assemblés que sur votre convocation ; ils sont disposés à vous déclarer roi de tous les pays situés hors de l'Italie, et à vous permettre de porter le diadème partout ailleurs qu'à Rome, sur terre et sur mer. Si, maintenant qu'ils sont sur leurs siéges, quelqu'un va leur dire de se retirer et de revenir un autre jour où Calpurnia aura eu des songes plus favorables, quels propos ne ferez-vous pas tenir à vos envieux ? Et qui voudra seulement écouter vos amis, lorsqu'ils diront que ce n'est pas d'un côté la plus entière servitude, et de l'autre la tyrannie la plus absolue ? Si toutefois, ajouta-t-il, vous croyez devoir éviter ce jour comme malheureux pour vous, il convient au moins que vous alliez en personne au sénat, pour lui déclarer vous-même que vous remettez l'assemblée à un autre jour. » En achevant ces mots, il le prend par la main et le fait sortir. Il avait à peine passé le seuil de sa porte, qu'un esclave étranger qui voulait absolument lui parler, n'ayant pu l'approcher, à cause de la foule qui l'environnait, alla se jeter dans sa maison et se remit entre les mains de Calpurnia, en la priant de le garder jusqu'au retour de César, à qui il avait des choses importantes à communiquer. Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, qui voyait habituellement des complices de Brutus et savait une partie de la conjuration, vint pour remettre à César un

écrit qui contenait les différents avis qu'il voulait lui donner; mais, voyant que César, à mesure qu'il recevait quelques papiers, les remettait aux officiers qui l'entouraient, il s'approcha le plus près qu'il lui fut possible, et en présentant son écrit : « César, dit-il, lisez ce papier seul et promptement; il « contient des choses importantes, qui vous intéressent per- « sonnellement. » César l'ayant pris de sa main essaya plusieurs fois de le lire; mais il en fut toujours empêché par la foule de ceux qui venaient lui parler. Il entra dans le sénat, le tenant toujours dans sa main, car c'était le seul qu'il eût gardé. Quelques auteurs disent qu'Artémidore, sans cesse repoussé dans le chemin par la foule, ne put jamais approcher de César, et qu'il lui fit remettre le papier par un autre.

LXXI. Toutes ces circonstances peuvent avoir été l'effet du hasard; mais on ne saurait en dire autant du lieu où le sénat fut assemblé ce jour-là et où se passa cette scène sanglante. Il y avait une statue de Pompée, et c'était un des édifices qu'il avait dédiés pour servir d'ornement à son théâtre. N'est-ce pas une preuve évidente que cette entreprise était conduite par un dieu, qui avait marqué cet édifice pour le lieu de l'exécution? On dit même que Cassius, lorsqu'on fut près d'attaquer César, porta ses yeux sur la statue de Pompée et l'invoqua en secret, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentiments d'Épicure; mais la vue du danger présent pénétra son âme d'un vif sentiment d'enthousiasme, qui lui fit démentir ses anciennes opinions. Antoine, dont on craignait la fidélité pour César et la force de corps extraordinaire, fut retenu, hors du lieu de l'assemblée, par Albinus, qui engagea à dessein avec lui une longue conversation. Lorsque César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns se placèrent autour du siége de César; les autres allèrent au-devant de lui, pour joindre leurs prières à celles de Métellus Cimber, qui demandait le rappel de son frère; ils le suivirent, en redoublant leurs instances, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à sa place. Il s'assit, en rejetant

leurs prières; et, comme ils le pressaient toujours plus vivement, il leur témoigna à chacun en particulier son mécontentement. Alors Métellus lui prit la robe de ses deux mains, et lui découvrit le haut de l'épaule; c'était le signal dont les conjurés étaient convenus. Casca le frappa le premier de son épée; mais le coup ne fut pas mortel, le fer n'ayant pas pénétré bien avant. Il y a apparence que, chargé de commencer une si grande entreprise, il se sentit troublé. César, se tournant vers lui, saisit son épée, qu'il tint toujours dans sa main. Ils s'écrièrent tous deux en même temps, César en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu? » Et Casca, s'adressant à son frère, lui cria en grec : « Mon frère, au secours! »

LXXII. Dans le premier moment, tous ceux qui n'étaient pas du secret furent saisis d'horreur; et, frissonnant de tout leur corps, ils n'osèrent ni prendre la fuite, ni défendre César, ni proférer une seule parole. Cependant les conjurés, tirant chacun son épée, l'environnent de toutes parts; de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve que des épées qui le frappent aux yeux et au visage : tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui; car chacun voulait avoir part à ce meurtre, et goûter pour ainsi dire à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Brutus lui-même lui porta un coup dans l'aîne. Il s'était défendu, dit-on, contre les autres et traînait son corps de côté et d'autre en poussant de grands cris. Mais quand il vit Brutus venir sur lui l'épée nue à la main, il se couvrit la tête de sa robe et s'abandonna au fer des conjurés. Soit hasard, soit dessein formé de leur part, il fut poussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidât à la vengeance qu'on tirait de son ennemi, qui, abattu et palpitant, venait expirer à ses pieds, du grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Il fut percé, dit-on, de vingt-trois coups; et plusieurs des conjurés se blessèrent eux-mêmes en frappant tous à la fois sur un seul homme.

LXXIII. Quand César fut mort, Brutus s'avança au milieu du sénat pour rendre raison de ce que les conjurés venaient de faire : mais les sénateurs n'eurent pas la force de l'entendre ; ils s'enfuirent précipitamment par les portes et jetèrent parmi le peuple le trouble et l'effroi. Les uns fermaient leurs maisons, les autres abandonnaient leurs banques et leurs comptoirs ; les rues étaient pleines de gens qui couraient çà et là, et dont les uns allaient au sénat pour voir cet affreux spectacle ; les autres en revenaient après l'avoir vu. Antoine et Lépidus, les deux plus grands amis de César, se dérobant de la foule, cherchèrent un asile dans des maisons étrangères. Mais Brutus et les autres conjurés, encore tout fumants du sang qu'ils venaient de répandre, et tenant leurs épées nues, sortirent tous ensemble du sénat, et prirent le chemin du Capitole, non comme des gens qui fuient, mais d'un air content, et avec un visage gai qui annonçait leur confiance. Ils appelaient le peuple à la liberté et s'arrêtaient avec les personnes de distinction qu'ils rencontraient dans les rues. Il y en eut même qui se joignirent à eux, pour faire croire qu'ils avaient eu part à la conjuration, et en partager faussement la gloire. De ce nombre furent Caius Octavius et Lentulus Spinther, qui, dans la suite, furent bien punis de cette vanité. Antoine et le jeune César les firent mettre à mort et leur ôtèrent même l'honneur qu'ils avaient ambitionné, et qui causa leur perte. Ceux qui les condamnèrent punirent en eux, non la complicité du meurtre, mais l'intention. Le lendemain, Brutus et les autres conjurés se rendirent sur la place et parlèrent au peuple, qui les écouta sans donner aucun signe de blâme ni d'approbation ; le profond silence qu'il garda faisait seulement connaître que, si d'un côté il plaignait César, de l'autre, il respectait Brutus. Le sénat décréta l'amnistie générale du passé ; il ordonna qu'on rendrait à César les honneurs divins, et qu'on ne changerait aucune des ordonnances qu'il avait faites pendant sa dictature. Il distribua à Brutus et à ses complices des gouvernements, et leur décerna des honneurs conve-

nables. Tout le monde crut que les affaires étaient sagement disposées, et la république remise dans le meilleur état.

LXXIV. Mais, quand on eut ouvert le testament de César et qu'on y eut lu qu'il laissait à chaque Romain un legs considérable ; qu'ensuite on vit porter, à travers la place, son corps sanglant et déchiré de plaies, le peuple, ne se contenant plus et ne gardant aucune modération, fit un bûcher des bancs, des barrières et des tables qui étaient sur la place, et brûla le corps de César. Prenant ensuite des tisons enflammés, il courut en foule aux maisons des meurtriers, pour y mettre le feu ; plusieurs même se répandirent dans la ville et les cherchèrent, dans le dessein de les mettre en pièces ; mais on ne put les découvrir, parce qu'ils se tinrent bien renfermés. Un des amis de César, nommé Cinna, avait eu, la nuit précédente, un songe assez extraordinaire : il avait cru voir César qui l'invitait à souper, et qui, sur son refus, l'avait pris par la main et l'avait entraîné, malgré sa résistance. Quand il apprit qu'on brûlait sur la place publique le corps du dictateur, il se leva ; et, quoique inquiet du songe qu'il avait eu, quoique malade de la fièvre, il y courut pour rendre à son ami les derniers devoirs. Lorsqu'il arriva sur la place, quelqu'un du peuple le nomma à un citoyen qui lui demandait son nom ; celui-ci le dit à un autre ; et bientôt il courut dans toute la foule que c'était un des meurtriers de César : il y avait en effet un des conjurés qui s'appelait Cinna ; et le peuple, prenant cet homme pour le meurtrier, se jeta sur lui, et le mit en pièces sur la place même. Brutus et Cassius, effrayés de cette fureur populaire, sortirent de la ville peu de jours après. Je raconterai dans la Vie de Brutus ce qu'ils firent depuis, et les malheurs qu'ils éprouvèrent.

LXXV. César mourut âgé de cinquante-six ans[1], et ne survécut guère que de quatre ans à Pompée. Cette domination, ce pouvoir souverain qu'il n'avait cessé de poursuivre à travers mille dangers, et qu'il obtint avec tant de peine, ne

[1] L'an de Rome 710.

lui procura qu'un vain titre, qu'une gloire fragile, qui lui attirèrent la haine de ses concitoyens. Mais ce génie puissant qui l'avait conduit pendant sa vie le suivit encore après sa mort; il s'en montra le vengeur, en s'attachant sur les pas de ses meurtriers et par terre et par mer, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul de ceux qui avaient pris la moindre part à l'exécution, ou qui avaient seulement approuvé le complot. Entre les événements humains, il n'en est pas de plus étonnant que celui qu'éprouva Cassius : vaincu à la bataille de Philippes, il se tua de la même épée dont il avait frappé César; et parmi les phénomènes célestes, on vit un premier signe remarquable dans cette grande comète qui, après le meurtre de César, brilla avec tant d'éclat pendant sept nuits et disparut ensuite. Un second signe, ce fut l'obscurcissement du globe solaire, qui parut fort pâle toute cette année-là, et qui chaque jour, à son lever, au lieu de rayons étincelants, n'envoyait qu'une lumière faible et une chaleur si languissante, que l'air fut toujours épais et ténébreux ; car la chaleur seule peut le raréfier; son intempérie fit avorter les fruits, qui se flétrirent avant que d'arriver à leur maturité.

LXXVI. Mais rien ne prouve davantage combien le meurtre de César avait déplu aux dieux, que le fantôme qui apparut à Brutus[1]. Pendant qu'il se disposait à faire passer son armée du port d'Abyde au rivage opposé, il se reposait la nuit dans sa tente, suivant sa coutume, sans dormir et réfléchissant sur l'avenir. C'était de tous les généraux celui qui avait le moins besoin de sommeil, et que la nature avait fait pour veiller le plus longtemps. Il crut entendre quelque bruit à la porte de sa tente; et, en regardant à la clarté d'une lampe prête à s'éteindre, il aperçut un spectre horrible, d'une grandeur démesurée et d'une figure hideuse. Cette apparition lui causa d'abord de l'effroi; mais quand il vit que le spectre, sans faire aucun mouvement et sans rien dire, se tenait en silence auprès de son lit, il lui demanda qui il était : « Brutus,

[1] Le texte ajoute : voici ce qu'on en raconte.

« lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie, et tu me « verras à Philippes. — Eh bien ! reprit Brutus d'un ton as- « suré, je t'y verrai. » Et aussitôt le spectre s'évanouit. Quelque temps après, à la bataille de Philippes contre Antoine et César, il remporta une première victoire, renversa de son côté tout ce qui lui faisait tête, et poursuivit les fuyards jusqu'au camp de César, qui fut livré au pillage. Il se préparait à un second combat, lorsque ce même spectre lui apparut encore la nuit, sans proférer une seule parole. Brutus, qui comprit que son heure était venue, se précipita volontairement au milieu des plus grands dangers. Cependant il ne mourut pas dans le combat ; ses troupes ayant été mises en déroute, il se retira sur une roche escarpée ; là, se jetant sur son épée, avec l'aide d'un de ses amis, il se l'enfonça dans la poitrine, et expira sur le coup.

PARALLÈLE D'ALEXANDRE ET DE CÉSAR [1].

I. Les deux guerriers dont nous venons d'écrire la vie, jouissent d'une réputation si brillante et sont placés, par un consentement unanime, si fort au-dessus de tous les autres capitaines, qu'il est difficile d'établir entre eux une juste comparaison, et plus difficile encore de décider lequel des deux mérite la préférence. S'ils ont l'un et l'autre des traits de ressemblance bien marqués, on trouve peut-être des différences plus sensibles dans leur caractère, dans les motifs de leurs entreprises, dans leur manière de faire la guerre, dans les ennemis qu'ils ont eus à combattre, dans leurs exploits, dans leur conduite politique, enfin dans le genre de mort qui a terminé une vie passée presque tout entière dans le tumulte des armes. Nous tâcherons, en faisant ce parallèle, de saisir les ressemblances et les différences qu'ils ont entre eux, de comparer les qualités et les talents qui les ont distingués, de mon-

[1] Le parallèle que Plutarque avait fait d'Alexandre et de César est perdu ; j'ai tâché de le suppléer.

trer en quoi ils sont tantôt supérieurs, tantôt inférieurs l'un à l'autre.

II. Les noms d'Alexandre et de César sont depuis longtemps ceux de la valeur même et de l'héroïsme. Le privilége qu'ils ont eu, le premier, de n'avoir jamais été vaincu ; le second, de n'avoir essuyé, et même rarement, que de légers échecs, effacés par des succès innombrables, a fait de ces deux grands hommes le dernier terme de la gloire militaire ; et le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un général d'armée, c'est de le comparer à Alexandre ou à César. Ils ont tous deux la destinée honorable d'être associés à la réputation de tous les guerriers des âges précédents, et ils auront sans doute celle de partager la gloire de tous ceux qui les suivront. Ils ont réuni toutes les qualités qui forment les plus grands capitaines : cette valeur, plus bouillante, plus audacieuse dans l'un, plus tempérée, plus réfléchie dans l'autre ; mais en tous les deux également éclairée dans le choix de ses moyens, également sûre dans ses effets ; cette ardeur impétueuse qui s'irrite par les obstacles et sait toujours en triompher ; cette patience infatigable dans les travaux les plus pénibles ; cette intrépidité qui brave tous les périls ; cette pénétration qui fait saisir, au premier coup d'œil, tous ses avantages ; cette habileté dans l'art des campements et des siéges ; cet art enfin d'inspirer à leurs soldats une confiance aveuglé, gage assuré de la victoire. Le nombre et la rapidité de leurs victoires tiennent du prodige : en peu d'années, ils domptent une multitude de nations et paraissent plutôt parcourir que soumettre une grande partie du monde connu. Leur mort même, quoique d'un genre si différent, a néanmoins ce trait de ressemblance, qu'elle les surprend l'un et l'autre au milieu de leurs plus vastes projets, et qu'elle arrête subitement le cours de leurs conquêtes. De cette vue générale descendons au détail de leur vie et de leurs actions.

III. Alexandre, né sur le trône, et fils d'un roi qui avait eu l'avantage d'être élevé auprès du plus grand homme que la Grèce ait produit, Épaminondas ; Alexandre reçut une éduca-

tion digne de sa naissance et de son rang. Le célèbre Aristote, à qui Philippe confia le soin de former un fils qui lui était si cher, s'appliqua singulièrement à développer les heureux germes que son élève avait reçus de la nature. Non-seulement il l'instruisit dans la morale et dans la politique, deux sciences si nécessaires à ceux qui sont chargés de faire le bonheur des hommes; mais encore il l'initia dans les connaissances les plus profondes et les plus secrètes de la philosophie. Le jeune prince en pénétra les mystères avec la plus grande facilité; rien n'était au-dessus de l'élévation de son esprit; rien ne rebutait une avidité de savoir qui s'accroissait par les difficultés mêmes et qui n'envisageait, dans les obstacles, que la gloire de les vaincre. Le succès d'une éducation si solide répondit aux soins d'un maître si habile et aux dispositions d'un élève si extraordinaire. Nous n'avons aucun détail sur les premières années de César, ni sur le genre d'éducation qu'il reçut; on sait seulement qu'il alla à Rhodes se former à l'éloquence, sous Apollonius, qui enseignait dans cette ville avec beaucoup de réputation. Mais on ne peut douter, après tout ce qu'il a fait et après les ouvrages qu'il a laissés, qu'il n'eût apporté en naissant une heureuse facilité pour s'instruire, et que les dons de la nature n'eussent été cultivés en lui par des mains habiles.

IV. Alexandre conserva toujours un grand goût pour les sciences et pour les lettres. Peu jaloux de briller pour les exercices du corps, il donnait une préférence presque exclusive à tout ce qui pouvait orner son esprit, agrandir et perfectionner ses connaissances. Il avait la plus grande estime pour Homère, et il n'enviait à Achille que la gloire d'avoir eu ce grand poëte pour chantre de ses exploits. Dans les fêtes qu'il faisait célébrer, il ne proposait ordinairement que ces jeux et ces combats où l'on disputait le prix de la tragédie et où il n'avait à couronner que les succès de l'esprit. César n'eut ni moins de goût, ni moins d'ardeur pour l'étude que le roi de Macédoine; il paraît même qu'il le surpassa dans l'éloquence, quoique ce prince ne manquât pas de talent pour la parole et qu'il possé-

dût cette éloquence naturelle qui persuade et qui entraîne. César plaida souvent dans sa jeunesse ; et les succès qu'il eut en ce genre lui méritèrent le second rang parmi les grands orateurs qui brillaient alors dans le barreau de Rome. On jugeait même qu'il y eût facilement obtenu le premier rang, s'il se fût principalement livré à cet exercice et qu'il ne l'eût pas sacrifié à sa passion pour les armes. Ses *Commentaires* ont été loués par les meilleurs esprits de son temps, comme un modèle parfait de ce genre d'ouvrage, comme également propres à former les historiens et les guerriers. La réforme du calendrier, qu'il imagina lui-même et qui fut exécutée sous sa direction, montre les connaissances qu'il avait acquises dans une science alors peu commune à Rome, et lui a mérité un genre de gloire non moins flatteur que celui qu'on obtient par les armes.

V. C'est surtout dans les premières années de leur vie qu'on voit, entre Alexandre et César, la différence la plus sensible. Le premier montre, dès sa jeunesse, le plus grand éloignement pour les plaisirs, et résiste à toutes les séductions dont il est entouré à la cour de son père. Le goût des lettres et le désir de s'instruire le garantissent des écueils qu'il trouve sur ses pas, en portant son ardeur naturelle vers des objets plus nobles et plus dignes d'un roi. La jeunesse de César fut livrée tout entière aux voluptés et aux vices ; la réputation qu'il avait dans Rome et le mot si connu qui courait sur son compte prouvent à quels excès il avait porté la débauche et le libertinage. A l'âge où Alexandre s'était déjà signalé par les plus glorieux exploits, César était encore plongé dans la fange des plaisirs. L'un poursuivait avec ardeur une carrière brillante qui le rendait l'admiration des peuples, quand l'autre n'avait fait encore que déshonorer son pays par la dissolution de ses mœurs, ou peut-être avait déjà conçu, dans le sein de la mollesse, le dessein d'en être un jour le tyran. On peut du moins le conjecturer de ce mot de Sylla : qu'il voyait dans ce jeune homme plusieurs Marius.

VI. Cependant, malgré sa jeunesse licencieuse, César eut un caractère inflexible ; et le refus persévérant qu'il fit de répudier sa femme pour complaire à Sylla, à ce farouche dictateur, sous qui tout pliait dans Rome, annonçait dès lors cette fierté, cet amour de l'indépendance qui, un jour, ne pourrait souffrir de maître et voudrait tout asservir. Alexandre ne fut ni moins fier, ni moins indépendant : difficile à manier, indomptable même lorsqu'on voulait forcer son obéissance, il cédait facilement à la raison, persuadé que la véritable domination est de régner sur soi-même. Tous les projets qu'il forme, tous les sentiments qu'il exprime, montrent en lui une grandeur d'âme, une élévation d'esprit, qui ne le rendent pas moins admirable que ses plus grands exploits. La hauteur avec laquelle César traite les pirates au milieu desquels il était prisonnier ; son intrépidité dans une tempête furieuse ; ce mot si célèbre au pilote : « Ne crains rien, tu portes César et sa fortune ; » annoncent cette confiance magnanime qui ne peut naître que du sentiment de sa grandeur et de sa force.

VII. L'éducation d'Alexandre l'avait préparé à être sobre et tempérant ; et l'on n'est pas étonné de le voir préférer la nourriture la plus simple aux mets délicats que lui envoyait une reine d'Asie, et ne chercher d'autre assaisonnement à ses repas que l'exercice ou la frugalité. Mais, après la jeunesse efféminée de César, on est surpris de la sobriété qu'il fait paraître dès qu'il est à la tête des armées. Il donne à ses officiers et à ses soldats l'exemple de la tempérance, de la facilité à souffrir les privations, à sacrifier ses propres besoins à la commodité des autres. Il ne craint pas de coucher en plein air, pour laisser à un de ses amis malade la seule chambre qu'il y eût dans une chaumière où la tempête l'oblige de se retirer. Quel exemple rare de tempérance dans Alexandre, lorsque, dévoré par une soif ardente, il refuse l'eau qu'on lui offre à boire, afin de soutenir le courage de ses soldats en partageant leurs souffrances ! Il eut de bonne heure la réputation d'aimer le vin ; mais il la dut d'abord à l'habitude qu'il prit de rester long-

temps à table, moins pour boire que pour discourir avec ses convives sur des sujets intéressants. Ce n'est que dans les derniers temps de sa vie qu'il se livra à cette passion si basse, et qu'il ternit la gloire de ses premières années par des excès qui le conduisirent au tombeau. César, une fois revenu des écarts de ce genre, qui déshonorèrent sa jeunesse, ne mérita plus de semblables reproches.

VIII. Ils montrèrent l'un et l'autre une patience invincible dans les travaux les plus rudes; ce fut même par cette qualité qu'ils inspirèrent à leurs soldats cette affection qui les rendait capables des entreprises les plus hardies et les plus périlleuses. Alexandre est toujours le premier au travail comme au danger, il donne l'exemple de tout souffrir et de tout braver; il traverse à la tête de sa cavalerie un fleuve aussi rapide que profond, au milieu d'une grêle de traits qui pleuvent sur lui de toutes parts; il se précipite au plus fort de la mêlée et entraîne sur ses pas ses soldats étonnés et qui peuvent à peine suivre l'impétuosité de son courage. César, avec une complexion faible, un corps grêle et sujet à des maladies graves, surmonte cette faiblesse naturelle, et n'est ni moins endurci aux travaux, ni moins intrépide dans les dangers : supérieur, sous ce rapport, au roi de Macédoine, qui, né avec le tempérament le plus robuste, pouvait supporter sans fatigue les exercices les plus pénibles.

IX. Cette conduite inspire à leurs troupes une confiance sans bornes; et ces soldats, qui, sous d'autres généraux, n'étaient que des hommes ordinaires, leurs chefs les rendent invincibles et en font autant de héros. Ils y joignent, il est vrai, la libéralité et les largesses; mais Alexandre met, ce me semble, plus de grandeur et de noblesse dans ses dons. Qu'il est grand, à nos yeux, lorsque, sur le point de partir pour l'Asie, il distribue à ses amis tout ce qu'il possède en propre, et ne se réserve que l'espérance! Quoi de plus propre à leur attacher les soldats, que ces manières engageantes, cet air d'intérêt, ces tons de popularité, qui avaient plus de pouvoir que le bien-

fait même! Alexandre, dans le commerce de la vie, est le plus aimable des princes ; César se montre toujours plein de douceur et d'affabilité. Si, malgré l'affection extrême que leurs soldats ont pour eux, ils se laissent aller quelquefois au découragement et aux murmures, leurs chefs les ont bientôt ramenés à l'obéissance, en employant tour à tour la douceur et la fermeté[1].

X. La clémence et l'humanité parurent d'abord avec éclat dans la conduite d'Alexandre ; et pendant longtemps il usa avec modération de ses victoires. Si la ruine des Thébains qu'il n'avait pu gagner par la douceur, est une tache dans les commencements de son règne, il en diminue l'odieux par les regrets et le repentir qu'il en témoigne depuis en plusieurs occasions. Non content de donner des larmes à la mort de Darius, il en poursuit avec chaleur la vengeance, et punit ses assassins avec la dernière sévérité. César donne les preuves les plus multipliées de sa clémence après la bataille de Pharsale, en pardonnant aux principaux officiers de Pompée dont plusieurs même furent dans la suite comblés de ses bienfaits. Il trouva parmi eux des ingrats et des meutriers ; ce qui a fait dire de lui qu'il avait été clément jusqu'au repentir. On aime à entendre ses regrets, lorsqu'à Pharsale il voit le champ de bataille jonché de tant de morts ; on partage avec une douce tristesse les larmes qu'il répand sur la mort de Pompée et qui paraissent sincères ; on lui sait gré d'avoir fait relever les statues de cet illustre Romain ; il ne manque à sa gloire que de ne l'avoir pas vengé, comme Alexandre vengea Darius.

XI. Avouons cependant que ces qualités estimables furent plus d'une fois ternies en eux par des traits de cruauté que rien n'excuse. César fait mourir plusieurs personnages d'un

[1] Plutarque n'a pas rapporté, dans la vie d'Alexandre, le discours qu'il tint à ses troupes lorsqu'elles voulurent l'abandonner; il méritait cependant d'y trouver place : « Allez, ingrats, leur dit-il ; lâches, fuyez, je dompterai l'univers sans vous. « Alexandre aura des soldats partout où il trouvera des hommes. » C'est, au jugement du grand Condé, ce héros si semblable par tant d'endroits à Alexandre, le moment le plus brillant de la vie de ce prince.

rang distingué, qu'il avait pris à la bataille de Thapse; il se rend coupable d'une noire perfidie en attaquant les Germains après un traité de paix que les Romains avaient fait avec eux, et leur tue trois cent mille hommes. Alexandre mérite encore, à cet égard, de plus grands reproches. Quand il entre en Asie, il ordonne à ses troupes de passer tous les hommes au fil de l'épée, sans faire grâce à personne. Si le meurtre de Clitus fut commis dans un transport de colère et d'ivresse, dont son désespoir et ses larmes semblèrent diminuer l'horreur, il en est dont rien ne peut adoucir l'injustice et la cruauté : ainsi Philotas et Callisthène sont livrés au supplice, sur les plus légers indices; Parménion, à qui Alexandre devait tant, est sacrifié à des craintes chimériques que rien ne justifiait. Il fait massacrer une garnison d'Indiens à qui il venait d'accorder une capitulation honorable. Voilà dans l'un et dans l'autre, des taches honteuses sur leur vie.

XII. Un des traits les plus honorables pour Alexandre, c'est la victoire qu'il remporte sur lui-même, lorsque, ayant en son pouvoir la femme et les filles de Darius, princesses d'une rare beauté, il refuse constamment de les voir et ne souffre pas même qu'on parle d'elles en sa présence. Elles sont traitées dans son camp avec le plus grand respect, et y vivent comme dans un de ces asiles consacrés à des vierges.

XIII. César ne connut pas ce genre de courage qui consiste à se vaincre soi-même. Si dans l'âge mûr il fut moins esclave des voluptés qu'il ne l'avait été dans sa jeunesse, il conserva toujours une grande faiblesse pour les femmes. Il laissa prendre à Cléopâtre, sur son esprit et sur son cœur, un empire qui pensa le perdre; et l'on crut que cette guerre d'Alexandrie, où il courut un si grand risque de sa vie, n'avait été entreprise que pour le seul intérêt de cette nouvelle Omphale, à laquelle il sacrifiait sa gloire. Quels éloges ne mériterait pas Alexandre, s'il eût toujours conservé la sagesse de ses premières années, et qu'il ne se fût pas laissé corrompre par la prospérité! Qu'il est alors différent de lui-même! sé-

duit par les plaisirs, il tombe dans la débauche; ses goûts changent et se dégradent; il rejette cette précieuse simplicité à laquelle il attachait tant de prix, et tombe dans les vices qu'il avait eus le plus en horreur. Il veut en imposer à la postérité, et lui donner l'opinion la plus exagérée de son expédition dans l'Inde, par les monuments qu'il fait semer sur sa route. Il se donne à lui-même des louanges ridicules, et recherche avec une affectation puérile, les éloges des Athéniens. Si l'on excepte les premières années de la jeunesse de César, il eut toujours depuis une conduite simple et modeste. Dans ses *Commentaires* qui contiennent le récit de tant de combats et de tant de victoires, il parle de lui sans vanité, sans ostentation, et semble étranger aux faits merveilleux qu'il raconte.

XIV. La religion est rarement le partage des guerriers, et moins encore des guerriers heureux. Alexandre avait puisé dans une éducation éclairée, et dans la fréquentation des plus grands philosophes de son temps, des idées saines sur la divinité, sur sa providence, sur la dépendance où sont tous les hommes de son pouvoir suprême. Il commence toutes ses journées par un sacrifice et rend grâces aux dieux de tous ses succès, persuadé qu'ils viennent de ces êtres suprêmes, et que c'est à eux qu'on doit en rapporter la gloire. On ne voit dans César ni les mêmes lumières sur la religion, ni le même respect pour elle; son opinion dans l'affaire de Catilina montre clairement qu'il ne croyait point à l'existence d'une autre vie, ni aux peines et aux récompenses réservées aux bons et aux méchants : vérités sans lesquelles il n'est point de morale sur la terre. Les sacrifices qu'il offre aux dieux sont en lui la suite du respect pour des usages établis, et auxquels il eût été imprudent de manquer devant les Romains, scrupuleusement attachés à leurs coutumes religieuses. Alexandre, il est vrai, finit par tomber dans la superstition, sentiment si injurieux à la divinité; mais ce ne fut qu'après avoir été corrompu dans ses mœurs et s'être livré aux plus grands désordres. Les dis-

positions de César par rapport aux dieux le mettaient à l'abri de toute crainte superstitieuse; mais c'était éviter un excès par un autre plus condamnable encore et plus dangereux, surtout dans ceux qui gouvernent. La folle ambition qu'eut Alexandre de passer pour un dieu, tenait peut-être plus à sa politique qu'à son impiété; car au fond il savait à quoi s'en tenir sur cette filiation divine; mais il crut que cette opinion faciliterait ses conquêtes, en préparant la soumission des peuples. Cependant cette prétention le rendit cruel; et le refus que fit Callisthène de lui rendre les adorations que ce prince exigeait fut la véritable cause de son supplice.

XV. Du côté de la politique, Alexandre semble inférieur à César; il est vrai que, né sur le trône et au sein de la grandeur, il n'en eut pas besoin pour parvenir; mais elle fut nécessaire à César pour s'élever à une si haute fortune, au milieu de tant de rivaux redoutables. Cependant Alexandre, dès sa jeunesse, fait paraître dans sa conduite une politique sage et prudente. Il adoucit l'impression défavorable qu'avait produite sa rigueur excessive contre les Thébains, par les ménagements dont il use envers les autres peuples. Il choisit lui-même l'emplacement de la ville d'Alexandrie, dont il prévoit la grandeur future. Pour affermir son autorité chez les peuples qu'il a conquis, il adopte en partie leurs mœurs et leurs coutumes; il prend trente mille enfants des premières familles de Perse, pour les faire instruire dans les lettres grecques et les former aux exercices des Macédoniens. A ce premier moyen de rapprocher et d'unir les deux nations, il en joint un autre plus capable encore de les fondre pour ainsi dire ensemble, celui de marier les principaux des Macédoniens avec les filles des grands seigneurs de Perse. Après la victoire d'Arbelles, il détruit en Grèce toutes les tyrannies, et récompense généreusement les descendants de ceux qui, dans les guerres des Mèdes, avaient rendu des services signalés à la Grèce. César dirigea toute sa politique vers ses vues ambitieuses; sa haute naissance et ses talents distingués lui ouvraient une en-

trée facile à toutes les dignités; mais, occupé déjà des moyens d'asservir sa patrie, il flatte servilement le peuple pour parvenir plus rapidement à son but, et ne rougit pas de se lier avec les hommes les plus pervers, pour faire passer des lois séditieuses, mais agréables à la multitude. S'il réconcilie Crassus avec Pompée, cette action honnête en soi, est faite par un motif d'intérêt; il veut se servir de l'un pour perdre l'autre et se mettre ensuite à la place de celui qui aura contribué à son élévation. Ainsi sa politique, en général plus adroite peut-être que celle d'Alexandre, est presque toujours moins honnête. Si après la bataille de Pharsale, il rend la liberté à quelques peuples de la Grèce; s'il règle en Espagne des affaires assez difficiles avec beaucoup de sagesse et d'équité; si enfin en Asie il adoucit le sort des habitants écrasés par les impôts, ce caractère de justice et de générosité ne se soutient pas; et, guidé par son intérêt dans les actions mêmes d'une sage politique, il avilit un art qui n'est honorable que lorsqu'il a la morale pour base.

XVI. Alexandre et César eurent tous deux une ambition extrême, et ne voulaient rien moins que soumettre le monde entier. Dès l'âge le plus tendre, Alexandre s'afflige de chaque victoire que Philippe remporte. « Mon père, dit-il à ses compagnons, ne nous laissera rien à faire. » Il refuse les offres de Darius, quelque avantageuses qu'elles soient, parce qu'il veut tout devoir à son épée; et il n'aurait pas accepté l'empire de la Perse, afin d'avoir la gloire de le conquérir. L'ambition étonne d'avantage dans César, qui, né simple citoyen de Rome, ne pouvait parvenir à cette domination qu'il désirait si vivement, que par la ruine de tous ses rivaux et par l'asservissement de sa patrie. Dès qu'il est à la tête d'une armée, il fait éclater cette passion des conquêtes que sa jeunesse licencieuse avait comprimée. En lisant la vie d'Alexandre, il pleure de n'avoir encore rien fait à un âge où ce prince avait déjà conquis tant de royaumes. Parvenu à l'autorité souveraine, son ambition n'est pas satisfaite; il médite de plus vastes projets;

il aspire à se faire roi des Romains, et trouve sa perte dans ce nouvel objet de la passion qui le domine.

XVII. Un des rapports sous lesquels Alexandre paraît bien supérieur à César, c'est le motif qui les dirige l'un et l'autre dans leurs entreprises. Le roi de Macédoine entreprend la guerre d'Asie pour venger la Grèce des ravages affreux que les Perses y avaient exercés. Moins jaloux de s'enrichir que de faire des conquêtes, il n'a des richesses que pour les répandre ; la Grèce recueille les premiers fruits de ses victoires; il fait partager sa fortune à tous ceux qui l'entourent, et distribue des royaumes aux ennemis mêmes qu'il a vaincus. Que César est loin d'être guidé par des motifs si nobles ! Les liaisons qu'il forme n'ont d'autre but que son agrandissement. S'il brigue le gouvernement des Gaules, c'est parce qu'il y voit plus de moyens d'acquérir une grande réputation, de s'attacher ses soldats, de les aguerrir par une longue suite de combats et de victoires, et de s'en servir ensuite pour opprimer la liberté publique. Il emploie à se faire des créatures les richesses immenses qu'il amasse ; et, après quelques tentatives inutiles d'accommodement avec ses ennemis, après des propositions de paix dont on peut suspecter la sincérité, il se jette en désespéré dans une guerre civile qui doit inonder toute l'Italie d'un déluge de sang. Alexandre se propose le bonheur des hommes ; César conspire pour leur ruine.

XVIII. C'est par la gloire militaire que ces deux grands hommes sont le plus connus : c'est par-là qu'ils sont au-dessus de tout éloge. Mais cette valeur extraordinaire qui brille en eux a, dans chacun, des caractères différents. Alexandre se distingue par un courage bouillant, par une bravoure impétueuse qui ne se plaît qu'au milieu des dangers [1]. César, à la tête des armées, est le plus grand des hommes ; Alexandre, dans la mêlée, est un de ces dieux d'Homère qui, confondus

[1] C'est cette bravoure hasardeuse d'Alexandre qui faisait dire au grand Condé, si digne de juger un prince qu'il imitait souvent : « J'aimerais mieux être Alexandre que César. »

parmi les mortels, se font bientôt reconnaître par les coups terribles et inévitables qu'ils portent. Sans doute qu'en parcourant les expéditions qu'ils ont faites, les batailles qu'ils ont livrées, les villes qu'ils ont emportées d'assaut, les nations qu'ils ont conquises, on trouvera que César n'a pas moins fait qu'Alexandre : mais les actions du roi de Macédoine ont un caractère de grandeur et d'héroïsme qui ne paraît pas autant dans César ; elles semblent l'effet d'une inspiration divine qui l'élève au-dessus de l'humanité. À peine monté sur le trône, à l'âge de vingt ans, il soumet des peuples belliqueux, prend Thèbes d'assaut et donne la loi à la Grèce. Il avait parcouru une carrière pleine de gloire, à un âge où César ne pensait pas encore à commencer la sienne. A la vérité, le début de celui-ci est marqué par de grands succès ; mais bientôt les intrigues qu'il va suivre à Rome en suspendent le cours.

XIX. Alexandre une fois engagé dans son entreprise ne s'en détourne point ; une première victoire n'est pour lui qu'une préparation à une seconde ; il s'avance dans l'Asie en vainqueur ; les bords du Granique, les détroits d'Ipsus, les forteresses de Tyr, cette ville que sa population, ses richesses, ses forces maritimes et sa situation surtout faisaient regarder comme imprenable, les champs de l'Arabie, les plaines d'Arbelles, deviennent tour à tour le théâtre de son courage et de sa gloire, et lui ouvrent le chemin à des conquêtes plus rapides dans les pays les plus éloignés, et dont les noms mêmes étaient encore inconnus à la Grèce. Les nations belliqueuses des Gaules furent pour César une ample moisson de gloire ; le nombre de victoires qu'il y remporta, la quantité de villes qu'il y soumit, la multitude immense d'hommes qui tombèrent sous son bras victorieux, paraissent à peine croyables ; l'Espagne, l'Égypte, l'Afrique, le virent successivement parcourir, avec la rapidité d'un voyageur, leurs vastes contrées, et marquer tous ses pas par autant de triomphes.

XX. Les exploits de César paraissent au premier coup d'œil moins brillants que ceux d'Alexandre ; mais en les examinant

de près, ils les égalent par le nombre, par leur éclat, et les surpassent peut-être par leur importance. Il n'avait fait qu'essayer son courage en Espagne; mais c'est dans les Gaules que, pendant dix années d'une guerre presque continuelle, il déploie les plus grands talents et montre une capacité consommée dans l'art militaire. Il est le premier des Romains qui ose passer le Rhin avec une armée; il le traverse sur un pont; mais la construction en est si hardie et exécutée en si peu de jours, qu'elle fait autant d'honneur à son génie qu'à son audace. Il a la gloire de pénétrer le premier en Angleterre, cette île dont l'existence était regardée comme fabuleuse; et ce qu'Alexandre avait fait sur l'Océan oriental, où il porta le premier son nom et la gloire de ses armes, César le fit sur la mer Atlantique, en faisant redouter à ces nations éloignées la puissance romaine. Tyr et les autres villes forcées par Alexandre ne lui ont pas acquis plus de gloire que la prise d'Alésia n'en a procuré à César; cette ville qui, défendue par Vercingentorix, général aussi brave qu'expérimenté, à la tête d'une garnison de soixante-dix mille hommes, était encore secourue par trois cent mille des plus braves d'entre les Gaulois : César brave tous ces obstacles; et, par son audace autant que par son habileté, il force Vercingentorix à lui remettre la ville. Les conquêtes d'Alexandre ne s'étendirent pas au delà de sa vie; ses successeurs, en partageant son empire, n'héritèrent ni de ses talents, ni de sa puissance; et la Macédoine retira peu de fruit des succès prodigieux que son roi avait eus en Asie. Les victoires de César reculèrent au loin les bornes de l'empire romain, portèrent dans presque tout le monde connu le nom et la gloire de Rome, et préparèrent à son successeur la soumission de l'univers entier.

XXI. Si César, sous ce rapport, paraît avoir l'avantage, il en est un autre qui donne à son rival une grande supériorité : c'est le peu de proportion des moyens et des ressources qu'il emploie avec la grandeur de son entreprise. Il ne mène à la conquête de l'Asie qu'une armée au plus de cinquante mille

hommes, et n'a pour fournir à son entretien que deux cents talents d'argent, environ un million de notre monnaie. C'est avec des forces si peu considérables qu'il va combattre un roi qui lui oppose des millions de soldats et qui possède des trésors immenses. César, il est vrai, n'eut jamais de troupes bien nombreuses; et dans toutes les batailles qu'il livra, il eut en tête des armées très-supérieures en nombre. Mais il avait la facilité de recruter ses troupes, et de puiser dans le trésor public tout l'argent dont il avait besoin pour fournir aux frais de la guerre. Alexandre, une fois engagé dans l'Asie, ne pouvait pas remplacer aisément ce qu'il perdait de soldats; et ce ne fut qu'après avoir poussé loin ses conquêtes qu'il eut des alliés nombreux et des trésors inépuisables : jusque là il dut ses étonnants succès, moins à ses forces réelles, qu'à ses talents et à son courage.

XXII. Disons-le cependant : la plupart des ennemis qu'il eut à combattre n'étaient pas difficiles à vaincre ; et s'il y courut quelquefois de grands dangers, c'est qu'il aimait à s'exposer au plus fort de la mêlée, avec la témérité et l'ardeur bouillante d'un soldat. Mais, en général, les Perses, amollis par les richesses et par le luxe, n'opposaient à ces Macédoniens, aguerris par de longs combats qu'une faible résistance. César a donc sur ce point une grande supériorité sur Alexandre. Il eut toujours affaire aux ennemis les plus belliqueux. Les Gaulois et les Germains étaient des nations guerrières, dont les soldats, endurcis au travail, remplis de force et de courage, faisaient acheter chèrement la victoire à leurs ennemis. Aussi a-t-on peine à croire ses succès constants pendant une guerre si longue et si périlleuse, où il eut toujours sur les bras des armées innombrables. Alexandre, il est vrai, rencontra quelquefois des ennemis dignes de son courage. Les Tyriens, les Scythes, les Malliens et les soldats de Porus, lui disputèrent longtemps la victoire, et mirent plus d'une fois sa vie en danger. Il eut besoin de toute sa valeur et de toute son habileté pour triompher de leurs efforts. Rien ne manque, sous ce rapport, à la gloire

de César : s'il a dompté des peuples barbares, il a vaincu aussi les généraux romains qui s'étaient illustrés par les victoires les plus glorieuses, et en particulier Pompée, cet homme si chéri, si honoré dans sa patrie, à qui de brillants succès, des conquêtes prématurées avaient mérité de si bonne heure le surnom de Grand.

XXIII. Ce qui paraît relever la gloire d'Alexandre au-dessus de celle de César, c'est qu'il fut toujours invincible, et qu'aucun revers ne ternit jamais l'éclat de ses victoires : le général romain fut battu quelquefois, et par sa faute, comme il n'a pas craint d'en faire l'aveu. Dans la guerre civile, il eut un premier échec, qui aurait pu le perdre, si Pompée avait su profiter de ses avantages. Mais ces disgrâces passagères furent glorieusement réparées ; et, depuis la bataille de Pharsale, la victoire n'abandonna plus ses drapeaux. La carrière militaire d'Alexandre ne fut pas longue ; à peine occupe-t-elle l'espace de douze années. S'il avait vécu plus longtemps, aurait-elle été constamment suivie des mêmes succès ? Son bonheur ne se serait-il pas enfin démenti ? Il est bien peu de héros qui n'aient éprouvé après un long cours de prospérités, les inconstances de la fortune[1].

XXIV. La mort d'Alexandre et celle de César furent différentes, mais toutes deux extraordinaires. Le premier s'était livré de plus en plus à son penchant pour le vin, depuis que l'ivresse de ses succès avait corrompu ses mœurs et altéré son caractère. Les premiers symptômes de maladie qui s'étaient déclarés n'avaient pu l'engager à se modérer, et des excès continués pendant plusieurs jours, le précipitant dans le tombeau à la fleur de son âge, terminèrent par une fin honteuse une vie dont aucun autre roi n'avait égalé la gloire. L'ambition qu'eut César, déjà maître de Rome et d'une grande partie de l'univers connu, d'ajouter à cette vaste puissance un titre

[1] Le prince de Condé, à l'âge de cinquante-six ans, après la retraite de Montécuculli, refusa le commandement, et se retira, en disant qu'il ne voulait pas compromettre sa réputation contre des jeunes gens.

odieux aux Romains, soulève contre lui et la noblesse et le peuple. Il se forme une conjuration dont Brutus, regardé comme le citoyen le plus vertueux, qui passait même pour le fils de César, devient l'âme et le chef; et César périt dans la force de l'âge, au milieu du sénat, de la main de ceux qu'il a le plus obligés, et au pied de la statue de Pompée, à qui il ne survit que quatre ans, après avoir si peu joui d'un pouvoir acheté par tant de sang et par tant de crimes.

XXV. Rapprochons, en finissant ce parallèle, les deux traits de différence les plus sensibles dans ces deux hommes si étonnants. Alexandre, dès sa jeunesse, offre le modèle presque parfait d'un grand prince ; mais, sur la fin de sa vie, il ternit la gloire de ses premières années par l'intempérance, la vanité, les soupçons, la méfiance et la cruauté. César déshonore sa jeunesse, en se livrant aux vices les plus odieux ; et il en répare la honte dans l'âge mûr, par une conduite appliquée et raisonnable. Si l'on excepte sa passion pour Cléopâtre, qui ne convenait ni à son âge, ni même à ses intérêts, il montre, en général tout le reste de sa vie, de la tempérance, de la modération et de la sagesse. Cependant Alexandre, malgré les vices et les traits de cruauté qui souillent ses dernières années, malgré la honte de sa mort, est également regretté par les Perses et par les Macédoniens. César, qui après la guerre civile pardonne à tous ceux qui ont porté les armes contre lui, et en traite plusieurs comme ses meilleurs amis ; César, qui, par ses victoires sur les Gaulois et les Germains, a délivré Rome de la terreur que lui causaient ces deux peuples ; qui, par ses exploits a si fort agrandi l'empire romain, et qui, à ce titre, a tant d'avantage sur Alexandre, dont les conquêtes furent presque sans aucun fruit pour la Macédoine ; César est poignardé par ceux mêmes qu'il a comblés de bienfaits ; et ses meurtriers sont d'abord honorés comme les libérateurs de la patrie. Alexandre obtient l'admiration et l'amour de ses ennemis ; César se rend odieux à ses concitoyens, à ses amis même : oppresseur de sa patrie, il a la destinée ordinaire aux tyrans.

PHOCION.

I. Phocion, par la faute des circonstances, n'a pas joui de toute la gloire que sa vertu méritait. — II. Il est difficile de gouverner des républiques dans l'adversité. — III. Tempérament nécessaire, mais difficile à trouver en pareille conjoncture. — IV. Austérité excessive de Caton. Pourquoi il est comparé avec Phocion. — V. Naissance et caractère de Phocion. — VI. Diverses réparties de Phocion. — VII. Commencements de Phocion sous Chabrias; son attachement pour Chabrias. — VIII. Il se forme également à la politique et à la guerre. — IX. Il ne flatte jamais le peuple. — X. Bons mots et sages réponses de Phocion. XI. Réflexions sur son caractère. — XII. Estime des alliés des Athéniens pour Phocion. — XIII. Il remporte en Eubée une victoire complète sur l'armée de Philippe. — XIV. Les alliés refusent de recevoir dans leur port la flotte de Charès. — XV. Phocion est nommé à sa place. — XVI. Il rend les Athéniens maîtres de Mégare, et leur conseille de faire la paix avec Philippe. — XVII. Il est mis à la tête de la république. — XVIII. Conseil de Phocion relativement aux dix citoyens qu'Alexandre voulait qu'on lui livrât. — XIX. Il conseille à ce prince de tourner ses armes contre les Perses. — XX. Il refuse les présents d'Alexandre. — XXI. Femmes de Phocion. — XXII. Il mène son fils à Sparte pour y être élevé dans la discipline des Lacédémoniens. — XXIII. Conduite de Phocion à l'égard d'Harpalus. — XXIV. Prudence de Phocion à la nouvelle de la mort d'Alexandre. — XXV. Son opinion sur la guerre Lamiaque. — XXVI. Il fait enrôler jusqu'aux hommes de soixante ans, et bat Micion. — XXVII. Victoire et ensuite défaite des Grecs confédérés. — XXVIII. Phocion est envoyé en ambassade vers Antipater. — XXIX. Nouvelle ambassade de Phocion. XXX. Les Athéniens sont obligés de recevoir garnison. — XXXI. Douze mille Athéniens privés du droit de bourgeoisie. — XXXII. Dureté et tyrannie d'Antipater. — XXXIII. Sage conduite et désintéressement de Phocion. — XXXIV. Mort de Démade et de son fils. — XXXV. Phocion engage Nicanor à traiter avec douceur les Athéniens; ils sont trompés par Polyperchon. — XXXVI. Nicanor entreprend de s'emparer du Pirée. — XXXVII. Phocion accusé de trahison. — XXXVIII. Polyperchon l'envoie lié, sur un chariot, à Athènes. — XXXIX. Le peuple le condamne à mort. — XL. Constance de Phocion. — XLI. Un pauvre homme nommé Conopion, lui rend les derniers devoirs. — XLII. Repentir des Athéniens; honneurs rendus à Phocion. Punition de ses accusateurs.

M. Dacier place l'époque de la mort de Phocion à l'an du monde 3632, la 3e année de la 115e olympiade, l'an de Rome 435, avant J.-C. 316. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment tout l'espace de la vie de Phocion depuis la 3e année de la 94e olympiade, jusqu'à la 3e année de la 115e avant J.-C. 318.

I. L'orateur Démade, qui dans l'administration des affaires publiques ne cherchait qu'à plaire à Antipater et aux Macé-

doniens, jouissait d'un grand crédit dans Athènes. Mais, obligé de proposer et de prendre des résolutions contraires à la dignité et aux coutumes de la ville, il disait que sa conduite était excusable, parce qu'il gouvernait les naufrages de la république : parole trop arrogante dans la bouche de cet orateur, mais qui pourrait être vraie si on l'appliquait au gouvernement de Phocion. Car Démade était lui-même un de ces naufrages d'Athènes, lui dont la conduite et l'administration étaient si honteuses, qu'Antipater disait de lui, quand il fut devenu vieux, que, semblable à une victime immolée, il ne lui restait plus que la langue et le ventre. Mais la vertu de Phocion ayant eu à lutter contre un temps orageux, qui fut pour elle le plus terrible adversaire, se vit, par un effet des malheurs de la Grèce, condamnée à l'obscurité, et privée de l'éclat et de la gloire qu'elle méritait. Il ne faut pas en croire Sophocle, lorsque, supposant la vertu trop faible, il dit :

L'homme le plus sensé, dans le sein du malheur,
De son esprit bientôt voit flétrir la vigueur [1].

Tout ce qu'on peut accorder de pouvoir à la fortune sur les gens de bien, dont elle se déclare l'ennemie, c'est qu'au lieu des honneurs et des récompenses qui leur sont dus, elle attire à quelques-uns d'entre eux des calomnies et des reproches injustes, qui affaiblissent la confiance qu'on avait en leur vertu.

II. On croit assez généralement que dans la prospérité les peuples s'irritent plus facilement contre les hommes vertueux, parce que leurs succès et l'accroissement de leur puissance leur enflent le cœur; mais c'est au contraire le malheur qui aigrit toujours les esprits, qui les rend chagrins et prompts à s'emporter; leurs oreilles deviennent chatouilleuses et délicates; elles s'offensent de la parole la plus indifférente qui aura été dite d'un ton un peu plus haut. Celui qui nous reprend de nos fautes semble nous reprocher nos malheurs; nous prenons

[1] In Antig., v. 573.

sa franchise pour du mépris. Le miel envenime les plaies et les ulcères ; de même trop souvent des remontrances justes et raisonnables blessent et irritent un homme malheureux, si on n'a soin de les adoucir et de les plier au caractère de celui à qui l'on parle. Aussi le poëte donne-t-il à la douceur une épithète qui marque qu'elle cède à l'âme, parce qu'en effet elle se mêle à son humeur et ne lui oppose ni combat ni résistance. Un œil malade se repose avec plaisir sur des couleurs sombres et obscures ; il évite les couleurs vives et brillantes : de même une ville dans le malheur devient, par une suite de sa faiblesse, si craintive, si ombrageuse, que le moindre bruit l'effraie, qu'elle ne peut supporter la franchise, lors même que le peu de ressource que lui laissent ses fautes la lui rendrait plus nécessaire. Rien n'est si dangereux que d'avoir à gouverner une ville ainsi disposée ; elle entraîne dans sa perte celui qui l'a flattée, mais c'est après avoir sacrifié celui qui ne la flattait pas.

III. Les mathématiciens disent que le soleil n'a pas précisément le même mouvement que le ciel, et que ce n'est pas non plus un mouvement tout à fait contraire ; qu'il suit un cours oblique et décrit dans son inclinaison une ligne spirale, dont la révolution lente et flexible assure la conservation de tous les êtres, en donnant à l'univers la température la plus convenable. Ainsi un gouvernement toujours tendu, qui contrarie toutes les volontés du peuple, pèche par trop de rudesse et de dureté. Au contraire, l'autorité qui cède à ceux qui s'égarent et attirent à eux la multitude est comme un précipice glissant et dangereux. Rien n'est donc plus salutaire qu'une administration qui sait à propos céder au peuple, pour le faire obéir dans d'autres occasions ; qui lui accorde une chose agréable, pour en obtenir une chose utile. Les peuples alors, voyant qu'on ne veut pas les gouverner par la force et exercer sur eux un pouvoir despotique, se laissent amener par la douceur à faire ce qu'exige leur véritable intérêt. Mais ce sage tempérament est difficile à garder ; il faut savoir mêler la

douceur avec la dignité, et ce mélange n'est point aisé : aussi, quand on y a réussi, c'est de toutes les consonnances et de toutes les harmonies la plus parfaite, la plus conforme aux lois de la musique; c'est par elle que Dieu gouverne le monde, où rien ne se fait par violence, où toujours la persuasion et la raison tempèrent la nécessité de l'obéissance.

IV. Une extrême sévérité faisait le caractère de Caton le jeune : ses mœurs n'avaient rien de cette douceur, de cette persuasion qui seule attache le peuple; et, faute de condescendance, il n'eut aucun crédit dans la république. Cicéron dit de lui que, pour avoir voulu gouverner comme s'il eût vécu dans la république de Platon, et non dans la lie du peuple de Romulus, il ne put obtenir le consulat. Il en fut de lui, ce me semble, comme des fruits qui viennent hors de saison : on les voit avec plaisir, on les admire, mais ils ne sont bons à rien. De même les mœurs antiques de Caton, paraissant tout à coup dans Rome, après une interruption de plusieurs siècles, au milieu de la dépravation et de la perversité de son temps, lui acquirent d'abord beaucoup de considération et de gloire; mais l'élévation et l'austérité de sa vertu ne se trouvant pas en harmonie avec le ton de son siècle, elles furent inutiles à la république. Lorsque Caton entra dans l'administration des affaires, sa patrie était, non comme celle de Phocion, sur le penchant de sa ruine, mais seulement battue de la tempête et dans une agitation violente. Caton même ne se mêla qu'en second du gouvernement; il ne fit que diriger les voiles et les cordages, pour aider ceux qui avaient plus d'autorité que lui. Repoussé du gouvernail et de la conduite du vaisseau, il eut néanmoins un long combat à soutenir contre la fortune. Elle finit par renverser et détruire la république, mais par d'autres mains; encore ne fut-ce que lentement, par de longs et pénibles efforts; et peu s'en fallut que Rome, soutenue par Caton et par sa vertu, ne triomphât de la fortune. Au reste quand nous comparons la vertu de Caton avec celle de Phocion, ce n'est pas d'après ces ressemblances communes, qui

firent de l'un et de l'autre des hommes de bien et de sages politiques. Il y a sans doute de la différence de valeur à valeur, comme de la valeur d'Alcibiade à celle d'Épaminondas; il y en a de prudence à prudence : par exemple, de la prudence de Thémistocle à celle d'Aristide; de justice à justice, comme entre Numa et Agésilas. Mais les vertus de Caton et de Phocion, jusque dans les plus légères et les plus imperceptibles différences, ont un même caractère, une même forme, une même couleur, profondément empreinte dans leurs mœurs; la douceur y est mêlée dans une égale mesure avec l'austérité, la prévoyance avec la valeur, la vigilance pour les autres avec l'intrépidité pour soi-même; la fuite des choses honteuses et le zèle pour la justice y sont tellement unis ensemble, que le jugement le plus subtil, tel qu'un instrument très-fin, pourrait à peine les distinguer et y saisir la moindre différence.

V. Tout le monde convient que Caton était d'une maison illustre, comme je le ferai voir dans sa *Vie*. Pour Phocion, j'ai lieu de croire qu'il n'était pas d'une naissance basse et obscure. Si, comme le prétend Idoménée, il eût eu pour père un faiseur de pilons à mortier, Glaucippus, fils d'Hypéride, dans ce discours où il a ramassé contre Phocion toutes sortes d'injures, n'aurait pas oublié la bassesse de son origine; et Phocion n'aurait pas reçu une éducation si distinguée. Il fut dans sa première jeunesse disciple de Platon et ensuite de Xénocrate dans l'Académie, où de bonne heure il montra la plus grande ardeur pour se former à la vertu la plus parfaite. Duris assure qu'aucun Athénien ne le vit jamais ni rire, ni pleurer, ni se baigner dans les étuves publiques, ni avoir les mains hors de son manteau, lorsqu'il était habillé. Quand il allait à la campagne ou qu'il était aux armées, il marchait toujours nu-pieds et sans manteau, à moins que le froid ne fût excessif : aussi les soldats disaient-ils en riant que c'était le signe d'un grand hiver, que de voir Phocion habillé. Quoiqu'il eût beaucoup de douceur et d'humanité, il avait les traits du

visage si rudes et l'air si repoussant, que ceux qui n'étaient pas accoutumés à le voir craignaient de se trouver seuls avec lui.

VI. Un jour Charès l'ayant plaisanté sur ses sourcils, les Athéniens se mirent à rire. « Ces sourcils, dit Phocion, ne « vous ont jamais fait de mal ; mais les ris de ces gens-là ont « coûté bien des larmes à la ville. » Les discours de Phocion étaient toujours pleins de conceptions et de pensées heureuses, qu'il énonçait avec une brièveté faite pour le commandement ; il y mêlait une austérité qu'aucun agrément ne tempérait, mais elle était remplie de vues salutaires. Zénon disait que les paroles d'un philosophe devaient être trempées dans le bon sens : celles de Phocion renfermaient beaucoup de sens en très-peu de paroles. C'est sans doute à cela que faisait allusion Polyeucte le Sphettien, quand il disait que Démosthène était le meilleur, et Phocion le plus éloquent des orateurs. Les pièces de monnaie qui, sous un moindre volume, ont plus de valeur, sont celles qu'on estime le plus. Ainsi la force du discours consiste à exprimer beaucoup de choses en peu de mots. Un jour que le théâtre était plein de monde, Phocion se promenait sur la scène, tout recueilli en lui-même. « Phocion, lui dit un de ses amis, vous avez l'air bien pensif. « — Cela est vrai, répondit-il ; je pense si je ne pourrais pas « retrancher quelque chose du discours que je dois pro- « noncer devant les Athéniens. » Démosthène, qui ne faisait aucun cas des autres orateurs, dès qu'il voyait Phocion se lever, avait coutume de dire tout bas à ses amis : « Voilà la « hache de mes discours qui se lève. » Peut-être est-ce aux mœurs de Phocion qu'il faut attribuer le pouvoir de son éloquence ; car un mot, un signe de tête, ont, dans un homme de bien, autant de poids et de force pour persuader, que des milliers de raisonnements et de périodes.

VII. Phocion servit, dans sa première jeunesse, sous le général Chabrias, auquel il s'attacha particulièrement, et qui le forma au métier des armes : de son côté il corrigea sur bien

des points le caractère inégal et emporté de Chabrias; qui d'ailleurs, naturellement paresseux et difficile à émouvoir, s'animait, s'enflammait tellement dans les combats que son courage le précipitait dans les plus grands dangers avec la dernière témérité; elle lui coûta enfin la vie à l'île de Chio, où il voulut aborder le premier avec sa galère et faire la descente en présence des ennemis, malgré la résistance vigoureuse qu'ils lui opposaient. Phocion, aussi prudent qu'actif, ou échauffait la lenteur de Chabrias, ou ralentissait son impétuosité et son audace, lorsqu'il s'y livrait mal à propos. Aussi ce général, naturellement doux et plein de bonté, avait beaucoup d'amitié pour Phocion; il l'avançait dans les charges et les commandements et le faisait connaître aux Grecs, en l'employant dans les affaires les plus importantes; il le fit en particulier à la bataille navale près de Naxos, en lui procurant l'occasion d'acquérir de la réputation et de la gloire: il lui donna le commandement de l'aile gauche, où le combat fut le plus vif et qui décida promptement de la victoire. Cette bataille, la première que la ville d'Athènes, depuis qu'elle avait été prise par Lysandre, eût gagnée contre les Grecs par ses seules forces, inspira aux Athéniens une affection singulière pour Chabrias et une grande estime pour Phocion, en qui ils reconnurent un grand talent pour commander. Ils remportèrent cette victoire le jour qu'on célébrait les grands mystères; et pour en conserver la mémoire, Chabrias, tous les ans à pareil jour, qui était le seize du mois Boédromion[1], distribuait du vin aux Athéniens. Quelque temps après, Chabrias choisit Phocion pour aller lever les contributions des îles; et, comme il lui donnait pour cela vingt vaisseaux, Phocion lui fit observer que, s'il l'envoyait pour faire la guerre, il lui fallait des forces plus considérables; que s'il allait vers des alliés, un seul vaisseau lui suffisait. Il s'embarqua donc sur sa galère seule, et, après avoir conféré avec les villes et leurs principaux officiers d'une manière simple et franche, il

[1] Septembre. C'était le premier jour de la fête, qui en durait neuf.

s'en retourna, suivi d'un grand nombre de vaisseaux des alliés, qui portaient l'argent qu'ils devaient fournir. Phocion, non content d'avoir respecté et honoré Chabrias pendant sa vie, conserva, après sa mort, le plus grand intérêt pour ceux qui lui appartenaient : il prit soin de son fils Ctésippe, dont il voulait faire un homme de bien : et, quoiqu'il le vît d'un caractère revêche et emporté, il ne se rebuta point et ne cessa pas de le redresser et de couvrir la honte de ses vices. Une fois seulement, dans une de ses expéditions, importuné par ce jeune homme, qui l'accablait de questions déplacées, qui même s'ingérait à lui donner des conseils et voulait lui apprendre les devoirs d'un général, il ne put s'empêcher de dire : « O Chabrias, Chabrias, quel retour je te paie de l'amitié que tu as eue pour moi, en supportant les sottises de « ton fils ! »

VIII. Phocion voyant que ceux qui gouvernaient alors la république s'étaient partagé comme au sort les charges civiles et les emplois militaires ; que les uns, tels qu'Eubulus, Aristophon, Démosthène, Lycurgue et Hypéride, n'avaient d'autre fonction que de haranguer le peuple et de proposer les décrets ; que les autres, comme Diopithès, Mnesthée, Léosthène et Charès, ne s'avançaient dans la république que par le commandement des armées, il préféra la manière de gouverner de Périclès, d'Aristide et de Solon, comme la plus parfaite, parce qu'elle réunissait les talents de la guerre et ceux de la politique. Chacun de ces trois personnages était, comme dit Archiloque,

Serviteur du dieu Mars dans le métier des armes,
Et des dons des neuf Sœurs savait goûter les charmes.

Il voyait que la déesse protectrice d'Athènes était également propre à commander les armées et à gouverner les villes, et qu'on lui donnait pour cette raison les surnoms de Polémique et de Politique. Il se forma donc sur ce modèle ; et, en se proposant toujours la paix et le repos pour but de son gouvernement, il fit seul plus d'expéditions qu'aucun des généraux de

son temps et même de ceux qui l'avaient précédé : il ne demanda, il ne brigua jamais le commandement ; mais jamais aussi il ne le fuit ni le refusa, quand il y fut appelé par sa patrie. Tous les historiens conviennent qu'il fut nommé quarante-cinq fois général, sans s'être trouvé une seule fois à son élection ; ce fut toujours en son absence que ses concitoyens le rappelèrent pour lui confier le commandement des armées. Les personnes peu sensées s'étonnaient de cette préférence que le peuple donnait à un homme qui, s'opposant presque toujours à ses volontés, ne disait et ne faisait rien pour lui complaire.

IX. Les rois, dit-on, s'amusent de leurs flatteurs, après qu'ils ont lavé leurs mains pour se mettre à table ; de même le peuple d'Athènes employait pour son amusement les orateurs agréables et légers : mais fallait il nommer à la conduite des armées, alors, toujours sérieux, toujours sage, il y appelait le plus sensé, le plus austère de ses concitoyens, celui qui, seul ou plus que tout autre, gourmandait ses désirs et ses caprices. Un jour qu'on lut dans l'assemblée du peuple un oracle de Delphe qui portait que tous les Athéniens étaient d'accord, à l'exception d'un seul qui pensait tout différemment des autres, Phocion s'avançant dit qu'on n'avait pas besoin de chercher cet homme ; que c'était lui que l'oracle désignait ; car il était le seul qui n'approuvât rien de ce qui se faisait. Une autre fois qu'il venait de haranguer le peuple, ayant vu son avis applaudi et adopté par toute l'assemblée, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « Ne m'est-il pas échappé « par mégarde quelque sottise ? »

X. Les Athéniens demandaient un jour, pour quelque sacrifice, une contribution générale, à laquelle tous les autres citoyens avaient déjà fourni leur part ; Phocion, appelé plusieurs fois pour donner la sienne, répondit enfin : « Deman-« dez aux riches ; pour moi, j'aurais honte de vous donner, « quand je n'ai pas encore payé celui-ci. » Il montrait l'usurier Calliclès ; et comme on ne cessait pas de crier après lui,

il conta cet apologue : « Un homme lâche allait partir pour « la guerre, lorsqu'il entendit des corbeaux croasser ; effrayé « de leurs cris, il pose les armes et reste chez lui ; un mo- « ment après il s'arme de nouveau et se met en marche. Les « corbeaux recommencent leurs cris, et l'homme rentre dans « sa maison, en disant : Vous croasserez tant qu'il vous « plaira ; mais vous ne tâterez pas de ma peau. » Les Athéniens voulaient le forcer de les mener à l'ennemi ; et, comme il le refusa, ils le traitèrent de poltron. « Vous ne pouvez, leur « dit-il, me rendre brave, ni moi vous rendre timides ; au « reste, nous nous connaissons assez les uns les autres. » Dans des temps difficiles, le peuple s'emportait contre lui avec beaucoup de rudesse, et voulait que sur-le-champ il rendît compte de son administration : « Eh ! mes amis, leur dit-il, « songez d'abord à vous tirer du mauvais pas où vous êtes. » Pendant la guerre, les Athéniens étaient timides et souples ; mais, rendus insolents par la paix, ils se plaignaient hautement de Phocion, et lui reprochaient de leur avoir enlevé la victoire des mains : « Vous êtes bien heureux, leur dit-il, « d'avoir un général qui vous connaisse ; sans cela, il y a « longtemps que vous seriez perdus. »

XI. Les Athéniens refusaient de terminer en justice les différends qu'ils avaient avec les Béotiens pour leur territoire, et voulaient les décider par la voie des armes. Phocion leur conseilla de disputer avec eux en paroles, genre d'escrime où ils étaient les plus forts, et de laisser les armes en quoi ils étaient les plus faibles. Un jour que son avis leur déplaisait, et qu'ils ne voulaient pas même l'écouter : « Vous pouvez « leur dit-il me forcer à faire ce que je ne veux pas ; mais « vous ne sauriez me contraindre à dire, contre mon senti- « ment, ce qu'il ne faut pas. » Démosthène, un des orateurs qui lui étaient opposés dans le gouvernement, lui dit un jour : « Phocion, si les Athéniens entrent en fureur, ils vous feront « mourir. — Oui, repartit Phocion ; mais s'ils reviennent à « leur bon sens, ce sera vous. » Polyeucte le Sphettien, ha-

ranguant le peuple un jour qu'il faisait fort chaud, lui conseillait de déclarer la guerre à Philippe. Comme il était fort gros, il se mettait hors d'haleine en parlant, et suait à grosses gouttes; en sorte que, pendant son discours, il demanda plusieurs fois à boire : « Athéniens, dit Phocion, il est bien juste « que vous vous en rapportiez à cet homme pour ordonner la « guerre. Que ne fera-t-il pas lorsqu'il sera sous la cuirasse et « le bouclier, et que les ennemis seront proches, lui qui, « pour vous dire seulement ce qu'il a préparé, se met en « risque d'étouffer ? » L'orateur Lycurgue vomissait mille injures contre lui dans l'assemblée du peuple, et lui reprochait surtout d'avoir conseillé aux Athéniens de livrer les dix orateurs qu'Alexandre avait demandés : « Souvent, lui dit Pho-« cion, j'ai donné au peuple des conseils sages et salutaires ; « mais il n'en suit aucun. » Il y avait à Athènes un homme que sa barbe longue et épaisse, son manteau usé, son air triste et sévère, avaient fait surnommer le Lacédémonien : il se nommait Archibiade. Phocion, qui, dans une assemblée du peuple, était vivement contredit, l'appelle en témoignage de la vérité de ce qu'il disait. Archibiade se lève et parle dans le sens du peuple, en disant ce qui pouvait lui être agréable : « Archibiade, lui dit Phocion, pourquoi donc ne pas faire ra-« ser cette barbe, si tu voulais faire un pareil métier ? » Aristogiton le sycophante, toujours brave dans les assemblées, excitait sans cesse le peuple à prendre les armes ; mais quand on fit le rôle des citoyens qui étaient en état de servir, il se rendit à l'assemblée appuyé sur un bâton, et une jambe liée. Phocion, assis alors sur son tribunal, le voyant venir de loin, cria au greffier : « Écrivez Aristogiton boiteux et lâche. »

XII. Quand je considère toutes ces réponses, je m'étonne comment et pourquoi un homme aussi rude et aussi sévère que Phocion, eut le surnom de doux ; mais s'il est difficile, il n'est pas au moins impossible que le même homme soit doux et austère, comme les vins sont quelquefois doux et piquants. Il se trouve, au contraire, des hommes qui, sous une appa-

rence de douceur sont aigres et méchants. Cependant l'orateur Hypéride disait un jour au peuple : « Athéniens, n'examinez « pas si je suis aigre, mais si je le suis gratuitement ; » comme si le peuple ne craignait que ceux qui, par avarice, se rendent fâcheux et insupportables, et qu'il n'eût pas encore plus de haine pour ces hommes que l'insolence, l'envie, la colère ou l'entêtement portent à abuser de leur pouvoir. Mais Phocion ne fit jamais de mal à aucun de ses concitoyens par un sentiment particulier de haine ; il n'en regarda aucun comme son ennemi personnel ; il ne se montra sévère, dur et inflexible, qu'envers ceux qui ne s'élevaient contre lui que pour s'opposer au bien qu'il voulait faire à sa patrie. Dans tout le reste, c'était l'homme le plus doux, le plus affable, le plus humain pour tout le monde ; et quand ses plus grands adversaires, eux-mêmes, éprouvaient quelque malheur ou couraient quelque danger, il s'empressait de les secourir et se déclarait leur défenseur. Ses amis lui ayant reproché un jour qu'il défendait un méchant homme qui était en jugement : « Les bons, leur répondit-il, n'ont pas besoin qu'on « les défende. » Quand le sycophante Aristogiton eut été condamné, il fit prier Phocion de venir le voir : aussitôt il se mit en devoir d'y aller ; et, comme ses amis voulaient le retenir : « Laissez-moi faire, leur dit-il ; où pourrait-on voir « Aristogiton plus volontiers que là ? »

XIII. Quand les flottes athéniennes avaient d'autres chefs que Phocion, les villes maritimes des alliés et les insulaires, les regardant comme des flottes ennemies, fortifiaient leurs murailles, comblaient leurs ports et faisaient rentrer dans leurs murs les femmes, les enfants, les esclaves et les troupeaux. Étaient-elles commandées par Phocion, les habitants allaient avec leurs vaisseaux bien loin au-devant de lui, ravis de joie, couronnés de fleurs, et l'introduisaient dans leurs ports. Philippe, qui voulait s'emparer de l'Eubée par surprise, y faisait passer des troupes de la Macédoine ; et, par le moyen des tyrans de cette île, il travaillait à mettre les villes dans son parti.

Plutarque d'Érétrie[1] appela les Athéniens et les conjura de venir arracher l'Eubée des mains du roi de Macédoine, qui était sur le point de s'en rendre maître. Phocion y fut envoyé avec une armée peu considérable, parce qu'on ne doutait pas que les Eubéens ne courussent se joindre à lui ; mais, ayant trouvé le pays rempli de traîtres, corrompu et presque miné par l'argent que Philippe y avait répandu, il se vit dans le plus grand danger. Il s'empara donc d'une éminence, séparée de la plaine de Tamynes par une vallée profonde, il y retint l'élite de ses troupes, et conseilla à ses officiers de ne tenir aucun compte des soldats indisciplinés, mutins et raisonneurs qui se retiraient du camp. « Leur insubordination, di-« sait-il, nous les rendrait inutiles ici : ils seraient même « nuisibles à ceux qui ne demandent qu'à combattre ; et d'ail-« leurs, se sentant coupables de désertion, ils crieront moins « contre nous à Athènes et n'oseront pas nous calomnier. »

XIV. Quand les ennemis furent en présence, il ordonna que ses troupes se tinssent immobiles sous les armes jusqu'à ce qu'il eût fait le sacrifice d'usage. Il dura longtemps, soit que les signes ne fussent pas favorables, soit qu'il voulût laisser les ennemis s'approcher davantage. Plutarque, attribuant cette lenteur à la peur que Phocion avait de combattre, court à l'ennemi avec les étrangers qu'il commandait. La cavalerie, le voyant aller à la charge, ne peut se contenir et fond de son côté sur les ennemis, mais sans ordre et les rangs écartés, comme si elle sortait des retranchements. La déroute des premiers a bientôt rompu tous les autres, et Plutarque lui-même prend la fuite. Une partie des ennemis, croyant avoir tout vaincu, poursuivent les fuyards et vont jusqu'aux portes du camp, dont ils travaillent à rompre la clôture. Cependant, le sacrifice de Phocion étant achevé, les Athéniens sortent de leurs retranchements, tombent sur les ennemis et les mettent en fuite, après en avoir fait un grand carnage à l'entrée même

[1] Ville de l'Eubée, sur l'Euripe.

du camp. Phocion ordonne à sa phalange de rester à son poste et de recevoir ceux qui avaient été mis en déroute, à la première attaque. Lui-même, avec ses troupes d'élite, marche à l'ennemi. Le combat fut des plus rudes ; et, de part et d'autre, les soldats, prodigues de leur vie, se battirent avec acharnement. On distingua surtout parmi les Athéniens deux jeunes officiers, Thallus, fils de Cynéas, et Glaucus, fils de Polymède, qui combattaient à côté de leur général. Cléophanes y donna aussi de grandes preuves de valeur ; il fit tant par ses cris et ses exhortations, que les cavaliers qui avaient été rompus se rallièrent pour aller au secours de leur général, qui se trouvait en danger. Cléophanes les ramène au combat et assure la victoire de l'infanterie. Aussitôt Phocion chasse Plutarque de l'Erétrie, s'empare de Zarétra, fort très-avantageusement situé dans l'endroit même où l'île très serrée des deux côtés par la mer, devient beaucoup plus étroite ; il renvoie tous les prisonniers grecs qu'on avait faits, de peur que le peuple, excité par ses orateurs, ne se portât, dans un mouvement de colère, à exercer contre eux quelque cruauté.

XV. Phocion, après cette victoire, n'eut pas plus tôt quitté l'Eubée, que les alliés eurent lieu de regretter sa douceur et sa justice, et les Athéniens, de reconnaître sa valeur et son expérience. Molossus, qui lui succéda dans le commandement de l'armée, se conduisit si mal, qu'il fut fait prisonnier par les ennemis. Philippe, qui portait haut ses espérances, alla dans l'Hellespont avec toutes ses troupes, se croyant sûr de soumettre à la fois la Chersonèse, Périnthe et Bysance. Les Athéniens ayant décidé qu'on y enverrait du secours, les orateurs firent tant que Charès fut nommé général de cette expédition. Il s'embarqua sur une flotte nombreuse ; mais il ne fit rien qui répondît à de si grandes forces ; les villes mêmes lui fermèrent leurs ports : suspect à tout le monde, croisant le long des côtes, il mettait des taxes sur les alliés et se faisait mépriser des ennemis. Le peuple, irrité par ses orateurs, fit éclater son indignation et se repentit d'avoir envoyé du secours aux By-

zantins. Alors Phocion prenant la parole : « Ce n'est pas, leur « dit-il, contre les alliés qu'il faut vous emporter, parce qu'ils « se défient des Athéniens, mais contre les généraux qui mé- « ritent cette défiance ; ce sont eux qui vous rendent formi- « dables à ceux mêmes qui ne peuvent se sauver sans vous. »

XVI. Ces mots firent une telle impression sur le peuple, que, changeant tout à coup de sentiment, il ordonna que Phocion lui-même irait dans l'Hellespont avec une nouvelle flotte pour secourir les alliés. Ce choix décida surtout du salut de Byzance. Outre que Phocion jouissait déjà d'une grande réputation, Cléon, le premier des Byzantins par sa vertu, qui avait formé avec Phocion une liaison intime dans l'Académie, s'étant rendu sa caution envers la ville, les habitants ne souffrirent pas qu'il campât hors de leurs murs, comme il le voulait; ils lui ouvrirent leurs portes, le reçurent avec empressement, et logèrent dans leurs maisons les Athéniens, qui, pour répondre à leur confiance, se montrèrent aussi tempérants, aussi irréprochables dans leur conduite, qu'intrépides dans les combats. Philippe, chassé de l'Hellespont, perdit beaucoup de l'opinion qu'on avait de lui; jusque-là il avait passé pour invincible, et l'on osait à peine se mesurer avec lui. Phocion lui enleva quelques vaisseaux, reprit les places où ce prince avait mis des garnisons; et, ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses frontières, il courut le pays et y fit le dégât, jusqu'à ce que, de nouvelles troupes étant venues au secours des premières, une blessure qu'il reçut l'obligea de se retirer.

XVII. Les habitants de Mégare l'ayant appelé secrètement à leur secours, Phocion, qui craignait d'être prévenu par les Béotiens, s'ils étaient instruits de cette démarche, assemble le peuple dès le matin, et lui fait part de la proposition des Mégariens. Les Athéniens ayant décrété qu'on irait à leur secours, Phocion fait sur-le-champ donner le signal de prendre les armes, et mène les troupes, du lieu de l'assemblée, droit à Mégare. Les habitants le reçoivent avec empressement, et

Phocion s'occupe d'abord de fortifier le port de Nisée [1], tire deux murailles depuis la ville jusqu'à ce port, et joint ainsi la ville à la mer; par ce moyen, n'ayant plus rien à craindre des ennemis du côté de la terre, Mégare fut entièrement à la disposition des Athéniens. Ceux-ci donc s'étant ouvertement déclarés contre Philippe, nommèrent, en l'absence de Phocion, d'autres généraux pour conduire cette guerre. Phocion, à peine de retour des îles, conseille aux Athéniens de profiter des dispositions pacifiques de Philippe et de ses craintes sur l'issue de la guerre, pour accepter ses propositions. Un de ces orateurs qui avaient coutume de rôder autour du tribunal de l'Héliée et qui n'avaient d'autre métier que d'accuser, s'éleva contre son avis. « Osez-vous bien, lui dit-il, détourner de « cette guerre les Athéniens, quand ils ont déjà les armes à « la main? — Oui, sans doute, lui répondit Phocion; quoi- « que je n'ignore pas que si l'on fait la guerre je vous com- « manderai; et que si la paix se fait ce sera vous qui me « commanderez. » Mais il ne put persuader le peuple; et Démosthène, qui conseillait de porter la guerre le plus loin qu'il se pourrait de l'Attique, ayant fait prévaloir son avis : « Mon « ami, lui dit Phocion, ne cherchons pas où nous combat- « trons, mais comment nous serons vainqueurs; c'est le seul « moyen de porter la guerre loin de nous : mais si nous « sommes battus, tous les maux seront à notre porte. »

XVIII. Après la perte de la bataille, les séditieux de la ville et ceux qui désiraient des nouveautés traînèrent Charidème auprès du tribunal, en demandant qu'on lui donnât le commandement des troupes. Tous les bons citoyens, alarmés de cette proposition, appellent l'aréopage à leur secours; et, à force de prières et de larmes, ils obtiennent, non sans peine, que la ville soit remise entre les mains de Phocion. Aussitôt il propose aux Athéniens d'accepter les lois et les conditions

[1] Nisée, un peu au-dessous de Mégare, était une petite ville qui servait de port et d'arsenal de marine à Mégare, ville de l'extrémité occidentale de l'Attique, au-dessus du mont Cithéron.

raisonnables que Philippe leur offre. Démade, de son côté, dresse un décret qui porte que la ville sera comprise dans la paix générale et qu'elle entrera dans l'assemblée de toutes les villes de la Grèce ; mais Phocion s'y oppose et conseille d'attendre, avant tout, que Philippe ait fait connaître ce qu'il compte demander aux Grecs. La difficulté des conjonctures où l'on se trouvait ayant fait rejeter son avis, et Phocion voyant bientôt les Athéniens se repentir de n'avoir pas suivi son conseil, puisqu'ils étaient obligés de fournir à Philippe des vaisseaux et un corps de cavalerie : « Voilà précisément, « leur dit-il, ce que je craignais, quand je me suis opposé à « votre résolution ; mais aujourd'hui que vous avez subi ces « conditions, il faut les supporter avec patience, et, au lieu « de perdre courage, vous souvenir que vos ancêtres, tantôt « vainqueurs, tantôt soumis, se conduisirent avec tant de sa- « gesse dans l'une et l'autre fortune, qu'ils sauvèrent Athènes « et le reste de la Grèce. » Cependant le peuple, ayant appris la mort de Philippe[1], voulait faire des sacrifices aux dieux pour cette heureuse nouvelle ; Phocion ne le permit pas : « Rien, dit-il, ne montre plus un cœur bas, que de se réjouir « de la mort d'un ennemi. D'ailleurs, l'armée qui vous a « défaits à Chéronée n'a qu'un seul homme de moins. » Démosthène, dans ses harangues, invectivait contre Alexandre, qui déjà faisait approcher son armée de Thèbes. « Eh quoi ! lui « dit Phocion,

» Veux-tu donc, malheureux, irriter davantage »
» Ce farouche ennemi tout bouillant de courage,

« cet homme si avide de gloire ? Quand ce terrible incendie « est si près de nous, faut-il y précipiter la ville ? Pour moi, « je ne consentirai jamais que les Athéniens courent même « volontairement à leur perte ; et c'est dans cette seule vue « que j'ai accepté le commandement. »

XIX. Après qu'Alexandre eut ruiné Thèbes, il fit deman-

[1] La première année de la 111e olympiade.

der aux Athéniens qu'on lui livrât Démosthène, Lycurgue, Hypéride et Charidème. Toute l'assemblée tourne ses regards vers Phocion, qui, appelé nommément plusieurs fois, se lève enfin; et, faisant approcher celui de ses amis qu'il aimait le plus et en qui il avait toujours eu plus de confiance, il dit au peuple : « Ceux qu'Alexandre vous somme de lui livrer ont « réduit la ville à une telle détresse, que s'il demandait ce « Nicoclès qui m'est si cher, je conseillerais moi-même de le « lui abandonner. Je regarderais comme un bonheur de mou- « rir pour vous sauver tous. Je suis, Athéniens, vivement « touché du sort de ces Thébains qui sont venus chercher un « asile au milieu de vous. Mais c'est assez que les Grecs aient « à pleurer la perte de Thèbes, et je crois qu'il vaut mieux « avoir recours aux prières et obtenir du vainqueur la grâce « des Thébains et des Athéniens, que de prendre les armes « contre lui. »

XX. Alexandre, dit-on, rejeta le premier décret rendu sur sa demande, et tourna le dos aux ambassadeurs qui le lui apportaient. Mais il reçut le second que Phocion lui présenta, parce que les plus anciens de ses officiers lui dirent combien Philippe, son père, avait eu d'estime pour ce général : non content de lui donner audience et de recevoir favorablement ses prières, il écouta le conseil que Phocion lui donna, de renoncer à la guerre s'il aimait le repos; ou, s'il ambitionnait la gloire des conquêtes, de tourner ses armes contre les Barbares, au lieu d'attaquer les Grecs. Il fit ainsi entrer adroitement dans son discours bien des choses conformes au caractère et aux inclinations d'Alexandre; et, par ce moyen, il l'adoucit tellement, que ce prince lui dit que les Athéniens devaient particulièrement s'appliquer aux affaires de la Grèce, parce qu'après lui ils seraient le seul peuple qui fût digne de commander. Il s'unit avec Phocion par le double lien de l'amitié et de l'hospitalité, et le traita avec une distinction qu'il n'accordait qu'à un très-petit nombre de ses courtisans les plus assidus. L'historien Duris rapporte qu'après que ses

victoires sur Darius l'eurent élevé au plus haut degré de puissance, il retrancha de toutes ses lettres le mot salut, excepté de celles qu'il écrivait à Phocion, qui fut le seul, avec Antipater, pour qui ce prince conserva cette formule. Ce récit est confirmé par Charès.

XXI. Tous les historiens rapportent qu'Alexandre envoya cent talents[1] à Phocion. Cet argent ayant été porté à Athènes, Phocion, demanda à ceux qui voulaient le lui remettre, par quel motif Alexandre le choisissait seul entre tant d'Athéniens pour lui faire un tel présent. « C'est, lui dirent-ils, que vous « êtes le seul homme qu'il regarde comme un homme de bien « et d'honneur. — Eh bien! repartit Phocion, qu'il souffre « donc que je paraisse et que je sois tel toute ma vie. » Les envoyés du prince, l'ayant suivi dans sa maison, furent frappés de la simplicité qu'ils y virent : ils trouvèrent sa femme qui pétrissait; et Phocion lui-même, ayant tiré de l'eau du puits, se lava les pieds en leur présence. Ils lui firent al s bien plus d'instances pour l'obliger de recevoir le présent d'Alexandre; ils se fâchèrent même et lui dirent que c'était une indignité que l'ami d'un si grand prince vécût dans une telle pauvreté. En ce moment, Phocion vit passer un vieillard fort pauvre, couvert d'un manteau sale; et il leur demanda s'ils le croyaient inférieur à cet homme : « A Dieu « ne plaise, lui répondirent-ils. — Cependant, reprit Phocion, « il vit avec moins que je n'ai, et il est content de son sort. « En un mot, ajouta-t-il, ou je ne me servirais pas de cette « somme d'or si considérable et alors elle me serait inutile; « ou, si j'en faisais usage, je me décrierais moi-même et je « décrierais Alexandre auprès de mes concitoyens. » Cet argent fut rapporté d'Athènes à Alexandre, après avoir servi à montrer aux Grecs que celui qui sait se passer d'une si grande somme était réellement plus riche que le prince qui la donnait. Alexandre, très-mécontent de ce refus, écrivit à Phocion qu'il ne regardait pas comme ses amis ceux qui ne

[1] Environ cinq cent mille livres de notre monnaie.

voulaient rien recevoir de lui. Phocion n'en accepta pas davantage ses présents; il lui demanda seulement la liberté du sophiste Échécratides, d'Athénodore d'Imbros et de deux Rhodiens, Démaratus et Sparton, qui, chargés de quelques crimes, étaient dans les prisons de Sardes. Alexandre la lui accorda sur-le-champ, et envoya Cratère en Macédoine avec ordre de donner à Phocion, à son choix, une de ces quatre villes d'Asie : Cios, Gergithe, Mylasse ou Élée; en lui faisant dire qu'il serait bien plus fâché du second refus que du premier. Mais Phocion ne voulut pas l'accepter; et Alexandre mourut bientôt après. On voit encore aujourd'hui, dans le bourg de Mélitte, la maison de Phocion, lambrissée de lames de cuivre; mais d'ailleurs fort simple et sans ornements.

XXII. Des deux femmes qu'il eut, on ne trouve rien sur la première; on sait seulement qu'elle était sœur du statuaire Céphisodore. La seconde ne fut pas moins célèbre à Athènes par sa sagesse et sa simplicité, que Phocion par sa justice. Un jour que les Athéniens assistaient à la représentation d'une tragédie nouvelle, un des acteurs, au moment d'entrer sur la scène, demande au chorége un masque de reine, et plusieurs suivantes magnifiquement vêtues. Le chorége, nommé Mélanthius, ne les lui fournissant pas, l'acteur s'emportait et faisait attendre les spectateurs parce qu'il ne voulait pas paraître sans ce cortége. Alors Mélanthius le poussa sur le théâtre, en criant : « Tu vois tous les jours la femme de Phocion paraître « en public, accompagnée d'une seule suivante; et tu viens « ici faire l'homme important et corrompre les mœurs de nos « femmes? » Ces mots, que les spectateurs entendirent, furent reçus avec des applaudissements universels. Une femme d'Ionie, amie de la femme de Phocion, étant un jour venue la voir, lui montrait avec complaisance ses bijoux d'or, ses pierreries, ses colliers et ses bracelets. « Pour moi, lui dit la « femme de Phocion, toute ma parure, c'est Phocion, qui « depuis vingt ans est toujours élu général des Athéniens. »

XXIII. Le fils de Phocion ayant désiré de combattre aux

jeux des Panathénées, son père lui permit d'y disputer à pied le prix de la course : non qu'il fût curieux de l'honneur de la victoire, mais afin que son fils, en exerçant, en fortifiant son corps, s'accoutumât à une vie plus honnête ; car ce jeune homme avait une conduite déréglée et aimait beaucoup le vin. Il fut vainqueur aux jeux ; et plusieurs de ses amis ayant demandé à Phocion de célébrer cette victoire par un festin [1], il refusa tous les autres et ne permit qu'à un seul de donner à sa maison ce témoignage de son zèle. Il se rendit lui-même au festin ; et, voyant qu'outre plusieurs autres préparatifs magnifiques, on lavait les pieds des convives dans des bassins remplis d'un vin aromatisé, il appela son fils : « Phocus, lui « dit-il, pourquoi n'empêches-tu pas ton ami de déshonorer « ta victoire par tant de recherche et de faste? » Pour retirer son fils de cette vie de luxe et de mollesse, il le mena lui-même à Lacédémone et le fit élever avec les jeunes Spartiates dans la discipline la plus sévère. Il déplut par-là aux Athéniens, qui crurent voir dans cette démarche de Phocion de l'indifférence ou même du mépris pour les institutions de son pays. L'orateur Démade lui ayant dit à cette occasion : « Phocion, « que ne conseillons-nous aux Athéniens d'adopter la forme « du gouvernement de Lacedémone? Si vous l'ordonnez, je « suis tout prêt à le proposer et à en dresser le décret. — « Vraiment, lui répondit Phocion, il vous siérait bien, par- « fumé comme vous l'êtes et couvert de ce riche manteau, « de vouloir faire embrasser aux Athéniens la frugalité des « Spartiates et de louer les institutions de Lycurgue ! »

XXIV. Les orateurs d'Athènes s'étant opposés à l'envoi des galères qu'Alexandre avait fait demander aux Athéniens, le peuple ordonna à Phocion d'en dire son avis. « Je pense, leur « dit-il, que vous devez être ou les plus forts par les armes, « ou les amis de ceux qui le sont. » L'orateur Pythéas, qui commençait à peine à parler devant le peuple, montrait beau-

[1] C'était une obligation pour le vainqueur ; mais souvent ses amis briguaient l'honneur de célébrer sa victoire, en donnant eux-mêmes le festin.

coup d'audace dans ses discours, et étourdissait l'assemblée de son babil. « Ne te tairas-tu point, lui dit Phocion, toi si nou-« vellement acheté dans cette ville ? » Harpalus, qui commandait en Asie pour Alexandre, s'étant enfui avec d'immenses richesses, aborda dans l'Attique. Aussitôt tous ceux qui avaient coutume de s'enrichir à la tribune courent à lui, à l'envi les uns des autres, déjà corrompus par l'espoir de son argent. Harpalus jette à chacun d'eux, comme une amorce, une petite portion de ses grands trésors, mais il envoie à Phocion sept cent talents[1], et ne confie qu'à lui seul tout le reste de ses richesses, et sa personne même. Phocion ayant répondu avec dureté qu'il ferait repentir Harpalus de ses démarches s'il ne cessait de corrompre la ville, Harpalus se retira fort affligé de cette réponse. Peu de temps après, les Athéniens ayant délibéré sur son affaire, il vit que les orateurs, qui avaient reçu de l'argent, entièrement changés, l'accusaient lui-même, afin d'éviter le soupçon de s'être laissé corrompre. Phocion seul, qui n'avait voulu rien accepter, en ne proposant dans ses avis que l'intérêt général, ne laissait pas que de travailler à sauver Harpalus, qui essaya de nouveau de le gagner ; mais il eut beau tenter tous les moyens de le séduire, il le trouva, tel qu'une forteresse, toujours inaccessible à l'appât de l'or. Il se contenta donc de former avec Chariclès, gendre de Phocion, une amitié particulière ; ce qui fit à Chariclès une très-mauvaise réputation, parce qu'on voyait Harpalus avoir en lui la plus grande confiance et l'employer dans toutes ses affaires, au point que, voulant faire bâtir un magnifique tombeau à la courtisane Pithionice, qu'il avait fort aimée et dont il avait une fille, il lui en confia le soin. Cette commission, si honteuse en elle-même, le fut bien plus encore par la manière dont Chariclès la remplit : ce tombeau, qu'on voit encore aujourd'hui dans le lieu appelé Hermus, sur le chemin d'Athènes à Éleusis, n'a rien qui réponde à la somme de trente talents[2]

[1] Environ trois millions et demi de notre monnaie.

[2] Environ cent cinquante mille livres de notre monnaie.

que Chariclès porta en dépense dans l'état qu'il remit à Harpalus. Après la mort de ce dernier, Chariclès et Phocion prirent chez eux la fille qu'il avait eue de cette courtisane, et la firent élever avec le plus grand soin. Dans la suite, Chariclès, appelé en justice pour l'argent qu'il avait reçu d'Harpalus, pria Phocion de l'aider dans sa défense et de l'accompagner au tribunal. « Chariclès, lui dit Phocion en le refusant, « je vous ai choisi pour mon gendre en tout ce qui sera « honnête. »

XXV. La première nouvelle de la mort d'Alexandre fut apportée dans Athènes par Asclépiade, fils d'Hipparque ; mais Démade ne voulait pas qu'on y ajoutât foi. « Si la nouvelle « était vraie, disait cet orateur, l'odeur d'un tel mort se serait « déjà répandue dans toute la terre [1]. » Phocion, qui voyait le peuple lever la tête et songer à introduire des nouveautés dans le gouvernement, s'efforçait de le modérer et de le contenir ; et comme plusieurs orateurs couraient à la tribune, en criant qu'Asclépiade n'avait rien annoncé que de vrai, et qu'Alexandre était certainement mort : « S'il est mort aujourd'hui, leur dit « Phocion, il le sera demain et encore après demain ; ainsi « nous aurons le temps de délibérer à loisir et avec plus de « sûreté. » Léosthène, qui, par ses intrigues, avait jeté la ville dans la guerre Lamiaque, voyant la peine qu'en ressentait Phocion, lui demanda d'un ton moqueur quel bien il avait fait à la ville pendant tant d'années qu'il avait commandé. « En est-ce donc un si petit, lui répondit Phocion, que les « citoyens morts durant ce temps-là aient été enterrés dans « les tombeaux de leurs pères ? » Léosthène n'en continua pas moins à parler avec autant d'audace que de vanité. « Jeune « homme, lui dit Phocion, tes discours ressemblent aux cy-« près qui sont grands et hauts, mais qui ne portent pas de « fruit. » Alors Hypéride s'étant levé : « Quand est-ce donc, « demanda-t-il à Phocion, que vous conseillerez aux Athéniens

[1] Ce mot donne une grande idée de la puissance d'Alexandre et de l'étendue de son empire. Démétrius de Phalère en fait sentir les beautés.

« de faire la guerre ? — Ce sera, répartit Phocion, quand je « verrai les jeunes gens déterminés à garder leurs rangs, les « riches à contribuer aux frais de la guerre et les orateurs à « s'abstenir de voler le trésor public.

XXVI. Tout le monde admirait la belle armée que Léosthène avait mise sur pied ; et quelqu'un ayant demandé à Phocion comment il la trouvait : « Très-belle pour le stade, répondit-« il ; mais je crains le retour, parce qu'Athènes n'a plus le « moyen d'avoir de l'argent, des vaisseaux et des troupes. » L'événement justifia ses craintes : à la vérité, Léosthène eut le début le plus brillant ; il défit les Béotiens en bataille rangée, et força Antipater de se renfermer dans la ville de Lamia. Les Athéniens, transportés de joie à ces heureuses nouvelles, et se livrant aux plus flatteuses espérances, ne cessaient de faire des sacrifices et de célébrer des fêtes. Quelqu'un qui crut confondre Phocion lui demanda s'il ne voudrait pas avoir fait tous ces exploits. « Assurément, répondit-il, je voudrais les « avoir faits ; mais je ne me repens pas des conseils que j'ai « donnés. » Et comme l'on apprenait chaque jour du camp quelque nouveau succès : « Quand donc, s'écria-t-il, cesserons-« nous de vaincre ? » Léosthène étant mort pendant cette guerre, ceux qui craignaient que Phocion ne fût nommé pour la continuer et ne la terminât bientôt, apostèrent un citoyen peu connu, qui, s'étant levé dans l'assemblée, dit que, comme ami et camarade de Phocion, il engageait les Athéniens à ménager un général qui n'avait pas son second dans Athènes, et à charger Antiphile d'aller commander l'armée. Le peuple adoptait déjà cet avis, lorsque Phocion, s'avançant au milieu de l'assemblée, déclara qu'il n'avait jamais été le camarade ni l'ami de cet homme, qu'il ne l'avait même jamais connu. « Au reste, lui dit-il, dès ce moment je vous regarde comme « mon meilleur ami, puisque vous conseillez au peuple ce qui « m'est le plus avantageux. »

XXVII. Phocion s'opposait au désir immodéré qu'avaient les Athéniens de déclarer la guerre aux Béotiens ; et ses amis

lui représentant que le peuple le ferait mourir s'il persévérait dans cette opposition : « Oui, répondit Phocion ; mais ce sera « injustement, si je leur donne des conseils utiles ; et il le « fera avec justice, si je trahis ses intérêts. » Comme il vit que les Athéniens ne se rendaient pas à ses avis et ne cessaient de déclamer contre lui, il fit publier que tous les citoyens, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de soixante, prissent du pain pour cinq jours et le suivissent aussitôt après l'assemblée. Cette proclamation excita le plus grand trouble dans la ville ; et les vieillards étant venus s'en plaindre hautement : « Qu'a donc cet ordre de si terrible ? leur dit Phocion : moi, « qui ai déjà quatre-vingts ans, ne serai-je pas à votre tête ? » Cette réponse les adoucit et leur ôta l'envie de faire la guerre. Mais ensuite, ayant appris que Micion, après avoir ravagé toute la côte avec un grand nombre de Macédoniens et d'étrangers, s'était avancé jusqu'au bourg de Rhamnuse et faisait le dégât dans le pays, il fit marcher contre lui les Athéniens. Là, s'empressant tous autour de lui, ils se mêlent de lui donner des conseils ; chacun veut trancher du général. L'un dit qu'il faut occuper cette colline ; un autre veut envoyer en tel endroit la cavalerie ; un troisième fixe le lieu où il serait à propos de camper. « Grands dieux ! s'écria Phocion, combien je vois « ici de capitaines et combien peu de soldats ! » Lorsqu'il eut mis son armée en bataille, un de ses fantassins s'avança hors des rangs ; mais, voyant un des ennemis venir à lui, il eut peur et alla reprendre sa place. « Jeune homme, lui dit Phocion, n'as-tu pas honte d'avoir abandonné deux postes en « un jour : celui que ton général t'avait donné et celui que « tu avais pris toi-même ? » En même temps il charge les ennemis, les enfonce, les met en fuite et tue Micion, leur chef, avec un grand nombre d'entre eux.

XXVIII. Cependant l'armée des Grecs confédérés gagna dans la Thessalie une grande bataille contre Antipater, auquel s'était réuni Léonatus avec les Macédoniens qu'il avait amenés d'Asie ; Léonatus fut tué dans cette action, où Antiphile com-

mandait les gens de pied, et Ménon le Thessalien, la cavalerie. Peu de temps après, Cratère étant revenu d'Asie avec une puissante armée, il se livra près de Cranon[1] un second combat où les Grecs furent battus. Mais ni la défaite, ni le nombre des morts ne furent considérables ; cet échec même n'eut lieu que par la désobéissance des soldats, dont les chefs étaient trop jeunes et manquaient de fermeté : d'ailleurs les tentatives qu'Antipater fit auprès des villes de la Grèce occasionnèrent la dispersion des troupes, qui trahirent lâchement la cause de la liberté. Antipater ayant aussitôt fait marcher son armée contre Athènes, Démosthène et Hypéride sortirent de la ville. Démade, qui n'avait pu payer la plus petite partie des amendes auxquelles il avait été condamné jusqu'à sept fois, pour autant de décrets contraires aux lois qu'il avait proposés ; que son insolvabilité avait fait déclarer infame et priver du droit de parler en public, devenu alors pleinement libre, fit un décret qui portait qu'on enverrait vers Antipater des ambassadeurs munis de pleins pouvoirs pour traiter de la paix avec lui.

XXIX. Le peuple, qui n'était pas sans crainte sur une pareille ambassade, appela Phocion, comme le seul à qui l'on pût confier une commission si importante. « Si vous aviez « voulu suivre les conseils que je vous donnais, leur dit Pho- « cion, nous n'aurions pas à délibérer aujourd'hui sur des « affaires de cette nature. » Le décret de Démade ayant été confirmé, Phocion fut envoyé vers Antipater, qui, campé dans la Cadmée[2], était sur le point d'entrer dans l'Attique. D'abord Phocion lui demanda de traiter de la paix dans le lieu même où il était. Cratère ayant observé que Phocion ne demandait pas une chose juste, en voulant que l'armée macédonienne restât à fouler le pays de ses alliés et de ses amis, tandis qu'elle pouvait aller vivre aux dépens des ennemis, Antipater prenant la main de Cratère : « Il faut, lui dit-il, faire ce

[1] Ville de la Thessalie gélasgéotide, dans les plaines de Tempé.

[2] C'est-à-dire dans la Béotie, qu'on appelait aussi Cadmée, comme la citadelle de Thèbes.

« plaisir à Phocion. » Par rapport aux conditions de la paix, il déclara que les Athéniens devaient s'en remettre sans réserve à celles qu'il présentait; comme lui-même, lorsqu'il était assiégé dans Lamia, s'en était entièrement rapporté à Léosthène pour la capitulation.

XXX. Les Athéniens, ayant reçu cette réponse, se soumirent par nécessité aux conditions qu'on leur imposait. Phocion retourna tout de suite à Thèbes avec les autres ambassadeurs, au nombre desquels on avait mis le philosophe Xénocrate, dont la vertu était en si grande estime et lui avait acquis tant de réputation et de célébrité, qu'on ne croyait pas qu'il y eût un homme assez arrogant, assez cruel, assez emporté pour ne pas s'adoucir à la seule vue de Xénocrate, et ne pas concevoir pour lui du respect et de la vénération. Mais le contraire arriva par un effet de la méchanceté et de la haine du bien, qui étaient naturelles à Antipater. Il ne le salua même pas, quoiqu'il eût fait amitié à tous les députés; ce qui fit dire à Xénocrate qu'Antipater avait raison de ne rougir que devant lui du traitement injuste qu'il voulait faire aux Athéniens. Lorsque Xénocrate eut commencé son discours, Antipater témoigna la plus vive impatience, l'interrompit souvent avec humeur, et l'obligea enfin de se taire. Mais après que Phocion eut parlé, il répondit qu'il ferait volontiers amitié et alliance avec les Athéniens, à condition qu'ils lui livreraient Démosthène et Hypéride; qu'ils rétabliraient l'ancienne forme de gouvernement, où les rangs des citoyens étaient réglés sur le revenu; qu'ils recevraient garnison dans le port de Munychium; qu'enfin, outre les frais de la guerre, ils paieraient une amende dont on conviendrait. Tous les autres ambassadeurs acceptèrent ces conditions, qu'ils trouvèrent fort douces; Xénocrate seul s'en plaignit. « Antipater, dit-il, nous traite doucement pour des « esclaves; mais bien durement pour des hommes libres. » Phocion l'ayant prié de leur faire grâce de la garnison : « Phocion, lui répondit Antipater, je veux tout vous accorder, « excepté ce qui causerait votre perte et la nôtre. » Quelques

historiens racontent autrement ce dernier fait : Antipater, disent-ils, demanda à Phocion si, dans le cas où il se relâcherait sur l'article de la garnison, il voudrait être garant que la ville observerait le traité et ne remuerait plus. Phocion gardait le silence et ne se pressait pas de répondre. Alors un certain Callimédon, surnommé Carabus, homme d'un naturel violent et ennemi du gouvernement populaire, s'avançant vers Antipater : « Eh bien ! lui dit-il, si cet homme était assez imprudent pour s'en rendre caution, vous y fieriez-vous et en feriez-vous moins ce que vous avez résolu ? »

XXXI. Les Athéniens reçurent donc une garnison macédonienne, commandée par Ményllus, homme modéré et ami de Phocion. Cette condition parut aux Athéniens d'une fierté insultante, et inspirée plutôt par le désir de montrer insolemment l'abus du pouvoir, que dictée par une précaution nécessaire à la sûreté des affaires. La circonstance dans laquelle la garnison prit possession du port, ajouta encore au ressentiment des Athéniens : ce fut précisément le vingt du mois de boëdromion [1], pendant la célébration des mystères, et le jour qu'on conduit en pompe le dieu Iacchus d'Athènes à Éleusis. Aussi le trouble qui en résulta pendant cette cérémonie donna-t-il lieu au plus grand nombre des citoyens de comparer les fêtes d'alors avec celles des anciens temps. « Autrefois, « disaient-ils, dans les jours brillants de nos prospérités, ces « fêtes étaient marquées par des visions mystérieuses, par des « voix extraordinaires qui frappaient nos ennemis de terreur. « Aujourd'hui, dans ces mêmes solennités, les dieux voient « avec indifférence le plus grand malheur qui pût arriver à la « Grèce : la sainteté du jour qui nous était le plus cher souil-« lée par un affreux événement, qui en fixera désormais la « date dans les âges suivants. »

XXXII. Quelques années auparavant, on avait apporté aux Athéniens un oracle de Dodone qui leur ordonnait de garder avec soin les promontoires de Diane, de peur que des étran-

[1] Septembre.

gers ne vinssent s'en emparer ; et, dans ces derniers jours, les bandelettes sacrées dont on entoure les berceaux mystiques d'Iacchus, ayant été trempées dans l'eau, prirent, au lieu de la couleur de pourpre qu'elles avaient, une couleur jaunâtre et pâle comme celle d'un mort ; et, ce qu'il y eut de plus extraordinaire, les linges des particuliers qu'on lava dans la même eau conservèrent tout l'éclat de leur couleur naturelle. Pendant qu'un des ministres du temple lavait un pourceau dans le port de Cantharus, un énorme poisson vint le saisir et en dévora la partie de derrière jusqu'au ventre. Le dieu leur faisait entendre clairement par là qu'ils seraient privés des parties basses de la ville, de celles qui touchaient à la mer, et qu'ils ne conserveraient que la ville haute.

XXXIII. Les Athéniens n'eurent pas à se plaindre de cette garnison que Ményllus, son commandant, savait contenir; mais plus de douze mille citoyens ayant été exclus, à cause de leur pauvreté, du gouvernement populaire, une partie resta dans Athènes et se plaignit du traitement injuste qu'elle éprouvait ; les autres, abandonnant la ville, se retirèrent en Thrace, où Antipater leur assigna une ville et des terres qu'ils habitèrent : semblables à des gens qui, forcés dans une ville assiégée, auraient été bannis de leur patrie. Au reste, la mort de Démosthène dans l'île de Calaurie et celle d'Hypéride à Cléones, que nous avons rapportées ailleurs, firent presque regretter aux Athéniens Alexandre et Philippe, et chérir la mémoire de ces deux princes. Dans la suite, après qu'Antigonus eut été tué, et que ses meurtriers traitèrent durement les peuples qui leur étaient soumis, un paysan de Phrygie se mit à fouiller la terre ; et quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il faisait : « Je cherche Antigonus, » répondit-il en soupirant. C'est ce que disaient aussi ceux des Athéniens qui se souvenaient combien ces princes étaient magnanimes et généreux, même dans leur courroux, et avec quelle facilité ils pardonnaient les offenses. Antipater, au contraire, adroit à cacher sa puissance sous le masque d'un simple particulier, sous un

méchant manteau, sous les dehors d'une vie frugale, était réellement un maître cruel, un tyran insupportable aux peuples qui lui étaient assujettis. Cependant Phocion obtint de lui, par ses prières, le rappel de plusieurs bannis; et ceux qui furent obligés de subir leur exil, il empêcha qu'ils ne fussent, comme bien d'autres, privés du séjour de la Grèce et relégués au delà des monts Acrocérauniens et du promontoire de Ténare; ils eurent la liberté d'habiter dans le Péloponèse : de ce nombre fut le sycophante Agnonides.

XXXIV. Phocion gouvernait avec beaucoup de douceur et de justice ceux qui étaient restés dans Athènes; il maintenait dans les charges les citoyens les plus honnêtes; et ceux qu'il savait intrigants et curieux de nouveautés, il les éloignait de tout emploi. Réduits ainsi à l'impuissance d'exciter des troubles, et séchant dans leur inaction, ils prirent insensiblement du goût pour le séjour de la campagne et pour la culture des terres. Un jour qu'il vit Xénocrate payer le tribut dû par les étrangers domiciliés à Athènes, il voulut lui donner le droit de bourgeoisie; Xénocrate le refusa, en disant qu'il ne prendrait jamais de part à ce gouvernement, après avoir été député vers Antipater pour s'opposer à son établissement. Ményllus envoya un jour, en présent, à Phocion une somme d'argent considérable. « Ményllus, dit-il, n'est pas plus grand seigneur « qu'Alexandre; et je n'ai pas aujourd'hui de motif plus « plausible de recevoir ce présent, que lorsque j'ai refusé les « dons de ce prince. » Ményllus l'ayant fait prier de l'accepter au moins pour Phocus, son fils : « Si Phocus, répondit Pho- « cion, change de conduite, et qu'il devienne sage, il en aura « assez du bien de son père; mais, à la vie qu'il mène à pré- « sent, rien ne lui suffira. » Il répondit plus sèchement encore à Antipater, qui lui demandait une chose malhonnête. « Antipater, dit-il, ne peut m'avoir en même temps pour flat- « teur et pour ami. » Ce prince disait que de deux amis qu'il avait à Athènes, Phocion et Démade, il n'avait jamais pu ni faire rien recevoir à l'un, ni satisfaire l'avidité de l'autre.

Aussi rien ne faisait éclater davantage la vertu de Phocion que cette pauvreté dans laquelle il avait vieilli, quoiqu'il eût été tant de fois général des Athéniens et qu'il eût eu des rois pour amis. Démade, au contraire, tirait vanité de ses richesses, lors même qu'elles étaient le fruit de ses prévarications. Une loi d'Athènes défendait qu'aucun étranger fût reçu dans les chœurs de danse, sous peine, pour celui qui faisait les frais de ces chœurs, de payer une amende de mille drachmes[1]. Cependant Démade, un jour qu'il donnait des jeux à ses frais, fit paraître à la fois cent danseurs étrangers dans les chœurs; et en même temps il compta publiquement sur le théâtre les mille drachmes d'amende pour chacun d'eux. Il dit à son fils Déméas, quand il le maria : « Mon fils, lorsque j'é- « pousai ta mère, nos plus proches voisins mêmes ne s'en « aperçurent pas; mais aujourd'hui les princes et les rois « contribuent aux frais de tes noces. »

XXXV. Les Athéniens ne cessaient d'importuner Phocion pour qu'il obtînt d'Antipater qu'il retirât la garnison de la ville ; mais Phocion, soit qu'il désespérât de le persuader à ce prince, soit plutôt parce qu'il voyait que la crainte de cette garnison rendait le peuple plus sage et plus facile à conduire, remettait toujours cette ambassade : il obtint seulement d'Antipater d'accorder quelque délai à la ville pour le paiement des sommes qu'elle lui devait. Les Athéniens ne songèrent donc plus à Phocion pour cette ambassade, et la proposèrent à Démade, qui s'en chargea volontiers et passa promptement avec son fils en Macédoine, conduit sans doute par sa mauvaise destinée. Il y arriva dans le moment qu'Antipater était déjà attaqué de la maladie dont il mourut, et que son fils Cassandre, devenu maître des affaires, avait surpris une lettre que Démade écrivait à Antigonus, qui était alors en Asie, pour l'engager à venir au plus tôt s'emparer de la Grèce et de la Macédoine, qui, disait-il, ne tenaient plus qu'à un fil vieux et pourri ; c'est ainsi qu'il appelait Antipater par

[1] Environ neuf cents livres de notre monnaie.

moquerie. Il ne fut pas plus tôt arrivé, que Cassandre le fit arrêter ; et, prenant d'abord son fils, il l'égorgea sous les yeux et si près de son père, qu'il fut tout couvert de son sang. Après lui avoir reproché ensuite, dans les termes les plus durs, son ingratitude et sa trahison, et l'avoir accablé d'outrages, il le fit périr lui-même.

XXXVI. Antipater, avant de mourir, avait nommé Polyperchon général de l'armée, et donné à Cassandre le commandement de mille hommes ; mais à peine il fut mort, que Cassandre, s'emparant de l'autorité, envoya sur-le-champ Nicanor à Athènes, pour remplacer Ményllus dans le commandement de la garnison, avant que la mort de son père fût connue ; et il lui ordonna de s'assurer du port de Munichyum, ce qu'il exécuta sans peine. Peu de jours après, les Athéniens ayant appris la mort d'Antipater, accusèrent Phocion d'en avoir été informé avant eux, et de l'avoir cachée en faveur de Nicanor. Ce soupçon fit courir contre lui des bruits désavantageux, dont il ne tint aucun compte ; il eut de fréquentes conférences avec Nicanor ; et, non content de lui avoir inspiré de la douceur et de la bienveillance pour les Athéniens, il lui suggéra l'ambition de plaire au peuple, en lui donnant des jeux à ses frais. Cependant Polyperchon, à qui la personne du jeune roi avait été confiée, voulant susciter des affaires à Cassandre, écrivit aux Athéniens que le roi leur rendait le gouvernement démocratique et voulait que tous les citoyens, suivant l'ancien usage, fussent indistinctement admis aux charges. C'était un piége qu'il tendait à Phocion, dans le dessein qu'il avait dès lors de se rendre maître d'Athènes, comme sa conduite le prouva bientôt : il désespérait d'y réussir, s'il ne commençait par en faire chasser Phocion ; et cela devait arriver infailliblement, dès que ceux qui avaient été privés du droit de bourgeoisie viendraient, pour ainsi dire, se déborder dans le gouvernement ; que les démagogues et les sycophantes recommenceraient à dominer dans les tribunaux. La lettre de Polyperchon ayant excité du mouvement parmi les Athéniens,

et Nicanor voulant leur parler au Pirée, le peuple s'y assembla ; Nicanor s'y rendit, après s'être remis à Phocion de la sûreté de sa personne. Dercyllus, qui commandait pour le roi dans l'Attique, ayant formé le dessein de se saisir de lui, Nicanor, qui en fut averti, s'enfuit à temps du Pirée et fit connaître aussitôt qu'il se vengerait de cette trahison sur la ville.

XXXVII. Phocion, qu'on accusa de l'avoir laissé échapper quand il pouvait si aisément le retenir, répondit qu'il n'avait pas lieu de se méfier de Nicanor, ni de rien craindre de sa part ; qu'au reste, il aimait beaucoup mieux souffrir manifestement une injustice que de la commettre. A ne considérer que Phocion seul, cette réponse paraîtra dictée par la magnanimité et l'amour de la justice ; mais si l'on pense qu'il mettait en danger le salut de sa patrie, lui qui en était le général et le premier magistrat, on trouvera peut-être qu'il violait un droit plus ancien et plus fort qui le liait envers ses concitoyens. On ne peut pas dire pour le justifier, que la crainte de jeter Athènes dans une guerre inévitable l'empêcha de l'arrêter, et qu'il prétexta la foi et la justice qu'il lui devait, afin que Nicanor, retenu par le respect qu'il aurait pour lui, vécût en paix avec les Athéniens et ne leur fît aucun tort. Dans le fait, il avait la plus grande confiance en Nicanor, et ne voulut jamais croire ni écouter les rapports d'un grand nombre de citoyens qui accusaient cet officier de vouloir surprendre le Pirée, de travailler à corrompre quelques habitants de ce port, et à faire passer des troupes étrangères à Salamine. Bien plus, Philomèdes, du bourg de Lampra[1], ayant fait un décret pour ordonner à tous les Athéniens de prendre les armes et d'obéir à Phocion leur général, il en négligea l'exécution jusqu'à ce que Nicanor, sortant avec ses troupes de la forteresse de Munychia, environna le port de tranchées ; Phocion alors, ayant voulu faire marcher les Athéniens contre Nicanor, ils se soulevèrent, et refusèrent de le suivre.

[1] Il y avait deux bourgs de ce nom dans l'Attique.

XXXVIII. Cependant Alexandre, fils de Polyperchon, se rendit à Athènes avec des troupes, sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor; mais, dans le fait, pour profiter, s'il lui était possible, des divisions dont la ville était agitée, afin de s'en saisir lui-même. Les bannis qui l'avaient suivi étaient entrés dans Athènes ; une multitude d'étrangers et de gens notés d'infamie s'étant jointe à eux, ils tinrent une assemblée composée d'hommes de toute espèce, sans ordre ni discipline, dans laquelle ils déposèrent Phocion et nommèrent d'autres généraux. Si l'on n'eût pas vu Alexandre s'entretenir seul avec Nicanor au pied de la muraille, et que leurs fréquentes entrevues n'eussent pas donné quelque soupçon, jamais Athènes n'eût échappé à ce danger. Mais l'orateur Agnonides s'étant aussitôt déclaré contre Phocion, et l'ayant accusé de trahison, Callimédon et Périclès, qui craignaient pour eux-mêmes, sortirent de la ville ; et Phocion, avec ceux de ses amis qui étaient restés, se rendit auprès de Polyperchon. Solon de Platée et Dinarque le Corinthien, qui passaient pour les amis particuliers de Polyperchon, voulurent l'accompagner, pour lui faire plaisir; mais Dinarque étant tombé malade en chemin, ils s'arrêtèrent plusieurs jours à Élatée[1]. Dans cet intervalle, les Athéniens, par l'avis d'Agonides et sur le décret d'Archestrate, envoyèrent à Polyperchon des ambassadeurs chargés d'accuser Phocion. Les deux partis arrivèrent en même temps auprès de Polyperchon, à l'instant qu'il traversait, avec le roi, un bourg de la Phocide, nommé alors Pharyges, situé près du mont Acrorion, et qui s'appelle aujourd'hui Galate.

XXXIX. Là, Polyperchon fit tendre un dais d'or, sous lequel il plaça le roi, entouré de ses principaux courtisans; et avant tout, ayant fait saisir Dinarque, il ordonna qu'après avoir reçu la torture il pérît du dernier supplice. Il permit ensuite aux Athéniens de parler; mais comme ils criaient beaucoup et faisaient un grand bruit en s'accusant les uns les autres en présence du roi et de son conseil, Agnonides s'avança

[1] Ville de la Phocide.

au milieu de l'assemblée : « Seigneur, dit-il, ordonnez qu'on « nous enferme tous dans une cage, et qu'on nous renvoie à « Athènes, pour y rendre compte de notre conduite. » Le roi se mit à rire de cette saillie ; mais les Macédoniens qui étaient présents à ce conseil, et les étrangers que la curiosité y avait amenés, désirant d'entendre plaider cette cause, faisaient signe aux ambassadeurs d'exposer tout de suite leurs chefs d'accusation. Polyperchon fit paraître une partialité révoltante : lorsque Phocion voulut se justifier, il l'interrompit à tout moment, et enfin, ayant frappé la terre de son bâton, il l'obligea de se taire et de se retirer. Hégémon ayant pris Polyperchon à témoin de son affection pour le peuple, celui-ci, transporté de colère : « Oses-tu, lui dit-il, porter ainsi en présence du « prince un faux témoignage contre moi ? » Le roi se levant de son siége, voulut percer Hégémon de sa lance ; mais Polyperchon l'ayant saisi l'arrêta, et l'assemblée fut rompue. Aussitôt les gardes environnent Phocion. Ceux de ses amis qui étaient le plus près de lui, et ceux qui s'en trouvaient plus éloignés, témoins de cette violence, se couvrent le visage de leurs manteaux et se sauvent par la fuite. Clitus mena les autres à Athènes, en apparence pour y être jugés, mais dans le fait pour y recevoir la mort, comme déjà condamnés. La manière dont ils y furent conduits ajoute encore à la rigueur de ce traitement : ils étaient sur des chariots qui les menaient le long de la rue du Céramique, au théâtre, où Clitus les garda jusqu'à ce que les magistrats eussent convoqué l'assemblée, d'où l'on n'exclut ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie : le tribunal et le théâtre furent indistinctement ouverts à tout état et à tout sexe.

XL. On lut d'abord la lettre du roi, qui déclarait tous les prisonniers convaincus de trahison ; il en renvoyait le jugement aux Athéniens, comme à un peuple libre, et qui se gouvernait par ses lois. Clitus les fit entrer dans l'assemblée. A l'aspect de Phocion, tous les bons citoyens, baissant les yeux et se couvrant le visage, versèrent des larmes amères ; un

seul d'entre eux eut le courage de se lever et de dire que, puisque le roi avait renvoyé au peuple un jugement de cette importance, il était juste d'exclure de l'assemblée les étrangers et les esclaves. Mais la populace rejeta hautement cette proposition et s'écria qu'il fallait lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Personne n'osa plus élever la voix en faveur de Phocion; et lui-même, n'étant parvenu qu'avec beaucoup de peine à se faire écouter: « Athéniens, « dit-il, est-ce justement ou injustement que vous voulez nous « faire mourir? — C'est justement, répondirent quelques-uns « d'entre eux. — Eh! comment pourrez-vous en être sûrs, ré- « pondit Phocion, si vous ne voulez pas même nous entendre? » Mais, ne les voyant pas plus disposés à l'écouter, il s'avança au milieu du peuple: « Je confesse, dit-il, que je vous ai fait « des injustices dans le cours de mon administration; et, pour « les expier, je me condamne moi-même à la mort[1]. Mais, « ceux qui sont avec moi, Athéniens, pourquoi les feriez-vous « mourir, puisqu'ils ne vous ont fait aucun tort? — Parce « qu'ils sont tes amis, » répondit la populace. A cette parole, Phocion se retira et ne dit plus rien. Agnonides récita le décret qu'il avait dressé, et qui portait que le peuple donnerait ses suffrages pour prononcer si les accusés étaient coupables; et que s'ils étaient déclarés tels, ils seraient exécutés sur-le-champ. Après la lecture du décret, quelques personnes voulaient y faire ajouter que Phocion serait appliqué à la torture avant d'être mis à mort; et déjà ils commandaient qu'on apportât la roue et qu'on fît venir les exécuteurs. Mais Agnonides, voyant l'indignation que cette demande causait à Clitus, et jugeant lui-même que ce serait une action aussi barbare qu'injuste: « Lors, dit-il, que nous aurons à punir un scélé- « rat tel que Callimédon, nous l'appliquerons à la torture;

[1] Il était d'usage à Athènes que tout accusé se condamnât lui-même à quelque peine. Phocion se condamne à la mort, dans l'espérance que l'animosité de la populace, assouvie par là, s'adoucirait en faveur de ses amis; mais il n'y gagne rien.

« mais je n'ordonne rien de semblable contre Phocion. » Alors un homme de bien élevant la voix : « Tu as raison, « s'écria-t-il : car si nous mettons Phocion à la torture, à quoi « donc te condamnerons-nous ? » Le décret fut confirmé ; et lorsqu'on demanda les suffrages, personne ne se tint assis ; tout le monde se leva, et la plupart mirent sur leurs têtes des couronnes de fleurs. Tous les suffrages furent pour la mort. Nicoclès, Thudippe, Hégémon, et Pythocles, étaient présents avec Phocion ; Démétrius de Phalère, Callimédon, Chariclès et quelques autres furent condamnés à mort par contumace.

XLI. Quand on eut congédié l'assemblée, on les conduisit à la prison. Tous les autres, attendris par leurs parents et amis qui étaient venus les embrasser pour la dernière fois, marchaient fondant en larmes et déploraient leur infortune : Phocion seul conservait le même air de visage que lorsque, sortant de l'assemblée pour aller commander les troupes, il était reconduit avec honneur par les Athéniens ; ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient en l'accablant d'injures ; l'un d'eux vint même lui cracher au visage. Phocion, se tournant vers les magistrats, leur dit d'un air tranquille : « Personne ne réprimera-t-il l'in« décence de cet homme ? » Quand ils furent dans la prison, Thudippe, voyant broyer la ciguë, se mit à éclater en plaintes, à déplorer son malheur, en disant que c'était bien à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion. « Eh quoi ! lui dit Phocion, « n'est-ce pas une assez grande consolation pour toi que de « mourir avec Phocion ? » Quelqu'un de ses amis lui ayant « demandé s'il n'avait rien à faire dire à son fils Phocus : « Sans doute, répondit-il ; j'ai à lui recommander de ne con« server aucun ressentiment de l'injustice des Athéniens. » Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser boire la ciguë le premier. « Votre demande, lui dit Phocion, est bien dure « et bien triste pour moi ; mais, puisque je ne vous ai jamais « rien refusé pendant ma vie, je vous accorde à ma mort cette

« dernière satisfaction. » Quand tous les autres eurent bu la ciguë, elle manqua pour Phocion, et l'exécuteur déclara qu'il n'en broierait point d'autre, à moins qu'on ne lui donnât douze drachmes[1], qui étaient le prix de chaque dose. Comme cette difficulté emportait du temps et causait quelque retard, Phocion appelant un de ses amis : « Puisqu'on ne peut pas « mourir gratis à Athènes, lui dit-il, je vous prie de donner à « cet homme l'argent qu'il demande. »

XLII. C'était le dix-neuf du mois de munychion[2]; et ce jour-là les chevaliers faisaient une procession à cheval en l'honneur de Jupiter[3]. Lorsqu'ils passèrent devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes ; les autres, jetant les yeux sur la porte, ne purent retenir leurs larmes, et ceux à qui il restait quelque sentiment d'humanité, ou que la colère et l'envie n'avaient pas entièrement dépravés, regardaient comme une grande impiété qu'on n'eût pas renvoyé cette exécution au lendemain, afin que, dans une fête si solennelle, la ville ne fût pas souillée par une mort violente. Cependant les ennemis de Phocion, trouvant sans doute qu'il manquait quelque chose à leur triomphe, firent décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner du feu pour faire ses funérailles. Aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps ; mais un certain Conopion, accoutumé à vivre du produit de ces sortes de fonctions, transporta le corps au delà des terres d'Éleusis et le brûla avec du feu pris sur le territoire de Mégare. Une femme du pays, qui se trouva par hasard à ces funérailles avec ses esclaves, lui éleva dans le lieu même un cénotaphe, y fit les libations d'usage ; et, mettant dans sa robe les ossements qu'elle avait recueillis, elle les porta la nuit dans sa maison et les enterra sous son foyer, en disant : « O mon foyer, je dépose dans ton « sein ces précieux restes d'un homme vertueux. Conserve-

[1] Dix livres quinze sous. — [2] Avril.

[3] C'était la fête appelée Dialia, dans laquelle les pères achetaient des jouets pour leurs enfants.

« les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, « quand les Athéniens seront revenus à la raison. »

XLIII. Peu de temps après, les affaires elles-mêmes firent sentir aux Athéniens quel magistrat vigilant, quel gardien fidèle de la tempérance et de la justice le peuple avait perdu. Ils lui dressèrent une statue de bronze et enterrèrent ses ossements aux frais du public. De ses accusateurs, Agnonides fut le premier condamné à mort, à l'unanimité des suffrages : Épicure et Démophile, qui s'étaient enfuis d'Athènes, tombèrent dans les mains du fils de Phocion et subirent la punition qu'ils méritaient. Ce Phocus, d'ailleurs, ne fut pas, dit-on, un homme de bien : devenu amoureux d'une jeune courtisane qui demeurait chez un marchand d'esclaves, il entendit un jour par hasard, dans le Lycée, Théodore l'athée faire cet argument : « S'il n'est pas honteux de délivrer un ami de la « servitude, il ne l'est pas non plus d'en tirer une amie ; s'il « ne l'est pas de mettre un de ses compagnons en liberté, « pourquoi le serait-il d'y mettre une compagne? » Le jeune homme, accommodant à sa passion ce raisonnement, qui lui parut sans réplique, délivra sa maîtresse d'esclavage. La mort de Phocion renouvela aux Grecs le souvenir de celle de Socrate : l'injustice fut la même à l'égard de l'un et de l'autre, et attira sur Athènes les mêmes calamités.

CATON D'UTIQUE.

I. Naissance et caractère de Caton. — II. Genre de son esprit. — III. Sa constance intrépide. — IV. Il sauve la pudeur d'un enfant de son âge; estime des autres enfants pour lui. — V. Son indignation contre les cruautés de Sylla. — VI. Son amitié pour son frère. — VII. Il étudie la philosophie morale et politique. — VIII. Son premier essai dans la tribune aux harangues. Il endurcit son corps à toutes sortes de fatigues. — IX Il passe une partie des nuits à conférer avec les philosophes, et affecte un genre de vie tout opposé aux mœurs de son temps. — X. Il épouse Attilia. — XI. Premières campagnes de Caton sous le préteur Gellius. — XII. Comment il rétablit la discipline dans la légion qu'il commande. — XIII. Il va chercher le philosophe Athénodore. — XIV. Honneurs funè' res qu'il rend à son frère Cépion. — XV. Il visite l'Asie. Sa ma-

jette la proposition de tuer ou de chasser les habitants d'Utique. — LXXI. Soins de Caton pour sauver les sénateurs qui étaient avec lui. — LXXII. Il ne veut pas qu'on fasse des démarches en sa faveur auprès de César. — LXXIII. Il fait partir des sénateurs, et pourvoit à leur sûreté. — LXXIV. Il refuse l'offre que lui fait Lucius César de demander grâce pour lui à César. — LXXV. Il s'entretient de matières philosophiques pendant son souper. — LXXVI. Il demande son épée. — LXXVII. Indignation que lui causent les efforts qu'on fait pour lui conserver la vie. — LXXVIII. Il se tue. — LXXIX. Belle parole de César en apprenant sa mort. — LXXX. Mort du fils de Caton. *Parallèle de Phocion et de Caton d'Utique.*

M. Dacier ne donne aucune époque fixe pour le temps où a vécu Caton. Il dit seulement qu'il était plus jeune que Pompée; car il n'avait que quatorze ans lorsque Sylla exerçait ses plus grandes cruautés. — Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment toute sa vie depuis l'an 660, jusqu'à l'an 708 de Rome, 46 avant J.-C.

I. La famille de Caton dut son illustration et sa gloire à son bisaïeul Caton le Censeur, que son éminente vertu rendit un des hommes les plus puissants et les plus célèbres qu'il y eût de son temps à Rome, comme nous l'avons dit dans sa *Vie*. Celui dont nous parlons maintenant resta de bonne heure orphelin de père et de mère, avec son frère Cépion et sa sœur Porcia. Il eut encore une autre sœur utérine, nommée Servilie. Ils furent tous nourris et élevés dans la maison de Livius Drusus, leur oncle maternel, qui jouissait alors de la plus grande autorité dans Rome : distingué par son éloquence et par sa sagesse, il ne le cédait en grandeur d'âme à aucun des Romains. Caton, dès son enfance, montra dans le son de sa voix, dans les traits de son visage et jusque dans ses yeux, un caractère ferme, une âme constante et inflexible. Il se portait à tout ce qu'il voulait faire avec une ardeur au-dessus de son âge. Rude et revêche à ceux qui le flattaient, il se roidissait encore davantage contre ceux qui cherchaient à l'intimider. Il était difficile de l'émouvoir assez pour le faire rire, et rarement la gaîté même du sourire paraissait sur son visage. Il n'était ni colère, ni prompt à s'emporter; mais, une fois irrité, il s'apaisait difficilement.

II. Quand il commença ses études, on lui trouva l'esprit

paresseux et lent à comprendre ; mais ce qu'il avait une fois saisi, il le retenait, et sa mémoire était sûre ; ce qui au reste est assez ordinaire, car les esprits vifs oublient aisément, et ceux qui n'apprennent qu'avec beaucoup d'application et de peine retiennent mieux ; chaque chose qu'ils apprennent est pour eux comme un feu qui embrase leur âme d'une ardeur nouvelle. Mais ce qui rendait Caton si lent à apprendre, c'est qu'il avait de la peine à croire ; en effet, apprendre, c'est recevoir une impression, et ceux-là croient plus aisément, qui peuvent moins combattre ce qu'on leur dit. De là vient que les jeunes gens et les malades se laissent persuader plus aisément que les vieillards et que ceux qui se portent bien. En général, plus la faculté qui doute est faible, et plus le consentement est prompt. Cependant Caton obéissait toujours à son gouverneur et faisait ce qui lui était prescrit ; mais il demandait raison de tout, et voulait savoir pourquoi on l'exigeait de lui. Il est vrai que ce gouverneur était un homme instruit, et qu'il employait le raisonnement bien plus que la menace : il se nommait Sarpédon.

III. Caton était encore dans l'enfance, lorsque les alliés des Romains sollicitèrent le droit de bourgeoisie à Rome : Pompédius Sillo, grand homme de guerre et qui jouissait d'une grande considération, passa plusieurs jours chez Drusus, dont il était l'ami. Pendant le séjour qu'il y fit, il vécut avec les neveux de Drusus dans une grande familiarité. « Mes enfants, « leur dit-il un jour, intercédez pour nous auprès de votre « oncle, afin qu'il nous aide à obtenir le droit de bourgeoi- « sie. » Cépion, en souriant, lui fit entendre d'un signe de tête qu'il le ferait ; mais Caton, sans rien répondre, fixait sur ces étrangers des regards durs et sévères. « Et vous, mon en- « fant, lui dit Pompédius, qu'en pensez-vous ? ne parlerez- « vous pas en notre faveur, comme votre frère ? » Caton, sans rien répondre encore, fit connaître, par son silence et par l'air de son visage, qu'il rejetait sa demande. Alors Pompédius l'enlevant dans ses bras et le tenant suspendu hors de la fe-

nêtre, comme s'il allait le précipiter, lui dit de le promettre, le menaçant, s'il refusait, de le laisser tomber dans la rue. Il prononça ces mots d'un ton de voix rude, en le secouant plusieurs fois hors de la fenêtre. Caton le souffrit assez longtemps sans rien dire, sans donner aucun signe d'étonnement et de crainte. Pompédius, en le remettant à terre, dit tout bas à ses amis : « Quel bonheur pour l'Italie d'avoir un tel enfant ! S'il « était aujourd'hui dans un âge fait, je ne crois pas que nous « eussions un seul suffrage pour nous dans tout le peuple. »

IV. Un jour, un de ses parents qui célébrait l'anniversaire de sa naissance, le pria du festin, avec d'autres enfants qui, n'ayant rien à faire, se mirent à jouer tous ensemble, grands et petits, dans un coin de la maison. Dans leur jeu ils représentaient un tribunal, où ils s'accusaient les uns les autres et mettaient en prison ceux qui étaient condamnés. Un de ces derniers, enfant d'une jolie figure, ayant été conduit dans une petite chambre par un autre plus âgé que lui, qui l'y enferma, appela Caton, qui, se doutant de ce que c'était, courut à la porte de la chambre ; et, écartant tous ceux qui se mettaient devant lui pour l'empêcher d'entrer, il en tira l'enfant, et tout en colère l'emmena dans sa maison, où les autres le suivirent. Il était déjà si célèbre parmi les enfants de son âge, que Sylla voulant donner au peuple le spectacle de la course sacrée des enfants à cheval, que les Romains appellent Troie, et ayant rassemblé pour cela les enfants des meilleures maisons, afin de les dresser à cette course, il leur donna deux chefs, dont l'un fut agréé par tous ses camarades, à cause de Métella sa mère, femme de Sylla ; mais ils refusèrent l'autre, nommé Sextus, quoique neveu de Pompée, et déclarèrent qu'ils ne voulaient ni s'exercer sous lui ni le suivre. Sylla leur ayant demandé quel enfant ils voulaient donc avoir pour chef, ils demandèrent tous Caton. Sextus lui-même se retira et céda cet honneur à Caton, comme au plus digne.

V. Sylla, qui avait été l'ami particulier du père de Caton, faisait de temps en temps venir le fils et son frère Cépion, pour

s'entretenir avec eux ; faveur qu'il n'accordait qu'à très-peu de personnes, à cause de la dignité de sa charge et de la grandeur de sa puissance. Sarpédon, gouverneur de ces jeunes gens, sentant de quel avantage cette distinction pouvait être pour la sûreté et l'avancement de ses élèves, menait souvent Caton dans la maison de Sylla, pour qu'il fît sa cour au dictateur. Cette maison était une véritable image de l'enfer, par le grand nombre de personnes qu'on y amenait tous les jours, pour les appliquer à la torture. Caton avait alors quatorze ans; il voyait emporter les têtes des personnages les plus illustres de Rome, et entendait gémir en secret ceux qui étaient témoins de ces cruelles exécutions. Un jour il demanda à son gouverneur pourquoi l'on n'avait pas encore tué cet homme. « C'est, « lui répondit Sarpédon, qu'on le craint encore plus qu'on ne « le hait. — Que ne me donniez-vous donc une épée? répliqua « le jeune homme : j'aurais, en le tuant, délivré ma patrie « de l'esclavage. » Sarpédon, effrayé de ces paroles, et plus encore de l'air de fureur qui respirait dans les yeux et sur le visage de Caton, l'observa depuis avec le plus grand soin et le garda pour ainsi dire à vue, de peur qu'il ne se portât à quelque entreprise téméraire contre Sylla.

VI. Il était encore dans la première enfance, lorsqu'on lui demanda quelle personne il aimait le plus : il répondit que c'était son frère; on répéta une seconde et une troisième fois la même question ; et comme il fit toujours la même réponse, on cessa de l'interroger. Dans un âge plus avancé, cette affection pour son frère ne fit que s'accroître de plus en plus ; à vingt ans, il n'avait jamais soupé sans Cépion ; jamais il n'avait été à la campagne, ni paru sur la place publique, qu'avec lui. Mais lorsque son frère se parfumait d'essences, il ne l'imitait pas en cela ; et, dans tout le reste de sa vie, il suivait un régime dur et austère. Aussi Cépion, dont on admirait d'ailleurs la tempérance et la frugalité, avouait que si on le comparait aux autres, on pouvait louer en lui des vertus : « Mais, « ajoutait-il, quand je compare ma vie à celle de Caton, je

« ne me trouve pas différent d'un Sippius. » Ce Sippius était un des hommes les plus décriés de son temps pour son luxe et sa mollesse.

VII. Caton, ayant été nommé prêtre d'Apollon, se sépara de son frère et prit sa part du patrimoine, qui fut de cent vingt talents[1]. Mais son genre de vie n'en fut que plus austère. Il se lia intimement avec Antipater de Tyr, philosophe stoïcien, et fit sa principale étude de la morale et de la politique. Épris d'un si grand amour pour toutes les vertus, qu'il y semblait porté par une inspiration divine, il préférait à toutes les autres la justice ; mais cette justice sévère qui ne se prêtait jamais à la grâce ni à la faveur. Il se forma aussi à l'éloquence, afin de pouvoir parler, au besoin, dans les assemblées du peuple, persuadé que dans la philosophie politique, comme dans une grande ville, il faut entretenir des forces toujours prêtes pour les jours de combat. Cependant il ne s'exerçait pas à l'éloquence avec les jeunes gens de son âge, et jamais on ne l'entendit déclamer publiquement dans les écoles. Un de ses camarades lui ayant dit un jour : « Caton, on blâme ton silence.
« —Je m'en console, répondit-il, pourvu qu'on ne blâme pas
« ma conduite. Je parlerai quand je saurai dire des choses
« qu'il ne faille pas ensevelir dans le silence. »

VIII. L'ancien Caton avait fait bâtir, pendant sa censure, la basilique Porcia : c'était là que les tribuns avaient coutume de donner leurs audiences ; et, comme il y avait une colonne qui nuisait à leurs siéges, ils voulurent l'ôter ou la changer de place. Ce fut la première occasion qui obligea Caton, malgré lui, de paraître dans une assemblée publique ; il s'opposa au dessein des tribuns ; et l'essai qu'il fit alors de son éloquence et de son courage le fit admirer de tous les assistants. Son discours ne se sentait pas de sa jeunesse et n'avait rien de recherché : il était serré, plein de force et de sens. Mais cette brièveté dans les sentences était relevée par une certaine grâce qui charmait les auditeurs ; la sévérité de ses mœurs et sa

[1] Environ six cent mille livres de notre monnaie.

gravité naturelle, dont son style portait l'empreinte, étaient tempérées par un mélange de douceur et d'agrément qui plaisait à tout le monde. Sa voix, assez pleine pour se faire entendre aisément d'un peuple très-nombreux, avait une vigueur et une force que rien n'affaiblissait ; souvent il parlait tout un jour sans être fatigué. Après avoir gagné sa cause dans cette occasion, il rentra dans le silence et se renferma dans ses occupations ordinaires. Il voulut aussi endurcir son corps par les exercices les plus pénibles, et l'accoutumer à supporter les plus grandes chaleurs, les neiges et les glaces, la tête découverte ; à voyager à pied en toute saison, tandis que les amis qui l'accompagnaient étaient à cheval : en marchant ainsi, il s'en rapprochait tour à tour et conversait avec eux. Il était, dans ses maladies, d'une tempérance et d'une patience admirables : lorsqu'il avait la fièvre, il passait les journées seul sans recevoir personne, jusqu'à ce qu'il fût guéri et qu'il se sentît en pleine convalescence.

IX. Dans ses repas, on tirait au sort à qui choisirait les parts, et quand le sort ne l'avait pas favorisé, ses amis lui déféraient le choix ; mais il s'y refusait toujours, en disant qu'il ne convenait pas de rien faire malgré Vénus[1]. Au commencement il restait fort peu de temps à table, ne buvait qu'un seul coup, après quoi il se levait ; mais dans la suite il prit plaisir à boire et passait souvent une grande partie de la nuit à table. Ses amis disaient, pour l'excuser, que les affaires du gouvernement, qui l'occupaient toute la journée, lui ôtant le loisir de converser, il donnait le temps du souper et de la nuit à s'entretenir avec des gens de lettres et des philosophes. Un certain Memmius ayant dit dans un cercle que Caton passait toutes les nuits à boire, Cicéron prenant la parole : « Vous

[1] Dans les repas des Romains, on tirait toujours au sort un roi du festin ; c'était au jeu des osselets. Les uns disent que, pour obtenir cette royauté de table, il fallait que toutes les faces des osselets fussent les mêmes ; d'autres, qu'elles devaient être toutes différentes. Ce coup s'appelait le *coup de Vénus*, comme on le voit par ce vers d'Horace, liv. II, od. VII : *Quem Venus arbitrum, dicet bibendi ?* et c'est à cela que fait allusion la réponse de Caton.

« n'ajoutez pas, lui dit-il, qu'il joue aux dés tout le jour. » En général, Caton était persuadé que de son temps les mœurs étaient si corrompues et avaient besoin d'une si grande réforme, qu'il fallait, pour l'opérer, tenir une route entièrement opposée à celle qu'on suivait. Comme il vit que la pourpre la plus vive et la plus forte en couleur était très-recherchée, il n'en porta que de la plus sombre. Il sortait souvent après son dîner sans souliers et sans tunique, non pour se faire honneur de cette singularité, mais pour s'accoutumer à ne rougir que de ce qui est honteux en soi, sans s'embarrasser de ce qui ne l'est que dans l'opinion des hommes. Un de ses cousins, nommé Caton, lui ayant laissé, par sa mort, une succession estimée cent talents, il la vendit, et prêta sans intérêt l'argent qu'il en retira à ceux de ses amis qui en avaient besoin : souvent il leur donnait ses terres et ses esclaves pour les engager au public, et il se rendait caution de ces engagements.

X. Lorsqu'il crut qu'il était temps de se marier (et il n'avait encore eu commerce avec aucune femme), il voulut épouser Lépida, fiancée d'abord à Scipion Métellus, qui depuis, ayant changé d'avis et annulé le contrat, avait laissé Lépida libre. Mais Scipion s'étant repenti de cette rupture avant que Caton l'eût prise pour femme, il mit tout en œuvre pour renouer son mariage et il y parvint. Caton, indigné d'un tel procédé, et ne se possédant pas de colère, voulait le poursuivre en justice; mais ses amis l'en ayant détourné, il exhala le feu de sa jeunesse et de son ressentiment dans des vers iambes contre Scipion, et versa sur lui toute l'amertume et tout le fiel d'Archiloque, sans se permettre cependant les obscénités et les plaintes puériles de ce poëte. Depuis il épousa Attilia, fille de Serranus, qui fut sa première femme, mais non pas la seule; différent en cela de Lélius, l'ami de Scipion, qui, plus heureux que lui, n'eut, dans le cours d'une longue vie, d'autre femme que la première qu'il avait épousée.

XI. La guerre des esclaves, appelée aussi la guerre de

Spartacus, éclata peu de temps après ; et Gellius ayant été chargé de cette expédition, Caton alla servir sous lui en qualité de volontaire, par amitié pour son frère, qui commandait un corps de mille hommes; mais il ne put y faire paraître, autant qu'il l'aurait désiré, son ardeur et son courage, par la faute du général, qui se montra indigne de commander. Cependant, au milieu de la mollesse et du luxe qui régnaient dans cette armée, il fit toujours éclater à propos un tel amour de l'ordre et de la discipline, tant de courage et de prudence, qu'il ne parut en rien inférieur à l'ancien Caton. Gellius lui décerna les prix et les honneurs les plus considérables dont on récompensait la valeur ; mais il les refusa, en disant qu'il ne les avait pas mérités : aussi passa-t-il pour un homme singulier. On fit dans ce temps-là une loi qui défendait aux candidats d'avoir auprès d'eux des nomenclateurs [1]. Caton fut le seul qui, briguant l'emploi de tribun des soldats, obéit à la loi : il vint à bout de retenir les noms de tous les citoyens et de les saluer chacun par son nom. Il déplut par là à ceux mêmes qui l'admiraient ; plus ils étaient forcés de reconnaître le mérite d'une telle conduite, plus ils étaient piqués de ne pouvoir l'imiter.

XII. Nommé tribun des soldats, il fut envoyé en Macédoine, auprès du préteur Rubrius. Au moment de son départ, sa femme, affligée de se séparer de lui, versait des larmes : « Attilia, lui dit Munatius, un ami de Caton, soyez tranquille, « je vous garderai votre mari. — Ce sera très-bien fait, » lui dit Caton. A la première journée, Caton, après le souper, dit à Munatius : « Pour tenir la promesse que tu as faite à « Attilia, il faut que tu ne me quittes ni nuit ni jour. » En même temps il ordonna que tous les soirs on tendît deux lits

[1] C'était à Rome une marque d'estime, de nommer les personnes par leur nom en les saluant; et ceux qui briguaient les charges, ne pouvant pas avoir les noms de tous les citoyens, menaient avec eux des esclaves qui, n'ayant eu toute leur vie d'autre occupation que d'apprendre les noms des habitants de Rome, les savaient parfaitement et les disaient aux candidats.

dans une même chambre, où Munatius fut obligé de coucher; en sorte qu'il était gardé lui-même par Caton, qui s'en faisait un amusement. Caton menait à sa suite quinze esclaves, deux affranchis, et quatre de ses amis qui voyageaient à cheval, tandis qu'il marchait toujours à pied et s'entretenait alternativement avec eux. Quand il fut rendu au camp, qui était composé de plusieurs légions, le général lui en donna une à commander. Dans cet emploi, ce ne fut pas pour lui une chose pénible et extraordinaire[1], que de se montrer seul vertueux. Mais ayant l'ambition de rendre tous ses soldats semblables à lui-même, sans leur ôter la crainte qu'ils devaient avoir de son autorité, il y ajouta le pouvoir de la raison, et s'en servait en tout pour les persuader et les instruire. Il employait aussi les récompenses et les châtiments; et cette conduite eut un tel succès, qu'il serait difficile de décider s'il les rendit plus amis de la paix que belliqueux, et plus vaillants que justes; tant ils se montrèrent redoutables à leurs ennemis, doux envers leurs alliés, timides à commettre des injustices, ardents à mériter des louanges! Par là il acquit le plus ce qu'il ambitionnait le moins, la gloire, le crédit, l'honneur et l'affection de ses soldats. Il faisait le premier ce qu'il commandait aux autres; et, dans sa manière de se vêtir, de vivre et de voyager, il se rapprochait bien plus des soldats que des capitaines; mais la simplicité de ses mœurs, la noblesse de ses sentiments et la gravité de son éloquence, le mettaient au-dessus de tous les officiers et des généraux eux-mêmes: aussi devint-il bientôt singulièrement cher aux soldats. Car le véritable zèle pour la vertu n'est, dans les âmes, que le fruit de la bienveillance et du respect que l'on porte à ceux qui en donnent l'exemple. Pour ceux qui louent les personnes vertueuses sans les aimer, ils peuvent bien estimer leur gloire, mais ils n'admirent ni n'estiment leur vertu.

XIII. Caton, informé qu'Athénodore, surnommé Cordylion, philosophe très-instruit de la doctrine des stoïciens et fort

[1] Mot à mot: royale.

avancé en âge, vivait retiré à Pergame, et qu'il s'était constamment refusé aux sollicitations de plusieurs généraux d'armée et même de plusieurs rois, qui lui avaient offert leur amitié et avaient voulu l'attirer auprès de leurs personnes ; il jugea qu'il serait inutile de lui écrire et de lui envoyer quelqu'un pour l'engager à se rendre auprès de lui. Profitant donc de deux mois de congé que la loi lui accordait, il s'embarque et passe en Asie pour aller trouver ce philosophe : la conscience des bonnes qualités qu'il sentait en lui-même lui donnait la confiance que sa chasse serait heureuse. Quand il fut auprès de lui, il combattit si bien ses motifs de refus, qu'il l'obligea de changer de résolution, et l'emmena dans son camp, ravi de joie et tout glorieux d'une conquête qu'il mettait bien au-dessus des exploits les plus éclatants de Pompée et de Lucullus, qui subjuguaient par la force des armes les peuples et les royaumes de l'Asie.

XIV. Il était encore à l'armée lorsqu'on lui écrivit que son frère Cépion, qui se rendait en Asie, était tombé malade à Énus, ville de Thrace. La mer était agitée par une violente tempête et il n'y avait point dans le port de grands vaisseaux ; mais, sans être arrêté par ces obstacles, il s'embarqua et partit de Thessalonique avec deux de ses amis et trois esclaves. Il manqua d'être submergé ; et, ne s'étant sauvé que par un bonheur inespéré, il arriva à Énus comme son frère venait de mourir. Il ne soutint pas cette perte en philosophe : non content de s'abandonner aux plaintes et aux gémissements, de se jeter sur le corps de son frère, de le serrer étroitement dans ses bras, de donner toutes les démonstrations de la douleur la plus vive, il fit pour ses funérailles des dépenses extraordinaires ; il prodigua les parfums, brûla sur le bûcher des étoffes précieuses et éleva sur la place publique d'Énus un tombeau de marbre de Thasos, qui coûta huit talents [1]. Quelques personnes trouvèrent cette dépense répréhensible, en la comparant avec la modération qu'il observait dans tout le

[1] Environ quarante mille livres de notre monnaie.

reste ; mais elles ne considéraient pas quelle douceur et quelle sensibilité il joignait à une fermeté inflexible contre les voluptés, contre les craintes et les sollicitations déplacées. D'ailleurs, plusieurs villes et plusieurs princes lui envoyèrent de riches présents pour honorer les obsèques de son frère. Caton n'accepta l'argent de personne et ne prit que les parfums et les étoffes, qu'il paya même à ceux qui les lui avaient envoyés. Institué héritier avec la fille de Cépion, dans le partage qu'il fit des biens, il ne porta pas en compte les frais qu'il avait faits pour les funérailles de son frère. Ce désintéressement n'a pu empêcher qu'un auteur n'ait écrit que Caton passa dans un tamis les cendres du bûcher de Cépion pour en retirer l'or qui avait été fondu par le feu ; tant cet écrivain a cru pouvoir tout faire, non-seulement avec l'épée, mais encore avec la plume, sans avoir à en rendre compte et sans craindre la censure !

XV. Quand le temps de son emploi fut expiré et qu'il quitta l'armée, il fut accompagné, non par des vœux et des louanges, témoignages ordinaires de bienveillance, mais par les larmes sincères de tous les soldats, qui l'embrassaient étroitement, qui, partout où il passait, étendaient leurs vêtements sous ses pieds et couvraient ses mains de baisers : honneur que les Romains ne faisaient alors et même avec peine qu'à très-peu de généraux. Avant de retourner à Rome pour s'y occuper des affaires publiques, il voulut parcourir l'Asie, afin de s'instruire et de connaître par lui-même les mœurs, les coutumes et les forces de chacune de ces provinces. Il voulait aussi faire plaisir à Déjotarus, roi de Galatie, qui, ayant été lié avec son père par les nœuds de l'amitié et de l'hospitalité, l'avait invité à venir le voir. Sa manière de voyager mérite d'être connue : dès le matin il envoyait son boulanger et son cuisinier au lieu où il devait coucher. Ils y entraient modestement et sans bruit ; et, s'il n'y avait dans l'endroit aucun ami de Caton ou qui l'eût été de son père, ni aucune personne de sa connaissance, ils allaient à l'hôtellerie, où ils lui préparaient à souper, sans

se rendre à charge à personne. Si le lieu n'avait pas d'hôtellerie, ils s'adressaient aux magistrats et se contentaient du premier logement qu'on leur assignait. Souvent on ne voulait pas croire qu'ils fussent les domestiques de Caton et on les traitait avec mépris, parce qu'en parlant aux magistrats, ils n'employaient ni les cris, ni les menaces; et Caton, en arrivant, ne trouvait rien de prêt. Quand on le voyait lui-même rester assis sur son bagage, sans proférer une parole, on en faisait encore moins de cas et on le prenait pour un homme bas et timide. Quelquefois il appelait les magistrats et leur disait : « Malheureux ! quittez ces manières dures envers les « étrangers ; vous ne recevrez pas toujours des Caton dans « votre ville. Émoussez par un accueil modeste la licence que « le pouvoir donne sur vous à des hommes qui ne cherchent « que des prétextes pour vous enlever de force ce que vous ne « leur aurez pas donné de bon gré. »

XVI. Il lui arriva, dit-on, en Syrie, une aventure fort plaisante. En arrivant à Antioche, il vit un grand nombre de personnes rangées en haie des deux côtés du chemin. Parmi elles, des jeunes gens vêtus de robes blanches et des enfants magnifiquement parés étaient partagés en deux bandes. On voyait d'un autre côté des hommes vêtus de blanc avec des couronnes sur la tête : c'étaient les prêtres des dieux et les magistrats. Caton, qui ne douta point que tout cet appareil ne le regardât, et que ce ne fût une réception magnifique que la ville lui avait préparée, se fâcha sérieusement contre ceux de ses gens qu'il avait envoyés devant lui de ce qu'ils ne l'avaient pas empêché; il fit descendre de cheval ses amis, et marcha à pied avec eux. Quand ils furent près de la porte de la ville, un homme avancé en âge, qui conduisait la cérémonie et rangeait en ordre toute cette multitude, tenant dans sa main une baguette et une couronne, s'approcha de Caton, qui marchait à la tête de sa troupe; et, sans même le saluer, il lui demanda où ils avaient laissé Démétrius et s'il allait bientôt arriver. Ce Démétrius était un affranchi de Pompée; et, comme

alors toute la terre avait les yeux fixés sur ce général, on faisait la cour à son affranchi, qui avait auprès de son maître un crédit bien au-dessus de sa condition. A cette demande, les amis de Caton firent des éclats de rire, qu'ils ne purent contenir en traversant cette multitude. Caton tout confus : « O la malheureuse ville ! » s'écria-t-il sans rien ajouter de plus. Mais dans la suite il ne pouvait s'empêcher de rire de cette aventure toutes les fois qu'il la racontait, ou même qu'elle lui revenait en pensée.

XVII. Pompée, par son exemple, redressa ceux qui, par ignorance, commettaient de pareilles fautes envers Caton. Celui-ci, en arrivant à Éphèse, alla saluer Pompée, qui lui était supérieur en âge et en dignité, jouissait d'une plus grande réputation et commandait alors les plus puissantes armées de la république. Pompée ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'au lieu de l'attendre sur son siége, il se leva ; et, le traitant comme un des plus grands personnages de Rome, il alla au-devant de lui, le prit par la main et l'embrassa, loua sa vertu en sa présence et en fit encore de plus grands éloges lorsqu'il se fut retiré. Dès ce moment tous les yeux se tournèrent vers Caton, tout le monde s'occupa de lui ; on admirait en sa personne les choses même qui l'avaient d'abord fait mépriser ; et, en l'examinant de plus près, on reconnut sa douceur et sa grandeur d'âme. Mais on s'aperçut bientôt que cet accueil si distingué de Pompée venait plutôt de son estime que de son affection pour Caton ; et que s'il lui avait rendu, pendant qu'il l'avait eu chez lui, des témoignages d'admiration et de respect, il avait été bien aise de le voir partir : car il n'épargnait rien pour retenir tous les jeunes Romains qui venaient le voir, pour leur prouver tout le désir qu'il avait qu'ils restassent auprès de lui. Mais il ne fit aucun effort pour arrêter Caton ; et, comme si la présence de ce Romain eût été une sorte de censure de l'usage qu'il faisait de son autorité, il vit son départ avec plaisir. Cependant lorsque Caton prit congé de lui, Pompée lui recommanda sa femme et ses enfants ; ce

qu'il n'avait fait à aucun de ceux qui s'en étaient retournés à Rome : il est vrai que les enfants de Pompée étaient proches parents de Caton. Sa réputation s'étant répandue depuis dans l'Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui donner des banquets et des fêtes ; mais, pour ne pas se laisser enivrer de tant d'honneurs, il priait ses amis de veiller sur lui de peur que, sans y penser, il ne vérifiât un mot que lui avait dit Curion, son camarade et son ami, qui, fâché de la grande austérité de Caton, lui avait demandé un jour si, le temps de son emploi fini, il ne serait pas bien aise d'aller voir l'Asie. « Je la verrai avec plaisir, lui répondit Caton. — Vous ferez « bien, reprit Curion ; vous en reviendrez plus doux et plus « traitable. » C'est le sens du mot latin dont il se servit [1].

XVIII. Déjotarus, roi de Galatie, étant d'un âge fort avancé, fit prier Caton de venir le voir, afin de lui recommander ses enfants et toute sa maison. Dès qu'il fut arrivé, ce prince lui envoya des présents de toute espèce et employa les moyens les plus puissants, les instances les plus vives pour les lui faire accepter. Caton en fut tellement blessé qu'il ne passa qu'une nuit dans son palais et en repartit le lendemain ; mais, en arrivant le soir à Pessinunte, il y trouva des présents plus considérables encore qui l'attendaient, et des lettres par lesquelles Déjotarus le conjurait de les recevoir ; ou, s'il persistait à les refuser, de les laisser au moins prendre à ses amis, qui méritent, lui disait-il, de recevoir du bien de vous, mais que vous n'êtes pas en état d'enrichir de votre patrimoine. Caton ne voulut jamais le permettre, quoiqu'il en vit quelques-uns qui n'eussent pas mieux demandé, et qui murmuraient de son refus. Caton leur représenta que, si une fois on se laissait gagner, on ne manquerait jamais de prétexte pour recevoir ; que d'ailleurs il partagerait toujours avec ses amis ce qu'il aurait acquis par des voies honnêtes. Il renvoya donc à Déjotarus tous ses présents. Comme il allait

[1] Le mot latin est *mansuetior*, qui signifie, je crois, accoutumé à la main, maniable.

s'embarquer pour repasser à Brunduse, ses amis lui conseillèrent de mettre sur un autre vaisseau les cendres de Cépion : il leur répondit qu'il se séparerait plutôt de son âme que de ces restes précieux ; et aussitôt il mit à la voile. Le hasard fit que le vaisseau qu'il montait courut un grand danger dans cette traversée, qui fut heureuse pour les autres.

XIX. De retour à Rome, il passa tout son temps, ou dans sa maison à s'entretenir avec Athénodore, ou sur la place publique à rendre service à ses amis. Lorsqu'il fut en âge de briguer la questure, il ne voulut se mettre sur les rangs qu'après avoir lu toutes les lois relatives à cette magistrature, avoir consulté sur chaque objet ceux qui avaient plus d'expérience et s'être mis au fait de tous les droits du questeur. Aussi, dès qu'il eut été nommé à cette charge, il fit de grandes réformes parmi les officiers et les greffiers du trésor public, qui, ayant toujours entre les mains les registres et les lois sur les finances, tiraient parti de l'ignorance et de l'inexpérience des jeunes questeurs, qui avaient besoin de maître pour être instruits de ce qu'ils avaient à faire : ces officiers ne leur laissaient donc aucune autorité, et ils étaient eux-mêmes les véritables questeurs. Mais Caton, qui s'occupait sérieusement des affaires, qui, peu content du titre et des honneurs de la questure, voulait en avoir l'esprit, le courage et le ton, réduisit les greffiers à n'être que ce qu'ils étaient en effet, des officiers subalternes ; il les reprenait lorsqu'ils manquaient à leur devoir et les instruisait quand ils avaient fait quelque faute d'ignorance. Comme ils étaient naturellement audacieux et que pour résister plus facilement à Caton, ils flattaient les autres questeurs, il priva de son emploi le premier d'entre eux qui fut convaincu de fraude dans le partage d'une succession.

XX. Il en mit un autre en justice pour supposition de testament. Lutatius Catulus se présenta pour le défendre ; il était alors censeur, et, outre la considération que lui donnait cette charge, il en tirait une plus grande encore de sa vertu,

de sa sagesse et de sa justice, qui le mettaient au-dessus de tous les Romains. Il était d'ailleurs le panégyriste de Caton ; et, plein d'estime pour ses mœurs, il vivait familièrement avec lui. Obligé de céder à la force des preuves, il demanda qu'on fit grâce au coupable, à sa considération. Caton le détournait de donner de la suite à sa demande ; mais, comme il redoublait ses instances : « Catulus, lui dit Caton, il est honteux « pour vous, qui, en qualité de censeur, devez faire une re- « cherche exacte de notre conduite et de nos mœurs, de vous « exposer à être chassé d'ici par nos licteurs. » A ces paroles menaçantes, Catulus fixa Caton, comme prêt à lui répondre ; mais, soit colère, soit honte, il garda le silence et se retira tout confus. Cependant le coupable ne fut pas condamné : il y eut bien une voix de plus contre lui ; mais Marcus Lollius, l'un des collègues de Caton dans la questure, n'ayant pu se trouver au jugement, retenu par une indisposition, Catulus l'envoya prier de venir sur-le-champ au secours de l'accusé. Lollius s'y fit porter en litière, et n'arriva qu'après le jugement ; il opina cependant en faveur du coupable, qui fut renvoyé absous ; mais Caton ne voulut plus se servir de lui pour greffier, ni lui payer ses gages : il ne compta pas même la voix de Lollius. Ces exemples de sévérité ayant humilié et soumis les greffiers aux questeurs, Caton eut les registres à sa disposition et rendit, en peu de temps, la chambre du trésor plus respectable que le sénat même. Aussi disait-on généralement qu'il donnait à la questure la dignité du consulat. Il avait trouvé d'anciennes dettes des particuliers au trésor public et du trésor aux particuliers. Il fit cesser en même temps cette double injustice ; il exigea avec la dernière rigueur tout ce qui était dû a la république et paya sans aucun délai tout ce qu'elle devait. Le peuple conçut le plus grand respect pour Caton, quand il vit ceux qui avaient compté frustrer le trésor de ce qu'ils lui devaient, contraints de payer leurs dettes, et ceux qui avaient cru leur créances perdues, payés avec exactitude. C'était un usage assez général d'apporter au trésor des acquits qui

n'étaient pas en règle et de fausses ordonnances, que les questeurs, avant lui, avaient coutume de recevoir, en cédant aux prières des intéressés. Caton n'eut pour personne aucune de ces complaisances injustes. Il portait même si loin la vigilance à cet égard, que, doutant de la validité d'une ordonnance qui lui était présentée, quoique certifiée par plusieurs témoins, il refusa de les croire et d'allouer l'ordonnance, jusqu'à ce que les consuls fussent venus affirmer par serment sa validité.

XXI. Sylla, dans sa seconde proscription, avait donné aux assassins dont il s'était servi pour égorger ses victimes, jusqu'à douze mille drachmes [1] par chaque tête qu'ils lui avaient apportée. Ils étaient détestés de tout le monde, comme des scélérats et des impies; mais personne n'osait provoquer la punition de leurs crimes. Caton les cita l'un après l'autre devant les tribunaux, comme des détenteurs des deniers publics; il leur reprocha avec autant de vérité que d'indignation, l'injustice et l'impiété de ces meurtres et les obligea de restituer l'argent qu'ils avaient reçu. Accusés ensuite d'homicide et déjà condamnés d'avance par l'ignominie de ce premier jugement, ils étaient traduits devant les juges et livrés au dernier supplice, à la satisfaction de tous les citoyens, qui croyaient voir détruire, par leur punition, la tyrannie de ces temps affreux, et Sylla lui-même expier tous ses crimes.

XXII. Un autre motif de satisfaction pour le peuple, c'était l'infatigable assiduité de Caton à toutes les fonctions de son emploi; il arrivait avant tous ses collègues à la chambre du trésor, et il en sortait le dernier. Il ne manquait jamais à aucune assemblée, soit du peuple, soit du sénat. Toujours en garde contre ceux qui cherchaient à obtenir par faveur les remises de leurs impositions ou d'autres dettes, et contre ceux qui se faisaient ordonner des gratifications non méritées, il veillait sans cesse pour l'empêcher. Par là il vint à bout de purger le trésor public de tous ces hommes avides [2] et de le leur

[1] Dix mille huit cents livres de notre monnaie.

[2] Mot à mot : de ces sycophantes.

rendre inaccessible, en même temps qu'il le remplit d'argent et qu'il prouva qu'une ville peut s'enrichir sans commettre aucune injustice. Cette sévère exactitude l'avait d'abord rendu odieux et insupportable à ses collègues; mais ils finirent par l'aimer, parce que ce refus d'accorder des largesses sur le trésor public et de rien faire par faveur, l'exposait seul pour tous à la haine des mécontents et donnait aux autres questeurs une excuse envers ceux qui les importunaient de sollicitations, en leur disant qu'il leur était impossible de rien accorder sans le consentement de Caton. Le dernier jour de sa questure, comme il était reconduit chez lui par une foule immense de citoyens, on vint lui dire que Marcellus, un de ses collègues, était assiégé dans la chambre du trésor par un grand nombre de ses amis, tous des premiers personnages de Rome, qui lui faisaient en quelque sorte violence pour obtenir le paiement de sommes qu'ils disaient leur être dues par la république. Marcellus était ami de Caton dès l'enfance, et, quand ils étaient ensemble au trésor, il administrait avec exactitude son emploi; mais, lorsqu'il y était seul, la honte l'empêchait de refuser ceux qui le sollicitaient et il accordait facilement les grâces qui lui étaient demandées. Caton aussitôt retourne sur ses pas et trouve que Marcellus, cédant à la violence, avait déjà enregistré son ordonnance pour ces paiements. Il demande le registre, et rature l'ordonnance en présence même de Marcellus, qui ne dit pas un seul mot. En même temps il l'emmène hors de la chambre et le remet dans sa maison : loin que Marcellus lui en fît aucune plainte, soit dans le moment, soit depuis, il vécut avec lui jusqu'à sa mort dans la même intimité et la même familiarité qu'auparavant.

XXIII. Caton, sorti de la questure, ne laissa point pour cela la chambre du trésor sans surveillants; ses domestiques y passaient la journée, pour prendre note de tous les actes qui s'y faisaient; et lui-même ayant trouvé des registres qui contenaient tous les revenus de la république et les emplois qu'on

en avait faits depuis Sylla jusqu'à sa questure, il les acheta cinq talents[1] et les eut toujours depuis entre les mains. Il était le premier à entrer au sénat et le dernier à en sortir. Souvent, pendant que les autres sénateurs se rendaient tout à leur aise à l'assemblée, il se retirait à l'écart pour lire, et mettait sa robe devant son livre. Jamais il n'allait à la campagne les jours où le sénat s'assemblait. Dans la suite, Pompée et ses partisans, perdant tout espoir de le déterminer, soit par la persuasion, soit par la force, à favoriser leurs injustes projets, cherchèrent à l'éloigner du sénat, en l'occupant à défendre ses amis dans les tribunaux, à faire des arbitrages, à terminer d'autres affaires. Mais Caton, qui s'aperçut bientôt du piége, se refusa à tout ce qu'on lui proposait et déclara formellement que les jours de sénat il ne s'occuperait d'aucune affaire. Car ce n'était ni par amour de la réputation, ni par le désir des richesses, ni par un effet de hasard, qu'il s'était jeté dans l'administration des affaires publiques; il avait choisi avec maturité cet état honorable, qu'il regardait comme l'apanage d'un homme de bien; et il se croyait obligé d'y vaquer avec plus de soin que l'abeille n'en met à composer son miel. Aussi ne négligeait-il rien pour se faire envoyer, par les hôtes et les amis qu'il avait de toutes parts dans les provinces, les actes, les ordonnances, les jugements, et généralement tout ce qui concerne les magistrats qui les gouvernaient.

XXIV. Un jour il s'éleva avec force contre Clodius, ce démagogue séditieux qui jetait des semences de nouveauté dangereuses et calomniait auprès du peuple les prêtres et les vestales, entre autres Fabia Térentia, sœur de la femme de Cicéron, qui se vit exposée au plus grand danger. Caton prit leur défense et couvrit tellement Clodius de confusion, qu'il l'obligea de sortir de la ville. Cicéron lui en ayant fait ses remercîments : « C'est Rome, lui dit Caton, que vous devez re« mercier; car, dans toutes les affaires du gouvernement, ce « sont ses intérêts seuls que j'ai en vue. » Il acquit par là

[1] Environ vingt-cinq mille livres de notre monnaie.

une telle considération, que, dans un procès où l'on ne produisait qu'un témoin, un des orateurs dit aux juges qu'il ne serait pas juste d'avoir égard à la déposition d'un seul témoin, quand ce serait Caton lui-même. Il était comme passé en proverbe de dire d'une chose extraordinaire et incroyable : « On « ne pourrait le croire, quand Caton même le dirait. » Un sénateur prodigue et débauché ayant fait dans le sénat un grand discours sur la tempérance et la simplicité, un autre sénateur nommé Amnéus se leva. « Mon ami, lui-dit-il, quel homme « aurait assez de patience pour t'écouter, toi qui, tenant table « de Crassus et bâtissant comme Lucullus, viens nous parler « ici comme Caton ? » Enfin ceux qui, vicieux et déréglés dans leur conduite, étaient graves et austères dans leurs discours, on les appelait, par ironie, des Catons.

XXV. Comme la plupart de ses amis l'excitaient à briguer le tribunat, il leur dit qu'il n'en était pas encore temps ; qu'il ne fallait avoir recours à une charge dont l'autorité était si puissante, que dans une extrême nécessité, comme on n'emploie une forte médecine que dans des maladies très-graves. Les affaires publiques lui laissant donc alors un grand loisir, il fit provision de livres, emmena avec lui quelques philosophes et se retira en Lucanie, où il avait des terres dont le séjour était très-agréable. En chemin il rencontra un grand nombre de bêtes de somme avec un bagage considérable et beaucoup d'esclaves. Il demanda à qui appartenaient ces équipages ; on lui répondit qu'ils étaient à Métellus Népos, qui retournait à Rome pour demander le tribunat. A cette réponse, il s'arrête sans rien dire, et, après un moment de réflexion, il ordonne à ses gens de rebrousser chemin ; ses amis paraissant étonnés d'un changement si subit : « Ignorez-vous, leur dit-« il, que Métellus est déjà assez redoutable par sa folie ? Main-« tenant qu'il retourne à Rome, appelé par Pompée, il tombera « sur le gouvernement comme la foudre, et mettra tout en « feu. Ce n'est donc plus le moment d'aller à la campagne et « de se reposer. Il faut retourner à Rome pour dompter ses

« fureurs, ou pour mourir glorieusement en défendant la li-« berté. » Cependant, sur les représentations que lui firent ses amis, il alla dans ses terres; et, après y avoir passé très-peu de jours, il retourna promptement à Rome. Il y arriva le soir, et le lendemain, à la pointe du jour, il se rendit sur la place publique et demanda le tribunat, par le seul motif de s'opposer à Métellus ; car cette charge a plus de force pour empêcher que pour agir ; quand tous les autres tribuns auraient rendu de concert un décret, l'opposition d'un seul qui refuse son consentement, l'emporte sur l'avis de tous ses collègues. Caton ne se vit d'abord soutenu que par un petit nombre d'amis ; mais quand on eut su le motif qui lui faisait demander le tribunat, tous les bons citoyens, toutes les personnes dont il était connu, se rangèrent autour de lui et l'encouragèrent de tout leur pouvoir à suivre sa demande. « Vous ne recevez « pas une grâce, lui disaient-ils ; votre patrie au contraire, et « tout ce qu'elle a de gens honnêtes, vous auront la plus « grande obligation de ce qu'ayant pu souvent obtenir cette « charge dans un temps qui n'offrait aucune difficulté, vous « la demandez aujourd'hui qu'il faut avec de grands dangers « combattre pour le soutien de la liberté et du gouverne-« ment. » La foule de ses amis et de tous ceux qui se pressaient autour de lui était si grande, qu'il courut risque d'être étouffé, et qu'il eut bien de la peine à arriver jusqu'à la place.

XXVI. Il fut donc nommé tribun avec Métellus et d'autres collègues ; et, voyant qu'on achetait les voix pour l'élection au consulat, il en fit de vives réprimandes au peuple dans un discours qu'il termina par le serment solennel de poursuivre en justice quiconque aurait donné de l'argent pour acheter les suffrages. Il n'en excepta que Silanus, parce qu'il était son allié et qu'il avait épousé Servilie, sœur de Caton. Ce fut par ce motif qu'il ne fit aucune démarche contre lui, lorsqu'il poursuivit en justice Lucius Muréna, qui avait répandu de l'argent parmi le peuple pour se faire nommer consul avec Silanus. La loi autorisait l'accusé à donner un garde à l'ac-

cusateur, afin d'être instruit de toutes les preuves et de toutes les pièces du procès que celui-ci aurait rassemblées. Le garde que Muréna avait mis auprès de Caton pour le suivre et l'observer, voyant qu'il n'usait ni de fraude, ni d'injustice; qu'il procédait en tout avec autant de franchise que de noblesse, suivant sans détour la voie simple et droite de l'accusation, fut si charmé de ce procédé généreux et honnête, que tous les matins il allait le trouver à la place publique ou chez lui, pour s'informer s'il ferait ce jour-là quelque acte relatif à la procédure ; et si Caton lui répondait qu'il n'en ferait pas, il le croyait sur sa parole et s'en retournait. Quand la cause fut plaidée, Cicéron, alors consul, défendit Muréna ; et dans son plaidoyer il plaisanta beaucoup les philosophes stoïciens dont Caton avait embrassé la secte, et tourna si agréablement en ridicule ceux de leurs dogmes qu'on appelle paradoxes, qu'il fit beaucoup rire ses juges, et que Caton lui-même, ne pouvant s'empêcher de sourire, dit à ses amis : « En vérité, nous « avons un consul bien plaisant ! » Muréna fut absous ; et, loin de se conduire dans la suite envers Caton en homme méchant ou déraisonnable, il prit ses conseils dans les affaires les plus importantes, et ne cessa point, tant qu'il fut consul, de l'honorer et de lui donner toute sa confiance. Au reste, c'était à lui-même que Caton devait cette considération si générale : sévère et redoutable seulement dans la tribune et au sénat, il était partout ailleurs plein de douceur et de bonté.

XXVII. Avant d'entrer dans l'exercice du tribunat, il seconda Cicéron de tout son pouvoir dans plusieurs affaires difficiles qu'il eut à soutenir pendant son consulat ; il l'aida surtout à terminer heureusement les grandes et glorieuses actions qu'il avait commencées contre Catilina. Ce scélérat avait formé le plan d'un changement total dans le gouvernement, et, dans le dessein de renverser la république, il excitait partout des séditions et des guerres ; mais, se voyant découvert par Cicéron, il était sorti précipitamment de Rome. Lentulus,

Céthégus et plusieurs autres complices de sa conjuration, reprochant à Catilina sa faiblesse et sa pusillanimité dans l'exécution de ses projets audacieux, firent eux-mêmes le complot de mettre le feu à la ville, de la détruire entièrement et de ruiner l'empire en soulevant les nations et allumant des guerres étrangères. Leur projet ayant été dévoilé, Cicéron, comme nous le dirons dans sa *Vie*, porta l'affaire au sénat. Silanus, qui opina le premier, déclara qu'il jugeait les conjurés dignes du dernier supplice. Tous les autres sénateurs, jusqu'à César, furent du même avis. Mais César, homme éloquent et qui regardait tous les mouvements et toutes les nouveautés qu'on pouvait introduire dans Rome comme l'aliment des desseins pernicieux qu'il avait déjà conçus contre sa patrie, chercha plutôt à augmenter l'incendie qu'à l'éteindre : il se leva et fit un discours plein d'adresse, qui respirait l'humanité, dans lequel il représenta qu'il serait injuste de faire mourir les accusés sans suivre les formes ordinaires de la justice, et conclut à ce qu'on les resserrât dans une étroite prison, jusqu'à ce que leur procès fût instruit. Ce discours changea tellement les dispositions du sénat, qui craignit le ressentiment du peuple, que Silanus lui-même, expliquant son opinion, dit qu'il n'avait pas opiné à la mort, mais à la prison, qui, pour un Romain, était la dernière des peines.

XXVIII. Ce changement inattendu ayant incliné tous ceux qui opinèrent ensuite au parti de la douceur, Caton s'éleva fortement contre cet avis; il parla avec un ton de véhémence qu'animaient encore la colère et l'emportement; il reprocha à Silanus la lâcheté de son changement, attaqua personnellement César, et lui fit entendre que ces manières populaires, ces discours pleins d'humanité, ne tendaient à rien moins qu'à jeter l'effroi dans le sénat et à causer la ruine de la ville ; il devait plutôt, lui dit-il, craindre pour lui-même, et s'estimer heureux s'il pouvait paraître innocent de tout ce qui s'était fait et se mettre à l'abri du soupçon ; lui qui, sans aucun déguisement et avec une audace extrême, proposait d'arracher

à la sévérité de la justice des ennemis de la patrie ; lui qui, indifférent au danger d'une ville si puissante qu'on avait mise à deux doigts de sa perte, réservait sa sensibilité et ses larmes pour des monstres qui n'auraient jamais dû naître ; lui, enfin, qui semblait craindre que, par leur mort, on ne prévînt les meurtres et les périls affreux dont Rome était menacée. De tous les discours que Caton a prononcés, c'est le seul qu'on ait conservé, parce que Cicéron, dans son consulat, avait pris les copistes les plus habiles et les plus expéditifs, à qui il avait enseigné à se servir de notes qui, dans de petits traits, renfermaient la valeur de plusieurs lettres ; il les avait répandus en divers endroits de la salle où le sénat était assemblé. Jusqu'alors on n'avait pas eu de ces écrivains par notes ; et ce ne fut que sous le consulat de Cicéron qu'on fit les premiers essais de cette écriture abrégée. L'avis de Caton prévalut et ramena tellement les autres sénateurs, que les conjurés furent condamnés à mort. Comme les moindres traits servent à peindre les mœurs, et que c'est surtout le portrait de l'âme que je me propose de faire connaître dans ces *Vies*, je citerai un fait propre à mon dessein. Pendant que César et Caton étaient dans la plus grande chaleur de leur dispute, et qu'ils fixaient l'attention de tous les sénateurs, on apporta un billet à César. Caton, à qui ce message parut suspect, en fit un crime à César ; et quelques sénateurs qui partageaient ces soupçons, ordonnèrent qu'on fît tout haut la lecture du billet. César le remit à Caton, qui était auprès de lui, et qui, l'ayant lu, vit que c'était une lettre amoureuse que Servilie sa sœur, écrivait à César, qui, l'ayant séduite, lui avait inspiré la passion la plus violente. Il la rejette à César, en lui disant : « Tiens, ivrogne ; » et il poursuit son discours.

XXIX. En général, Caton ne fut pas heureux du côté des femmes qui lui appartenaient. Cette Servilie fut fort décriée pour son commerce avec César. Son autre sœur, qui portait le même nom, eut encore une plus mauvaise réputation : mariée à Lucullus, un des Romains les plus célèbres de son

temps, et dont elle avait eu un fils, elle le força, par ses débauches, de la répudier; mais ce qu'il y eut de plus humiliant pour Caton, c'est que sa femme Attilia ne fut pas elle-même exempte de corruption, et qu'après en avoir eu deux enfants, il fut obligé de la chasser à cause de sa mauvaise conduite. Il épousa depuis Marcia, fille de Philippe, qui passa pour une femme honnête et eut une grande réputation. Mais dans cette partie de la vie de Caton, comme dans le nœud d'une tragédie, il y a toujours quelque chose de difficile et de problématique. Voici ce qu'en raconte l'historien Thraséas, sur la garantie de Munatius, intime ami de Caton, et qui passait avec lui sa vie. Caton avait une foule d'amis et d'admirateurs, entre lesquels on en distinguait quelques-uns qui faisaient éclater d'une manière plus marquée, leurs sentiments pour lui. De ce nombre était Quintus Hortensius, homme de bien et d'une très-grande considération, qui, désirant avec ardeur d'être non-seulement l'ami et le compagnon assidu de Caton, mais encore son allié, et de mêler, de quelque manière que ce fût, sa maison et sa race avec celles d'un homme si vertueux, lui demanda en mariage sa fille Porcia, déjà mariée à Bibulus, dont elle avait eu deux enfants. Hortensius la regardait comme un excellent fonds dont il désirait d'avoir des fruits. Il avoua que, dans l'opinion des hommes, cette proposition devait paraître extraordinaire; mais qu'à consulter la nature, il était aussi honnête qu'utile à la république qu'une femme belle, qui était à la fleur de l'âge, ne restât pas inutile en laissant passer l'âge d'avoir des enfants, et qu'elle ne fût pas non plus à charge à son mari, et ne l'appauvrît pas en lui donnant plus d'enfants qu'il ne voulait en avoir; qu'en communiquant ainsi les femmes aux citoyens honnêtes, la vertu se multiplierait et deviendrait commune dans les familles; que par le moyen de ces alliances, la ville se fondrait, pour ainsi dire, en un seul corps. « Si Bibulus, ajouta-t-il, veut absolument conserver sa « femme, je la lui rendrai dès qu'elle sera devenue mère, et « que par cette communauté d'enfants je me serai plus étroi-

« tement uni à Caton et à Bibulus. » Caton lui répondit qu'il avait beaucoup d'attachement pour lui et prisait fort son alliance; mais qu'il trouvait étrange qu'il voulût épouser sa fille, déjà mariée à un autre. Alors Hortensius, changeant de langage, ne craignit pas de demander ouvertement à Caton, sa femme Marcia, qui était encore en âge d'avoir des enfants, et en avait donné suffisamment à Caton. On ne peut pas dire qu'il fit cette seconde proposition parce qu'il crut que Caton n'aimait point sa femme; car sa grossesse actuelle était une preuve de son amour pour elle. Caton voyant la passion d'Hortensius, et son désir extrême d'avoir Marcia pour femme, ne refusa pas de la lui céder; mais il voulut avoir le consentement du père de Marcia. Philippe, qu'il alla consulter, et qui vit que Caton avait donné son consentement, ne refusa pas le sien; mais il ne voulut marier sa fille qu'en présence de Caton, et il exigea qu'il signât le contrat. Cet événement est bien postérieur à l'époque de la vie de Caton où je suis maintenant; mais, comme je parlais des femmes de Caton, j'ai cru devoir prévenir l'ordre des temps.

XXX. César, voyant Lentulus et les autres conjurés punis du dernier supplice; craignit les imputations qu'on avait avancées contre lui dans le sénat; et, pour en éviter l'effet, il se mit sous la sauve-garde du peuple et attira à lui tous les membres vicieux et corrompus de la république, dont il se servit pour mettre le trouble partout. Caton, qui redouta son ascendant sur cette populace indigente, toujours prête à s'ameuter, persuada au sénat de la mettre dans ses intérêts, en lui faisant une distribution de blé, qui ne monta par an qu'à douze cent cinquante talents. Cette largesse, dictée par l'humanité, prévint les troubles dont la ville était menacée; mais bientôt Métellus, étant entré dans l'exercice de son tribunat, forma des assemblées séditieuses et proposa une loi qui rappelait sur-le-champ Pompée en Italie, avec ses troupes, pour garder et protéger Rome, que les complots de Catilina jetaient dans le plus grand danger. Ce n'était qu'un prétexte spécieux;

l'intention et le but de la loi étaient de mettre Pompée à la tête des affaires et de l'investir d'une autorité absolue. Le sénat s'assembla; et Caton, au lieu de tomber sur Métellus avec sa violence ordinaire, lui fit des représentations douces et modérées; il descendit même jusqu'aux prières, loua la maison des Métellus, comme une de celles qui s'étaient toujours déclarées pour l'aristocratie. Métellus, dont cette modération n'avait fait qu'accroître l'audace, en prend droit de mépriser Caton, comme un homme que la peur faisait céder; il se permet les menaces les plus insolentes, les discours les plus audacieux, et déclare qu'il fera, malgré le sénat, tout ce qu'il avait résolu. Alors Caton, changeant de contenance, de ton et de langage, parle à Métellus avec beaucoup d'aigreur, et finit par protester que, tant qu'il vivrait, Pompée n'entrerait pas en armes dans Rome. Le sénat jugea que ni Caton ni Métellus ne se possédaient et qu'ils ne faisaient point usage de leur raison. Métellus se conduisait en homme furieux, que l'excès de sa méchanceté portait à tout brouiller et à tout perdre; et Caton se laissait entraîner trop loin, par cet enthousiasme de vertu qui l'armait toujours pour la défense de la justice et de l'honnêteté.

XXXI. Le jour que le peuple devait donner ses suffrages sur cette loi, Métellus assembla sur la place ses esclaves, avec une troupe d'étrangers et de gladiateurs en armes, qu'il rangea comme en bataille. Il était soutenu par une grande partie du peuple, à qui l'espoir d'un changement faisait désirer le retour de Pompée. Enfin César, alors préteur, l'appuyait de tout son crédit. Caton avait pour lui les premiers d'entre les citoyens, qui partageaient toute son indignation, mais qui étaient, comme lui, plus exposés au danger, qu'ils ne pouvaient l'aider à le repousser. Toute sa maison était dans la crainte et dans l'abattement; quelques-uns de ses amis passèrent la nuit auprès de lui sans prendre de nourriture, incertains du parti qu'ils devaient lui conseiller; sa femme et ses sœurs, en proie aux plus vives inquiétudes, fondaient en

larmes. Pour lui, inaccessible à la crainte, il leur parlait à tous avec fermeté et les consolait. Il soupa à son ordinaire, dormit profondément jusqu'au matin, que Minucius Thermus, l'un de ses collègues au tribunat, vint le réveiller. Ils se rendirent à la place, accompagnés de très-peu de monde, et trouvèrent en chemin plusieurs personnes qui venaient au-devant d'eux, pour les avertir de se tenir sur leurs gardes.

XXXII. En arrivant sur la place, Caton s'arrêta, et, voyant le temple de Castor et de Pollux environné de gens armés, les degrés occupés par des gladiateurs, et, sur le haut du temple, Métellus assis auprès de César, il se tourna vers ses amis et leur dit : « O l'homme audacieux et lâche, qui, contre un « homme nu et sans armes, a rassemblé tant de gens armés ! » En même temps il s'avança d'un pas ferme avec Thermus. Ceux qui gardaient les degrés lui ouvrent le passage, mais ils le refusent à tous ceux qui le suivaient ; et ce n'est qu'avec peine que Caton, tirant Thermus par la main, le fait passer avec lui. Il va s'asseoir entre Métellus et César, pour les empêcher de se parler bas ; ce qui les embarrassa tous deux. Les gens honnêtes, pleins d'admiration pour la fermeté, le courage et l'audace de Caton, s'approchent en lui criant de ne rien craindre et s'exhortent les uns les autres à tenir ferme, à rester bien unis et à ne pas abandonner la liberté, ni celui qui combat pour elle. Alors un greffier ayant pris la loi pour en faire lecture, Caton l'en empêcha ; Métellus la prit des mains du greffier et se mit à la lire ; mais Caton la lui arracha. Métellus, qui la savait par cœur, voulut la réciter, Thermus lui mit la main sur la bouche et l'empêcha de parler. Enfin Métellus, voyant l'obstination de ces deux hommes à lui résister, et s'apercevant que le peuple commençait à céder, emploie des moyens plus décisifs ; il ordonne aux satellites qui étaient en armes autour du temple d'accourir à grands cris, afin de répandre partout la terreur. Cet ordre est exécuté, et le peuple se disperse ; Caton demeure seul immobile au milieu d'une grêle de pierres et de bâtons qu'on faisait pleuvoir sur lui d'en

haut. Muréna, celui que Caton avait accusé d'avoir acheté les suffrages pour le consulat, ne l'abandonne pas dans ce danger ; il le couvre de sa robe, crie à ceux qui lui jettent des pierres de s'arrêter ; et, à force de représentations et de prières, il parvient à l'entraîner hors de la place, le tenant toujours entre ses bras, et le fait entrer dans le temple de Castor et de Pollux.

XXXIII. Métellus, voyant la tribune déserte et la place abandonnée par ses adversaires, ne doute plus du succès : il fait retirer ses gens armés, et, s'avançant d'un air modeste, il propose au peuple d'autoriser la loi. Mais les défenseurs de Caton, revenus de leur effroi, accourent sur la place en jetant de grands cris qui annoncent leur confiance. A cette vue, le trouble et la frayeur s'emparent de Métellus et de ses partisans : persuadés que ceux du parti contraire ne montrent tant d'audace que parce qu'ils ont trouvé des armes, ils prennent eux-mêmes la fuite, sans qu'il en reste un seul sur la place. Caton, les voyant tous dispersés, revient à la tribune ; il donne des louanges au peuple, l'encourage et lui persuade de se ranger de son côté et de prendre avec lui tous les moyens d'opprimer Métellus. Le sénat s'assemble à l'instant, ordonne de secourir Caton et de s'opposer à une loi qui excitait la sédition dans Rome et allait causer une guerre civile. Métellus montrait toujours la même opiniâtreté et la même audace ; mais, s'apercevant que la fermeté de Caton en impose à ses partisans, qui croient impossible de le vaincre, il court précipitamment sur la place, assemble le peuple, fait son possible pour exciter contre Caton la haine publique, en disant qu'il veut fuir la tyrannie de cet homme et ne prendre aucune part à cette conspiration de Caton contre Pompée, dont la ville ne tarderait pas à se repentir, quand elle aurait rejeté ce grand homme. Métellus, au sortir de l'assemblée, part pour l'Asie et va rendre compte à Pompée de ce qui venait de se passer. Caton s'attira la plus grande estime pour avoir ainsi délivré Rome du pesant fardeau du tribunat de Métellus et détruit, en quel-

que sorte, dans sa personne, la puissance même de Pompée. Il se fit encore plus d'honneur en s'opposant au dessein qu'avait le sénat de noter Métellus d'infamie, et en obtenant par ses prières qu'on lui épargnât cet affront. Le peuple lui sut gré de traiter un ennemi avec tant de modération et d'humanité; de se contenter de l'avoir abattu par la force, sans vouloir encore lui insulter et le fouler aux pieds. Les gens sages jugèrent qu'il avait agi avec autant de prudence que d'utilité pour la république, en évitant d'irriter Pompée et de le pousser à bout.

. XXXIV. Ce fut vers ce temps-là que Lucullus, revenant d'Asie, où Pompée semblait lui avoir enlevé toute la gloire de ses exploits, en l'empêchant de les terminer, se vit en danger d'être privé du triomphe. Caïus Memmius le chargea devant le peuple, de plusieurs chefs d'accusation, moins par un sentiment de haine personnelle, que pour faire sa cour à Pompée. Mais Caton, excité à la fois et par son intérêt pour Lucullus, qui avait épousé sa sœur Servilie, et par l'injustice de cette opposi.ion, résista fortement à Memmius et se vit lui-même en butte aux calomnies et aux accusations ; mais, bravant toutes les imputations de ses ennemis, qui lui reprochaient d'avoir abusé tyranniquement du pouvoir de sa charge, il l'emporta sur Memmius, qu'il obligea de sortir de la lice et de se désister de ses accusations. Lucullus, après avoir obtenu l'honneur du triomphe, s'attacha plus que jamais à Caton, dont l'amitié lui parut le boulevard le plus assuré contre la puissance de Pompée. Celui-ci cependant revenait de ses expéditions, couvert de gloire ; et persuadé, après la réception brillante qu'il avait reçue et l'affection qu'on lui avait témoignée partout, que ses concitoyens ne pouvaient lui rien refuser, il envoya devant lui quelques personnes pour demander au sénat de différer jusqu'à son arrivée les comices consulaires, afin qu'il pût y assister et favoriser la poursuite de Pison. La plupart des sénateurs étaient disposés à le lui accorder ; mais Caton s'y opposa, non qu'il crût que ce délai fût d'une grande consé-

quence ; mais il voulait, en arrêtant cette première tentative, ruiner les espérances de Pompée. Et son opinion changea tellement les dispositions du sénat, que la demande fut rejetée.

XXXV. Ce refus affecta vivement Pompée, qui, sentant bien que, s'il n'avait Caton pour ami, il le trouverait souvent sur son chemin, manda auprès de lui Munatius, l'intime ami de Caton, et le pria de lui demander ses deux nièces, qui étaient en âge d'être mariées, l'aînée pour lui-même et la seconde pour son fils. Suivant d'autres, ce ne fut pas ses nièces, mais ses propres filles, qu'il lui fit demander. Munatius en ayant fait la proposition à Caton, à sa femme et à ses sœurs, celles-ci, ne considérant que la grandeur et la dignité de Pompée, étaient ravies de cette alliance ; mais Caton, sans prendre un moment de réflexion, frappé tout à coup des motifs de Pompée : « Allez, « dit-il à Munatius, allez promptement retrouver Pompée et « dites-lui que ce n'est point par les femmes qu'on peut « prendre Caton ; que je mets d'ailleurs un grand prix à son « amitié, et que, tant qu'il ne fera rien que de juste, il trou« vera en moi un attachement plus solide que toutes les al« liances. Mais je ne donnerai jamais à la gloire de Pompée des « otages contre ma patrie. » Les femmes furent mécontentes de ce refus; et ses amis mêmes blâmèrent la hauteur et l'incivilité de sa réponse. Mais bientôt après, Pompée, pour procurer le consulat à un de ses amis, fit distribuer de l'argent dans les tribus, et l'on ignora si peu cette corruption, que l'argent fut compté dans ses jardins mêmes. « Eh bien ! dit alors Caton à « sa femme et à ses sœurs, voilà des actions dont il m'aurait « fallu partager l'infamie, si je m'étais allié avec Pompée. » Elles convinrent qu'il avait été plus sage qu'elles, en refusant cette alliance. Mais, à en juger par l'événement, Caton, ne l'acceptant pas, commit une très-grande faute : il obligea Pompée de se tourner du côté de César et de faire un mariage qui, en réunissant la puissance de Pompée à celle de César, manqua de renverser l'empire même et perdit au moins la république. Ce malheur ne serait peut-être jamais arrivé, si Caton,

pour avoir trop craint des fautes légères de la part de Pompée, ne lui en eût pas laissé faire de plus considérables, en souffrant qu'il fortifiât la puissance de César, mais cela n'eut lieu que longtemps après.

XXXVI. Cependant il s'éleva une vive dispute entre Lucullus et Pompée, sur les ordonnances qu'ils avaient rendues dans le Pont; chacun voulait que les siennes prévalussent. Caton, qui vit l'injustice manifeste qu'on faisait à Lucullus, prit sa défense; et Pompée, ayant succombé dans le sénat, proposa, pour mettre le peuple dans son parti, de faire aux soldats une distribution de terres. Caton s'opposa encore à cette loi et la fit rejeter. Alors Pompée s'unit à Clodius, le plus audacieux de tous les démagogues, et forma avec César une liaison dont Caton fournit lui-même le prétexte. César, qui arrivait de son gouvernement d'Espagne, voulait briguer en même temps le consulat et solliciter le triomphe; mais, arrêté par une loi, qui obligeait les contendants aux charges d'être présents pour les solliciter, et ceux qui aspiraient au triomphe, de rester hors de la ville, il demandait au sénat de pouvoir briguer le consulat par ses amis. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder; mais Caton s'y opposa; et, voyant que, pour faire plaisir à César, on finirait par y consentir, il parla tout le reste du jour et empêcha le sénat de rien conclure. César donc, abandonnant le triomphe, entra dans Rome, rechercha l'amitié de Pompée et poursuivit le consulat. A peine il l'eut obtenu, qu'il donna sa fille Julie en mariage à Pompée; et tous deux ayant formé une ligue contre la république, l'un proposa des lois pour distribuer des terres aux citoyens pauvres, et l'autre se présenta pour appuyer ces lois. Lucullus et Cicéron, s'étant joints à Bibulus, l'autre consul, en arrêtaient la promulgation; Caton de son côté y opposait une plus grande résistance, parce que l'alliance de César et de Pompée lui était déjà suspecte: persuadé que leur ligue n'avait aucun motif honnête, ce n'était pas, disait-il, la distribution des terres qu'il redoutait, mais la récompense qu'en deman-

deraient ceux qui, par ces largesses, flattaient et amorçaient le peuple. Le sénat pensait comme lui, et plusieurs autres citoyens honnêtes, indignés de l'étrange conduite de César, se joignirent à Caton ; ils voyaient que les propositions faites par les plus insolents et les plus séditieux des tribuns, dans la vue de plaire au peuple, César les appuyait de tout le pouvoir consulaire et s'insinuait ainsi, avec autant de honte que de bassesses, dans les bonnes grâces de la multitude.

XXXVII. César donc et Pompée, redoutant de si puissants adversaires, eurent recours à la force ; et d'abord ils firent insulter le consul Bibulus : lorsqu'il se rendait à la place publique, on lui jeta un panier de fumier sur la tête ; ensuite la populace, s'étant jetée sur ses licteurs, mit leurs faisceaux en pièces ; on fit pleuvoir enfin dans la place une grêle de pierres et de traits, qui blessèrent plusieurs personnes et obligèrent tous les autres de prendre la fuite. Caton se retira le dernier ; il marchait lentement, tournait souvent la tête et maudissait de pareils citoyens. César et Pompée, non contents d'avoir fait passer la loi, y ajoutèrent que le sénat la confirmerait ; qu'il jurerait de la maintenir et de la défendre, malgré les oppositions qu'on pourrait y former, si l'on voulait s'y opposer. Ils décernaient en même temps de très-grandes peines contre ceux qui refuseraient le serment. Ils jurèrent tous par nécessité, se souvenant de ce qui était arrivé à l'ancien Métellus, qui, n'ayant pas voulu faire le serment pour une loi semblable, fut banni de l'Italie, sans que le peuple fît rien pour l'empêcher. La femme et les sœurs de Caton, les larmes aux yeux, le conjuraient de céder et de prêter le serment qu'on exigeait ; ses parents et ses amis, lui faisaient aussi les plus vives instances ; mais ce fut surtout l'orateur Cicéron qui, par ses insinuations et ses conseils, lui persuada de jurer : il lui représenta qu'il n'était peut-être pas aussi conforme à la justice qu'il le croyait, de s'opposer seul à ce qui avait été généralement résolu ; mais que de s'exposer à un péril évident pour changer ce qui était déjà fait et tenter une chose impossible,

ce serait une folie, ou plutôt une fureur. « Le dernier des « maux, ajouta Cicéron, est d'abandonner, de livrer à la dis- « crétion d'hommes pervers, une ville pour laquelle vous « avez tout fait, et de laisser croire par là que vous êtes bien « aise de n'avoir plus de combats à soutenir pour sa défense. « Si Caton n'a pas besoin de Rome, Rome a besoin de Caton ; « tous ses amis en ont besoin; moi le premier, qui suis en « butte aux traits de Clodius et qui le vois marcher ouverte- « ment contre moi, armé de toute la puissance de son tribu- « nat. » Caton, dit-on, amolli par ces discours et par les prières dont on les appuyait, soit chez lui, soit sur la place publique, se laissa forcer avec bien de la peine à aller faire ce serment; et, à l'exception de Favonius, un de ses intimes amis, il s'y présenta le dernier.

XXXVIII. Enflé de cette victoire, César proposa une nouvelle loi pour partager aux citoyens pauvres et indigents presque toutes les terres de la Campanie. Caton seul osa s'opposer à cette loi ; et César, l'ayant fait saisir par ses licteurs, le traîna de la tribune dans la prison, sans que Caton diminuât rien de sa liberté : au contraire, en marchant, il ne cessait de parler contre la loi, et il exhortait le peuple à réprimer des hommes qui gouvernaient si mal. Le sénat le suivait, avec un air consterné; et la plus saine partie du peuple témoignait assez, par son silence, sa douleur et son indignation. César, qui s'aperçut de ce mécontentement, s'obstina néanmoins à le faire conduire en prison, dans l'espérance que Caton en appellerait au peuple et aurait recours aux prières. Mais quand il fut assuré que Caton n'en ferait rien, alors, vaincu par la honte et par l'indignité de son action, il envoya secrètement un des tribuns, pour tirer Caton des mains des licteurs. Tout ce qu'ils gagnèrent par ces lois et par ces largesses, ce fut de faire décréter à César par le peuple, qu'ils avaient mis dans leurs intérêts, le gouvernement pour cinq ans des deux Illyries et de toute la Gaule, avec quatre légions, quoique Caton ne cessât de leur prédire que par leurs décrets ils établissaient

eux-mêmes la tyrannie dans la forteresse. On fit aussi, au mépris des lois, passer Publius Clodius, de la famille patricienne à laquelle il appartenait, dans une famille plébéienne; et il fut porté au tribunat, sur la promesse qu'il leur fit de se conduire en tout à leur gré, ne demandant pour cela d'autre récompense que le bannissement de Cicéron. Ils parvinrent encore à faire désigner consul, pour l'année suivante, Calpurnius Pison, beau-père de César, et Aulus Gabinius, homme tout dévoué à Pompée, comme l'assurent ceux qui ont connu sa vie et ses mœurs.

XXXIX. Parvenus ainsi à se rendre maîtres des affaires, dominant dans la ville par l'affection des uns et par la crainte des autres, Pompée et César n'en redoutaient pas moins Caton; ils ne pouvaient se dissimuler qu'ils n'avaient jamais eu l'avantage sur lui qu'avec beaucoup de difficultés et de peines: ce succès même était honteux, par le reproche humiliant qu'on pouvait leur faire de n'y être parvenus qu'à force ouverte; d'ailleurs Clodius ne se flattait pas de chasser Cicéron de Rome, tant que Caton y serait. Tout occupé de son projet, il fut à peine entré en charge, qu'il envoya chercher Caton et lui dit que, le regardant comme celui des Romains dont la conduite était la plus pure, il voulait lui prouver qu'il avait réellement de lui cette opinion. « Bien des gens, continua-t-il, me « demandent avec les plus vives instances de les envoyer com- « mander en Cypre; mais je vous crois seul digne de ce gou- « vernement, et je me fais un plaisir de vous y nommer. » Caton se récria que cette proposition était un piége et une injure, plutôt qu'une grâce. « Eh bien ! reprit Clodius d'un ton fier et « méprisant, puisque vous ne voulez pas y aller de gré, vous « irez de force. » Il se rendit aussitôt à l'assemblée du peuple et y fit passer le décret qui envoyait Caton en Cypre. A son départ, il ne lui donna ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics; mais seulement deux greffiers, dont l'un était un voleur et un scélérat, et l'autre un client de Clodius. Et comme si c'eût été une chose aisée que de chasser de Cypre le roi Pto-

lémée, il y fit joindre la commission de ramener dans Byzance ceux qui en avaient été bannis ; il voulait le retenir hors de Rome le plus longtemps qu'il pourrait, ou du moins pendant tout son tribunat. Réduit à la nécessité d'obéir, Caton exhorta Cicéron, déjà poursuivi par Clodius, à prévenir une sédition ou une guerre civile qui remplirait Rome de meurtres, et à s'absenter pour un temps, afin d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie.

XL. Caton, en attendant le jour de son départ, envoya devant lui en Cypre un de ses amis, nommé Canidius, pour engager Ptolémée à se retirer de cette île sans combat, et lui représenter qu'il ne manquerait jamais ni de richesses ni d'honneurs ; que le peuple romain lui conférerait la grande-prêtrise de Vénus à Paphos. Pour lui, il s'arrêta à Rhodes pour y faire ses préparatifs et attendre la réponse de ce prince. Dans ce même temps, Ptolémée, roi d'Égypte, irrité d'un différend qu'il avait eu avec ses sujets, partit d'Alexandrie pour Rome, dans l'espérance que César et Pompée le ramèneraient en Égypte avec une puissante armée. Mais, désirant de voir Caton, il députa vers lui un de ses officiers, ne doutant pas que dès que Caton le saurait à Rhodes, il ne vînt lui faire visite. Lorsque son messager arriva, Caton était par hasard dans sa garde-robe et il répondit que si Ptolémée avait affaire à lui, il pouvait venir le trouver. Quand le roi entra, Caton n'alla pas au-devant de lui ; il ne se leva pas de son siége, et, après l'avoir salué comme un simple particulier, il le fit asseoir : cet accueil troubla Ptolémée, qui fut étonné de trouver, sous un extérieur si simple et si populaire, tant de sécheresse et de fierté dans les manières. Mais quand il eut commencé à l'entretenir de ses affaires, il l'entendit parler avec autant de bon sens que de franchise. Caton blâma la démarche qu'il voulait faire ; il lui représenta quelle vie heureuse et tranquille il abandonnait, pour aller se mettre à Rome dans un véritable esclavage, s'exposer à des peines sans nombre, se livrer à la corruption et à l'avarice des hommes puissants de Rome, que

l'Égypte tout entière, fût-elle convertie en or, pourrait à peine assouvir. Il lui conseilla de retourner dans son royaume et de se réconcilier avec ses sujets ; il lui offrit même de l'accompagner et d'aller ménager avec lui ce raccommodement. Ce prince, rappelé, par ces remontrances, comme d'un état de délire ou de fureur, au bon sens et à la raison, frappé de la sagesse de Caton et de la vérité de ses conseils, était tout disposé à les suivre. Mais, entraîné par ses amis, il se rendit à Rome, où, la première fois qu'il se présenta à la porte d'un des magistrats, il eut bien à gémir d'avoir préféré un si mauvais conseil ; et il reconnut le tort qu'il avait eu de rejeter, non l'avis d'un homme sage, mais l'oracle même d'un dieu.

XLI. Cependant Ptolémée, roi de Cypre, par un bonheur que Caton ne pouvait espérer, prit du poison et se donna la mort. Comme il laissait des trésors immenses, Caton, qui voulait aller lui-même à Byzance, envoya en Cypre Brutus, fils de sa sœur, parce qu'il ne se fiait pas trop à Canidius. Après avoir remis les bannis en grâce avec les Byzantins et rétabli la concorde dans la ville, il revint en Cypre. Il y trouva des richesses prodigieuses et vraiment royales, en vaisselle d'or et d'argent, en tables précieuses, en pierreries, en étoffes de pourpre, qu'il fallut vendre, pour en retirer de l'argent. Jaloux de tout faire avec la dernière exactitude et de porter ces effets à leur plus haute valeur, Caton assista lui-même à la vente et tint compte de tout jusqu'à la plus petite somme ; car il ne s'en tint pas aux formes ordinaires des encans : suspectant également les officiers, les crieurs, les enchérisseurs et jusqu'à ses amis, il parlait en particulier à ceux qui mettaient les enchères et les forçait de les porter plus haut ; par ce moyen tout fut vendu à sa juste valeur.

XLII. Tous les amis de Caton furent très-offensés de sa méfiance ; surtout Munatius, qui vivait avec lui dans la plus grande intimité, et dont le ressentiment, presque implacable, fut porté si loin, que lorsque dans la suite César écrivit contre Caton, les détails que Munatius fournit sur cette vente firent

la partie la plus amère de cette satire. Au reste, Munatius avoue que sa colère venait moins de cette méfiance que du peu d'égard que lui témoignait Caton et de la jalousie qu'il avait conçue lui-même contre Canidius. Il publia un écrit dans lequel il se plaignait de Caton, et c'est celui que Thraséas a principalement suivi dans son histoire. Munatius y dit qu'arrivé le dernier en Cypre, on lui donna un logement que tout le monde avait dédaigné; que, s'étant présenté à la porte de Caton, on lui en refusa l'entrée, parce qu'il faisait emballer quelques meubles avec Canidius ; que s'en étant plaint sans aigreur, il reçut une réponse qui n'était rien moins que modérée. « Selon « le sentiment de Théophraste, lui dit Caton, une grande « amitié produit souvent une grande haine. Vous-même, « parce que vous m'aimez beaucoup et que vous ne croyez pas « que j'aie pour vous les égards convenables, vous êtes fâché « contre moi ; mais j'emploie Canidius plutôt que les au- « tres, parce qu'il a beaucoup d'expérience et de fidélité, « et qu'arrivé ici des premiers, il a toujours conservé ses « mains pures. »

XLIII. Il paraît que Caton fit confidence à Canidius de l'entretien qu'il avait eu tête à tête avec Munatius, qui, en ayant été instruit, n'alla plus souper chez Caton et ne se rendit pas même au conseil lorsqu'il y était appelé, Caton le menaça de le traiter en homme désobéissant et de faire prendre chez lui des gages [1] ; Munatius n'en tint aucun compte et repartit pour Rome, où il conserva longtemps son ressentiment. Mais, après une conversation qu'eut avec lui Marcia, qui était encore dans la maison de Caton, il fut prié à souper avec elle chez Barca. Caton s'y rendit un peu tard ; et, comme tout le monde était déjà placé, il demanda où il se mettrait : « Où vous voudrez, »

[1] Lorsqu'on envoyait un licteur à un sénateur, ou à un magistrat, pour lui porter l'ordre de se trouver au sénat ou au conseil, s'il refusait de s'y rendre, on faisait emporter de chez lui quelque meuble, qui était comme un témoin de sa désobéissance; et on appelait cela prendre des gages, *pignora capere*. *Voy.* la première *Philippique* de Cicéron, c. v, et son troisième livre *de l'Orateur*, c. I.

lui répondit Barca. Il regarda de tous côtés, et dit qu'il se placerait auprès de Munatius. Ayant fait le tour de la table, il alla se mettre auprès de lui et ne lui donna pas d'autre marque d'amitié pendant tout le souper. Mais, peu de jours après, à la prière de Marcia, Caton lui écrivit qu'il voulait lui parler. Munatius, s'étant rendu chez lui dès le matin, fut retenu par Marcia jusqu'à ce que toutes les personnes qui étaient chez Caton fussent sorties. Caton, en entrant dans la chambre de Marcia, se jette au cou de Munatius, l'embrasse tendrement et lui donne tous les témoignages d'une amitié véritable. Je me suis attaché à rapporter en détail toutes ces particularités, parce qu'elles ne servent pas moins à faire connaître le caractère et les mœurs des hommes dont j'écris la Vie, que les actions les plus importantes qu'ils ont faites en public.

XLIV. Caton avait retiré, de la vente faite en Cypre, près de sept mille talents [1]; et comme il craignait les dangers d'une longue navigation, il fit faire plusieurs petites caisses, qui contenaient chacune deux talents cinq cents drachmes [2]. Il fit attacher à chaque caisse une longue corde, au bout de laquelle on mit une grande pièce de liége, afin que, si le vaisseau venait à se briser, les pièces de liége indiquassent l'endroit où les caisses seraient tombées. Tout cet argent, à peu de choses près, arriva heureusement à Rome. Caton avait écrit avec soin, dans un double registre, tout ce qu'il avait reçu et dépensé dans ce voyage; mais il ne conserva ni l'un ni l'autre. L'un était entre les mains de Phylargire, son affranchi, qui, s'étant embarqué au port de Cenchrée, fit naufrage et perdit le registre avec tous les ballots. Caton porta l'autre jusqu'à Corcyre, où il fit tendre ses tentes sur la place publique. La nuit, les matelots ayant allumé un grand feu, parce qu'il faisait un froid piquant, le feu prit aux tentes, qui furent brûlées avec le registre. Il est vrai que les officiers du roi de Cypre, qui de son vivant avaient la garde de ses richesses, étaient présents;

[1] Environ trente-trois millions de notre monnaie.

[2] Environ dix mille quatre cent cinquante livres.

et pouvaient fermer la bouche à ceux de ses ennemis qui auraient voulu le calomnier; mais Caton n'en fut pas moins sensible à cette perte; car, dans la confection de ces registres, il n'avait pas eu seulement en vue de prouver sa fidélité, il voulait surtout avoir la gloire de donner aux autres l'exemple de la plus sévère exactitude; et la fortune lui envia cette gloire.

XLV. Dès qu'on sut à Rome qu'il approchait avec ses vaisseaux, tous les magistrats, les prêtres, le sénat en corps et la plus grande partie du peuple allèrent au-devant de lui le long du Tibre, dont les deux rives furent couvertes d'une foule immense; et sa flotte, en remontant ainsi la rivière au milieu de cette multitude innombrable de spectateurs, offrait l'image du plus superbe triomphe. Mais il montra dans cette occasion une fierté déplacée : au lieu de descendre et de faire arrêter son vaisseau à l'endroit même où il rencontra les consuls et les préteurs, il continua de voguer sur la galère royale à six rangs de rames et ne s'arrêta que lorsqu'il fut entré dans le port avec sa flotte. Quand le peuple vit porter à travers la place publique ces sommes immenses d'or et d'argent, il ne pouvait revenir de sa surprise : le sénat, s'étant assemblé, combla Caton d'éloges, et lui décerna une préture extraordinaire, avec le privilége d'assister aux jeux vêtu d'une robe bordée de pourpre. Caton refusa ces honneurs et demanda seulement au sénat la liberté de Nicias, intendant du feu roi Ptolémée, dont il attesta les soins et la fidélité. Philippe, père de Marcia, était alors consul, et toute la dignité, toute la puissance consulaire rejaillirent en quelque sorte sur Caton; car l'autre consul ne le respectait pas moins pour sa vertu, que Philippe son beau-père ne l'honorait pour son alliance avec lui.

XLVI. Cependant Cicéron était revenu de l'exil auquel Clodius l'avait fait condamner; et, comme il jouissait d'un grand crédit, il arracha du Capitole, en l'absence de Clodius, les tables que ce tribun y avait attachées, et qui contenaient tout ce qui s'était passé pendant son tribunat. Le sénat s'étant as-

semblé, Clodius y dénonça Cicéron, qui répondit que Clodius ayant été nommé tribun contre les lois, tout ce qu'il avait fait ou écrit pendant l'exercice de sa charge était nul et devait être cassé. Mais Caton s'étant levé l'interrompit, et, prenant la parole, il convint que Clodius, durant son tribunat, n'avait rien fait de sain ni de bon ; « Mais, ajouta-t-il, si l'on annule « tous les actes qu'il a faits comme tribun, on cassera aussi « tout ce que j'ai fait en Cypre ; et ma commission, émanée « d'un tribun créé contre les lois, deviendra illégale. La no- « mination de Clodius n'a pas été une infraction aux lois, « puisqu'elles l'autorisaient à passer d'une famille patricienne « dans une maison plébéienne : si, comme bien d'autres tri- « buns, il a prévariqué dans l'exercice de sa charge, il faut « punir ses injustices et ne pas les faire retomber sur la « charge même, qui n'a que trop souffert de ses infractions « aux lois. » Cicéron, irrité de ce discours, conserva long-temps du ressentiment contre Caton, qu'il ne regarda plus comme son ami ; mais enfin ils se réconcilièrent.

XLVII. Crassus et Pompée, étant allés trouver César, qui avait repassé les Alpes, convinrent avec lui qu'ils demanderaient un second consulat pour l'année suivante, et qu'à peine entrés en charge, ils feraient décerner à César la prolongation, pour cinq autres années, de son gouvernement des Gaules ; et à eux-mêmes les plus belles provinces, avec de puissantes armées et des fonds pour les entretenir. Cet accord fut une véritable conspiration, dont le but était de partager entre eux l'empire et de ruiner la république. Plusieurs citoyens honnêtes se préparaient à demander le consulat ; mais, quand ils virent Crassus et Pompée au nombre des candidats, ils cessèrent leur poursuite, à l'exception de Lucius Domitius, mari de Porcia, sœur de Caton, qui lui persuada de ne pas se retirer et de n'avoir pas l'air de fuir un combat où il s'agissait moins du consulat que de la liberté de Rome. On commençait même à dire, dans la plus saine partie du peuple, qu'on ne devait pas souffrir que César et Pompée, en réunissant ainsi leur

puissance, rendissent trop pesante l'autorité du consulat, et qu'il fallait l'ôter à l'un des deux. Tous ceux qui étaient de cet avis, s'étant déclarés pour Domitius, l'encouragèrent vivement à poursuivre sa demande, en l'assurant que la plupart des citoyens que la crainte forçait au silence lui donneraient leur suffrage. Pompée et Crassus, qui le craignirent, dressèrent une embuscade à Domitius, lorsqu'il descendait avant le jour au champ de Mars, précédé de flambeaux. Le premier esclave qui marchait devant lui pour l'éclairer reçut une blessure, dont il mourut ; la plupart des autres, ayant aussi été blessés, prirent la fuite excepté Domitius et Caton : ce dernier, quoique blessé au bras, retint son beau-frère, l'exhorta à tenir ferme et à ne pas abandonner, tant qu'il leur resterait un souffle de vie, la défense de la liberté contre des tyrans qui, en s'élevant au consulat par de si grandes injustices, montraient assez quel usage ils feraient de leur puissance ; mais enfin Domitius, n'osant braver plus longtemps un péril si évident, s'enfuit dans sa maison.

XLVIII. Pompée et Crassus furent donc nommés consuls; mais Caton, loin de perdre courage, se présenta pour la préture, afin que, n'étant plus simple particulier, il eût dans cette charge comme une forteresse d'où il combattrait toujours contre eux et leur résisterait avec plus d'avantage. Les consuls, qui craignirent les suites de cette démarche, parce qu'ils sentaient bien que la préture, entre les mains de Caton, ferait tête au consulat, assemblèrent le sénat à la hâte ; et, à l'insu du plus grand nombre des sénateurs, ils firent décréter que ceux qui seraient désignés préteurs entreraient tout de suite en charge, sans attendre les délais prescrits, qui auraient laissé le temps de mettre en justice ceux de ces nouveaux magistrats qui seraient prévenus d'avoir acheté les suffrages. Ce décret assurant l'impunité aux candidats qui se seraient rendus coupables de cette corruption, ils mirent en avant pour la préture quelques-uns de leurs amis et de leurs officiers, donnèrent eux-mêmes de l'argent pour acheter les voix et

présidèrent aux élections. Mais la vertu et la réputation de Caton allaient triompher de toutes ces intrigues ; le peuple, plein de respect pour lui, croyait se déshonorer en vendant avec lâcheté, par ses suffrages, un homme que la ville eût dû acheter pour préteur. La première tribu qui fut appelée lui ayant donné sa voix, Pompée feignit d'avoir entendu tonner ; et, à la faveur de ce mensonge honteux, il rompit sur-le-champ l'assemblée ; car les Romains regardent le tonnerre comme un funeste présage et ne ratifient jamais rien quand il paraît quelque signe céleste. Dans la suite, Crassus et Pompée ayant répandu beaucoup plus d'argent et chassé du champ de Mars tous les citoyens honnêtes, parvinrent, à force de violences, à faire nommer préteur Vatinius, à la place de Caton. Ceux qui avaient donné leurs suffrages d'une manière si injuste et si contraire aux lois en eurent, dit-on, tant de honte, qu'ils s'enfuirent aussitôt dans leurs maisons. Les autres s'étant réunis, et ayant témoigné toute leur indignation, un tribun du peuple, qui se trouvait là, tint sur le lieu même une assemblée du peuple ; et Caton, s'étant avancé, prédit, comme s'il eût été inspiré par quelque dieu, tous les malheurs qui allaient tomber sur la ville ; il anima les citoyens contre Crassus et Pompée, qui, disait-il, se sentant coupables des plus grands crimes, et préparant le gouvernement le plus injuste, avaient craint un préteur tel que Caton, dont la fermeté aurait réprimé leurs pernicieux desseins. Lorsque après l'assemblée il s'en retourna chez lui, il fut reconduit par une plus grande multitude de peuple que n'en avaient jamais eu ensemble tous les préteurs désignés.

XLIX. Caïus Trébonius proposa de faire un décret pour distribuer les provinces aux consuls ; il assignait à l'un l'Espagne et l'Afrique, à l'autre la Syrie et l'Égypte, avec le pouvoir d'attaquer et de soumettre, par terre et par mer, tous les peuples qu'ils voudraient. Les autres citoyens, n'espérant pas que leur résistance empêchât la loi de passer, n'y firent aucune opposition. Caton seul, étant monté à la tribune avant

qu'on prît les voix, et, ayant dit qu'il voulait parler, on eut bien de la peine à lui accorder deux heures : quand il eut employé ce temps à éclairer le peuple sur ses intérêts, à lui faire des remontrances, à prédire tout ce qui arriverait, on ne lui permit pas de continuer ; et, comme il s'obstinait à rester dans la tribune, un licteur vint l'en arracher. Il ne laissa pas de crier toujours d'en bas avec force, et de se faire écouter de bien des gens qui partageaient son indignation : le licteur, l'ayant saisi une seconde fois, l'entraîna hors de la place. Mais cet officier l'eut à peine lâché, qu'il courut de nouveau vers la tribune ; et, criant encore avec plus de force, il exhortait les citoyens à le soutenir. Il répéta plusieurs fois cette invitation, de sorte que Trébonius, ne se possédant plus, ordonne au licteur de le conduire en prison ; mais la multitude l'ayant suivi pour écouter les discours qu'il continuait de tenir en marchant, la crainte obligea Trébonius de le relâcher ; et tout le jour se passa sans rien conclure. Le lendemain les partisans des consuls, ayant intimidé une partie des citoyens et gagné les autres à prix d'argent ou par de belles promesses, employèrent la force des armes pour empêcher le tribun Aquilius de sortir du sénat, chassèrent de la place publique Caton, qui criait qu'il avait entendu le tonnerre, blessèrent plusieurs personnes dont quelques-unes moururent sur-le-champ ; et, par ces moyens odieux, ils firent passer le décret. Un grand nombre de citoyens, irrités de tant de violences, s'étant attroupés, allaient renverser les statues de Pompée ; mais Caton, qui survint, les en empêcha.

L. Quand ensuite on eut proposé la loi pour les provinces et les légions qu'on donnerait à César, Caton, au lieu de s'adresser au peuple comme auparavant, se tourna vers Pompée et lui protesta qu'il se mettait lui-même sous le joug de César : qu'il ne s'en apercevait pas maintenant ; mais que lorsqu'il commencerait à en sentir tout le poids et à en être accablé, ne pouvant plus ni le supporter, ni s'en défaire, il le ferait retomber sur la ville ; qu'il se souviendrait alors des avertisse-

ments de Caton, et serait forcé de convenir que, s'il les eût suivis, ils lui auraient été aussi utiles qu'ils étaient honnêtes et justes en soi. Il eut beau lui répéter plusieurs fois ces sages remontrances, Pompée n'y eut aucun égard et poursuivit toujours ses projets. La confiance qu'il avait en sa prospérité et en sa puissance ne lui permettait pas de croire que César pût jamais changer. Caton, élu préteur pour l'année suivante, encourut le reproche d'avoir moins ajouté à l'éclat et à la dignité de cette magistrature par la sagesse de son administration, qu'il ne l'avait flétrie en se rendant nu-pieds et sans robe au tribunal, et présidant ainsi aux procès criminels des citoyens même les plus considérables. On a dit qu'il donnait ses audiences après dîner, lorsqu'il avait bien bu ; mais c'est une fausseté. Comme il voyait le peuple tout corrompu par les largesses de ceux qui aspiraient aux charges, et la plupart en faire un métier dont ils gagnaient leur vie, il voulut déraciner de la ville cette funeste maladie : il fit rendre dans le sénat un décret par lequel ceux qu'on aurait nommés aux charges et qui ne seraient accusés par personne, étaient obligés de se présenter eux-mêmes devant les juges, et, après avoir fait serment de dire la vérité, d'y rendre compte des moyens qu'ils avaient employés pour être élus. Ce décret le rendit odieux à ceux qui sollicitaient les magistratures, et plus encore à ceux qui vendaient leurs suffrages.

LI. Un matin qu'il se rendait à son tribunal, il fut assailli par une troupe de ces mécontents, qui, le suivant avec de grands cris, l'accablaient d'injures et lui jetaient des pierres. Tout le monde s'enfuit de l'audience ; et Caton lui-même, poussé, emporté par la foule, ne put gagner le tribunal qu'avec peine. Là, il se tint debout avec un visage ferme et un air de confiance qui en eurent bientot imposé à ces mutins et apaisé le tumulte. Alors, leur ayant parlé d'une manière convenable aux circonstances, il fut écouté tranquillement et fit cesser entièrement la sédition. Les sénateurs ayant loué son courage : « Pour moi, leur dit Caton, je ne vous loue point d'avoir

« laissé votre préteur dans le danger, sans lui donner aucun « secours. » Chacun de ceux qui briguaient les charges se trouvait dans une position critique ; il n'osait, par la crainte du décret, donner de l'argent au peuple ; d'un autre côté, il craignait qu'un de ses concurrents, venant à en donner, ne le supplantât. Ils s'assemblèrent donc et convinrent entre eux de déposer chacun la somme de cent vingt-cinq mille drachmes[1] ; de faire ensuite les démarches pour les magistratures avec toute la droiture et toute la justice possibles, à condition que celui qui aurait violé la loi en achetant les suffrages perdrait la somme déposée. L'accord ainsi fait, ils choisirent Caton pour dépositaire, pour témoin et pour arbitre. Ils passèrent chez lui le contrat et lui apportèrent leur argent ; mais il refusa de le garder et se contenta de prendre des cautions. Le jour de l'élection, Caton, placé près du tribun qui présidait les comices, et observant avec soin la manière dont on donnait les suffrages, s'aperçut qu'un de ceux qui avaient signé l'accord en violait la condition, et il ordonna sur-le-champ qu'on partageât entre les autres la somme convenue. Mais ses compétiteurs, en rendant justice à la droiture de Caton, en admirant son exactitude, refusèrent l'amende et se crurent assez vengés du prévaricateur, par la honte qu'il avait d'être condamné par Caton.

LII. Cependant cette convention fut généralement blâmée, et l'envie se déchaîna contre Caton, qu'on accusait d'avoir voulu attirer à lui seul toute l'autorité du sénat, des magistrats et des juges. Il n'est point de vertu dont la constance et la gloire exposent plus à l'envie que la justice, parce que la confiance que le peuple prend en cette vertu lui assure une grande puissance. On ne se contente pas d'honorer la justice comme la valeur, ou de l'admirer comme la prudence ; on aime encore l'homme juste, on se livre à lui avec une entière sécurité. On craint l'homme courageux, on se défie de l'homme pru-

[1] Les cent vingt-cinq mille drachmes faisaient cent douze mille cinq cents livres de notre monnaie.

dent; on croit qu'ils doivent plutôt à la nature qu'à leur volonté les vertus qui les distinguent; on regarde la prudence comme une grande pénétration d'esprit, et le courage comme une force extraordinaire de l'âme; mais, pour être juste, il suffit de le vouloir: aussi l'injustice est-elle le vice dont on rougit le plus, parce qu'il est inexcusable. La haine des grands contre Caton venait donc de l'opinion qu'on avait de sa justice, qui leur paraissait un reproche d'en manquer eux-mêmes. Pompée surtout, qui regardait la gloire de Caton comme la ruine de sa puissance, ameutait sans cesse des gens contre lui pour l'accabler d'injures. De ce nombre était Clodius, cet ardent démagogue qui, s'étant réconcilié avec Pompée, déclamait continuellement contre Caton, l'accusait d'avoir dérobé beaucoup d'argent en Cypre, et de ne s'être déclaré l'ennemi de Pompée que parce que celui-ci avait refusé d'épouser sa fille.

LIII. Caton répondait à ces imputations que, sans avoir jamais pris de la république ni un cheval, ni un soldat, il lui avait rapporté de Cypre plus d'or et plus d'argent que Pompée ne lui en avait acquis par tant de guerres et de triomphes, après avoir bouleversé la terre entière; qu'il n'avait jamais désiré d'avoir Pompée pour gendre, non qu'il l'en crût indigne, mais parce qu'il n'avait pas les mêmes vues que lui pour le gouvernement. « Car, ajouta-t-il, lorsqu'au sortir de « ma préture on me décerna le commandement d'une pro- « vince, je le refusai; Pompée, au contraire, s'empare de cer- « taines provinces et donne les autres à ses amis. Tout ré- « cemment encore, il a prêté six mille hommes à César pour « la guerre des Gaules, sans que César vous les ait demandés, « sans que Pompée ait cru avoir besoin de votre consente- « ment; des troupes nombreuses, tant d'armes et de chevaux, « sont devenus des présents réciproques entre les particuliers. « Pompée, satisfait du titre de général et de chef absolu, dis- « tribue aux autres les armées et les provinces, et se tient « lui-même dans la ville pour y diriger les séditions, comme « s'il présidait à des jeux publics, et pour y exciter sans cesse

« de nouveaux troubles : il est évident que, par l'anarchie « qu'il veut introduire, il se prépare les voies à la monar« chie. » C'est ainsi que Caton repoussait les attaques de Pompée.

LIV. Il avait pur ami Marcus Favonius, son partisan aussi zélé qu'Apollodore de Phalère l'était autrefois de Socrate. Favonius fut tellement frappé du discours de Caton, que, sortant de l'assemblée tout hors de lui-même, et ne gardant aucune modération, il parut être dans une sorte d'ivresse et de fureur. Il se mit sur les rangs pour l'édilité et fut refusé. Caton, qui le favorisait, s'aperçut que les tablettes des suffrages étaient toutes écrites de la même main; et, ayant fait reconnaître la fraude, il en appela aux tribuns et rendit ainsi l'élection nulle. Depuis, Favonius ayant été nommé édile, Caton partagea avec lui toutes les fonctions de sa charge, et en particulier il régla au théâtre la dépense des jeux que célébra Favonius. Il fit donner aux musiciens, non des couronnes d'or, comme les autres édiles, mais des couronnes d'olivier sauvage, comme aux jeux olympiques : au lieu des dons magnifiques qu'il était d'usage de faire, il distribua aux Grecs des poireaux, des laitues, des raves et des poires; aux Romains, des pots de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des fagots de bois. Les uns se moquaient de l'extrême simplicité de ces présents; d'autres en étaient charmés et voyaient avec plaisir que Caton se relâchât de son austère rigidité, pour se prêter à ces amusements. Enfin Favonius lui-même s'étant jeté au milieu de la foule, et ayant pris place parmi les spectateurs, applaudissait à Caton, lui criait de donner des récompenses honorables aux acteurs qui jouaient bien leur rôle, et engageait les assistants à faire de même, en leur assurant qu'il avait donné tout pouvoir à Caton. Dans le même temps, Curion, un des collègues de Favonius, donnait dans un autre théâtre des jeux magnifiques; mais le peuple l'abandonna pour aller aux autres spectacles, où il s'amusait à voir Favonius assis parmi les spectateurs, et Caton présidant aux jeux.

Le but de Caton, en cela, était de se moquer des folles dépenses qu'on faisait pour ces spectacles, de montrer qu'il fallait en faire un divertissement et les accompagner d'une grâce simple et naturelle, plutôt que de cet appareil et de cette magnificence qui jettent dans des soins et des embarras inutiles.

LV. Quelque temps après, Scipion, Hypséus et Milon briguèrent le consulat, non-seulement par ces voies injustes devenues si ordinaires et si communes dans la république, la distribution d'argent et la corruption des suffrages; mais à force ouverte, par la voie des armes et des meurtres, par tous ces moyens d'une audace et d'une témérité effrénées, qui tendaient à une guerre civile. Quelqu'un ayant proposé de charger Pompée de présider aux comices consulaires, Caton s'y opposa d'abord, en disant qu'il ne fallait pas que les lois tirassent leur sûreté de Pompée, mais que Pompée dût la sienne aux lois. Cependant, comme l'anarchie se prolongeait, que chaque jour trois armées assiégeaient la place, et que bientôt le mal allait devenir irrémédiable, il jugea que, sans attendre l'extrême nécessité, il fallait, avec l'agrément du sénat, confier toutes les affaires à Pompée; et, en faisant du moindre des maux un remède aux plus grands, établir volontairement une espèce de monarchie, plutôt que de laisser régner une sédition qui finirait par la tyrannie. Bibulus donc, allié de Caton, ouvrit dans le sénat l'avis de nommer Pompée seul consul. « Par là, dit il, ou les affaires se rétabliront par l'ordre « qu'il y mettra, ou la ville sera assujettie à celui qui est le « plus digne d'y commander. » Caton se leva, et, contre l'attente de tout le monde, il adopta cet avis. « Il n'est pas de « domination, ajouta-t-il, qui ne soit préférable à l'anarchie; « j'espère que Pompée usera modérément de son autorité, et « que, dans les conjonctures difficiles où nous nous trouvons, « il conservera une ville qu'on remet entre ses mains. »

LVI. Pompée n'eut pas été plus tôt nommé seul consul, qu'il fit prier Caton de venir le trouver dans les jardins qu'il avait dans un des faubourgs de Rome. Caton s'y rendit; et

Pompée le reçut avec les démonstrations de la plus vive amitié, le remercia de l'honneur qu'il lui avait procuré, le pria de l'aider de ses conseils et de présider en quelque sorte à son consulat. « Dans ma conduite précédente, lui répondit Caton, je « n'ai point agi par un sentiment de haine, ni dans ce que je « viens de faire, par un motif de faveur ; je n'ai consulté que « l'intérêt de l'État : toutes les fois que vous me demanderez « conseil sur vos affaires privées, je vous le donnerai volon- « tiers ; dans les affaires publiques, quand même vous ne me « le demanderiez pas, je dirai toujours ce que je croirai le « meilleur ; » et il le fit comme il l'avait promis. Pompée ayant proposé de faire une loi qui prononçât de nouvelles amendes et des peines considérables contre ceux qui auraient acheté les suffrages, il lui conseilla d'oublier le passé et de ne s'occuper que de l'avenir. « Il n'est pas facile, ajouta-t-il, de fixer « le terme où s'arrêteraient ces recherches sur les prévarica- « tions passées ; et si l'on établissait de nouvelles amendes « contre d'anciennes fautes, ce serait se rendre coupable d'une « grande injustice que de punir quelqu'un en vertu d'une loi « qu'il n'aurait pas transgressée. » Plusieurs des principaux de Rome, amis ou parents de Pompée, ayant été depuis traduits devant les tribunaux, Caton, qui le vit mollir et se relâcher en bien des choses, le reprit sévèrement et le remit dans l'ordre. Pompée avait aboli, par une loi, l'usage ancien de louer publiquement les accusés pendant l'instruction du procès ; cependant il fit lui-même l'éloge de Munatius Plancus et l'envoya au tribunal le jour du jugement. Caton, qui était au nombre des juges, se boucha les oreilles et empêcha qu'on ne lût ce témoignage. Munatius, après les plaidoyers pour et contre, récusa Caton ; mais il n'en fut pas moins condamné. En général, Caton était pour les accusés un personnage embarrassant, qui leur donnait beaucoup d'inquiétude ; ils n'auraient pas voulu l'avoir pour juge, et ils n'osaient le récuser. Plusieurs furent condamnés, par ce motif seul qu'en récusant Caton ils avaient paru se défier de la justice de leur cause ; on

reprochait à d'autres, comme un grand opprobre, de n'avoir pas voulu Caton pour juge.

LVII. Cependant César, qui, avec ses légions, faisait la guerre dans les Gaules et en paraissait uniquement occupé, employait en même temps ses richesses et ses amis à acquérir du crédit et de l'autorité dans la ville. Déjà les prédictions de Caton commençaient à réveiller Pompée, à lui faire voir, comme dans un songe, le péril qui le menaçait et qu'il n'avait jamais voulu croire. Mais comme il mettait beaucoup de paresse et de lenteur à lui résister et à prévenir ses desseins, Caton prit le parti de demander le consulat, dans l'intention d'arracher aussitôt les armes des mains de César, ou de découvrir les trames qu'il ourdissait contre la république. Il avait pour compétiteurs deux hommes très-estimables, dont l'un, Sulpicius, devait en grande partie son avancement au crédit et à l'autorité de Caton, et parut aussi malhonnête qu'ingrat en disputant le consulat à Caton, qui pourtant ne s'en plaignit pas. « Faut-il s'étonner, disait-il, qu'on ne cède pas à un « autre ce qu'on regarde comme le plus grand des biens? » Mais il fit ordonner par le sénat que les candidats solliciteraient eux-mêmes le peuple et ne pourraient employer personne pour aller, à leur place, briguer les suffrages. Ce décret aigrit encore davantage les esprits contre Caton; le peuple se plaignit que par cette disposition il lui ôtait, non-seulement le gain qu'il avait fait jusqu'alors, mais encore les moyens d'obliger, et le réduisait ainsi à la misère et au mépris. Aussi, comme il était peu propre à gagner la multitude en sollicitant pour lui-même, et qu'il aima mieux conserver la dignité de son caractère et de ses mœurs que d'acquérir celle du consulat, il voulut faire lui-même ses sollicitations, sans permettre à ses amis de faire aucune de ces démarches qui flattent et gagnent le peuple; et il fut refusé. Ces sortes de refus, outre la honte qu'ils causaient à ceux qui les avaient éprouvés, les jetaient encore pour plusieurs jours, eux, leurs parents et leurs amis, dans la tristesse et dans le deuil. Caton y fut si peu sensible,

que le jour même il se fit frotter d'huile, alla jouer à la paume dans le champ de Mars, et après son dîner il se promena, suivant son usage, sur la place publique, sans souliers ni ceinture. Cicéron le blâme de ce que, dans un temps où les affaires demandaient un consul comme lui, il n'avait mis aucun soin ni aucune étude à gagner le peuple par des manières insinuantes, et que ce refus l'avait fait renoncer pour toujours au consulat, quoiqu'il eût demandé une seconde fois la préture qu'on lui avait d'abord refusée. Caton lui répondit que ce n'était pas de son propre mouvement, mais par un effet de la violence et de la corruption, que le peuple l'avait refusé pour la préture; que, dans la poursuite du consulat, il ne s'était rien passé de contraire aux lois; qu'il ne pouvait donc se dissimuler que c'étaient ses mœurs qui déplaisaient au peuple, et qu'il n'était pas d'un homme de sens de les changer au gré des autres; ou, en voulant les conserver, de s'exposer à de nouveaux refus.

LVIII. Cependant César, après avoir attaqué et soumis, au milieu des plus grands dangers, les nations belliqueuses de la Gaule, marcha contre les Germains, avec qui Rome avait fait un traité de paix, et leur tua trois cent mille hommes. À cette nouvelle, on demanda généralement de faire aux dieux un sacrifice d'actions de grâces; mais Caton ouvrit l'avis de livrer César à ces peuples, envers lesquels il s'était rendu coupable d'une si grande perfidie, afin de n'en pas attirer la punition sur la ville. « Cependant, ajouta-t-il, sacrifions aux dieux, « pour les remercier de ce qu'ils ne font pas retomber sur « l'armée la folie et la témérité du général, et qu'ils daignent « épargner Rome. » César ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il écrivit au sénat une lettre pleine d'injures et d'accusations contre Caton. Après qu'on en eut fait la lecture, Caton se leva ; et, parlant sans colère, sans contention, avec beaucoup de sang-froid, et comme s'il eût préparé ce qu'il allait dire, il prouva que toutes ces imputations n'étaient que des injures ou plutôt des plaisanteries que César avait imaginées pour s'amuser.

Ensuite, s'attachant à développer les desseins que César avait conçus depuis longtemps, à montrer le but auquel il tendait, et le faisant non en ennemi, mais en homme qui aurait été dans tous les secrets de la conjuration, il fit voir au sénat que ce n'étaient ni les Germains ni les Gaulois qu'ils avaient à craindre, et que le bon sens tout seul leur montrait que c'était de César qu'ils devaient se défier. Ces réflexions frappèrent si vivement les sénateurs et les irritèrent tellement, que les amis de César se repentirent d'avoir, par la lecture de cette lettre, donné lieu à Caton de dire des choses très-justes, et de faire contre César les accusations les mieux fondées. Il n'y eut rien d'arrêté dans le sénat; on y dit seulement qu'il serait à propos de donner un successeur à César; ses amis ayant demandé que Pompée posât aussi les armes et se démît du commandement des provinces qu'il occupait, ou que César n'y fût pas obligé, Caton se récria avec force contre cette proposition; il dit aux sénateurs qu'ils voyaient arriver ce qu'il leur prédisait depuis longtemps; que César marchait ouvertement à l'oppression de la république, et se servait pour cela des troupes qu'il avait obtenues de la ville, en la trompant par ses artifices. Mais il ne gagna rien hors du sénat; le peuple voulait que César parvînt à la plus grande puissance; et le sénat, qui pensait comme Caton, n'osa rien faire, par la crainte du peuple.

LIX. Cependant on apprit bientôt que César s'était emparé d'Ariminium, et qu'il marchait vers Rome avec son armée. Tous les yeux alors se tournèrent vers Caton; le peuple, et Pompée lui-même, avouèrent qu'il était le seul qui, dès le commencement, eût pressenti et annoncé les vues de César. « Si vous aviez cru, leur dit-il alors, ce que je vous ai si souvent prédit et que vous eussiez suivi mes conseils, vous n'en seriez pas réduits maintenant à tout craindre d'un seul homme et à mettre en un seul toutes vos espérances. — Il est vrai, répondit Pompée, que Caton a tout vu en prophète, et que j'ai agi en ami. » Caton conseilla au sénat de confier

à Pompée la conduite des affaires. « C'est, dit-il, à ceux qui ont « fait de grands maux, de les réparer. » Mais Pompée, qui n'avait point d'armée qu'il pût opposer à César, et qui voyait le petit nombre de troupes qu'il avait levé lui témoigner peu d'ardeur, prit le parti de sortir de Rome. Caton, résolu de le suivre et de l'accompagner dans sa fuite, envoya le plus jeune de ses fils à Munatius, dans le pays des Bruttiens, et garda l'aîné auprès de lui. Et comme sa maison et ses filles exigeaient quelqu'un qui en eût soin, il reprit Marcia, qui était devenue veuve et possédait une grande fortune qu'Hortensius lui avait laissée en mourant. C'est là surtout ce que César reproche à Caton dans le libelle qu'il a composé contre lui ; il l'accuse d'avoir aimé l'argent, et trafiqué de ses mariages par intérêt. « Car, dit-il, s'il avait besoin d'une femme, pourquoi la céder « à un autre ? Et s'il n'en avait pas besoin, pourquoi la re- « prendre ? Ne l'avait-il donnée à Hortensius que comme un « appât, en la lui prêtant jeune, pour la retirer riche ? » Mais sur ces sortes d'imputations, il faut dire, avec la modération d'Euripide :

Ce sont de vains propos ; et quel plus grand outrage
Que de dire qu'Alcide a manqué de courage ?

Car n'est-ce pas une aussi grande injure d'accuser Hercule de lâcheté que Caton d'avarice ? Si, sous d'autres rapports, il a commis une faute dans ce mariage, c'est une question à examiner. Après qu'il eut repris Marcia, et qu'il lui eut confié le soin de sa maison, il suivit Pompée ; et depuis ce jour-là, dit-on, il ne se rasa plus ni les cheveux ni la barbe ; il ne mit plus de couronne sur sa tête et persévéra jusqu'à sa mort dans le deuil, l'abattement et la tristesse, gémissant sur les calamités de sa patrie et ne changeant rien à son extérieur, que son parti fût vainqueur ou vaincu.

LX. La Sicile lui étant [illegible]ue en partage, il se rendit à Syracuse. Là, ayant appris q[illegible]ur [illegible]llion, qui était dans le parti de César, venait d'a[illegible]r d'autre moye[illegible] une armée, il envoya s'informer du motif[illegible] défia de son bonheur, de son

côté, lui fit demander d'où venait ce changement dans ses affaires. Caton ayant su que Pompée avait abandonné entièrement l'Italie et qu'il était campé à Dyrrachium : « Que les « voies de la Providence divine, s'écria-t-il, sont obscures et « impénétrables ! Lorsque Pompée n'a mis dans sa conduite « ni raison, ni justice, il a toujours été invincible ; aujour- « d'hui qu'il veut sauver sa patrie et qu'il combat pour la li- « berté, sa fortune l'abandonne. » Il ajouta qu'il avait assez de troupes pour chasser Asinius de la Sicile; mais que sachant qu'il arrivait à cet officier une armée plus nombreuse que celle qu'il avait déjà, il ne voulait pas ruiner cette île, en attirant la guerre dans son sein. Il conseilla aux Syracusains de s'attacher au parti le plus fort, afin de se conserver, et s'embarqua. Quand il fut auprès de Pompée, il n'eut jamais qu'un même avis : ce fut de traîner la guerre en longueur, dans l'espérance qu'on en viendrait enfin à un accommodement; il voulait prévenir une bataille où Rome, divisée contre elle-même, verrait nécessairement le parti le plus faible passé au fil de l'épée. Il persuada donc à Pompée et à ceux qui formaient son conseil d'empêcher qu'on ne pillât aucune ville qui fût soumise aux Romains, et qu'on ne fît périr aucun Romain hors du champ de bataille. Cet avis fit beaucoup d'honneur à Caton ; et la bonté, l'humanité de Pompée grossirent considérablement son parti.

LXI. Envoyé ensuite en Asie pour seconder ceux qu'on avait chargés d'y rassembler des vaisseaux et des troupes, Caton mena avec lui sa sœur Servilie et le fils encore enfant qu'elle avait eu de Lucullus; car, depuis son veuvage, elle avait toujours suivi son frère, et en se soumettant ainsi volontairement à la garde de Caton, en partageant assidûment la fatigue de ses voyages et la frugalité de sa vie, elle avait beaucoup affaibli les bruits qui couraient de sa mauvaise conduite. Cependant César ne lui [illegible] a la [illegible]chait pas moins, dans son libelle, les dép[illegible]deur pour le s[illegible]ir. Les lieutenants de Pompée n'em[illegible] Arrivé en Afrique [illegible]iodes, dont il attira les habi-

tants à son parti ; il leur confia sa sœur Servilie avec son fils, et retourna auprès de Pompée, qui avait déjà rassemblé une puissante armée de terre et de mer. Ce fut surtout dans cette occasion que Pompée fit connaître ses intentions secrètes : d'abord il avait eu la pensée de donner à Caton le commandement de la flotte, composée de cinq cents vaisseaux de guerre, sans les frégates, les flûtes et les autres vaisseaux découverts, dont le nombre était infini ; mais bientôt ayant fait réflexion, ou de lui-même, ou d'après le conseil de ses amis, que Caton, dans toute sa conduite politique, n'avait jamais eu d'autre but que de rendre la liberté à sa patrie, et que s'il se voyait maître d'une si grande puissance, le même jour qu'on aurait vaincu César, il voudrait faire poser les armes à Pompée et le soumettre au pouvoir des lois, il changea d'avis ; et, quoiqu'il en eût déjà fait l'ouverture à Caton, il donna le commandement de la flotte à Bibulus.

LXII. Il n'en trouva pas Caton moins affectionné pour son service : on dit même que, dans un combat qui se donna devant Dyrrachium, Pompée exhortant ses troupes à se bien conduire, et chacun de ses capitaines en ayant fait autant par son ordre, ils furent écoutés froidement et en silence. Caton, s'étant présenté après tous les autres, leur exposa, autant que la circonstance le permettait, ce que la philosophie enseigne sur la liberté, sur la vertu, sur la mort et sur la gloire ; il parlait avec beaucoup de véhémence, et ayant terminé son discours par une invocation aux dieux, comme présents au combat qu'on allait livrer, et témoins du courage avec lequel on défendrait la patrie, les soldats firent éclater tout à coup les plus vifs transports de joie ; et il se fit un tel mouvement dans toute l'armée, dont ses discours avaient ranimé la confiance, que les capitaines, remplis d'espoir, se précipitèrent tête baissée au milieu du danger. Ils renversèrent l'ennemi et le défirent ; mais la fortune leur enleva l'honneur d'une victoire complète, sans employer d'autre moyen que l'extrême précaution de Pompée, qui se défia de son bonheur, comme

je l'ai écrit dans sa *Vie*. Tous les officiers se félicitaient de ce succès ; Caton seul versait des larmes sur sa patrie, et déplorait cette funeste et maudite ambition de régner, en voyant le champ de bataille jonché des corps de tant de bons citoyens, qui étaient tombés les uns sous le fer des autres. Après cette défaite, César se retira dans la Thessalie, où Pompée le suivit, il laissait à Dyrrachium une grande quantité d'armes et d'argent, avec plusieurs de ses parents et de ses alliés, à qui il donna Caton pour défenseur et pour capitaine, avec quinze cohortes seulement ; car il le craignait et se méfiait de lui. Il savait que s'il perdait la bataille, personne ne lui serait plus fidèle que Caton ; mais que, s'il était vainqueur, Caton, tant qu'il serait présent, ne lui laisserait pas gouverner les affaires à son gré. Plusieurs autres personnes d'un rang distingué furent rejetées et laissées avec Caton à Dyrrachium.

LXIII. Sur la nouvelle de la déroute de Pharsale, Caton résolut, si Pompée avait péri, de ramener en Italie les troupes qu'il commandait et de fuir ensuite lui-même, pour aller vivre le plus loin qu'il pourrait de la tyrannie ; ou si Pompée vivait, de lui conserver fidèlement ses troupes. Il passa donc à Corcyre, où était l'armée navale, il y trouva Cicéron et voulut lui céder le commandement, parce qu'il était personnage consulaire et que lui-même n'avait été que préteur ; mais Cicéron le refusa et s'embarqua pour l'Italie. Caton voyant que le fils de Pompée, par une fierté et une arrogance très-déplacées, voulait punir tous ceux qui abandonnaient l'armée, et qu'il allait d'abord mettre la main sur Cicéron, l'en reprit très-vivement en particulier ; et l'ayant ramené à des sentiments plus doux, il sauva évidemment Cicéron de la mort, et procura la sûreté des autres. Ses conjectures lui faisant croire que Pompée se serait retiré en Égypte ou en Afrique, et étant pressé de le rejoindre, il s'embarqua avec tout ce qu'il avait de troupes : mais avant que de mettre à la voile, il laissa à tous ceux qui avaient peu d'ardeur pour le suivre, la liberté de s'en aller ou de rester. Arrivé en Afrique, il rencontra, pendant qu'il ran-

geait la côte, Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, qui lui apprit la mort de son père en Égypte. Caton et tous ses soldats en furent vivement affligés; et il n'y en eut pas un qui, voyant Pompée mort, voulût seulement souffrir qu'on lui parlât de reconnaître d'autre chef que Caton. Touché du sort de ces braves soldats, qui avaient donné tant de preuves de leur fidélité, il eut honte de les laisser seuls et sans secours dans une terre étrangère : il accepta donc le commandement et passa à Cyrène, dont les habitants le reçurent avec plaisir, quoique peu de jours auparavant ils eussent fermé leurs portes à Labiénus.

LXIV. Là, ayant appris que Scipion, le beau-père de Pompée, avait été bien reçu par le roi Juba, et qu'Accius Varus, à qui Pompée avait donné le gouvernement de l'Afrique, y était aussi avec une armée, il prit le parti de les aller joindre. Comme on était alors en hiver, il prit la route par terre, après avoir rassemblé un grand nombre de mulets pour porter de l'eau, beaucoup de chariots et de provisions de vivres. Il menait aussi plusieurs de ces hommes appelés psylles, qui guérissent les morsures des serpents en suçant le venin, et qui, par leurs enchantements magiques, émoussent la fureur de ces animaux et les apprivoisent. Pendant les sept jours que dura cette marche, il fut toujours à la tête des troupes, sans jamais se servir de cheval, ni d'aucune bête de somme. Du jour qu'il apprit la déroute de Pharsale, il ne mangea plus qu'assis, et ajouta à son deuil ordinaire de ne se coucher que la nuit pour dormir. Après avoir passé l'hiver en Afrique, il se remit en marche avec son armée, qui était d'environ dix mille hommes. Il trouva les affaires de Scipion et de Varus en mauvais état; la mésintelligence et la division qui régnaient entre eux les obligeaient de faire la cour à Juba, et ce prince, enflé de ses richesses et de sa puissance, était d'une fierté et d'un orgueil insupportable. Lorsqu'il donna à Caton sa première audience, il fit placer son siége entre ceux de Caton et de Scipion. Mais Caton, prenant son siége, le porta à

côté de Scipion, qu'il mit ainsi au milieu, quoique Scipion fût son ennemi et qu'il eût écrit contre lui un libelle rempli d'injures. Cependant, loin de lui savoir gré de ce trait de courage, on lui reproche d'avoir, en se promenant en Sicile avec Philostrate, mis ce philosophe au milieu, par honneur pour la philosophie. Mais, dans cette occasion, il sut réprimer l'arrogance de ce Juba, qui faisait de Scipion et de Varus ses satrapes, et il réconcilia ces deux généraux.

LXV. Tous les officiers l'invitèrent à prendre le commandement de l'armée; Scipion et Varus étaient les premiers à le lui céder : mais il répondit qu'il ne violerait pas les lois, dont la conservation était le seul motif de la guerre qu'on faisait à celui qui les avait violées; qu'il n'était que propréteur et qu'il ne commanderait pas en présence d'un proconsul. Il est vrai que ce titre avait été donné à Scipion; et d'ailleurs son nom seul inspirait de la confiance aux troupes, qui ne doutaient pas qu'elles n'eussent du succès en Afrique, lorsqu'un Scipion y commanderait. Scipion se mit donc à la tête de l'armée, et d'abord, pour faire sa cour à Juba, il voulut faire égorger, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitants d'Utique; et raser la ville jusqu'aux fondements, parce qu'elle suivait le parti de César. Caton, indigné de cette proposition, protesta hautement dans le conseil et prit les dieux à témoin contre une pareille cruauté, dont il eut encore bien de la peine à garantir les habitants d'Utique. Enfin, à leur prière et sur les instances mêmes de Scipion, il se chargea de garder cette ville, afin que de gré ou de force César n'en devînt pas le maître. Utique était d'une grande ressource pour ceux qui l'occupaient; elle était abondamment pourvue de tout, et Caton la fortifia encore davantage; car, outre qu'il y ramassa d'immenses provisions de blé, il répara les murailles, donna plus de hauteur aux tours et l'environna d'un fossé profond, qu'il défendit par plusieurs forts dans lesquels il logea toute la jeunesse d'Utique, après l'avoir désarmée, et retint le reste des habitants dans la ville; il veilla avec le plus grand soin à ce qu'ils ne fussent ni pillés

ni maltraités par la garnison romaine. Il envoya aussi à ceux qui étaient dans le camp des armes, de l'argent et du blé ; en un mot, il fit de la ville d'Utique le magasin de l'armée.

LXVI. Le conseil qu'il avait auparavant donné à Pompée, il le donna encore alors à Scipion : c'était de ne pas livrer bataille à un ennemi plein de valeur et d'expérience, mais de traîner la guerre en longueur et d'attendre le bienfait du temps, qui émoussait toute la vigueur de la tyrannie. Scipion, naturellement présomptueux, méprisa ce conseil et reprocha même à Caton sa timidité, en lui demandant, dans une de ses lettres, s'il ne lui suffisait pas de se tenir tranquillement renfermé dans une ville bien fortifiée, sans vouloir empêcher les autres de saisir une occasion favorable pour exécuter courageusement ce qu'ils avaient résolu. Caton lui répondit qu'il était prêt à repasser en Italie avec les troupes qu'il avait amenées en Afrique, afin d'éloigner d'eux César, et de l'attirer sur lui-même. Scipion s'étant encore moqué de ces offres, Caton ne dissimula pas le regret qu'il avait de lui avoir cédé le commandement de l'armée ; il voyait que Scipion conduirait mal cette guerre, et que quand même, contre toute apparence, il resterait vainqueur, il n'userait pas avec modération de la victoire envers ses concitoyens. Il reconnut alors et il avoua à ses amis que l'inexpérience et la présomption des chefs ne laissaient plus rien à espérer de bon de cette guerre ; mais que si, par un bonheur inespéré, César était vaincu, il quitterait Rome pour fuir la cruauté et l'inhumanité de Scipion, qui déjà menaçait insolemment un grand nombre de Romains. Ce que Caton avait prévu se vérifia plus tôt qu'il ne l'attendait, car le soir même il arriva fort tard un courrier, qui, venu en trois jours du camp de Scipion, apportait la nouvelle qu'il s'était livré un grand combat près de la ville de Thapse, et que les affaires étaient perdues sans ressource : César, après une victoire signalée, s'était rendu maître des deux camps ; Scipion et Juba avaient pris la fuite avec un petit nombre des leurs, et le reste de l'armée avait été taillé en pièces.

LXVII. La nouvelle de ce désastre, apportée au milieu de la nuit dans un temps de guerre, devait naturellement jeter le trouble dans la ville; les habitants en furent si effrayés, qu'ils eurent peine à se contenir dans leurs murailles. Mais Caton s'étant présenté à eux, arrêta ceux qu'il rencontra sur son chemin, et qui couraient de tous côtés, en poussant de grands cris; il les consola de son mieux, et s'il ne calma pas leur frayeur, il fit cesser du moins l'étonnement et le trouble, en leur disant que la défaite n'était peut-être pas aussi grande qu'on le disait, et que presque toujours on exagérait les mauvaises nouvelles. Ses représentations apaisèrent enfin le tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, il fit publier que les trois cents citoyens qui composaient son conseil, et qui tous étaient des Romains que le négoce ou la banque avaient attirés en Afrique, s'assemblassent dans le temple de Jupiter, avec tous les sénateurs qui étaient à Utique, et leurs enfants. Pendant que l'assemblée se formait, il se rendit lui-même au lieu indiqué sans avoir l'air agité, et avec une contenance aussi ferme que s'il n'était rien arrivé de fâcheux; il tenait dans sa main un livre qu'il lisait en marchant; c'était un état des armes, des machines de guerre, des arcs, des provisions et des troupes qui étaient dans Utique. Quand ils furent tous assemblés, il adressa d'abord la parole aux trois cents, loua le zèle et la fidélité qu'ils avaient montrés en servant si utilement l'état de leurs biens, de leurs personnes et de leurs conseils. Il les exhorta à ne pas perdre toute espérance et à ne point se séparer pour chercher à fuir chacun de son côté. « Si vous restez tous unis, leur dit-il, César vous méprisera « moins, dans le cas où vous voudriez continuer la guerre : « si vous préférez le parti de la soumission, vous en serez « bien mieux traités. Examinez donc ce que vous avez à faire : « je ne blâmerai aucun des deux partis; si vos sentiments « changent avec la fortune, je n'attribuerai ce changement « qu'à la nécessité. Voulez-vous faire tête au malheur et bra- « ver les plus grands périls pour défendre votre liberté? je

« louerai, j'admirerai même cet effort de vertu, et je m'offre
« à combattre à votre tête, jusqu'à ce que vous ayez éprouvé
« la dernière fortune de votre patrie. Cette patrie n'est ni
« Utique, ni Adrumette, c'est Rome seule, que vous avez sou-
« vent vue se relever, par sa propre grandeur, de chutes bien
« plus funestes. Il vous reste encore plusieurs moyens de
« pourvoir à votre sûreté; et le plus grand sans doute, c'est
« de continuer la guerre contre un homme que la nécessité
« des affaires entraîne à la fois de plusieurs côtés. L'Espagne,
« révoltée contre lui, a embrassé le parti du jeune Pompée.
« Rome elle-même n'a pas encore subi un joug auquel elle
« n'est pas accoutumée; elle s'indigne et se cabre contre la
« servitude, prête à se soulever au moindre changement. Au
« lieu de fuir le danger, instruisez-vous par l'exemple de
« votre ennemi lui-même, qui, pour commettre les plus
« grandes injustices, prodigue tous les jours sa vie, sans
« avoir, comme vous, pour terme d'une guerre dont le suc-
« cès est incertain, ou la plus heureuse vie si vous êtes vain-
« queurs, ou la mort la plus glorieuse si vous succombez. Il
« faut donc que vous en délibériez entre vous, en priant les
« dieux que, pour prix de la vertu et du zèle que vous avez
« fait paraître jusqu'à présent, ils vous inspirent la résolution
« qui vous sera la plus avantageuse. »

LXVIII. Caton, par ce discours, ranima la confiance de quelques uns d'entre eux; le plus grand nombre, voyant son courage, sa générosité et son humanité pour eux, oublièrent presque le danger de leur situation présente; et, le regardant comme le seul chef qui fût invincible et supérieur à tous les accidents de la fortune, ils le conjurèrent d'user comme il le jugerait à propos de leurs personnes, de leurs biens et de leurs armes; persuadés qu'il valait mieux mourir en lui obéissant, que de sauver leur ville en abandonnant un chef d'une vertu si parfaite. Quelqu'un ayant proposé de rendre la liberté aux esclaves, le plus grand nombre approuva cet avis; Caton s'opposa à une proposition qu'il ne trouvait ni juste ni légitime;

il dit que, si les maîtres voulaient les affranchir, il recevrait volontiers dans ses troupes ceux qui seraient en âge de porter les armes. Plusieurs le promirent ; et Caton, ayant ordonné qu'on enregistrât ceux qui en faisaient l'offre, se retira. Mais peu de temps après il reçut des lettres de Juba et de Scipion : Juba, caché dans une montagne avec peu de monde, lui demandait quelle résolution il avait prise. « Si vous devez abandonner Utique, lui disait-il, je vous attendrai ; si vous voulez en soutenir le siége, j'irai vous joindre avec une armée. » Scipion, qui était à l'ancre au-dessous d'un cap voisin d'Utique, attendait aussi quel parti Caton prendrait.

LXIX. Caton fut d'avis de retenir les courriers qui avaient apporté ces lettres, jusqu'à ce qu'il fût assuré de la résolution que prendrait le conseil des trois cents. Les sénateurs de Rome avaient montré la plus grande ardeur, et, après avoir affranchi leurs esclaves, ils les avaient enrôlés. Mais les trois cents qui tous faisaient le commerce maritime ou la banque, et dont la principale richesse consistait dans leurs esclaves, ne se souvinrent pas longtemps des discours de Caton, et les laissèrent promptement s'écouler de leur esprit. Il est des corps qui perdent la chaleur aussi facilement qu'ils la reçoivent, et qui se refroidissent dès qu'on les éloigne du feu ; de même ces marchands étaient échauffés et embrasés par la présence de Caton ; mais lorsque, éloignés de lui, ils étaient laissés à leurs propres réflexions, la crainte de César bannissait de leur cœur le respect qu'ils avaient pour Caton et leur penchant à la vertu. « Car, disaient-ils, qui sommes-nous ? et « à qui refusons-nous d'obéir ? n'est-ce pas à César, entre « les mains duquel est aujourd'hui toute la puissance ro- « maine ? Aucun de nous n'est ni un Scipion, ni un Pompée, « ni un Caton ; et, dans un temps où tout le monde cède à la « terreur et se rabaisse beaucoup plus qu'il ne convient, nous « voulons combattre pour la liberté de Rome, et, renfermés « dans Utique, soutenir la guerre contre un général devant « qui Caton et Pompée ont pris la fuite, en lui abandonnant

« toute l'Italie. Nous affranchissons nos esclaves pour les en-« rôler contre César ; et nous-mêmes, nous n'avons de li-« berté qu'autant qu'il plaît à César de nous en laisser. Re-« venons donc de notre égarement, voyons ce que nous « sommes ; et pendant qu'il en est temps encore, ayons « recours à la clémence du vainqueur, et prions-le de nous « recevoir. » Tels étaient les discours des plus modérés d'entre les trois cents ; mais le plus grand nombre épiaient l'occasion de se saisir des sénateurs, dans la pensée que, s'ils pouvaient les livrer à César, ils apaiseraient plus facilement sa colère.

LXX. Caton soupçonna d'abord ce changement, mais il ne voulut pas en avoir la conviction ; il écrivit à Scipion et à Juba de se tenir éloignés d'Utique, parce qu'il se défiait des trois cents ; et il renvoya les courriers chargés de ses lettres. Les gens de cheval qui s'étaient sauvés de la bataille, et dont le nombre était assez considérable, s'étant approchés d'Utique, députèrent à Caton trois d'entre eux. Ils ne lui apportaient pas une résolution unanime de toute leur troupe : les uns voulaient aller trouver Juba ; les autres préféraient de se rendre auprès de Caton ; d'autres enfin craignaient d'entrer dans Utique. Caton, instruit de cette diversité de sentiments, chargea Marcus Rubrius de veiller sur les trois cents, d'employer la douceur, et non la force, pour avoir les signatures de ceux qui voudraient affranchir leurs esclaves. Lui-même, prenant tous ceux qui étaient membres du sénat, sortit de la ville et alla s'aboucher avec les officiers de cette cavalerie. Il les conjura de ne pas abandonner tant de sénateurs romains ; de ne pas choisir Juba pour leur chef, plutôt que Caton ; de pourvoir tous au salut commun en entrant dans Utique, ville qui n'était pas facile à prendre d'emblée et qui avait des munitions et des vivres pour plusieurs années. Les sénateurs leur firent la même prière les larmes aux yeux ; et les officiers étant allés parler à leur troupe, Caton s'assit avec les sénateurs sur une éminence, pour attendre la réponse. Dans ce

moment il voit arriver Rubrius tout en colère, qui se plaint que les trois cents se sont mutinés, qu'ils jettent le trouble et le désordre dans la ville, et qu'ils cherchent à en soulever les habitants. Les sénateurs, perdant alors tout espoir, fondent en larmes et déplorent leur malheur. Caton les exhorte à prendre courage et envoie dire aux trois cents d'attendre encore quelque temps. Cependant les officiers de la cavalerie reviennent avec une réponse très-dure. « Ils n'avaient pas be-
« soin, disaient-ils, de se mettre à la solde de Juba ; et ils ne
« craignaient pas César, tant qu'ils seraient commandés par
« Caton : mais il leur paraissait dangereux de s'enfermer
« dans une ville dont les habitants étaient Phéniciens, nation
« naturellement si inconstante. Ils sont tranquilles mainte-
« nant ; mais dès que César arrivera, ils conspireront contre
« nous et nous livreront à lui. Si Caton désire que nous nous
« incorporions dans ses troupes pour faire la guerre de con-
« cert, il faut qu'il chasse ou qu'il égorge tous les habitants
« d'Utique, et qu'alors il nous appelle dans une ville qui
« n'aura plus d'ennemis ni de Barbares. » Caton trouva de la cruauté et de la barbarie dans ces propositions ; cependant il répondit avec douceur qu'il en délibérerait avec les trois cents, et il rentra dans la ville pour leur parler. Mais, malgré le respect qu'ils avaient pour lui, ils ne cherchèrent plus de détours et de défaites, et lui déclarèrent nettement qu'ils ne souffriraient pas qu'on voulût les forcer à combattre contre César ; qu'ils ne le pouvaient ni ne le voulaient. Quelques-uns même disaient tout bas qu'il fallait retenir les sénateurs dans la ville, jusqu'à l'arrivée de César ; mais Caton fit semblant de ne pas l'entendre, d'autant qu'il avait l'oreille un peu dure.

LXXI. Cependant on vint lui annoncer que les cavaliers s'en allaient. Caton, qui craignit, de la part des trois cents, quelque violence contre les sénateurs, se leva et courut avec ses amis vers ces cavaliers ; comme ils étaient déjà loin, il prit un cheval et se mit à les suivre. Ils furent charmés de le voir, le reçurent avec plaisir au milieu d'eux et l'exhortèrent à se sau-

ver avec eux. On assure que Caton, les larmes aux yeux, les conjura de sauver ces sénateurs : il leur tendait les mains, il faisait même tourner bride à quelques-uns et saisissait leurs armes ; il obtint enfin qu'ils resteraient ce jour-là, pour assurer la retraite des sénateurs. Lorsqu'il fut rentré avec eux dans la ville, il plaça les uns aux portes et remit aux autres la garde de la citadelle. Alors les trois cents, craignant qu'on ne les punît de leur changement, envoyèrent prier Caton de venir les trouver ; mais les sénateurs, l'enfermant au milieu d'eux, ne voulurent pas l'y laisser aller et protestèrent qu'ils n'abandonneraient pas leur protecteur, leur sauveur à des perfides et à des traîtres. Car la vertu de Caton était alors universellement reconnue ; elle lui avait attiré l'admiration et l'amour de tous ceux qui étaient dans Utique, et qui ne voyaient dans toutes ses actions, ni artifice, ni fausseté. Résolu depuis longtemps de se tuer, il ne s'en donnait pas moins les plus grandes peines et les plus grands tourments, jusqu'à éprouver pour les autres la douleur la plus vive, afin qu'après avoir pourvu à leur sûreté, il pût tranquillement se délivrer de la vie ; car son impatience de mourir ne pouvait se cacher, quoiqu'il n'en laissât échapper aucun signe.

LXXII. Il eut donc égard au désir des trois cents, et après avoir rassuré les sénateurs, il alla seul les trouver. Ils le remercièrent d'abord de sa complaisance, le prièrent de les employer et d'avoir en eux toute confiance. Ils ajoutèrent que s'ils n'étaient pas tous des Catons et n'avaient pas son courage, il devait compatir à leur faiblesse ; que, résolus de députer vers César pour lui demander grâce, il serait le premier pour qui ils la solliciteraient ; que s'ils ne pouvaient l'obtenir ils la refuseraient pour eux-mêmes et combattraient pour l'amour de lui jusqu'à leur dernier soupir. Caton les remercia de leur bonne volonté et leur conseilla de députer au plus tôt vers César, pour assurer leur vie. « Mais, ajouta-t-il, ne lui de« mandez rien pour moi, c'est aux vaincus qu'il convient d'a« voir recours aux prières, c'est aux coupables à demander

« pardon. Pour moi, non-seulement j'ai été invincible toute « ma vie, mais encore j'ai vaincu tant que je l'ai voulu, et j'ai « toujours été supérieur à César en justice et en honnêteté. « C'est lui qui est véritablement vaincu et pris dans ses pa- « roles ; car ses desseins criminels contre sa patrie, qu'il a « toujours niés, sont aujourd'hui publiquement reconnus. »

LXXIII. Après avoir ainsi parlé aux trois cents, il se retira; et apprenant que César était en marche avec toute son armée : « Eh quoi ! dit-il, César nous traite donc en hommes ? » Et se tournant vers les sénateurs, il leur conseilla de ne plus différer, et de pourvoir à leur retraite pendant que la cavalerie était encore dans Utique. Il fit fermer toutes les portes, excepté celle qui menait au port, distribua des vaisseaux à toutes les personnes qui lui étaient attachées, veilla à ce que tout se passât avec ordre, empêcha les injustices, prévint la confusion et le trouble, et fit donner à ceux qui étaient pauvres des provisions pour leur voyage. Cependant Marcus Octavius[1] arrive à la tête de deux légions, et, s'étant campé assez près d'Utique, il envoie un de ses officiers à Caton pour régler avec lui la manière dont ils partageraient entre eux le commandement. Caton ne donna aucune réponse ; mais s'adressant à ses amis : « Faut-il « s'étonner, leur dit-il, que nos affaires soient dans un si fu- « neste état, lorsque cette ambition de commander survit en « quelque sorte à notre perte ? » Dans ce moment même on vint lui dire que les cavaliers, en partant, pillaient les biens des habitants d'Utique et les emportaient comme des dépouilles ennemies. Il y court aussitôt ; et, ayant atteint les premiers, il leur arrache leur butin. A l'instant chacun des autres abandonne ce qu'il avait pris, et tous, couverts de confusion et de honte, se retirent les yeux baissés et en silence. Caton, ayant assemblé tous les habitants d'Utique, les supplie de ne pas irriter César contre les trois cents, mais de travailler tous au salut commun. Ensuite étant retourné au port pour veiller à l'embarquement de ceux qui partaient, il

[1] Il avait commandé la flotte de Pompée.

embrasse ceux de ses amis et de ses hôtes qu'il avait pu déterminer à fuir, et les conduit jusqu'à leur vaisseau. Pour son fils, il ne lui conseilla pas de s'en aller, et ne crut pas devoir le presser de se séparer de son père.

LXXIV. Il y avait parmi les amis de Caton un jeune homme, nommé Statyllius, qui se piquait d'un grand courage et voulait imiter l'impassibilité de Caton. Pressé de partir avec les autres, parce qu'il était connu pour ennemi de César, il le refusa constamment. Caton alors, se tournant vers le stoïcien Apollonides et Démétrius le péripatéticien : « C'est à vous, « leur dit-il, à guérir l'enflure de ce jeune homme, à lui faire « connaître ce qui lui est plus utile. » Cependant il conduisit tous les autres à leur vaisseau, écouta ceux qui avaient quelque chose à lui demander, et employa à cette occupation toute la nuit et une grande partie du lendemain. Lucius César, parent du vainqueur, avait été choisi pour aller intercéder en faveur des trois cents ; il vint prier Caton de lui composer un discours qui pût intéresser César pour eux. « Car, ajouta-t-il, « quand je parlerai pour vous, je me ferai gloire de baiser ses « mains et d'embrasser ses genoux. » Mais Caton le lui défendit. « Si je voulais, lui dit-il, devoir la vie au bienfait de « César, j'irais moi-même le trouver seul : mais je ne veux « pas tenir d'un tyran ce qu'il ne doit qu'à des injustices ; et « c'en est une de sa part que de donner la vie comme maître à « ceux qu'il n'a pas le droit de commander. Mais si vous voulez, « voyons ensemble ce que vous direz pour obtenir le pardon « des trois cents. » Il en conféra quelque temps avec Lucius ; et quand il fut sur le point de partir, il lui recommanda son fils et ses amis ; après l'avoir conduit et lui avoir fait ses adieux, il rentra dans sa maison, appela auprès de lui son fils et ses amis, les entretint de divers objets et conseilla surtout à son fils de ne jamais se mêler du gouvernement. « Les affaires, « lui dit-il, ne permettent pas de s'en occuper d'une manière « digne de Caton ; et il serait honteux de s'en mêler autre- « ment. » Sur le soir il alla se baigner ; et comme il était dans

le bain, il se souvint de Statyllius et s'écria : « Eh bien ! Apol« lonides, vous êtes donc parvenu à ôter à Statyllius cette « fierté dont il se piquait, et il est parti sans me dire adieu? « — Comment! lui dit Apollonides, nous avons disputé long« temps ensemble, et il est plus fier, plus inflexible que ja« mais ; il déclare qu'il restera et qu'il fera tout ce que vous « ferez. — C'est ce qu'on verra bientôt, » reprit Caton en souriant.

LXXV. Après le bain, il soupa avec une compagnie nombreuse, mais assis, comme il avait toujours fait depuis la bataille de Pharsale, ne s'étant couché que la nuit pour dormir. Il avait à souper ses meilleurs amis et les magistrats d'Utique. Après le repas, on se mit à boire et on entama une conversation aussi agréable que savante, où l'on traita successivement plusieurs matières philosophiques ; elle finit par une discussion de ces dogmes qu'on appelle les paradoxes des stoïciens : par exemple, que l'homme de bien est seul libre, et que tous les méchants sont esclaves. Le philosophe péripatéticien ne manqua pas de s'élever contre ce dogme ; mais Caton l'ayant contredit avec beaucoup de force, et d'un ton de voix plus rude que de coutume, poussa si loin la dispute, que personne ne put douter qu'il n'eût résolu de mettre fin à sa vie, pour se délivrer de la situation pénible où il se trouvait. Aussi, quand il eut cessé de parler, voyant tous les convives dans le silence et dans la tristesse, il s'occupa de les rassurer, et d'éloigner d'eux ce soupçon. Il remit la conversation sur les affaires présentes, témoigna de l'inquiétude et de la crainte pour ceux qui s'étaient embarqués, et ne parut pas moins en peine pour ceux qui, s'en allant par terre, avaient à traverser un désert sauvage et sans eau.

LXXVI. Lorsqu'il eut congédié ses convives, il se promena quelque temps avec ses amis, comme il avait coutume de faire après le souper. Il donna aux capitaines qui commandaient la garde les ordres que les circonstances exigeaient ; et quand il se retira dans sa chambre, il embrassa son fils, et chacun de

ses amis en particulier : et, en leur donnant des témoignages d'amitié plus marqués qu'à l'ordinaire, il renouvela leurs soupçons sur ce qu'il avait résolu de faire. Quand il fut dans son lit, il prit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme. et, après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet ; et n'y voyant pas son épée suspendue (car son fils l'avait enlevée pendant le souper), il appela un de ses esclaves et lui demanda qui lui avait ôté son épée. L'esclave n'ayant rien répondu, il reprit sa lecture ; et, après avoir laissé passer quelque temps, pour ne montrer ni empressement ni impatience d'avoir son épée, et seulement pour savoir où elle était, il commanda qu'on la lui apportât. Il s'écoula assez de temps pour qu'il eût achevé sa lecture, et on ne lui avait pas encore apporté son épée. Il appela donc ses esclaves l'un après l'autre, et d'un ton de voix très-haut il la leur demanda ; il donna même un si furieux coup de poing sur le visage d'un de ses esclaves, que sa main en fut tout ensanglantée ; et il s'écria avec beaucoup d'emportement que son fils et ses esclaves voulaient le livrer sans armes entre les mains de son ennemi.

LXXVII. Son fils, fondant en larmes, entre avec ses amis, et, se jetant au cou de son père, il déplore son malheur et le conjure de conserver sa vie. Caton s'étant levé sur son séant, et jetant sur lui un regard sévère : « Quand et en quel lieu, « lui dit-il, m'a-t-on vu donner, sans m'en apercevoir, des « preuves de folie ? Pourquoi, si j'ai pris un si mauvais parti, « personne ne cherche-t-il à m'éclairer et à me détromper ? « Pourquoi ne veut-on que m'empêcher de suivre ma résolu- « tion, et qu'on m'enlève mes armes ? que ne fais-tu aussi « attacher ton père ? que ne lui fais-tu lier les mains derrière « le dos, jusqu'à ce que César arrive et me trouve hors d'état « de me défendre ? Ai-je donc besoin d'une épée pour m'ôter « la vie ? ne me suffit-il pas, pour me donner la mort, de re- « tenir quelque temps mon haleine, ou de me frapper une « seule fois la tête contre la muraille ? » A ces paroles, son

fils sortit de sa chambre en versant des torrents de larmes, et tous ses amis le suivirent. Démétrius et Apollonides restèrent seuls auprès de Caton, qui, prenant un ton plus radouci : « Et « vous, leur dit-il, voulez-vous aussi retenir par force, dans la « vie, un homme de mon âge? et restez-vous auprès de « moi pour me garder en silence ? ou avez-vous préparé quel- « ques beaux raisonnements pour me prouver que, n'ayant « pas d'autre moyen de sauver ma vie, il n'est ni déshonorant, « ni affreux pour Caton de la tenir de son ennemi? Que ne « cherchez-vous à me convaincre de cette belle maxime, à me « faire changer de résolution, à me dégoûter de ces opinions « dans lesquelles j'ai vécu jusqu'à présent, afin que, devenu « plus sage grâce à César, je lui en doive plus de reconnais- « sance? Ce n'est pas que j'aie encore rien arrêté par rapport « à moi-même ; mais ma résolution une fois prise, je dois être « le maître de l'exécuter. J'en délibérerai en quelque sorte avec « vous, puisque je consulterai les raisons que vous donnez « sur cette matière dans votre philosophie. Allez-vous en donc « sans rien craindre, et dites à mon fils de ne pas prétendre « forcer son père, quand il ne peut pas le persuader. »

LXXVIII. Démétrius et Apollonides ne lui répondirent pas ; ils sortirent de sa chambre en versant des larmes, et on lui envoya son épée par un enfant. Il la prit, la tira du fourreau, examina si elle était en bon état ; et lorsqu'il vit que la pointe en était bien acérée et le tranchant bien aiguisé : « Je suis maintenant mon maître, » dit-il ; et, ayant mis son épée auprès de lui, il reprit son livre de Platon, qu'il relut, dit-on, deux fois tout entier. Après cette lecture, il s'endormit d'un sommeil si profond, que ceux qui étaient en dehors l'entendaient ronfler. Vers minuit, il appela deux de ses affranchis, Cléanthe, son médecin, et Butas, celui qu'il employait le plus dans les affaires politiques. Il envoya ce dernier au port, pour s'assurer si tout le monde était embarqué, et pour venir lui en dire des nouvelles. Il présenta ensuite au médecin sa main, qui était enflée du coup qu'il avait donné à son esclave, et lui

dit d'y mettre un bandage. Cela fit croire qu'il tenait encore à la vie, et causa dans toute la maison une grande joie. Peu de temps après, Butas revint et lui rapporta que tous ceux qu'il avait renvoyés avaient mis à la voile, excepté Crassus, que quelque affaire avait retenu, et qui allait s'embarquer dans un instant. Il ajouta qu'il faisait un très-grand vent et que la mer était agitée d'une tempête violente. Ce rapport fit soupirer Caton : il craignait pour ceux qui étaient en mer, et il renvoya Butas au port, pour voir si quelques-uns d'entre eux, obligés d'y relâcher, n'auraient pas besoin de secours. Comme les oiseaux commençaient à chanter, il se rendormit pour quelques moments. Butas lui ayant dit, à son retour, que tous les environs du port étaient fort tranquilles, il lui commanda de se retirer et de fermer la porte de sa chambre ; il se remit ensuite dans son lit, comme pour dormir le reste de la nuit. Dès que Butas fut sorti, il tira son épée et se l'enfonça sous la poitrine ; mais l'inflammation de la main ayant affaibli le coup, il ne se tua pas tout de suite ; en luttant contre la mort, il tomba de son lit et renversa une table qu'il avait auprès de lui et qui servait à tracer des figures de géométrie. Au bruit qu'elle fit en tombant, ses esclaves jetèrent un grand cri, et son fils entra dans sa chambre avec ses amis : ils le virent tout baigné de sang ; la plus grande partie de ses entrailles lui sortaient du corps ; il vivait encore et les regardait fixement. Ce spectacle les pénétra de la plus vive douleur ; son médecin arriva, et, ayant reconnu que les entrailles n'étaient pas offensées, il essaya de les remettre et de coudre la plaie. Caton, revenu de son évanouissement, commençait à reprendre ses sens, lorsque, repoussant le médecin, il arracha l'appareil qu'on lui avait mis sur ses entrailles, et, ayant rouvert la plaie, il expira sur-le-champ.

LXXIX. On ne croyait pas que toutes les personnes de la maison pussent encore être instruites de ce funeste événement, lorsque les trois cents se présentèrent à la porte ; et un moment après tout le peuple d'Utique y fut rassemblé. Tous

d'une commune voix lui donnaient les noms de bienfaiteur, de sauveur, d'homme seul libre, seul invincible; et cela dans le temps même qu'ils venaient d'apprendre que César arrivait. Mais ni la crainte du péril, ni l'envie de flatter le vainqueur, ni les dissensions et les querelles qui les divisaient, ne purent affaiblir le respect qu'ils avaient pour Caton. Ils couvrirent magnifiquement son corps, lui firent des obsèques honorables et l'enterrèrent sur le rivage de la mer, où l'on voit encore aujourd'hui sa statue, ayant dans sa main une épée. Ce devoir une fois rempli, ils s'occupèrent de leur salut et de celui de la ville. César, informé, par ceux qui venaient se rendre à lui, que Caton restait dans Utique, qu'il ne songeait pas à s'enfuir, et qu'après avoir renvoyé tous les autres, il s'y tenait tranquillement avec son fils et ses amis, sans laisser paraître aucune crainte, eut de la peine à imaginer quelle pouvait être sa résolution; et, comme il avait pour lui la plus grande estime, il marchait en diligence avec son armée. Mais, ayant appris sa mort en chemin, il s'écria : « O Caton ! je t'envie ta « mort, puisque tu m'as envié la gloire de te sauver la vie. » Il est vrai que si Caton eût pu consentir à devoir la vie à César, il aurait moins terni sa propre gloire qu'il n'eût relevé celle de César. Au reste, on ne peut assurer ce que César aurait fait; mais on conjecture qu'il aurait pris le parti le plus honnête.

LXXX. Caton mourut âgé de quarante-huit ans. Son fils n'eut point à se plaindre de César; mais on dit qu'il montra peu d'énergie et se rendit méprisable par son amour pour les femmes. Pendant qu'il était en Cappadoce, logé chez un prince du sang royal, nommé Maphradate, qui avait une très-belle femme, il y fit un plus long séjour qu'il ne convenait et s'attira beaucoup de railleries. Un jour on écrivait : « Caton « part demain en trente jours. » Une autre fois : « Porcius et « Maphradate sont deux bons amis, ils n'ont qu'une même « âme. » C'est que la femme de Maphradate s'appelait Psyché, qui signifie âme : « Caton est noble et généreux, il a l'âme

« royale. » Mais il effaça par sa mort la honte de sa première réputation. Il combattait à Philippes pour la liberté, contre Octavius César et Antoine; et voyant l'armée en déroute, il ne voulut ni fuir ni se cacher; mais, défiant les ennemis et se jetant au-devant d'eux, il ranima le courage de ceux de son parti qui restaient encore, et mourut en laissant aux ennemis mêmes une grande admiration pour son courage. Sa sœur, qui ne cédait à son père ni en sagesse, ni en grandeur d'âme, se rendit encore plus admirable. Mariée à Brutus, celui qui tua César, elle eut part à la conjuration, et, comme je le dirai dans la *Vie de Brutus*, elle se donna la mort avec un courage digne de sa naissance et de sa vertu. Statyllius, qui avait promis d'imiter Caton en tout, voulut aussi se tuer; mais il en fut empêché par les philosophes qui étaient auprès de Caton; et après avoir été aussi utile que fidèle à Brutus, il mourut enfin à la bataille de Philippes.

PARALLÈLE DE PHOCION ET DE CATON D'UTIQUE[1].

I. De tous les hommes célèbres que nous avons eu à comparer ensemble, il n'en est point dont le parallèle soit plus juste et plus parfait que Phocion et Caton d'Utique. Non-seulement on voit en eux les vertus qui font les hommes de bien, les qualités qui distinguent les guerriers, les talents qui forment les politiques sages et éclairés; mais encore ces qualités ont dans l'un et dans l'autre le même caractère, et, pour ainsi dire, la même couleur. On trouve en eux, à un égal degré, l'austérité jointe à la douceur, la valeur à la prudence, la sollicitude pour autrui à l'oubli de soi-même, une horreur extrême pour tout ce qui est honteux, un zèle inflexible pour la justice, un amour, un dévouement pour la patrie qui leur faisait tout sacrifier à son intérêt. Ils reçurent tous deux une excellente éducation et se formèrent de bonne heure à une vie sobre et dure. Accoutumés à braver les froids les plus rigoureux, en-

[1] Ce parallèle est perdu; j'ai tâché de le suppléer.

durcis au travail et à la fatigue, ils conservèrent jusqu'à la fin de leur vie cette tempérance, cette rigidité de mœurs qui leur étaient devenues comme naturelles. Phocion fut d'abord disciple de Platon, ensuite de Xénocrate, le plus vertueux des philosophes de la Grèce. Caton, resté de bonne heure orphelin, fut élevé par un homme sage et instruit, dont les soins se portèrent surtout à former son esprit et son cœur. Caton avait la conception lente, mais il retenait ce qu'il avait une fois compris ; cette lenteur, il est vrai, venait moins de la pesanteur de son esprit que de la difficulté qu'il avait à croire ses maîtres ; docile à ce qu'ils lui prescrivaient, il voulait qu'ils commençassent par lui en donner la raison.

II. Appliqués tous deux, dès leur jeunesse, à l'étude de la philosophie, ils suivirent des sectes entièrement opposées dans leurs principes et dans leurs opinions. Phocion, élevé à l'Académie, dont il fut un des plus illustres disciples, y puisa cette philosophie douce et modérée dont Socrate avait donné les premières leçons, et dont la morale était si propre à inspirer l'amour de la vertu. Caton, qui trouvait dans la rigidité du stoïcisme de l'analogie avec la fermeté, je dirais presque avec l'inflexibilité de son caractère, s'attacha tout entier à cette secte fameuse. On ne peut douter de son zèle à s'instruire des dogmes qu'on y professait, quand on le voit faire un voyage en Asie, pour aller chercher le philosophe stoïcien Athénodore, qui, malgré sa répugnance, vaincu par ses pressantes sollicitations, se détermine à le suivre. C'est peut-être à cette différence des principes philosophiques que chacun d'eux adopta, qu'il faut attribuer la plus grande douceur de caractère qu'on croit remarquer dans Phocion. Les leçons de l'Académie durent développer en lui les inclinations paisibles qu'il avait reçues en naissant ; tandis que la philosophie du Portique, dans une âme aussi ferme que celle de Caton, ne pouvait qu'exagérer les vertus mâles et fortes qui lui étaient naturelles. Les vers satiriques qu'il fit contre Scipion pour une cause assez légère, et quelques autres traits de sa vie, semblent le prouver. Ren-

dons cependant justice au fond de douceur qu'il conserva toujours, malgré la sévérité de ses principes. Son extrême tendresse pour son frère, les regrets qu'il fait éclater à sa mort, l'intérêt tendre qu'il témoigne dans ses derniers moments pour tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune, annoncent une âme bonne et sensible qui s'oublie elle-même pour l'intérêt des autres. Il n'est pas, sous ce rapport, inférieur à Phocion, en qui l'on admire cet attachement si tendre et si constant pour Chabrias, qui l'avait formé à l'art militaire. Il l'honore et le chérit pendant sa vie ; et, après sa mort, il adopte en quelque sorte le fils de ce général, par l'amitié qu'il lui témoigne, par les soins qu'il prend de l'instruire ; et, quoique ce fils se montre peu digne des bontés d'un tel maître, Phocion ne se rebute point ; il s'applique toujours à le former avec le même soin et ne voit en lui que le fils de son ami.

III. Phocion et Caton vécurent dans des temps où leurs républiques respectives ne conservaient plus qu'une ombre et un souvenir de leur ancienne dignité. Athènes, après avoir sauvé la Grèce de l'invasion des Perses, après avoir exercé longtemps sur les peuples voisins cet empire de confiance qu'elle dut à ses vertus, le perdit enfin par sa hauteur et son orgueil ; elle s'attira cette guerre du Péloponnèse, si fatale à tous les partis, qui, également affaiblis par leurs pertes, préparèrent eux-mêmes les fers que les rois de Macédoine ne tardèrent pas à leur donner. Périclès, avec de grands talents pour l'administration, avait hâté la ruine de sa patrie : en diminuant l'autorité du sénat, en laissant prendre au peuple trop d'influence dans les assemblées, il donna l'essor à ces démagogues ambitieux qui n'aspiraient qu'à dominer, et dont l'âme vénale, toujours livrée aux rois voisins qui voulaient les acheter, conspirait avec eux pour l'asservissement de leur patrie. Caton trouva dans la république romaine les mêmes vices à combattre, la même lutte à soutenir contre des hommes corrompus, qui voulaient élever sur la ruine des lois et de la liberté une autorité tyrannique. Il voyait l'ambition et la cupi-

dité envahir toutes les charges, et l'intrigue seule ouvrir la route des honneurs. Les sages institutions des anciens, si longtemps respectées, n'étaient plus que de vains simulacres dont on se jouait impunément, et dont les hommes de bien, qui de temps en temps élevaient leur voix pour les défendre, réclamaient en vain l'exécution.

IV. Phocion, au milieu de ces Athéniens si dégénérés, conserva toute sa probité et continua cette tradition de vertus qui le liait aux grands hommes des plus beaux jours d'Athènes. Il semblait que les dieux l'eussent fait naître dans ces temps malheureux, pour l'opposer comme une digue puissante à ce torrent de corruption qui menaçait la république d'une ruine prochaine. Pour le faire avec plus de succès, il suivit une autre conduite que ceux qui se mêlaient alors du gouvernement. Ils en partageaient entre eux les différentes fonctions, et se bornaient, les uns, aux emplois militaires, les autres, aux exercices de la tribune. Phocion, à l'exemple de Solon, d'Aristide et de Périclès, voulut se former également à la politique et à la guerre. Quoique, par ses talents militaires, il eût, sur tous les capitaines de son temps, une supériorité qui pouvait suffire à sa gloire, il s'appliqua avec le plus grand soin aux affaires civiles, parce qu'il sentait combien cette connaissance lui serait utile pour résister aux orateurs perfides qui se disputaient le droit de gouverner ou plutôt de corrompre le peuple, afin de l'asservir. Il s'était fait un genre d'éloquence analogue à son caractère : il était mâle, nerveux, concis et plein d'énergie, plus abondant en grandes conceptions qu'en paroles étudiées ; la force de ses raisonnements, sa discussion exacte et sévère, le faisaient redouter de Démosthène lui-même, qui appelait Phocion la hache tranchante de ses discours. Il triompha souvent des intrigues des méchants ; quelquefois aussi il vit ses efforts inutiles : mais comme ses succès ne l'enflaient jamais, ses revers ne le rebutaient pas ; et sa patrie avait toujours en lui un athlète infatigable dont rien n'épuisait les forces, et qui, comme l'Antée de la fable, semblait, en

touchant la terre, reprendre une nouvelle vigueur. Avec cette fermeté de principes, avec cette inflexibilité de caractère pour tout ce qui tenait au bien public, sa douceur et sa bonté furent inaltérables. Étranger à tout sentiment de haine, il ne conserva jamais ni ressentiment ni aigreur contre ceux qui s'étaient le plus opposés à ses vues ; souvent même on le vit aller à leur secours, lorsqu'ils étaient dans le malheur ou dans le danger.

V. Caton, dès son entrée dans le gouvernement, se montre l'observateur rigide des lois et des coutumes ; à l'armée, il refuse des récompenses qu'il ne peut accepter qu'en blessant les règles de la discipline militaire. Élevé à la questure, il rappelle cette charge à toute la sévérité de son institution. Il se fait un devoir de ne manquer à aucune assemblée du sénat, afin de surveiller les intrigues des ambitieux. Il refuse de se mettre sur les rangs pour le tribunat, parce qu'il se réserve pour des occasions plus importantes ; mais, informé que Métellus, créature de Pompée, brigue cette charge, il la demande alors, par le seul motif de traverser les desseins ambitieux de Pompée. Sa vertu était si universellement reconnue, que son nom était devenu celui de la probité même. Elle lui donnait dans le sénat un tel ascendant, que, lors de la conjuration de Catilina, il ramène seul à son avis tous les sénateurs, qui, séduits par le discours artificieux de César, avaient opiné, après lui, à une prison perpétuelle, et qui, revenant à l'avis de Caton, condamnent tous les conjurés à la mort. Son amour pour le bien public lui fait braver tous les dangers. Faut-il combattre une loi dangereuse que Métellus propose en faveur de Pompée, il ne craint pas de s'exposer à la fureur des satellites de ce tribun ; son intrépidité entraîne le peuple à son opinion, et la loi est rejetée. Le triumvirat de Pompée, de Crassus et de César faisait tout plier dans Rome ; Caton seul se montre invincible à leurs menaces comme à leurs caresses ; et César, qui veut tenter contre lui les voies de rigueur, est contraint de se relâcher sans avoir pu rien gagner sur lui.

VI. Son désintéressement fut extrême ; il éclata surtout dans sa commission de Cypre, d'où il rapporta des richesses immenses, sans s'en être rien approprié ; et dans le refus généreux qu'il fit des priviléges que lui décernait la reconnaissance du sénat et que Caton jugeait contraires aux lois. Cette vertu, la pierre de touche des grandes âmes, ne brille pas avec moins d'éclat dans la vie de Phocion. Harpalus ne peut le faire consentir à accepter les sommes considérables qu'il lui offre pour l'engager à parler au peuple en sa faveur. Il refuse constamment les riches présents qu'Alexandre lui envoie à plusieurs reprises, quoique ce prince lui eût fait témoigner qu'il s'offensait de ses refus. La pauvreté dans laquelle il vieillit et meurt honorablement, après avoir joui de la confiance et de l'amitié de plusieurs princes, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de sa vertu.

VII. La réputation que ses services lui acquirent dans les camps et à la tribune fut le fruit de ses talents ; mais il dut à ses vertus des jouissances plus douces qu'il trouva dans sa maison. Il eut le bonheur d'être uni à une femme digne de lui, aussi estimée dans Athènes par sa simplicité, sa modestie et sa sagesse, qu'il l'était lui-même par ses talents et par sa probité. Caton ne fut pas à beaucoup près aussi heureux dans son intérieur ; ses deux sœurs se rendirent fameuses dans Rome par le déréglement de leur conduite ; il fut obligé de répudier sa première femme, dont il avait eu deux enfants ; et la seconde, cette Marcia qui eut une si grande réputation de sagesse, ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Il serait injuste de le rendre responsable des écarts de ses femmes et de ses sœurs, surtout après les exemples de vertu qu'elles avaient en lui ; mais peut-être que cette grande rigidité de mœurs, qu'il ne savait pas tempérer par ses manières douces et engageantes qui font aimer la vertu, et que Phocion paraît avoir connues et possédées à un plus haut degré que lui, n'était pas propre à leur inspirer le goût de la sagesse, et leur en donnait même de l'éloignement.

VIII. Un autre avantage de Phocion, c'est qu'il jouit plus longtemps et plus généralement de la confiance des Athéniens, que Caton de celle des Romains. Dans toutes les conjectures difficiles où Athènes se trouve, c'est toujours vers Phocion qu'elle tourne ses regards, comme vers le pilote seul capable de tenir le gouvernail pendant la tempête et de conduire à bon port le vaisseau de l'état. La plupart des malheurs que les Athéniens éprouvent dans ces temps-là ne viennent que de ce qu'on a rejeté les sages conseils de Phocion ; et il est le seul qui les répare. Quoi de plus honorable pour lui, après n'avoir jamais flatté le peuple dans ses goûts, après avoir même gourmandé toujours ses caprices, d'obtenir de ce même peuple la préférence sur les démagogues ambitieux qui ne cessaient de flatter la multitude ? Mais un trait bien remarquable de son amour désintéressé pour sa patrie, c'est qu'avec de si grands talents pour commander les armées, après tant de succès qu'il y avait obtenus, il opinait presque toujours pour la paix et ne conseillait la guerre que lorsqu'il la voyait inévitable ou la croyait utile.

IX. Caton ne dut aussi qu'à sa vertu l'estime et la confiance des Romains, qui le regardaient, avec raison, comme le seul homme assez éclairé pour découvrir les desseins perfides des mauvais citoyens, assez ferme pour les combattre. La sagacité avec laquelle il dévoile les vues secrètes de Pompée et les projets astucieux de César paraît, après l'événement, une véritable prophétie. La constance infatigable avec laquelle il fait tête à tous les complots qui se forment contre la liberté publique en aurait peut-être prévenu ou du moins éloigné la ruine, si la confiance du peuple se fût toujours soutenue dans un égal degré. Les Romains admirent, estiment toujours sa vertu ; mais elle excite souvent leur envie : quelques décrets qu'il fait rendre par le sénat, dans les meilleures vues, lui attirent le mécontentement du peuple ; il est refusé d'abord pour la préture, ensuite pour le consulat. Ces refus, sans doute, étaient injustes ; ils prouvent que le peuple de Rome

était encore plus corrompu que celui d'Athènes, et qu'il tendait de lui-même les mains aux chaînes que lui forgeait l'ambition de ses propres citoyens. Mais peut-être Caton eut-il le tort de n'avoir pas su se relâcher quelquefois de cette rigidité de principes dont il faisait profession. Cicéron lui reproche d'opiner au milieu de la canaille de Rome comme s'il eût été dans la république de Platon, et de rendre par-là ses talents et ses vertus inutiles à la patrie. On peut le blâmer encore d'avoir refusé l'alliance de Pompée ; il est vrai que les intrigues coupables dans lesquelles Pompée se jeta bientôt paraissent justifier ce refus : cependant cette alliance, en attachant Pompée aux intérêts de Caton, en le mettant à portée de recevoir chaque jour de sages conseils, aurait pu prévenir la plupart des fautes que Pompée commit dans la suite ; elle aurait surtout empêché son alliance avec César, qui devint si funeste à la république. Il est des occasions où un homme d'état, sans dévier des sentiers de la justice et de l'honnêteté, sait se prêter aux circonstances, toutes les fois qu'il voit ou un grand bien à faire, ou un grand mal à éviter. C'est l'adresse du pilote qui louvoie contre le vent, et qui, menacé de la tempête, replie ses voiles, pour préserver le vaisseau du naufrage. Phocion connut ces sages ménagements que suggère une politique prudente, et par là il se rendit plus utile à sa patrie que Caton ne le fut à la sienne. Ainsi, en ménageant l'amitié d'Antipater, sans jamais être son flatteur, il obtint l'adoucissement des conditions dures que ce prince avait dictées aux Athéniens. Il fut, à la vérité, trop confiant envers Nicanor, qu'il ne voulut jamais croire coupable de mauvais desseins contre Athènes ; sa candeur et sa bonne foi le trompèrent dans le jugement qu'il porta d'un homme qu'il croyait son ami, et qui même, à sa considération, avait traité les Athéniens avec humanité. Caton montre, sous ce rapport, plus de discernement que lui ; il n'est jamais la dupe des caresses et des témoignages d'estime que lui prodiguent des hommes qui ne veulent que le surprendre ; et, malgré leur profonde dissimulation, il sait

dévoiler leurs intentions perfides, et met à déconcerter leurs projets tout ce qu'il a de courage et de force.

X. Du côté des talents et des exploits militaires, le général athénien a sur Caton la plus grande supériorité. On ne connaît aucun capitaine qui ait été appelé plus souvent que lui, ni d'une manière plus honorable, au commandement des armées; c'est toujours en son absence qu'il est nommé; il vieillit dans les camps avec gloire, et à quatre-vingts ans il commande encore. Ce qu'il y a de plus recommandable en lui, c'est qu'en menant toujours les Athéniens à la victoire, il ménage tellement les intérêts des alliés, sur qui souvent il a de fortes contributions à lever, qu'ils disputent de confiance en lui avec ses propres citoyens. Aussi ces mêmes peuples, après avoir fermé leurs ports aux flottes athéniennes lorsqu'elles sont commandées par d'autres généraux, les leur ouvrent sans défiance, les y appellent même, lorsqu'elles se présentent sous la conduite de Phocion. Caton ne manquait pas de talents militaires; il fait ses premières campagnes avec honneur dans la guerre des esclaves et discipline très-bien la légion qu'il commande. Il emploie auprès de ses soldats autant la raison que l'autorité, et la persuasion que la force. Il leur donne l'exemple de la tempérance, de la patience dans les travaux, et leur inspire la plus grande affection pour sa vertu. La victoire de Dyrrachium, que Pompée gagne sur César, est due au courage dont Caton sait enflammer les troupes; en Afrique, après la bataille de Pharsale, il soutient quelque temps le parti fidèle à la république; et Scipion, qui s'était joint à lui, n'est défait par César que pour n'avoir pas voulu suivre ses conseils. Mais Caton ne commanda jamais en chef, il quitta même de bonne heure le service militaire, pour se vouer dans Rome à la défense de la liberté; service plus difficile, plus périlleux peut-être, et non moins glorieux, que celui des armées. Il donne une preuve bien touchante de son dévouement à sa patrie, de son extrême sensibilité aux maux qu'elle éprouve, lorsqu'au commencement de la guerre ci-

vile il prend publiquement le deuil, s'impose des privations pénibles et conserve jusqu'à la mort cet état de tristesse et d'abattement.

XI. Si Phocion fût mort paisiblement dans son lit, il semble qu'il manquerait quelque chose à sa gloire, et que son caractère n'aurait point paru dans toute sa grandeur. Sur les derniers temps de sa vie, le gouvernement, qui jusqu'alors avait été le partage des citoyens les plus honnêtes et les plus éclairés, éprouva une révolution qui le fit tomber dans les mains de la plus vile populace. Phocion ne pouvait avoir ni considération ni crédit parmi des gens de cette espèce; sa vertu devait même leur être odieuse; il n'avait pu favoriser leurs prétentions, lorsqu'il était à la tête des affaires; et les orateurs séditieux, qui gouvernaient cette tourbe audacieuse et insolente, ne manquèrent pas de chercher des prétextes pour le sacrifier à leur ressentiment. Sa confiance en Nicanor, qui l'avait trompé, leur en fournissait un qu'ils saisissent avidement. Traduit, comme coupable de trahison, à l'assemblée tumultueuse de cette populace, il y conserve toute sa dignité; et après quelques tentatives inutiles pour y faire entendre ses réclamations, il se renferme dans un silence généreux, et, s'enveloppant de sa vertu, il entend, sans émotion comme sans crainte, l'arrêt qui le condamne; il marche à la mort au milieu des clameurs et des insultes de ses lâches assassins, avec le même courage et la même sérénité qu'il était allé tant de fois, aux acclamations de tout le peuple, prendre le commandement des armées.

XII. Caton conserve sa vie tant qu'il espère qu'elle sera utile à sa patrie : quand il voit César triomphant, la liberté vaincue et la république renversée, il croit devoir s'ensevelir sous ses ruines et il se détermine à mourir. Il met d'abord assez de sang-froid dans ses préparatifs; mais l'emportement auquel il se livre contre son fils, qui veut empêcher l'exécution de son funeste dessein, la violence avec laquelle il frappe un malheureux esclave, à qui il ne peut reprocher que son

embarras à répondre, démentent ensuite sa première tranquillité. La manière dont il se déchire lui-même les entrailles, en arrachant l'appareil qu'on avait mis sur sa plaie, donne à sa mort le caractère du désespoir et de la fureur. Cependant on ne peut voir, sans en être touché, le tendre intérêt qu'il témoigne à tous ceux qui ont voulu partager son sort. La sollicitude qu'il montre pour pourvoir à leur sûreté, l'attention avec laquelle il s'occupe de tout ce qui est nécessaire pour leur embarquement, les inquiétudes qu'il éprouve jusqu'à ce qu'il soit assuré de leur départ, et dans un temps où le dessein qu'il est sur le point d'exécuter semblait devoir absorber toutes ses pensées, tout cela prouve sa sensibilité et ne peut que nous intéresser pour lui. Je n'examinerai pas si le refus qu'il fait de demander lui-même ou de laisser demander par ses amis sa grâce à César venait de sa fierté, qui ne pouvait consentir à s'humilier devant un vainqueur, ou de la persuasion qu'il avait que César ne lui pardonnerait pas ; ou enfin de la honte qu'il attachait à vivre dans un pays asservi, après avoir tant combattu pour sa liberté : il serait difficile de déterminer quel fut le véritable motif de sa résolution.

XIII. Mais pour le comparer avec Phocion dans cette dernière action de leur vie, on pensera peut-être que le général athénien, qui, dans une extrême vieillesse, victime de son zèle pour le bien public, attend patiemment la mort et la reçoit avec la résignation d'un sage et la fermeté d'un héros; que Phocion, dis-je, montre plus de grandeur d'âme et donne un exemple plus utile que Caton, qui, dans la force de l'âge, termine par une mort violente une vie qu'il pouvait continuer encore avec fruit, en servant sa patrie de tout son pouvoir (car tout porte à croire que César lui aurait pardonné), en lui donnant au moins, s'il ne pouvait faire davantage, l'exemple toujours utile de ses vertus et de son courage dans le malheur. Le spectacle d'un homme de bien qui lutte contre l'adversité, sans jamais se laisser abattre, est une leçon plus belle et plus utile que l'action de celui qui se dérobe en quelque sorte au

combat par un effort violent, à la vérité, mais qui dure peu et qui peut passer pour une véritable fuite[1].

[1] Je prie le lecteur de se souvenir que dans ce parallèle je tiens la place de Plutarque, qui plus d'une fois dans ses ouvrages s'est déclaré pour le suicide. Je ne pouvais donc le lui faire condamner ouvertement sans le mettre en contradiction avec lui-même. Si j'avais parlé en mon propre nom, je me serais prononcé bien plus fortement contre un acte de désespoir contraire à la loi naturelle, contre cette désertion du poste de la vie, qui nous a été confié par la Providence, et que nous ne devons jamais abandonner sans son ordre, comme Socrate lui-même l'a reconnu. Condamné par les plus forts motifs que la religion puisse nous présenter, le suicide ne l'est pas moins par les principes de la saine raison, qui ne voit dans cette action, que quelques personnes veulent représenter comme l'effet d'une grande force d'âme, qu'un défaut réel de patience et de courage et par conséquent qu'une véritable lâcheté.

TABLE.

FIN DU TOME TROISIÈME.

